

***Influences et représentations des jésuites  
dans l'Encyclopédie***

par

**Sébastien Brodeur-Girard**

**Thèse de doctorat effectuée en cotutelle au**

**Département d'Histoire  
Faculté des arts et des sciences  
Université de Montréal**

et

**Centre d'Anthropologie Religieuse Européenne  
École des Hautes Études en Sciences Sociales**

**Thèse présentée conjointement à**

**la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal  
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph.D.) en Histoire**

et au

**Centre d'Anthropologie Religieuse Européenne  
de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales  
en vue de l'obtention du grade de Docteur de l'EHESS (Histoire)**

**Juillet 2004**

**© Sébastien Brodeur-Girard, 2004**



D

7

U54

2004

v.023

## AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

**Université de Montréal  
Faculté des études supérieures**

**et**

**Centre d'Anthropologie Religieuse Européenne  
École des Hautes Études en Sciences Sociales**

**Cette thèse intitulée :**

*Influences et représentations des jésuites  
dans l'Encyclopédie*

**présentée et soutenue à l' École des Hautes Études en Sciences Sociales  
par :**

**Sébastien Brodeur-Girard**

**a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :**

Président rapporteur et  
membre du jury  
Directeur de recherche  
Directeur de recherche  
Membre du jury  
Examineur externe

Susan Dalton, Université de Montréal  
Dominique Deslandres, Université de Montréal  
Dominique Julia, CNRS/EHESS  
Pierre-Antoine Fabre, EHESS  
Antonella Romano, CNRS

***Influences et représentations des jésuites  
dans l'Encyclopédie***

**par**

**Sébastien Brodeur-Girard**

**Thèse de doctorat effectuée en cotutelle au**

**Département d'Histoire  
Faculté des arts et des sciences  
Université de Montréal**

**et**

**Centre d'Anthropologie Religieuse Européenne  
École des Hautes Études en Sciences Sociales**

**Thèse présentée conjointement à**

**la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal  
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph.D.) en Histoire**

**et au**

**Centre d'Anthropologie Religieuse Européenne  
de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales  
en vue de l'obtention du grade de Docteur de l'EHESS (Histoire)**

**Juillet 2004**

**© Sébastien Brodeur-Girard, 2004**

**Université de Montréal  
Faculté des études supérieures**

**et**

**Centre d'Anthropologie Religieuse Européenne  
École des Hautes Études en Sciences Sociales**

**Cette thèse intitulée :**

***Influences et représentations des jésuites  
dans l'Encyclopédie***

**présentée et soutenue à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales  
par :**

**Sébastien Brodeur-Girard**

**a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :**

Président rapporteur et  
membre du jury  
Directeur de recherche  
Directeur de recherche  
Membre du jury  
Examineur externe

Susan Dalton, Université de Montréal  
Dominique Deslandres, Université de Montréal  
Dominique Julia, CNRS/EHESS  
Pierre-Antoine Fabre, EHESS  
Antonella Romano, CNRS

## Résumé

### Influences et représentations des jésuites dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert

L'animosité des jésuites envers les philosophes français au XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier à l'égard de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, est un fait reconnu traditionnellement. Or, un examen attentif des relations entre les encyclopédistes et la Compagnie de Jésus permet d'entrevoir une réalité bien plus complexe. Les jésuites n'ont pas été particulièrement hostiles envers les défenseurs des idées des Lumières et ce sont plutôt les philosophes qui, pour des raisons d'affirmation identitaire, ont choisi de faire des jésuites leurs ennemis privilégiés. L'intégration des jésuites à l'intérieur de la République des Lettres semble avoir été ainsi bien plus grande que ce que le discours des philosophes laisse croire. Les jésuites sont d'ailleurs très présents à l'intérieur même de l'*Encyclopédie*. On retrouve dans cet ouvrage une double image paradoxale de ces religieux. La première image, classique, s'attache à la Compagnie de Jésus en tant que groupe, est plutôt négative et s'inspire largement des stéréotypes antijésuites. La deuxième concerne les individus jésuites, qui sont cités en grand nombre (plus de 280 différents) dans l'ouvrage encyclopédique, et se veut tout à fait neutre. Elle est de loin l'image la plus importante. Les encyclopédistes citent les travaux des jésuites sans *a priori* négatif et les apprécient en fonction de leur valeur propre et non de leur affiliation avec la Compagnie de Jésus. Derrière la représentation négative des jésuites traditionnellement colportée, il existe donc une affiliation intellectuelle importante de la Compagnie avec les hommes de lettres de l'époque, y compris les philosophes. Ceci amène à réévaluer le rôle exact joué par les jésuites dans la République des Lettres, du début du XVIII<sup>e</sup> siècle à leur suppression en 1762.

### Résumé en anglais

The influences and representations of the Jesuits  
in Diderot and D'Alembert's *Encyclopédie*

The animosity of Jesuits against French philosophers, in 18<sup>th</sup> century, and in particular against Diderot and D'Alembert's *Encyclopédie*, is a traditionally recognized feature. However, a close examination of the relations between the encyclopedists and the Company of Jesus gives us insight that is much more complex. Jesuits weren't particularly hostile to the partisans of Enlightenment: it was the philosophers who chose them as their particular enemies. The Jesuits' integration in the Republic of Letters seems to have been much more important than the philosophers discourse says. Jesuits are indeed very present in the *Encyclopédie*. There is, in this book, a paradoxical double representation of the Jesuits. The first of these representations is negative and is inspired by anti-Jesuit stereotypes. The second, much more important, concerns the individual Jesuits who are mentioned in great number in the *Encyclopédie*. The "encyclopedistes" talk of the Jesuits' works without negative bias and judge them for their own value and not because they are affiliated with the Company of Jesus. Beside the traditional negative representation of the Jesuits, there is an important intellectual link with the men of letters of the time, philosophers included. This brings us to a reevaluation of the exact role played by the Jesuits in the Republic of Letters, from the beginning of the 18<sup>th</sup> century to their suppression in 1762.

**Discipline – spécialité doctorale**

Histoire

**Mots-clés**

France, Lumières, Jésuites, *Encyclopédie*, Philosophes

**Adresse et intitulé du  
centre de recherche**

Centre d'Anthropologie Religieuse Européenne (CARE)  
54, boulevard Raspail  
75006 Paris (France)  
01.49.54.25.89

## Remerciements

La rédaction d'une thèse est un long parcours solitaire mais qui, paradoxalement, ne saurait être mené à terme sans l'aide et l'indispensable soutien d'un grand nombre d'individus...

Tout d'abord, mes remerciements vont à Chantal Gauthier, dont le soutien indéfectible s'est révélé précieux dans les moments les plus difficiles. Sa clairvoyance, sa grande disponibilité, ses judicieuses critiques, mais surtout son amitié, me sont inestimables.

Un merci particulier aussi à Pierre-Antoine Fabre qui m'a si aimablement accueilli à l'EHESS, qui m'a dirigé avec une grande compétence et dont les fécondes réflexions m'ont toujours été une grande inspiration.

Je souhaite également exprimer ma reconnaissance envers mon directeur, Dominique Julia, pour ses judicieux conseils d'orientation et sa précieuse collaboration, ainsi qu'à ma directrice, Dominique Deslandres, pour son enthousiasme et son importante assistance dans mon parcours.

Pour avoir toujours cru en moi, parfois plus que moi-même, et pour m'avoir sans cesse encouragé, merci à ma famille et à tous mes amis, qui sont si importants pour moi. Ma gratitude va en particulier à ma sœur Stéphanie, dont les compétences en informatique ont rendu cette thèse possible, et à Emilie Frugier, qui a été une véritable inspiration.

Surtout, un immense merci à tout le monde de la Maison des Étudiants Canadiens à Paris : à la direction, au personnel et à tous ceux qui furent mes co-chambres au cours des dernières années, compagnons d'étude, de voyage et authentiques amis. Ils ont fait de Paris mon deuxième domicile et m'ont ouvert au monde comme jamais. Grâce à eux, l'esprit de la MEC ne s'éteindra jamais. Un merci particulier à Claudie Vanasse, ma fidèle collègue, sans qui tout ce projet n'aurait sans doute jamais vu le jour et à Marc Carrier dont le soutien jusqu'à la fin s'est avéré essentiel.

Enfin, il ne m'aurait pas été possible de mener à bien ce travail sans le soutien financier de plusieurs institutions :

Le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche (Fonds FCAR)

Le gouvernement du Québec – Ministère des Relations Internationales

Le gouvernement français – Ministère des Affaires Étrangères

La Fédération des études supérieures de l'Université de Montréal

Le département d'histoire de l'Université de Montréal



# Table des matières

Résumé .....	02
Remerciements .....	03
Table des matières .....	04
Liste des tableaux et graphiques.....	07
Liste des sigles et abréviations .....	09
Note sur les noms et textes d'époque .....	10
<i>Introduction</i> .....	11

## Première partie

La République des Lettres, l' <i>Encyclopédie</i> et les jésuites .....	28
--	----

### Chapitre 1 Le théâtre de l'histoire..... 29

1. Mutations dans la République des Lettres .....	31
2. L'invention des philosophes .....	34
3. L'hétérogénéité de la « nébuleuse philosophique » .....	39
4. Un double négatif .....	44
5. Un étrange parti hétéroclite .....	48

### Chapitre 2 Le combat des Lumières..... 55

1. Raison et ambition .....	57
2. Un sens à l'histoire : le progrès .....	63
3. Ombres et Lumières : les deux opposants .....	69

### Chapitre 3 L'*Encyclopédie* .....

1. Des objectifs et une méthodologie .....	78
1.1. Un dictionnaire qui obéit avant tout à la raison .....	82
2. Qu'est-ce qu'un encyclopédiste .....	83
3. Des idées novatrices .....	87
4. Publicité et reconnaissance .....	90
4.1. La presse périodique .....	91
4.2. Disputes et renommée .....	93

5. Importance économique .....	96
6. Un pouvoir fédérateur .....	99
7. Une valeur symbolique dans la mémoire .....	102
<b>Chapitre 4</b> La Compagnie de Jésus .....	109
1. Omniprésence et familiarité .....	112
2. Une puissance reconnue mais un ordre méconnu .....	121
3. Le poids de la tradition : ceux qu'on aime haïr .....	131
4. Défrayer l'actualité : scandales et commérages .....	140
5. Le problème de la chute des jésuites .....	149
<b>Conclusion première partie</b> .....	158
 <b>Deuxième partie</b>	
Les jésuites à l'intérieur de l'ouvrage encyclopédique .....	161
<b>Chapitre 1</b> Le discours de l' <i>Encyclopédie</i> sur la Compagnie de Jésus.....	163
1. Comment nommer les jésuites .....	163
2. Importance des jésuites dans l' <i>Encyclopédie</i> .....	165
2.1. Jésuites et ordres religieux .....	167
2.2. Jésuites et autres groupes religieux .....	172
3. Les jésuites en tant que groupe.....	174
3.1. Caractéristiques des jésuites en tant que groupe .....	175
3.1.1. Analyse documentaire de l'ordre .....	176
3.1.2. Les activités des jésuites .....	185
3.1.3. Une géographie jésuite .....	192
3.1.4. Une histoire jésuite conflictuelle .....	196
3.2. Analyse générale .....	202
<b>Chapitre 2</b> Les individus jésuites dans l' <i>Encyclopédie</i> : une prosopographie.....	207
1. Élaboration d'une prosopographie .....	208

2. Les jésuites européens .....	213
2.1. L'axe temporel .....	217
2.2. L'axe géographique .....	223
2.3.1. Les jésuites de la péninsule ibérique .....	223
2.3.2. Les jésuites italiens.....	227
2.3.3. Les jésuites de Belgique et des Pays-Bas.....	231
2.3.4. Les jésuites du monde germanique.....	234
2.3.5. Les jésuites d'une autre provenance .....	236
3. Les jésuites de France .....	238
3.1. Distribution géographique et temporelle .....	240
3.2. Les sous-groupes les plus importants .....	244
3.3.1. Les missionnaires .....	245
3.3.2. Les hommes politiques.....	249
3.3.3. Les scientifiques .....	251
3.3.4. Les hommes de lettres .....	254
<b>Chapitre 3</b> Les individus jésuites dans l' <i>Encyclopédie</i> : étude thématique .....	260
1. Les difficiles choix d'un classement .....	262
2. Division thématique des articles et références jésuites .....	275
3. Les thèmes principaux .....	282
3.1. L'histoire et les sciences historiques (HST) .....	283
3.2. La religion (REL) .....	303
3.3. Les langues et la littérature (LAN) .....	317
3.4. Les sciences (SCI) .....	331
3.5. Les arts et techniques (AET) et la philosophie (PHI) .....	339
4. L'appréciation des individus jésuites .....	348
<b>Conclusion deuxième partie</b> .....	353
<b>Conclusion</b> .....	356
<b>Annexes</b> .....	360
Annexe A : Liste des disciplines et de leur code .....	360
Annexe B : Liste des jésuites cités dans l' <i>Encyclopédie</i> .....	361
Annexe C : Les principaux jésuites cités .....	365
Annexe D : Les auteurs de l' <i>Encyclopédie</i> qui citent des jésuites .....	366
Annexe E : Article « Jésuite » de l' <i>Encyclopédie</i> (Diderot) .....	374
<b>Bibliographie</b> .....	385

## Liste des tableaux et graphiques

<b>Tableau 1.1 :</b>	Les ordres religieux dans l' <i>Encyclopédie</i> (selon le nombre d'articles).....	168
<b>Tableau 1.2 :</b>	Groupes religieux dans l' <i>Encyclopédie</i> (selon le nombre d'articles).....	172
<b>Tableau 2.1 :</b>	Répartition des jésuites cités dans l' <i>Encyclopédie</i> selon leur origine géographique .....	215
<b>Tableau 3.1 :</b>	Répartition des jésuites cités dans l' <i>Encyclopédie</i> selon leur période d'activité .....	217
<b>Tableau 4.1 :</b>	Origine géographique des jésuites cités dans l' <i>Encyclopédie</i> au cours de la période 1540-1610.....	219
<b>Tableau 4.2 :</b>	Origine géographique des jésuites cités dans l' <i>Encyclopédie</i> au cours de la période 1610-1661.....	220
<b>Tableau 4.3 :</b>	Origine géographique des jésuites cités dans l' <i>Encyclopédie</i> au cours de la période 1661-1715.....	221
<b>Tableau 4.4 :</b>	Origine géographique des jésuites cités dans l' <i>Encyclopédie</i> au cours de la période 1715-1762.....	222
<b>Tableau 5.1 :</b>	Distribution des jésuites de la péninsule ibérique cités dans l' <i>Encyclopédie</i> , selon leur période d'activité.....	224
<b>Tableau 5.2 :</b>	Distribution des jésuites italiens cités dans l' <i>Encyclopédie</i> , selon leur période d'activité.....	229
<b>Tableau 5.3 :</b>	Distribution des jésuites de la zone Belgique/Pays-Bas cités dans l' <i>Encyclopédie</i> , selon leur période d'activité.....	232
<b>Tableau 5.4 :</b>	Distribution des jésuites du monde germanique cités dans l' <i>Encyclopédie</i> , selon leur période d'activité.....	235
<b>Tableau 5.5 :</b>	Distribution des jésuites de France cités dans l' <i>Encyclopédie</i> , selon leur période d'activité.....	239
<b>Tableau 6.1 :</b>	Distribution géographique et temporelle des jésuites français cités dans l' <i>Encyclopédie</i> .....	240
<b>Tableau 6.2 :</b>	Répartition des jésuites français cités dans l' <i>Encyclopédie</i> , selon leur origine géographique .....	241
<b>Tableau 7.1 :</b>	Résumé du nombre de mentions des jésuites dans l' <i>Encyclopédie</i> .....	261
<b>Tableau 8.1 :</b>	Histoire et science historique (HST) .....	267
<b>Tableau 8.2 :</b>	Religion (REL).....	269

<b>Tableau 8.3 :</b>	Langue et littérature (LAN).....	270
<b>Tableau 8.4 :</b>	Sciences (SCI) .....	272
<b>Tableau 8.5 :</b>	Arts et techniques (AET).....	273
<b>Tableau 8.6 :</b>	Pensée et philosophie (PHI) .....	274
<b>Tableau 9.1 :</b>	Comparaison entre le nombre d'articles et le nombre de références par thème .....	276
<b>Tableau 9.2 :</b>	Répartition des articles et des références aux jésuites.....	278
<b>Tableau 9.3 :</b>	Longueur des articles.....	280
<b>Tableau 9.4 :</b>	Moyennes des longueurs des articles .....	282
<b>Tableau 10.1 :</b>	HST : Répartition des articles et des références.....	285
<b>Tableau 10.2 :</b>	HST : Longueur des articles.....	289
<b>Tableau 10.3 :</b>	Personnalités citées dans l'Encyclopédie .....	292
<b>Tableau 10.4 :</b>	GEM : Répartition des thèmes liés à la géographie des références aux jésuites .....	296
<b>Tableau 10.5 :</b>	Répartition géographique des citations de jésuites relatives à l'Asie .....	299
<b>Tableau 11.1 :</b>	REL : Répartition des articles et des références.....	304
<b>Tableau 12.1 :</b>	LAN : Répartition des articles et des références .....	318
<b>Tableau 12.2 :</b>	LAN : Comparaison entre le nombre d'articles et de références .....	319
<b>Tableau 13.1 :</b>	SCI : Répartition des articles et des références .....	333
<b>Tableau 14.1 :</b>	AET : Répartition des articles et des références.....	340
<b>Tableau 15.1 :</b>	PHI : Répartition des articles et des références .....	344

## Liste des sigles et abréviations

ARTFL	<i>American and French Research on the Treasury of the French Language</i>
Besterman	<i>Correspondance de Voltaire</i> . Texte établi et annoté par Théodore Besterman. Paris, Gallimard, 1964-1993. 13 volumes.
EDR	<i>Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres</i>
RDE	<i>Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie</i>
SVEC	<i>Studies on Voltaire and the Eighteenth Century</i>

## Notes sur les noms et textes d'époque

### *Note sur les jésuites et leurs noms*

La plupart des renseignements recueillis concernant les dates, les lieux de naissance et de mort ainsi que le parcours professionnel de chaque jésuite proviennent de Carlos Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles/Paris, Schepens/Picard, 1890, 12 vol. À l'intérieur de l'*Encyclopédie*, l'orthographe des noms des individus jésuites peut être changeante. Pour des raisons de commodité, il fut décidé d'utiliser de manière systématique celle privilégiée par Sommervogel, malgré les francisations systématiques de prénoms qui peuvent parfois paraître un peu agaçantes. Une certaine uniformité de style est ainsi respectée.

### *Note sur la présentation des articles tirés de l'Encyclopédie numérisée*

Les articles tirés de l'*Encyclopédie* numérisée sur CD-ROM (*L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers en texte intégral*, Marsanne, Redon, 2000) se présenteront sous cette forme particulière : EDR, article « X » (auteur Y) [volume Z. numéro A]

[X] correspondant au titre de l'article.

[Y] correspondant au nom de l'auteur de l'article, tel qu'identifié dans l'*Inventory of Diderot's Encyclopédie* de Richard N. Schwab, Walter Rex et John Lough (Genève, Banbury/ Oxford, 1971-1984).

[Z] correspondant au volume de l'*Encyclopédie* où l'on retrouve l'article.

[A] correspondant au numéro individuel attribué à chaque article par Schwab, Rex et Lough dans l'*Inventory*...

### *Note sur le respect de l'orthographe des textes d'époque*

Nous avons conservé l'orthographe, l'accentuation et la ponctuation originelle de tous les textes d'époque cités. La restitution de l'éperluette [&] par le mot [et] est la seule modification notable effectuée.

## Introduction

Ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire. Plus encore, les vainqueurs ne le sont souvent que parce qu'ils ont su imposer leur propre vision de l'histoire. Le révisionnisme est parfois pratiqué de manière violente et radicale : de combien de pharaons ou d'empereurs romains a-t-on tenté d'effacer la mémoire en rayant carrément leur nom de l'histoire officielle ? Que connaîtrait-on aujourd'hui des civilisations précolombiennes si les conquérants européens n'avaient pas procédé à une destruction systématique des codex autochtones ? Dans d'autres cas, la manipulation est plus insidieuse. Ainsi, de quelles richesses du patrimoine populaire oral a-t-on été privé par l'imposition d'une culture valorisant l'écriture<sup>1</sup> ? Catherine Maire n'a-t-elle pas démontrée avec finesse la manière dont les jansénistes ont utilisé « le refuge dans le passé » et le « détour par la mémoire » comme une terrible machine de guerre contre leurs ennemis molinistes<sup>2</sup> ?

La problématique est bien connue des historiens et dès le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, si ce n'est avant, s'est développée une histoire des marges, des minorités, des vaincus et autres disparus<sup>3</sup>. Bien qu'imparfaitement et incomplètement, les oubliés ont tout de même tranquillement retrouvé le droit à la parole. L'usage de nombreuses techniques empruntées à d'autres disciplines telles que l'archéologie, la démographie ou l'analyse économique a permis de leur redonner une voix, aussi ténue soit-elle encore bien souvent. On s'est évertué à lire entre les lignes des documents officiels pour retrouver leur témoignage, avec comme effet paradoxal une progression souvent beaucoup plus importante dans notre connaissance des milieux défavorisés que dans celle des élites. L'histoire intellectuelle n'est pas en reste de ce mouvement général. En ce qui concerne le XVIII<sup>e</sup> siècle, période qui nous intéresse particulièrement ici, on n'a qu'à penser aux travaux de Robert Darnton

---

<sup>1</sup> Robert Muchembled, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Flammarion, 1978, p. 7.

<sup>2</sup> Catherine Maire, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 484-494.

<sup>3</sup> Citons, pionnier novateur parmi plusieurs d'autres, Pierre Goubert et son *Louis XIV et vingt millions de Français* (Paris Fayard, 1966).



sur la bohème littéraire, cette « piétaille intellectuelle » dont les revendications auraient créées des conditions propices au déclenchement de la Révolution française<sup>4</sup>.

Pourtant l'image mythique de la République des Lettres hante encore bien souvent les récits des historiens du savoir intellectuel. On voudrait bien souvent croire à cette collectivité égalitaire travaillant à accumuler les connaissances en commun, malgré quelques conflits personnels et ponctuels inévitables, construisant ainsi par amalgame une science de plus en plus parfaite. On sait pourtant qu'en pratique, il n'en fut rien et que les rivalités et les conflits, parfois épiques, ont émaillé tout autant le monde intellectuel que celui de la politique internationale. Les antagonismes et les concurrences n'ont pas concerné que des individus : ce sont des factions entières, bien constituées, qui se sont régulièrement jetées dans la bataille afin de faire triompher le point de vue de leur camp, n'hésitant pas à discréditer le travail de leurs adversaires tout en s'en attribuant les aspects positifs. Comme partout ailleurs, ces luttes sans merci ont contribué à faire basculer dans l'oubli le parti adverse ou, à tout le moins, à en réduire considérablement la crédibilité. Dans certains cas extrêmes, on se demande même s'il ne saurait pas être question d'« intellecticide », à l'image de ce qu'a tenté de provoquer la Révolution culturelle chinoise dans les années 1960. Le domaine des idées étant par nature intangible, les nouvelles vérités officielles ont toujours tendu à se diffuser en effaçant le souvenir des conditions réelles de leur élaboration. Au terme du processus, il ne devient pratiquement plus possible de séparer les faits authentiques des réinterprétations postérieures. Pire encore, on ne pense souvent tout simplement plus à tenter de le faire, la nouvelle vérité officielle s'imposant.

C'est avec ces quelques considérations en tête que nous avons cherché à aborder la question de l'antagonisme classique entre les jésuites et les philosophes français au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Quel spécialiste de l'histoire intellectuelle ou littéraire des Lumières ne connaît pas l'impact sur la rédaction de l'*Encyclopédie* des articles critiques du jésuite Berthier dans les *Mémoires de Trévoux*, le populaire périodique jésuite ? Quel lecteur de

---

<sup>4</sup> Robert Darnton, *Bohème littéraire et révolution, le monde des livres au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard/Seuil, 1983.

Voltaire ne se rappelle du passage de Candide chez les riches, cupides et sodomites jésuites, maîtres des réductions du Paraguay ? Les plus érudits se souviendront peut-être même de la manière dont D'Alembert nargue en 1765 la Compagnie expulsée hors de France dans un pamphlet vitriolique intitulé *Sur la destruction des jésuites...* L'opposition entre les jésuites et les philosophes semble ainsi une évidence que personne n'a jamais vraiment mise en doute. Et pourtant... Mais avant de poursuivre, il n'est peut-être pas inutile de dresser ici un portrait de ce qu'on peut qualifier d'« interprétation classique » des relations entre la Compagnie de Jésus et les philosophes au cours des années 1750 et 1760, période intellectuelle critique qui a vu la naissance de l'*Encyclopédie* et la suppression de jésuites en France. Cette « interprétation classique » se retrouve en tout ou en partie dans une très large majorité d'ouvrages, anciens et modernes, généraux et spécialisés, historiques et littéraires. Si chacun aborde la question sous un angle qui lui est propre, un certain nombre de traits principaux semblent s'imposer. Les ouvrages que nous allons citer, qui ne représentent qu'une sélection de ceux qu'il aurait été possible de choisir<sup>5</sup>, ne contiennent évidemment pas la totalité des idées que nous énonçons mais s'inspirent toujours à un moment ou un autre, peu ou prou, du modèle classique présenté. Soulignons immédiatement que nous ne portons ici absolument aucun jugement quant à la valeur générale de ces ouvrages.

Le premier point à souligner, le plus important peut-être, est cette conviction que l'opposition entre les philosophes et la Compagnie de Jésus est naturelle, qu'elle va de soi : « Les Jésuites et Diderot ne s'aimaient guère, il est inutile de le rappeler longuement<sup>6</sup>... » Le rôle inné des philosophes est, croit-on, de promouvoir les idées modernes. Celui des jésuites, à l'inverse, est de les combattre au nom de la tradition : « Les Jésuites veillent. Défenseurs jaloux de l'orthodoxie catholique, rompus à la dialectique par leurs combats avec les Jansénistes, ils suspectent tout éveil de la conscience moderne... [...] Étant de tous les combats, ils participent pleinement et avec éclat à l'actualité. Les Jésuites veillent, c'est leur mission<sup>7</sup>. » Dans de telles conditions, un affrontement entre les deux groupes est

<sup>5</sup> L'hétérogénéité des sources choisies (études historiques spécialisées de diverses époques, ouvrages de vulgarisation, manuels de littérature, etc.) tente de refléter ce fait.

<sup>6</sup> Robert Morin, « Diderot, l'*Encyclopédie*, et le *Dictionnaire de Trévoux* », *RDE*, 7 (octobre 1989), p. 71.

<sup>7</sup> Jean Haechler, *L'Encyclopédie. Les combats et les hommes*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 61.

considéré comme inévitable. Très rapidement, croit-on, les conditions pour le déclenchement de la guerre sont réunies :

On connaît la thèse, disons officielle, qui reprend pour l'essentiel l'argumentation des philosophes : jaloux d'être tenus à l'écart de la grande entreprise, les Jésuites s'attaqueraient féroce­ment et de manière déloyale à l'*Encyclopédie* dans laquelle ils verraient par ailleurs un concurrent pour leur *Dictionnaire de Trévoux*<sup>8</sup>.

Jalousie et désir d'abattre la concurrence : les jésuites ont là d'excellentes raisons de se montrer hostiles à l'égard des philosophes. Ce ne sont d'ailleurs pas les seules, affirme-t-on : « ils savent bien, pour en connaître beaucoup personnellement, que les Encyclopédistes sont, en dépit de leurs protestations, des ennemis acharnés de l'Église et dès lors cet ouvrage, directement ou pas, va l'attaquer, et sans quartier. Aussi anticipent-ils<sup>9</sup>. »

La question de la défense de la religion est donc, croit-on, particulièrement importante pour expliquer l'hostilité des jésuites envers l'*Encyclopédie* :

En France, les jésuites, ultramontains dans un pays à coloration gallicane, étaient depuis longtemps sur la défensive : ils virent dans l'*Encyclopédie* l'attaque la plus déterminée contre les fondements de la foi catholique, la preuve d'un complot dont ils seraient les premières victimes. D'où leur engagement violent contre le dictionnaire dès son projet initial<sup>10</sup>.

Ce sont les jésuites qui, dit-on, déclencheront le conflit, par une série d'articles critiques à l'égard de l'*Encyclopédie*, composés par le père Berthier et publiés dans les *Mémoires de Trévoux* en 1751 et 1752. La riposte du clan éclairé ne se fera pas attendre :

On comprend qu'ainsi mis à mal par le docte jésuite, d'Alembert et les autres encyclopédistes aient poussé des cris de rage [...], vouant à tous les diables les trop clairvoyants religieux. La lutte désormais est engagée à mort. Les apôtres de la tolérance, les ennemis du fanatisme n'auront plus de repos qu'ils n'aient obtenu l'expulsion de leurs plus dangereux adversaires et la suppression de la Compagnie<sup>11</sup>.

<sup>8</sup> Christian Albertan, « Les journalistes de Trévoux lecteurs de l'*Encyclopédie* », *RDE*, 13 (octobre 1992), p. 107. Albertan reprend ici, pour mieux s'en éloigner, l'idée d'« interprétation classique » (ou « thèse officielle ») en soulignant qu'elle s'attache à reproduire l'argumentation des philosophes eux-mêmes. La chose est révélatrice.

<sup>9</sup> Haechler, *L'Encyclopédie...*, p. 63. C'était la thèse de Franco Venturi (*La jeunesse de Diderot...*, p. 204), exposée également par Marie Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie. Diderot : de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, p. 230.

<sup>10</sup> François Moureau, *Le roman vrai de l'Encyclopédie*, Paris, Gallimard, 2001 [1990], p. 139.

<sup>11</sup> Joseph Daoust, « Encyclopédistes et Jésuites de Trévoux (1751-1752) », *Études*, (février 1952), p. 190.

Désormais, « on sent que le combat sera sans merci<sup>12</sup>. » Après ce qu'il est convenu d'appeler « la Querelle de Trévoux » survient « l'affaire de l'abbé de Prades ». Voici comment certains la résume : « Dans la thèse de théologie de l'abbé de Prades, collaborateur de Diderot, ils [les jésuites] découvrent dix propositions hérétiques : ils la font condamner au feu (janvier 1752)<sup>13</sup>. » Dans sa chute, l'abbé entraîne avec lui l'*Encyclopédie* dont il était un collaborateur. Le gouvernement supprime les deux premiers tomes de l'ouvrage et suspend temporairement sa publication. Si dans cette affaire la Sorbonne, le Parlement de Paris et le gouvernement sont mis en branle, c'est, croit-on, qu'ils y ont été poussés par les jésuites :

Ceux qui commencèrent la campagne contre la thèse aussitôt que celle-ci commença de circuler dans le public, furent les Jésuites. L'*Apologie* [de l'abbé de Prades], Voltaire, d'autres voix encore s'accordent à dire que de là partit la première étincelle. Et tous affirment que, derrière la thèse, les Jésuites voulaient frapper l'*Encyclopédie* qui, outre qu'elle exposait des idées peu sûres, faisait concurrence à leur Dictionnaire de Trévoux. En effet, le premier opuscule écrit contre la thèse a été *probablement* rédigé par un Jésuite<sup>14</sup>.

Après 1757, le conflit devient si intense que certains croient même voir l'impossible se produire : dans leur lutte contre l'*Encyclopédie*, « Jésuites et jansénistes s'accordent pour une fois<sup>15</sup>. » À propos de cette période, ne résistons pas au plaisir de citer l'éloquence de Pierre Lanfray, qui énumère les ennemis de l'ouvrage encyclopédique :

En même temps toute la canaille littéraire, race immonde que le malheur attire comme l'odeur des cadavres attire les vautours, s'abattit sur cette facile proie avec des cris de vainqueurs. [...] C'est le jésuite Berthier et sa bande des

<sup>12</sup> Haechler, *L'Encyclopédie...*, p. 63.

<sup>13</sup> André Lagarde et Laurent Michard, *XVIII<sup>e</sup> siècle. Les grands auteurs français du programme*, Paris, Bordas, 1966, p. 236. Soulignons tout de suite la fausseté d'un tel résumé. Bien qu'on puisse débattre du rôle exact joué par les jésuites, c'est de la Sorbonne que provinrent les premières critiques à l'égard de la thèse qui venait d'être soutenue et acceptée dans cette même institution. L'abbé de Prades, collaborateur de l'*Encyclopédie*, fut dégradé et condamné à l'exil pour éviter une « prise de corps » décrétée par les autorités : après un bref passage en Hollande, il trouva refuge à Berlin auprès de Voltaire. Sa thèse fut censurée par la Sorbonne, de même que par des mandements de l'archevêque de Paris et de l'évêque de Montauban, mais elle ne fut jamais « brûlée ». Sur la question, consulter : John S. Spink, « Un abbé philosophe : l'affaire de J.-M. de Prades », *Dix-huitième siècle*, 3 (1971), p. 145-180; Jean-François Combes, « Vues nouvelles sur l'abbé de Prades », *Dix-huitième siècle*, 20 (1988), p. 377-397; Jean-François Combes, « L'abbé de Prades hier et aujourd'hui : perspectives nouvelles sur sa vie, sa personnalité, ses idées », *Bulletin de la société archéologique de Tarn-et-Garonne*, 113 (1988), p. 97-114.

<sup>14</sup> Franco Venturi, *Jeunesse de Diderot (1713-1753)*, Paris, Skira, 1939, p. 204. Nous soulignons l'usage du terme « probablement ». Remarquons par ailleurs que les sources citées par Venturi pour convaincre de l'implication des jésuites proviennent toutes des philosophes (l'*Apologie* fut écrite conjointement par l'abbé de Prades, son ami l'abbé Yvon et Diderot).

<sup>15</sup> Michel Delon et Pierre Malandain, *Littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1996, p. 303.

journalistes de Trévoux, espèce de coupe-jarrets littéraires embusqués sur tous les chemins qui conduisaient à la gloire ou à la popularité, insulteurs de profession, protégés contre les coups de bâton par leurs robe de prêtres et le crédit encore solide de la compagnie de Jésus<sup>16</sup>.

En 1759, le gouvernement supprime le privilège de l'*Encyclopédie* et l'entreprise doit se poursuivre dans la clandestinité. Tout n'est cependant pas perdu...

Car si les jésuites sont prêts à tout, leurs ambitions semblent être au-dessus de leurs moyens : « ...Trévoux n'est pas armé pour ce combat. Bien que réédité, amélioré, le *Dictionnaire de Trévoux*, illustre la décadence de l'ordre qui ne possède plus les talents qu'il a eus au XVII<sup>e</sup> siècle et qui ne bénéficie plus de la situation de confort qu'un environnement de pensée traditionnel – celui du grand siècle – lui assurait<sup>17</sup>. » La faiblesse de la Compagnie paraît bientôt au grand jour. En 1762, les philosophes peuvent respirer : « ...le principal ennemi, la Compagnie de Jésus, vient d'être supprimé<sup>18</sup>. » Les Parlements, manipulés par les jansénistes, ont sévi contre les religieux. Mais attention, les choses ne sont peut-être pas exactement ce de quoi elles ont l'air : « ...les jansénistes ne sont pas les vainqueurs d'un tel adversaire, ce sont les philosophes qui ont affaibli la Compagnie, les jansénistes n'ont fait que porter une estocade finale<sup>19</sup>. » Le triomphe des auteurs de l'*Encyclopédie* est alors complet.

Ceci conclut l'exposition des divers éléments constitutifs de l'« interprétation classique ». Les principales thèses que l'on retrouve dans cet abrégé peuvent se résumer en cinq points :

- 1) L'opposition entre les jésuites et les philosophes est naturelle et inévitable.
- 2) Jalousie et lucidité sont les raisons pour lesquelles les jésuites attaquent l'*Encyclopédie* :

<sup>16</sup> Pierre Lanfrey, *L'Église et les philosophes au dix-huitième siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1879], p. 184-185.

<sup>17</sup> Haechler, *L'Encyclopédie...*, p. 63. Il cite ici presque textuellement les conclusions de Robert Morin (« Diderot, l'*Encyclopédie...* », p. 117).

<sup>18</sup> Delon et Malandain, *Littérature française...*, p. 303.

<sup>19</sup> Monique Cottret, *Culture et politique dans la France des Lumières (1715-1792)*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 101.

- Parce qu'on leur a refusé de participer au projet encyclopédique.
- Parce qu'ils souhaitent se débarrasser d'un concurrent à leur dictionnaire de Trévoux.
- Parce que, les premiers, ils perçoivent le complot contre la religion que constitue l'*Encyclopédie*.

3) Les jésuites sont derrière la plupart des obstacles subis par l'*Encyclopédie* :

- Ils ouvrent le bal par leurs critiques cinglantes dans les *Mémoires de Trévoux*.
- Ils manipulent les institutions pour faire condamner l'abbé de Prades et, avec lui, les premiers tomes de l'*Encyclopédie*.
- Ils poursuivent leurs efforts contre l'ouvrage jusqu'à sa suppression en 1759.

4) La Compagnie de Jésus est en décadence. Elle ne peut plus compter sur les talents qu'elle possédait au XVII<sup>e</sup> siècle et qui ont faits sa gloire. Elle ne peut donc plus se défendre lorsqu'elle est attaquée.

5) Ce sont les philosophes qui ont affaibli la Compagnie, la livrant ensuite aux jansénistes.

Pour chacun de ces points, il serait possible de multiplier les citations d'auteurs différents, certains d'entre eux comptant d'ailleurs parmi les plus estimés de la profession. Mais sur quelles sources s'appuient fondamentalement ces auteurs ? Essentiellement, sur les témoignages, éminemment partiiaux, des philosophes ou de leurs plus proches alliés. Ainsi, à propos de la décadence intellectuelle des jésuites au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ce sont les affirmations de Diderot dans l'article « Jésuite » de l'*Encyclopédie* qui semblent avoir fait jurisprudence : « ...au moment où l'orage a fondu sur eux, dans cet instant où le ver de terre qu'on foule du pié montre quelque énergie, ils étoient si pauvres de talens et de ressources, que dans tout l'ordre il ne s'est pas trouvé un homme qui sût dire un mot, qui fit ouvrir les oreilles<sup>20</sup>. » Pourtant, on ne possède encore aucune étude satisfaisante qui permettrait de lui donner raison<sup>21</sup> ! Malgré les allégations de D'Alembert dans la *Destruction des jésuites*, un ouvrage polémique et donc nécessairement partial, nous ne

<sup>20</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

<sup>21</sup> Le seul travail général sur le rôle intellectuel joué par les jésuites au XVIII<sup>e</sup> siècle dont nous disposons actuellement est celui de Catherine M. Northeast, *The Parisian Jesuits and the Enlightenment, 1700-1762*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991. Mme Northeast s'attache surtout à analyser le premier tiers du siècle, ne consacrant qu'une dizaine de pages à la période allant de 1735 à 1762. Sa démonstration, premier jalon important dans ce domaine, est cependant loin de conclure à une décadence généralisée de l'ordre religieux.

possédons aucune preuve permettant de croire que les philosophes ont joué un rôle sérieux dans la lutte qui a mené à la suppression de la Compagnie de Jésus. Au contraire, les études menées depuis 25 ans soulignent toutes que la responsabilité dans cet épisode revient presque exclusivement aux jansénistes dirigés par Louis Adrien Le Paige<sup>22</sup>.

Aucune des raisons alléguées pour justifier la haine des jésuites envers l'*Encyclopédie* ne tient sérieusement la route. Elles se basent à peu près toutes sur des pamphlets ouvertement antijésuites ou sur la correspondance privée des philosophes et de leurs sympathisants qui n'hésitaient pas à présenter une situation pire qu'elle ne l'était réellement pour susciter l'empathie de leurs collègues. Que penser ainsi de D'Alembert qui, au faite de sa gloire, élu à l'Académie française, régnant sur celle des sciences, écrivait à Voltaire dans sa résidence suisse pour l'inciter à s'afficher publiquement en tant qu'allié des philosophes :

Vous m'écrivez, mon cher et grand philosophe, de votre lit, où vous voyez dix lieues de lac, et moi je vous réponds de mon trou où je vois le ciel long de trois aunes. Ce trou suffirait pourtant à mon bonheur, si la persécution ne venait pas m'y chercher ; mais la violence à laquelle elle est montée, et l'autorité de ceux qui l'exercent, me font envier le sort de ceux qui peuvent avoir un trou ailleurs<sup>23</sup>.

Nous ne possédons ainsi aucune preuve pour témoigner du fait que les jésuites auraient été intéressés à collaborer à l'*Encyclopédie* mais rejetés par les directeurs de l'ouvrage. Leur implication dans le *Dictionnaire de Trévoux*, dont l'*Encyclopédie* aurait pu se poser comme concurrente, n'est pas non plus aussi évidente que l'affirme Marie Léca-Tsiomis<sup>24</sup>. Elle-même explique d'ailleurs qu'on ne sait que très peu de choses sur l'édition de 1752, contemporaine des débuts de l'*Encyclopédie* et de la « Querelle de Trévoux ». Si quelques jésuites avaient participé aux éditions précédentes, celle-ci semble être essentiellement le fait d'un certain abbé Berthelin et aucun membre de la Compagnie de Jésus n'est reconnu

<sup>22</sup> Les deux ouvrages fondamentaux sur la question sont ceux de Dale K. Van Kley, *The Jansenists and the Expulsion of the Jesuits from France 1757-1765*, New Haven/ London, Yale University Press, 1975 et de Catherine Maire, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1998.

<sup>23</sup> Lettre de Jean le Rond D'Alembert à Voltaire (8 février 1758) dans *Œuvres de D'Alembert*. Tome cinquième, Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 57.

<sup>24</sup> Léca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 236.

pour y avoir participé<sup>25</sup>. On peut également se demander pourquoi les jésuites s'en seraient pris exclusivement à l'*Encyclopédie* comme concurrente et n'auraient pas tenté de contrecarrer la publication, par exemple, du *Dictionnaire de l'Académie*.

Finalement, une simple analyse des articles du père Berthier dans les *Mémoires de Trévoux* montre qu'il n'a pas fait de la question de l'irrégion dans l'*Encyclopédie* son principal cheval de bataille, sans pour autant l'ignorer complètement. D'octobre 1751 à mars 1752<sup>26</sup>, il procédera à la critique de près de 300 articles de l'*Encyclopédie*. Il se plaindra de répétitions, de problèmes typographiques, de la futilité de certains sujets traités et critiquera quelques détails érudits mais c'est essentiellement l'accusation de plagiat qui le retient. Il identifiera ainsi les sources occultes de près de 250 articles différents du premier volume de l'*Encyclopédie*. Par comparaison, les dénonciations relatives à la religion et à la morale ne touchent que 8 articles et ne sont jamais des condamnations sans appel de l'ouvrage. À notre connaissance, le fait n'a pourtant jamais été relevé.

Quant au rôle exact joué par les jésuites dans les obstacles suscités à l'entreprise encyclopédique, nous ne possédons tout simplement aucune étude complète nous permettant de tirer des conclusions définitives. Nous sommes généralement confronté à une vague suspicion d'« influence » de leur part, suspicion que rien d'autre que les récriminations des philosophes et de leurs alliés ne vient étayer. Nous devons donc admettre qu'une bonne partie de nos conceptions relatives aux relations entre les philosophes et les jésuites ne reposent sur rien de très solide. Personne, à notre connaissance, n'a jamais prouvé que l'opposition entre les encyclopédistes et les jésuites était inévitable : la chose a toujours été simplement prise pour acquis. En fait, plusieurs études effectuées sur le milieu bien précis des *Mémoires de Trévoux* tendent plutôt à démontrer le contraire, sans pour autant encore l'affirmer clairement<sup>27</sup>. La question n'est pourtant pas insignifiante, puisqu'il est notoire que c'est dans l'adversité que les

<sup>25</sup> Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 131-133 et 141.

<sup>26</sup> Les articles publiés avant cette date critiquaient essentiellement l'arbre philosophique des sciences présenté dans l'*Encyclopédie*, en faisant un plagiat de celui du chancelier Bacon.

<sup>27</sup> Sont fondateurs à cet égard l'ouvrage de John N. Pappas (*Berthier's Journal de Trévoux and the Philosophes*, Genève, Droz, 1957), les travaux de Paul Benhamou (« Un adversaire de l'Encyclopédie : le père Berthier », *French Review*, 46 (1972), p. 291-298) et de Christian Albertan (« Les journalistes de Trévoux lecteurs de l'Encyclopédie... »).



philosophes ont construit leur propre pensée. Mieux comprendre les modalités de cette adversité ne pourrait ainsi qu'aider à appréhender les pratiques intellectuelles des Lumières dont nos sociétés sont les héritières directes.

Il existe néanmoins quelques études sur les philosophes ou sur les jésuites sur lesquelles nous pouvons nous baser pour commencer à construire une image plus juste et plus complète des liens unissant les deux groupes. Tout d'abord, nous possédons quelques informations relatives au passage de certains philosophes dans les collèges jésuites, en particulier Diderot<sup>28</sup> et Voltaire<sup>29</sup>. Sur les relations personnelles entre les encyclopédistes et la Compagnie de Jésus, nous disposons surtout d'études littéraires. Encore ici, les principaux personnages étudiés sont Voltaire<sup>30</sup> et Diderot<sup>31</sup> mais on retrouve au moins une étude relative à Montesquieu<sup>32</sup> et une autre à Rousseau<sup>33</sup>. Ce sont d'ailleurs les relations de ces quatre penseurs avec le père Berthier qu'analyse John N. Pappas dans son largement sous-estimé *Berthier's Journal de Trévoux and the Philosophes*, paru dans un volume complet des *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*<sup>34</sup>. Du point de vue des jésuites,

<sup>28</sup> Les grandes biographies classiques de Franco Venturi (*La jeunesse de Diderot : 1713-1753*, Paris, Skira, 1939) et Arthur M. Wilson (*Diderot, sa vie et son œuvre*, Paris, Robert Laffont, 1985 [1957]) fournissent plusieurs informations essentielles à ce propos, de même que les articles de Georges Viard (« Maîtres et collégiens langrois au temps de la jeunesse de Diderot », *RDE*, 2 (avril 1987), p. 19-45) et de Blake T. Hanna (« Denis Diderot : formation traditionnelle et formation moderne », *RDE*, 5 (octobre 1988), p. 3-18).

<sup>29</sup> À l'excellente synthèse de René Pomeau (*D'Arouet à Voltaire (1694-1734)*, Oxford, Voltaire Foundation/Taylor Institution, 1985, coll. Voltaire en son temps), on peut ajouter un de ses articles parus précédemment (« Voltaire au collège », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 52 (1952), p. 1-10), la monographie d'Ira O. Wade (*The Intellectual Development of Voltaire*, Princeton, Princeton University Press, 1969) et quelques parutions un peu plus récentes de John N. Pappas (« Influence de René-Joseph de Tournemine sur Voltaire », *Annales de Bretagne*, 84 (1976), p. 727-735) et de Marc Fumaroli (« Voltaire jésuite », *Commentaire*, 28, 69 (1995), p. 107-114).

<sup>30</sup> Citons par ordre de parution les articles de John N. Pappas (« La rupture entre Voltaire et les jésuites », *Lettres romanes*, 13 (1959), p. 251-70), Jean Sareil (« Les Provinciales de Voltaire », *SVEC*, 90 (1972), p. 1417-32), D. W. Smith (« The First edition of the Relation de Berthier », *SVEC*, 137 (1975), p. 47-54) et Louis Châtellier (« Voltaire, Colmar, les jésuites et l'histoire », *Revue d'Alsace*, 106 (1980), p. 69-82).

<sup>31</sup> Huguette Cohen, « The Intent of the Disgressions on Father Castel and Father Porée in Diderot's *Lettre sur les sourds et muets* », *SVEC*, 201 (1982), p. 163-183 ; José A. Ferrer Benimeli, « Diderot entre les jésuites et les francs-maçons », *RDE*, 4 (avril 1987), p. 60-80.

<sup>32</sup> Paul Bastid, « Montesquieu et les jésuites » dans *Actes du congrès Montesquieu réuni à Bordeaux du 23 au 26 mai 1955*, Bordeaux, Delmas, 1956, p. 305-38.

<sup>33</sup> Jean Garagnon, « Les Mémoires de Trévoux et l'événement, ou Jean-Jacques Rousseau vu par les jésuites » *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), p. 215-235.

<sup>34</sup> Pappas, *Berthier's Journal de Trévoux...* Près de cinquante ans après sa parution, l'ouvrage de Pappas est très souvent cité mais ses conclusions sont en général ignorées et peu utilisées. Pappas y présente les jésuites comme « a large group of eighteenth-century believers who had assimilated the aims and tenets of the enlightenment to the point that they found the ultra-conservative views of such religious groups as the

la récolte est encore plus maigre. Les publications qui s'attachent à retracer leurs liens avec le mouvement des Lumières se comptent à peine sur les doigts d'une main et datent parfois d'une certaine époque<sup>35</sup>. Outre une poignée de biographies susceptibles de contenir quelques bribes d'informations intéressantes<sup>36</sup>, le *Journal de Trévoux*, également connu sous l'appellation *Mémoires de Trévoux*, est l'aspect le plus étudié de la place occupée par les jésuites dans la République des Lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>.

Il ne sera pas question au cours de cette étude du *Dictionnaire de Trévoux*, compte tenu des problématiques particulières qui concernent cet ouvrage. Tout d'abord, notre connaissance de ce dictionnaire en est encore à ses balbutiements<sup>38</sup>. On sait pourtant que les

---

Jansenists no longer tenable, but who refused with equal vigour to follow the leaders of the enlightenment in abandoning their traditional religious beliefs » (p. 223-224).

<sup>35</sup> Robert R. Palmer, « The French Jesuits in the Age of Enlightenment », *American Historical Review*, 40 (1939), p. 44-58 ; Alfred R. Desautels, *Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIII<sup>e</sup> siècle (1701-1734)*, Rome, Institutum Historicum, 1956. Soulignons tout de même la parution beaucoup plus récente de Northeast, *The Parisian Jesuits...* On peut ajouter à cette liste le chapitre de John Pappas intitulé « The Journal de Trévoux and the Enlightenment » dans *Berthier's Journal de Trévoux...*, p. 197-217.

<sup>36</sup> Par ordre de parution : Jean de la Servière, *Un professeur d'ancien régime : le Père Charles Porée, s.j. (1676-1741)*, Paris, H. Oudin, 1899 ; Frances K. Montgomery, *La vie et l'œuvre du père Buffier*, Paris, Association du doctorat, 1930 ; Donald Stephen Schier, *Louis-Bertrand Castel, Anti-Newtonian Scientist*, Cedar Rapids, The Torch Press, 1941 ; John Pappas, « Guillaume François Berthier » dans *Berthier's Journal de Trévoux...*, p. 36-63 ; Kathleen Sonia Wilkins, *A Study of the Works of Claude Buffier*, Oxford, Voltaire Foundation, 1969 ; André Dabiezies, « L'érudition et l'humour : le père Bougeant (1690-1743) », *Dix-huitième siècle*, 9 (1977), p. 259-71. On remarquera qu'à l'exception des pères Berthier et Castel, les jésuites étudiés étaient tous décédés à l'époque de la parution de l'*Encyclopédie*.

<sup>37</sup> Il convient de mentionner en premier lieu les trois principales études historiques dont nous disposons sur les *Mémoires de Trévoux* : Carlos Sommervogel, *Essai historique sur les Mémoires de Trévoux*, Paris, Auguste Durand, 1864 ; Gustave Dumas, *Histoire du Journal de Trévoux depuis 1701 jusqu'en 1762*, Paris, Boivin, 1936 ; Jean-M. Faux, « La fondation et les premiers rédacteurs des Mémoires de Trévoux (1701-1739) », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 23 (janvier-juin 1954), p. 131-151. L'histoire qu'ils présentent à beau comportée de vastes manques et bien des imprécisions, elle est la seule dont nous disposons actuellement. À cela, on doit ajouter l'article de Pascale Ferrand (« Mémoires de Trévoux I (1701-1767) » publié dans Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*, Paris, Universitas, 1991, t. 1, p. 805-816), de même que le chapitre de John Pappas « The Journal de Trévoux » dans *Berthier's Journal de Trévoux...*, p. 13-35. Parmi les études thématiques, l'article précurseur fut sans doute celui de Jean Ehrard et Jacques Roger : « Deux périodiques français du XVIII<sup>e</sup> siècle : le *Journal des Savants* et les *Mémoires de Trévoux*. Essai d'une étude quantitative » dans Bollème, Ehrard, Furet, Roche et Roger, *Livre et société dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris/La Haye, Mouton et Co/École Pratique des Hautes Études, 1965, p. 33-59. Suivirent alors les deux premiers numéros des *Études sur la presse au XVIII<sup>e</sup> siècle* (I, 1973 ; II, 1975) essentiellement consacrés aux *Mémoires de Trévoux*, de même qu'un article de Pierre Rétat dans le troisième numéro (III, 1978) de ce périodique : « Rhétorique de l'article de journal : les *Mémoires de Trévoux*, 1734 », p. 81-100. Finalement, on peut également consulter le numéro spécial de la revue *Dix-huitième siècle*, 8 (1976) consacré aux jésuites et plus particulièrement aux *Mémoires de Trévoux*. On y récapitule les connaissances disponibles sur le périodique tout en ajoutant quelques pièces supplémentaires au dossier. Depuis, on doit déplorer l'absence de toute publication spécialement consacrée au journal jésuite, un silence de près de 30 ans...

<sup>38</sup> Les études sur le *Dictionnaire de Trévoux* sont très peu nombreuses. Frank Kafker n'en traite même pas dans l'étude qu'il a dirigée sur les prédécesseurs de l'*Encyclopédie* : *Notable Encyclopedias of the*

encyclopédistes en ont largement utilisé l'édition de 1743, puis celle de 1752<sup>39</sup>. Marie Leca-Tsiomis démontre que la nomenclature même de l'*Encyclopédie* ne provient pas, comme on l'a longtemps cru, du dictionnaire de Chambers, dont elle était à l'origine une simple traduction, mais bien du dictionnaire de Trévoux<sup>40</sup>. On retrouve dans l'*Encyclopédie* de nombreuses notices de Trévoux reprises intégralement ou modifiées, des citations réemployées mais surtout, plusieurs articles semblent avoir été rédigés en réaction directe à la lecture du dictionnaire de Trévoux, qui serait donc le récepteur principal du dialogue de l'*Encyclopédie*<sup>41</sup>. Le problème principal, de notre point de vue, concerne l'évaluation exacte de l'implication des jésuites dans le dictionnaire de Trévoux.

La première édition du dictionnaire, celle de 1704, était essentiellement une copie expurgée du dictionnaire du protestant Basnage, qui était déjà une reprise augmentée du dictionnaire de Furetière. On sait que Richard Simon travailla à cette édition, de même que plusieurs jésuites, sans qu'il soit possible de savoir exactement dans quelle mesure<sup>42</sup>. Les changements apportés à cette édition originelle par celle de 1721 sont clairement le fait d'un seul homme, le jésuite Étienne Souciet. Ils fixent définitivement la forme de l'ouvrage, qui ne sera par la suite qu'augmenté régulièrement<sup>43</sup>. L'édition de 1732 n'est qu'une réédition de celle de 1721, tandis que celle de 1743, sur laquelle on ne sait à peu près rien, est augmentée par Étienne Souciet, assisté de son frère, jésuite également, Étienne-Augustin. L'édition de 1752, cependant, est augmentée par un certain abbé Berthelin et aucun jésuite n'y a contribué<sup>44</sup>, bien que l'opinion commune en faisant le « dictionnaire des jésuites » soit demeurée vivace. L'ouvrage était-il donc patronné par la

---

*Seventeenth and Eighteenth Centuries : Nine Predecessors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation, 1981. La principal auteur à avoir abordé le sujet est Marie Leca-Tsiomis (*Écrire l'Encyclopédie...*). Citons également Morin, « Diderot, l'*Encyclopédie* et le *Dictionnaire de Trévoux...* » ; Michel Le Guern, « Le *Dictionnaire de Trévoux (1704)* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 35 (mai 1983), p. 51-68 ; Bernard Quemada, *Les dictionnaires du français moderne (1593-1863)*, Paris, Didier, 1967.

<sup>39</sup> Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 129.

<sup>40</sup> Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 151-153.

<sup>41</sup> Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 145, 158, 163, 170 et 173. Un rapide décompte a permis de retracer plus de 585 articles de l'*Encyclopédie* citant explicitement le *Dictionnaire de Trévoux*, surtout concentrés dans les sept premiers volumes. Rien n'indique qu'il n'y en ait encore beaucoup d'autres emprunts non signalés. Il ne faut cependant pas confondre la copie par l'*Encyclopédie* d'un article de Trévoux avec un usage de sources communes aux deux dictionnaires...

<sup>42</sup> Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 75-78.

<sup>43</sup> Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 116-117, 122, 126.

<sup>44</sup> Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 131-133.

Compagnie de Jésus ? Aucune preuve ne permet actuellement de l'affirmer. Il est certain que plusieurs jésuites y ont, à diverses reprises, contribué, sans qu'on puisse affirmer clairement dans quelles mesures. Il est certain également que l'appellation commune « dictionnaire de Trévoux », tirée du lieu de son impression, a contribué dans l'esprit populaire à le lier aux jésuites, dont la direction du *Journal de Trévoux* était bien connue<sup>45</sup>. Cela suffit-il pour en faire un ouvrage typiquement jésuite ? En attendant que de nouvelles études permettent de l'affirmer clairement, il a semblé plus prudent de laisser de côté le *Dictionnaire de Trévoux* pour cette étude.

Le seul point conflictuel des relations entre les jésuites et les encyclopédistes ayant fait l'objet de quelque étude détaillée est celui de la « Querelle de Trévoux », cet épisode au cours duquel les jésuites publient une série d'articles critiques contre l'*Encyclopédie* naissante, suscitant un bref échange épistolaire entre Diderot et le père Berthier. Les plus anciens travaux se contentent de décrire les épisodes de la « Querelle » sans tenter de l'interpréter particulièrement<sup>46</sup>. C'est un nouveau tournant qu'inaugure en 1957 John Pappas dans son *Berthier's Journal de Trévoux and the Philosophes* en refusant d'attribuer aux jésuites la totalité des torts dans le conflit avec l'*Encyclopédie*. La majorité de la production historiographique ne le suivra cependant pas dans cette voie. L'idée sera reprise en 1962 par Jacques Proust, qui suppose que le conflit aurait pu être recherché par Diderot afin d'attirer l'attention du public sur son ouvrage et, par ce coup publicitaire, d'incliner les opinions des indifférents en sa faveur<sup>47</sup>.

Dix ans plus tard, Paul Benhamou<sup>48</sup> abondera dans le même sens en récupérant une idée oubliée depuis le tout début du XIX<sup>e</sup> siècle et permettant d'expliquer le silence de Trévoux après mars 1752<sup>49</sup>. Pappas y voyait, un peu bizarrement, la volonté du père

<sup>45</sup> Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 126 et 141.

<sup>46</sup> Albert Cazes, « Un adversaire de Diderot et des philosophes : le père Berthier » dans *Mélanges offerts par ses amis et ses élèves à Gustave Lanson*, Paris, Hachette, 1922, p. 235-249 ; Daoust, « Encyclopédistes et Jésuites... », p. 179-191.

<sup>47</sup> Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995 [1962], p. 62.

<sup>48</sup> Benhamou, « Un adversaire de l'*Encyclopédie*... » Il est étonnant de constater à quel point les travaux de Benhamou, pourtant souvent novateurs, sont demeurés généralement complètement ignorés des autres historiens.

<sup>49</sup> Il s'inspire de la lecture d'un ouvrage de l'abbé de Fontenay : *Du Rétablissement des jésuites et de l'éducation publique*, Emmerick, J.-L. Romen, 1800, p. 54.

Berthier de continuer le combat contre l'*Encyclopédie* par le silence et le mépris. Benhamou pose plutôt l'hypothèse que le périodique jésuite, loin d'avoir voulu faire taire ses adversaires, aurait bien pu être victime de la censure des autorités suscitée par les encyclopédistes. Une telle explication va bien sûr à l'encontre de l'image communément admise des « mauvais jésuites » et des « bons philosophes » mais est corroborée par plusieurs indices, dont une lettre de D'Alembert à Formey datée du 24 mai 1752. Il y énonce les sept conditions indispensables selon lesquelles il accepterait de conserver son poste de directeur de l'*Encyclopédie*. L'une d'entre elle est « qu'il sera défendu aux jésuites, nos ennemis déclarés, d'écrire contre cet ouvrage, d'en dire même, ni bien, ni mal, ou bien qu'il nous sera permis d'user de représailles<sup>50</sup>. » Un mois et demi plus tard, D'Alembert est de retour au travail. La majorité de ses conditions, on le sait par ailleurs, on été remplies. Aucun indice direct n'existe pour témoigner de la satisfaction de la clause « jésuite » mais, à cette lumière, il devient tout à fait envisageable que Malesherbes, directeur de la Librairie, ait fait pression sur le père Berthier pour mettre fin à la polémique. Le jésuite ne reprendra la parole qu'une fois en novembre 1753 pour justifier dans un ultime épilogue ses positions. Il se taira ensuite définitivement à propos de l'*Encyclopédie*.

Cette idée de censure sera reprise, vingt ans plus tard, dans un article de Christian Albertan<sup>51</sup> qui ne semble cependant pas avoir eu connaissance des travaux de Benhamou. Avec une certaine lucidité, il affirme dans les pages des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* que « la querelle entre Diderot et les journalistes de Trévoux à propos de l'*Encyclopédie* est un épisode à la fois célèbre et sans doute encore mal connu, en certains de ses détails<sup>52</sup>... » Par un examen attentif des diverses pièces du dossier disponibles, il en vient lui-même à conclure que malgré l'ampleur prise par la dispute, l'opposition entre Berthier et Diderot tenait moins d'un affrontement idéologique prédestiné que d'une

<sup>50</sup> Samuel Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, T. 2, Berlin, Chez François de La Garde, 1789, p. 48-49.

<sup>51</sup> Albertan, « Les journalistes de Trévoux... », p. 107-116.

<sup>52</sup> Albertan, « Les journalistes de Trévoux... », p. 107. Nous inclinons à lui donner raison, contrairement à Marie Leca-Tsiomis qui précisait plutôt, il y a quelques années : « Ce conflit est bien connu, de nombreuses études y ont été consacrées... » (Marie Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie...*, p. 230). Les études sur lesquelles elle s'appuie, celles de Venturi et Wilson, visionnaires à leur époque, datent tout de même respectivement de 1939 et 1957. Notre connaissance du XVIII<sup>e</sup> siècle a sensiblement progressé depuis. Quant au « nombre » des études, on vient de constater qu'il est loin d'être imposant.

« querelle littéraire sur fond de susceptibilités froissées d’auteurs<sup>53</sup>. » Les idées d’Albertan connaîtront une diffusion plus importante que celles de Benhamou mais ne susciteront pas vraiment de nouvelles études. Malgré ces quelques pionniers qui ont osé examiner les sources traditionnelles avec un regard critique et remettre en cause quelques préconceptions répandues, l’interprétation classique du conflit entre les jésuites et les philosophes demeure la plus largement répandue.

Il est donc temps, croyons-nous, d’apporter à l’aide de nos recherches quelques éléments supplémentaires de connaissance à un dossier qui semble en avoir bien besoin. Nous avons choisi de concentrer nos efforts à l’intérieur d’un cadre à la fois restreint – et donc envisageable dans sa globalité – et rayonnant sur la totalité du mouvement philosophique : l’*Encyclopédie* de Diderot et D’Alembert. Monument littéraire des Lumières unissant les talents de ses deux éditeurs et d’auteurs aussi célèbres que Voltaire, Rousseau ou Montesquieu, cherchant à couvrir la quasi-totalité de la sphère du savoir, il n’est pas absurde de voir dans l’*Encyclopédie* le cœur du parti philosophique en France dans les années 1750 et 1760. La production des 17 volumes de texte s’étale en effet de 1745 à 1765 (le dernier des 11 volumes de planches sera imprimé quelques années plus tard, en 1772) et réunit plus de 150 collaborateurs différents pour traiter de tous les sujets. Dans l’« interprétation classique » des relations entre les jésuites et les philosophes, la plupart des points de contact entre les deux groupes tournent d’ailleurs autour de l’*Encyclopédie*, qu’il s’agisse de la « Querelle de Trévoux » ou des supposées manigances des jésuites pour supprimer l’ouvrage.

La récente numérisation de l’*Encyclopédie*<sup>54</sup> est également un atout majeur, puisqu’elle permet de procéder à un soudage interne quasi exhaustif de l’ouvrage. À l’aide des techniques de recherche par mots-clés, il devient ainsi possible de répertorier toutes les occurrences du terme « Jésuite » et de ses variantes à l’intérieur de l’*Encyclopédie*. Il est

<sup>53</sup> Albertan, « Les journalistes de Trévoux... », p. 107.

<sup>54</sup> Deux versions existent à ce jour : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, version numérisée par l’ARTFL (University of Chicago et ATILF), accessible par Internet : <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/encycl/>; *L’Encyclopédie de Diderot et d’Alembert ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers en texte intégral*, Marsanne, Redon, 2000. Version numérisée sur CD-ROM.

également aisé de procéder de même avec les noms de chaque individu jésuite qu'il nous aura été donné d'identifier. Il va de soi que nous aurons tenu compte de la majorité des variantes orthographiques possibles pour chaque mot ou nom. Ce type de recherche peut se révéler légèrement incomplet en raison des erreurs commises originellement par les auteurs de l'*Encyclopédie* sur leur manuscrit, de celles effectuées par les protes chargés d'imprimer l'ouvrage ou de celles réalisées au cours de la numérisation récente de l'ouvrage. La version numérisée de l'ARTFL admet en effet 1 erreur pour 15000 caractères, tandis que le CD-ROM de l'édition Redon, que, pour ces raisons, nous avons principalement utilisé, ambitionne de n'afficher qu'une faute pour 40000 caractères<sup>55</sup>. Une fréquentation assidue des tomes originaux (ou des reprints) de l'*Encyclopédie* à l'aide d'une lecture attentive permet cependant de corriger ces petits défauts et de constater qu'ils ne sont pas statistiquement suffisamment importants pour fausser les résultats obtenus<sup>56</sup>. La numérisation n'effaçant bien évidemment pas le passé, l'utilisation de l'appareillage critique développé depuis les années 1960 en particulier par Jacques Proust<sup>57</sup>, John Lough<sup>58</sup>, Frank A. Kafker<sup>59</sup>, Richard N. Schwab et Walter Rex<sup>60</sup> demeure indispensable. L'*Inventory* de Schwab, Rex et Lough en particulier a été utilisé systématiquement comme ouvrage de référence pour l'identification des auteurs de chaque article de l'*Encyclopédie*.

Afin de bien saisir toute la complexité des liens entre les jésuites et les philosophes, nous étudierons sera divisée en deux sections principales. La première se penchera sur la question des relations établies entre les deux groupes en cherchant à les comprendre d'un

<sup>55</sup> Zina Tucsnač, « Le site ATILF » dans *L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques : vices et vertus du virtuel*. Actes du colloque des 17 et 18 novembre 2000 organisé par la Société Diderot à l'Université Paris 7-Denis Diderot. Publié dans *RDE*, no. 31-32 (avril 2002), p. 29.

<sup>56</sup> À ce titre, l'appareil critique procuré par l'ARTFL est d'ailleurs plus intéressant que celui des éditions Redon, puisque leur version numérisée offre la possibilité de consulter à volonté une reproduction photographique des pages de l'*Encyclopédie*, ce qui permet de procéder à une vérification constante des erreurs ayant pu être commises lors de la numérisation du texte.

<sup>57</sup> Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*...

<sup>58</sup> John Lough, *Essays on the Encyclopédie of Diderot and d'Alembert*, Londres, Oxford University Press, 1968 ; *The Encyclopédie in Eighteenth Century England and Other Studies*, Newcastle upon Tyne, Oriol Press, 1970 ; *The Contributors to the Encyclopédie*. Londres, Grant and Cutler, 1973.

<sup>59</sup> Frank A. Kafker, *The Encyclopedists as Individuals : a Biographical Dictionary of the Authors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation, 1988 ; *The Encyclopedists as a Group : a Collective Biography of the Authors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996.

<sup>60</sup> Richard Narum Schwab, Walter Rex et John Lough, *Inventory of Diderot's Encyclopédie*, Genève, Banbury/ Oxford : *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 80 (1971) ; 83 (1971) ; 85 (1972) ; 91 (1972) ; 92 (1972) ; 93 (1972) ; 223 (1984).

point de vue contextuel plus général et en s'attardant particulièrement sur l'importance de la dimension symbolique qui leur est respectivement attachée. Le premier chapitre traitera ainsi des dynamiques particulières qui animaient la République des Lettres au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la manière dont cela a pu affecter à la fois le clan émergent des philosophes, regroupé autour de l'*Encyclopédie*, et ceux qui se sont opposés à eux d'une manière ou d'une autre, communément affublés du titre d'« antiphilosophes ». Le deuxième chapitre considérera plus spécifiquement la manière dont ces groupes s'insèrent dans une optique combattante du mouvement des Lumières, en observant les raisons qui ont amené les encyclopédistes et la Compagnie de Jésus à se trouver dans des camps opposés. Le troisième chapitre s'attachera plus spécifiquement à l'étude de l'*Encyclopédie*, afin de bien saisir ses spécificités et la place qu'elle occupait dans le champ intellectuel des années 1750-1760. Le quatrième chapitre opérera une démarche similaire à l'égard de la Compagnie de Jésus, afin de bien dégager l'importance occupée par son image symbolique.

Dans la deuxième partie de cette étude, il sera question plus particulièrement de la manière dont les jésuites sont traités à l'intérieur de l'*Encyclopédie*. Il s'agit d'une approche plus spécifiquement interne, afin de saisir les modalités selon lesquelles les principes relationnels définis dans la section précédente se reflètent dans l'écriture même des encyclopédistes. Un premier chapitre abordera la question de l'importance de la Compagnie de Jésus dans les pages de l'*Encyclopédie*, pour étudier ensuite la manière dont elle y est décrite en tant que groupe. Les deux autres chapitres analyseront plutôt les mentions relatives aux individus jésuites qui parsèment l'ouvrage encyclopédique, ce qui permettra de constater s'il y a une différence de traitement entre le groupe et les individus. Il s'agira tout d'abord de dresser un portrait général de ces individus jésuites, c'est-à-dire qui ils sont, d'où ils viennent, ce qu'ils ont fait, pour ensuite attaquer plus directement la manière dont ils sont considérés dans l'ouvrage encyclopédique. Cette question particulière sera abordée à l'aide d'une série d'études thématiques permettant de comprendre quels sont les principaux sujets à propos desquels les jésuites sont mentionnés dans l'*Encyclopédie* et d'étudier dans leur contexte les différences de traitement pouvant ainsi se révéler. La mise en commun de toutes ces informations permettra de mieux comprendre les fondements des relations unissant les jésuites aux philosophes dans toute leur complexité.



## Première partie

### La République des Lettres, l'*Encyclopédie* et les jésuites

*Je ne doute pas que toutes ces dissensions  
ne préparent des énigmes à la postérité.*

(Un voyageur anonyme décrivant au *Mercure danois*,  
en 1757, les disputes déchirant la République des  
Lettres françaises<sup>1</sup>)

Les encyclopédistes et la Compagnie de Jésus : on a dit beaucoup de choses sur la manière dont ils se seraient affrontés dans une lutte directe et supposément inévitable. Mais lorsque vient le temps de chercher à comprendre les rapports qui unissaient les deux groupes, il importe de réaliser que les relations réelles qui les ont lié étaient essentiellement tributaires des constructions idéologiques qui leur étaient associées. L'*Encyclopédie* est ainsi bien plus qu'un simple ouvrage cataloguant les connaissances de son époque : c'est un symbole unificateur autour duquel se rassemble un groupe hétéroclite qui se dresse peu à peu en un parti à peu près cohérent. C'est vers ce symbole que sont dirigées la plupart des attaques de ses adversaires, et non vers l'ouvrage lui-même. À l'opposé, on constate que les encyclopédistes réagissent moins aux actions de leurs collègues jésuites, respectés hommes de lettres, qu'à celles imputées à une Compagnie de Jésus symbolique et imaginaire. Celle-ci est investie de nombreuses caractéristiques négatives qui n'ont généralement rien à voir avec la réalité, héritage d'une longue tradition d'antijésuitisme. C'est donc principalement à une histoire des représentations que nous avons affaire ici et l'essentiel est de comprendre l'impact symbolique exercé tant par l'*Encyclopédie* que par la Compagnie de Jésus

---

<sup>1</sup> Cité par François Moureau, *Le roman vrai de l'Encyclopédie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 155.

# Chapitre 1

## *Le théâtre de l'histoire*

L'histoire est un théâtre où, pour reprendre une formule de Catherine Maire, les rôles comptent souvent bien plus que les acteurs<sup>2</sup>. Cela est vrai dans sa réalisation, alors que des hommes peuvent se trouver soudainement projetés dans la peau de personnages qu'ils ne sont pas réellement et qu'ils apprennent parfois à devenir, mais encore plus dans son écriture, qui implique forcément une scénarisation. Le canevas dramatique utilisé inconsciemment par l'historien (terme désignant ici celui qui écrit l'histoire, témoin direct ou interprète plus tardif) dissimule un besoin de cohérence, d'explication, que les éléments disparates laissés par les acteurs et spectateurs des diverses scènes du passé ne suffisent bien souvent pas à combler. Le théâtre étant un art d'illusion, il n'est pas étonnant que les lecteurs de ces dépositions se soient parfois laissés bercer par ces mises en scène porteuses de sens, surtout lorsque les talentueux maîtres dramaturges se nommaient Diderot, Rousseau ou Voltaire... Ce dernier n'écrivait-il pas au marquis d'Argenson en 1740 :

J'ay une drôle d'idée dans la tête, c'est qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche et barbare. Mezeray et Daniel m'ennuyent, c'est qu'ils ne savent ny peindre, ny remuer les passions. Il faut dans une histoire comme dans une pièce de théâtre [*sic*], exposition, nœud, dénouement<sup>3</sup>.

La diffusion même de ces habiles discours fut suffisante pour les faire accepter comme étant crédibles : on s'est ensuite bien souvent contenté de retrouver dans cette reconnaissance les preuves tacites de leur véracité. Il nous revient aujourd'hui de ne prendre ces relations que pour ce qu'elles sont réellement : des propos savamment orchestrés, des filtres interprétatifs au travers desquels nous devons apprendre à voir les coulisses des tragédies et des comédies qui nous sont représentées.

<sup>2</sup> Catherine Maire, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 471.

<sup>3</sup> Lettre de Voltaire à René Louis de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson (26 janvier [1740]) dans Voltaire, *Correspondance*. Texte établi et annoté par Théodore Besterman, Paris, Gallimard, 1964-1993, D 2418. Cette référence sera ci-après abrégée en « *Besterman...* » Chaque lettre recensée par Besterman étant numérotée (ici par exemple D 2418), nous utiliserons cette identification standardisée de préférence à la pagination.

C'est avec cette idée en tête que nous devons examiner l'histoire de l'*Encyclopédie*. Pour diverses raisons sur lesquelles nous reviendrons, cet ouvrage est devenu un symbole du siècle des Lumières et donc de l'histoire française<sup>4</sup>. Le récit de son élaboration prend ainsi la forme d'une sorte de mythe fondateur constitué par une série d'épisodes emblématiques qui, avec le temps, finissent par s'ordonner en une narration standardisée<sup>5</sup>. On y expose les multiples épreuves surmontées les unes après les autres par Diderot et ses plus ou moins fidèles associés de façon à créer une histoire suivie porteuse de sens. À l'intérieur de cette construction dramatique, le choix des péripéties est variable – certaines semblent incontournables, d'autres facultatives – mais la forme générale du récit reste cependant toujours la même : les éditeurs de l'*Encyclopédie* – Diderot et D'Alembert au départ, puis Diderot seul – affrontent une ribambelle d'ennemis qu'ils exécutent les uns après les autres<sup>6</sup>. Pour le lecteur néophyte, ces ennemis se confondent rapidement dans un vague parti d'opposition, une nébuleuse à laquelle tous semblent imperceptiblement liés, celle des « antiphilosophes<sup>7</sup> ». L'amalgame dans ce même groupe des jésuites, de

<sup>4</sup> Il aurait ainsi pu figurer à juste titre, aux côtés du *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse, dans les *Lieux de mémoire* de Pierre Nora (Paris, Gallimard, 1997, coll. Quarto, 3 volumes).

<sup>5</sup> Quelques exemples de récits portant sur l'histoire de l'*Encyclopédie* : Elisabeth Badinter, *Les passions intellectuelles*, t. I et II, Paris, Fayard, 2002 ; Pierre Grosclaude, *Un audacieux message : l'Encyclopédie*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1951 ; Jean Haechler, *L'Encyclopédie. Les combats et les hommes*, Paris, Les Belles Lettres, 1998 ; John Lough, *The Encyclopédie*, Genève, Slatkine Reprints, 1989 [1971] ; Moureau, *Le roman vrai...* (chapitre V, *Les fracas de l'Encyclopédie*, p. 122-144) ; Madeleine Pinault, *L'Encyclopédie*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 1993 (chapitre I.II, *L'histoire de l'Encyclopédie*, p. 14-41) ; Jacques Proust, *L'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1965 ; Norman C. Torrey, « L'Encyclopédie de Diderot : 'Une grande aventure' dans le domaine de l'édition », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 51, III (juillet-septembre 1951), p. 306-317 ; etc. Il en existe également de nombreux autres.

<sup>6</sup> Le choix de cette structure narrative par les historiens n'est pas nécessairement conscient, bien que certains se plaisent visiblement à conformer leur récit à cette forme épique. Jean Varloot n'hésite d'ailleurs pas à comparer l'histoire de l'*Encyclopédie* à un passionnant roman (Jean Varloot, « Le bi-centenaire de l'Encyclopédie », *La Pensée*, 38 (septembre-octobre 1951), p. 29). Plusieurs chercheurs (y compris ceux que nous avons cités précédemment) ont par ailleurs fait des efforts louables pour présenter l'*Encyclopédie* sous d'autres aspects : leurs travaux nous ont toujours été d'une grande utilité.

<sup>7</sup> Le rapprochement artificiel de ces « adversaires » est favorisé par l'usage d'expressions très générales comme « les ennemis de l'Encyclopédie » (Moureau, *Le roman vrai...*, p. 130 ; Badinter, *Les passions intellectuelles...*, p. 307 et 327 ; etc.), « le Clergé de France » (Haechler, *L'Encyclopédie...*, p. 122 et 268) ou par des travaux traitant de manière commune des opposants à l'ouvrage encyclopédique : Jean Deprun, « Les Anti-Lumières » dans Yvon Belaval, dir. *Histoire de la philosophie*. Tome II, De la Renaissance à la Révolution kantienne (Encyclopédie de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1973, p. 717-727 ; Jacques Domenech, « Anti-Lumières » dans Michel Delon, dir. *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p.84-89 ; Didier Masseur, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000 ; Jean-Louis Vissière, *La secte des empoisonneurs. Polémiques autour de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*, Aix en Provence, Publications de l'Université de Provence, 1993.

l'archevêque de Paris, de Fréron, Moreau, Palissot, Lefranc de Pompignan et Chaumeix n'est pas sans causer un certain problème de cohérence historique<sup>8</sup>. Les inconvénients de cette structure oppositionnelle philosophes/antiphilosophes sont cependant encore plus flagrants lorsqu'on réalise que bon nombre des « ennemis » de l'*Encyclopédie* se recrutent parmi les collaborateurs mêmes de l'ouvrage : pensons à Formey et son projet concurrent d'encyclopédie portative, à Rousseau et son abandon consécutif à la parution de l'article « Genève », à D'Alembert et ses désaffections qui causèrent probablement plus de soucis à Diderot que bien d'autres attaques plus directes, à Le Breton et ses censures, au graveur Pierre Patte et sa dénonciation des plagiat de planches... Diderot lui-même, pourtant considéré comme le héraut inébranlable de l'ouvrage, a tout d'abord collaboré de façon plutôt trouble avec Luneau de Boisjermain dans sa poursuite judiciaire contre les libraires et est un des critiques les plus caustiques de l'entreprise dans un mémoire rédigé pour justifier la publication d'une nouvelle version de l'*Encyclopédie*<sup>9</sup> ! L'efficace construction dramatique qu'on nous présente souvent – et qui rend le récit de la création de l'*Encyclopédie* particulièrement exaltant – simplifie à outrance, on le voit déjà, la réalité des événements.

## 1. Mutations dans la République des Lettres

Pour restituer aux événements au moins une partie de leur complexité, il devient nécessaire de les replacer dans un contexte plus général et de chercher à comprendre à la

---

<sup>8</sup> Parmi les jésuites, on pense particulièrement au père Berthier, directeur des *Mémoires de Trévoux*, qui procéda à un examen érudit de l'ouvrage encyclopédique. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, intervint à plusieurs reprises dans les débats suscités autour de l'*Encyclopédie*. Élie Fréron, lui, était directeur de l'*Année littéraire*, un autre périodique fort populaire traitant d'actualité littéraire qui critiqua l'*Encyclopédie* à quelques reprises. L'avocat Jacob-Nicolas Moreau s'illustra par une satire qui dépeignait les philosophes en tant que tribu sauvage et agressive, les « Cacouacs », ce qui lui valut l'hostilité durable du clan philosophique. Charles Palissot de Montenoy, jeune dramaturge, chercha à se faire un nom en attaquant le projet encyclopédique et en ridiculisant certains de ses collaborateurs dans une comédie intitulée *Les Philosophes*. Cela ne l'empêcha cependant pas de chercher l'approbation de Voltaire. Jean-Jacques Lefranc de Pompignan désirait lui aussi accroître sa réputation en s'en prenant aux philosophes dans son discours de réception à l'Académie française. Quant à Abraham Chaumeix, il s'agit d'un janséniste auteur de plusieurs gros volumes intitulés *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*.

<sup>9</sup> « Extrait d'un mémoire présenté en 1768 à Monsieur le Chancelier par MM.\*\*\*, Libraires de Paris, pour obtenir la permission de faire une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* en France » dans Diderot, *Encyclopédie I (lettre A)*, édition critique et annotée présentée par John Lough et Jacques Proust, Paris, Hermann, 1976, p. 79-81. Le projet n'aboutit cependant que plusieurs années plus tard, sans la collaboration de Diderot, sous la forme de l'*Encyclopédie méthodique*.

fois les liens réels et ceux, plus symboliques, qui les unissent. L'histoire de l'*Encyclopédie* est ainsi indissociable de celle, plus vaste, de la République des Lettres, qui lui sert de cadre social et culturel. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'ensemble des écrivains se réclame en effet de cette communauté intellectuelle universelle<sup>10</sup>. L'idéal de la République des Lettres ne tient pas compte des divisions sociales, politiques ou religieuses pouvant séparer ses membres. Leur origine sociale demeure hétérogène : la bourgeoisie de robe et les professions libérales (droit, médecine...) y sont bien représentées mais on y trouve aussi des aristocrates, des religieux et des gens issus de milieux plus modestes qui utilisent leurs talents d'écriture comme moyen d'ascension sociale<sup>11</sup>. Leurs intérêts sont eux aussi diversifiés : mathématiques et sciences naturelles, poésie, histoire et belles-lettres... Il n'est donc pas aisé de trouver ce qui unit ces hommes sous un même idéal intellectuel « ...avec ses usages, ses conventions, sa tradition, ses mythes légitimateurs, mais aussi son épistémologie du travail en commun par-delà les générations et les frontières<sup>12</sup>. » On peut cependant souligner l'importance prise par l'acte d'écriture. Quoi qu'il en soit, c'est à partir de cette base hétéroclite et plutôt mal définie que s'instituèrent des réseaux (échanges épistolaires, voyages...) et des institutions (académies, salons, journaux, cafés...) qui donnèrent à cette République des Lettres une existence concrète et une influence réelle sur l'opinion publique, appelée à jouer un rôle de plus en plus important au cours du siècle<sup>13</sup>.

<sup>10</sup> Marc Fumaroli. « La république des lettres » dans *Diogène*, 143 (juillet/septembre 1988), p. 131-150.

<sup>11</sup> En 1784, la *France littéraire* dénombre plus de 1737 auteurs vivants ou morts récents. Éric Walter dans *l'Histoire de l'édition française* en relève plus de 2500 pour la période 1750-1789 (Didier Masseau, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 50). Il n'existe pas d'études sociologiques menées sur l'ensemble de ce corpus. Les études sur les encyclopédistes de Jacques Proust (*Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995 [1962], p. 9-43), John Lough (*The Contributors to the Encyclopédie*, Londres, Grant & Cutler, 1973) ou Frank A. Kafker (*The Encyclopedists as a group : a collective biography of the authors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996) témoignent de la grande variété des états sociaux représentés parmi cet échantillon d'hommes de lettres. Sur la « piétaille littéraire » qui cherche à se tailler une place, surtout à partir de 1760, on doit consulter Robert Darnton, *Bohème littéraire et Révolution. Le monde des livres au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1983.

<sup>12</sup> Fumaroli. « La république des lettres »..., p. 132.

<sup>13</sup> Sur l'idée de « République des Lettres », il y a relativement peu de travaux effectués, en particulier pour ce qui concerne la période du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce que soulignait Fumaroli en 1988 (« La République des Lettres »..., p. 131 et 134). Depuis, outre l'article de Fumaroli, on peut citer les études de Robert Darnton (*Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992 [1990-1991]), Dena Goodman (*The Republic of Letters. A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1994), Jean-Marie Goulemot et Daniel Oster (*Gens de lettres. Écrivains et Bohèmes. L'imaginaire littéraire 1630-1900*, Paris, Minerve, 1992), Daniel Roche (*Les Républicains des lettres*, Paris, Fayard, 1988) et Didier Masseau (*L'invention de l'intellectuel...*).

Le modèle traditionnel, mythique et idéalisé, d'une République à tendance égalitaire – la hiérarchie devant être basée sur le talent plutôt que sur la naissance ou la richesse<sup>14</sup> – tend à être considéré comme sérieusement en danger vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit évidemment pas de nier l'existence de querelles littéraires et philosophiques antérieures, mais de noter qu'un subtil changement idéologique semble désormais miner le terrain d'entente que se voulait être la République. Le contrôle de l'espace public en expansion – désormais lieu privilégié de pouvoir – et de la sphère du culturel de plus en plus autonome sont désormais des enjeux majeurs<sup>15</sup>. En effet, la concurrence accrue est amplifiée par des pressions venant à la fois du haut (les autorités politiques et religieuses tentant de reprendre le contrôle de ces domaines qui leur échappent désormais) et du bas (les masses nouvellement alphabétisées d'où se dégagent une « piétaille littéraire » aspirant à plus de pouvoir), ce qui oblige chacun à lutter plus durement, et éventuellement de manière plus politique, pour gagner ou conserver sa place. Les antagonismes se concentrent autour d'enjeux pratiques et symboliques de plus en plus précis comme la protection de mécènes, les places dans les académies, les critiques des périodiques et des journaux et la faveur de l'opinion publique<sup>16</sup>. Un esprit de clan se développe ainsi qui fragmentera la République des Lettres en petits groupes combattants, chacun étant certain de détenir l'unique vérité.

Les pratiques concrètes des intellectuels témoignent de cette rupture dont nous connaissons maintenant les symptômes (critique des institutions culturelles d'État, dénonciation des luttes de clan, inquiétude face à l'ascension d'une « piétaille littéraire », discours portant sur la décadence des valeurs traditionnelles de la République des Lettres, désir de reconstruire un champ unitaire, etc.<sup>17</sup>), mais beaucoup moins les causes. Selon les

<sup>14</sup> Daniel Roche montre ce qu'il en est réellement en analysant le personnel des académies de province : malgré les principes évoqués, les places d'honneur continuent à aller aux rangs sociaux les plus élevés (Daniel Roche, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1989 [1978], p. 106-114). L'Académie française elle-même n'hésite pas à inclure dans ses rangs certains seigneurs et prélats dont l'influence est plus importante que les mérites littéraires (John Lough, « Did the *philosophes* take over the Académie française ? », *SVEC*, 336 (1996), p. 155-159).

<sup>15</sup> Jean-Clément Martin, *Contre-Révolution, Révolution et Nation en France. 1789-1799*, Paris, Seuil, 1998, p. 32 ; Masseau, *L'invention de l'intellectuel...*, p. 53.

<sup>16</sup> Pierre Bourdieu, « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps modernes*, 264 (1966), p. 866-875 ; Pierre Bourdieu, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, 22 (1971), p. 49-126.

<sup>17</sup> Masseau, *L'invention de l'intellectuel...*, p. 113-133.

contemporains, les luttes entre les auteurs seraient de plus en plus féroces et changeraient de nature : il ne s'agirait plus de simples oppositions idéologiques puisque c'est désormais un esprit de clan qui l'emporterait sur les convictions réelles. Un témoignage envoyé au *Mercure danois* en 1757 par un voyageur anonyme en France étudiant la vie des gens de lettres confirme cette perception : « Je ne vous dirai point combien de haines, d'injures, de calomnies, de cabales, et d'artifices ces factions ont produit, vous l'imaginez aisément... [...] Les disputes ne sont pas nouvelles dans la République des Lettres ; mais les factions me paraissent l'être<sup>18</sup>... » Les alliances intellectuelles seraient ainsi plus stratégiques que jamais : afin de contrôler plus aisément certaines des institutions concrètes, comme les académies, ou symboliques du domaine culturel, des rassemblements tactiques se mettraient en place. La nouveauté serait l'autonomie grandissante de ces regroupements qui ne s'effectuent désormais plus seulement autour d'une idéologie ou en fonction d'une querelle particulière, mais qui sont voués à la conquête des lieux et des charges dotés d'un pouvoir d'influence.

## 2. L'invention des philosophes

Les adversaires de l'*Encyclopédie*, toutes origines confondues, sont parmi les premiers à dénoncer cette volonté de contrôle monopolistique de la scène culturelle par un groupe particulier. Si les « libertins » et autres « athées » avaient toujours évoqué aux yeux des penseurs plus orthodoxes une menace diffuse, le danger présenté par le regroupement des « philosophes » est autrement plus inquiétant<sup>19</sup>. Réunie autour d'un projet concret, l'*Encyclopédie*, la « secte philosophique » acquiert un visage d'autant plus angoissant qu'on a l'impression de pouvoir l'appréhender plus clairement. La confusion qui existe chez plusieurs auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle entre les termes « encyclopédistes » et « philosophes », pris comme synonymes, témoigne de l'importance de l'ouvrage de

<sup>18</sup> Cité par Moureau, *Le roman vrai...*, p. 155.

<sup>19</sup> Il existe quelques témoignages d'avant 1750 concernant la dénonciation d'un groupe organisé cherchant à détruire la religion, comme celui de ce prêtre plutôt janséniste, critique de Pope, qui s'alerte des progrès de l'irrégion partout en Europe : « Eh, qui sait si cette société qui prend le nom de *framassons* n'est pas établie pour réunir dans un même corps tous les sectateurs de la religion naturelle ? » ([J.-B. Gaultier], *Le Poème de Pope intitulé l'Essai sur l'homme convaincu d'impiété*, La Haye, 1746, p. 106, cité par Robert Shackleton, « When did the French *philosophes* become a party ? » dans *Essays on Montesquieu and on the Enlightenment*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988, p. 455).

référence dans la construction d'une identité des Lumières<sup>20</sup>. Le « philosophe » (ou « encyclopédiste ») décrit par ses adversaires serait celui qui, voulant monopoliser les devants de la scène culturelle afin de renverser les autorités religieuses ou civiles, chercherait à briser l'équilibre relatif de la République des Lettres pour imposer son propre modèle intellectuel intransigeant et sectaire. Cette volonté de domination serait supportée par un plan concerté pour réduire au silence tous ceux s'opposant aux desseins mégalomanes du clan, les « philosophes » étant fermement convaincus de leur propre supériorité<sup>21</sup>. C'est contre ce machiavélisme que prétendent se dresser des hommes tels que Fréron, Moreau ou Palissot.

L'idée du complot ou cabale philosophique commence à être diffusée au début des années 1750. C'est l'affaire de l'abbé de Prades, en conjonction avec la parution de l'*Encyclopédie*, qui semble en être le déclencheur<sup>22</sup> : on la retrouve ainsi dans les *Nouvelles*

<sup>20</sup> Lough, « Did the *philosophes* take over... », p. 154. Dans son sens ancien, le terme « philosophe » possède une connotation plutôt positive mais une dimension péjorative est déjà largement attestée au XVII<sup>e</sup> siècle. Le dictionnaire de Richelet explique ainsi que par « philosophe », on peut vouloir signifier « une espece d'esprit qui ne se soucie de rien, une maniere de fou insensible ». Le dictionnaire de l'Académie française (1762) renchérit au siècle suivant : « Philosophe » se dit aussi parfois « d'un homme, qui par libertinage d'esprit, se met au-dessus des devoirs et des obligations ordinaires de la vie civile et chrétienne. » Les deux sens sont largement utilisés au XVIII<sup>e</sup> siècle, le premier étant favorisé par ceux-là même qu'on qualifie de « philosophes », le deuxième étant celui prôné par leurs adversaires. Il semble que la connotation positive ait commencé à reprendre le dessus vers le milieu du siècle. En témoigne cet extrait de l'*Année littéraire* de Fréron, qui tente dès lors de distinguer les « vrais » philosophes des « prétendus » : « ...les vrais Philosophes sont devenus bien rares. Il semble même que ce ne soit plus qu'un nom vuide de sens, et qu'on attache seulement à la singularité bisare de vivre, de penser et d'écrire de deux ou trois Philosophes prétendus » (Élie Fréron, *L'Année littéraire ou suite des lettres sur quelques écrits de ce temps*, 1757 (tome V), p. 155). Les tenants du sens dévalorisant lancent alors de nouveaux termes dépréciatifs, tels que « philosophiste », « philosophisme » (Fréron, en 1758-59, qui reprenait dans un sens différent les mots inventés par Arnauld pour qualifier les casuistes et leur doctrine du péché philosophique) et plus tard, « philosophaille » (Fréron, 1766) (voir Masseau, *Les ennemis des philosophes...* p. 44). Le terme, largement consacré par la postérité, est donc déjà revendiqué par l'époque elle-même (Jean-Marie Goulemot, « Philosophe » dans Jean-Marie Goulemot, Didier Masseau et Jean-Jacques Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Minerve, 1996, p. 155).

<sup>21</sup> Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 7-8 et 48-49.

<sup>22</sup> En décembre 1751, l'abbé Jean-Martin de Prades soutint à la Sorbonne une thèse qui contenait quelques idées sensualistes, que l'on retrouvait également dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*. Sur le coup, personne ne se rendit compte du manque d'orthodoxie de certaines de ces propositions mais, sans qu'on sache exactement comment, le fait fut publiquement diffusé quelques semaines plus tard, jetant ainsi la Sorbonne dans l'embarras. Après de chauds débats, il fut décidé de dégrader l'abbé de Prades sans même entendre sa défense. Ce dernier s'exila afin d'éviter de subir des préjudices encore plus importants et trouva refuge auprès de Voltaire, à la cour prussienne. Cette crise attira l'attention des autorités sur les premiers volumes de l'*Encyclopédie*, dont l'abbé de Prades était un collaborateur. On y trouva quelques passages jugés dangereux et le 7 février 1752, un arrêt du Conseil d'État du Roi ordonna la suppression des deux premiers volumes de l'ouvrage. La suite de la publication n'était cependant pas entravée et se poursuivit après un bref temps d'incertitude.



*ecclésiastiques* du 27 février 1752<sup>23</sup>. Mais c'est en 1754, avec le premier article d'Élie Fréron dans son tout nouveau périodique qu'est alors l'*Année littéraire*, que ce délire obsidional commence à prendre son essor dans des milieux moins marginaux que ceux des jansénistes. Fréron y critique durement durant une quinzaine de pages le plus récent ouvrage de Diderot, les *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Il conclut son article par un commentaire ironique :

A propos, j'oubliois de vous prévenir sur le nom de *Rousseau*, qui se trouve dans la liste des grands hommes mentionnés par l'Interprète, non de la Nature ni du Public, mais de lui-même. Vous seriez assez simple pour croire qu'il s'agit de notre grand Poète Lyrique. Non, Monsieur, il est question de M. *Rousseau* de Genève, qui trouve ici un juste de retour de la part d'un Ecrivain qu'il a lui-même exalté plus d'une fois. Ils se rendent mutuellement ce petit service. Ils sont associés avec quelques autres pour ce commerce d'encens. *Ces Puissances Philosophiques ont conclu entre elles une ligue offensive et défensive*<sup>24</sup>.

Cette dernière petite phrase, simple badinerie, allait pourtant avoir un impact majeur sur les accusations portées contre les philosophes : l'importance de l'*Année littéraire*, certainement l'un des périodiques les plus influents de l'époque, lui assura une diffusion surprenante. Ce simple fait devrait d'ailleurs nous amener à réviser nos conceptions habituelles quant à la place occupée par Fréron dans la vie culturelle du XVIII<sup>e</sup> siècle. Malgré les importants travaux de Jean Balcou publiés il y a maintenant plus de 25 ans<sup>25</sup>, on retrouve encore trop souvent cet acteur majeur de la scène intellectuelle des Lumières dans le rôle très réducteur d'adversaire de Voltaire. Les talents particuliers du patriarche des philosophes dans le domaine de la satire ont oblitéré de notre mémoire un homme pour le moins aussi respecté et célèbre que lui à son époque, faussant maintenant notablement notre perception historique de cette période. Quant à la théorie naissante du complot, il faut bien dire que Diderot contribua à lui donner une certaine crédibilité dans l'article « Encyclopédie » (1755), en affirmant sans ambages que le but poursuivi par son dictionnaire était « de

<sup>23</sup> « ...la Thèse du sieur de Prades étoit l'effet d'une conspiration formée par de prétendus esprits forts, pour glisser jusque dans la Faculté de Théologie leurs monstrueuses erreurs, et pour donner encore, s'il étoit possible, ce nouveau relief à l'irréligion et à l'impiété qu'ils affichent. » (*Nouvelles ecclésiastiques, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la Constitution Unigenitus, pour l'année 1752*, 27 février 1752, p. 33).

<sup>24</sup> Fréron, *L'Année littéraire...*, 1754 (tome I), p. 14. Nous soulignons la dernière phrase.

<sup>25</sup> Jean Balcou, *Fréron contre les philosophes*, Genève/Paris, Librairie Droz, 1975.

changer la façon commune de penser<sup>26</sup> » et en expliquant comment il se servait des renvois à la fin de ses articles comme méthode détournée pour y parvenir. Il y avait là pour le moins matière à justifier les soupçons de ses adversaires...

L'accusation de former une « secte » complotant pour prendre le pouvoir dans la République des Lettres ou pour carrément attaquer la religion ou le pouvoir politique prit une ampleur inégalée dans la période 1757-1758. L'effervescence suscitée par la dramatique tentative d'assassinat perpétrée par Damiens en 1757 fut particulièrement propice à cet effet. Palissot, dans ses *Petites lettres sur de grands philosophes*<sup>27</sup>, reprit les accusations portées par Fréron dans l'*Année littéraire* afin de défendre les valeurs égalitaires traditionnelles de la République des Lettres qu'il percevait en danger devant la volonté affichée par les « philosophes » de contrôler l'espace public. L'abbé Odet Giry de Saint-Cyr, suivi de l'avocat Jacob-Nicolas Moreau, décrivit avec humour et finesse le clan des « philosophes » en utilisant la métaphore d'une tribu sauvage, féroce mais organisée, cherchant à conquérir le monde, les « Cacouacs<sup>28</sup> ». Une multitude d'autres pamphlétaires suivirent ces principaux accusateurs et, à force de la répéter, l'idée de l'existence d'un « clan » philosophique put paraître à chacun de plus en plus plausible.

Il est vrai que certains membres reconnus comme appartenant à ce « clan » laissaient entrevoir par leurs discours une volonté de rallier une force intellectuelle indépendante des pouvoirs traditionnels. On retrouve déjà cette résolution chez Julie Offray de La Mettrie en 1751, mais il est alors un précurseur<sup>29</sup>. Il faut attendre la crise suscitée par

<sup>26</sup> EDR, article « Encyclopédie » (Diderot).

<sup>27</sup> Charles Palissot de Montenois, « Petites lettres sur de grands philosophes » dans *Œuvres complètes de M. Palissot*, t. I., Paris, L. Collin, 1809, p. 269-316 (document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF).

<sup>28</sup> Odet Giry de Saint-Cyr, « Premier mémoire sur les Cacouacs » inséré dans le *Mercur de France* (1<sup>er</sup> volume d'octobre 1757) sous le titre d'« Avis Utile » ; Jacob-Nicolas Moreau, *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, Amsterdam, 1757. Moreau affirme ainsi des Cacouacs, constamment en dispute, qu'« ...ils ne s'étoient encore accordés que sur la nécessité de tout anéantir. » (Moreau, *Nouveau mémoire...*, p. 88).

<sup>29</sup> Le ralliement de « Beaux Esprits, Savans, Philosophes, Génies de tous les genres » qu'il propose dans le « Discours préliminaire » de ses *Œuvres* n'est cependant pas tout à fait indépendant des pouvoirs traditionnels puisqu'il doit s'effectuer sous la bannière de Frédéric II, roi-philosophe, certes, dont on n'envie pas la couronne, explique-t-il, mais plutôt l'esprit, mais roi tout de même, dont il ne se prive pas de faire l'éloge (Julien Offray de La Mettrie, « Discours préliminaire » dans *Œuvres philosophiques*. Tome I. Paris, Fayard, 1984 [1751], p. 48-49).

l'affaire de l'abbé de Prades et la première suppression de l'*Encyclopédie* pour observer une réaction plus importante des « philosophes ». D'Alembert est celui qui s'affiche le plus nettement, en affirmant dans son *Essai sur la société des gens de lettres et des grands* (1753) que si les hommes de lettres parviennent à vivre « unis (s'il leur est possible) et presque renfermés entre eux », ils seront en état de « donner la loi au reste de la nation sur les matières de goût et de philosophie<sup>30</sup> ». Il va de soi, pour ses ennemis idéologiques, scientifiques ou littéraires, qu'il se pose par le fait même en chef de parti, ce que favorise durant la première moitié des années 1750 son statut de codirecteur de l'*Encyclopédie*, à la tête donc d'une entreprise regroupant un grand nombre de gens de lettres qu'on imagine unis entre eux par une « complicité philosophique, sinon personnelle<sup>31</sup> ». Il sera bientôt remplacé par Voltaire, qui assume avec de plus en plus de complaisance à partir de son exil suisse son rôle de patriarche du « parti philosophique ». S'il hésite d'abord à se compromettre trop sérieusement, il choisira clairement son camp en 1760 en exécutant magistralement quelques ennemis du groupe encyclopédique. D'un côté, la pièce l'*Écossaise*, répondant aux *Philosophes* de Palissot, prend durement à parti le célèbre journaliste et critique Fréron<sup>32</sup> ; de l'autre, c'est une salve de pamphlets vitrioliques – l'abbé Morellet venant prêter main-forte – qui discrédite définitivement le pompeux académicien Lefranc de Pompignan qui s'en était pris aux « philosophes » dans un discours prononcé à l'Académie française. À la même époque, le projet éphémère de Voltaire de faire entrer Diderot dans cette même Académie française témoigne de la volonté du patriarche de rassembler les troupes « philosophiques » autour d'un objectif commun

<sup>30</sup> Jean le Rond D'Alembert, « Essai sur la société des gens de lettres et des grands » dans *Œuvres complètes*. Tome quatrième, Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 372.

<sup>31</sup> Badinter, *Les passions intellectuelles...*, p. 291. La *Correspondance littéraire* de janvier 1784 (Maurice Tourneux, *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Meister, etc.* Tome XIII. Paris, Garnier Frères, 1880, p. 460) parle de D'Alembert comme ayant été « le chef visible de l'illustre Église dont Voltaire fut le fondateur et le soutien ».

<sup>32</sup> Précisons cependant que l'*Écossaise* n'était pas une réplique directe aux *Philosophes*. La chronologie le démontre : elle fut publiée avant la représentation de la pièce de Palissot. Voltaire n'en faisait alors qu'un pamphlet contre Fréron, qui venait d'éreinter dans l'*Année littéraire* sa pièce *La femme qui a raison*. Il n'était aucunement question de la faire réellement jouer. Les événements déclenchés par les *Philosophes* l'incitèrent cependant, sous la pression de D'Alembert, à en faire une défense du parti « philosophe » sous forme de réplique théâtrale. Si l'*Écossaise* s'est transformée en bannière de ralliement pour le clan philosophique, c'est donc en grande partie à cause de circonstances extérieures à sa composition. Les allusions philosophiques ajoutées par Voltaire à la dernière minute demeurent d'ailleurs très vagues et Fréron est le seul à y être attaqué : on n'y mentionne pas du tout Palissot. Sur ce sujet, on doit consulter Colin Duckworth, « L'*Écossaise* et les philosophes », *SVEC*, 87 (1972), p. 333-351 et « La bataille de l'*Écossaise* » dans Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 203-220.

concret et immédiat. L'ouvrage encyclopédique avait joué ce rôle tout au long de la décennie 1750 mais sa suppression officielle en 1759 demandait de trouver des solutions de rechange afin de faciliter le regroupement des combattants du parti<sup>33</sup>.

### 3. L'hétérogénéité de la « nébuleuse philosophique<sup>34</sup> »

Aussi militant soit-il devenu, Voltaire est cependant confronté au fait que le groupe dont il se proclame le chef ne possède ni homogénéité, ni cohésion, ni stabilité. Autour d'un noyau dur, on retrouve également un bon nombre d'alliés de circonstance et de réfractaires. La période d'après-1757 en offre les plus beaux exemples : alors que les adversaires des philosophes, paradoxalement, insistent de plus en plus sur l'union du « clan » menaçant la liberté de la République des Lettres, les disputes entre les membres de cette supposée « coterie » se font de plus en plus nombreuses. D'Alembert se fâche avec Duclos, malmène Malesherbes qu'il juge trop partial envers ses ennemis, puis annonce qu'il quitte l'*Encyclopédie*. Rousseau se soustrait également à l'entreprise, avant de se retourner à partir de 1760 contre Voltaire lui-même, qu'il rend responsable de tous ses maux. L'affaire Helvétius ne fait rien pour arranger les choses. Encore une fois, les « philosophes » se voient confondus en un bloc homogène par leurs adversaires, ce qui entraînera la seconde suppression de l'*Encyclopédie*. En vérité, les collaborateurs de l'ouvrage en veulent à Helvétius d'avoir donné une si « piètre image des Philosophes<sup>35</sup> ». Rousseau l'affirme crûment dans ses *Confessions* : les hommes de lettres sont devenus des « loups enragés, acharnés à s'entredéchirer<sup>36</sup>. » On a beau se donner du « frère » par-ci, « frère » par-là, Voltaire s'afflige : « Les philosophes me font enrager, ils ne savent ce qu'ils font. Ils sont

<sup>33</sup> C'est le 10 août 1758 qu'un arrêt du Conseil d'État du Roi supprime *De l'Esprit*, un ouvrage matérialiste écrit par Helvétius, maître d'hôtel ordinaire de la reine. Les liens entretenus par Helvétius avec certains membres du « clan philosophique » portent alors l'attention des autorités sur l'*Encyclopédie*, dont les adversaires se montrent de plus en plus virulents. Les nombreuses accusations convainquent le Conseil d'État du Roi de révoquer, le 8 mars 1759, le privilège originellement accordé à l'ouvrage. L'*Encyclopédie* ne peut plus se poursuivre de manière officielle. La publication de l'ouvrage continuera cependant de manière clandestine avec l'approbation officieuse de Malesherbes, directeur de la Librairie.

<sup>34</sup> L'expression est de Badinter, *Les passions intellectuelles...*, p. 112.

<sup>35</sup> Badinter, *Les passions intellectuelles...*, p. 332.

<sup>36</sup> Jean-Jacques Rousseau, « Les Confessions » dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1959 (Bibliothèque de la Pléiade), p. 435.

désunis, j'aimerais mieux avoir affaire à des filles de chœur d'opéra qu'à des philosophes ; elles entendraient mieux raison<sup>37</sup>. »

Pour défendre les auteurs de l'*Encyclopédie* contre les accusations de conspiration qui commencent à courir, les libraires responsables de l'ouvrage expliquent dans un mémoire que la fameuse « Société de gens de lettres » n'est pas un groupe cohérent de gens travaillant ensemble. Chaque auteur œuvre individuellement et il est donc ridicule de s'imaginer une société fomentant un complot contre le trône et l'autel :

Les encyclopédistes, dit-on, sont *une Société de prétendus Philosophes qui ont projeté le renversement entier de la Morale et de la Religion*. Mais où subsiste cette Société qu'on suppose gratuitement ? en quel lieu, en quel tems ont été formés des projets aussi monstrueux ? Il est de la plus exacte vérité que depuis douze ans et plus que l'*Encyclopédie* est commencée, ceux qui co-opèrent à son exécution ne se sont pas assemblés une seule fois ; la plupart ne se connoissent pas ; chacun travaille en son particulier sur le sujet qu'il a adopté ; il envoie ensuite son ouvrage à l'un des Editeurs, sans rapport ni communication avec les Auteurs des autres parties. Voilà à quoi se réduit cette association imaginaire contre laquelle on tonne avec tant d'emportement<sup>38</sup>.

Le groupe des « encyclopédistes » présente en effet en son sein une diversité sociale et économique très importante, professant également une variété de positions philosophiques ou religieuses<sup>39</sup>. On le constate aisément à la lecture de l'*Encyclopédie* : chacun des collaborateurs ne partage pas la totalité des opinions des autres. L'ouvrage se présente ainsi souvent comme un dialogue à la fois avec les adversaires de l'entreprise et entre les auteurs eux-mêmes, qui se répondent d'un article à l'autre<sup>40</sup>. Évidemment, cela a comme inconvénient d'entraîner certaines redites, comme le critique d'ailleurs le jésuite Berthier<sup>41</sup> : « Ces répétitions prouvent apparemment que divers Auteurs ont travaillé sur les mêmes

<sup>37</sup> Besterman, *Correspondance de Voltaire...*, D 9062 Voltaire to D'Argental (14 juillet [1760]).

<sup>38</sup> *Mémoire des Libraires associés à l'Encyclopédie, sur les motifs de la Suspension actuelle de cet Ouvrage*, Paris, Le Breton, 1758, p. 4.

<sup>39</sup> Pour quelques références mettant en évidence l'hétérogénéité de cette communauté, voir plus haut note 9, p. 2.

<sup>40</sup> Par exemple, l'article « Subside », anonyme, répond aux articles de Pesselier « Fermes du roi » et « Financier » en les critiquant et les corrigeant.

<sup>41</sup> Guillaume-François Berthier (1704-1782). Entré au noviciat jésuite en 1722, il enseigna dans les collèges de Rennes, Rouen et Paris avant d'être chargé de la direction des *Mémoires de Trévoux*, périodique littéraire jésuite, jusqu'en 1762, année de la suppression de la Compagnie de Jésus en France. Il quitta alors brièvement le pays mais revint occuper les fonctions de conservateur de la Bibliothèque Royale et fut adjoint à l'éducation du jeune Louis XVI et de son frère. La postérité a surtout retenu sa querelle avec Diderot à propos de l'*Encyclopédie*.

articles, et qu'ils n'ont pu conférer ensuite, pour former l'harmonie du tout ensemble<sup>42</sup>. » Malgré ces quelques défauts, on doit cependant admettre que l'*Encyclopédie* demeure une réussite sur le plan de la cohésion. C'est étrangement l'un des aspects les plus méconnus du génie de Diderot que d'avoir su créer en tant que directeur un ouvrage suffisamment homogène pour demeurer cohérent tout en étant capable de respecter et d'exprimer la diversité d'opinion des rédacteurs. La multiplicité et la variété intrinsèque du groupe des « philosophes » ne fait ici qu'éclairer sous un jour nouveau l'esprit synthétique exceptionnel de Diderot, qui mérite d'être souligné<sup>43</sup>.

Quant aux protecteurs hauts placés du « clan », les événements démontrent que leur soutien n'est que circonstanciel. Les « philosophes » ne sont, pour eux, qu'un instrument politique dont il faut savoir user avec parcimonie. C'est ainsi que pour le ministre Choiseul, les luttes entre les hommes de lettres tombent juste à point pour détourner l'attention générale de l'échec de sa politique extérieure : c'est dans cette optique qu'il soutient la pièce de Palissot *Les Philosophes* (1760), attisant ainsi le feu couvant dans la République des Lettres<sup>44</sup>. D'Alembert est bien conscient de ces manoeuvres lorsqu'il répond à Voltaire, qui lui suggère de s'assurer d'un protecteur en ces moments de crise : « Vous me demandez si monsieur et madame une telle ne nous protègent pas. Pauvre républicain que vous êtes ! si vous saviez de quel bureau partent quelques unes des satires dont nous nous plaignons... [...] ...vous sentiriez combien vous avez raison quand vous dites que vous voyez tout de trop loin<sup>45</sup>. » Est-il possible, dans de telles conditions, de parler d'un authentique « clan » des philosophes ? N'y aurait-il pas plutôt simple convergence d'intérêts entre plusieurs individus unis par des liens plus ou moins étroits ? S'il est vrai que sous le terme de « philosophes », et plus généralement de « Lumières », on retrouve effectivement un usage commun de certaines idées et encore plus d'un certain vocabulaire, c'est pourtant un

<sup>42</sup> *Mémoires de Trévoux*, janvier 1752, p. 149.

<sup>43</sup> Dieckmann, fervent diderotiste, est un des rares à suggérer que l'importance de l'apport de Diderot dans l'*Encyclopédie* serait moins due à ses articles qu'à son sens de l'organisation : « ...je dirais même que le travail de coordination était le seul où Diderot pouvait être utile », affirme-t-il (H. Dieckmann, « L'*Encyclopédie* et le fonds Vandeuil ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 51, III (juillet-septembre 1951), p. 325-326). Un tel sujet mériterait d'ailleurs une étude approfondie qui permettrait de mettre en relief les relations complexes unissant les hommes de lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>44</sup> Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 206-207.

<sup>45</sup> Jean le Rond D'Alembert. « Correspondance avec Voltaire » dans *Œuvres de D'Alembert*. Tome cinquième. Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 59 (Paris, 15 février 1758).

« faisceau d'attitudes multiples, répondant à des logiques différentes<sup>46</sup> » qui décrit le mieux la réalité intellectuelle vécue par ceux que l'on appelle « philosophes ».

Malgré l'insistance de leurs adversaires, l'unité du clan des « philosophes » est donc en grande partie une construction idéologique qui s'est effectuée en deux temps. Il s'agit tout d'abord, nous l'avons signalé, d'une réaction négative des opposants à l'équipe encyclopédique et leur entourage. Afin d'abaisser leurs rivaux dans l'esprit de l'opinion publique, ils imposèrent l'idée d'une « ligue offensive et défensive » d'écrivains cherchant à prendre le contrôle de la République des Lettres. Émergente à partir de l'affaire de l'abbé de Prades et de la première suppression de l'*Encyclopédie* (1752), l'idée fut reprise et colportée par l'*Année littéraire* de Fréron dès 1754. Par la suite, elle ne fit que prendre de l'expansion. Derrière la notion de « clan », de « secte », se retrouvait en effet celle de « complot », une conception tout d'abord floue, mais qui se précisera avec les années alors qu'on accusera les « philosophes » de saper volontairement les autorités politiques et religieuses. En dénonçant un groupe organisé qui n'existe pas, ou alors à un simple niveau embryonnaire, c'est tout un mythe qui prend forme, un mythe dont les répercussions trouveront un prolongement important dans les discours contre-révolutionnaires de l'abbé Barruel<sup>47</sup>.

Les conséquences de ces imputations furent effectivement majeures, mais elles ne prirent pas la forme prévue par les adversaires du « clan » philosophique. En effet, les « philosophes », pointés du doigt, réagirent en reprenant ces accusations associatives et en

<sup>46</sup> Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 13.

<sup>47</sup> Augustin Barruel (1741-1820), ex-jésuite contre-révolutionnaire. Barruel cherchait les causes de la Révolution dans un complot fomenté par la « secte des philosophes », ces derniers ayant projeté de faire tomber la religion et la royauté en sapant les autorités par leurs idées subversives (Sylviane Albertan-Coppola, « Les philosophes des Lumières au tribunal de l'abbé Barruel » dans *Travaux de littérature*, V (1992), p. 221-239). Il s'agit *grosso modo* de la même idée que celle soutenue par les adversaires de l'*Encyclopédie* mais rendue infiniment plus concrète par un événement que ceux-ci n'auraient pu réellement prévoir. L'avocat général au Parlement de Paris Antoine-Louis Séguier, ennemi des philosophes, le pressentait déjà dans son *Réquisitoire* de 1770 en parlant de cette « espèce de confédération, qui réunit presque tous les auteurs, en tout genre, contre la Religion et le Gouvernement », cette « ligue criminelle » dont le « but principal est de détruire l'harmonie établie entre tous les ordres de l'Etat, et maintenue par la relation intime qui a toujours subsisté entre la doctrine de l'Eglise et des Loix politiques » (Séguier, *Réquisitoire sur lequel est intervenu l'Arrêt du Parlement du 18 Août 1770, qui condamne à être brûlés, différens Livres ou Brochures...* dans Paul Thiry, baron d'Holbach, *Système de la nature*. Texte revu par Josiane Boulad-Ayoub. Tome second, Paris, Fayard, p. 403-404).

les tournant de manière positive : si on voulait qu'ils soient unis, pourquoi ne le seraient-ils pas ? N'y avait-il pas en effet un certain avantage à s'allier contre leurs adversaires ? Le fin analyste anonyme relatant en 1757 au *Mercurie danois* les travers de la société lettrée française avait déjà perçu très clairement ce mouvement : « Tant de personnes réunies par différents principes pour attaquer l'*Encyclopédie* firent apercevoir aux auteurs qu'ils faisaient corps, que leurs intérêts étaient communs, que déprimer quelque membre de leur association, c'était ôter à chacun une partie de sa gloire<sup>48</sup>. » Ce faisant, le « clan philosophique » acceptait de conformer son propre regard historique à celui adopté par ses adversaires. Les mêmes termes sont toujours employés, mais dotés cette fois d'une connotation positive. La « persécution » subie par les « philosophes » n'est peut-être pas aussi avérée qu'on la présente souvent, mais qu'importe puisque c'est la perception que purent en avoir les contemporains qui, en définitive, joua un rôle majeur dans la formation de cette présomption d'unité associée désormais au groupe.

Tout comme l'interprétation négative de l'union des forces philosophiques trouva un second souffle avec la théorie du complot exprimée par Barruel pendant la Révolution, le mythe positif fut aussi récupéré par des révolutionnaires désireux de se donner une légitimité historique. Cette interprétation rétrospective des Lumières leur permettait de se doter d'une origine commune et d'une identité. Les combats idéologiques du XVIII<sup>e</sup> siècle prenaient ainsi un sens précis et unitaire : le fonds commun d'idées, de valeurs et de modèles formateurs des Lumières servait désormais à expliquer comment s'était préparée la Révolution. Les divisions étaient effacées, de telle sorte qu'il n'y eût bientôt plus de contresens à faire reposer Rousseau aux côtés de Voltaire dans le Panthéon<sup>49</sup>. Cette réinterprétation du passé effectuée par les révolutionnaires témoigne de l'importance de considérer en premier lieu les questions liées aux biais discursifs imposés par l'historiographie. Roger Chartier fut l'un des premiers à envisager l'histoire intellectuelle du XVIII<sup>e</sup> siècle en fonction de ces données primordiales : « ...il n'est pas d'approche

<sup>48</sup> *Mercurie danois* (octobre 1757), cité par Moureau, *Le roman vrai...*, p. 154. Cette analyse revient régulièrement dans le domaine historiographique relatif à l'*Encyclopédie*. Pour le XIX<sup>e</sup> siècle, on peut donner comme exemple Pierre Lanfrey (*L'Église et les philosophes au dix-huitième siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1879], p. 191) ; pour le XX<sup>e</sup>, Shackleton (« When did the French *philosophes* become a party ? »..., p. 459) et Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 147.

<sup>49</sup> Bronislaw Baczko, « Lumières » dans François Furet, Mona Ozouf et al., *Dictionnaire critique de la Révolution française. Idées*, Paris, Flammarion, p. 277.



possible d'un problème historique en dehors du discours historiographique qui l'a construit<sup>50</sup>. » À l'instar de Chartier, nous ne croyons pas que cela indique pour autant une identité entre les « systèmes non discursifs » et les « faits énonciatifs<sup>51</sup> ». Au contraire, c'est sur l'écart entre ces deux domaines que nous cherchons à attirer l'attention : s'il est vrai que les pratiques discursives des « philosophes », de leurs héritiers et de leurs opposants créent une image qui acquiert une telle force qu'elle s'anime presque d'elle-même, elle ne renvoie pas pour autant à une réalité qui, tout en puisant dans ce reflet inexact d'elle-même, conserve fondamentalement sa propre singularité. Ici, cela se traduit par le fait que, sans récuser complètement la notion de « philosophes » en tant que groupe actif et uni, on doit manipuler une telle image avec beaucoup de prévention et de précautions. La cohésion du groupe s'explique d'abord et avant tout par les attaques extérieures dont il est victime. On peut d'ailleurs faire la même constatation quant à l'unité supposée des adversaires des philosophes.

#### 4. Un double négatif

L'image symbolique positive d'un parti des « philosophes » appelle en effet son envers, un double négatif. Ce processus allégorique classique est bien décrit dans un contexte historique par Catherine Maire, à propos de la lutte entre le Parlement de Paris et la Compagnie de Jésus. Dans son ouvrage *De la cause de Dieu à la cause de la Nation*, elle démontre comment le janséniste Louis-Adrien Lepaige réussit, à l'aide des théories figuristes, à imposer aux magistrats du Parlement une identification symbolique avec le monastère martyr de Port-Royal, leur donnant par la même occasion le moyen de penser leur action politique<sup>52</sup>. L'image mythique et positive de Port-Royal entraîne la conception d'un double obscur et négatif, tout aussi mythique, qui s'incarnera naturellement dans la Compagnie de Jésus et cela, en dépit du fait que la Compagnie de Jésus réelle n'ait causé aucun préjudice particulier au Parlement de Paris. La combinaison de ces deux incarnations symboliques permet d'expliquer la rage avec laquelle les parlementaires se sont acharnés

<sup>50</sup> Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 2000 [1990], p. 19.

<sup>51</sup> Termes de Foucault dans l'*Archéologie du savoir*, repris par Chartier, *Les origines culturelles...*, p. 291.

<sup>52</sup> Maire, *De la cause de Dieu...*, p. 468-72.

sur la Compagnie au tournant des années 1760, réussissant même l'exploit inattendu de la chasser hors du royaume.

C'est un cheminement similaire qui amène les « philosophes » à imaginer un groupe qui s'oppose à eux, celui des « antiphilosophes » ou « anti-Lumières ». Cette stratégie mène au développement du mythe de la persécution des philosophes dont D'Alembert fut certainement l'un des principaux propagateurs. Il faut l'entendre justifier sa démission comme directeur de l'*Encyclopédie* auprès de Nicolas Durival – un collaborateur de l'ouvrage –, le 1<sup>er</sup> janvier 1758 :

Vous approuverez notre conduite, Monsieur, quand vous saurez le dechaînement des devots et de la cour contre cet ouvrage, contre lequel ils ne peuvent cependant rien articuler de raisonnable ; on nous inonde de satyres et de brochures, qui ne seroient rien si elles se bornoient au pur litteraire, mais ces brochures se permettent les personalités [*sic*] les plus odieuses et les plus infames, notamment contre moi, et ce qu'il y a de plus odieux encore, c'est qu'elles sont protégées et appuyées par ceux qui devoient en punir les auteurs, et qu'elles se vendent publiquement et avec faveur chez tous les libraires et à tous les spectacles. Ce n'est pas tout : un maraud de Jesuite nommé Chapelain a eu l'insolence de prêcher le jour de Noël contre nous devant le Roi, sans reclamation de la part de personne ; enfin ce qu'il a de pis c'est que tandis qu'on accorde toute licence de parler et d'ecrire contre nous, on veut exercer contre l'Encyclopédie une inquisition intolérable en nous donnant pour censeurs ce qu'il y a de plus capelan et de plus absurde dans la Sorbonne<sup>53</sup>.

Bref, le monde entier semble se déchaîner contre l'*Encyclopédie*. Par ce type de discours, D'Alembert et ses émules espèrent attirer l'attention et la compassion du public en rejetant sur les « persécuteurs » l'opprobre général que doit s'attirer l'intolérance gratuite. Pour eux, il n'est évidemment pas question de tenir compte des raisons particulières de chacun des opposants : l'exclusion doit être présentée en bloc. Ces tendances du clan philosophique à s'auto-proclamer martyr agacent particulièrement ses adversaires. Ils reprochent aux

---

<sup>53</sup> Lettre de D'Alembert à M. Durival le cadet, à Lunéville, 1<sup>er</sup> janvier 1758, éditée par Laissus, « Une lettre inédite de D'Alembert » dans la *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, VII, no.1 (janvier-mars 1954), p. 2-3. Voir aussi l'avertissement du troisième tome de l'*Encyclopédie*, de même que de nombreux extraits de la correspondance de D'Alembert, comme par exemple ses lettres à Voltaire du 11 janvier 1758, 20 janvier 1758, 28 janvier 1758, 8 février 1758, 15 février 1758, etc. Ses allusions à une persécution sont d'ailleurs extrêmement claires dans cet extrait du 8 février 1758 : « Vous m'écrivez, mon cher et grand philosophe [Voltaire], de votre lit, où vous voyez dix lieues de lac, et moi je vous répons de mon trou où je vois le ciel long de trois aunes. Ce trou suffirait pourtant à mon bonheur, si la persécution ne venait pas m'y chercher ; mais la violence à laquelle elle est montée, et l'autorité de ceux qui l'exercent, me font envier le sort de ceux qui peuvent avoir un trou ailleurs. » (Jean le Rond D'Alembert, « Correspondance avec Voltaire » dans *Œuvres de D'Alembert*. Tome cinquième. Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 57).

philosophes d'agir exactement de la manière dont ils se plaignent être eux-mêmes traités. Voici comment Palissot parle des philosophes : « On témoigna beaucoup d'indifférence pour cette sublime chimère que l'on appelle *gloire* ; et cependant on écrivait, on cabalait, et l'on tâchait de se rendre intéressant, en affectant de s'attendre à des persécutions qui n'arrivèrent point. Mais il est si doux de jouer le mérite persécuté, ou prêt à l'être<sup>54</sup> ! »

Quant à Fréron et au père Berthier, ils se trouvent tous deux en bonne position pour se plaindre de l'intolérance exercée par les philosophes en général, et par D'Alembert en particulier, puisqu'ils ont eu l'un et l'autre à subir les foudres de la censure officielle manœuvrée par leurs adversaires<sup>55</sup>. On connaît l'influence exercée par D'Alembert et les autres philosophes auprès de Malesherbes, le directeur de la Librairie. Afin d'apaiser les tensions, celui-ci n'hésita pas à demander à Fréron et à Berthier de ne plus traiter de l'*Encyclopédie* dans leurs journaux respectifs, que ce soit positivement ou négativement, sous peine de représailles. L'historien Jean Balcou recense les manœuvres utilisées par le parti des philosophes pour faire taire Fréron : création d'un journal concurrent, le *Journal encyclopédique* ; destruction de la réputation de Fréron afin de lui ôter ses protecteurs ; tentatives de pousser à bout le journaliste pour le faire tomber dans le crime condamnable de lèse-personnalité ; retourner contre lui ses anciens alliés, tels Palissot ; tenter de manœuvrer les autorités (Malesherbes) pour le censurer ; restreindre ses moyens d'expression, en lui retirant la direction du *Journal étranger* ; recourir aux libelles et aux pamphlets<sup>56</sup>. On le voit, c'est l'artillerie lourde que les philosophes déploient, ce qu'ils justifiaient en décrétant devoir affronter un clan plutôt qu'un individu solitaire.

Cette accusation jaillit déjà en 1758 sous la plume de La Harpe, qui inverse soudainement, dans l'*Alétophile*, l'accusation de « clan » portée contre les philosophes :

<sup>54</sup> Palissot de Montenois, « Petites lettres sur de grands philosophes... », p. 272. Voir aussi ce qu'il explique à Voltaire (Besterman, *Correspondance de Voltaire...*, D 9045 Charles Palissot de Montenois to Voltaire, 7 juillet 1760) : « Est-il bien vrai qu'on les persécute ? On vous trompe assurément, monsieur ? Des gens qui s'appellent eux-mêmes *les législateurs du monde, les tuteurs du genre humain*, et dont on ne fait que rire, ne feront accroire à personne qu'ils soient persécutés. »

<sup>55</sup> Christian Albertan, « Les journalistes de Trévoux lecteurs de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 13 (octobre 1992), p. 113 ; Paul Benhamou, « Fréron et l'*Encyclopédie* (1751-1757) », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest (Anjou, Maine, Touraine). La Bretagne littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 83, 4 (1976), p. 697 ; Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 6 et 99.

<sup>56</sup> Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 107-119.

« Le parti [des philosophes], en outre, n'est composé que de bons citoyens. D'ailleurs, sur l'existence même de ce parti, il y aurait à redire. Ce sont les autres qui se sont liés dans une puissante 'cabale' dont le chef est Fréron<sup>57</sup>. » Ledit Fréron ne tarde pas à répliquer dans *l'Année littéraire* :

Croiriez-vous, Monsieur, que je suis *le chef de la cabale qui s'est formé contre les Encyclopédistes* ! Moi chef de cabale ! *L'Encyclopédophile* me connoît bien peu ; je n'ai ni le loisir, ni l'ambition, ni le talent de cabaler ; d'autres s'y entendent beaucoup mieux que moi ; et s'il est vrai qu'une cabale tronble [*sic*] aujourd'hui le repos de la République des lettres, il s'en faut bien qu'elle soit contre les Encyclopédistes. [...] Quelle est donc cette manie de prétendre que c'est haïr, envier, persécuter les gens que de ne les pas admirer<sup>58</sup> !

C'est seul, et non épaulé par un clan, que Fréron affronte en 1760 l'*Écossaise* de Voltaire, et c'est bien ainsi qu'il entend continuer à se défendre, même s'il lui arrive parfois, dans l'enthousiasme du moment, de laisser tomber quelque formule accréditant cette idée de « clan ». Il salue ainsi l'arrivée en 1760 du *Moniteur français*, périodique antiphilosophique de courte durée, en invitant tous les patriotes, « tous ceux dont la plume est capable de servir utilement l'Etat en ce genre » à y prendre part pour créer « une ligue offensive<sup>59</sup> ». L'attaque de La Harpe a cependant porté fruit dans le grand public. L'accusation de conspiration afin de contrôler le domaine littéraire vise désormais autant les philosophes que leurs adversaires<sup>60</sup>. La disparition de l'*Observateur littéraire* de l'abbé de La Porte, en 1761, fait ainsi craindre à Bachaumont que Fréron, son rival, « ne se prévale de son triomphe, et n'affecte le despotisme de la république des lettres<sup>61</sup>. » Si bien qu'en 1766, Fréron lui-même affirme ironiquement se résigner à faire partie d'un « clan » : « La Littérature est parmi nous une affaire d'intrigue et de cotterie. Pour moi je ne tiens à aucune cabale, à aucun Bureau de bel-esprit, à aucun parti, si ce n'est à celui de la Religion, des mœurs et de l'honnêteté : et malheureusement c'en est un aujourd'hui<sup>62</sup>. »

<sup>57</sup> La Harpe, *L'Alétophile* (1758), cité par Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 154.

<sup>58</sup> *L'Année littéraire...*, 1758 (tome II), p. 26 et 30.

<sup>59</sup> *L'Année littéraire...*, 1760 (tome IV), p. 60.

<sup>60</sup> Fréron témoigne de la popularité du terme : « Enfin, Monsieur, nos oreilles sont étourdies de ce mot de cabale, fantôme très-innocent des petites mortifications qu'essuyent nos grands écrivains. » (*L'Année littéraire...*, 1758 (tome II), p. 27).

<sup>61</sup> Bachaumont croit que l'ambition de Fréron, maintenant sans véritable adversaire, pourrait l'amener à vouloir contrôler les principales institutions de la République des Lettres. Louis Petit de Bachaumont, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*, tome I, 4 janvier 1762.

<sup>62</sup> *L'Année littéraire...*, 1766 (tome I), p. 9.

L'historiographie, nous l'avons déjà vu à propos de l'*Encyclopédie*, saura faire un riche usage de cette image d'un groupe d'opposition au mouvement des Lumières. Les révolutionnaires en particulier, dans une visée très finaliste, n'hésitent pas à réinterpréter le passé en retrouvant chez les antiphilosophes des responsables de la Contre-Révolution<sup>63</sup>.

### 5. Un étrange parti hétéroclite

Ces antiphilosophes forment cependant une communauté étrange, hétéroclite, réunissant tous ceux ayant refusé d'entrer dans le moule en formation des Lumières<sup>64</sup>. Une telle vision est surtout le fait d'observateurs postérieurs aux événements puisqu'elle suppose une analyse rétrospective du mouvement des Lumières. En dotant le mouvement d'un sens bien défini, il devient possible d'établir des critères qui permettent de distinguer ceux qui s'y sont associés de ceux qui l'ont rejeté. Si l'on reconnaît souvent la diversité et la multiplicité<sup>65</sup> de ces derniers, il arrive qu'on cherche à donner une certaine cohérence aux adversaires des philosophes en les plaçant alors sous la bannière d'un hypothétique parti dévot, généralement dirigé par le Dauphin. La réalité de ce parti est cependant loin d'être démontrée et aux thèses soutenues par Dale Van Kley<sup>66</sup>, on peut opposer la vision de Catherine Maire qui soutient qu'il s'agit plutôt d'une construction historiographique<sup>67</sup>. Didier Masseur, spécialiste des milieux antiphilosophiques, ne semble d'ailleurs pas vouloir se prononcer sur la question, à savoir s'il existait effectivement un parti dévot à la Cour dans les années 1750, « autrement dit un groupe organisé faisant pression sur les pouvoirs publics, pour discréditer les mouvements philosophiques et empêcher la diffusion

<sup>63</sup> Masseur, *Les ennemis des philosophes...*, p. 35. Cette interprétation se retrouve encore chez des auteurs contemporains : on n'a qu'à lire la préface de Jean Tulard (p. 9) et « Les origines de la pensée contre-révolutionnaire » de Jean-Christian Petitfils (p. 15-34) dans Jean Tulard, dir., *La Contre-Révolution*, Paris, Perrin, 1990.

<sup>64</sup> Didier Masseur (*Les ennemis des philosophes...*, p. 110) y distingue trois groupes principaux pour la période 1750-1764 : les apologistes (se subdivisant eux-mêmes en jansénistes et jésuites), les gens de lettres au service du pouvoir civil et les adversaires purement littéraires des philosophes.

<sup>65</sup> Deprun, « Les Anti-Lumières »..., p. 719 ; Masseur, *Les ennemis des philosophes...*, p. 10.

<sup>66</sup> Van Kley examine les transformations successives d'un parti dévot qu'il fait remonter jusqu'à la Ligue et qu'il suit jusqu'à la Révolution française (Dale K. Van Kley, *The Religious Origins of the French Revolution. From Calvin to the Civil Constitution (1560-1791)*, New Haven/London, Yale University Press, 1996). Notons qu'il utilise ainsi dans ses grands traits une théorie déjà posée par Michelet, qui faisait du parti dévot du Dauphin un héritier du parti espagnol du premier XVII<sup>e</sup> siècle, créant ainsi une généalogie des partis dévots (Bernard Hours, « Entre tradition et Lumières, l'infortune historiographique d'un prince chrétien : le Dauphin, fils de Louis XV » dans *Homo religiosus. Autour de Jean Delumeau*, Paris, Fayard, 1997, p. 480).

<sup>67</sup> Maire, *De la cause de Dieu...*, p. 374.

de leurs écrits<sup>68</sup>. » Il semble d'abord tenté de répondre par l'affirmative, bien qu'il s'avoue incapable de donner la mesure précise de l'influence d'un tel groupe, mais les faits qu'il relate tendent à démontrer le contraire<sup>69</sup>. S'il affirme d'un côté que le Dauphin, au cœur du parti, prônait des idées typiquement antiphilosophiques, il souligne par ailleurs l'ouverture d'esprit de celui-ci (il aurait été un partisan de Montesquieu<sup>70</sup>) et sa modération. Si Masseau considère que le soutien offert par ce prince à Fréron et Palissot témoigne de son attachement à la cause antiphilosophique<sup>71</sup>, il explique pourtant que ces deux écrivains étaient également dans les faveurs de Choiseul, partisan reconnu des philosophes<sup>72</sup>.

Bernard Hours démontre d'ailleurs avec beaucoup d'adresse que le personnage même du Dauphin tel qu'on le connaît aujourd'hui est le produit d'une tradition historiographique remontant à une entreprise de propagande organisée par la cour après la mort du principal intéressé<sup>73</sup>. Les caractéristiques utilisées pour le décrire sont alors fixées définitivement et sans cesse reprises depuis par tous les historiens, positivement ou négativement, selon leurs propres positions idéologiques. Le rôle de « défenseur du clergé », que tous s'accordent à attribuer au Dauphin, est ainsi commenté favorablement par certains, qui perçoivent chez lui une volonté d'établir un rempart moral contre l'esprit désacralisant du siècle, alors que d'autres y voient simplement de la bigoterie aveugle. Bref, malgré les deux études novatrices d'Agnès Joly qui rompent avec les interprétations traditionnelles, en proposant de regarder le Dauphin moins comme un dévot que comme un

<sup>68</sup> Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 75.

<sup>69</sup> On peut d'ailleurs opposer des affirmations contradictoires de Masseau à ce sujet. S'il affirme que « la présence [autour du Dauphin] d'un [...] entourage [de personnages engagés dans la lutte contre les philosophes] révèle clairement l'existence d'un parti dévot... » (p. 77), et sa définition de « parti dévot » en tant que groupe *organisé* est claire, il assure ailleurs qu'« on ne trouvera pas [...] de mouvement organisé chez les adversaires des Philosophes. » (p. 21)

<sup>70</sup> Agnès Joly, « Les livres du Dauphin, fils de Louis XV », dans *Humanisme actif. Mélanges d'art et de littérature offerts à Julien Cain*. Volume II. Paris, Hermann, 1968, p. 69. C'est ce que soutenait d'ailleurs déjà Charles Du Rozoir, s'inspirant de la *Vie du Dauphin* de Proyart, matrice historiographique de toutes les biographies subséquentes du Dauphin (Charles Du Rozoir, *Le Dauphin, fils de Louis XV et père de Louis XVI et de Louis XVIII, ou la vie privée des Bourbons*, Paris, Alexis Eymery, 1815, p. 121).

<sup>71</sup> Ce soutien, malgré ce que l'historiographie répète inlassablement, est d'ailleurs loin d'être établi formellement. Agnès Joly le démontre bien en ce qui concerne Fréron (Agnès Joly, « Le Dauphin et les encyclopédistes » dans *Revue de l'histoire de Versailles et Seine-et-Oise*, 51<sup>e</sup> année (1954), p. 102). Le cas de Palissot est encore moins probant puisqu'on sait que sa pièce *Les philosophes* fut soutenue par Choiseul plutôt que par le Dauphin (Note de Collé écrite en 1780, commentant son *Journal* de mai 1760 dans Charles Collé, *Journal et mémoires. Avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme*. Tome II, Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1868], p. 237).

<sup>72</sup> Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 75-79.

<sup>73</sup> Hours, « Entre tradition et Lumières... », p. 477.

« roi-philosophe », et l'analyse historiographique de Bernard Hours, on n'a que peu d'informations concrètes à propos de ce personnage mystérieux qui avait choisi volontairement de s'effacer derrière son père<sup>74</sup>. L'essentiel de notre connaissance repose donc sur cette image fabriquée après sa mort et qu'on ne peut donc considérer comme réellement fiable. Faire du Dauphin le chef d'un hypothétique parti dévot, dont on ne connaît par ailleurs ni la composition, ni l'influence et encore moins le fonctionnement – et dont on peut ainsi légitimement questionner l'existence – est donc certainement imprudent compte tenu de l'avancement actuel des recherches<sup>75</sup>. On ne peut accepter de se fonder uniquement sur les interprétations forcément biaisées avancées par Voltaire ou Diderot, comme le fait parfois Masseau<sup>76</sup> !

Si l'existence d'un parti organisé opposé aux philosophes est pour le moins douteuse, et même improbable, il est possible d'aller encore plus loin dans la déconstruction du mythe élaboré autour des « antiphilosophes » : c'est qu'entre les camps s'opposant, les frontières sont beaucoup plus poreuses et mouvantes qu'on ne pourrait le croire à prime abord. Le statut de chaque écrivain est ainsi souvent plus important que son affiliation « idéologique<sup>77</sup> ». Charles Palissot de Montenoy en offre un des meilleurs exemples : s'il s'attaque aux encyclopédistes dans plusieurs de ses textes<sup>78</sup>, il cherche malgré tout à s'allier à celui qui se présente souvent comme leur maître, Voltaire<sup>79</sup>. Sa stratégie consiste à dissocier le distingué patriarche de ceux qu'il appelle les « nouveaux philosophes » :

Je sais, monsieur, que quelques uns de ces philosophes vous ont nommé leur chef, à peu près comme des corsaires arborent le pavillon d'une nation respectée pour exercer leurs brigandages. C'est un piège qu'ils ont osé vous

<sup>74</sup> Joly, « Le Dauphin et les encyclopédistes... », p. 96.

<sup>75</sup> Nous n'avons d'ailleurs pu trouver aucune étude spécialisée portant sur ce parti dévot du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>76</sup> Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 11.

<sup>77</sup> Anne-Marie Chouillet, *Les Ennemis de Diderot*. Actes du colloque organisé par la Société Diderot, Paris, Hôtel de Sully, 25-26 octobre 1991, Paris, Klincksieck, 1993, p. 7.

<sup>78</sup> Charles Palissot de Montenoy, *Les philosophes : comédie en 3 actes, en vers, représentée pour la première fois par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le 2 mai 1760*, Paris, Duchesne, 1760 (document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF) ; Palissot de Montenoy, « Petites lettres sur de grands philosophes »...

<sup>79</sup> Voir en particulier sa correspondance publiée avec ce dernier : *Lettres de Voltaire à M. Palissot, avec les réponses, à l'occasion de la Comédie des Philosophes*, Genève 1760. On retrouve également toutes les lettres échangées entre Palissot et Voltaire dans la *Correspondance de Voltaire* éditée par Besterman.

tendre ; mais il ne faut que lire leurs ouvrages et les vôtres, pour démêler l'artifice que vous voulez bien ne pas apercevoir<sup>80</sup>.

La lecture des écrits de Palissot démontre bien que son opposition aux philosophes n'a rien à voir avec celle des apologistes religieux. C'est à des rivaux littéraires qu'il se frotte, attaquant leur morgue et leur vanité plutôt que leurs idées. Ainsi, à propos de l'*Encyclopédie*, il tient en 1763 des propos tempérés qui le mettent loin du camp des adversaires irréductibles : « En un mot, c'est un ouvrage qui pouvait être mieux fait. Mais il n'en doit pas moins être regardé, malgré tous ses défauts, comme un livre utile, et dont il serait difficile, même aux gens de lettres, de se passer<sup>81</sup>. » Voltaire lui écrit d'ailleurs, après l'algarade causée par la représentation des *Philosophes*, qu'il voudrait bien le voir se réconcilier avec ces mêmes philosophes, « car, au bout du compte, puisque vous pensez comme eux sur bien des choses, pourquoi n'être pas unis avec eux ? Il me semble que nous ne devons avoir que les sots pour ennemis<sup>82</sup>. » Le choix de Palissot de s'engager auprès des forces révolutionnaires à la fin du siècle alors que plusieurs philosophes préfèrent s'associer au camp conservateur<sup>83</sup> démontre que bien des critiques faites par les « antiphilosophes » visent « davantage la forme que le fond, le style des personnes plutôt que leurs idées<sup>84</sup>. »

Ce qui est vrai pour Palissot a aussi été démontré à propos de Fréron, autre féroce adversaire des philosophes<sup>85</sup>. Même son pire ennemi, Voltaire, se sent obligé de lui reconnaître, bien à regret, une certaine intelligence : « Voyés comme Fréron est l'opprobre

<sup>80</sup> Besterman, *Correspondance de Voltaire...*, D 8943 Charles Palissot de Montenoy to Voltaire (28 mai 1760).

<sup>81</sup> Charles Palissot de Montenoy, « Sentiments de l'auteur sur le dictionnaire de l'*Encyclopédie* » dans *Théâtre et œuvres diverses de M. Palissot de Montenoy*, t. II, Londres/Paris, 1763 cité par Jean-Louis Vissière, *La secte des empoisonneurs...*, p. 122.

<sup>82</sup> Besterman, *Correspondance de Voltaire...*, D 11372 Voltaire to Charles Palissot de Montenoy (18 août 1763). Voir aussi D 10592 (16 juillet 1762) ; D 12016 (26 juillet 1764) ; D 12045 (11 août 1764) et D 13951 (13 février 1767).

<sup>83</sup> L'attitude de Condorcet semble en effet avoir été beaucoup plus l'exception que la règle. Les recherches menées sur le comportement des encyclopédistes lors de la Révolution le démontrent assez bien. Jacques Proust le suggère déjà dans *Diderot et l'Encyclopédie* (p. 38-43) mais c'est Frank A. Kafker qui fournit l'étude la plus complète sur la question dans *The Encyclopedists as a group : a collective biography of the authors of the Encyclopédie* (Oxford, Voltaire Foundation, 1996). Les trois derniers chapitres de cet ouvrage suivent en effet les encyclopédistes encore vivants des débuts de la Révolution jusqu'au règne de Napoléon.

<sup>84</sup> Masseur, *Les ennemis des philosophes...*, p. 290.

<sup>85</sup> Balcou, *Fréron contre les philosophes...* (2.III.3 « Du refus de l'idéologie au service des Lumières »), p. 149-170. Voir aussi Jean Balcou, «Fréron, militant des lumières», *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest (Anjou, Maine, Touraine). La Bretagne littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 83, 4 (1976), p. 737-744 et Jean Balcou, « L'Année littéraire entre christianisme et Lumières (1754-1763) », *Dix-huitième siècle*, 34 (2002), p. 99-106.



du genre humain ; je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu, je n'ai jamais lu ses feuilles ; mais on m'a dit qu'il n'était pas sans esprit ; il s'est perdu par le détestable usage qu'il en a fait<sup>86</sup> ... » Quant aux collaborateurs de Fréron à l'*Année littéraire*, on compte parmi eux plusieurs des auteurs de l'*Encyclopédie*<sup>87</sup> ! Mentionnons finalement la présence de l'abbé Bergier, célèbre apologiste, dans le cercle du baron d'Holbach, ce qui prouve bien que les limites entre les groupes supposément ennemis sont beaucoup plus perméables et confuses que ce que l'on a tenté de démontrer *a posteriori*. Cet important échange de personnel entre les groupes nous permet de constater que les cercles ennemis partagent bien des points en commun, en particulier des pratiques culturelles et scripturaires à peu près identiques telles le goût du livre et la fréquentation des salons<sup>88</sup>. Il arrive d'ailleurs, à l'occasion, qu'ils partagent les mêmes éditeurs et les mêmes protecteurs : Choiseul et Malesherbes tenteront à l'occasion de jouer le rôle d'arbitre entre les deux camps et Lambert, puis Panckoucke, éditent à la fois l'*Année littéraire* de Fréron et certaines œuvres de Voltaire. Il leur est même arrivé de tenter un rapprochement, sans résultat, entre les deux factions<sup>89</sup>. Quant au public, il lit aussi avidement la prose fréronienne que les ripostes de Voltaire ou des encyclopédistes<sup>90</sup>.

Les idées mêmes défendues par les « antiphilosophes » diffèrent : quand Palissot, célèbre détracteur de l'*Encyclopédie* et des philosophes, s'affirme ouvertement et franchement voltairien, on ne peut s'attendre à ce qu'il soit suivi avec enthousiasme par Fréron, principal adversaire du respecté patriarche. Les deux se brouilleront d'ailleurs à partir de 1762 et, dans sa *Dunciade*, Palissot attaquera aussi bien les philosophes que le journaliste Fréron<sup>91</sup>. Quant à l'avocat Jacob-Nicolas Moreau, il souhaitera clairement se dissocier du mouvement antiphilosophique au cours des années 1770 (son *Nouveau*

<sup>86</sup> Besterman, *Correspondance de Voltaire...*, D 13951 Voltaire to Charles Palissot de Montenoy (13 février 1767).

<sup>87</sup> On peut nommer en exemple le chirurgien Louis (*Année littéraire...*, 1754 (tome IV), p. 333-338) et l'architecte Blondel (*Année littéraire...*, 1755 (tome V), p. 339-354).

<sup>88</sup> Voir par exemple : Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 38, 91, 168 et 321, de même que Didier Masseau, « Antiphilosophie » dans Jean-Marie Goulemot, Didier Masseau et Jean-Jacques Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Minerve, 1996, p. 20-21.

<sup>89</sup> Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 95 et 274-275.

<sup>90</sup> Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 5 et 147.

<sup>91</sup> Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 271-274. On peut lire la version de Palissot de l'affaire dans une lettre datée de 1776 qu'il éditera dans ses *Mélanges de littérature* de 1779 (publiée dans Jean Balcou, *Le Dossier Fréron. Correspondances et documents*, Genève, Librairie Droz, 1975, p. 377-378).

*mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* de 1758 est d'ailleurs le seul de ses ouvrages attaquant ouvertement le clan des philosophes). Il le fera savoir à Fréron en 1775, alors que celui-ci profitait de la publication du *Discours sur la justice* de Moreau pour rappeler l'existence de son ancien pamphlet. « Voulez-vous encore les attirer sur mes terres ? » s'exclame Moreau dans une lettre adressée à l'éditeur de l'*Année littéraire*<sup>92</sup>. Quant au fameux janséniste Chaumeix, il ne sera pas méprisé que par les philosophes puisque ni Moreau, ni Palissot<sup>93</sup>, ni Fréron, et encore moins les jésuites, ne souhaiterons le soutenir. Voilà un parti qui ne semble guère plus uni que celui des philosophes !

Il faut donc bien voir que ce clan « antiphilosophique » ne démontre qu'une union occasionnelle, principalement circonstancielle. Et même derrière cette union apparente se cachent souvent des rivalités intenses. La condamnation générale de l'*Esprit* d'Helvétius et de l'*Encyclopédie* en 1759 en est un bon exemple. Dans un premier temps, on pourrait être tenté de croire, comme le colportent d'ailleurs plusieurs philosophes, que le clan des anti-Lumières s'est uni pour porter un coup fatal à ses ennemis. Un réseau d'influence aurait été mis en branle pour inciter le Conseil du Roi, le Parlement et les autorités ecclésiastiques à condamner de concert l'ouvrage. La réalité est cependant assez différente. Si le Conseil du Roi révoque le privilège de l'*Esprit*, le 10 août 1758, c'est beaucoup moins par haine envers la doctrine matérialiste qui y est exprimée que pour contrer une initiative du Parlement et de l'Église, ce qui aurait fait paraître le pouvoir royal comme incompetent et dépassé par les événements. Chaque instance cherche à imposer sa propre censure en premier lieu afin de ne concéder aucun privilège à ses adversaires politiques. De même, la révocation du privilège de l'*Encyclopédie*, le 8 mars 1759, est la réponse du Conseil du Roi à une censure de l'ouvrage décrétée par le Parlement le mois précédent. En révoquant le privilège, le gouvernement empêche que cette censure parlementaire n'entre en action. Et si les jésuites et leur allié, l'archevêque de Paris, approuvaient la condamnation de l'idéologie matérialiste de l'*Esprit*, ils n'avaient jamais pensé à en lier le sort avec l'*Encyclopédie*. Les jansénistes, dont les rédacteurs des *Nouvelles ecclésiastiques* et Chaumeix, sauteront sur

<sup>92</sup> *Année littéraire...*, 1775 (tome VI), p. 25.

<sup>93</sup> Ce dernier le décrit ainsi : « Il passe pour l'auteur des Préjugés légitimes sur l'*Encyclopédie* ; mais on doute qu'il ait été capable de faire même les mauvais ouvrages qui ont paru sous son nom... » (Palissot, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*, I, p. 160 : cité par Haechler, *L'Encyclopédie...*, p. 271)

l'occasion pour les attaquer à ce propos. Quant à l'autorité pontificale, elle ne tient pas à être en reste en laissant ces questions touchant la foi aux gouvernements nationaux. Elle se sent donc obligée, un peu en retard – le 3 septembre –, de condamner à son tour l'*Encyclopédie*. Dans la grande tradition de la censure d'Ancien Régime, bien étudiée par Barbara de Negroni, on assiste à une surenchère de condamnations liées moins à une union contre les ennemis de la religion et de l'État qu'à une concurrence exacerbée entre les différents pouvoirs qui ne veulent pas être surclassés par leurs rivaux<sup>94</sup>. Et Fréron ? Que racontait-il pendant ce temps, dans son *Année littéraire* ? Participait-il à la curée générale ? Pas du tout. On ne retrouve aucune allusion aux mandements et arrêts condamnant l'*Encyclopédie* dans ses écrits<sup>95</sup> ! Il semble qu'on puisse en déduire que son opposition aux philosophes n'était pas de la même nature...

L'histoire telle qu'on la connaît fait s'affronter les jésuites et les encyclopédistes dans une lutte sans merci. Philosophes et anti-philosophes ne sont cependant que des constructions idéologiques qui n'ont que peu à voir avec la réalité : ce sont essentiellement des représentations symboliques construites en réaction à des rivalités dont la source n'est pas du tout idéologique. On ne peut comprendre la manière dont les jésuites, représentants idéaux du parti anti-philosophe, sont décrits dans l'*Encyclopédie* sans tenir compte de ces données fondamentales.

---

<sup>94</sup> Barbara de Negroni, *Lectures interdites. Le travail des censeurs au XVIII<sup>e</sup> siècle, 1723-1774*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 201-212.

<sup>95</sup> Balcou, *Fréron contre les philosophes...*, p. 151.

## Chapitre 2

### *Le combat des Lumières*

Il s'agit ici de chercher à comprendre les raisons qui ont poussé les philosophes et leurs adversaires à s'en prendre les uns aux autres et ainsi creuser un fossé entre leurs groupes respectifs, jusqu'à ce qu'une séparation complète devienne effective. Cette séparation a contribué au renforcement identitaire de chaque groupe, de même qu'à créer ou consolider des symboles puissants pour les représenter. C'est sous cet angle que l'on doit considérer l'*Encyclopédie* et la Compagnie de Jésus. On ne peut d'ailleurs pas comprendre leur opposition sans s'attarder de manière plus générale au cadre idéologique à l'intérieur duquel ils évoluent, le mouvement des Lumières.

Au « Qu'est-ce que les Lumières ? » de Kant, il existe de nombreuses réponses. Cette multiplicité est d'autant plus justifiable que les Lumières ne représentent pas un tout homogène. Pour reprendre les termes de Jean-Marie Goulemot : « C'est l'éloignement historique qui leur donne une unité plus fictive que réelle. Elles concernent trois ou quatre générations, dont les formations, les savoirs et les préoccupations ont été nécessairement différentes<sup>1</sup>. » L'une de ces réponses pourrait bien être que les Lumières représentent un combat, une lutte, et que l'époque qui les a vus grandir est celle d'un formidable conflit intellectuel et social entre deux partis opposés. On retrouve d'ailleurs bien souvent cette interprétation afin d'expliquer le déroulement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme une bonne mise en scène théâtrale de l'histoire ne peut que le suggérer, on a en effet tendance à n'y voir qu'une simple préfiguration nécessaire de l'événement révolutionnaire, que l'on considère la Révolution comme une rupture fondamentale ou, dans une approche plus tocquevillienne, comme un développement intrinsèque du système d'Ancien Régime. Cette finalité explicative procède bien évidemment d'une construction faite *a posteriori* et, comme toute invention historiographique, est donc « profondément influencée par

---

<sup>1</sup> Jean-Marie Goulemot, « Lumières » dans Goulemot, Masseau et Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Minerve, 1996, p. 126.

l'actualité<sup>2</sup> ». La dualité qu'implique l'idée de lutte n'échappe pas à cette influence, comme le précise Masseau : « Ce sont notre lecture de la Révolution et notre interprétation rétrospective des 'Lumières' qui ont créé la fiction de deux mouvements antagonistes, définitivement installés dans leurs options fondamentales<sup>3</sup>. »

Le combat des Lumières peut ne pas correspondre à « une conscience claire des contemporains<sup>4</sup> », cela ne l'empêche pas de se baser néanmoins sur des réalités déjà fortement ressenties au cœur du siècle. En elles-mêmes, les Lumières représentent plus qu'une simple démarche intellectuelle : elles sont aussi un acte militant, une affirmation s'opposant à une autre manière de voir le monde. C'est ce qui explique l'abondance des métaphores guerrières utilisées par tous les écrivains du siècle<sup>5</sup> : Voltaire déclare sa guerre à l' « Infâme », D'Alembert compare (négativement) ses adversaires aux guerriers de la mythologie grecque<sup>6</sup>, Diderot s'inquiète de leur avoir donné trop de « munitions » dans l'article « Encyclopédie »<sup>7</sup>, Palissot identifie les philosophes avec des corsaires<sup>8</sup> et Collé constate que les hostilités sont loin d'être terminées : « Cette guerre n'est pas néanmoins prête à finir, il s'en faut bien<sup>9</sup>. » De tels exemples abondent, tant dans la correspondance privée que dans les écrits publics (la frontière entre les deux genres n'étant d'ailleurs pas toujours des plus évidentes). Il faut donc admettre que même si une interprétation claire du mouvement des Lumières en tant que combat n'a pu être que rétrospective, les

<sup>2</sup> Didier Masseau, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 9. Voir aussi Goulemot, « Lumières »..., p. 126 et Michel Delon, « Lumières (Représentation des) » dans Michel Delon, dir. *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 661.

<sup>3</sup> Masseau, *Les ennemis des philosophes*..., p. 26.

<sup>4</sup> Goulemot, « Lumières »..., p. 126.

<sup>5</sup> Fumaroli fait d'ailleurs de cette métaphore militaire un élément constitutif de la République des Lettres : la *militia litterarum* (Marc Fumaroli. « La république des lettres » dans *Diogène*, 143 (juillet/septembre 1988), p. 149).

<sup>6</sup> « Ces gens-là sont le contraire d'Ajax ; ils ne cherchent que la nuit pour se battre... » : Jean le Rond D'Alembert. « Correspondance avec Voltaire » dans *Œuvres de D'Alembert*. Tome cinquième. Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 49 (Paris, 23 janvier 1757).

<sup>7</sup> *EDR*, article « Encyclopédie » (Diderot) : « Reste à savoir si nos ennemis, après avoir donné jusqu'à présent d'assez fortes preuves d'ignorance, ne se résoudront pas à en donner de lâcheté, en nous *attaquant* avec des *armes* que nous n'aurons pas craint de leur mettre à la main. » Nous soulignons les termes militaires.

<sup>8</sup> Lettre de Charles Palissot de Montenois à Voltaire (28 mai 1760), *Besterman*, D8943.

<sup>9</sup> Charles Collé, *Journal et mémoires. Avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme*. Tome II, Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1868], p. 262.

contemporains eux-mêmes possédaient déjà, en germe, le vocabulaire<sup>10</sup> et l'outillage idéologique qui allait permettre son élaboration. Michel Delon résume bien cette double vision d'où sont issues les Lumières combattantes, conscience contemporaine et interprétation historique : « La définition des Lumières recouvre à la fois une image et un slogan d'époque, avec leur flou nécessaire, et un effort de réflexion et de rigueur *a posteriori*, une adhésion sentimentale historiquement datée et un travail historiographique rétrospectif...<sup>11</sup> »

### 1. Raison et ambition

Reste à comprendre d'où est issu ce sentiment de lutte, d'adversité, qui joue un rôle si important. Contre quoi se bat-on ou que cherche-t-on à défendre ? Au-delà des objectifs ponctuels et particuliers – défense de son parti, promotion d'idées, de valeurs nouvelles, protection du système en place, conquête ou défense de lieux symboliques stratégiques, etc. –, quel est l'enjeu ultime de ce combat ? Encore là, plusieurs interprétations sont possibles mais Kant fournit une piste importante en choisissant pour devise des Lumières : « *Sapere aude* ! Aie le courage de te servir de ton *propre* entendement<sup>12</sup> ! » Il fait ainsi l'apologie de la raison individuelle comme principale méthode à utiliser lors de toute démarche intellectuelle. Si Kant admet qu'on puisse, à des fins d'efficacité, la limiter dans un usage privé (la conception kantienne d'usage privé s'étendant aux charges et offices, à toutes les « entités singulières, circonscrites, localisées », par opposition à la « société civile universelle », soit l'entière humanité<sup>13</sup>), il insiste pour que ces limites ne briment jamais les

<sup>10</sup> L'emploi métaphorique du mot « lumière » est largement attesté dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. On y retrouve alors plusieurs notions distinctes, mais le sens selon lequel les « lumières » représentent les acquisitions de l'humanité au cours de son histoire est déjà présent. C'est de cette image que dérive la notion de « Lumières » en tant que diffusion de l'esprit philosophique (Jacques Roger, « La lumière et les Lumières » dans *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, 20 (1968), p. 168-72). L'étude la plus complète sur cette question est celle de Roland Mortier, « 'Lumière' et 'Lumières', histoire d'une image et d'une idée » dans R. Mortier, dir., *Clartés et ombres du siècle des Lumières. Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle littéraire*, Genève, Droz, 1969, p. 13-59. Il en sera question un peu plus loin.

<sup>11</sup> Delon, « Lumières (Représentation des) »..., p. 659. Voir aussi Mortier, « 'Lumière' et 'Lumières'... », p. 13-14.

<sup>12</sup> Emmanuel Kant, « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ? » dans *Vers la paix perpétuelle ; Que signifie s'orienter dans la pensée ; Qu'est-ce que les Lumières ? et autres textes*. Édition par Françoise Proust, Paris, Flammarion, 1991, p. 43.

<sup>13</sup> Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 2000 [1990], p. 42-44.

libertés relatives à un usage public, le plus important. Mais comment s'applique la raison ? Principalement par une remise en question et une critique constante des préjugés et des idées reçues. Pour les philosophes, aucun domaine du savoir ne doit en être exclu. De plus, on prône l'usage de la méthode expérimentale en alliance avec la raison pour parvenir à une connaissance authentique<sup>14</sup>.

Si les défenseurs de la religion chrétienne eux-mêmes ne remettent plus en question, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la pertinence de l'usage de la raison, ils insistent cependant pour lui donner des limites<sup>15</sup>. Pour eux, elle est une démarche intellectuelle valable mais ne saurait, à elle seule, permettre d'atteindre une connaissance absolue : la foi et la Révélation permettent d'appréhender des domaines inaccessibles à la raison humaine naturellement limitée<sup>16</sup>. Fréron rapporte ainsi le déchaînement d'un officier de l'Académie de Caen contre « ces philosophes téméraires qui veulent pousser leurs connaissances au-delà des bornes prescrites à l'esprit humain<sup>17</sup>. » C'est pourquoi un projet comme celui de l'*Encyclopédie* ne peut que leur paraître illusoire : en excluant du domaine du savoir ce qui n'est pas accessible à la raison et à l'expérimentation (la métaphysique et la religion essentiellement) et en cherchant à donner « l'ordre et l'enchaînement des connoissances humaines<sup>18</sup> », les encyclopédistes font preuve d'une prétention démesurée, d'une arrogance digne des bâtisseurs de Babel. La majorité de leurs adversaires reconnaissent le bien-fondé d'une initiative telle que l'*Encyclopédie* mais proposent une approche plus humble tenant compte des limites humaines inévitables. C'est l'ambition, affirme Palissot, qui condamne l'ouvrage à l'échec : « ...on n'ignore pas qu'entre les mains les plus habiles, il se trouverait encore peu d'articles exempts de fautes. S'il y avait un ouvrage parfait infaisable, c'était

<sup>14</sup> Yves Madouas, « L'écriture contre la parole », *L'Encyclopédie et ses lectures*. Actes du colloque 13-14 décembre 1985, Éditions de l'École normale du Calvados, 1987, p. 125.

<sup>15</sup> Didier Masseur, « Raison » dans Goulemot, Masseur et Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Minerve, 1996, p. 176.

<sup>16</sup> Voici par exemple comment les pasteurs de Genève se justifient de l'accusation de socinianisme (cette doctrine qui rejette la trinité et la divinité de Jésus) qui leur est faite : « Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la raison*, ce n'est point là, comme on le suppose, un caractère de Socinianisme. Ce principe est commun à tous les Protestans ; et ils s'en servent pour rejeter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Écriture-Sainte bien entendu. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejeter tout ce qu'on appelle mystère*, puisque c'est le nom que nous donnons à des vérités qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impossible en elles-mêmes, et que Dieu nous a révélées. » (*Année littéraire...*, 1758 (tome II), p. 65-66).

<sup>17</sup> Élie Fréron, *L'Année littéraire ou suite des lettres sur quelques écrits de ce temps*, 1755 (tome VI), p. 114.

<sup>18</sup> EDR, « Discours préliminaire des éditeurs » (D'Alembert).

assurément l'encyclopédie des connaissances humaines<sup>19</sup>. » Il n'avait pas entièrement tort, puisque Diderot lui-même reconnaîtra les nombreuses imperfections du projet<sup>20</sup>. Le besoin de publier une série de suppléments témoigne également des manques inévitables, ce qu'admettait déjà Diderot en 1755 dans l'article « Encyclopédie » :

Il ne faut pas imaginer que le concours de tant d'heureuses circonstances ne laissât aucune imperfection dans l'*Encyclopédie* : il y aura toujours des défauts dans un ouvrage de cette étendue. On les réparera d'abord par des suppléments, à mesure qu'ils se découvriront : mais il viendra nécessairement un tems où le public demandera lui-même une refonte générale ; et comme on ne peut savoir à quelles mains ce travail important sera confié, il reste incertain si la nouvelle édition sera inférieure ou préférable à la précédente. [...] L'*Encyclopédie* peut aisément s'améliorer ; elle peut aussi aisément se détériorer<sup>21</sup>.

Le thème de l'orgueil, de la prétention et de la vanité est d'ailleurs souvent repris par les ennemis des philosophes. Dans sa satire, Moreau estime que le principe directeur des « Cacouacs » (les philosophes) est de vouloir « être admiré par un plus grand nombre.<sup>22</sup> » Fréron rapporte les propos du père Guénard qui, en pleine séance de l'Académie française, dénonce la doctrine « fière et indocile » de ces mêmes philosophes<sup>23</sup>. Mais c'est Palissot qui décrit le mieux l'opinion que l'on a d'eux. Dans ses *Petites lettres sur de grands philosophes*, il fait s'exprimer ainsi ses ennemis : « nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis<sup>24</sup>. » Il affirme plus loin que « ni les *cabales*, ni l'*enthousiasme*, ni le *manège*, ni l'*audace*, ni la *singularité* » ne réussirent à établir durablement une réputation, insinuant par là que les philosophes cherchent à édifier la leur par tous ces moyens

<sup>19</sup> Palissot de Montenoy, « Sentiments de l'auteur sur le dictionnaire de l'*Encyclopédie* » cité par Jean-Louis Vissière, *La secte des empoisonneurs. Polémiques autour de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*, Aix en Provence, Publications de l'Université de Provence, 1993, p. 122.

<sup>20</sup> « Extrait d'un mémoire présenté en 1768 à Monsieur le Chancelier par MM.\*\*\*, Libraires de Paris, pour obtenir la permission de faire une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* en France » dans Diderot, *Encyclopédie I (lettre A)*, édition critique et annotée présentée par John Lough et Jacques Proust, Paris, Hermann, 1976, p. 79-81. Il y énumère les causes des défauts de l'ouvrage : « On n'eut pas le temps d'être scrupuleux sur le choix des travailleurs... » ; « Les articles communs à différentes matières ne furent point faits, précisément parce qu'ils devaient l'être, par plusieurs... » ; « L'on négligea de remplir les renvois qui appartenaient à la partie même dont on était chargé... » ; « Il n'y eut aucune correspondance rigoureuse entre le discours et les figures... » ; « La modicité des honoraires jeta les éditeurs et les travailleurs dans le découragement. »

<sup>21</sup> *EDR*, article « Encyclopédie » (Diderot).

<sup>22</sup> Jacob-Nicolas Moreau, *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, Amsterdam, 1757, p. 19.

<sup>23</sup> *Année littéraire...*, 1755 (tome VI), p. 90.

<sup>24</sup> Charles Palissot de Montenoy, « Petites lettres sur de grands philosophes » dans *Œuvres complètes de M. Palissot*, t. I., Paris, L. Collin, 1809, p. 274 (document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF).



négatifs<sup>25</sup>. En effet, une « cabale », selon le *Dictionnaire de l'Académie française* (1762) est « un complot de plusieurs personnes qui ont un même dessein. » Le mot, précise-t-on, « se prend en mauvaise part<sup>26</sup> ». Le terme « enthousiasme » décrit un « mouvement extraordinaire d'esprit causé par une inspiration qui est ou qui paroît divine<sup>27</sup> », ce qui n'est pas particulièrement négatif, mais Voltaire lui-même précise que l'enthousiasme, dans son dernier degré, « peut se confondre avec le fanatisme<sup>28</sup>. » Le terme « manège » s'emploie au figuré pour signifier « certaines manières d'agir adroites et artificieuses<sup>29</sup> », ce à quoi le *dictionnaire de Trévoux* renchérit en ajoutant qu'il se dit aussi « de l'art de manier les esprits, et les conduites à ses vues ou à ses fins<sup>30</sup>. » Quant à l'« audace », il s'agit d'une « hardiesse excessive<sup>31</sup>. » Employé seul, le mot « se prend ordinairement en mauvaise part » et signifie alors « hardiesse mêlée d'insolence et de témérité<sup>32</sup>. » Finalement, la « singularité » est une « manière extraordinaire d'agir, de penser, de parler, etc. différente de celle de tous les autres<sup>33</sup>. » Le *dictionnaire de Trévoux* ajoute que le terme s'utilise aussi « dans un mauvais sens » pour « des choses particulières ou extraordinaires », donnant pour exemple de ce sens une citation du cardinal Bellarmin particulièrement parlante dans ce contexte : « Les esprits faux et guindés cherchent à se distinguer par des *singularités*, et par des choses outrées et extraordinaires<sup>34</sup>. »

À partir de ces quelques témoignages représentatifs, on peut déduire quatre chefs d'accusation particuliers contre les tenants de la « nouvelle philosophie ». Tout d'abord, celui déjà mentionné d'« orgueil ». Selon leurs opposants, les philosophes cherchent à être abusivement admirés et valorisent de manière exagérée leurs propres œuvres et ce, au détriment même de leurs concurrents. La confiance des auteurs de l'*Encyclopédie* en l'être

<sup>25</sup> Palissot de Montenois, « Petites lettres sur de grands philosophes... », p. 280. Nous mettons en italique.

<sup>26</sup> *Dictionnaire de l'Académie française* (1762) dans le *Grand atelier historique de la langue française* (CD-ROM des éditions Redon), article « Cabale ».

<sup>27</sup> *Dictionnaire de l'Académie française...*, article « Enthousiasme ».

<sup>28</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Garnier Frères, 1967, p. 527. Le passage que nous citons n'apparaissait pas dans l'article « Enthousiasme » originel du *Dictionnaire philosophique*. Il a été ajouté en 1771 dans les *Questions sur l'Encyclopédie*.

<sup>29</sup> *Dictionnaire de l'Académie française...*, article « Manège ».

<sup>30</sup> *Dictionnaire de Trévoux* (1743), dans le *Grand atelier historique de la langue française* (CD-ROM des éditions Redon), article « Manège ».

<sup>31</sup> *Dictionnaire de l'Académie française...*, article « Audace ».

<sup>32</sup> *Dictionnaire de Trévoux...*, article « Audace ».

<sup>33</sup> *Dictionnaire de l'Académie française...*, article « Singularité ».

<sup>34</sup> *Dictionnaire de Trévoux...*, article « Singularité ».

humain et ses capacités va également à l'encontre d'une longue tradition religieuse de soumission et d'humilité. L'orgueil est bien sûr un des sept péchés capitaux : il n'est donc pas étonnant qu'on l'utilise de manière dépréciative afin de rabaisser le crédit des philosophes<sup>35</sup>. Par ailleurs, on leur reproche la « nouveauté » de leurs idées<sup>36</sup>. Dans un monde fondamentalement conservateur, où la tradition joue un rôle capital – la justice même du royaume étant en bonne partie basée sur ce concept, avec l'enchevêtrement des nombreuses « coutumes » locales – les nouvelles théories développées par les philosophes ne peuvent être que choquantes pour plusieurs. Avec la nouveauté vient l'insolence et même, ce qui est inacceptable pour conserver l'ordre du royaume, l'insoumission. Bien des gens estimeront que ces « singularités », ces « originalités » (ces termes sont à prendre ici dans un sens évidemment péjoratif) ne peuvent que nuire à l'équilibre fragile établi par les anciennes habitudes. Les interprètes contre-révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle auront beau jeu d'utiliser ces témoignages critiques pour expliquer la rupture de 1789 : les dénonciateurs de la nouveauté, dont ils s'estiment les héritiers, apparaîtront soudainement comme d'habiles visionnaires qui avaient prévu la disruption sociale causée par l'abandon de la tradition.

En troisième lieu, c'est l'« extrémisme » des philosophes que l'on dénonce. L'« enthousiasme » dont ils font preuve inquiète. C'est qu'on considère, comme on l'a déjà souligné, que l'enthousiasme mène au fanatisme, mode de raisonnement et d'action honni. Il n'est alors pas rare, dans les disputes, de voir les deux partis se lancer des accusations réciproques de fanatisme. Le fanatique s'oppose directement au modèle classique largement admis de l'honnête homme, réservé et discret par nature, duquel dérive d'ailleurs le modèle du philosophe dont se réclament les auteurs de l'*Encyclopédie*<sup>37</sup>. Pour les

<sup>35</sup> Voici par exemple comment Fréron décrit les philosophes (*Année littéraire...*, 1766 (tome I), p. 4) : « Ces gens-là, Monsieur, ont un amour-propre dont vous n'avez point d'idée ; c'est un amour-propre à part, qui ne peut se comparer aux amours-propres ordinaires. Ils se croient et se disent sans façon les lumières de leur siècle, l'honneur de leur Patrie, les législateurs de l'humanité, les oracles de l'univers, parce qu'ils exercent le mécanisme, aujourd'hui si commun, de tracer quelques lignes de prose ou de poésie. Ils ignorent que le premier mérite de l'homme en société, quel que soient ses titres, ses talents et ses emplois, est de ne les afficher jamais, et d'être simple, modeste et sensible. » Il réaffirme ainsi sa foi dans les valeurs véhiculées par le modèle de l'*honnête homme*.

<sup>36</sup> Fréron, encore lui, s'en plaint dans l'*Année littéraire* de 1762 (tome I), p. 39 : « ...les Encyclopédistes pouvoient traiter ces matières si délicates avec plus de prudence et de jugement, et se sauver de la fureur d'établir *une façon de penser à eux*. » C'est Fréron qui souligne.

<sup>37</sup> Sur les liens entre l'honnête homme, le philosophe et la modestie, on peut toujours lire avec profit le court texte de César Chesneau Du Marsais, « [Le] philosophe » dans Duchosal et Million (éd.), *Œuvres de Dumarsais*, 6, Paris, Pougin, 1797 [le texte original est daté de 1756] (document numérisé en mode texte

adversaires des philosophes, cet extrémisme est d'autant plus inquiétant qu'il est généralement accompagné d'une volonté d'exclusivité qui amène ses tenants à non seulement se louer et à se protéger entre eux (une critique qui revient souvent sous la plume des adversaires des philosophes) mais aussi à attaquer directement leurs concurrents par tous les moyens possibles, fussent-ils à l'encontre même de leurs principes généraux. C'est ce à quoi Palissot fait allusion dans ses *Petites lettres* : « À force de crier à la persécution, on devenait effectivement persécuteur ; et l'intolérance, incommode par-tout ailleurs, allait se placer dans le sanctuaire des muses<sup>38</sup>. » On se rappelle par ailleurs que D'Alembert, un des premiers à monter aux barricades pour défendre l'*Encyclopédie* contre toute censure, n'hésitait pas à écrire à Malesherbes pour lui demander de supprimer tout simplement les périodiques le critiquant. On connaît aujourd'hui son action contre le *Journal des savants*, les *Mémoires de Trévoux* et l'*Année littéraire*<sup>39</sup>... Il n'est donc pas étonnant que la quatrième accusation soit celle de « complot ». Qu'il s'agisse d'une « cabale », d'une « intrigue » ou d'un « manège », les adversaires des nouveaux philosophes sont convaincus, comme nous l'avons déjà vu, que ceux-ci s'organisent en un groupe cherchant à contrôler la République des Lettres et l'opinion publique. Les accusations, visant tout d'abord strictement le domaine littéraire (et, par extension, celui du « goût<sup>40</sup> »), iront en augmentant graduellement : on finira par dénoncer un complot général visant la religion et la monarchie française, théorie qui, encore une fois, rebondira largement après les événements révolutionnaires. On retrouvera ce discours de manière particulièrement éloquente chez Barruel.

À partir de ces quatre accusations, « orgueil », « nouveauté », « extrémisme » et « complot », les adversaires des philosophes ont su monter une image inquiétante de la « secte encyclopédique ». Leurs reproches sont suffisamment précis pour être étayés par plusieurs exemples concrets offerts par le comportement des hommes de lettres. Ils

---

extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF), p. 25-41 (et en particulier les p. 36-39). L'article « Philosophe » de l'*Encyclopédie* en est d'ailleurs une simple retranscription.

<sup>38</sup> Palissot de Montenois, « Petites lettres sur de grands philosophes... », p. 273.

<sup>39</sup> « Lettre de D'Alembert à Formey, 24 mai 1752 » dans Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, Tome second, Berlin, Chez François de La Garde, 1789, p. 47-49 ; Jean Balcou, *Fréron contre les philosophes*, Genève/Paris, Librairie Droz, 1975, p. 111-115 et 119.

<sup>40</sup> On retrouve là un écho des velléités de D'Alembert relatives au contrôle de la philosophie et du « goût » par les gens de lettres (Jean le Rond D'Alembert, « Essai sur la société des gens de lettres et des grands » dans *Œuvres complètes*. Tome quatrième, Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 372.).

obtiennent par le fait même une crédibilité accrue. Ils sont cependant également suffisamment vagues pour pouvoir s'adapter à une grande variété de situations. C'est ce dernier point qui constitue leur force, d'autant plus qu'une grande variété d'accusateurs, aux motifs idéologiques parfois fort différents, peuvent les utiliser. Que des adversaires littéraires reprochent leur style d'écriture aux philosophes n'a pas un grand impact pour des dévots cherchant à défendre la religion. Mais lorsque c'est d'orgueil ou d'extrémisme que l'on accuse la « secte », les attaques peuvent être reprises par tous, jésuites, jansénistes ou simples rivaux intellectuels... L'adaptation de l'accusation de complot, qui de littéraire devient politique et religieux, en est le meilleur exemple.

## 2. Un sens à l'histoire : le progrès

Si le sens à donner à la raison en tant que démarche intellectuelle est un des enjeux primordiaux de la lutte caractérisant les Lumières, il n'est pas le seul. Encore une fois, Kant peut nous servir de point de départ. Lorsqu'il parle des Lumières comme « la sortie de l'homme de l'état de tutelle<sup>41</sup> », il présuppose deux états possibles chez l'homme, dont l'un est plus avancé que l'autre : liberté (maturité) *versus* tutelle (minorité). Kant valorise de toute évidence l'état de « maturité » que permettent d'atteindre les Lumières<sup>42</sup>. D'autres interprétations sont cependant possibles : les conservateurs, partisans du pouvoir traditionnel, contesteront cette hiérarchie des valeurs, tout comme les adeptes du rousseauisme (suivis par les romantiques), qui associeront plutôt l'idée de liberté à un état ancien, une « minorité » idyllique identifiée à l'« état de nature » dont l'homme n'aurait jamais dû sortir. C'est tout un débat sur la valeur morale de l'évolution qui s'ensuit, caractéristique de l'époque des Lumières<sup>43</sup>. Mais quelle que soit la position défendue, ce qui importe plus que les interprétations que l'on en fait, c'est le cadre conceptuel ainsi établi. Le passage d'un état à un autre, qu'on le favorise ou qu'on s'y oppose, fait référence

<sup>41</sup> Kant, « Réponse à la question... », p. 43.

<sup>42</sup> Les idées d'enfance et d'erreur étaient d'ailleurs souvent liées dans l'esprit des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'enfant n'étant pas un état particulier de l'être humain mais bien un homme encore incapable de faire pleinement usage de sa raison (Hervé Toboul, « La représentation de l'enfant dans l'*Encyclopédie* », *L'Encyclopédie et ses lectures*. Actes du colloque 13-14 décembre 1985, Éditions de l'École normale de Calvados, 1987, p. 95-96).

<sup>43</sup> Jean-Marie Goulemot, « Progrès » dans Goulemot, Masseau et Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature...*, p. 172.

à une notion fondamentale désormais mise de l'avant, celle de *progrès*. Ce progrès peut évidemment prendre de multiples formes<sup>44</sup> mais de manière générale, il oppose un présent (ou un futur) à un passé qu'il faut apprendre à « dépasser » ou non, selon les valeurs que l'on souhaite défendre.

La tension créée par la possibilité de cette évolution n'est pas nouvelle : elle est latente depuis l'humanisme renaissant des débuts du *Quattrocento* italien<sup>45</sup>. Elle trouve à s'exprimer de plus en plus clairement sous une forme littéraire et philosophique à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avec la Querelle des Anciens et des Modernes<sup>46</sup>. Les questions débattues au XVIII<sup>e</sup> siècle sont fondées en grande partie sur cette problématique exprimée au cours du règne de Louis XIV : peut-on surpasser les réalisations des Anciens ? L'essor de la notion de progrès fait de cette dispute un des moments importants de l'histoire des idées, bien que son interprétation se révèle aujourd'hui plus complexe qu'on ne l'a longtemps cru<sup>47</sup>. En effet, depuis Auguste Comte, on a souvent simplifié la situation en faisant des Modernes, avec Fontenelle au premier rang, les premiers propagateurs de cette idée de progrès illimité. Une analyse plus approfondie révèle cependant que les positions de chacun étaient beaucoup moins claires et tranchées. Chantal Grell le démontre bien lorsqu'elle souligne que le dessein des Modernes étant d'ériger le goût et l'esprit du siècle de Louis XIV en « norme absolue », au-dessus des réalisations de l'Antiquité, toute idée de progrès dans le futur devenait impossible, reléguant la notion dans un passé indispensable pour assurer la supériorité du présent où venait « s'anéantir l'histoire<sup>48</sup> ». Mais même si l'idée de progrès ne s'insère pas aussi aisément dans le système d'argumentation des opposants de la Querelle, il est incontestable que les discussions provoquées par les deux

---

<sup>44</sup> Entre la théorie cyclique de l'histoire de la Renaissance et celle du progrès linéaire posée par Fontenelle, on trouve diverses variations mitoyennes, comme celle des cycles ascendants de Perrault. Sur l'idée de progrès au XVIII<sup>e</sup> siècle, on peut consulter Jochen Schlobach, « Anciens et Modernes (Querelle) » dans Michel Delon, dir. *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 75-79 ; Jochen Schlobach, « Progrès » dans Delon, dir. *Dictionnaire européen des Lumières...*, p. 905-909 ; Goulemot, « Progrès » dans Goulemot, Masseau et Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature...*, p. 172-173 ; Robert Nisbet, *History of the Idea of Progress*, New York, Basic Books, 1980 ; Georges Gusdorf, *Les principes de la pensée au siècle des Lumières. Les sciences humaines et la pensée occidentale*, tome IV. Paris, Payot, 1971.

<sup>45</sup> Gusdorf, *Les principes de la pensée...*, p. 316.

<sup>46</sup> Schlobach, « Anciens et Modernes (Querelle) », ..., p. 75-76.

<sup>47</sup> Nisbet, *History of the Idea of Progress...*, p. 151.

<sup>48</sup> Chantal Grell, *Le Dix-huitième siècle et l'antiquité en France. 1680-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995, p. 416 et 429-430.

groupes permirent à la notion de se dégager de plus en plus nettement et d'atteindre une clarté suffisante pour qu'une réflexion sur sa valeur soit engagée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Avec l'idée de progrès, peu importe les modalités particulières qu'on lui attribue, le siècle des Lumières s'ouvre tout entier au vertige de l'histoire. Pas cette histoire classique que l'on écrivait avec grand style d'une plume alerte et éloquente, qui ne s'embarrassait guère des détails précis mais préférait présenter un vaste tableau moral où l'on pouvait découvrir la variété des caractères, une « anatomie spirituelle des actions humaines<sup>49</sup> ». Cette histoire-là ne supportait pas le changement suggéré par la notion de progrès ou d'évolution. Au contraire, elle cherchait à établir des vérités universelles. Les leçons léguées par l'histoire grecque ou romaine devaient pouvoir s'appliquer aussi aisément aux Anciens qu'aux Modernes. Cette histoire-là était moins une étude du passé qu'un théâtre de morale. Elle était cependant mise à mal par l'établissement de nouvelles chronologies, par les recherches incessantes des érudits qui mettaient en doute ce qui était certitude auparavant. Bientôt, on ne put plus être sûr de quoi que ce soit : l'ombre du pyrrhonisme s'étendait sur l'histoire. Paul Hazard, dans sa fameuse *Crise de la conscience européenne*, fait la démonstration de la faillite de ce type d'histoire<sup>50</sup>. Mais nous ne croyons cependant pas, comme il le rapporte, que le sentiment même d'historicité en ait été affecté<sup>51</sup>. Au contraire, l'incertitude devant le passé amena les savants des Lumières à réfléchir de plus en plus sérieusement sur les changements qu'opère le cours du temps. En perdant sa fixité, l'histoire demandait à être considérée sous un jour nouveau. Aux anciennes convictions ébranlées, à l'esprit de système rassurant, on devait substituer la méthode expérimentale défendue par les partisans de Newton, sorte de positivisme avant la lettre<sup>52</sup>.

Pour l'histoire pratiquée par les hommes de lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette méthode expérimentale basée sur l'observation prend de multiples formes : numismatique et connaissance des antiquités, diplomatique et études littéraires, chronologie et mesure du temps, géographie et mesure de l'espace, etc. La variété des résultats obtenus par cette

<sup>49</sup> Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Fayard, 1961 [1935], p. 37.

<sup>50</sup> Hazard, *La crise de la conscience...*, partie I, chapitre II : De l'ancien au moderne, p. 26-47.

<sup>51</sup> Hazard, *La crise de la conscience...*, p. 27.

<sup>52</sup> Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 [1963], p. 160.

érudition permet d'envisager la construction d'une nouvelle histoire qui intègre, cette fois, les changements observables dans l'espace et le temps. Il est possible que la conjugaison de cette idée de variabilité avec la conception chrétienne linéaire du temps (par opposition à une vision cyclique et répétitive) ait favorisé l'émergence de la notion de progrès. Mais ce qui est certain, c'est que l'intérêt de la notion d'historicité s'est accru considérablement tout au long de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'on a commencé à l'appliquer à tous les domaines de la connaissance. Avec Buffon, l'on se prend à envisager une histoire naturelle de la Terre et des animaux, ouvrant doucement la porte au transformisme des espèces<sup>53</sup>. L'idée d'une histoire de l'homme, maillon de la chaîne animale, prend aussi de l'expansion. Toutes les caractéristiques de cette espèce sont soudain soumises à cette nouvelle historicité, qu'il s'agisse de la société (idée du passage de l'homme naturel solitaire à l'homme social grégaire, études sur l'émergence de la noblesse, etc.), de la politique (idée d'un pacte, d'un contrat plutôt que de droits divins établis de tous temps), de la langue<sup>54</sup>, des arts et des sciences (le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* s'attache à en retracer l'évolution depuis la Renaissance), etc. La religion elle-même se voit analysée sous cet angle par des exégètes tels que Richard Simon. L'étude érudite de la patristique mène à découvrir l'évolution – et donc les changements – du christianisme à travers les âges.

En l'absence de théories relativistes permettant d'envisager la diversité anthropologique rapportée par les voyageurs et les missionnaires, on privilégie une lecture historique. Les différents peuples rencontrés témoigneraient des stades différents de l'histoire humaine : l'étude des tribus dites « sauvages » permettrait donc de mieux comprendre le passé de l'Europe<sup>55</sup>. Le sensualisme lockien favorise même des interrogations métaphysiques axées sur une dimension temporelle. On s'intéresse à la manière par laquelle les hommes *deviennent* ce qu'ils sont. Pour mieux comprendre

<sup>53</sup> Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995 [1971], p. 274.

<sup>54</sup> Le père de Charlevoix, après Lafitau (Anthony Pagden, *The Fall of Natural Man. The American Indian and the Origins of Comparative Ethnology*, Cambridge University Press, 1986 [1982], p. 204-205) se base sur l'évolution des langues pour mieux connaître le passé des Amérindiens (François-Xavier de Charlevoix, « Dissertation préliminaire sur l'origine des Américains » dans *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*. Éditions critique par Pierre Berthiaume, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, p. 154-155).

<sup>55</sup> Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 291 ; Pagden, *The Fall of Natural Man...*, p. 1-2 ; Duchet, *Anthropologie et histoire...*, p. 12.

comment ils appréhendent leur environnement, on recrée artificiellement l'émergence de leurs sens. L'idée n'est pas nouvelle mais elle connaît une vogue certaine au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Condillac analyse les réactions de sa statue, Diderot se questionne sur les perceptions des aveugles... Tout change, tout évolue. Dans de telles conditions, on ne s'étonnera bien sûr pas de l'importance phénoménale prise par la question de l'éducation au cours de cette époque. Si l'esprit humain n'est pas fixe lui non plus, pourquoi ne serait-il pas perfectible ? Les projets éducatifs abondent tout au long du siècle et les controverses à leur sujet font rage, des contestations provoquées par l'article « Collège » de l'*Encyclopédie*, qui remettait en question l'enseignement humaniste traditionnel, à la condamnation de l'*Émile* de Rousseau<sup>56</sup>. Cette passion pour l'éducation se manifestera de plus en plus librement après la suppression de l'ordre des jésuites et de leur réseau de collèges. Elle s'épanouira hardiment avec la Révolution...

Tous ces phénomènes, aussi différents soient-ils, procèdent d'un même esprit général : la constatation, consécutive à l'écroulement des certitudes anciennes, que le monde n'est pas stable mais mouvant, en changement continu. Cette fluidité nouvelle affecte tous les aspects du savoir, y compris la perception de l'histoire. Elle introduit également le doute. Les anciens monuments intangibles de la connaissance font désormais place à des édifices parfois chancelants, parfois simplement inconsistants. Il devient alors légitime de s'interroger sur la valeur même de ces constructions : le progrès, la civilisation, le luxe, les arts et les sciences, sont-ils bénéfiques ? Le recul de la croyance en l'immanence divine entraîne avec lui celui des convictions absolues et laisse la place aux questionnements formulés par Rousseau.

Il est vrai que la forme la plus radicale de l'idée de progrès, celle d'un progrès linéaire continu et ininterrompu a été plus ou moins récusée par la plupart des penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, peu importe leur allégeance philosophique. Dans l'article « Encyclopédie », Diderot doute ainsi de la possibilité d'un accroissement illimité des connaissances. Il précise cependant :

---

<sup>56</sup> Roger Chartier, Dominique Julia et Marie-Madeleine Compère, *L'éducation en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société d'enseignement supérieur, 1976, p. 207. Voir aussi Marcel Grandière, *L'idéal pédagogique en France au dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998.



On ignore, à la vérité, quelle est cette limite. On ne sait jusqu'où tel homme peut aller. On sait bien moins encore jusqu'où l'espèce humaine iroit, ce dont elle seroit capable, si elle n'était point arrêtée dans ses progrès. Mais les révolutions sont nécessaires ; il y en a toujours eu, et il y en aura toujours...<sup>57</sup>

Sa position demeure toutefois ambiguë. Si le rôle de l'*Encyclopédie* est de devenir « un sanctuaire où les connaissances des hommes [seront] à l'abri des tems et des révolutions<sup>58</sup> », c'est qu'une « révolution » interrompant l'avancée du progrès humain est possible, sinon probable. Il est par ailleurs évident que le rôle de l'ouvrage est justement d'éviter qu'une catastrophe de ce genre n'empêche le perfectionnement et la préservation des connaissances. La justification diderotienne du projet encyclopédique est donc paradoxale puisqu'elle suppose une éventuelle interruption du développement des arts et des sciences tout en permettant de surmonter ce même blocage.

Alors, le progrès ininterrompu est-il possible ou non ? Si les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle n'ont pas voulu trancher définitivement, il n'en reste pas moins que le concept de « Lumières » est particulièrement lié à la notion de progrès. Comme l'indique Georges Gusdorf, les « Lumières » ne sont envisageables que dans la perspective d'un « mouvement de l'esprit humain », puisque la simple possession de la sagesse et de la connaissance est insuffisante : « la tâche de l'intellectuel est de contribuer au 'progrès des lumières', qui prépare l'humanité à un avenir meilleur<sup>59</sup>. » Trouver un sens à la notion de progrès permettait aux penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle de donner une signification non seulement à l'histoire mais aussi à l'ensemble du mouvement des Lumières. Les philosophes ont pu douter de la valeur du progrès mais le sens de leur combat y est, de manière paradoxale, inextricablement lié. La vision unique de l'histoire qui en découle, même si elle n'est pas complètement assumée par les philosophes, contribue à les éloigner de manière encore plus fondamentale de leurs adversaires. En se définissant comme défenseurs de la raison et du progrès, les philosophes se sont enfermés dans un cadre idéologique et ont de même précipité leurs adversaires à l'intérieur d'une structure mentale artificielle sous laquelle on a aujourd'hui encore peine à entrevoir la vérité.

<sup>57</sup> EDR, article « Encyclopédie » (Diderot).

<sup>58</sup> EDR, « Discours préliminaire des éditeurs » (D'Alembert). L'article « Encyclopédie » présente aussi des réflexions similaires.

<sup>59</sup> Gusdorf, *Les principes de la pensée...*, p. 310.

### 3. Ombres et Lumières : les deux opposants

Raison et progrès : on retrouve ici la méthode et le sens des Lumières. *Une* des méthodes et *un* des sens possibles, vu la diversité composant les philosophies des Lumières. Mais une méthode et un sens particulièrement importants, autour desquels les autres options vont souvent simplement s'afficher en complément ou en réaction. La signification exacte de ces notions donnera lieu à de vigoureuses disputes, ce qui n'est pas étonnant vu l'importance au moins vaguement pressentie de l'enjeu, soit l'orientation générale de la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'autres idées-forces gravitent autour des deux notions de raison et de progrès : « nature », « bonheur », « liberté », « tolérance » et même déjà, sous forme émergente, « égalité », mais elles ne sont souvent que des émanations des deux concepts principaux. C'est en grande partie autour de ces idées que seront conceptualisés symboliquement les deux camps supposés s'affronter dans le combat des Lumières. Car le terme de « Lumières », même si cela n'est pas toujours explicite, implique en effet forcément l'existence d'un double négatif, les « Ombres<sup>60</sup> ». Les lumières n'acquièrent une importance que lorsqu'elles se placent dans cette optique combattante : elles sont là pour faire reculer les ténèbres. Cette opposition prend spontanément une valeur morale lorsqu'on la rapproche d'autres couples antithétiques tels que bien/mal, positif/négatif, favorable/défavorable, vérité/erreur ou savoir/ignorance<sup>61</sup>.

L'image n'est pas neuve et on peut faire remonter la dualité symbolique ombres/lumières à plusieurs citations bibliques, en particulier celle-ci tirée de Jean III, 19-20 : « ...la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière de peur que ses œuvres ne soient dévoilées...<sup>62</sup> » L'acception religieuse de cette figure de style demeurera la seule utilisée durant très

<sup>60</sup> Delon, « Lumières (Représentations des) »..., p. 659 ; Roger, « La lumière et les Lumières »..., p. 172 ; René Pomeau, *L'Europe des Lumières : cosmopolitisme et unité européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Stock, 1966, p. 163.

<sup>61</sup> Mortier, « 'Lumière' et 'Lumières'... », p. 15. Voir aussi Gusdorf, *Les principes de la pensée...*, p. 297.

<sup>62</sup> *La Sainte Bible*, traduite sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Paris, Cerf, 1956.

longtemps : ce n'est qu'au XVII<sup>e</sup> siècle que les lumières divines ou évangéliques commencèrent à céder la place aux « lumières naturelles », représentant « l'ensemble des vérités directement accessibles à l'esprit humain par l'usage de la seule raison<sup>63</sup> ». Encore faut-il souligner que le sens religieux ne disparut pas pour autant ; il subsista dans des écrits tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour bien des penseurs chrétiens, les deux significations n'étaient pas incompatibles. Même si l'idéologie des Lumières avec un contenu historique, une doctrine et une finalité affirmée ne se retrouvent pas vraiment avant Condorcet – Kant fut le premier à offrir une définition du concept –, la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle vit une lente transformation du terme qui se mit à désigner spécifiquement « un mouvement d'émancipation intellectuelle, ainsi que l'époque qui l'a vu naître<sup>64</sup> ». C'est vers 1750 que la figure commence à prendre spécifiquement un aspect rationaliste, militant et volontiers anticlérical<sup>65</sup>. D'abord discrète, cette mutation s'impose définitivement au cours des années 1760 et 1770. C'est d'ailleurs vers cette époque que la question de l'extension et de la diffusion des Lumières se pose, faisant éclater un consensus jusque là presque unanime. L'imprécision qui accompagnait l'expression et ses transformations successives avait permis jusque là d'assurer la réussite de la métaphore. Le grand succès de l'image et du mouvement qu'elle représentait contraignit cependant chacun à se positionner plus clairement, sabotant par le fait même les alliances précédemment conçues. C'est ainsi que les « Lumières » retrouvèrent leurs « Ombres ».

La métaphore implique donc, sur un plan symbolique, la création de deux groupes adverses. Rétrospectivement, chacun de ces groupes se verra attribuer certaines caractéristiques<sup>66</sup>. Celui associé au côté lumineux prônera, à propos des notions majeures que nous avons définies, un usage illimité de la raison et admettra le progrès, donc la perfectibilité de l'être humain. Le groupe lié au côté ténébreux soutiendra (toujours sur un plan symbolique) l'opposé. On a bien vu que dans la réalité, les opposants ne peuvent être aussi aisément définis : les défenseurs des Lumières ne sont certes pas tous des tenants de

<sup>63</sup> Mortier, « 'Lumière' et 'Lumières'... », p. 16.

<sup>64</sup> Mortier, « 'Lumière' et 'Lumières'... », p. 25.

<sup>65</sup> Plusieurs éléments permettent sans doute d'expliquer cette transformation. Mortier (« 'Lumière' et 'Lumières'... », p. 29) y voit principalement l'action de l'*Encyclopédie*, dépôt et bilan provisoire d'un demi-siècle de « lumières ».

<sup>66</sup> Cette attribution est à la fois le fait d'un effort interne de définition et de l'imposition d'une vision extérieure définie par le groupe adverse.

l'idée de progrès, tout comme la majorité de leurs adversaires ne s'opposent pas à l'usage de la raison. La réalité est infiniment plus complexe et un personnage tel que Rousseau en est un exemple frappant. Mais sur un plan symbolique, la dualité idéologique est une simplification souvent tolérée, parfois même encouragée. La construction d'une telle métaphore s'est bien sûr effectuée sur le long terme. Le XIX<sup>e</sup> siècle dans son ensemble a servi de creuset pour la manipulation quasi alchimique de matières largement tirées des différentes idéologies révolutionnaires. Le processus s'est poursuivi tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à nos jours. Il est cependant primordial de noter que l'image ainsi créée était déjà utilisée par bon nombre d'intellectuels du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui se plaçaient eux-mêmes du côté des lumières. La postérité n'a donc fait qu'affiner un usage établi.

Ces penseurs possédaient en effet le sentiment très fort d'appartenir à une époque nouvelle, différente. Cette époque puisait ses sources dans la Renaissance italienne, s'épanouissait avec le classicisme français mais le surpassait sur bien des aspects. On retrouve clairement cette historisation des Lumières dans le *Discours préliminaire* de D'Alembert. Elle se découvre aussi en filigrane tout au long de l'*Encyclopédie*, un grand nombre d'articles débutant par un exposé historique sur l'évolution des connaissances relatives à la matière traitée. C'est ainsi que malgré l'ambiguïté des discours des auteurs de l'*Encyclopédie* relativement à la notion de progrès, l'idée s'y retrouve implicitement valorisée, ce dont témoigne l'usage de la métaphore lumière/ombre. L'image est simple : aux ténèbres succèdent les lumières. C'est ainsi que la période lumineuse de la Renaissance s'oppose à la période qui la précède, celle du moyen âge, que l'on caractérise ostensiblement de « ténébreuse » : « siècles ténébreux<sup>67</sup> », « tems ténébreux<sup>68</sup> », « labyrinthe ténébreux<sup>69</sup> »... Une hiérarchie des termes s'établit très clairement, les lumières étant associées à une image positive et les ténèbres, à une image négative.

Il en va de même pour la notion de raison, intimement liée par les auteurs de l'*Encyclopédie* à l'idée de « philosophie ». Du Marsais n'écrivait-il pas, dans son célèbre texte utilisé anonymement pour l'article « Philosophe » de l'*Encyclopédie*, que « la raison

<sup>67</sup> EDR, article « Elemens des sciences » (D'Alembert) [V.1672]

<sup>68</sup> EDR, article « Hellequin » (De Jaucourt)

<sup>69</sup> EDR, article « Histoire » (Voltaire) [VIII.1157]

est à l'égard du philosophe, ce que la grâce est à l'égard du chrétien, dans le système de Saint Augustin<sup>70</sup> » ? Lorsque dans l'article « Bramine » Diderot associe la philosophie et la lumière, il est donc tout à fait naturel qu'il lui oppose l'erreur et les ténèbres :

Tout se tient dans l'entendement humain ; l'obscurité d'une idée se répand sur celles qui l'entourent : une erreur jette des ténèbres sur des vérités contiguës, et s'il arrive qu'il y ait dans une société des gens intéressés à former, pour ainsi dire, des centres de ténèbres, bien-tôt le peuple se trouve plongé dans une nuit profonde. Nous n'avons point ce malheur à craindre : jamais les centres de ténèbres n'ont été plus rares et plus resserrés qu'aujourd'hui : la Philosophie s'avance à pas de géant, et la lumière l'accompagne et la suit<sup>71</sup>.

La « société de gens intéressés à former des centres de ténèbres » fait évidemment référence au groupe symbolique s'opposant à celui défendant les Lumières. Si le camp dit « des philosophes » se voit attribuer la notion de « Lumières », à celui des leurs adversaires (que le simple nom d'« antiphilosophes » désigne comme ayant été défini en réaction à celui des philosophes) échoie le parti des « Ombres » et cela, sans tenir compte réellement de la teneur de leurs convictions. Ces deux groupes, rappelons-le encore, sont des constructions idéologiques : on a vu l'éclatement réel de la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle. Chacun des camps est composé d'individus aux opinions très diverses qui recouvrent l'ensemble du spectre des possibilités intellectuelles.

N'ayant pas vraiment d'existence réelle en dehors du plan symbolique, il n'est pas étonnant que les contours des deux groupes opposés soient naturellement flous et difficiles à définir. S'il est possible de caractériser les noyaux durs de ces alliances (ceux partageant une idéologie dite inhérente au groupe, pour reprendre les termes de Robert Griffiths<sup>72</sup>), bien que cela même ne soit pas toujours évident, en particulier pour le camp des antiphilosophes, l'identification des marges exactes déterminant les partis (formées par ceux partageant une idéologie dite positionnelle) est carrément impossible à préciser. C'est que selon les occasions, les rôles peuvent être endossés par des personnes ou groupes différents. Le pasteur Samuel Formey et l'abbé de La Porte seront ainsi classés dans le clan des Lumières ou de leurs opposants selon les circonstances. Plusieurs personnalités liées au

<sup>70</sup> Du Marsais, « [Le] philosophe »..., p. 26.

<sup>71</sup> *EDR*, article « Bramine » (Diderot)

<sup>72</sup> Robert Griffiths, *Le Centre perdu. Malouet et les 'monarchiens' dans la Révolution française*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1988, p. 10.

pouvoir royal seront successivement adulées ou vilipendées par chacun des partis selon leur action favorable ou défavorable à chacun des groupes. Le Parlement, bastion obscurantiste janséniste, se verra soudainement doté d'une aura lumineuse lorsqu'il s'opposera à la Compagnie de Jésus.

Ce sont d'ailleurs les limites imposées par une telle grille de lecture qui complexifient notre interprétation de personnalités ayant toujours refusé de se placer dans un schéma aussi simple, comme Montesquieu ou Rousseau. Il est également intéressant de noter que la métaphore lumières/ombres n'est pas le monopole du clan des « philosophes ». En effet, leurs adversaires savent à l'occasion la manipuler à leur avantage. Fréron n'hésite ainsi pas à la retourner contre les « penseurs modernes » en inversant les rôles : « ils présentent des énigmes à deviner plutôt que des maximes à méditer, des ténèbres ou tout au plus des crépuscules à la place des lumières<sup>73</sup>. » Quant à Rousseau, s'il continue à utiliser l'image de la lumière, c'est pour mieux les dénigrer en transformant la brillance du savoir en une lueur trompeuse : « Professeurs de mensonge, c'est pour l'abuser [le peuple] que vous feignez de l'instruire, et, comme ces brigands qui mettent des fanaux sur des écueils, vous l'éclairez pour le perdre<sup>74</sup>. »

Pour reprendre l'allégorie de l'histoire en tant que théâtre, il serait juste de dire que cette pièce dramatique dont le sujet est un combat symbolique met en scène deux rôles principaux : les représentants des Lumières et leurs adversaires des Ténèbres. À la suite d'une double construction idéologique, élaborée sur le moment mais surtout réinterprétée par la suite, ces abstractions se voient incarnées en deux groupes rivaux, les « philosophes » et les « antiphilosophes ». Rappelons que tout ceci se joue d'abord et avant tout sur le plan symbolique (ce qui justifie d'autant plus l'emploi de la métaphore théâtrale) et qu'il n'est donc pas surprenant que les pratiques authentiques, constatées à l'aide des archives, puissent se révéler être en décalage avec ce récit. Au cours des différentes représentations de la pièce, les deux rôles principaux sont tenus successivement par une variété d'acteurs,

<sup>73</sup> *Année littéraire...*, 1758 (tome III), p. 4.

<sup>74</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Jean-Jacques Rousseau, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*, Amsterdam, Rey, 1763, p. 76 (document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF).

donnant ainsi au drame symbolique une dimension plus réaliste. C'est cette incarnation d'un rôle général dans une réalité concrète que nous confondons souvent avec les véritables acteurs historiques. Ainsi que l'a démontré Catherine Maire, la Compagnie de Jésus symbolique vilipendée par les jansénistes du Parlement n'est pas l'équivalent exact des véritables jésuites<sup>75</sup>. Semblablement, le Parlement de Paris ne peut prétendre s'identifier à Port-Royal que sur un plan métaphorique : le lien entre les deux réalités historiques n'a aucune consistance tangible. Il en va de même pour la lutte entre les philosophes et les antiphilosophes. Les acteurs historiques qui incarnent ces deux groupes ne doivent pas être identifiés complètement avec les rôles symboliques qu'ils tiennent : ils ont souvent bien d'autres raisons pratiques d'agir comme ils le font que celles qu'on leur attribue symboliquement. Ces deux réalités différentes peuvent se recouper sans jamais pour autant s'amalgamer complètement.

Certains de ces acteurs sont plus mémorables que d'autres. Leur prestation aura été plus convaincante et surtout, aura eu un impact plus grand, une meilleure diffusion. C'est leur image que nous aurons en tête lorsque nous penserons à l'un des deux groupes : philosophes ou antiphilosophes. Le sujet de notre étude est d'ailleurs la relation entretenue entre deux de ces principaux protagonistes. Du côté des Lumières et des philosophes, on retrouvera les encyclopédistes<sup>76</sup>. Du côté de leurs adversaires, ce sera la Compagnie de Jésus. Les liens entre les deux clans sont complexes parce qu'ils coexistent sur plusieurs plans, voire s'interpénètrent. Plusieurs jésuites ont eu des relations directes avec les auteurs de l'*Encyclopédie*. Certains d'entre eux ont, pour diverses raisons, réagi vivement à sa publication ; pensons en particulier au père Guillaume François Berthier. Par ailleurs, les auteurs de l'*Encyclopédie* ont utilisé comme source pour plusieurs de leurs articles des textes jésuites. Ils ont également réagi plus ou moins fortement au procès intenté à la Compagnie par le Parlement de Paris. Des rapports réels existent donc entre les deux groupes. Mais il serait trop simple de s'en tenir à cela. L'image de la Compagnie de Jésus

---

<sup>75</sup> Catherine Maire, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 468-72.

<sup>76</sup> Starobinski utilisait également la métaphore théâtrale pour parler de l'*Encyclopédie*. Il le faisait cependant d'un autre point de vue, y voyant une scène de théâtre plutôt qu'un acteur (cité par Jean-Louis Libois, « Scénographie des planches de l'*Encyclopédie* », *L'Encyclopédie et ses lectures*. Actes du colloque 13-14 décembre 1985, Éditions de l'École normale du Calvados, 1987, p. 105).

que l'on retrouve dans les divers articles de l'*Encyclopédie* est bien moins le reflet de relations réelles que de la construction imaginaire d'une Compagnie de Jésus symbolique.

Cette représentation mythique présente une grande complexité car elle permet la cohabitation de plusieurs images parfois contradictoires. C'est ainsi qu'il est possible pour les auteurs de l'*Encyclopédie* d'à la fois valoriser le savoir et l'érudition jésuite tout en condamnant les excès de la Compagnie. Ce qu'on blâme (ou que l'on valorise, bien que cela soit plus rare) n'a pas pour autant de fondements réels : les attaques contre la doctrine régicide des jésuites en sont un bon exemple, puisqu'au cœur du XVIII<sup>e</sup> siècle, aucun des membres de la Compagnie n'oserait la professer ouvertement. C'est pourtant l'un des arguments qui revient sans cesse, y compris dans l'*Encyclopédie*, pour justifier l'expulsion de la Compagnie hors de France en 1762. Il nous appartient donc ici de décortiquer cette image symbolique pour mieux la comprendre et ainsi résoudre les contradictions parfois enregistrées dans le discours.

L'*Encyclopédie* et la Compagnie de Jésus, acteurs symboliques des lumières et des ténèbres en lutte ? C'est bien ce que suggère Grimm dans la *Correspondance littéraire* du 15 février 1757. Parlant des jésuites, il lance : « Il est naturel que *les enfants des ténèbres* redoutent *la lumière*, et qu'ils haïssent ceux qui la répandent parmi les hommes<sup>77</sup>. » Une telle citation résume bien la représentation que l'on pouvait se faire alors de l'opposition entre les deux groupes emblématiques. Il demeure cependant légitime de se demander : pourquoi l'*Encyclopédie*, pourquoi la Compagnie de Jésus ?

Qu'est-ce qui explique la puissance symbolique particulière de ces deux corps ? Précisons immédiatement qu'il nous aurait été possible de choisir d'autres symboles. Du côté des Lumières, pourquoi ne pas avoir choisi comme symbole l'Académie française ou les cafés et salons que l'intelligentsia de l'époque fréquentait passionnément ? Du côté des Ombres, pourquoi ne pas avoir préféré la Sorbonne, les intrigants de la Cour ou le Parlement de Paris ? Alors que l'Académie française, lentement gagnée par la vague philosophique, demeure tiraillée par des oppositions internes très fortes, d'ailleurs sujettes à

---

<sup>77</sup> Cité par Mortier, « 'Lumière' et 'Lumières'... », p. 33. Nous soulignons.



des manipulations extérieures, que les salons parisiens et les cafés se voient fréquentés par une faune diversifiée de toutes allégeances confondues, l'*Encyclopédie*, malgré les nombreuses difficultés de réalisation autant internes qu'externes qu'elle affronte, demeure un projet placé entièrement (c'est du moins la représentation que l'on s'en fait) sous le signe des Lumières et donc du clan philosophique. De l'autre côté, il faut admettre que la Sorbonne n'est pas aussi unanimement conformiste qu'elle peut le laisser paraître<sup>78</sup>, que la Cour est divisée, que les questions de pouvoir y importent bien plus que les disputes de la République des Lettres et que les Parlements jouent un rôle ambigu perçu à la fois comme très conservateur, du fait de l'influence qu'y ont les jansénistes, et réformateur, en s'opposant à l'arbitraire du pouvoir royal. Face à ces institutions, la Compagnie de Jésus semble un monument cohérent qu'on se plaît à condamner sans nuances dans le discours comme uniformément obscurantiste.

L'entreprise encyclopédique et la Compagnie de Jésus se détachent donc comme des symboles particulièrement forts. Dans les chapitres suivants, nous examinerons chacun de ces groupes un peu plus en détail afin de déterminer les raisons qui en ont fait des emblèmes de leurs partis respectifs.

---

<sup>78</sup> Loménie de Brienne, Morellet et Turgot n'en sont-ils pas issus ?

## Chapitre 3

### *L'Encyclopédie*

Les études contemporaines ont souvent eu tendance à offrir des descriptions dithyrambiques de l'*Encyclopédie* : « ...ce projet grandiose<sup>1</sup>... », « ...la plus formidable [entreprise] qui fût jamais conçue dans le domaine des idées...<sup>2</sup> », « ... la plus grande aventure éditoriale et intellectuelle du siècle des Lumières...<sup>3</sup> », « ... une entreprise sans précédent et sans égale dans l'histoire des lettres françaises [ainsi que] la plus grande entreprise d'édition qu'ait connue le monde occidental...<sup>4</sup> » Les historiens ont bien sûr apporté des nuances à ces formulations enthousiastes mais l'idée de la prééminence de l'*Encyclopédie*, qualifiée d'oeuvre majeure du parti philosophique au XVIII<sup>e</sup> siècle, demeure cependant bien ancrée dans les interprétations historiques actuelles. Elle semble être d'une telle évidence qu'on ne s'attarde qu'assez rarement à en analyser les raisons. Et pourtant, qu'est-ce qui rend réellement unique l'*Encyclopédie* ? Qu'est-ce qui la différencie, la met au-dessus de la majorité de la production des autres auteurs de la même époque ? Les réponses à cette question sont loin d'être évidentes. Il ne s'agit pas ici de remettre en doute l'importance intellectuelle et culturelle de l'*Encyclopédie*, mais plutôt de chercher à comprendre et à expliquer la place majeure qu'on lui a attribuée dans l'histoire des idées. Certaines hypothèses ont déjà été explorées : il s'agit alors de les incorporer à l'intérieur d'un portrait synthétique de la question encyclopédique que nous tracerons brièvement dans ce chapitre. Il subsiste cependant encore bien des questions dont le champ d'exploration nous semble encore à peu près vierge : il existe plusieurs documents, pas nécessairement inédits, à rattacher au domaine des études encyclopédiques et qui permettront de mieux éclairer les conditions de la diffusion et de la réception de cet ouvrage.

<sup>1</sup> Luc Alary, *Diderot. Biographie, étude de l'œuvre*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 31.

<sup>2</sup> Joseph Le Gras, *Diderot et l'Encyclopédie*, Amiens, Edgar Malfère, 1928, p. 150.

<sup>3</sup> François Moureau, *Le roman vrai de l'Encyclopédie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 142.

<sup>4</sup> Jean Haechler, *L'Encyclopédie. Les combats et les hommes*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 58.

Quels sont donc ces raisons qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, nous font considérer l'*Encyclopédie* comme une oeuvre phare de son époque, une référence incontournable ? L'historiographie à ce jour nous permet de repérer six facteurs principaux. Tout d'abord, on affirme souvent que l'*Encyclopédie* représente une innovation majeure par sa manière d'assembler et de traiter les données disponibles sur l'ensemble du savoir humain. On assure aussi régulièrement qu'on y retrouve une volonté de diffuser des idées nouvelles et subversives à propos de la religion et du gouvernement. On souligne également une nette reconnaissance publique de l'ouvrage et de son histoire, au moment de son élaboration. Cette visibilité est assurée grâce aux journaux et à une publicité soigneusement calculée. Il est aussi question de l'importance économique du projet d'édition. On mentionne parfois le pouvoir fédérateur de l'*Encyclopédie*, qui forge l'appartenance – ou la non-appartenance – de plusieurs à certains groupes intellectuels. Finalement, on parle d'une valeur symbolique dans la formation d'une mémoire historique interprétative, particulièrement développée du fait des événements révolutionnaires. À différents niveaux d'interprétation, chacun de ces points a son importance. Mais du fait de certains mythes colportés durablement par l'historiographie, il est nécessaire de les examiner attentivement afin de mesurer l'impact réel de chacun d'entre eux dans la construction de la représentation de l'*Encyclopédie*.

## 1. Des objectifs et une méthodologie

Qu'est-ce qui explique l'importance de l'ouvrage encyclopédique ? Une des observations que l'on retrouve le plus souvent sous la plume des historiens est l'affirmation selon laquelle la principale innovation de l'*Encyclopédie* se trouve dans ses objectifs et dans la méthode développée pour y parvenir. Il faut cependant d'abord noter le fait que le projet encyclopédique ne fut pas statique. Dans un premier temps, il ne fut question que de traduire le dictionnaire d'Ephraïm Chambers. On voulut ensuite l'améliorer quelque peu. Une équipe de taille limitée fut alors formée sous la direction de l'abbé Gua de Malves. Ce n'est qu'avec l'arrivée de Diderot et D'Alembert comme éditeurs que l'ouvrage commença à prendre véritablement de l'ampleur et que la volonté d'en faire quelque chose d'inédit commença à se manifester. En effet, aucun dictionnaire n'avait encore cherché à réunir

autour d'un même ouvrage autant de spécialistes de tous les domaines et de célébrités du monde littéraire.

Les objectifs premiers annoncés par Diderot et D'Alembert dans le *Discours préliminaire* ouvrant le premier tome n'étaient pourtant pas particulièrement novateurs. D'un côté, on concevait l'*Encyclopédie* comme une compilation de toutes les connaissances humaines disponibles. Des projets semblables existaient déjà en France : les dictionnaires universels de la fin du XVII<sup>e</sup> et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle en témoignent. Le dictionnaire de Furetière en 1690, celui de Corneille, celui de l'Académie française (tous deux publiés en 1694) et le *Dictionnaire de Trévoux* présentent tous un projet « totalisateur »<sup>5</sup>. Cette ambition universelle était d'ailleurs déjà celle des encyclopédies médiévales, l'effort en ce sens se poursuivant à la Renaissance<sup>6</sup>. De nombreux précurseurs à l'*Encyclopédie* existaient donc déjà<sup>7</sup>. Mentionnons également le fameux appel de 1736 du franc-maçon André-Michel Ramsay à créer un *Dictionnaire universel des arts libéraux et des sciences utiles*<sup>8</sup>. On a tenté à plusieurs reprises de lier ce projet à la réalisation effective de l'*Encyclopédie*, unissant ainsi encyclopédisme et franc-maçonnerie<sup>9</sup>. Il est cependant maintenant admis que les deux groupes ont généralement fonctionné de manière indépendante, très peu d'auteurs de l'*Encyclopédie* ayant été eux-mêmes francs-maçons<sup>10</sup>. La publication de l'*Encyclopédie* s'inscrit donc dans un mouvement de prolifération des dictionnaires et on peut réellement

<sup>5</sup> Annie Becq, « Continu et discontinu dans l'écriture de l'*Encyclopédie* : le choix de l'ordre alphabétique » dans *L'Encyclopédie et ses lectures*. Actes du colloque 13-14 décembre 1985, Éditions de l'École normale du Calvados, 1987, p. 18-19.

<sup>6</sup> Becq, « Continu et discontinu... », p. 19.

<sup>7</sup> On peut consulter à ce sujet : Madeleine Pinault, *L'Encyclopédie*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 1993, p. 3-13 ; Moureau, *Le roman vrai...*, p. 13-43 ; Frank A. Kafker, dir., « Notable Encyclopedias of the Seventeenth and Eighteenth Centuries: Nine Predecessors of the Encyclopedie », Oxford, The Voltaire Foundation, 1981.

<sup>8</sup> José A. Ferrer Benimeli, « Diderot entre les jésuites et les franc-maçons », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 4 (avril 1987), p. 69.

<sup>9</sup> Gustave Lançon, « Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1750 », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 19, II (avril-juin 1912), p. 293-317 ; Louis-Philippe May, « Note sur les origines maçonniques de l'*Encyclopédie* suivie de la liste des encyclopédistes », *Revue de Synthèse* (juin 1939), p. 181-190.

<sup>10</sup> Le plus célèbre d'entre eux, Voltaire, ne fut ainsi intronisé qu'à la toute fin de sa vie. G.-H. Luquet, « L'*Encyclopédie* fut-elle une entreprise maçonnique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 54, I (janvier-mars 1954), p. 23-31 et surtout Robert Shackleton, « The *Encyclopédie* and Freemasonry » dans W. H. Barber, dir., *The Age of Enlightenment, Studies Presented to Theodore Besterman*, Londres/Edimbourg, 1967, p. 223-237.

parler d'un effet de mode<sup>11</sup>. Les adversaires des philosophes et de l'*Encyclopédie* n'hésiteront d'ailleurs pas à adopter eux-aussi la forme du dictionnaire pour faire valoir leurs opinions<sup>12</sup>. Il est vrai que la majorité de ces dictionnaires n'aspirent pas à réunir l'ensemble du savoir humain. Le projet encyclopédique de compilation des connaissances pouvait n'être pas absolument nouveau, il est cependant juste de souligner que son ampleur était cependant inégalée. C'est donc moins par son objectif que par son ambition que l'*Encyclopédie* se démarque de ses prédécesseurs.

L'oeuvre de Diderot et D'Alembert se voulait cependant plus qu'un ouvrage exhaustif de référence : les éditeurs cherchaient également à y lier les diverses connaissances afin d'en démontrer l'ordre et l'enchaînement. Le titre même choisi, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, souligne clairement les deux fonctions principales revendiquées, soit compilation du savoir (dictionnaire) et organisation de ce savoir (encyclopédie). L'expression « dictionnaire raisonné » est importante puisqu'elle démontre qu'il s'agit d'un dictionnaire qui obéit à des règles qui ne sont pas aléatoires mais bien dictées par la raison. Les nombreux renvois disséminés à travers l'ouvrage, de même que l'arbre généalogique des sciences et des arts publié à la fin du *Discours préliminaire* témoignent tous de cette volonté de fonder sur la raison un « système des connaissances humaines ». Une telle tentative de systématisation ne se retrouve pas dans les dictionnaires universels précédant l'*Encyclopédie*, ce qui semblerait lui donner une certaine originalité. On la retrouve cependant dans Chambers, dont la traduction sert de base à l'*Encyclopédie*<sup>13</sup>, ainsi que dans le *Nouvel organe des sciences* de Bacon, une influence ouvertement admise par Diderot et D'Alembert dans le *Discours préliminaire*. La première critique émise par les *Mémoires de Trévoux* concerne d'ailleurs cette similitude, exagérée selon le père Berthier : « le système de ce Sçavant Anglois a été suivi de point en point et mot à mot par nos Auteurs ; toutefois avec une exception qu'il ne faut jamais oublier... [...] Cette exception est que le Chancelier montre

<sup>11</sup> Jean-Marie Goulemot, « Dictionnaire » dans Jean-Marie Goulemot, Didier Masseur et Jean-Jacques Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Minerve, 1996, p. 60.

<sup>12</sup> Didier Masseur, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 345.

<sup>13</sup> Becq, « Continu et discontinu... », p. 20. Mentionnons le fait que Chambers utilise lui aussi le système des renvois, même s'il le fait de manière moins développée que dans l'*Encyclopédie*.

presque toujours plus d'abondance et de fécondité dans le détail de son système<sup>14</sup>. » Devant les dénégations de Diderot, les *Mémoires de Trévoux* consacreront un article complet à démontrer point par point la ressemblance frappante entre les deux systèmes, niant par conséquent l'originalité du projet encyclopédique<sup>15</sup>. C'est donc moins dans le projet même de systématisation des connaissances que l'*Encyclopédie* innove que dans l'ampleur donnée à ce projet.

Cette ambition d'exhaustivité est palpable dans le *Prospectus* annonçant l'*Encyclopédie* et encore plus dans le *Discours préliminaire* du premier tome. On y affirme ainsi que l'*Encyclopédie* « doit contenir sur chaque Science et sur chaque Art, soit libéral, soit mécanique, les principes généraux qui en sont la base, et les détails les plus essentiels qui en font le corps et la substance<sup>16</sup>. » Elle s'érodera avec les crises successives qui frapperont l'ouvrage et c'est avec une amertume certaine que Diderot, une vingtaine d'années après le début de son implication dans l'*Encyclopédie*, jettera un regard rétrospectif sur «cette Entreprise, la plus vaste peut-être qu'on ait jamais conçue en Littérature...<sup>17</sup>» Le mémoire écrit en 1768 sur lequel Panckoucke s'appuiera pour justifier la nécessité de développer de nouveaux produits encyclopédiques (suppléments, tables, nouvelles éditions, *Encyclopédie méthodique*, etc.) est en effet un des constats les plus critiques de l'ouvrage<sup>18</sup>. Mais en 1751, au début du projet, l'optimisme des éditeurs témoigne de leurs visées exubérantes et de leur conception du savoir alors «conquérante et téméraire», opposée à la traditionnelle érudition «prudente et tatillonne<sup>19</sup>» :

...cet Ouvrage pourra, du moins un jour, tenir lieu de bibliothèque dans tous les genres à un homme du monde ; et dans tous les genres, excepté le sien, à un Savant de profession ; qu'il développera les vrais principes des choses ; qu'il en marquera les rapports ; qu'il contribuera à la certitude et aux progrès des connoissances humaines ; et qu'en multipliant le nombre des vrais

<sup>14</sup> *Mémoires de Trévoux*, 51 (janvier 1751), p. 317.

<sup>15</sup> *Mémoires de Trévoux*, 51 (mars 1751), p. 708-737.

<sup>16</sup> *EDR*, « Discours préliminaire » (D'Alembert).

<sup>17</sup> *EDR*, « Avertissement », tome VIII (Diderot).

<sup>18</sup> « Extrait d'un mémoire présenté en 1768 à Monsieur le Chancelier par MM.\*\*\*, Libraires de Paris, pour obtenir la permission de faire une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* en France » dans Diderot, *Encyclopédie I (lettre A)*, édition critique et annotée présentée par John Lough et Jacques Proust, Paris, Hermann, 1976, p. 79-81.

<sup>19</sup> Christian Albertan, « Les journalistes de Trévoux lecteurs de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 13 (octobre 1992), p. 116.

Savans, des Artistes distingués, et des Amateurs éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages<sup>20</sup>.

### 1.1. Un dictionnaire qui obéit avant tout à la raison

L'ambition encyclopédiste se voulait possible grâce à un recentrage du savoir, orienté désormais exclusivement sur la raison humaine, sur l'être humain et sur ce que ce dernier se révélait en mesure d'appréhender par lui-même. La métaphysique et la théologie, dont le rôle était autrefois considéré comme central, se retrouvaient soudainement placées en périphérie d'un domaine intellectuel investi par les sciences et les arts.

Il ne fallut pas très longtemps pour que plusieurs opposants à cette méthode se déclarent. Les premiers et probablement les plus méthodiques furent les jésuites des *Mémoires de Trévoux*. Sous la direction du père Berthier, bien avant que la question de l'irrégiosité de certains articles ne se pose, ils critiquèrent le projet encyclopédique d'abord et avant tout pour des raisons de méthodologie. Dans un premier temps, ils s'affirmèrent opposés à la volonté de totalité affichée par l'*Encyclopédie*. Leur position, plus réaliste que l'idéalisme affiché par les éditeurs Diderot et D'Alembert, les amenait à revendiquer la croyance en un « inconnaissable », un absolu que les travaux des hommes ne pourraient atteindre en ce monde<sup>21</sup>. Ils firent ensuite remarquer qu'en excluant du domaine du savoir la métaphysique et la théologie, de même que les notices historiques sur les rois, princes, saints et autres personnages notables de ce monde, l'*Encyclopédie* ne répondait pas elle-même à ses principes de totalité. Les jésuites soulignèrent ensuite le manque d'humilité des éditeurs en remarquant très rapidement que les articles de l'*Encyclopédie* fourmillaient de plagiats. Par l'exposition de ces plagiats, les jésuites cherchaient à démontrer l'incapacité de l'équipe encyclopédique de fournir une matière nouvelle et inédite (on doit cependant noter que ce n'était pas là l'ambition première de Diderot et D'Alembert) et son orgueil démesuré mal placé. Bref, pour ses opposants jésuites, l'ambition et l'arrogance de l'*Encyclopédie* assuraient à la fois son originalité et son échec prévisible.

<sup>20</sup> EDR, « Discours préliminaire des éditeurs » (D'Alembert).

<sup>21</sup> Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 381.

Ce qu'on doit retenir de tout ceci, c'est que si l'*Encyclopédie* marque un jalon important dans la diffusion d'un idéal et d'une méthode encyclopédique, elle n'en est ni le point d'origine, ni l'achèvement. Le projet de Diderot et D'Alembert n'était pas inédit, mais on doit admettre qu'il était alors d'une ambition et d'une ampleur encore inégalées, ce dont conviennent d'ailleurs les adversaires de l'ouvrage, tout en l'interprétant de façon négative. Il est certain que tout ceci a pu jouer sur la réputation de l'*Encyclopédie* mais on ne peut pas expliquer la célébrité et l'importance de l'ouvrage uniquement par cela.

## 2. Qu'est-ce qu'un encyclopédiste ?

Avant de poursuivre, il nous semble cependant important d'éclaircir une certaine notion de vocabulaire : que doit-on entendre exactement par « encyclopédiste » ? Trop souvent en effet, nous acceptons le terme sans vraiment songer à ce qu'il recouvre, comme si c'était une évidence. Pourtant, deux significations principales différentes se chevauchent et il est rare qu'on prenne la peine de les séparer. On peut d'abord employer le mot « encyclopédiste » dans le sens de collaborateur à l'*Encyclopédie*, ou auteur. C'est celui choisi par les principaux auteurs de biographies collectives relatives au projet encyclopédique, soit Proust, Lough et Kafker<sup>22</sup>. Mais on peut aussi décider d'y voir plutôt un sens plus général, celui de partisan du clan formé autour de l'*Encyclopédie*. Les deux sens sont attestés à l'époque. Les deux posent certains problèmes pour une étude historique.

Tout d'abord, que représentent réellement les « encyclopédistes » si on ne les considère qu'en tant qu'auteurs de l'*Encyclopédie* ? Depuis les premières listes approximatives jusqu'au travail considérable de Kafker publié dans les *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, nous possédons des données de plus en plus précises sur tous ceux qui ont contribué directement à l'écriture de l'ouvrage<sup>23</sup>. L'idée de départ derrière la

<sup>22</sup> Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995 [1962] ; John Lough, *The Contributors to the Encyclopédie*, Londres, Grant & Cutler, 1973 ; Frank Kafker, *The Encyclopedists as individuals : a biographical dictionary of the authors of the Encyclopédie*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988.

<sup>23</sup> Il existe plusieurs listes tentant de réunir toutes les informations disponibles à propos des collaborateurs de l'*Encyclopédie*. La première fut dressée en 1932 dans le catalogue d'une exposition consacrée à l'*Encyclopédie* (*L'Encyclopédie et les encyclopédistes. Exposition organisée par le Centre international de*



formation de ces listes paraît simple : dénombrer tous ceux ayant participé à l'élaboration de l'*Encyclopédie*. Avec suffisamment de données, on peut commencer à tirer un portrait intéressant du collaborateur type et le replacer dans son environnement social. Tout ceci devrait permettre de mieux comprendre la manière dont la pensée des Lumières s'est insérée dans la société française d'Ancien Régime, les groupes sociaux qu'elle a d'abord affectés, la manière dont elle a pu se diffuser autant socialement que géographiquement, etc. La création d'un tel corpus est donc un enjeu significatif et d'éminents historiens tels que Kafker ont bien démontré tout le profit qu'on pouvait en tirer<sup>24</sup>. Le problème réside dans la définition précise de qui doit être considéré comme un collaborateur. De manière générale, on n'inclut dans ces listes que les auteurs qui ont écrit eux-mêmes et envoyé des articles aux éditeurs de l'ouvrage. Mais que penser de ceux qui se contentent de signer un article par ailleurs entièrement tiré d'une autre source ? Serait-il possible de considérer également l'auteur de cette source comme un collaborateur – un collaborateur malgré lui ? Cela n'est peut-être pas actuellement l'usage mais la question est légitime, compte tenu de l'influence majeure sur l'*Encyclopédie* de plusieurs auteurs tels que Chambers, Musschenbroeck ou Brucker<sup>25</sup>. Leurs écrits se retrouvent souvent textuellement dans l'ouvrage sans qu'ils y aient pour autant participé directement. Leurs idées, leur manière de voir le monde seront donc propagées au même titre que celles de collaborateurs confirmés et auront donc un impact important sur la formation de la philosophie des Lumières d'une manière ou d'une autre. Ne doit-on pas tenir compte de cette filiation intellectuelle ?

---

*synthèse*, Paris, Bibliothèque nationale, 1932, p. 25-30). La seconde est le fait de Louis-Philippe May dans la *Revue de Synthèse* (« Note sur les origines maçonniques... », p. 181-190). La troisième est la réalisation d'une équipe japonaise (Kabeo Kubawara, Syunsuke Turumi et Kiniti Higuti, *Les collaborateurs de l'Encyclopédie, les conditions de leur organisation*, tiré à part du Zinbun, mémoires de l'Institut de recherche pour les sciences humaines, Université de Kyoto, 1 (1951), p. 1-22). Vient ensuite l'important travail de Jacques Proust (*Diderot et l'Encyclopédie... Annexe I – Les collaborateurs de l'Encyclopédie* (1962), p. 511-529), suivi d'une première liste établie par Kafker (Frank A. Kafker, « A list of contributors to Diderot's Encyclopedia », *French Historical Studies*, 3 (1963), p. 106-122), et de l'ouvrage de John Lough, en 1973 (*The Contributors to the Encyclopédie...*). Finalement, nous devons souligner le travail massif de Kafker, le plus complet dont nous disposons (*The Encyclopedists as individuals...* et *The Encyclopedists as a group : a collective biography of the authors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996). Mentionnons aussi la présence d'une liste dans le petit ouvrage de Madeleine Pinault, *L'Encyclopédie...*, p. 67-70.

<sup>24</sup> Kafker, *The Encyclopedists as a group...*

<sup>25</sup> Pierre Crépel et Marie Leca-Tsiomis soulèvent cette problématique dans « Table ronde : bilan et perspectives » dans *L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques ; vices et vertus du virtuel*, Actes du colloque des 17 et 18 novembre 2000 organisé par la Société Diderot à l'Université Paris 7-Denis Diderot, publiés dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32 (avril 2002), p. 306 et 308.

Et que dire de ces nombreux collaborateurs cités dans le *Discours préliminaire* qui ont fourni des mémoires utilisés par les auteurs de l'*Encyclopédie* mais que ces derniers n'ont pas pris la peine de citer dans leurs sources ? Doit-on les évacuer de cette liste des collaborateurs sous prétexte que leur apport n'a pas pris une forme écrite achevée ? Doit-on ainsi exclure cet abbé de Sallier, ce comte d'Hérouville de Claye, ces MM. Dupin, Deslandes, Rogeau, Prevost, Longchamp, etc. (ils sont une vingtaine en tout) des statistiques des collaborateurs de l'*Encyclopédie* ? On remarquera d'ailleurs que jusqu'à la liste de Proust (1963), on les incluait mais qu'ils disparaissent des listes suivantes, sans qu'on sache trop pourquoi. Et qu'en est-il de ces auteurs dont la collaboration n'est pas documentée actuellement mais qui ont certainement laissé leur trace d'une manière ou d'une autre dans le grand ouvrage ? Pensons à Condillac<sup>26</sup> ou à l'équipe de la première heure réunie autour de l'abbé de Gua de Malves et qui ne fut pas récupérée par Diderot et D'Alembert, avec des personnages comme Fouchy ou Mably. Quelle place leur accorder ? Par ailleurs, que penser du cas du pasteur Formey, collaborateur récalcitrant dont on achète les articles pour contrecarrer son propre projet encyclopédique ?

Il est d'ailleurs légitime de constater que les auteurs n'ont pas tous fourni le même degré d'investissement dans le projet. De nombreuses variantes ont existé : l'importance de leur contribution, la durée de leur collaboration, les raisons de leur désistement s'il y a lieu, la publicisation de leur collaboration, la diversité des manières de manifester leur soutien, les opinions formulées publiquement ou en privé, etc. Si Montesquieu n'a écrit qu'un seul article (publié à titre posthume d'ailleurs), si Buffon (qu'on considère parfois comme un des collaborateurs de l'ouvrage à cause de l'annonce officielle de sa participation) n'en a même jamais fourni, peut-on considérer comme légitime le fait de les mettre sur un pied d'égalité avec le chevalier De Jaucourt et ses 17 395 articles ? Ne devrait-on pas souligner que certains auteurs sont plus représentatifs de l'*Encyclopédie* que d'autres ? En choisissant de n'admettre dans ces listes que les écrivains, n'écarte-t-on pas tous les autres collaborateurs au projet qui contribuèrent à la formation de ce que l'on nomme « l'esprit encyclopédique » ? Qu'en est-il de tous ces chercheurs, anonymes ou non, que nous mentionnions tantôt ? Qu'en est-il des protecteurs de l'ouvrage, sans lesquels

---

<sup>26</sup> Haechler, *L'Encyclopédie...*, p. 175.

*l'Encyclopédie* n'aurait pu surmonter tous les obstacles rencontrés ? Qu'en est-il de ces souscripteurs dont le soutien financier représentait souvent beaucoup plus qu'un simple apport monétaire et pouvait être perçu comme un geste d'affirmation idéologique ? C'est là que réside tout le problème des compilations d'auteurs : un ouvrier qui écrit sur son métier, probablement encadré par Diderot, sera statistiquement l'égal de D'Alembert, co-éditeur de l'ouvrage.

L'analyse quantitative, aussi intéressante soit-elle, manque alors de finesse pour décrire la réalité. L'absence d'inclusion de critères permettant de tenir compte du degré d'investissement est un des défauts majeurs des listes dressées car il enlève sa cohérence à l'échantillon décrit. Que représentent exactement ces noms ? C'est ce qu'il faudrait définir avant de formuler quelque généralisation que ce soit. Loin de nous l'idée de rejeter les travaux effectués jusqu'à maintenant, et en particulier ceux inestimables de Frank Kafker. Même s'ils ne donnent que des réponses partielles, ils nous auront permis d'embrasser l'ensemble des encyclopédistes d'une manière dépassant la simple somme d'individus. Il est cependant grand temps de porter la réflexion un peu plus loin et d'envisager de nouvelles manières de comprendre le réseau social et idéologique important qui tourne autour de *l'Encyclopédie*.

À cet égard, l'idée de regarder les « encyclopédistes » comme étant plutôt ceux participant ou soutenant le clan formé autour de *l'Encyclopédie* nous semble tout à fait judicieuse. Définir un échantillon représentatif qualitatif, plutôt que quantitatif, n'est pas chose aisée : la définition d'un partisan de *l'Encyclopédie* est tributaire de nombreux paramètres, d'autant que l'adhésion au projet encyclopédique est variable dans le temps et en fonction d'un certain nombre d'événements extérieurs. Il faudrait cependant s'attacher à trouver un certain nombre de critères suffisamment concrets pour définir ce qu'est l'esprit encyclopédique et la manière dont on peut y adhérer, ce qui nous permettrait de raffiner notre étude des relations socio-intellectuelles de l'époque. On peut d'avance prédire, quels que soient les critères retenus, que les auteurs de *l'Encyclopédie* identifiés dans les listes seront certainement au cœur de la nouvelle définition de ce qu'est un encyclopédiste. Mais nous devons admettre qu'ils ne constituent pas, et de loin, l'intégralité de ceux qu'on peut

citer dans cette catégorie. Peut-on utiliser la notion d'identité comme critère de sélection ? Serait alors encyclopédiste celui qui se sent et qui s'affirme tel, qui s'identifie à ce groupe. C'est cette nouvelle définition, offrant d'intéressantes perspectives de recherche sur le mouvement encyclopédique, que nous utiliserons désormais.

### 3. Des idées novatrices

Pour certains historiens, la véritable originalité qui explique l'importance intellectuelle de l'*Encyclopédie* réside moins dans sa forme que dans son contenu. L'ouvrage, selon eux, devrait être considéré comme une véritable « machine de guerre » concoctée par les encyclopédistes pour diffuser leurs idées, celles des « Lumières » qui ouvrent le chemin à la Révolution<sup>27</sup>. Il est bien sûr anachronique d'étudier l'*Encyclopédie* à partir d'une perspective révolutionnaire. À moins de chercher à défendre la théorie du complot philosophique et franc-maçonnique de l'abbé Barruel, on doit bien admettre que les encyclopédistes ne pouvaient imaginer que leurs idées seraient reprises par les révolutionnaires. Ils écrivaient essentiellement dans leur temps et pour leurs contemporains. Il nous faudra cependant revenir sur ce point capital qu'est la récupération révolutionnaire, la recherche mythique de ses sources, qui marque encore durablement l'historiographie actuelle<sup>28</sup>.

Il existe effectivement une volonté de la part des encyclopédistes, des deux éditeurs de l'ouvrage en particulier, d'utiliser l'*Encyclopédie* comme moyen de diffusion de leurs

<sup>27</sup> On retrouve plusieurs exemples de cette interprétation historique dans la revue communiste *La Pensée* à l'époque du bicentenaire de l'*Encyclopédie* (1951-1952) : Jean Varloot, « Le bi-centenaire de l'*Encyclopédie* », *La Pensée*, 38 (septembre-octobre 1951), p. 34-35 ; René Metz, « Les racines sociales et politiques d'une idéologie nationale : l'*Encyclopédie* », *La Pensée*, 40 (janvier-février 1952), p. 74-75 ; Albert Soboul, « L'*Encyclopédie* et le mouvement encyclopédique », *La Pensée*, 39 (novembre-décembre 1951), p. 47. Plus récemment (1987), on peut la retrouver chez Simone Goyard-Fabre (« L'*Encyclopédie* de Diderot et les attaques contre la religion » dans *L'Encyclopédie et ses lectures...*, p. 57-75).

<sup>28</sup> Roger Chartier, dans *Les origines culturelles de la Révolution française* (Paris, Seuil, 2000 [1990]), pose clairement le problème de cette téléologie menant de l'*Encyclopédie* à la Révolution française : doit-on, peut-on, étudier le XVIII<sup>e</sup> siècle sans le ramener sans cesse à ce point terminal qu'est la Révolution ? Il poursuit ainsi la réflexion amorcée par Alphonse Dupront dans la postface à l'ouvrage collectif dirigé par François Furet, *Livre et société dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris/La Haye, Mouton, 1965.

propres idées visant le changement. John Lough l'a bien démontré<sup>29</sup> : on en retrouve des preuves dans la correspondance des auteurs ainsi qu'à l'intérieur même de l'oeuvre, dans divers articles. Diderot affirme ainsi clairement dans l'article « Encyclopédie » que « le caractère que doit avoir un bon dictionnaire [...] est de changer la façon commune de penser<sup>30</sup> ». La stratégie d'éparpillement des informations, ce jeu de cache-cache à l'aide des renvois, permettant de dissimuler derrière un article très orthodoxe des idées plutôt sulfureuses, a été maintes fois citée comme preuve d'une machination des encyclopédistes pour diffuser leurs idées en dépit de la censure officielle<sup>31</sup>. Cependant, ces fameuses idées sont-elles aussi originales et innovatrices qu'on voudrait le croire ? Il est permis d'en douter.

Qu'elles traitent des enjeux religieux, sociaux, politiques ou économiques, les idées formulées, même les plus avant-gardistes, peuvent généralement être retrouvées dans d'autres oeuvres publiées à la même époque ou même auparavant<sup>32</sup>. Comme l'affirmait déjà Gustave Lançon au début du XX<sup>e</sup> siècle : « Ce n'est pas que dans la critique des incroyables après 1750, il n'y ait rien eu de nouveau. Mais il y a eu moins de nouveauté que la série des ouvrages imprimés ne le donnerait à croire au premier abord<sup>33</sup>. » Du reste, les idéaux de tolérance, le rejet de la hiérarchie ecclésiastique ainsi que le libéralisme économique et politique qu'on associe généralement aux encyclopédistes ne leur appartiennent pas exclusivement. Lorsqu'ils se reflètent dans l'*Encyclopédie*, c'est moins parce qu'il s'agit du seul endroit où ils trouvent à se diffuser que parce que justement ils sont dans l'air du temps et se diffusent un peu partout.

D'ailleurs si on analyse les volumes de texte de l'ouvrage encyclopédique, la part des articles dont l'innovation serait supposément provocatrice est bien faible par rapport à l'ensemble. Pour un article se permettant d'avancer des idées progressistes, combien se contentent de formuler les thèses les plus orthodoxes ? Il ne s'agit pas seulement de déjouer

<sup>29</sup> John Lough, *The Encyclopédie*, Genève, Slatkine Reprints, 1989 [1971], p. 91-97.

<sup>30</sup> EDR, « Encyclopédie » (Diderot).

<sup>31</sup> Cette « doxa de la critique diderotienne » est cependant de plus en plus mise en doute (Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 400, n. 2).

<sup>32</sup> Lough, *The Encyclopédie...*, p. 395-398.

<sup>33</sup> Gustave Lançon, « Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1750 », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 19, 1 (janvier-mars 1912), p. 3.

les censeurs : on doit y percevoir également l'expression d'opinions authentiques. La majorité des auteurs de l'*Encyclopédie* ont d'ailleurs sur bien des sujets des positions tout à fait traditionnelles et les plus originaux d'entre eux ne représentent bien souvent qu'une minorité. Dans l'ensemble, les collaborateurs ne partagent pas tous les mêmes points de vue sur tous les sujets<sup>34</sup>. Si on retrouve chez une majorité d'entre eux certains idéaux humanistes (tolérance, liberté, etc.), c'est néanmoins à un spectre idéologique très large qu'on a affaire. Par exemple, du déisme voltairien au matérialisme diderotien ou holbachique en passant par la sensibilité rousseauiste et par le christianisme éclairé des abbés philosophes, on retrouve presque toutes les tendances. Quelle est la communauté d'idées entre la dialectique historique économique de Rousseau et la doctrine physiocratique prônée par Quesnay<sup>35</sup> ? Les points communs entre les encyclopédistes semblent se trouver moins dans les idées extrêmes que dans les idées conservatrices.

Si l'*Encyclopédie*, nous demandera-t-on, contient surtout des idées conventionnelles et si les plus originales d'entre elles sont généralement déjà assez bien diffusées dans la société, pourquoi cet ouvrage fut-il aussi souvent persécuté au cours de sa longue publication ? À quoi attribuer ces hostilités sinon à une reconnaissance de la part des ennemis des Lumières de la « machine de guerre » des philosophes ? La vérité, pour autant qu'on peut la connaître, est beaucoup plus complexe et demanderait un développement beaucoup plus étendu que ce que nous pouvons offrir ici.

Observons simplement que chez les ennemis de l'ouvrage, bien des motifs n'étaient pas seulement idéologiques : querelles de librairie (telles que les projets d'édition concurrents ou l'affaire des plagiats des planches), divisions internes du clan encyclopédiste (rupture de Rousseau, départ de D'Alembert, censure de Le Breton), conjonctures politiques particulières (il y a des liens importants à effectuer entre l'attentat de Damiens, la condamnation d'Helvétius et la suppression de l'*Encyclopédie* en 1759), rivalités littéraires (pensons à Fréron ou Palissot), recherche d'opportunités pour un

<sup>34</sup> George A. Perla, « The unsigned articles and Jaucourt's biographical sketches in the *Encyclopédie* », *SVEC*, 171 (1977), p. 189.

<sup>35</sup> Henri Denis, « Deux collaborateurs économiques de l'*Encyclopédie* : Quesnay et Rousseau », *La Pensée*, 38 (septembre-octobre 1951), p. 44.

avancement (Lefranc de Pompignan et l'avocat Moreau cherchent moins à nuire à l'*Encyclopédie* qu'à se distinguer), etc. Quant aux raisons exactes qui ont motivé l'opposition des jésuites ou celle du janséniste Chaumeix, elles sont certainement plus complexes qu'un simple refus des idéaux prônés par l'*Encyclopédie*. Il n'est donc pas évident *a priori* de saisir la nature de l'opposition à l'*Encyclopédie*. Par exemple, derrière la majorité des accusations d'impiété, ne vise-t-on pas plutôt à simplement discréditer une faction importante de la République des Lettres ? Les attaques contre les positions sociopolitiques soutenues dans l'*Encyclopédie* ne visent-elles pas à compromettre l'ascension de rivaux dangereux ? Ainsi, la part des critiques faites à l'*Encyclopédie* et réellement suscitées par un conflit idéologique est loin d'être facile à évaluer.

Il semblerait cependant que l'ouvrage n'ait pas constitué en soi une innovation majeure sur le plan idéologique. Son succès de librairie initial et sa grande diffusion, entraînant la production de nombreuses contrefaçons, attestent en fait qu'elle ne rompait pas radicalement avec les idées de son époque, qu'elle ne s'en distinguait pas de façon notable. La force de cet ouvrage n'aurait-elle pas été plutôt de rendre possibles, « possibles parce que pensables », pour reprendre la formule de Roger Chartier<sup>36</sup>, des idées novatrices déjà émises dans des ouvrages plus radicaux ? En contribuant à banaliser des idées controversées à l'époque, elle participait à leur diffusion. L'originalité et la force de l'*Encyclopédie* ne se retrouveraient donc pas fondamentalement dans l'idéologie qu'elle colporte mais plutôt dans sa puissance comme vecteur de diffusion. C'est ce point qu'il nous faut maintenant examiner.

#### 4. Publicité et reconnaissance

On a déjà fait remarquer qu'on ne pouvait considérer les quelques 4000 souscripteurs de l'*Encyclopédie* comme la totalité des lecteurs de l'ouvrage<sup>37</sup>. Les

<sup>36</sup> Chartier, *Les origines culturelles...*, p. 10.

<sup>37</sup> Ces 4225 souscripteurs ne concernent que la première édition in-folio. Il faut bien sûr y ajouter tous ceux s'étant procurés une des éditions subséquentes, soit 2200 pour la deuxième édition in-folio dite de Genève, 8011 pour les trois éditions in-quarto et 6000 pour les deux éditions in-octavo, soit un total de plus de 20400 souscripteurs à travers l'Europe. On peut estimer que le marché français représentait 14000 à 16000 ventes

possesseurs d'un exemplaire ont évidemment pu le faire circuler dans leur entourage et l'existence de bibliothèques publiques et de cabinets de lecture permet de supposer un nombre de lecteurs beaucoup plus grand que celui des seuls souscripteurs<sup>38</sup>. Il faut également tenir compte des articles encyclopédiques publiés dans les périodiques de l'époque<sup>39</sup>, de même que certaines publications diffusant les idées encyclopédiques, comme le *Prospectus* qui offrait déjà en exemple quelques articles, et le *Discours préliminaire* de D'Alembert tiré à part<sup>40</sup>. La réputation et la connaissance de l'*Encyclopédie* ne se limitent cependant pas, et de loin, à ceux qui l'ont lu, en entier ou en partie. Car dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'*Encyclopédie* est plus qu'un simple livre : c'est aussi un « événement », une « affaire » d'actualité dont tous et chacun parlent. L'intérêt pour l'ouvrage touche un public cultivé assez large, centré sur une bourgeoisie libérale mais s'ouvrant également sur la bourgeoisie des offices, la noblesse de robe et même éventuellement le clergé et la classe commerçante, sans pour autant toucher aux masses populaires<sup>41</sup>.

#### 4.1. La presse périodique

Les périodiques sont un premier vecteur essentiel de diffusion. Leur publication régulière permet à de nombreux lecteurs de suivre les conflits et les péripéties qui scandent pendant plus d'une dizaine d'années la parution des tomes de l'*Encyclopédie*. Aux extraits et aux articles de ces périodiques, il faut ajouter la parution à chaque nouveau « scandale » d'une multitude de pamphlets et libelles se portant à la défense de chacun des camps<sup>42</sup>. À l'aide de quelques alliés bien placés, les éditeurs de l'*Encyclopédie* surent faire diffuser

---

sur ce total (Robert Darnton, « The *Encyclopédie* Wars of Prerevolutionary France », *American Historical Review*, 78 (1973), p. 1345).

<sup>38</sup> Darnton, *L'aventure de l'Encyclopédie (1775-1800). Un best-seller au siècle des Lumières*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1982 [1979], p. 325-326 et 348 ; Haechler, *L'Encyclopédie...*, p. 68.

<sup>39</sup> Le *Mercur de France* publiera en avril 1751 l'article « Abeille » et en juin l'article « Agate », tous deux de Daubenton. Les *Mémoires de Trévoux* diffuseront en février 1751 l'article « Art » avec une lettre de Diderot. Le *Journal encyclopédique* de Rousseau offrira également plusieurs extraits.

<sup>40</sup> Ou publié dans ses *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie* (Berlin, 1753).

<sup>41</sup> Jean Dautry, « La révolution bourgeoise et l'*Encyclopédie* », *La Pensée*, 38 (septembre-octobre 1951), p. 75 ; Proust, *Diderot et l'Encyclopédie...*, p. 61 ; Darnton, « The *Encyclopédie* Wars... », p. 1350-1351 ; Darnton, *L'aventure de l'Encyclopédie...*, p. 312-326.

<sup>42</sup> Les meilleures recensions de ces articles, pamphlets et ouvrages dont nous disposons sont celles de John Lough : « Contemporary Books and Pamphlets on the *Encyclopédie* » et « Contemporary French Periodicals and the *Encyclopédie* » dans John Lough, *Essays on the Encyclopédie of Diderot and D'Alembert*. Londres, Oxford University Press, 1968, p. 252-423.



dans certains milieux une propagande qui leur fut fort utile. Si aucun périodique majeur ne les appuya solidement aux débuts de l'entreprise, les critiques ne furent généralement pas non plus excessivement négatives. À mesure que le succès et la reconnaissance s'établissaient, les positions s'affermirent également. Bientôt (à partir de 1756), le *Journal encyclopédique* de Pierre Rousseau vint défendre inlassablement l'équipe des encyclopédistes et permit la diffusion de larges extraits de l'oeuvre. Cependant l'appui le plus important fut probablement celui de Friedrich Mechior Grimm, grand ami de Diderot, et de sa *Correspondance littéraire*. Manuscrite et confidentielle, elle n'était certes pas diffusée dans le grand public mais comme elle s'adressait aux personnalités les plus puissantes d'Europe, elle possédait un pouvoir d'influence énorme. Grimm n'hésita pas à utiliser cet outil pour faire valoir ses amis encyclopédistes de manière fort habile<sup>43</sup>. Le soutien apporté à l'*Encyclopédie* par l'impératrice de Russie, qui offrit à Diderot de venir compléter l'ouvrage en ses contrées, témoigne du succès de la manoeuvre.

L'*Encyclopédie* ne reçut pourtant pas que des éloges. Les critiques furent nombreuses et eurent aussi une large audience : les *Mémoires de Trévoux*, l'*Année littéraire*, le *Mercur de France* (qui popularisa le pamphlet de Moreau sur les Cacouacs), avaient tous une importante diffusion. Il ne semble cependant pas qu'aucun de ces périodiques ait entretenu une campagne soutenue contre les encyclopédistes. L'épisode dit de la « querelle de Trévoux » est définitivement le plus intense. Les critiques érudites du père Berthier, publiées chaque mois dans les *Mémoires de Trévoux*, eurent un impact significatif sur l'opinion publique, d'autant plus que l'affaire se termina dans la confusion avec la dénonciation de la thèse de l'abbé de Prades et la suppression des deux premiers volumes encyclopédiques. Le lien réel entre tous ces événements est loin d'être simple mais leur simultanéité n'a pas manqué de marquer l'opinion des hommes de lettres intéressés. Il n'en reste pas moins que la totalité de l'épisode ne s'étale véritablement que de janvier 1751 à mars 1752, avec un léger sursaut en avril 1753. C'est peu lorsqu'on considère que la publication de l'*Encyclopédie* s'étale sur près de 20 ans.

---

<sup>43</sup> Proust, *Diderot et l'Encyclopédie...*, p. 66-70 ; Lough, « Contemporary French periodicals... », p. 343-349.

#### 4.2. Disputes et renommée

Les critiques ne se sont cependant pas limitées à cette production écrite. Elles furent diffusées, souvent de manière informelle, par des canaux dont nous ne conservons aujourd'hui malheureusement que très peu de traces, compte tenu de leur caractère principalement oral. La plupart de ces témoignages sont irrémédiablement perdus mais on en retrouve parfois quelques traces, comme ces vers satiriques contre Diderot relevés dans le journal de l'inspecteur de police d'Hémery<sup>44</sup>. Ces réseaux, qui trouvaient à s'exprimer à l'extérieur des intermédiaires, eurent une efficacité parfois surprenante qui mériterait d'être étudiée plus attentivement. Qu'on pense à la rapidité avec laquelle se diffusa l'histoire de l'abbé de Prades, sans qu'on puisse pourtant en trouver le moindre écho dans des publications régulières telles que les périodiques.

Une des facettes du génie de Diderot fut probablement d'avoir su utiliser à son profit ce mécanisme de diffusion comme fondement pour une large campagne de publicité<sup>45</sup>. À ce titre, la querelle avec les éditeurs des *Mémoires de Trévoux* fut exemplaire. En répondant au père Berthier par une lettre critique accompagnée de l'article « Art » de l'*Encyclopédie*, Diderot s'assurait d'une large audience curieuse de suivre les réactions de chacun des opposants et de compter les points obtenus par chaque parti. Que Berthier accepte de publier cette correspondance et de lui répondre sur le même ton badin et ironique semble bien montrer qu'il croyait s'engager dans une simple querelle littéraire, ce dont il avait l'habitude. Il offrait ainsi à Diderot de profiter d'une excellente publicité, propagée par le périodique même qui devait devenir son ennemi. Il est vrai que les critiques que les journalistes de *Trévoux* formulèrent suite à l'estocade portée par Diderot portèrent un coup féroce et durable à la réputation de l'*Encyclopédie*. On peut supposer qu'en jouant les apprentis sorciers publicitaire, Diderot a peut-être sous-estimé ses adversaires.

L'affaire de l'abbé de Prades et les plaintes aux autorités du susceptible D'Alembert mirent fin à un débat qui commençait à déraiser sérieusement. Ceci met d'ailleurs en relief

<sup>44</sup> « Dialogue entre un colporteur et Diderot dans la boutique d'un libraire sur le dictionnaire de l'*Encyclopédie* », tiré du journal de l'inspecteur Joseph d'Hémery, cité dans Diderot, *Encyclopédie I...*, p. 34-36.

<sup>45</sup> Proust, *Diderot et l'Encyclopédie...*, p. 62.

l'efficacité remarquable du duo éditorial que formait Diderot et D'Alembert. Les coups de gueule de l'un se voyaient appuyés par les manœuvres défensives de l'autre, une dynamique qui demanderait à être mieux étudiée aujourd'hui. Il ne fait cependant aucun doute que la publicité obtenue par les « scandales » successifs liés à l'*Encyclopédie* servit à accroître sa réputation et donc son importance symbolique. Les chiffres en témoignent : le nombre de souscripteurs ne cessa jamais d'augmenter, que la raison en soit simplement la curiosité ou plutôt la volonté d'afficher sa solidarité avec le groupe des encyclopédistes. La liberté d'association étant fortement restreinte dans la France d'Ancien Régime, la souscription pouvait représenter un moyen identitaire important<sup>46</sup>.

Mentionnons par ailleurs que la publicité suscitée par Diderot à l'*Encyclopédie* ne s'érigea pas que sur des bases négatives. Le fait de réunir autour de l'ouvrage une collection de grands noms aussi célèbres que Montesquieu, Voltaire, Buffon, La Condamine, Quesnay, Turgot, Blondel ou même Duclos et D'Alembert lui-même n'a pu avoir que des effets positifs sur la reconnaissance de l'ouvrage. Diderot en était d'ailleurs bien conscient : « Nous avons vû que l'*Encyclopédie* ne pouvoit être que la tentative d'un siècle philosophe ; que ce siecle étoit arrivé ; que la renommée, en portant à l'immortalité les noms de ceux qui l'acheveroit, peut-être ne dédaigneroit pas de se charger des nôtres<sup>47</sup>. » Grimm, Marmontel, Rousseau ou Diderot lui-même n'atteindront une aussi grande réputation qu'après les débuts de l'*Encyclopédie*. Rétrospectivement, cela contribuera également à la popularité historique de l'ouvrage. Une telle équipe permettait également d'entretenir de bons rapports avec la plupart des académies et sociétés savantes<sup>48</sup>. Le rôle de D'Alembert à l'Académie française et à l'Académie des sciences ne saurait d'ailleurs être tenu pour négligeable en fait de visibilité. Cela a également pu se révéler précieux à l'occasion, comme l'affaire des plagiat des planches semble le démontrer. On voit là une question potentiellement très dangereuse être délicatement étouffée, personne ne cherchant sincèrement le scandale.

<sup>46</sup> Dena Goodman, *The Republic of Letters. A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1994, p. 175-182.

<sup>47</sup> EDR, article « Encyclopédie » (Diderot). Voir aussi Kafker, *Notable encyclopedias...*, p. 235.

<sup>48</sup> Kafker, *Notable encyclopedias...*, p. 225.

Il est extrêmement malaisé, sinon carrément impossible, d'évaluer l'impact exact que purent avoir chacun les périodiques, pamphlets, polémiques et scandales sur l'opinion des autres hommes de lettres, mais il est certain qu'ils contribuèrent à faire connaître l'*Encyclopédie*, en bien ou en mal. C'est grâce à cette publicité que l'ouvrage devint plus qu'une collection savante, qu'il acquit un statut de symbole intellectuel. On en retrouve la preuve dans les chroniques de l'époque, celles de l'avocat Barbier, du marquis d'Argenson ou dans le *Journal* de Collé et, un peu plus tard, dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont<sup>49</sup>. Ces récits du quotidien ne se spécialisent pas tous dans les questions littéraires et culturelles. Si Bachaumont et Collé traitent plus spécifiquement des événements survenant dans la République des Lettres, il n'en va pas de même pour le marquis d'Argenson et pour Barbier, qui s'intéressent autant, sinon plus, aux intrigues de la cour et du Parlement. Les événements qu'ils ont choisi de décrire représentent une sélection de ce qu'ils considèrent comme important parmi les multiples faits divers dont ils ont connaissance. Il est donc significatif qu'ils aient tous, à un moment donné ou à un autre, choisi de parler de l'*Encyclopédie* et surtout des scandales qui l'entourent<sup>50</sup>. En mentionnant l'ouvrage littéraire, ils attestent la diffusion de l'information s'y rapportant, positivement ou négativement. L'oeuvre se propulse ainsi hors des cercles purement scientifiques et littéraires et devient une affaire publique pouvant intéresser tout le monde. Elle joue par le fait même un rôle emblématique dans l'évolution de cet amalgame partiel entre la République des Lettres et l'opinion publique<sup>51</sup>. Il s'agit là d'un élément essentiel pour comprendre l'importance symbolique prise par le projet encyclopédique dans le monde intellectuel.

---

<sup>49</sup> René Louis de Voyer, marquis d'Argenson, *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*. Publiés d'après les manuscrits autographes de la bibliothèque du Louvre par E. J. B. Rathery, Paris, 1859-1867, 9 volumes ; Louis Petit de Bachaumont, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*, Londres, Adamson, 1784 (document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF) ; Edmond Jean François Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763) ou Journal de Barbier*, Paris, Charpentier, 1858, 8 volumes ; Charles Collé, *Journal et Mémoires de Charles Collé sur les hommes de lettres, les ouvrages dramatiques et les événements les plus mémorables du règne de Louis XV (1748-1772)*. Avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme, Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1868], 3 volumes.

<sup>50</sup> Notons cependant que si le parfum de scandale pouvait contribuer à court terme à la diffusion d'un ouvrage, il n'assurait pas pour autant la pérennité de sa réputation. Combien de pamphlets condamnés par les différentes instances de censure sont devenus aujourd'hui totalement obscurs ? Qui se souvient par exemple de la fameuse *Histoire du peuple de Dieu* du père Berruyer, qui jouit pourtant à l'époque d'une publicité similaire à celle de l'*Encyclopédie* ?

<sup>51</sup> Goodman, *The Republic of Letters...*, p. 34-52.

## 5. Importance économique

L'enjeu économique est un autre élément qui permet d'expliquer l'importance donnée à l'« événement » encyclopédique. En 1951, Torrey signalait que cette entreprise de publication était la plus grande du XVIII<sup>e</sup> siècle par son volume, par le capital investi ainsi que par le nombre de collaborateurs recrutés<sup>52</sup>. Proust affirme que la durée et l'ampleur du projet en ont fait « dans son secteur économique propre, celui de l'édition, l'équivalent des plus grandes entreprises du capitalisme français à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup> ». Il ne fait nul doute que l'équipe autour de l'*Encyclopédie* ait été l'une des plus imposantes de l'époque : on connaît aujourd'hui plus de 150 collaborateurs directs<sup>54</sup> et on peut estimer que plusieurs dizaines d'autres ont également contribué de manière indirecte et/ou anonyme. Une telle entreprise collective, même sans tenir compte de la qualité exceptionnelle de certains de ces collaborateurs, ne pouvait que contribuer à une diffusion plus large de l'ouvrage dans la société lettrée. L'origine variée de ces collaborateurs put également avoir un impact. Quant à la durée de l'entreprise, elle est également à considérer : étalée sur plus de 25 ans, elle empêcha qu'on oublie l'*Encyclopédie* trop rapidement<sup>55</sup>.

En se basant sur les chiffres donnés par Voltaire, Niklaus estimait en 1967 que les masses monétaires mises en circulation grâce à l'*Encyclopédie* équivalaient à plus de 7 650 000 livres, c'est-à-dire plus que la totalité des revenus coloniaux procurés par les deux Indes<sup>56</sup>. Proust évalua le premier les dépenses de Le Breton et ses associés à environ un millions de livres et leurs profits nets à plus de 2 500 000 livres, une somme faramineuse<sup>57</sup>. Ralph H. Bowen étudia attentivement tous les documents disponibles à l'époque relatifs à la commercialisation de l'*Encyclopédie* et obtint de manière plus précise

<sup>52</sup> Norman C. Torrey, « L'*Encyclopédie* de Diderot : 'Une grande aventure' dans le domaine de l'édition », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 51, 3 (juillet-septembre 1951), p. 306.

<sup>53</sup> Proust, *Diderot et l'Encyclopédie...*, p. 45.

<sup>54</sup> Frank Kafker, *The Encyclopedists as a group...*, p.xv-xxv.

<sup>55</sup> Kafker, *Notable encyclopedias...*, p. 223.

<sup>56</sup> Robert Niklaus, « The Age of Enlightenment » dans W. H. Barber, J. H. Brumfitt, éd., *The Age of Enlightenment. Studies presented to Theodore Besterman*, Edinburgh/London, Oliver and Boyd, 1967, p. 404.

Proust mentionnait ces chiffres dès 1962 dans *Diderot et l'Encyclopédie...*, p. 47.

<sup>57</sup> Proust, *Diderot et l'Encyclopédie...*, p. 57-58.

un résultat similaire, soit un revenu brut de 4 066 000 livres pour la première édition de l'*Encyclopédie*<sup>58</sup>. Les dépenses totales auraient avoisiné 1 560 000 livres<sup>59</sup> et les profits nets seraient donc de 2 506 000 livres, somme confirmée par Diderot<sup>60</sup>. À cela on peut probablement ajouter une spéculation sur le capital ayant rapporté aux libraires environ 212 000 livres d'intérêts<sup>61</sup>. Le total de ces profits, 2 718 000 livres, correspond à un rendement de plus de 3 883% sur l'investissement initial de 70 000 livres. Il s'agit là de l'équivalent approximatif du salaire annuel d'environ 6850 ouvriers ordinaires<sup>62</sup>. C'est ce qu'on peut appeler une bonne affaire ! Mentionnons cependant que ces retombées ne touchèrent pas particulièrement les directeurs de l'ouvrage et encore moins les auteurs, qui collaborèrent souvent bénévolement à la rédaction<sup>63</sup>. Ce sont les éditeurs, en particulier Le Breton, qui en furent les principaux bénéficiaires.

Si l'on estimait à juste titre que la première édition in-folio, de par son coût, ne pouvait avoir rejoint qu'une portion très restreinte de la population française, Robert Darnton nous a montré qu'il en est allé autrement des éditions in-quarto et in-octavo subséquentes<sup>64</sup>. Les quelques 4000 premiers souscripteurs se recrutaient dans une classe sociale riche et aisée et provenaient pour les trois-quarts d'entre eux (ou au moins la moitié) de l'extérieur de la France<sup>65</sup>. Pour un ouvrage aussi dispendieux, il s'agissait déjà d'un indiscutable succès de librairie. Mais ce sont les éditions suivantes qui lancèrent définitivement la mode encyclopédiste sur l'Europe, un essor dont personne ne soupçonnait l'étendue avant les travaux de Darnton. En passant d'un prix initial de 980 livres pour la collection complète en in-folio à moins de 225 livres pour l'in-octavo, les libraires réussirent à trouver un vaste public, ce qui leur permit d'augmenter leurs tirages en

---

<sup>58</sup> Ralph H. Bowen, « The *Encyclopédie* as a Business Venture » dans Charles K. Warner, dir., *From the Ancien Régime to the Popular Front. Essays in the History of Modern France in Honor of Shepard B. Clough*, New York/London, Columbia University Press, 1969, p. 19.

<sup>59</sup> Si les chiffres de Bowen semblent bons, ses calculs sont souvent assez erratiques.

<sup>60</sup> Maurice Tourneux, *Diderot et Catherine II*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1899], p. 435.

<sup>61</sup> L'évaluation est celle de Luneau de Boisjermain, qui connaissait bien l'économie associée au secteur de la librairie.

<sup>62</sup> En calculant un revenu approximatif d'une livre par bonne journée de travail. Ce total n'est qu'à titre indicatif car il devrait être beaucoup plus élevé si on considère le nombre de jours fériés et les périodes de chômage souvent prolongées...

<sup>63</sup> Proust, *Diderot et l'Encyclopédie...*, p. 81-116.

<sup>64</sup> Darnton, « The *Encyclopédie* Wars... » et Darnton, *L'aventure de l'Encyclopédie...*

<sup>65</sup> Darnton, « The *Encyclopédie* Wars... », p. 1345.

conséquence : l'édition in-folio de Genève ne comptait que 2200 exemplaires, alors qu'on en tira ensuite plus de 8000 pour l'in-quarto et 6000 pour l'in-octavo<sup>66</sup>. Un tel objet de luxe demeura toujours hors de portée pour le petit peuple des ouvriers, spécialisés ou non, mais il devenait accessible à une classe moyenne en émergence composée de petits notables et de membres des professions libérales, semblant par ailleurs séduire davantage une élite traditionnelle que les bourgeoisies commerçantes et industrielles<sup>67</sup>.

La répartition géographique des exemplaires que l'on a pu retracer est éloquente : si certaines régions de France sont un peu moins bien desservies, l'ensemble du territoire est néanmoins bien approvisionné et la distribution des encyclopédies coïncide assez bien avec la distribution de la population<sup>68</sup>. Les rapports des libraires témoignent de l'importante vitalité économique du livre : « Il n'est pas d'ouvrage si universellement répandu », s'exclament-ils, ou « notre ville en est pavée<sup>69</sup> »... Contribuant à créer un effet de mode, le succès de ces rééditions éclaire certainement en partie le prestige rétroactif de la première édition.

L'importance des enjeux économiques explique aussi dans une certaine mesure la protection accordée à l'*Encyclopédie* par les autorités françaises, en particulier celle du directeur de la Librairie, Chrétien-Guillaume Lamoignon de Malesherbes, chargé des questions relatives à la publication des ouvrages en France (attribution des privilèges, nomination des censeurs, etc.). Si ce dernier est personnellement favorable à la philosophie de l'*Encyclopédie*, il jugeait également de son devoir professionnel de favoriser son édition afin d'éviter que les importantes retombées économiques ne bénéficient plutôt à d'autres pays. C'est ainsi que les obstacles qu'il se vit obligé de mettre sur le chemin de l'ouvrage (suppression des deux premiers volumes en 1752 et condamnation de 1759) ne l'empêchèrent pas de fournir des garanties aux éditeurs et aux libraires afin qu'ils puissent poursuivre leurs travaux malgré tout. Une impression du dictionnaire à l'étranger aurait représenté pour la France non seulement une perte importante de capitaux mais aussi de

<sup>66</sup> Darnton, *L'aventure de l'Encyclopédie...*, p. 297.

<sup>67</sup> Darnton, *L'aventure de l'Encyclopédie...*, p. 299-300 et 312.

<sup>68</sup> Darnton, « The *Encyclopédie* Wars... », p. 1349.

<sup>69</sup> Témoignages cités par Darnton (*L'aventure de l'Encyclopédie...*, p. 301).

prestige. Affrontant certaines difficultés, les libraires (Briasson, David, Durand et surtout Le Breton) surent exploiter ce fait à leur avantage en s'autorisant un certain chantage auprès des autorités<sup>70</sup>. L'importance économique du projet leur avait déjà permis d'obtenir la libération de Diderot hors du donjon de Vincennes en 1749, de faire interdire des projets encyclopédiques concurrents, comme celui de Formey, d'obtenir un privilège pour les volumes de planches alors que celui des volumes de texte était officiellement révoqué et surtout, qu'on ferme les yeux sur la distribution des derniers exemplaires interdits.

Sans l'importance économique du projet encyclopédique, on peut estimer que l'histoire de la publication de l'ouvrage aurait été sensiblement différente, ce que nous confirme Diderot lui-même quelques années plus tard en s'adressant à Catherine II : « C'est même cet intérêt pécuniaire qui nous soutenus contre nos ennemis. On a mieux aimé conserver quatre millions à la nation que d'envoyer cette somme à l'étranger<sup>71</sup>. » Si l'*Encyclopédie* fut un événement sur le plan littéraire et intellectuel, elle le fut aussi sur le plan financier.

## 6. Un pouvoir fédérateur

Nous ne nous attarderons pas longtemps sur le caractère fédérateur de l'*Encyclopédie*, dont il a déjà été question. La vague publicitaire autour de l'oeuvre peut se comprendre, nous l'avons vu, par l'adjonction au groupe initial d'auteurs recrutés par les libraires et les éditeurs de noms prestigieux dans le monde littéraire et scientifique de l'époque, tels Voltaire, Montesquieu ou Daubenton. L'implication encyclopédique de plusieurs de ces auteurs ne peut être simplement jugée à l'aune de leur collaboration matérielle. Car plus que des écrits, ces personnalités ont apporté à l'ouvrage leur réputation et leur caution intellectuelle. Pour le public, souscrire à l'*Encyclopédie*, la soutenir, permettait de s'associer avec les noms réputés des Blondel, La Condamine, Turgot et autres Quesnay. L'effet publicitaire permit petit à petit de créer autour de l'*Encyclopédie* un

<sup>70</sup> Proust, *Diderot et l'Encyclopédie...*, p. 70-79.

<sup>71</sup> Cité par Tourneux, *Diderot et Catherine II...*, p. 435.



groupe au noyau de plus en plus consistant. Michelet l'exprimait dans son *Histoire de France* : « L'*Encyclopédie* fut bien plus qu'un livre : ce fut une faction<sup>72</sup>. »

Comme nous l'avons déjà mentionné, la liberté d'association était plutôt limitée dans la France d'Ancien Régime. Les académies étaient soumises à un contrôle étroit de la part des autorités, les cafés et les salons étaient épiés minutieusement par une armée de « mouches » au service des inspecteurs de police<sup>73</sup> et la presse périodique était également soumise à des restrictions éditoriales importantes. L'*Encyclopédie*, malgré les importantes instances de censure, permettait une union intellectuelle hors de ces cadres conventionnels étroitement dirigés.

L'ouvrage a été rendu possible grâce à la présence en France d'un nombre suffisant de savants et de penseurs capables de servir de collaborateurs potentiels ou, à tout le moins, de lecteurs à l'ouvrage<sup>74</sup>. Mais s'il est vrai que les structures en place de la République des Lettres ont pu être bénéfiques au développement de l'*Encyclopédie*, il est juste de souligner qu'en retour celle-ci a contribué à remodeler durablement le paysage intellectuel du pays. En confortant l'identité du groupe encyclopédiste, l'ouvrage jouait un rôle majeur dans la répartition des forces de la République des Lettres, considérée jusque là – à tort ou à raison – comme égalitaire.

Nous avons vu comment l'opposition au projet encyclopédique a resserré les rangs de ses collaborateurs et favorisé le rapprochement de plusieurs autres penseurs pour former un nouveau groupe, identifié comme étant celui des « philosophes ». Ce groupe hétérogène partageait un certain nombre de valeurs mais le point focal permettant d'aligner ces forces sans réelle unité du monde intellectuel demeure l'*Encyclopédie*. L'ouvrage agit ici comme un symbole fédérateur dont l'importance ne doit pas être sous-estimée puisque c'est autour et à partir de l'*Encyclopédie* que les Lumières françaises émergent en tant que mouvement collectif possédant une certaine consistance. La coïncidence entre le début de la publication

<sup>72</sup> Cité par Ferdinand Brunetière, *Histoire de la littérature française classique (1515-1830)*. Tome III – Le dix-huitième siècle, Paris, Delagrave, 1919, p. 333.

<sup>73</sup> Au début du siècle, Fleury n'avait d'ailleurs pas hésité à faire fermer le club de l'Entresol où il était librement question de politique.

<sup>74</sup> Kafker, *Notable encyclopedias...*, p. 236.

encyclopédique dans les années 1750 et le tournant intellectuel que représente cette époque n'est pas fortuite. Les deux phénomènes sont inextricablement liés : l'histoire de l'*Encyclopédie* est aussi l'histoire de la diffusion des Lumières. Nous irons même plus loin en affirmant qu'avant le bouleversement causé par la Révolution, aucun autre projet ou ouvrage n'a réussi à construire une union symbolique des forces intellectuelles en action aussi efficace et cohérente sur un plan théorique<sup>75</sup>. Sa force est probablement d'avoir su transformer un universalisme rassembleur (l'encyclopédisme comme soif de savoir) en un élément de différenciation permettant de renforcer la cohésion d'un groupe donné. Au delà d'une méthode de travail, d'un laboratoire d'idées particulières, d'un événement d'actualité ou d'un enjeu économique, l'*Encyclopédie* est d'abord et avant tout un symbole identitaire pour un groupe intellectuel en formation. Elle a servi de bannière de ralliement, d'emblème de rassemblement pour toute une communauté. L'observation n'est d'ailleurs pas nouvelle, comme en témoigne ce passage du début du XX<sup>e</sup> siècle de l'*Histoire de la nation française* de Gabriel Hanotaux :

[Les philosophes] sont restés quelque temps impuissants, faute d'un symbole commun, d'un état-major et d'une discipline. Ils n'avaient même pas de drapeau et souvent ne se connaissaient pas les uns les autres. Il fallut, pour qu'ils prissent conscience de leur communauté d'idées, pour qu'ils s'enhardissent et se définissent, qu'une maison les unit. Cette maison fut l'*Encyclopédie*<sup>76</sup>.

On conçoit aisément qu'une telle faction ait suscité des oppositions dépassant largement le cadre des simples questions idéologiques. En faisant de l'*Encyclopédie* un pôle de rassemblement pour leur groupe, les encyclopédistes provoquaient nécessairement un divorce entre les différents acteurs du monde littéraire, instaurant une césure artificielle entre les tenants du parti et les autres, les exclus. Que cette exclusion ait été volontaire ou non, elle a provoqué un mouvement d'opposition que l'on peut donc interpréter principalement comme une réaction, plus ou moins organisée comme on l'a constaté, à une nouvelle concentration identitaire. Une lutte d'influence et de pouvoir devait obligatoirement s'ensuivre. D'un côté, un groupe peut-être désuni au départ mais qui, en se

<sup>75</sup> On sait qu'en pratique, la réalité pouvait être assez différente. Mais c'est la construction idéologique qui nous intéresse ici.

<sup>76</sup> Gabriel Hanotaux, *Histoire de la nation française*. Tome XIII – Histoire des lettres, deuxième volume (de Ronsard à nos jours), Paris, Société de l'histoire nationale/Librairie Plon-Nourrit et Cie, 1923, p. 405.

dotant de repères identitaires, se donnait un cadre structurel plus strict et organisé, essentiel afin d'imposer sa propre vision. De l'autre, un groupe passablement uni sous l'idéal de la République des Lettres qui se retrouve soudainement déstructuré par la formation d'une faction de plus en plus cohérente et déterminée. Sur le long terme, les gagnants furent indiscutablement les philosophes. Le corollaire de cette victoire fut une glorification du symbole du parti, l'*Encyclopédie*.

## 7. Une valeur symbolique dans la mémoire

En rétrospective, l'importance historique de l'*Encyclopédie* se résume principalement à être un ouvrage à très haute valeur symbolique. En soi, l'objet encyclopédique possède de nombreux points dignes d'attirer l'attention des chercheurs mais c'est son statut identitaire qui nous intéresse particulièrement ici. Comme le mentionnait Goulemot : « À bien des égards, sans même qu'elle ait été l'objet d'une impossible lecture continue ou même exhaustive, l'*Encyclopédie* est un symbole<sup>77</sup>. » Toutes les raisons précédemment énumérées ont certainement joué un rôle majeur qui leur est propre dans la réputation acquise par l'ouvrage, mais elles ont surtout contribué à créer ou augmenter la valeur de cette aura emblématique. L'*Encyclopédie* qui a révolutionné la pensée au XVIII<sup>e</sup> siècle est moins un dictionnaire (sans que cet aspect ne doive être complètement évacué, bien évidemment) qu'un étendard symbolique, à la fois pôle de ralliement et lieu de pouvoir nouvellement constitué au cœur de la République des Lettres. Tout comme les places dans les académies, les prix aux concours annuels, l'accueil dans certains salons ou les nominations dans les périodiques, l'*Encyclopédie* devenait pour les différentes coterie présentes un enjeu symbolique supplémentaire à conquérir ou, si cela s'avérait impossible, à détruire.

L'*Encyclopédie*, lieu de pouvoir ? Par l'importance prise par le projet encyclopédique, en particulier au niveau identitaire mais aussi par sa large reconnaissance dans les milieux lettrés, c'est effectivement ce dont il s'agit. Une étude précise de l'histoire

---

<sup>77</sup> Jean Marie Goulemot, « Encyclopédie » dans Goulemot, Masseau et Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature...*, p. 70.

du projet encyclopédique le démontre bien, en particulier pour la période 1753-1757 au cours de laquelle parurent cinq des dix-sept volumes de texte. Il s'agit de la phase la plus « normalisée » de l'histoire de l'*Encyclopédie*, celle où les obstacles à la publication furent le plus aisément surmontables. L'ouvrage était alors toléré sinon encouragé par les autorités françaises et il put paraître de manière régulière et légale au rythme d'un volume par année, sans être sérieusement inquiété par des persécutions comme celles qui avaient mené à la suppression des deux premiers volumes en 1752 ou à celles qui provoqueront le retrait du privilège et la condamnation de 1759. Plusieurs scandales ponctuent néanmoins cette période et c'est leur nature particulière qui nous intéresse. Mentionnons tout d'abord les esclandres provoqués en Suisse par les articles « Crétins » et surtout « Genève », témoignant par ailleurs de l'envergure internationale de l'*Encyclopédie* dès ses débuts. L'association par D'Alembert des « crétins » avec la région suisse du Valais<sup>78</sup> créa pratiquement un incident diplomatique, nécessitant l'intervention du résident de France à Sion, Pierre de Chaignon, et motivant un déplacement de D'Alembert jusqu'à Lyon en 1756 pour calmer le jeu<sup>79</sup>. C'est au cours de ce voyage qu'il alla rendre visite à Voltaire, rédigeant à son retour le célèbre article « Genève » dont les allusions aux croyances religieuses du clergé genevois provoquèrent à leur tour un nouveau scandale, contribuant à la démission de D'Alembert et précipitant le divorce de Rousseau d'avec ses amis encyclopédistes<sup>80</sup>.

Rappelons également l'incident Tholomas de 1754-1755 : le père Tholomas, un jésuite de Lyon, insulta en public le nom de D'Alembert en raison de l'article « Collège » qu'il venait de faire paraître. Le fait parvint aux oreilles du nouvel académicien qui exigea

---

<sup>78</sup> Il reprenait textuellement les propos d'un mémoire présenté par Maugiron à la Société Royale de Lyon, qui affirmait que le crétinisme était particulièrement courant dans le Valais. Ces propos, dont l'interprétation pouvait effectivement paraître insultante aux Valaisans, ne constituaient cependant pas une attaque délibérée contre ce peuple. Il s'agissait visiblement d'un malentendu, doublé peut-être d'un certain laxisme de la part de l'éditeur. Cela ne fait que mettre en valeur la puissance symbolique perçue de l'*Encyclopédie*, puisque les Valaisans ont jugé indispensable pour éviter que leur réputation ne soit affectée de faire corriger une telle erreur.

<sup>79</sup> Elisabeth Badinter, *Les passions intellectuelles*, t. II, Paris, Fayard, 2002, p. 218-219. Badinter est l'une des rares à détailler cet épisode, pourtant si révélateur de la réputation déjà bien installée de l'*Encyclopédie*.

<sup>80</sup> Rappelons que c'est en 1757 que parut dans le tome VII de l'*Encyclopédie* l'article « Genève », signé par D'Alembert, qui suscita la protestation des pasteurs genevois. Ils prirent en effet pour une insulte l'éloge qui y était faite de leurs croyances religieuses se rapprochant du socinianisme. Les dévots français s'indignèrent également, y voyant une profession de foi déiste du directeur de l'*Encyclopédie*.

une rétractation officielle et un renvoi dudit jésuite de la Société Royale de Lyon dont il faisait partie. Honteux de constater les atermoiements de la Société qui tentait de temporiser et de minimiser l'incident, plusieurs de ses membres démissionnèrent et le directeur même de l'académie, l'architecte Soufflot, lui tourna le dos. L'affaire se conclut cependant plutôt à la honte de D'Alembert, le public ne commentant pas de manière très favorable sa susceptibilité. Il ne nous semble pas insignifiant de relever le fait que les scandales officiels de cette période semblent toucher plus directement D'Alembert que les autres membres de l'équipe de rédaction. On peut supposer que la notoriété de D'Alembert l'a desservi à ce niveau : le public pouvait être porté à favoriser la lecture des articles qu'il signait... et courait donc plus de chances de s'en offusquer. La stature de D'Alembert à l'époque ne fait aucun doute : il était véritablement le porte-parole officiel de l'ouvrage, même si le travail de Diderot pouvait se révéler à la longue plus important. Son élection à l'Académie française – et le rejet de Diderot – témoigne éloquentement de cette différence de statut perçue.

Outre le rôle majeur joué par D'Alembert à cette époque dans la République des Lettres, que prouvent ces trois petites affaires, souvent négligées dans l'historiographie relative à l'*Encyclopédie* au profit d'autres épisodes plus spectaculaires ? Qu'une mention dans l'*Encyclopédie* était jugée suffisamment importante pour provoquer des tensions diplomatiques ainsi que la démission de plusieurs membres d'une des académies les plus respectées de France. On ne peut d'ailleurs pas accuser la majorité des acteurs de ces épisodes d'être de collusion avec un hypothétique parti dévot s'opposant à l'ouvrage encyclopédique : l'influence parisienne ne pouvait certainement pas se faire ressentir directement dans le Valais et il est ridicule de supposer que le clergé protestant de Genève ait pu se prêter à des manœuvres commandées par les catholiques ultras de France. En protestant, les Valaisans et le clergé genevois témoignent du prestige et de l'autorité qu'ils accordent à l'*Encyclopédie*. Si l'ouvrage leur avait paru insignifiant et sans influence, on peut douter qu'ils se seraient jamais donné la peine d'y répliquer. De même, en choisissant de soutenir un encyclopédiste plutôt qu'un de leurs collègues, les académiciens démissionnaires de Lyon posent un geste qui revêt une signification idéologique

importante<sup>81</sup>. Même en tenant compte des convictions personnelles « pro philosophiques » qui peuvent les avoir motivées, il faut souligner ce fait capital : un rapprochement avec l'*Encyclopédie* leur a paru plus profitable que les avantages apportés par leur place d'académicien. Bref, l'*Encyclopédie* est véritablement un lieu de pouvoir en soi et permet à ceux qui savent l'investir de posséder une influence certaine. Il n'est donc pas étonnant que les différentes factions intellectuelles se soient livrées des combats pour tenter de contrôler ce symbole.

De quelle manière pouvait-on essayer de maîtriser cette source de pouvoir ? Tout d'abord par la collaboration. En acceptant de se joindre à l'équipe rédactionnelle, en associant son nom à ceux des éditeurs, il semble qu'on ait voulu voir rejaillir sur soi une partie du prestige lié à l'ouvrage, sans pour autant être trop menacé par les attaques le visant. À l'exception des éditeurs et des libraires, aucun des collaborateurs ne fut jamais inquiété par les pouvoirs<sup>82</sup> et sauf Voltaire, dont la situation de personnage public peut pour le moins être considérée comme un cas particulier, on n'en connaît aucun qui demanda à récupérer les articles encore non publiés qu'il avait envoyé suite aux différentes condamnations subies par l'ouvrage. Il est vrai que plusieurs collaborateurs abandonnèrent alors leur travail mais on doit souligner l'écart important entre une cessation de collaboration et une demande de retrait ou de renvoi de son travail, ce qui suppose une certaine forme de rétractation. L'auteur anonyme du *Mercure danois* que nous avons déjà cité résume bien les avantages apportés par la collaboration : « On pensa que le nom d'un auteur écrit à la tête d'un pareil ouvrage était un gage assuré de l'immortalité<sup>83</sup>. »

---

<sup>81</sup> Badinter, *Les passions intellectuelles...*, p. 167.

<sup>82</sup> Mentionnons cependant l'exception notable constituée par les abbés de Prades et Yvon. Il est vrai que le scandale qu'ils provoquèrent n'était pas lié *directement* à l'ouvrage encyclopédique, la thèse de l'abbé de Prades – à laquelle on soupçonnait l'abbé Yvon d'avoir collaboré – étant seule officiellement en cause, mais l'association au groupe encyclopédiste joua un rôle majeur dans toute l'histoire, ce que tout le monde reconnaissait d'ailleurs à l'époque, d'où l'intervention de Diderot dans la rédaction de l'*Apologie*. Par ailleurs, aucune condamnation relative à l'*Encyclopédie* n'affecta jamais à titre personnel Diderot ou D'Alembert. Le séjour de Diderot au donjon de Vincennes en 1749 est dû essentiellement à sa *Lettre sur les aveugles* et incidemment, c'est sa participation à l'*Encyclopédie* qui permit de justifier son élargissement. En fait, le seul à avoir subi un quelconque châtement en lien direct avec l'*Encyclopédie* est le libraire Le Breton. Son passage à la Bastille en 1766 le punissait pour avoir osé distribuer des exemplaires du dictionnaire à Versailles, territoire qui lui était interdit selon les termes de l'entente conclue avec Malesherbes. Il s'agit donc moins de raisons idéologiques que de questions de fraude commerciale.

<sup>83</sup> *Mercure danois* (octobre 1757), cité par Moureau, *Le roman vrai...*, p. 154.

Une autre tactique possible pour bénéficier des avantages générés par ce lieu de pouvoir que constituait l'*Encyclopédie* était de soutenir passivement ou activement l'entreprise. Un soutien passif pouvait être de se réclamer soi-même officiellement du clan encyclopédiste et d'ainsi témoigner son appui à l'ensemble du groupe ou simplement de souscrire au dictionnaire. Un soutien actif pouvait consister en la rédaction de pamphlets pour se porter à la défense des membres de l'équipe ou même à faire produire une pièce de théâtre à cet effet. C'est ce que firent Morellet avec la *Préface de la comédie des Philosophes*, La Harpe dans l'*Alétophile* et Voltaire avec l'*Écossaise*<sup>84</sup>.

Inversement, on pouvait chercher à obtenir une part du pouvoir détenu par le symbole encyclopédique en s'y opposant, soit par la dénonciation de plagiat, par l'écriture d'articles hostiles dans la presse périodique, en contactant les autorités afin d'entamer des poursuites judiciaires, etc. On remarquera que Palissot et Moreau reçurent d'ailleurs une grande partie de leur réputation grâce à leurs assauts contre l'*Encyclopédie* et que Luneau de Boisjermain choisit de s'attaquer à l'*Encyclopédie* moins par opposition à l'ouvrage que pour assouvir sa vengeance contre les libraires. Il connaissait bien le pouvoir détenu par ce symbole grâce à sa réputation et espérait pouvoir l'utiliser afin de faire mousser sa cause.

Soulignons une dernière manière d'utiliser le lieu de pouvoir encyclopédique, par la production de produits dérivés tels que périodiques, rééditions ou éditions révisées, suppléments, etc. Il s'agit de la technique qui eut le plus de succès et qui par une diffusion accrue de l'encyclopédisme contribua le plus à son tour à renforcer l'aura symbolique de l'*Encyclopédie* originelle. Il est à noter que ces produits dérivés pouvaient s'inscrire à la fois dans une tactique d'appui ou d'opposition à l'*Encyclopédie*, les projets concurrents pouvant tirer leur force soit d'une consolidation du projet originel, soit de son dénigrement. L'*Encyclopédie* étant une source de bénéfices symboliques (et aussi à l'occasion monétaires, ce qui n'est pas à négliger), il n'est pas surprenant qu'on ait jugé crédible à l'époque les accusations contre certains groupes de vouloir prendre le contrôle de l'entreprise.

---

<sup>84</sup> Une pièce qui, on se le rappelle, ne fut pas rédigée spécifiquement pour l'occasion. Voltaire autorisa cependant le clan encyclopédiste à l'utiliser à bon escient.

Le pouvoir symbolique détenu par l'*Encyclopédie* ne s'éteint certes pas avec la fin de sa publication, les nombreuses rééditions et éditions concurrentes que nous venons de mentionner en font foi. Le clan des philosophes étant finalement sorti largement victorieux de cette bataille pour la réputation de l'*Encyclopédie*, il était logique qu'il cherche à asseoir son pouvoir sur le long terme de la façon la plus efficace possible, c'est-à-dire en en contrôlant la mémoire – les développements historiographiques relatifs à l'entreprise. Pendant longtemps, la version donnée par les philosophes des événements fut celle à laquelle les historiens firent principalement appel. En adhérant à leur point de vue, ils ont adopté du même coup leur cause et ses adversaires. C'est pourquoi ils ont si facilement délaissé les témoignages de Fréron, Palissot ou des autres opposants comme étant biaisés et de seconde main.

C'est ainsi que l'histoire encyclopédique s'est instaurée comme une litanie sans cesse répétée et de plus en plus stéréotypée, une énumération rituelle créée par les philosophes pour valoriser leur œuvre et se créer une mythologie des origines. Les successeurs de ces philosophes reprirent scrupuleusement cette succession de truismes, les validant définitivement par le fait même car comme le fait observer Goulemot à propos de Rousseau, « l'essentiel dans une telle affaire, c'est bien évidemment le travail de la postérité sur les images des pères fondateurs<sup>85</sup>. »

L'exacerbation des positions provoquée par la Révolution n'est bien évidemment qu'un facteur supplémentaire ayant contribué à pétrifier l'histoire encyclopédique pour de longues années et ce, malgré les efforts interprétatifs fournis par de nombreux historiens<sup>86</sup>. Après cinquante ans de travaux, érudits et pertinents, nous commençons à peine à entrevoir sous le discours traditionnel la complexité du réseau socio-intellectuel tissé autour de l'*Encyclopédie*. Nous devons maintenant chercher à réinterpréter chaque épisode de l'histoire de l'*Encyclopédie* dans son contexte social originel en essayant de faire

---

<sup>85</sup> Jean Marie Goulemot, « Auteur, lecteur et écriture dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle », *Textuel*, 22 (hiver 1989), *Images de l'écrivain*, p. 62.

<sup>86</sup> Mentionnons en particulier les observations effectuées par l'école communiste française dans les années 1950 et 1960 avec Jean Dautry, Albert Soboul ou Jean Varloot. Leur cadre interprétatif (classes sociales et économie) n'avait que très peu à voir avec le contexte intellectuel particulier du XVIII<sup>e</sup> siècle et pourtant, à travers leurs analyses, la vision particulière des encyclopédistes continue à s'imposer.



abstraction de toute perspective finaliste, chose rendue extrêmement complexe par l'événement révolutionnaire<sup>87</sup>. L'expérience de l'*Encyclopédie* a en effet été vécue au quotidien par ses différents acteurs et nos analyses doivent refléter ce fait, en évitant de lui attribuer un sens téléologique. Étudier la manière dont l'œuvre encyclopédique a servi à réaligner les nouvelles forces de la République des Lettres permet d'explicitier la nature des diverses tensions traversant toute l'histoire de la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle et de comprendre la création d'une nouvelle dynamique des liens intellectuels à l'aube de l'époque contemporaine.

C'est une meilleure compréhension du développement de cette nouvelle dynamique qui permet de comprendre ce qui liait véritablement des symboles intellectuels aussi importants que l'*Encyclopédie* et la Compagnie de Jésus. L'*Encyclopédie* n'est ainsi pas un simple ouvrage de référence colportant des idées innovatrices, elle n'est pas qu'une simple affaire lucrative de librairie. Elle est surtout un symbole identitaire, et donc fédérateur, un lieu de pouvoir, et c'est cet aspect du célèbre dictionnaire qui entrera en relation avec la Compagnie de Jésus. Une Compagnie de Jésus qui se situe sur le même plan symbolique, ce qu'il est important de saisir.

---

<sup>87</sup> Les études liant l'esprit encyclopédique à la Révolution abondent en effet, surtout au tournant des années 1950 : Jean Dautry, « La révolution bourgeoise et l'*Encyclopédie* » dans *La Pensée*, 38 (septembre-octobre 1951), p. 74-87 et *La Pensée*, 39 (novembre-décembre 1951), p. 52-59 ; Proust, *Diderot et l'Encyclopédie...*, p. 38-43. L'étude définitive demeure celle de Kafker en 1996, dans les derniers chapitres de *The Encyclopedists as a group...*

## Chapitre 4

### *La Compagnie de Jésus*

L'*Encyclopédie* est donc le symbole (ou, pour être plus exact, *un* des symboles<sup>1</sup>) que se sont choisis les philosophes, défenseurs des « Lumières ». On se rappelle que la métaphore des Lumières pose l'existence intrinsèque d'un double négatif, les Ombres. En s'associant au côté lumineux, les artisans de l'*Encyclopédie* se suscitaient donc nécessairement un antagoniste ténébreux théorique. L'importance de cet adversaire se vit d'autant plus rehaussée qu'une des principales tactiques utilisées par les philosophes pour valoriser le symbole encyclopédique consista justement à le doter de concurrents, d'ennemis. Toute résistance au projet pouvait en effet servir à amplifier la puissance liée au symbole puisque le message alors véhiculé est le suivant : tout objet dont le contrôle, que ce soit par la possession ou la destruction (qui ne sont que deux des formes possibles du contrôle), vaut la peine de dépenser une certaine quantité d'énergie doit posséder une certaine valeur, bonne ou mauvaise. Plus le symbole est reconnu, plus son potentiel de provoquer des réactions est grand.

C'est ainsi que, comme nous l'avons vu, l'historiographie de l'*Encyclopédie* met en scène une série d'ennemis cherchant à abattre par tous les moyens possibles les maîtres d'œuvre du projet. Il n'est bien sûr pas question de nier la réalité de certaines de ces oppositions mais plutôt d'insister sur la manière dont elles ont pu être manipulées sur le plan historiographique afin de satisfaire les besoins légitimateurs d'un certain groupe. On n'a ainsi pas hésité à amplifier les antagonistes, à la fois sur un plan quantitatif et qualitatif : combien de simples critiques deviendront ainsi de féroces détracteurs sous la plume de certains historiens ? Quels liens n'a-t-on pas cherché à établir entre les autorités (le roi, le

---

<sup>1</sup> Il y en a bien sûr plusieurs, qu'il s'agisse d'ouvrages (par exemple, l'*Esprit des Lois* de Montesquieu ou l'*Histoire naturelle* de Buffon), de personnages (Voltaire, dont on dresse une statue ou Helvétius, dont on prend la défense avec une certaine réticence), de lieux (les cafés et les salons), d'événements (l'affaire Calas et le procès de Sirven), etc. Notons cependant que plusieurs de ces symboles aujourd'hui communément associés au parti des philosophes furent chaudement disputés par leurs adversaires qui les réclamaient également pour eux (Montesquieu, les cafés et les salons, etc.)

Dauphin, ses principaux ministres, etc.) et certains opposants afin de magnifier la lutte du groupe encyclopédiste ? Quelle influence obscure, quelles raisons machiavéliques, quels plans tortueux ne leur a-t-on pas attribués ? La tradition historique s'installant, on en est souvent venu à accepter de considérer cette interprétation comme étant la seule valable.

Il faut dire que les encyclopédistes avaient pris le soin de se doter d'adversaires crédibles. L'un des principaux d'entre eux, la Compagnie de Jésus, disposait d'ailleurs d'une reconnaissance générale indéniable. Contrôlant une portion importante du système éducatif secondaire en Europe, possédant un système international de missions unique en son genre, présente en politique grâce à son monopole traditionnel sur la confession royale, impliquée dans la République des Lettres à l'aide de nombreux scientifiques et écrivains de talent, il était difficile sinon impossible, de l'ignorer complètement, d'autant plus que son influence dans ces nombreux domaines était loin de relever de l'anecdotique. On dotait ainsi volontiers la Compagnie d'un pouvoir important, la supposant également en toute logique extrêmement riche. Ce sentiment était d'autant plus fort qu'on n'avait pas l'impression de connaître vraiment les jésuites : une aura mystérieuse semblait les entourer et on leur imaginait facilement quantité de procédés secrets. La Compagnie possédait d'ailleurs une longue tradition reconnue de rivalités diverses. Depuis Pascal, les jansénistes se définissaient largement par leur opposition religieuse aux jésuites. Les parlementaires leurs étaient traditionnellement hostiles par gallicanisme. Les évêques et les autres religieux se méfiaient de leurs privilèges particuliers. La Sorbonne rivalisait toujours avec eux dans le domaine de l'éducation. Bref, rien que les différents scandales relatifs ponctuant l'actualité du dix-huitième siècle ne pouvaient favoriser : des délires savants du père Hardouin aux histoires scabreuses du père Girard, en passant par les déclarations et les écrits frôlant l'hérésie des pères Tournemine et Berruyer, sans oublier les manigances machiavéliques de Michel Le Tellier avant la mort de Louis XIV<sup>2</sup>... L'opinion publique

---

<sup>2</sup> Le père Jean Hardouin, un érudit respecté, fit scandale au début du XVIII<sup>e</sup> siècle en soutenant que la majorité des textes connus de l'Antiquité ne possédaient aucune authenticité, n'étant qu'une vaste supercherie organisée par des moines médiévaux. Le père Jean-Baptiste Girard se vit accusé de sorcellerie par une jeune femme de Toulouse, Catherine de La Cadière. Les intérêts jansénistes et molinistes profitant de l'occasion pour s'affronter, son procès manqua de causer une révolte dans la région de Toulouse. Le père René-Joseph Tournemine soutint dans un prêche à Caen en 1730 l'historicisme de la Bible, alors que le père Isaac-Joseph Berruyer publia un récit biblique romancé dont les libertés scandalisèrent les dévots les plus conservateurs. Quant à Michel Le Tellier, dernier confesseur de Louis XIV, il fut l'un des principaux acteurs de l'imposition

prenait dangereusement l'habitude d'associer indignités et Compagnie de Jésus. Les complots des jésuites portugais prirent bientôt les devants de la scène, de même que l'affaire La Valette. Tout cela ne manqua d'ailleurs pas d'étonner les observateurs contemporains : comment un ordre si puissant et si talentueux pouvait-il avoir sombré si bas ? La Compagnie était-elle déchue de sa valeur originelle ? À moins qu'on ne la considère comme déficiente dès ses origines ? Bref, les jésuites formaient un excellent groupe ténébreux à opposer aux défenseurs des Lumières, comme en témoigne une gravure parue en 1762 rapportant l'arrêt du Parlement de Paris condamnant la Compagnie<sup>3</sup>. On voit les « Jesuites amis des tenebres », représentés par une chouette et une chauve-souris stylisée, qui « disparaissent aux premiers regards du Roy », source de lumière dissipant les nuées. Les « Ombres » et les « Lumières », tout est là...

Ce sont ces raisons qui nous ont semblé militer en faveur ont inciter que l'on doit considérer pour comprendre pourquoi on a choisi d'opposer les jésuites aux encyclopédistes. Chaque constituant de ce tableau d'ensemble joue un rôle dans la formation d'une Compagnie de Jésus symbolique aussi puissante au niveau emblématique, sinon plus, que pouvait l'être l'*Encyclopédie*. Un symbole qui, tout comme c'est le cas pour l'*Encyclopédie*, n'est pas toujours bien ancré dans la réalité. Il faut d'ailleurs souligner que les candidats au contrôle de ce nouveau lieu de pouvoir symbolique dépassaient largement la petite société de la République des Lettres : jansénistes, autres ordres religieux, gouvernement, parlements, etc. Avec la Compagnie de Jésus, c'est tout un monde religieux, social et politique qui intervient également massivement.

Du point de vue des jésuites, les philosophes et leurs alliés n'ont joué somme toute qu'un rôle marginal dans cette lutte qui culmina avec la suppression de l'ordre religieux. Ce sont les jansénistes et les autorités politiques qui seront au premier rang. Cela n'empêchera

---

de la bulle *Unigenitus*. Ses manœuvres politiques auprès du roi mourant et son caractère difficile le firent détester par tous, y compris la majorité de ses collègues jésuites.

<sup>3</sup> *Les Jésuites amis des ténèbres disparaissent aux premiers regards du Roy*. Gravure à l'eau-forte anonyme, 1762, 22.8 x 14.7 cm (BnF, Est., Coll. Hennin, n° 9112) présentée par Rolf Reichardt, « L'imaginaire social des jésuites bannis et expulsés (1758-1773) : aux origines de la polarisation idéologique entre Lumières et Anti-Lumières » dans Manfred Tietz et Dietrich Briesemeister, dir., *Los jesuitas españoles expulsos. Su imagen y su contribución al saber sobre el mundo hispánico en la Europa del siglo XVIII*. Actas del coloquio internacional de Berlín (7-10 de abril de 1999), Francfort-sur-le-Main/Madrid, Vervuert/Iberoamericana, 2001, p. 515.

pourtant pas le clan philosophique de chercher à puiser lui aussi dans le capital d'influence et de pouvoir que le symbole de la Compagnie de Jésus pouvait fournir. Ils réussirent d'ailleurs à récolter plus que leur part du butin en réputation et n'auront aucun scrupule à faire ajouter leur groupe à la liste de ceux ayant contribué à abattre la Compagnie, comme on peut le constater dans bon nombre d'études historiques anciennes et actuelles<sup>4</sup>. Coincés entre deux représentations idéologiques majeures, celle de Port-Royal et celle des Lumières, les jésuites ont servi de repoussoir universel. Ils ont ainsi favorisé malgré eux la constitution de ces symboles. Après avoir étudié en détail la nature emblématique de l'*Encyclopédie*, il faut faire de même avec la Compagnie de Jésus. Ce n'est qu'alors que nous pourrons évaluer les nombreux liens unissant les jésuites à l'*Encyclopédie*.

### 1. Omniprésence et familiarité

Dans l'esprit d'un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idée de « jésuite » est aussi bien attachée aux domaines de l'éducation, de la politique, des sciences, des arts, de la littérature, de l'exploration géographique qu'à la religion elle-même. Tout le monde reconnaît l'important travail pastoral mené par l'ordre, ses missions implantées aux quatre coins de cette planète dont on repousse constamment les frontières et surtout son rôle dans

<sup>4</sup> Quelques exemples parmi plusieurs autres :

1864 : « ...le Parlement, uni aux jansénistes, et poussé en avant, comme ces derniers, par la secte philosophique, avait commencé contre les Jésuites cette guerre d'iniquités... » (P.-C. Sommervogel, *Essai historique sur les Mémoires de Trévoux*, Paris, Auguste Durand, 1864, p. XCIII).

1910 : « Ce que Pascal avait commencé, les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle le continuèrent. Ils excitèrent contre l'Ordre la haine et le mépris des gens cultivés. » (H. Boehmer, *Les jésuites*, Paris, Armand Colin, 1910, p. 267).

1921 : « With men like Voltaire and his associates in the literary world, [...] the plan was not merely to do away with the Church, but with all revealed religion. As the Jesuits were conspicuous adversaries of the scheme, it was natural that they should be disposed of first. » (Thomas J. Campbell, *The Jesuits (1534-1921). A History of the Society of Jesus from Its Foundation to the Present Time*, volume II, London, The Encyclopedia Press, 1921, p. 479).

1961 : « À passer en revue toutes ces forces hostiles on est étonné de leur nombre et de leur variété : les Jansénistes [...] et les protestants [...], les Encyclopédistes, pour qui l'Ordre des Jésuites mérite d'être écrasé comme dangereux suppôt de l'Infâme... » (Alain Guillerrou, *Les jésuites*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988 [1961], p. 60-61).

1991 : « Mais si Voltaire, esprit indépendant, ennemi de toute secte, ne cachait pas son hostilité au jansénisme, les tacticiens de l'*Encyclopédie* ne se refusaient pas, eux, à tirer profit de la communauté d'ennemi. » (Jean Lacouture, *Jésuites. Une multibiographie*, Paris, Seuil, 1991, t. I, p. 445).

2001 : « ...les parlementaires, les gallicans, les jansénistes et les philosophes se coalisent dans une attaque en règle contre la Compagnie... » (Philippe Lécivain, « Compagnie de Jésus (jusqu'en 1814) » dans Daniel-Odon Hurel, dir. *Guide pour l'histoire des ordres et des congrégations religieuses. France, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Turnhout, Brepols, 2001, p. 192).

les querelles théologiques entre molinistes et jansénistes, attisées au début du siècle par la fameuse bulle *Unigenitus*. Chacun accorde également à la Compagnie une importante influence politique. On connaît sa présence à la cour, on sait que le roi écoute les jésuites. Le confesseur royal ne jouit peut-être pas d'un pouvoir direct mais son ascendant sur la monarchie semble irréfutable. Les jésuites sont aussi les principaux éducateurs d'une vaste portion de l'élite européenne. Vers 1760, le réseau institutionnel de la Compagnie comporte plus de 700 collèges dans le monde, dont pas moins de 89 en France<sup>5</sup>. Mais c'est surtout l'importance de ces religieux dans le domaine intellectuel (arts et sciences, belles-lettres, etc.) et donc leur impact à l'intérieur de la République des Lettres (dont se réclameront toujours les philosophes) qui nous intéresse ici.

Le réseau des collèges, la publication d'un périodique populaire (les *Mémoires de Trévoux*), la production de nombreux ouvrages littéraires et scientifiques par des savants estimés tels que les pères Bougeant, Buffier, Brumoy, Castel, Du Cerceau, Porée ou Tournemine contribuent à donner une grande distinction au savoir et aux talents des jésuites tout au long de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les relations entre la Compagnie de Jésus et les hommes de lettres français sont alors nombreuses et fructueuses. On peut d'ailleurs l'expliquer en partie par un recul relatif de la Société dans le domaine politique après la disgrâce du confesseur Le Tellier suite à la mort de Louis XIV en 1715. La dissolution en 1718 du groupe de « la bonne intention », cette association de jésuites érudits (Germon, Mongueval, Fontenay, Dupré, etc.) travaillant à élucider certains points de doctrine et d'histoire de l'Église pour mieux combattre le jansénisme déclinant, reflète ce recul. Il s'agissait d'atténuer la récente nomination de Lallemand en tant que recteur du collège Louis-le-Grand et d'essayer de regagner les faveurs du Régent, peu favorable à la Compagnie.

Un tel repli favorise chez elle l'adaptation aux mutations culturelles. La fondation en 1701 des *Mémoires de Trévoux*, journal d'actualité littéraire au sens large, démontrait déjà la volonté des jésuites de s'harmoniser avec les modes intellectuelles de l'époque. Loin de

---

<sup>5</sup> Bernard Plongeron, « Du 'fanatisme' de l'Europe catholique : la suppression des jésuites », dans B. Plongeron, dir., *l'Histoire du Christianisme des origines à nos jours*. Tome X, Les défis de la modernité (1750-1840), Paris, Desclée, 1997, p. 179-180.

se fermer à l'esprit de leur temps, on peut même affirmer qu'en ce cas précis ils ont contribué à le faire naître. Précurseurs dans le mouvement général de développement des périodiques<sup>6</sup>, les *Mémoires de Trévoux* surent se tailler rapidement une place appréciable du marché. Malgré les nombreuses critiques qu'ils suscitèrent à diverses époques, ils n'en demeurèrent pas moins un des périodiques les plus appréciés et parmi les plus concurrentiels jusqu'à leur disparition dans les années 1760, regretté par une majorité d'hommes de lettres<sup>7</sup>. Le témoignage de Louis Petit de Bachaumont, chroniqueur mondain de la République des Lettres – qu'on ne peut certes pas considérer comme un dévot – qui raconte l'abandon forcé du journal par la Compagnie en 1762 est, à cet égard, éloquent :

*21 juillet 1762.* On s'aperçoit facilement que ce ne sont plus les mêmes coopérateurs qui travaillent au journal de Trévoux : il n'est plus ni aussi bien écrit, ni aussi savamment discuté. On conçoit en général qu'il est impossible à des particuliers d'exécuter cet ouvrage périodique, dans la même perfection que le faisoient les jésuites, et le père Berthier en dernier lieu. Une bibliothèque immense où vérifier à chaque instant les citations ; des élèves sans nombre et pleins de talents qui travailloient en sous-œuvre : comment rencontrer les mêmes secours ? À l'ultramontanisme près, qui perçoit toujours par quelque part, on regrettera long-temps ce journal, qui dégénère et dégénérera de plus en plus<sup>8</sup>.

La place occupée par les collèges jésuites dans la vie sociale et culturelle des villes où ils étaient implantés témoigne également de l'intégration de la Compagnie au milieu intellectuel ambiant. La seule mention des annonces et comptes-rendus du *Mercurie galant*<sup>9</sup>

<sup>6</sup> Si en 1701-1710 on ne comptait qu'une quinzaine de périodiques de langue française en Europe (dont les *Mémoires de Trévoux*), il y en aurait plus de 70 après 1750 (Michel Gilot et Jean Sgard, «Le renouvellement des *Mémoires de Trévoux* en 1734», *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), p. 207).

<sup>7</sup> Daniel Mornet, dans son célèbre dépouillement de 500 catalogues de bibliothèques du XVIII<sup>e</sup> siècle, a retrouvé les *Mémoires de Trévoux* dans près de 50 d'entre eux, ce qui les place au septième rang des périodiques. Il faut cependant mentionner que ces collections comportaient chacune en moyenne 151 volumes du périodique, ce qui les place au deuxième rang des plus populaires, derrière le *Mercurie de France*, revue plus « légère » (Daniel Mornet, « Les enseignements des bibliothèques privées (1750-1780) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 17 (1910), p. 479). Hatin, dans sa *Bibliographie de la presse périodique en France*, estimait le tirage des *Mémoires* à plus de 800 exemplaires mensuellement, ce qui est une quantité fort estimable pour l'époque. Des réimpressions, des compilations et des traductions au cours des années 1740 et 1750 illustrent également la continuité de ce succès (Jean-Marie Faux, « Les *Mémoires de Trévoux* » dans Pierre Delattre, dir. *Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles*. Tome III : Macheville-Pinel, Enghien/Wetteren, Institut supérieur de théologie/Imprimerie De Meester Frères, 1955, p. 1207 et 1210).

<sup>8</sup> Louis Petit de Bachaumont, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*, Londres, Adamson, 1784 (document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF), tome 1, p. 109.

<sup>9</sup> Monique Vincent en recense au moins sept entre 1680 et 1704 (*Mercurie Galant. Table analytique contenant l'inventaire de tous les articles publiés 1672-1710*, Paris, Honoré Champion, 1998).

permet de comprendre à quel point les pièces de théâtre, ballets, débats oratoires, fêtes et remises de prix qui avaient lieu régulièrement dans le cadre de ces établissements scolaires, en particulier au collège Louis-le-Grand de Paris<sup>10</sup>, se révélaient des lieux de rencontre incontournables pour l'élite culturelle locale<sup>11</sup>. Les jésuites y présentaient des spectacles élaborés, à grand déploiement<sup>12</sup>, adaptés au goût du jour<sup>13</sup>. C'est d'ailleurs lors d'une de ces remises de prix en août 1710 que le jeune Voltaire aurait été présenté par le jésuite Tarteron au célèbre poète Jean-Baptiste Rousseau<sup>14</sup>. En province, compte tenu de la disette d'activités culturelles, l'importance de ces représentations devait se faire sentir encore plus fortement, surtout au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans certaines villes, les pièces de théâtre et les ballets montés par les élèves des jésuites étaient l'unique occasion dans l'année d'assister à un divertissement culturel de ce genre, pourtant toujours fort prisé par les élites locales<sup>15</sup>.

<sup>10</sup> Entre 1651 et 1682, Robert W. Lowe compte plus de 31 événements théâtraux accompagnés de ballets à Louis-le-Grand (Robert W. Lowe, « Les représentations en musique au collège Louis-le-Grand, 1650-1688 », *Revue d'histoire du théâtre*, 10, 1 (1958), p. 27-28). Il ne semble d'ailleurs pas y avoir eu de déclin avant l'expulsion de la Compagnie en 1762.

<sup>11</sup> Pierre Delattre parle d'un public parfois très nombreux (entre 3000 et 6000 spectateurs) et de qualité : le Roi, la Reine, des souverains étrangers de passage, des princes de sang, des membres de la cour, des ministres, le nonce apostolique, la haute noblesse, la grande robe, le haut clergé, etc. Compte tenu de cette popularité, les places pour un tel événement pouvaient être difficiles à obtenir (Delattre, *Les établissements des jésuites en France...* Tome III, p. 1174-1176). Voir aussi Dominique Julia et Marie-Madeleine Compère, *L'éducation en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société d'enseignement supérieur, 1976, p. 204.

<sup>12</sup> Les machines et les décors pour les ballets étaient reconnus comme particulièrement imposants et dispendieux (François de Dainville, *L'éducation des jésuites (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 495-503). De nombreux professionnels collaboraient à l'élaboration et à la réalisation, les maîtres de ballet étant souvent des danseurs de l'Opéra (Lowe, « Les représentations en musique au collège Louis-le-Grand, 1650-1688 »..., p. 29) et les compositions musicales provenant de musiciens professionnels (Robert W. Lowe, « Les représentations en musique au collège Louis-le-Grand (1689-1762) », *Revue d'histoire du théâtre*, 11, 3 (1959), p. 211-212). Certains jésuites acquièrent ainsi une expérience impressionnante dans le domaine de la mise en scène, comme le père Claude-François Ménéstrier, auteur de deux ouvrages renommés dans son domaine : *Des représentations en musique anciennes et modernes* (Paris, 1681) et *Les ballets anciens et modernes, selon les règles du théâtre* (Paris, 1682).

<sup>13</sup> Les pièces latines ne rejoignant qu'un petit nombre de spectateurs, des intermèdes en vers français et des ballets furent rapidement ajoutés (Lowe, « Les représentations en musique au collège Louis-le-Grand, 1650-1688 »..., p. 24). Les thèmes traités s'écartèrent peu à peu du domaine religieux pour rejoindre des préoccupations plus contemporaines, touchant parfois de manière allégorique à l'actualité (Dainville, *L'éducation des jésuites...*, p. 476-480 et 504-517). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on fit même place à la comédie (Dainville, *L'éducation des jésuites...*, p. 500-501).

<sup>14</sup> René Pomeau, *D'Arouet à Voltaire (1694-1734)*, Oxford, Voltaire Foundation, 1985, p. 43. Coll. Voltaire en son temps.

<sup>15</sup> Robert W. Lowe, « Les représentations en musique dans les collèges de Paris et de province (1632-1757) », *Revue d'histoire du théâtre*, 15 (1963), p. 125 ; Julia et Compère, *L'éducation en France...*, p. 204. Le lieu de spectacle utilisé par les jésuites pouvait également servir de salle communautaire pour la ville (Dainville, *L'éducation des jésuites...*, p. 481-487 ; Julia et Compère, *L'éducation en France...*, p. 202). Sur l'importance des fêtes et du théâtre jésuite en province, voir aussi J. Girard, « Avignon » et Paul Bailly,



En dehors de ces occasions exceptionnelles, on sait que plusieurs chercheurs non jésuites venaient utiliser les bibliothèques des collèges et pouvaient donc éventuellement échanger avec les religieux<sup>16</sup>. L'abbé Maury exagère certainement quelque peu lorsqu'il décrit le collège Louis-le-Grand comme « ...un centre de réunion auquel se rallie chaque jour l'élite de nos écrivains... » ou comme « ...une espèce de tribunal toujours en permanence [...] toujours redouté des gens de lettres comme le principal foyer de l'opinion de cette capitale<sup>17</sup>... » mais ses propos semblent témoigner de l'influence certaine des jésuites – au moins de quelques-uns d'entre eux – dans le domaine culturel et social parisien. Le cardinal de Bernis témoigne lui aussi des allées et venues continuelles de penseurs en tout genre chez le père Tournemine : « ...sa chambre était pleine d'esprits forts, de déistes et de matérialistes : il n'en convertissait guère, mais il avait le plaisir de discuter, de disputer et de passer une partie de sa vie avec des gens d'esprit<sup>18</sup>. » On sait d'ailleurs que la fréquentation des journalistes des *Mémoires de Trévoux* n'était pas considérée comme inutile par plusieurs auteurs. Certains d'entre eux recherchèrent ouvertement la protection de la Compagnie, comme Antoine Houdar de La Motte durant la « Querelle d'Homère » avec Mme Dacier<sup>19</sup> ou le poète Jean-Baptiste Rousseau<sup>20</sup>.

---

« Collèges » dans Delattre, *Les établissements des jésuites en France...*, Tome I, p. 459-462 et 1428-1430 ; P. Delattre, « Dijon » dans Delattre, *Les établissements des jésuites en France...*, Tome II, p. 71-79.

<sup>16</sup> Delattre (*Les établissements des jésuites en France...*, Tome III, p. 1211-1212) témoigne du fait que la bibliothèque du collège Louis-le-Grand était considérée comme une des « curiosités » de Paris, ce que confirme d'ailleurs l'article « Bibliothèque » de l'*Encyclopédie*.

<sup>17</sup> Maury, *Oeuvres choisies*, ii, p. 468 cité par Catherine M. Northeast, *The Parisian Jesuits and the Enlightenment, 1700-1762*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991, p. 17.

<sup>18</sup> *Mémoires et lettres de François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis (1715-1758)*. Publiés avec l'autorisation de sa famille d'après les manuscrits inédits par Frédéric Masson, Paris, E. Plon, 1878 [écrit en 1769], t. I, p. 18-19.

<sup>19</sup> Lors de la querelle d'Homère, un épisode important de la fameuse « Querelle des Anciens et des Modernes », les jésuites se retrouvèrent coincés entre leur attachement traditionnel à la culture antique et l'éthique mondaine moderne à laquelle ils avaient choisi d'adhérer. Rejetant « cette espèce d'idolâtrie qu'ont certains lettrés pour les poètes de l'antiquité », ils soutinrent finalement le parti des « Modernes » derrière La Motte. Ne citons à cet égard que l'*Homère en arbitrage* du père Buffier (Paris, 1715) et l'*Apologie d'Homère, où l'on explique le véritable dessein de son Iliade, et sa théomythologie* du père Hardouin (Paris, 1716). Le père Buffier et Mme de Lambert collaborèrent par la suite activement pour appeler à une réconciliation entre les deux partis (Roger Marchal, *Madame de Lambert et son milieu*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, p. 224-225 et 245 (SVEC) et Alfred R. Desautels, *Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIII<sup>e</sup> siècle (1701-1734)*, Rome, Institutum Historicum S.I., 1956, p. 109-113).

<sup>20</sup> L'amitié entre Rousseau et le père Brumoy était bien connue (Gustave Dumas, *Histoire du Journal de Trévoux (1701-1762)*, Paris, Boivin et Cie, 1936, p. 73-74). Lorsque Rousseau dut partir en exil, certaines de ses créations ayant déplu au roi, il fit intercéder le jésuite en sa faveur, sans succès doit-on cependant souligner.

Il ne faut cependant pas croire que le réseau social des jésuites se limitait à cela. Si les relations avec l'Académie des sciences demeuraient plutôt mauvaises, celle-ci n'admettant pas de prêtres en ses rangs depuis 1728, celles avec l'Académie des inscriptions étaient déjà plus cordiales, l'admission officielle n'étant cependant pas non plus tolérée<sup>21</sup>. Il est cependant à noter qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Les jésuites envoyés au Siam et en Chine par Louis XIV dans les années 1680 étaient officiellement membres correspondants de l'Académie royale des sciences par « privilège particulier ». Cette catégorie, *correspondant*, sera officialisée en 1699 et les religieux y seront admis. Les travaux du père Gouye (*Observations physiques et mathématiques*, 1688) témoignent également d'une étroite collaboration entre les jésuites et l'Académie, de même que la correspondance entre le père missionnaire Parrenin (1665-1741) et le président de l'Académie des Sciences Dortous de Mairan (1678-1771), publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses*<sup>22</sup>. On doit cependant admettre qu'à l'heure actuelle, les relations exactes entre la Compagnie et l'Académie demeurent assez obscures<sup>23</sup>.

Le collège jésuite jouant dans bien des villes le rôle de centre culturel et scientifique, les liens avec les académies provinciales étaient probablement beaucoup plus développés. On ne connaît pas le nombre exact de jésuites devenus académiciens provinciaux mais on sait au moins qu'il y en eut plusieurs<sup>24</sup>. Par ailleurs, la présence de

<sup>21</sup> Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 18. Mentionnons par ailleurs qu'en 1761, à la veille de la dissolution de l'ordre, plus de seize membres en place de l'Académie française avaient été élèves du célèbre père Porée à Louis-le-Grand. Pendant un siècle, c'est plus d'une quarantaine d'anciens élèves des jésuites qui s'y voisinèrent ou s'y retrouvèrent, plus de 20 à l'Académie des Inscriptions et presque autant à l'Académie des Sciences (Delattre, *Les établissements des jésuites en France...*, Tome III, p. 1235).

<sup>22</sup> Nicolas Standaert, dir., *Handbook of Christianity in China*. Volume 1 : 635-1800, Leiden/Boston/Köln, Brill, 2001, p. 314 et 316.

<sup>23</sup> Florence Hsia, « Jesuits, Jupiter's Satellites, and the Académie Royale des Sciences » dans O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 249-251.

<sup>24</sup> Daniel Roche parle simplement de 13% de clercs pour le personnel académique, lesquels ne sont bien sûr pas majoritairement jésuites (Daniel Roche, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, p. 461). Le conflit entre D'Alembert et le père Tholomas nous révèle cependant que ce dernier était membre de la Société Royale de Lyon et que les jésuites y disposaient de suffisamment d'influence pour que la Société se refuse à l'exclure comme le demandait D'Alembert. Deux lettres de Montesquieu à Barbot (23 novembre et 24 décembre 1741) nous indiquent également la présence d'au moins deux jésuites à l'académie de Bordeaux (citées par Robert Shackleton, *Montesquieu. Une biographie critique*, Paris, Presses Universitaires de Grenoble, 1977, p. 161). Et l'on sait que le père Castel fut membre ou associé des académies ou sociétés savantes de Bordeaux, Rouen, Londres, Saint-Petersbourg et Lyon (Sommervogel, *Essai historique...*, p. XLVII). C'est d'ailleurs Montesquieu lui-même qui avait servi d'intermédiaire pour le présenter à la Royal

confesseurs jésuites auprès de l'élite aristocratique leur procurait également un certain rayonnement. Les jésuites disposaient en effet de plusieurs moyens pour rejoindre un vaste public diversifié : prêches, confessions, éducation de la jeunesse, soutenances publiques de thèses à Louis-le-Grand et surtout un important réseau de congrégations religieuses, certaines siégeant même à la maison professe Saint-Louis de la rue Saint-Antoine, comme celles des Messieurs et des Artisans<sup>25</sup>. Un tel encadrement pédagogique, culturel et spirituel leur permettait de posséder une influence dont nous ne connaissons actuellement que très imparfaitement les modalités et les limites.

La confiance qu'on témoignait aux jésuites dans les cercles aristocratiques et qui s'étendait jusqu'au plus aux échelons de la pyramide sociale se perçoit bien dans le rôle de tuteurs qu'on leur a attribué : le père Du Cerceau s'occupa de l'éducation du jeune prince de Conti jusqu'à sa triste mort accidentelle le jeune prince de Conti, le père Brumoy enseigna dans les années 1720 au prince de Talmont et le père Berthier fut précepteur de 1762 à 1764 du fils du Dauphin, le futur Louis XVI. Il n'est donc pas étonnant de les retrouver, au moins jusqu'à la fin des années 1730, dans les cercles littéraires et culturels parisiens. Sans qu'on n'en ait de témoignages directs, il semble probable qu'on les ait vus auprès de la duchesse du Maine et peut-être même de Voltaire à la fameuse cour de Sceaux, compte tenu de leurs relations privilégiées avec le duc du Maine, protecteur officiel des *Mémoires de Trévoux* en tant que prince de Dombes<sup>26</sup>. On connaît par ailleurs la présence du père Tournemine à l'Hôtel Rohan au cours des années 1720, où il avait l'occasion de

---

Society de Londres (Shackleton, *Montesquieu. Une biographie critique...*, p. 108). Le père de Dainville donne également une liste de jésuites académiciens en province (*L'éducation des jésuites (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 362).

<sup>25</sup> Delattre, *Les établissements des jésuites en France...*, Tome III, p. 1218 et 1221.

<sup>26</sup> La ville de Trévoux où l'on imprimait les *Mémoires* (la conception, elle, en était essentiellement parisienne) était en effet la capitale de la petite principauté de Dombes, indépendante jusqu'en 1762. Enclavée entre le Lyonnais et la Bourgogne, la région se vit dotée d'importantes presses en 1695, ce qui permit aux jésuites de contourner les privilèges accordés au *Journal des Savants* sur le territoire français. La relation entre les jésuites et le duc du Maine étaient évidemment très cordiales, ce dernier ayant accepté de protéger leurs *Mémoires*. Le retrait de cette protection en 1731 ne semble pas avoir eu de conséquences durables, les deux partis étant visiblement raccommodés quelques années plus tard ; en 1736 (Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 19; Dumas, *Histoire du Journal de Trévoux...*, p. 8, 12, 14-15, 122-124 et 147; Desautels, *Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées...*, p. v-vi, xiv).

fréquenter Montesquieu avec qui il entretenait d'ailleurs d'assez mauvaises relations<sup>27</sup>. Le père Buffier, quant à lui, fréquentait plutôt la demeure du président de Maisons<sup>28</sup>. Buffier et Tournemine se retrouvaient régulièrement avec les pères Sanadon et Porée, au salon de Mme de Lambert puis, dans les années 1730, chez Mme de Tencin, où ils semblent avoir joui d'une influence particulière<sup>29</sup>. Quant au père Louis-Bertrand Castel, mathématicien rendu célèbre par l'idée du « clavecin oculaire », il se targuait publiquement de pouvoir compter Montesquieu parmi ses amis<sup>30</sup> et n'hésitait pas à venir en aide aux jeunes esprits provinciaux fraîchement débarqués à Paris, comme Jean-Jacques Rousseau<sup>31</sup>. Le père Claude Judde, célèbre formateur de jésuites et successeur pressenti de Bourdaloue pour la qualité de ses sermons, n'hésitait d'ailleurs pas à mettre en garde ses collègues devant cette ambition de « ...briller dans les cercles et de se faire la réputation de bel-esprit<sup>32</sup>. »

<sup>27</sup> Il semble que la fin des visites de Montesquieu à l'hôtel du cardinal de Rohan soit essentiellement due à la haine qu'il portait à Tournemine, ne pouvant supporter sa suffisance. Le père aurait d'ailleurs dénoncé ses *Lettres persanes* à Fleury (Shackleton, *Montesquieu. Une biographie critique...*, p. 56 et 73).

<sup>28</sup> Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 20.

<sup>29</sup> Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 20-21. Il est peut-être exagéré de qualifier le salon de Mme de Lambert de « berceau de l'*Encyclopédie* » (Suzanne Delorme, «Le salon de la Marquise de Lambert, berceau de l'*Encyclopédie*», *Revue d'histoire des sciences*, 4 (1951), p. 223-227 et Marchal, *Madame de Lambert...*, p. 240-244) mais il est certain que les jésuites qui s'y retrouvaient (Marchal cite parmi les habitués les pères Bouhours, Buffier et Cheminai de Montaigu mais pas les pères Tournemine, Sanadon et Porée, qui purent cependant y faire des apparitions occasionnelles) avaient la possibilité de côtoyer certains des penseurs les plus libéraux et les plus avant-gardistes de l'époque. L'amitié particulière entre le père Buffier et Mme de Lambert est également bien connue (Marchal, *Madame de Lambert...*, p.242, 244-245 et 764).

<sup>30</sup> En 1724, Montesquieu confia son fils au père Castel, à Louis-le-Grand. Cette collaboration ne le satisfait cependant pas et il le retira un an plus tard. Il aida cependant le jésuite à briguer un poste à la Royal Society et lui demanda de le corriger et de lui servir de censeur pour les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romaines et de leur décadence* en 1733. Il refusa cependant de soutenir sa candidature à l'Académie de Bordeaux et de lui soumettre l'*Esprit des Lois* quelques années plus tard, estimant que ce texte n'était « pas de sa compétence ». Castel, vexé, n'en chercha pas moins à défendre Montesquieu devant les rédacteurs de Trévoux, en particulier le père Berthier, réticents face à une telle œuvre. Malgré cette relation parsemée de hauts et de bas, c'est au père Castel que, le temps de sa mort venue, Montesquieu demanda à se confier. Ce sont donc les jésuites (le père Routh fut son dernier confesseur) qui assistèrent aux derniers instants du fameux penseur, alors qu'il voulut être en harmonie à la religion sans pour autant se renier (Shackleton, *Montesquieu. Une biographie critique...*, p. 69, 108, 120, 280-281 et 306-308 et John N. Pappas, « Montesquieu » dans *Berthier's Journal de Trévoux and the philosophes*, Genève, Librairie E. Droz, 1957, (SVEC, 3), p. 65-66, 68, 71 et 74-75).

<sup>31</sup> Il aida le jeune Rousseau en le recommandant à Mme de Besenval, Mme de Broglie et Mme Dupin. Jean-Jacques parle ainsi du jésuite : « Le P. Castel était fou mais bon homme au demeurant » (Rousseau, *Les confessions*. Tome II, Paris, Gallimard, 1973, p. 24).

<sup>32</sup> Claude Judde, *Instruction pour les jeunes professeurs [...] suivie de deux Exhortations*, Avignon, 1834, p. 97-99, cité par Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 19. On connaît aussi un texte manuscrit du père Castel dans lequel il se plaint des sorties trop fréquentes dans le monde des pères Rouillé et Brumoy (Jean Sgard et Françoise Weil, «Les anecdotes inédites des *Mémoires de Trévoux*», *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), p. 199).

Il semble donc qu'au cours du premier tiers du siècle, l'intégration des jésuites au coeur du monde littéraire français ait été très poussée. À partir des années 1730, on constate au sein de la Compagnie une conscientisation accrue de la montée du déisme et de l'athéisme. Cela n'handicape pas pour autant les liens avec l'intelligentsia française puisque les autorités religieuses jugeaient habituellement révolu le temps où la lutte contre l'athéisme devait passer par un intégrisme catholique comme celui de l'Inquisition. Pour les jésuites de cette époque, seul le dialogue intellectuel semblait pouvoir limiter la propagation, ainsi qu'ils avaient tenté de le faire avec Pierre Bayle au début du siècle<sup>33</sup> et comme en témoignent les nombreuses visites susmentionnées reçues par le père Tournemine. Robert Palmer explique bien comment, tout en gardant leur intégrité, les jésuites auraient choisi de ne pas rompre le dialogue avec les « philosophes » :

If apologists for the church were relatively liberal in countenancing the new system of thought, it was in the hope, so far as it was planned, that the authority of the church might be better preserved. Such was especially the policy of the Jesuits. The Jesuits, to convert the chinese, let them pay their usual respects to their ancestors and to Confucius. To keep the *philosophes* catholic, they turned to philosophy themselves<sup>34</sup>.

D'ailleurs, de manière générale, la Compagnie de Jésus et les éléments les plus progressistes du paysage intellectuel français partageaient de nombreuses valeurs communes<sup>35</sup>. Mentionnons au niveau esthétique et littéraire un respect du classicisme accompagné d'une ouverture vers le modernisme, ainsi qu'une croyance en l'efficacité du théâtre et de la poésie comme stratégies pédagogiques<sup>36</sup>. La morale jésuite possédait de nombreux points en commun avec l'éthique développée par les tenants des Lumières, dont une confiance en la liberté de l'être humain contrastant avec le pessimisme rigoriste des jansénistes<sup>37</sup>. Catherine M. Northeast démontre d'ailleurs que bon nombre des jésuites qui quittèrent l'ordre (tels que Gresset, Desfontaines ou Fréron, pour n'en nommer que quelques-uns) ne semblent pas avoir éprouvé de problèmes particuliers à passer du côté laïc de la République des Lettres. Malgré les raisons très diverses pouvant expliquer leur départ

<sup>33</sup> Pierre Réat, *Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophique*. Paris, Imprimerie Audin, 1971, p. 92-98 ; Desautels, *Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées...*, p. 79-82 et 192-199.

<sup>34</sup> Robert Palmer, *Catholics and Unbelievers in Eighteenth Century France*, New York, Cooper Square Publishers, 1961, p. 22.

<sup>35</sup> Pappas, « Montesquieu »..., p. 71.

<sup>36</sup> Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 33 ; Julia et Compère, *L'éducation en France...*, p. 203.

<sup>37</sup> Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 179.

de la Compagnie, ces ex-jésuites ne développèrent dans aucun cas une hostilité particulière envers leur ancien ordre et plus souvent qu'autrement, ils conservèrent non seulement une affiliation intellectuelle affirmée mais aussi des contacts certains avec les membres de la Société<sup>38</sup>. Bref, lorsque les encyclopédistes décidèrent d'affronter les jésuites des *Mémoires de Trévoux* au tout début des années 1750, ou lorsqu'ils eurent à commenter la dissolution de l'ordre dans les années 1760, ils se trouvaient devant un groupe avec lequel ils étaient familiers et dont ils côtoyaient les membres depuis longtemps. La Société de Jésus était définitivement un élément constitutif important, bien intégré, du paysage intellectuel français de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## 2. Une puissance reconnue mais un ordre méconnu

Paradoxalement, cette omniprésence des jésuites, cette familiarité qu'ils entretiennent avec les divers éléments du réseau intellectuel, ne garantissent pas qu'ils soient bien connus des autres membres de la République des Lettres. La Compagnie de Jésus demeure une société hermétique, difficile à saisir pour une majorité de ses contemporains. L'article « Jésuite » de Diderot dans l'*Encyclopédie* résume bien ce sentiment général : « Qu'est-ce qu'un jésuite ? Est-ce un prêtre séculier ? Est-ce un prêtre régulier ? Est-ce un laïc ? Est-ce un religieux ? Est-ce un homme de communauté ? Est-ce un moine ? C'est quelque chose de tout cela, mais ce n'est point cela<sup>39</sup>. » On retrouve là un écho des paroles d'Estienne Pasquier (*Des recherches de la France – De la secte des jésuites*) qui parlait de la Compagnie comme « ...ce Monstre, qui pour n'estre ny Seculier, ny Regulier, estoit les deux ensemble, et partant introduisoit dedans nostre Eglise un ordre Hermaphrodite<sup>40</sup>... »

<sup>38</sup> Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 204-215. Selon L.-N.-J.-J. De Cayrol (*Essai historique sur la vie et les ouvrages de Gresset*, Amiens/Paris, 1844, p. 68-81), Gresset n'aurait pas quitté de lui-même la Compagnie. Il en aurait été expulsé contre son gré après que Fleury l'ait demandé, suite au scandale possible causé par son poème *La Chartreuse*. On ne doit pas croire que cela l'ait profondément choqué puisqu'il partit apparemment en bons termes avec son ancien ordre, ce que semble démontrer son poème *Adieux aux Jésuites*. Il est cependant intéressant de noter qu'il ne défendra pas la Compagnie lors du tumulte de 1762.

<sup>39</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII. 2403].

<sup>40</sup> Cité par F. Michaux, « Estienne Pasquier et les jésuites », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 33 (1926), p. 89.

Cette incapacité à définir clairement l'ordre est d'autant plus étrange que la Compagnie apprit rapidement à manier très adroitement les symboles et les représentations. Partout dans leurs missions, les jésuites surent s'adapter aux mœurs et coutumes locales et apprendre les langues des populations qu'ils cherchaient à évangéliser afin de mieux s'en faire écouter. Le travail de Ricci en Chine demeure un exemple particulièrement frappant de cette méthode appliquée également en Inde et, dans une certaine mesure, en Nouvelle-France. Les jésuites surent également tirer un grand parti de l'usage de la musique<sup>41</sup>, des arts plastiques<sup>42</sup> et, comme nous l'avons déjà vu à propos des collèges, du théâtre et de la danse<sup>43</sup>. Cette habileté pour la mise en scène ne pouvait être que favorisée par l'importance de la rhétorique dans l'enseignement jésuite, une rhétorique très recherchée mise en pratique au cours des prêches et sermons. bercés dès leur enfance par les déclamations de Cicéron et des grands orateurs grecs et latins de l'Antiquité, les jésuites et leurs contemporains étaient parfaitement conscients des pouvoirs détenus par le langage, d'où un intérêt particulier porté à la lexicographie, à la grammaire et aux diverses sciences de la composition et du maniement de la langue. La pastorale jésuite employa ainsi avec adresse le langage pour émouvoir fortement ses auditeurs, en provoquant des déluges successifs d'images associées à l'enfer et au paradis<sup>44</sup>. Car malgré le maniement savant de la scholastique et de la casuistique, sciences théologiques s'adressant aux esprits raisonnables

<sup>41</sup> Sur les rapports initiaux entre les jésuites et la musique, voir John W. O'Malley, *The First Jesuits*, Cambridge/London, Harvard University Press, 1993, p. 159-162. Sur l'usage missionnaire de la musique dans diverses parties du monde (Paraguay, Brésil, Philippines), voir T. Frank Kennedy, « *Candide and a Boat* » dans O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 321 ; Paulo Castagna, « *The Use of Music by the Jesuits in the Conversion of the Indigenous Peoples of Brazil* » dans O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 641-658 (en particulier p. 641) et William J. Summers, « *The Jesuits in Manila, 1581-1621 : The Role of Music in Rite, Ritual, an Spectacle* » dans O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 659-679.

<sup>42</sup> Sur l'usage de l'art et de ses possibilités visuelles, mnémoniques et spirituelles par les jésuites (Inde et Bavière), voir Gauvin Alexander Bailey, « *The Truth-Showing Mirror : Jesuit Catechism and the Arts in Mughal India* » dans O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 381 et Jeffrey Chipps Smith, « *The Art of Salvation in Bavaria* » dans O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 593.

<sup>43</sup> Tous ces moyens démonstratifs (art, littérature, musique, etc.) étaient utilisés à la fois pour la conversion des populations non catholiques et pour confirmer dans leur foi celles qui l'étaient déjà (O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 566).

<sup>44</sup> Dominique Deslandres, « *Exemplo aequae ut verbo : The French Jesuit's Missionary World* » dans O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 263 et Dominique Deslandres, *Le modèle français d'intégration socio-religieuse, 1600-1650 : Missions intérieures et premières missions canadiennes*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1990, p. 305 et 327. Précisons cependant que les jésuites n'étaient pas les seuls à agir ainsi : il s'agit d'une culture missionnaire largement diffusée (Deslandres, « *Exemplo aequae ut verbo...* », p. 267). Delumeau utilise le terme « pastorale de la peur » pour qualifier les forts effets émotionnels recherchés par les prédicateurs (Jean Delumeau, *La peur en Occident*, Paris, Arthème Fayard, 1978, p. 45).

et déductifs, la spiritualité de la Compagnie ne délaissa jamais les effets du cœur<sup>45</sup>, les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola qui cherchaient à séduire l'âme par une succession d'impressions diverses donnant le ton<sup>46</sup>. La tentation mystique, contenue habilement par les généraux successifs, demeura toujours présente : l'expérience de saint Ignace à Montserrat et à Manrèse la suggérait fortement. Compte tenu de cette attention particulière portée au discours et aux diverses méthodes de persuasion (pour ne pas dire de conversion), il est donc surprenant de constater une réussite plus que mitigée de la part des jésuites relativement à leur propre image. Si les collèges de la Compagnie continuaient d'être fréquentés, il n'en est pas moins vrai que la perception commune était loin de leur être favorable. La recherche de coupables après l'attentat de Damiens le démontre bien : on considérait souvent dans les pamphlets que si les jésuites n'étaient pas réellement responsables, ils auraient théoriquement pu l'être, ce qui n'était pas loin de revenir au même. Malgré certains succès médiatiques incontestables, comme la parution de l'*Imago primi saeculi* pour le premier centenaire de la Compagnie en 1640<sup>47</sup>, il faut bien dire que la mémoire des contemporains, et des historiens par la suite, s'attacha surtout à leurs échecs plutôt qu'à leurs réussites. Pour une apologie de l'ordre, combien de pamphlets anti-jésuitiques cherchant à dévoiler les sombres manoeuvres effectuées par l'ordre ? Une double image semble dominer les esprits au cours des années 1750-1760 : d'un côté, un ordre puissant, organisé, efficace et apparemment cohérent et de l'autre, une organisation secrète, mystérieuse, dont il est malaisé de connaître les traits véritables. Les jésuites sont ainsi perçus comme étant à la fois éclatants et mystérieux, un couple pas forcément antinomique mais dont la dynamique très particulière donne aisément naissance à une association avec la notion de manipulation ou même de complot.

De prime abord, l'aspect « éclatant » de la Compagnie est le plus évident. En soi, la seule présence physique des jésuites est imposante : entre 22 000 et 30 000 religieux à la veille de la suppression, répartis dans plus de 800 résidences, 700 collèges et 300 missions

<sup>45</sup> François Lebrun et Élisabeth Antébi, *Les jésuites ou la gloire de Dieu*, [s.l.], Stock/Antébi, 1990.

<sup>46</sup> Joseph de Guibert, *La spiritualité de la Compagnie de Jésus. Esquisse historique*, Rome, Institutum Historicum S.I., 1953, p. 98-100.

<sup>47</sup> John O'Malley, « The Historiography of the Society of Jesus : Where Does It Stand Today ? » dans O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 8. Pensons aussi, parmi tant d'autres, aux succès d'estime de la Compagnie auprès de divers souverains étrangers, dont l'empereur de Chine.



à travers la planète. Pour la France seule, on compterait au moins 2000 religieux auxquels on doit adjoindre plus de 1300 scolastiques ou pères employés aux missions étrangères. Quelques 89 collèges et 32 séminaires viennent compléter le portrait<sup>48</sup>. La Compagnie de Jésus est alors très certainement un des ordres les plus importants et les plus dynamiques de la chrétienté<sup>49</sup>. Ses établissements, collèges, résidences, séminaires ou églises, dominent le paysage urbain de la France d'Ancien Régime : on les retrouve presque partout où une population suffisante se maintient<sup>50</sup>. La piété baroque y domine, dont la splendeur et la magnificence ont contribué à la fois à redonner au culte divin un aspect majestueux et imposant et à promouvoir une image d'opulence qui demeurera liée aux jésuites. Même si on ne peut pas véritablement parler d'un style jésuite puisque c'est la diversité et l'adaptation aux styles locaux qui dominent dans les édifices patronnés par l'ordre religieux<sup>51</sup>, l'investissement artistique de la Compagnie de Jésus a certainement contribué largement à son rayonnement.

Dans les zones géographiques moins densément peuplées, les jésuites ont également assuré une présence physique importante par les missions qu'ils ont effectuées. Quand elles avaient lieu dans les régions extra-européennes ces missions revêtaient un prestige particulier, d'autant qu'elles étaient associées à la puissance royale des pays qui les initiaient. Le rôle joué par les jésuites dans la politique française nord-américaine, grâce à leurs liens uniques avec les peuples amérindiens, est à cet égard exemplaire, tout comme les développements économiques impressionnants effectués dans les réductions du Paraguay.

<sup>48</sup> Plongeron, « Du 'fanatisme' de l'Europe catholique... », p. 179-180. Il existe de nombreuses variantes de ces chiffres chez différents auteurs. Ainsi Philippe Lécivain parle pour la France en 1762 de « 3049 sujets répartis en 161 maisons dont 91 collèges et 20 séminaires » (Lécivain, « Compagnie de Jésus... » dans Hurel, dir., *Guide pour l'histoire des ordres...*, p. 192). L'ordre de grandeur demeure cependant toujours le même.

<sup>49</sup> En 1730, explique Philippe Lécivain, « la Compagnie semble au faite de sa puissance : le rythme des entrées ne s'est pas ralenti et les novices sont près du tiers de l'effectif total » (Lécivain, « Compagnie de Jésus... » dans Hurel, dir., *Guide pour l'histoire des ordres...*, p. 192).

<sup>50</sup> Le choix de la ville et du site est particulièrement étudié par les autorités jésuites désirant s'implanter, chaque ville étant considérée comme « autant de postes stratégiques pour entretenir la foi des catholiques ou pour rallier hérétiques et païens » (Lebrun et Antébi, *Les jésuites ou la gloire de Dieu...*, p. 107). Contrairement à la tradition ancienne des abbayes placées en périphérie, les établissements de la Compagnie sont ainsi toujours situés au cœur du développement urbain, comme le Gesù à Rome ou l'université du Rudolfinum à Prague.

<sup>51</sup> Gauvin Alexander Bailey, « 'Le style jésuite n'existe pas' : Jesuit Corporate Culture and the Visual Arts » dans O'Malley, Bailey, Harris et Kennedy, *The Jesuits...*, p. 73.

L'assemblage de tous ces éléments ne pouvait manquer de provoquer une impression de toute-puissance de la Compagnie de Jésus, en particulier lorsqu'on y ajoute ses liens étroits avec la papauté, l'influence politique reconnue de l'ordre sur les royautés européennes<sup>52</sup> ainsi que son rayonnement intellectuel, scientifique et pédagogique, ce dernier élément ayant d'ailleurs permis une certaine unité de formation des dirigeants européens<sup>53</sup>. Saint-Simon résume bien cette impression d'influence majeure des jésuites : « Cette immensité de jésuites, leurs familles, leurs écoliers, et les familles de ces écoliers, leurs pénitents, les troupeaux de leurs retraites et de leurs congrégations, les sectateurs de leurs sermons, leurs amis et ceux de leur doctrine, quel vacarme avant qu'on en eût nettoyé la province<sup>54</sup>... » Quant à Diderot, lorsqu'il tente en 1762 d'analyser les raisons ayant pu causer la chute des jésuites, il ne peut dans un premier temps accepter la faiblesse de la Compagnie comme une hypothèse crédible : « ...il falloit ou qu'ils eussent bien peu de crédit, ou que le roi eût bien résolu leur destruction. C'est le dernier qui est le plus vraisemblable<sup>55</sup>. »

C'est à côté de cette image éclatante que se développe tout un autre pan de l'imaginaire lié au fait jésuite, plus négatif celui-là, celui du mystère et du secret maintenus par l'ordre. Les quatre<sup>56</sup> ouvrages les plus dévastateurs quant à l'image de la Compagnie en France ont d'ailleurs tous traités de la question : le *Catéchisme des jésuites* de Pasquier en

---

<sup>52</sup> Malgré d'importantes réticences initiales quant à l'implication politique de l'ordre, les confesseurs royaux jésuites finirent par devenir une tradition dans bien des États européens. Ils obtinrent même parfois des fonctions officielles telles que le ministère des affaires ecclésiastiques. (Boehmer, *Les jésuites...*, p. 247).

<sup>53</sup> Pomeau, *L'Europe des Lumières...*, p. 162.

<sup>54</sup> Saint-Simon, *Mémoires (1714-1716)*. Tome V, Paris, Gallimard, 1983-1988, Bibliothèque de la Pléiade, p. 416.

<sup>55</sup> Denis Diderot, *Correspondance*, IV (Février 1762- Décembre 1764). Recueillie, établie et annotée par Georges Roth, Paris, Éditions de Minuit, 1958 : Lettre 270 - À Sophie Volland [12 août 1762].

<sup>56</sup> Les ouvrages et pamphlets écrits contre les jésuites sont à la fois innombrables et très rarement inoubliables. Il eut été possible de sélectionner d'autres ouvrages que ceux que nous avons choisi mais ceux-ci symbolisent particulièrement les différents courants d'opposition à la Compagnie en France : Pasquier illustre les objections de l'Université et du Parlement de Paris dès le XVI<sup>e</sup> siècle, Pascal représente bien sûr le mouvement janséniste et La Chalotais cristallise la contestation générale des dernières années de la Compagnie (on aurait aussi pu choisir à cet effet certains pamphlets pombalins). L'impact et surtout la diffusion et la longévité éditoriale de ces écrits, dont les démonstrations ont été reprises sans cesse dans des ouvrages de moindre envergure, les distinguaient particulièrement. Quant aux *Monita secreta*, elles n'eurent peut-être pas autant de publicité que les autres ouvrages (on ne possède aucune étude sur la question : le grand nombre d'éditions différentes publiées depuis leur parution originale semble témoigner en faveur d'une influence importante), mais elles condensent admirablement et avec une virulence exceptionnelle tout le discours anti-jésuite.

1594<sup>57</sup>, et au XVII<sup>e</sup> siècle les *Provinciales* de Pascal<sup>58</sup>, le *Résumé des Constitutions des Jésuites* de La Chalotais<sup>59</sup> et les *Monita Secreta*<sup>60</sup>. Pasquier, le premier, brode sur le thème

<sup>57</sup> Étienne Pasquier, *Le catéchisme des jésuites*, édition critique de Claude Sutto, Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1982. Pasquier fut le jeune avocat défendant les intérêts de la Sorbonne dans le premier procès célèbre que cette institution intenta aux jésuites en 1565. Son plaidoyer gallican présentait la Compagnie comme étant à la solde des espagnols, critiquait son statut imprécis et surtout la gratuité de son enseignement qui ne pouvait s'expliquer que par un plan de domination machiavélique (Delattre, *Les établissements des jésuites...*, Tome III..., p. 1111 et Michaux, « Estienne Pasquier et les jésuites... », p. 87-97). Ses arguments furent repris par Antoine Arnauld dans un nouveau procès en 1594 où, avec une certaine hypocrisie, la Sorbonne elle-même farouchement ligueuse ne s'étant soumise que quelques mois plus tôt, il attribue à la Compagnie la responsabilité des troubles fomentés par la Ligue au cours des guerres de Religion (Henri Fouquieray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762)*. Tome II – La Ligue et le bannissement (1575-1604), Nendeln/Liechtenstein, Klaus Reprint, 1972 [1913], p. 362). Finalement, en 1602, Pasquier synthétise le débat dans son *Catéchisme des jésuites*, reprenant en long et en large les histoires et les arguments émis contre les jésuites depuis une quarantaine d'années. Son ouvrage formera une source d'inspiration inépuisable pour les futurs adversaires de la Compagnie.

<sup>58</sup> Pascal, *Les Provinciales*. Édition de Michel Le Guern, Paris, Gallimard, 1987.

<sup>59</sup> Louis-René de Caradeuc de La Chalotais, *Compte rendu des constitutions des Jésuites*, [s.l.], 1762. La Chalotais reprend dans cet ouvrage de nombreuses critiques traditionnelles : l'origine, la structure, la nature, les buts, la légitimité de l'ordre, les troubles qu'il suscite, son danger pour les princes, etc. Il accuse les jésuites de former un État dans l'État et d'être les sujets d'un souverain étranger résidant en terre étrangère, reprenant ainsi indirectement les imputations de Pasquier qui soupçonnait la Compagnie d'être à la solde des Espagnols. Outre ses considérations relatives à l'éducation (qu'il étendra plus tard dans son *Essai d'éducation nationale, ou Plan d'études pour la jeunesse*, [s.l.], 1763), il n'apporte que peu d'idées originales. Il reprend généralement si bien les propos de plusieurs ouvrages publiés récemment qu'on peut même douter qu'il ait utilisé les *Constitutions* pour composer son compte-rendu. Monique Cottret croit pouvoir en faire une preuve du philojansénisme de La Chalotais (Monique Cottret, *Jansénismes et Lumières. Pour un autre XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 135-137, 141-142 et 359, n. 9). Mais dans un tel contexte (les jansénistes viennent de déclarer une guerre finale contre la Compagnie et ils sont les principaux producteurs d'information sur la question) la citation d'auteurs jansénistes ne nous semble pas une preuve définitive : à quelles autres sources La Chalotais aurait-il pu puiser ? Mme Cottret apporte également comme pièce au dossier le fait qu'en 1770, deux notables jansénistes soient venus à la défense de La Chalotais lors d'un conflit juridique avec d'Aiguillon. Encore là, nous disposons de trop peu d'informations pour pouvoir nous prononcer définitivement. On sait par ailleurs que La Chalotais avait fréquenté le salon de Mme Lambert dans sa jeunesse, y avait rencontré Fontenelle et Montesquieu, et comptait plusieurs physiocrates parmi ses amis, ce qui semble le rapprocher des philosophes (Paulette Charbonnel, « Civisme ou fanatisme ? Le compte-rendu des constitutions des jésuites » dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 84, 4 (décembre 1976), p. 653). Les jansénistes ne pouvaient d'ailleurs ignorer les filiations présumées de La Chalotais et du clan philosophique (Dale Van Kley, *The Jansenists and the Expulsion of the Jesuits from France 1757-1765*, New Haven/ London, Yale University Press, 1975, p. 45). Quoi qu'il en soit, il est bon de savoir que la question du mélange d'influence philosophique et janséniste sur le *Compte-rendu* se pose. Ce condensé de doctrine anti-jésuitique eut un succès retentissant et immédiat : il se serait vendu à plus de 12 000 exemplaires. À peine quelques mois après sa publication, Voltaire en annonçait déjà une édition genevoise (Paulette Charbonnel, « Civisme ou fanatisme ? Le compte-rendu des constitutions des jésuites » dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 84, 4 (décembre 1976), p. 637, 645 et 649).

<sup>60</sup> *Monita privata Soc. Iesu*, Notobrigae, 1612 [Cracovie, 1614]. Nous utilisons cependant la version de type « janséniste » donnée par Bernard Paul, la presque totalité des éditions du XVIII<sup>e</sup> siècle étant basées sur ce modèle (Bernard Paul, *Les Instructions secrètes des Jésuites. Étude critique*, Paris, Bloud et Cie, 1907, p. 19-20). Ce pamphlet anonyme aurait été écrit (mais ce n'est nullement prouvé) par Jérôme Zahorowski, un ancien jésuite polonais expulsé de la Compagnie. Il est arrivé à quelques reprises que des jésuites, frustrés contre leur ordre, se permirent quelques calomnies à son sujet : pensons à Mariana et à Pierre Jarrige de Tulle. Ils finirent généralement par se réconcilier (y compris Zahorowski) mais leurs écrits publiés, le mal était fait.

d'une invasion secrète des jésuites en élaborant une théorie selon laquelle la Compagnie disposerait de toute une armée de recrues non officielles vivant dans le public :

... la Compagnie est composée de deux manieres de gens, dont les premiers se disent estre comme de la grande Observance, et les autres de la petite. Ceux de la grand Observance sont obligez à quatre vœux. Parce qu'outre les trois ordinaires d'obéissance, pauvreté, et chasteté, ils en font un particulierement en faveur du Pape... Ceux qui sont de la petite Observance, sont sans plus astringts à deux vœux, l'un regardant la fidelité qu'ils promettent au Pape, et l'autre l'obeissance envers leur superieurs et ministres. Ces derniers ne vouent pas pauvreté, ainsi leur est loisible de tenir Benefices sans dispence, succeder à peres et à meres, acquerir terres et possessions, comme s'ils ne fussent obligez à aucun vœu de Religion... Cette mesme Ordonnance fait, que toutes sortes de personnes peuvent estre de cette Religion. Car comme ainsi soit qu'en cette petite Observance l'on ne face vœu, ny de virginité, ny de pauvreté, aussi y sont indifferremment receuz Prestres et gens Layz, soient mariez ou non mariez, voire ne sont tenus de resider avec les grands Observantins. Mais leur est permis d'habiter avec le reste du peuple, moyennant qu'à jours certains et prefix, ils se rendent à la maison commune d'eux tous, pour participer à leurs chimagrées<sup>61</sup>.

Pascal, lui, s'interroge sur l'apparente diversité des opinions au sein de la Compagnie : « Eh quoi, [...] quel peut donc être le dessein du corps entier ? C'est sans doute qu'ils n'en ont aucun d'arrêté, et que chacun a la liberté de dire à l'aventure ce qu'il pense<sup>62</sup>. » Mais en poursuivant sa réflexion, il juge cette idée peu probable : « Cela ne peut pas être, [...] un si grand corps ne subsisterait pas dans une conduite téméraire, et sans une âme qui le gouverne et qui règle tous ses mouvements. Outre qu'ils ont un ordre particulier de ne rien imprimer sans l'aveu de leurs supérieurs<sup>63</sup>. » Bref, pour Pascal, la diversité d'opinion des membres de la Compagnie de Jésus, incompréhensible à première vue, témoigne d'un dessein caché de l'ordre. Quant à La Chalotais, il n'hésite pas à expliquer que les constitutions des jésuites devaient demeurer secrètes afin de pouvoir être modifiées par les supérieurs de l'ordre selon les besoins. Il présente son résumé de leur contenu comme une matière inédite puisque, jusqu'aux demandes du Parlement de Paris, elles seraient

<sup>61</sup> Étienne Pasquier, *Recherches de la France*, livre III, chap. XLIII, p. 323-324. Ces accusations seront reprises plus tard par Grotius mais Bayle les balaiera du revers de la main.

<sup>62</sup> Pascal, *Les Provinciales*..., p. 85 [Cinquième lettre].

<sup>63</sup> Pascal, *Les Provinciales*..., p. 85 [Cinquième lettre].

demeurées inaccessibles à tous, y compris à une majorité de jésuites de bonne foi qui se voyaient manipulés ainsi par leurs supérieurs<sup>64</sup>.

L'existence même des *Monita Secreta*, en circulation tout au long du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, semblait démontrer la réalité d'un complot jésuite<sup>65</sup>. Le titre mettait l'emphase sur une doctrine « secrète » et les différents chapitres tentaient de démontrer comment chaque action des jésuites cachait en fait une intention obscure que l'on ne pouvait décoder si l'on ne connaissait pas les véritables intentions (sordides) de la Compagnie. Le piège posé par ce pamphlet était particulièrement efficace : un épilogue<sup>66</sup> avertissait en effet tout jésuite de nier son contenu et d'y opposer les instructions et les règles publiques de la Compagnie si jamais il tombait entre les mains d'étrangers. Ce faisant, toute défense de l'ordre devenait aussi suspecte qu'un silence ! La popularité des *Monita* est probablement un des facteurs majeurs ayant contribué à diffuser cette image mystérieuse de la Compagnie, les propos de Pasquier, Pascal, La Chalotais et des autres polémistes ne venant que renforcer leur discours. Il est vrai par ailleurs que le succès de ce pamphlet anonyme et diffamatoire ne peut s'expliquer que par un public déjà réceptif aux accusations qui y sont proférées. Chacun reconnaissait la puissance des jésuites mais personne ne s'entendait sur ce qu'elle pouvait représenter comme menace. De la combinaison dangereuse de cette double image des jésuites, « puissance » et « mystère »,

<sup>64</sup> Cottret, *Jansénismes et Lumières...*, p. 136. On peut également consulter le *Résumé des Constitutions des Jésuites* écrit par La Chalotais (Paris, Imprimerie de Fain, 1826 [1762]). Voir en particulier le chapitre I « Mobilité des constitutions de la société » et le chapitre II « Du secret des constitutions de la société ». Il est vrai que durant une cinquantaine d'années, les *Constitutions*, demeurèrent peu accessibles au grand public. Les éditions de 1558-1559, 1570 (deux fois), 1577, 1583 (deux fois) et 1606 (trois fois), étaient réservées aux membres de l'ordre, qui se voyaient recommandés de ne pas les divulguer afin d'éviter de pénibles débats publics sur les privilèges consentis à la Compagnie. En 1621, la Compagnie refusa ainsi de les communiquer au parlement d'Aix afin de ne pas se soumettre à une juridiction autre que le Saint-siège lui-même. En 1635 cependant est mise en vente une édition publique à Anvers. Les *Constitutions* seront ainsi publiquement rééditées en 1702, 1705, 1757 (c'est la fameuse édition de Prague utilisée par le Parlement de Paris) et 1773-1774 (Boehmer, *Les jésuites...*, p. LVIII-LV). L'évêque Palafox était donc bien mal informé lorsqu'il écrivit à Innocent X en 1654 à propos du mystère lié aux constitutions de la Compagnie (Boehmer, *Les jésuites...*, p. LVIII).

<sup>65</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, on compte plus de 22 éditions de ce pamphlet, toutes clandestines sauf deux d'entre elles. Elles proviennent de Pologne, de Bohême, de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, de Suisse et des Pays-Bas. Jusqu'en 1676, elles reproduisent assez fidèlement l'œuvre de Zahorowski. Par la suite, on modifiera l'ordre des paragraphes et on ajoutera un chapitre. Ce nouveau modèle, probablement d'origine flamande (et janséniste), deviendra la norme. L'édition parisienne de 1761 eut un retentissement particulièrement important, on s'en doute. Au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, Bernard Paul dénombrait plus de 300 éditions différentes des *Monita* (Paul, *Les Instructions secrètes des Jésuites...*, p. 6 et 19-20).

<sup>66</sup> Dans les éditions de type janséniste, l'épilogue a été déplacé en tête de l'ouvrage.

jaillit spontanément l'idée d'un « complot » pour contrôler le monde. Pascal l'avait déjà clairement exposé dans ses *Provinciales* :

Sachez donc que leur objet [aux jésuites] n'est pas de corrompre les mœurs : ce n'est pas leur dessein. Mais ils n'ont pas aussi pour unique but de les réformer. Ce serait une mauvaise politique. Voici quelle est leur pensée. Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et comme nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout, et qu'ils gouvernent toutes les consciences<sup>67</sup>.

Tout comme Pasquier<sup>68</sup> et Pascal<sup>69</sup> avant lui, La Chalotais insiste sur les éléments doctrinaux prêchés par certains jésuites qui leur permettent de mentir et de comploter sans difficultés. Il démontre ainsi qu'à l'aide du probabilisme et des restrictions mentales, il est peu de crimes que la Compagnie n'a pu s'autoriser à commettre<sup>70</sup>.

Aussi, personne ne s'étonne plus vraiment à la lecture des pamphlets de propagande préparés au Portugal par le marquis de Pombal où il explique les manœuvres géopolitiques de l'ordre au Paraguay, incitant les Guaranis à se révolter contre leurs justes maîtres. Personne ne s'étonne non plus lorsqu'il incrimine ces mêmes jésuites dans la tentative d'assassinat du roi de Portugal en 1758<sup>71</sup>. Tout aussi crédible semble être l'accusation lancée en 1752 par d'Argenson contre la Compagnie, de comploter pour renverser l'*Encyclopédie* afin d'en arracher le contrôle des mains des philosophes :

Il est clair que ce grand dictionnaire va être incessamment supprimé; et je prédis que, les libraires se plaignant de leur ruine, on en donnera le privilège aux jésuites, qui se mettront en leur lieu et place, et feront la continuation aussi mauvaise et aussi plate que l'ouvrage étoit bon. Ils obligeront leurs protégés à

<sup>67</sup> Pascal, *Les Provinciales*..., p. 85 [Cinquième lettre].

<sup>68</sup> « Car pour bien dire le desadveu leur est autant familier, que de publier à face eshontée leurs conceptions » (Pasquier, « Des recherches de la France – De la secte des jésuites » dans Michaux, « Estienne Pasquier et les jésuites... », p. 95).

<sup>69</sup> Qu'on pense simplement à la désormais célèbre histoire de Jean d'Alba (Pascal, *Les Provinciales*..., p. 109-110 [Sixième lettre]).

<sup>70</sup> Louis René Caradeuc de La Chalotais, *Résumé de la doctrine des Jésuites*, Paris, 1762 : chapitre I Le probabilisme » et chapitre III « Devoirs des juges, serments des témoins et des accusés, restrictions mentales, faux ».

<sup>71</sup> Les ouvrages pombalins forment une synthèse de l'antijésuitisme, puisant dans Pasquier, Pascal et les *Monita*. On y insiste sur la puissance de l'ordre et la nécessité de l'abattre avant qu'il ne soit trop tard (Communication de José Franco Eduardo (Université de Lisbonne), « L'antijésuitisme au Portugal : composition, fonctionnalités et signification du mythe jésuite de Pombal à la 1<sup>ère</sup> République » dans le colloque *Antijésuitismes de l'époque moderne*, Colloque international (Session I), Paris, 28 et 29 mars 2003. Les actes du colloque devraient donner lieu prochainement à une publication collective).

l'acheter. Voilà comme les jésuites ne veulent plus souffrir que l'on fasse de livre sans eux<sup>72</sup>.

Après deux siècles de diffamation, il n'est plus nécessaire de vraiment connaître les faits relatifs aux divers complots présumés menés par les jésuites. On les considère désormais simplement comme « probables », ce que l'auteur anonyme de *La Religion des Jésuites*, cité par Bayle, explique avec éloquence : « ...on ne peut rien dire de si terribles contre les Jesuites, bien que douteux, qui ne devienne vraisemblable à cause de leur caractère, et de ce qu'ils sont capables de faire. [...] Quoy qu'il en soit, que l'historiette soit une histoire ou une fable, on sçait ce qu'ils sçavent faire, et c'est assez pour rendre la chose vraysemblable<sup>73</sup>. »

Il existe de toute évidence un profond décalage entre l'image et la réalité de la Compagnie de Jésus. Ce décalage sera largement exploité par les ennemis de l'ordre, en particulier par les jansénistes, qui profiteront de l'affaire de La Valette pour examiner et réinterpréter les documents fondamentaux de l'ordre, de même que son histoire, afin de l'infléchir dans un sens négatif. Pour quelles raisons les jésuites furent-ils si souvent la cible des critiques, plus que d'autres ordres nouveaux également issus de la Réforme catholique ? Une telle question, extrêmement complexe, sort des cadres de notre étude actuelle. Il nous suffit de constater l'effet de ces critiques, très bien implantées dans la France du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Contentons-nous de suggérer que le cas jésuite pourrait bien s'inscrire dans une histoire large des persécutions : la Compagnie de Jésus ne fut pas le seul groupe à la fois puissant et minoritaire qui vit s'abattre sur lui les tourments et les supplices réservés aux boucs émissaires<sup>74</sup>. Il n'est pas étonnant qu'en milieu protestant on

<sup>72</sup> René Louis de Voyer, marquis d'Argenson, *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*. Publiés par E. J. B. Rathery. Paris, 1859-1867, 16 janvier 1752.

<sup>73</sup> Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam/Leyde/La Haye/Utrecht, 1740, vol. III, p. 144, note Q. Cette cinquième édition est une copie conforme de celle de 1730. Elle est disponible sur le web grâce à l'ARTFL (<http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos/BAYLE/>).

<sup>74</sup> À propos du rôle social tenu par les boucs émissaires, citons Jean-Noël Kapferer, président de la fondation pour l'étude et l'information sur les rumeurs : « L'éternel retour des rumeurs est le destin des boucs émissaires. Toutes les sociétés vivent leurs grandes crises comme des punitions : il faut alors chercher des boucs émissaires chargés inconsciemment des péchés de la collectivité. D'autre part, face à une crise inexplicable, désigner un coupable, c'est trouver la cause du mal, donc faire un pas vers sa résorption. Les coupables potentiels sont toujours les mêmes : les étrangers, les mal intégrés dans la collectivité, ceux qui n'en partagent pas les croyances » (Jean-Noël Kapferer, *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*, Paris, Seuil, 1995 [1987], p. 150).

ait associé l'ordre aux Juifs<sup>75</sup>, tandis que D'Alembert établissait un parallèle avec les Templiers<sup>76</sup>. Quelques dizaines d'années plus tard, Benjamin Constant n'écrirait-il pas : « On a tort de s'embarrasser pour l'opposition. Quand on n'a rien de bien, il nous reste les jésuites. Je les sonne comme un valet de chambre : ils arrivent toujours » !

### 3. Le poids de la tradition : ceux qu'on aime haïr

Dans *De la cause de Dieu à la cause de la nation*, Catherine Maire affirmait que « Si Port-Royal et la Compagnie de Jésus pourront fonctionner au milieu du siècle comme deux modèles politiques antagoniques, [...] c'est parce qu'ils ont été élevés précédemment au statut de symboles, symboles riches déjà de toute une série d'implications politiques<sup>77</sup> ». En effet, à l'époque de l'*Encyclopédie*, les jésuites doivent porter les lourds aboutissements d'un peu plus de deux cent ans d'une histoire mouvementée, avec toutes les conséquences non seulement politiques mais aussi sociales que cela implique. Il faut dire que les choix faits par la Compagnie dès ses origines ne pouvaient faire autrement que de susciter certaines réticences durables. En demandant à ne relever directement que de la papauté, ce qui court-circuitait le réseau hiérarchique traditionnel établi par l'Église, les jésuites ne devaient guère s'étonner d'avoir à faire face à une certaine hostilité de la part des évêques, défenseurs généralement farouches de leurs propres prérogatives<sup>78</sup>. Les succès rapides de

<sup>75</sup> Communication de Claire Ravez (ENS, Lyon), « *Écritures, fonctions et enjeux de l'antijésuitisme protestant dans le Saint-Empire des traités de Westphalie : le cas du tumulte de Torun (1724)* » dans le colloque *Antijésuitismes de l'époque moderne...* On retrouve aussi de forts relents d'antisémitisme dans un pamphlet antijésuite français rédigé en 1761 : le Général des jésuites tente de convaincre le chef de la rébellion corse de l'appuyer en partageant avec lui les richesses qu'il compte bien voler : « [les jésuites] auront soin, à l'exemple des prudents israélites, de se saisir furtivement de l'argent et des effets les plus précieux de leurs bienfaiteurs et de leurs amis. » (*Lettre écrite de Rome par le R.P. Général des jésuites à Clément Paoli (1<sup>er</sup> octobre 1761). Réponse de Clément Paoli (15 octobre 1761)*..., Gênes, s.d., l'an des proscriptions, p. 23, cité par Monique Cottret, *Jansénismes et Lumières. Pour un autre XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.

<sup>76</sup> « Ainsi, dans la destruction des Templiers, un grand nombre d'innocents furent victimes de l'orgueil et de la richesse insolente de leurs chefs ; ainsi les désordres qu'on reprochait aux Templiers n'étaient pas l'unique cause de leur destruction, et leur principal crime était de s'être rendus odieux et redoutables. La postérité pensera de même sur le jugement porté contre les jésuites et sur l'exil auquel ils ont été condamnés. » (Jean le Rond D'Alembert, *La destruction des jésuites*, Paris, Édouard Cornély, [1888-1898 ?], p. 16).

<sup>77</sup> Catherine Maire, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 197.

<sup>78</sup> En janvier 1551, Henri II accordait des lettres patentes à la Compagnie que le Parlement refusa de ratifier avant que la faculté de théologie et l'évêque de Paris, Eustache du Bellay, ne se fussent prononcés. L'évêque et la faculté répondirent de manière défavorable en 1554 (Henri Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762)*. Tome I – Les origines et les premières luttes



l'ordre ne purent par ailleurs que le faire craindre de tous ceux oeuvrant sur le même terrain. Les autres groupes religieux perçurent souvent les jésuites comme des rivaux. Ainsi, sur le plan missionnaire, les conflits relatifs aux rites chinois furent alimentés à la fois par des antagonismes nationaux se répercutant à l'intérieur même de la Compagnie et par une certaine concurrence de la part des autres ordres missionnaires<sup>79</sup>. Une telle compétition existait également à propos du contrôle du réseau éducatif européen. La Sorbonne s'opposa dès le départ à l'implantation parisienne des collèges jésuites dont la gratuité menaçait de vider ses propres cours. Elle réagit en refusant de reconnaître la valeur des études supérieures qui y étaient complétées. L'Université réussit ainsi, malgré la bulle *Quanta in vinea Domini* de Grégoire XIII qui autorisait la Compagnie à conférer les grades universitaires dans ses établissements si elle le désirait, à cantonner l'ordre au niveau de l'enseignement secondaire. Par ailleurs, nous avons déjà constaté l'impact obtenu par les procès qui opposèrent la Compagnie à l'Université, défendue successivement par Étienne Pasquier et Antoine Arnauld<sup>80</sup>. Si les autres ordres à vocation enseignante furent généralement plus discrets que la tonitruante Sorbonne, ils n'en voyaient pas moins d'un mauvais œil les succès jésuites. Dès 1744, le littérateur matérialiste Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens entrevoyait les réactions à une suppression, pourtant encore totalement imprévisible, de la Compagnie :

---

(1528-1575), Nendeln/Liechtenstein, Klaus Reprint, 1972 [1910], p. 202-207). En 1561, l'Assemblée du Clergé réunie à l'occasion du colloque de Poissy autorisa les jésuites à séjourner en France mais sous condition expresse de se soumettre à la juridiction épiscopale. Cette décision fut ratifiée par le Parlement en 1562 (Fouquieray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France...*, Tome I..., p. 253-257). En 1611, afin de promouvoir l'épiscopalisme, le syndic de la Sorbonne Edmond Richer (dont la doctrine sera popularisée au XVIII<sup>e</sup> siècle sous le nom de « richérisme ») s'opposa à son tour aux jésuites. Il est cependant intéressant de noter que malgré ces difficiles débuts, l'association entre les évêques et la Compagnie ira en se fortifiant. À l'époque de la suppression, les évêques se rangeront ainsi unanimement derrière les jésuites, refusant de reconnaître aux parlements des pouvoirs spirituels (Dale K. Van Kley, *The Religious Origins of the French Revolution. From Calvin to the Civil Constitution (1560-1791)*, New Haven/London, Yale University Press, 1996, p. 68 et 159).

<sup>79</sup> La longévité de la querelle (près de 100 ans, entre 1645 et 1742) témoigne de l'opiniâtreté des opposants. Les adversaires de la Compagnie eurent ainsi bien des occasions pour y faire référence. Théophile de Viau y fait allusion lorsqu'il parle « De la noire et forte machine, Dont le souple et vaste corps, Étend ses bras jusqu'à la Chine » (Théophile de Viau, *Œuvres poétiques*, Paris, Bordas, 1990, p. 268). On en retrouve aussi des échos dans Pascal (*Les Provinciales...*, p. 86-87 [Cinquième lettre] ; René Etiemble, *Les Jésuites en Chine (1552-1773)*, Paris, R. Julliard, 1966, p. 97 et René Etiemble, *L'Europe chinoise. I- De l'empire romain à Leibniz*, Paris, Gallimard, 1988, p. 288). La Sorbonne, lorsqu'elle en eut l'occasion, n'hésita pas à condamner les écrits du père Le Comte qui les évoquaient (Jacques Davy, « La condamnation en Sorbonne des 'Nouveaux Mémoires sur la Chine' du P. Le Comte », *Recherches de science religieuse*, 37, 3 (juillet-septembre 1950), p. 366-397). Voltaire lui-même mentionne l'usage que peuvent faire les philosophes de cette querelle (Voltaire, *Le siècle de Louis XIV*, Paris, Union Générale d'Édition, 1962, p. 430-437).

<sup>80</sup> Delattre, *Les établissements des jésuites en France...*, Tome III, p. 1106-1113, 1133 et 1145-1146.

Si aujourd'hui le parlement de Paris demandoit l'avis des peres de l'oratoire, pour sçavoir si l'on devoit chasser les jésuites du royaume, ces messieurs feroient vainement un grand nombre de pieuses simagrées, on sçauroit par avance quelle seroit leur réponse. Peut-être même seroit-elle un peu plus polie et plus modérée que celle de l'université<sup>81</sup>.

La simple existence des jésuites et encore plus leurs succès étaient considérés par beaucoup de religieux comme dérangeants.

Peu de temps après qu'Ignace de Loyola eut fondé son ordre à Rome, la France entra dans une des phases les plus tumultueuses de son existence, la période des guerres de Religion. Les épisodes hautement symboliques qui l'émaillent, tels que la Saint-Barthélémy, demeurèrent gravés dans la psyché française. Le souvenir d'une guerre civile atroce, accompagnée du régicide de deux princes légitimes, ne pouvait que faire rejaillir une réputation très négative sur ceux qui étaient entrés dans le royaume au même moment et qui s'étaient liés, d'une manière ou d'une autre, aux événements. Face au parti protestant, les ultra catholiques s'étaient associés sous la direction du duc de Guise dans ce qui allait être nommé la Ligue. Les ligueurs, dont les objectifs politiques étaient bien servis par une politique radicale en matière de religion, se trouvaient en révolte contre le pouvoir royal officiel, fomentant insurrections et soulèvements. Henri IV converti, finalement couronné et jouissant d'une réputation historiographique fort appréciable, ses adversaires ligueurs furent naturellement dépréciés et la perception qu'eut d'eux la postérité fut généralement négative. Les jésuites ayant paru dans le royaume vers cette époque, la mémoire populaire paraît avoir retenu particulièrement leur association avec la Ligue. Le plaidoyer d'Antoine Arnauld, défendant la Sorbonne devant le Parlement de Paris en 1595, nous le démontre de manière extrême :

Quelle langue, quelle voix, pourrait suffire pour exprimer les conseils secrets, les conjurations plus horribles que celles des Bacchanales, plus dangereuses que celles de Catilina, qui ont été tenues dans leur collège rue Saint-Jacques et dans leur église rue Saint-Antoine ? Où est-ce que les ambassadeurs et les agents d'Espagne ont fait leurs assemblées les plus secrettes, sinon dans [chez] les Jésuites ? Où est-ce que Louchard, Ameline, Crucé, Cromé [membres marquants du conseil des Seize] et autres semblables reconneuz voleurs et meurtriers, ont basti leurs conjurations, sinon dans les Jésuites ? Qui fit perdre

---

<sup>81</sup> Jean-Baptiste Boyer D'Argens, *Mémoires secrets de la République des Lettres*. Tome I, Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1744], p. 40.

Périgueux sinon les Jésuites ?... Qui causa la révolte de Rhennes, sinon les sermons des Jésuites ?... Qui a fait perdre Agen, Toulouse, Verdun et généralement toutes les villes où ils ont pris pied ?... Qui a présidé au conseil des seize voleurs, sinon Comolet, Bernard et le père Odo Pichenat ?... Ne fust-ce pas dans le collège des Jésuites à Lyon, et encore dans celui des Jésuites à Paris, que la dernière résolution fut prise d'assassiner le roy au mois d'août 1593<sup>82</sup> ?

Il est certain que durant les guerres de Religion, les jésuites furent majoritairement ligueurs, mais pas de manière unanime. Certains, comme le père Auger, demeurèrent proches d'Henri III et du pouvoir royal légitime. La victoire d'Henri IV assurée, plusieurs de ses anciens ennemis, dont le père Commolet, célèbre prédicateur, et le cardinal Tolet, oeuvrèrent même à une réconciliation avec la papauté. Une étude impartiale et exhaustive du rôle joué par la Compagnie dans la Ligue reste cependant encore à faire<sup>83</sup>. Elle serait fort utile puisqu'il semble que la formation de l'image populaire des jésuites ait été lourdement hypothéquée par leur implication dans cet épisode historique.

La représentation qui reviendra désormais sans cesse sera celle d'un corps frondeur, désobéissant, complotant contre le pouvoir royal lorsqu'il le juge contraire à ses propres intérêts. Malgré une association étroite par la suite entre la Compagnie et la monarchie française, association qui culminera sous Louis XIV, les suspicions soulevées dans ces premiers temps ne seront jamais complètement dissipées. L'aspect le plus marquant lié à cette image demeure la question du régicide. Choqués par la possibilité de voir un protestant accéder au trône dans un royaume catholique, quelques jésuites extrémistes – une minorité, soulignons-le, dont les jésuites Commolet et Tolet qui se rallieraient plus tard à Henri IV – défendirent la légitimité d'un éventuel régicide. Les conditions étaient bien sûr exceptionnelles et il n'était nullement question de valoriser l'idée d'un certain contrôle de la monarchie par le peuple<sup>84</sup> mais pour la société française d'Ancien Régime où

<sup>82</sup> Cité par Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France...*, Tome II..., p. 362-363.

<sup>83</sup> Pour les événements, on peut cependant consulter Fouqueray (*Histoire de la Compagnie de Jésus en France...*, Tome I...) et, surtout pour ce qui concerne Paris, Delattre (*Les établissements des jésuites...*, Tome III...). Il existe également une bonne étude sur les relations entre Henri III et la Compagnie : A. Lynn Martin, *Henry III and the Jesuit Politicians*, Genève, Librairie Droz, 1973.

<sup>84</sup> Pour les jésuites apologistes du régicide, il ne s'agissait pas de permettre l'assassinat d'un roi légitime mais bien d'éliminer un tyran injuste et surtout illégitime. À leurs yeux, un roi s'opposant à la religion catholique avait failli à son devoir et n'était donc plus soutenu par Dieu : l'absence de soutien divin le disqualifiait en tant que source légitime de l'autorité. On pouvait ainsi justifier les oppositions à Henri III, jugé incapable de

traditionnellement ordre et hiérarchie revêtaient une grande importance, une telle attitude se révélait dangereuse et impardonnable. Devant la menace causée par l'attentat de Châtel en 1594, la réaction d'Henri IV devait être sévère : les jésuites ne furent pas convaincus de complot mais leur père Guignard, trouvé coupable de la possession de plusieurs pamphlets ligueurs, fut condamné à la pendaison. Le Parlement de Paris en profita pour expulser l'ordre des territoires sous sa juridiction, imité par celui de Rouen et de Dijon mais non par ceux de Toulouse et de Bordeaux. De retour en 1604, la Compagnie conserva désormais un profil très bas relativement à cette dangereuse question du régicide mais dans l'esprit populaire, le mal était déjà fait. La publication du *De rege et regis institutione* du père Mariana en 1599 n'avait certes pas aidé. Qu'ils aient été coupables ou non, les jésuites se voyaient associés à la question d'un peu trop près pour leur propre bien. Le meurtre d'Henri IV en 1610, qui traumatisa quelque peu la France, vint cimenter le tout, faisant en sorte que la question ne puisse jamais être complètement oubliée. Aucune preuve ne permet d'affirmer qu'il y ait eu le moindre lien entre les jésuites et Ravallac mais l'association entre l'ordre et la doctrine du régicide était désormais opérée et opérante. Le rôle politique joué par les jésuites dans de nombreux États européens ne fit rien pour les guérir de ce stigmate indélébile qui revint les hanter régulièrement.

Le deuxième événement historique majeur qui affecta durablement l'image de la Compagnie est évidemment la fameuse question janséniste. En choisissant de s'opposer au catholicisme augustinien, les jésuites se seront suscités un héritage douloureux : leur expulsion de France dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle en sera une conséquence directe. Dès le tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, les congrégations *De auxiliis* qui virent s'affronter les jésuites et les dominicains sur la question de la grâce donnèrent le ton et définirent la position de la Compagnie. Il est cependant juste de souligner qu'initialement, l'opposition à un certain augustinisme était loin d'être aussi radicale. En vérité, pré-jansénistes ou pré-molinistes, les élites religieuses du début du XVII<sup>e</sup> siècle partageaient

---

défendre le catholicisme dans son propre royaume et, bien sûr, au protestant Henri de Navarre, disqualifié d'office. Le plus célèbre des auteurs jésuites soutenant cette pensée est le père Mariana dans son *De rege et regis institutione* publié en 1599 avec l'imprimatur de l'Inquisition. Il y félicitait d'ailleurs au passage le dominicain Jacques Clément, assassin d'Henri III. Les adversaires des régicides soulignèrent cependant les limites d'un tel mode de pensée : était-il sage de permettre au peuple de mettre en question le comportement, bon ou mauvais, de son roi, de le juger en somme ? Une telle manière de penser allait à l'encontre des fondements même de l'Ancien Régime européen...

bien des points en commun au niveau de leur spiritualité. Il y a tout lieu de croire que la condamnation officielle du jansénisme put paraître pénible à plusieurs religieux, y compris certains jésuites, qui sympathisaient avec les idées jansénisantes, qui fréquentaient le milieu où elles s'étaient formées mais qui désiraient demeurer clairement du côté de l'orthodoxie. Selon toutes probabilités, une telle condamnation eut d'ailleurs fort certainement tué tranquillement le mouvement n'eut été de la soudaine introduction dans le débat d'écrivains de talent, au premier rang desquels on doit placer Blaise Pascal. Au moment où il s'engage aux côtés de Port-Royal pour défendre Arnauld, menacé d'être expulsé de la Sorbonne, en 1656, la situation est en effet désespérée pour le petit groupe janséniste. Le début de la publication des *Provinciales* arrive à point nommé : s'il est trop tard pour sauver Arnauld d'une condamnation officielle, la bataille pour la reconnaissance et l'acceptation des jansénistes ne fait que commencer.

Les dix-huit lettres formant les *Provinciales* de Pascal eurent un succès inattendu et, pour les jansénistes, inespéré. Leur légèreté et leur intelligence, leur humour et leur capacité de vulgarisation séduisirent le grand public et le sensibilisèrent à la cause des jansénistes, créant ainsi un parti de « favorables indifférents », pour reprendre l'expression de Sainte-Beuve<sup>85</sup>. La popularité de cet ouvrage polémique s'explique par de nombreux facteurs que Gérard Ferreyrolles résume ainsi : « Le contraste entre la réputation du texte et les entraves apportées à sa diffusion, la difficulté même de se le procurer, l'attrait de l'interdit, la curiosité qu'excite l'anonymat, l'inégalité d'un combat où la force et le nombre sont ridiculisés par un seul, tout cela multiplie les candidats acheteurs<sup>86</sup>. » Les quatre premières lettres furent tirées à 2000 exemplaires, un chiffre déjà fort respectable pour l'époque. Ce tirage augmentera à 6000, pour culminer à partir de la quinzième lettre à plus de 10000 exemplaires. On connaît au moins sept tirages pour la première provinciale. L'année suivant la fin de la publication de la dernière des provinciales, on publia l'ensemble des provinciales en un recueil qui fut rapidement traduit en anglais, latin, espagnol et italien et réédité ensuite à maintes reprises. De la mort de Pascal jusqu'en 1700, on compte une trentaine d'éditions, plus de vingt-cinq au XVIII<sup>e</sup> siècle et une quarantaine durant la

<sup>85</sup> Cité par Dale Van Kley, *The Jansenists and the Expulsion...*, p. 17.

<sup>86</sup> Gérard Ferreyrolles, *Blaise Pascal. Les Provinciales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 21.

première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>87</sup>. Elles influencèrent les plus grands auteurs classiques tels que La Fontaine, Molière, Nicole, Racine ou La Bruyère. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, alors que la querelle des Anciens et des Modernes battait son plein, Perrault plaçait Pascal au-dessus de tous les anciens, ce qui lui valut une réplique du père Daniel (les *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*)<sup>88</sup>. Voltaire lui-même laisse transparaître sa connaissance des *Provinciales* dans l'*Ingénu*, où le père Tout-à-tous est un clone du casuiste jésuite dessiné par Pascal<sup>89</sup>. Il est à noter que la technique de vulgarisation développée par Pascal est jugée comme étant si efficace qu'à la veille de la Révolution, c'est celle que choisit l'abbé Barruel pour pourfendre les philosophes. Ses *Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques* (1781) ne sont en effet qu'une reprise inversée des *Provinciales*, comme si Pascal venait maintenant au secours des héritiers des jésuites...

Les premières provinciales s'attaquaient à la question de la grâce mais à partir de la quatrième, peut-être d'après la suggestion de son ami le chevalier de Méré, Pascal introduisit les jésuites comme personnages et commença à traiter de leur morale<sup>90</sup>. Tout en orientant son sujet de manière à soutenir l'intérêt du public, il passait ainsi de la défensive à l'offensive. Il avait d'ailleurs visé juste : cet essai fit prodigieusement mouche, le fonds d'anti-jésuitisme latent en France depuis les guerres de Religion lui assurant une réaction consensuelle favorable du grand public. Après la sixième provinciale, les jésuites tentèrent de répondre à Pascal, toujours sous le couvert de l'anonymat, par une série de pamphlets où les pères Nouet et Annat se succédèrent sans succès. Pascal en profita cependant pour ébaucher un dialogue avec ses adversaires : alors qu'il n'avait prévu qu'une dizaine de lettres, le débat entamé le poussa à poursuivre pendant quelque temps encore. Il répondit ainsi directement aux attaques des jésuites pendant huit autres provinciales, où il se refusa toujours à attaquer de manière personnelle ses opposants et à toucher aux délicates

<sup>87</sup> Ferreyrolles, *Blaise Pascal. Les Provinciales...*, p. 19-20, 22, 23, 97 et Cognet, « Introduction » dans Pascal, *Les Provinciales...*, p. LIX et LXXXI.

<sup>88</sup> Ferreyrolles, *Blaise Pascal. Les Provinciales...*, p. 98.

<sup>89</sup> Madeleine Alcover, «La casuistique du Père Tout à tous et *Les Provinciales*», *SVEC*, 81 (1971), p. 132. On sait par ailleurs que Voltaire aimait encore moins les jansénistes que les jésuites et qu'il éprouvait une antipathie certaine pour la vision pascalienne du monde, si loin de la sienne (Cottret, *Jansénismes et Lumières...*, p. 23-50).

<sup>90</sup> Ferreyrolles, *Blaise Pascal. Les Provinciales...*, p. 19-20, 22, 23, 37, 97 et Louis Cognet, « Introduction » dans Pascal, *Les Provinciales ou les Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites*, Paris, Editions Garnier, 1965, p. LIX et LXXXI.

questions du régicide et de la morale sexuelle<sup>91</sup>. La bassesse de certaines de leurs interventions et leur faiblesse générale l'amenèrent cependant à se montrer de plus en plus âpre et ironique<sup>92</sup>. Il est certain qu'une fois les *Provinciales* terminées, Pascal avait d'autres projets afin de continuer à répondre aux interventions jésuites : une lettre sur l'esprit primitif de la Compagnie ainsi qu'une autre sur les exaltations commises par les jésuites contre les bénédictins d'Alsace et de Bavière<sup>93</sup>. La mort l'emporta cependant trop tôt pour qu'elles voient le jour. Ces thèmes seront cependant repris plus tard par Arnauld et Pontchâteau dans la *Morale pratique des Jésuites*, un autre ouvrage qui fera date dans l'antijésuitisme.

Si Pascal n'est jamais tombé dans une paranoïa antijésuite extrême<sup>94</sup>, il est vrai que les *Provinciales* eurent comme répercussion majeure de radicaliser définitivement l'opposition entre Port-Royal et la Compagnie. D'un débat entre jansénistes et molinistes, on en vint essentiellement à un conflit entre jansénistes et jésuites : cet affrontement devint l'essentiel de la lutte<sup>95</sup>. L'immense succès des *Provinciales* scella irrémédiablement l'image d'une Compagnie associée désormais au casuisme et au molinisme. Cette image est désormais devenue un lieu commun, un de ceux que l'on accepte sans plus de discussion : « Le jésuite de *L'Ingénu* a une morale relâchée parce que tout le monde sait qu'un jésuite se caractérise par sa morale relâchée, comme un philosophe est un homme qui cultive son jardin. Aucune démonstration n'est nécessaire, une simple affirmation suffit<sup>96</sup>. »

On doit pourtant souligner que malgré tout le génie de Pascal, son influence n'eut probablement pas été aussi décisive sans les manœuvres anti-jansénistes du père Le Tellier et de ses comparses<sup>97</sup>. Plutôt que de laisser le mouvement déjà agonisant s'étioler et disparaître au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le confesseur de Louis XIV préféra convaincre son pénitent de tenter un dernier grand coup définitif avec la destruction du monastère de Port-

<sup>91</sup> Ferreyrolles, *Blaise Pascal. Les Provinciales...*, p. 34.

<sup>92</sup> Lebrun et Antébi, *Les jésuites ou la gloire de Dieu...*, p. 56.

<sup>93</sup> Cognet, « Introduction » dans Pascal, *Les Provinciales...*, p. LXII.

<sup>94</sup> Il refusa toujours d'attribuer une « toute-puissance occulte » à la Compagnie et n'hésita pas à proclamer son admiration pour saint Ignace et les premiers généraux (Ferreyrolles, *Blaise Pascal. Les Provinciales...*, p. 81).

<sup>95</sup> Van Kley, *The Jansenists and the Expulsion...*, p. 17.

<sup>96</sup> Jean Sareil, « Les Provinciales de Voltaire », *SVEC*, 90 (1972), p. 1418-1419.

<sup>97</sup> Pour un compte-rendu détaillé de l'affaire, on peut consulter Lucien Ceysens, « Autour de la bulle Unigenitus : le P. Le Tellier », *Augustiniana*, 34 (1984), p. 263-330.

Royal et la réception de la bulle *Unigenitus* qui condamnait très clairement les idées jansénistes. L'effet fut cependant tout à fait contraire à celui espéré : en persécutant inutilement un mouvement presque éteint, le pouvoir ne fit que créer un symbole extrêmement puissant qui put être rapidement récupéré par une nouvelle génération, enflammée de nouveau pour la cause. Catherine Maire a bien démontré l'existence de ces deux jansénismes successifs, différents dans leurs aspects religieux et politiques. La filiation entre ce nouveau jansénisme et celui de la première génération n'est donc pas directe mais plutôt symbolique, la transition s'opérant au cours des vingt premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'Alembert l'avait bien pressenti lorsqu'il ironisait sur les jansénistes de son époque : « En vain s'imagineront-ils que, pour avoir succédé au jansénisme de Port-Royal, ils doivent succéder à la considération dont il jouissait ; c'est comme si les valets de chambre d'un grand seigneur voulaient se faire appeler ses héritiers, pour avoir eu de la succession quelques méchants habits<sup>98</sup>. »

En amalgamant à partir des années 1730 l'image tragique de Port-Royal à celle du Parlement de Paris, l'avocat Louis-Adrien Le Paige contribua cependant à redonner un rôle majeur au jansénisme, dont la dimension politique fut soudain mise à l'avant plan. Ce passage générationnel n'affecta pas la rivalité établie entre la Compagnie de Jésus et les jansénistes : il s'agit d'ailleurs d'un des principaux éléments récupérés par les nouveaux jansénistes impliqués en politique. On peut même parler d'un renforcement sur le plan symbolique. Il faut dire que l'ultramontanisme officiellement prêché par la Compagnie<sup>99</sup> s'opposait presque naturellement aux positions gallicanes des parlementaires. Il n'est donc pas surprenant que les succès obtenus par le Parlement de Paris vers le milieu du XVIII<sup>e</sup>

<sup>98</sup> D'Alembert, *La destruction des jésuites...*, p. 28.

<sup>99</sup> L'ultramontanisme demeurait la position théorique soutenue par la Compagnie, qui devait promouvoir l'infaillibilité papale et même, avec Bellarmino, le pouvoir temporel de la papauté. En France cependant, tout en défendant un ultramontanisme canonique et conciliaire, on acceptait l'idée d'un gallicanisme politique soutenant que les rois ne dépendaient de personne d'autre que Dieu. C'est la position du père Coton dès 1610 et elle se répandit ensuite largement avec l'appui de Richelieu. Louis XIV délaissant l'aspect conciliaire du legs gallican, les jésuites abandonnèrent de leur côté l'idée du pouvoir papal indirect pour mieux appuyer l'absolutisme. Au cours de l'affaire des régales, le père La Chaise déclara d'ailleurs ouvertement à son supérieur qu'outre les affaires de dogme, il choisirait toujours d'appuyer son roi plutôt que le pape (Van Kley, *The Religious Origins...*, p. 54). Les jésuites envoyés en Chine étaient d'ailleurs accusés de faire la politique du roi de France plutôt que celle de Rome (Étiemble, *L'Europe chinoise... I- De l'empire romain à Leibniz*, Paris, Gallimard, 1988, p. 283). La mission du père de Charlevoix chargé en 1721 de parcourir les territoires de la Nouvelle France pour découvrir un chemin commercial menant à la mer de l'Ouest témoigne également de l'étroite imbrication entre la Compagnie et les élites politiques du royaume.



siècle se soient concrétisés de manière négative pour les jésuites. C'est à ce déplacement des représentations que l'on peut attribuer en bonne partie le déclenchement des procédures qui allait mener à une nouvelle expulsion de l'ordre hors du royaume français. Il s'agit là d'un héritage direct de la longue opposition menée au jansénisme.

#### 4. Défrayer l'actualité : scandales et commérages

La Compagnie de Jésus est donc d'abord victime d'une longue tradition qui lui est défavorable et qui lui a laissé une triste notoriété dont elle n'est jamais arrivée à se dissocier. Il semblerait que cette réputation ait servi à amplifier plusieurs scandales, ce que l'on peut observer tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lors de telles occasions, les événements contemporains réactivent alors la mémoire et contribuent à maintenir un sentiment négatif associé à l'ordre. Car outre les nombreux soubresauts de la querelle janséniste autour de la bulle *Unigenitus* qui scandent la première moitié du siècle, plusieurs affaires éclaboussent les jésuites. Qu'on pense tout d'abord à la fameuse question des « rites chinois ». Condamnés par la Sorbonne en 1700, la querelle perdura néanmoins jusqu'en 1742, date à laquelle Benoît XIV clôt le débat par l'émission de la bulle *Ex quo singularis* à laquelle les jésuites se plièrent de mauvaise grâce, ce qui n'aida pas à redorer leur image. Mais une des histoires les plus marquantes fut probablement celle du père Girard dans l'affaire de La Cadière, un procès assaisonné de sexe et de sorcellerie qui passionna la France entière au tout début des années 1730 et qui, plus d'un siècle plus tard, faisait toujours les délices de Michelet<sup>100</sup>. « Toute l'Europe », explique le marquis d'Argens, « a raisonné sur cette matière. Mais peu de gens ont su réellement de quoi il était question<sup>101</sup>. » Cette remarque qui date du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle est toujours aussi vraie aujourd'hui : peu d'historiens semblent s'être intéressés à débrouiller cet imbroglio judiciaire attisé par la querelle des jansénistes et des molinistes. On se contente souvent, comme Guy Bechtel, de supposer que « le père Jean-Baptiste Girard séduisit la jeune Catherine Cadière » et que, par la suite, « ils s'accusèrent l'un l'autre de séduction diabolique et de sortilège<sup>102</sup> ». Boyer d'Argens est

<sup>100</sup> Jules Michelet, *La Sorcière*, 1862.

<sup>101</sup> Jean-Baptiste Boyer d'Argens, *Mémoires de monsieur le marquis d'Argens*. Édition préfacée, établie et annotée par Yves Coirault, Paris, Les Éditions Desjonquères, 1993 [1735], p. 119.

<sup>102</sup> Guy Bechtel, *La Sorcière et l'Occident. La destruction de la sorcellerie en Europe, des origines aux grands bûchers*, Paris, Plon, p. 644.

encore aujourd'hui l'un de ceux dont le récit, bien que romancé, nous paraît le plus crédible du fait de sa position neutre. Il dessine le portrait des principaux protagonistes avec vraisemblance, sans pour autant manquer de piquant :

La Cadière, née à Toulon, [...] avait de beaux yeux, la peau blanche, un air de vierge, la taille assez bien faite. Beaucoup d'esprit couvrait chez elle une ambition démesurée et une extrême envie de passer pour sainte... [...] Le Père Girard, natif de Dole, était extrêmement laid. Il paraissait n'être occupé que du Royaume des Cieux. [...] Il excellait dans le talent de la chaire. [...] La réputation de faire des saintes lui était aussi chère, que l'envie de passer pour telle était violente chez la Cadière<sup>103</sup>.

La femme et le jésuite : quel beau couple stéréotypé de manipulateurs ! La Cadière étant devenue pénitente du père Girard, les deux tirèrent profit de leur association pour faire mousser réciproquement leur réputation. Mais lorsque la Cadière commença à prétendre l'apparition de stigmates sur sa chair, le père Girard préféra prendre ses distances. Cela ne plut bien sûr pas à sa pénitente qui, dit-on, se choisit un nouveau directeur en la personne d'un carme janséniste. Celui-ci, qu'il fut amant de la Cadière comme le maintint la rumeur publique ou non, l'excita contre le jésuite et elle décida de l'accuser judiciairement de l'avoir agressée sexuellement. Afin de préserver néanmoins sa réputation, elle se déclara victime de sorcellerie. Aussi incroyable que puisse paraître la charge, elle trouva écho auprès de magistrats jansénistes prêts à tout accepter, dès lors qu'il s'agissait de porter atteinte à la réputation des jésuites. Le parti moliniste répliqua et une guerre de pamphlets se déclara rapidement : « Il ne s'agissait plus de la Cadière » affirme Boyer d'Argens, « ni du Père Girard, mais de deux partis qui divisent l'état et qui, tôt ou tard, y causeront des troubles dangereux<sup>104</sup>. » Le jugement fut tout d'abord défavorable au père Girard et la population, laissant ainsi voir un fonds bien ancré d'antijésuitisme, se déchaîna<sup>105</sup>. La répression fut vive et il fallut l'intervention d'hommes armés pour calmer les esprits provençaux échauffés. Le père Girard fut finalement déclaré innocent et relâché mais

<sup>103</sup> Boyer d'Argens, *Mémoires de monsieur le marquis...*, p. 119-120.

<sup>104</sup> Boyer d'Argens, *Mémoires de monsieur le marquis...*, p. 128.

<sup>105</sup> Voici comment Boyer d'Argens parle des réactions populaires avant le jugement : « Le bas peuple était animé au dernier point contre la Société. Une semaine avant la décision du procès, les enfants qu'étaient par les rues avec une clochette des fagots pour brûler le Père Girard. Les Jésuites ne paraissaient point impunément dans la ville, et la populace les maltraitait » (Boyer d'Argens, *Mémoires de monsieur le marquis...*, p. 129). Après le jugement, « le peuple reconduisit en triomphe les Jansénistes. On alluma des feux de joie dans toute la ville, et on brûla des figures de paille habillées en jésuites » (Boyer d'Argens, *Mémoires de monsieur le marquis...*, p. 131).

l'image de la Compagnie de Jésus en fut une fois de plus durement affectée, comme en témoigne le récit amusé de Boyer d'Argens. Une telle affaire démontre bien les haines tenaces suscitées par les jésuites : les jansénistes prêts à tout pour causer leur perte et la population qui leur est défavorable n'hésitent aucun instant à les croire coupable des pires atrocités, aussi irréalistes soient-elles. Leur capital d'antipathie est décidément bien constitué en ces années 1730. Et pour ceux, comme Boyer d'Argens, qui se targuent de garder une neutralité objective, c'est le prestige des deux partis qui est miné par de tels événements. Comment, après une histoire de ce genre, prendre les jésuites au sérieux, aussi innocents soient-ils ?

Le domaine littéraire ne fut pas plus favorable aux jésuites. Tout au long de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils durent se défendre dans plusieurs scandales. Qu'on songe tout d'abord aux élucubrations lancées par le vieux père Jean Hardouin, qui prônait un véritable révisionnisme historique en niant l'authenticité des trois quarts des textes de l'Antiquité : il affirmait y voir l'habile falsification de moines du début du Moyen Âge<sup>106</sup>. De telles affirmations choquèrent tous les savants français, y compris ses confrères jésuites pour qui l'éducation classique demeurait primordiale. Compte tenu de l'importance et du respect récolté par les travaux passés du père, on attribua ses divagations à la sénilité due à son grand âge. Tout cela n'en entacha pas moins la réputation d'érudition traditionnellement associée aux jésuites, présentés souvent péjorativement par la suite comme des « harduinistes » ou « hardouinistes », ce dont ils cherchèrent toujours à se défendre avec véhémence<sup>107</sup>. Plusieurs autres ouvrages rédigés par des membres de la Compagnie encoururent, quant à eux, les foudres de la censure<sup>108</sup>. Cela dut frapper le public encore plus qu'à l'ordinaire compte tenu des règles sévères d'approbation ayant cours chez les jésuites pour toute publication d'ouvrage. Parmi les cas qui firent le plus de bruit, mentionnons les condamnations de l'*Historiae Societatis Jesu* du père Joseph de Jouvençy en 1713, de *L'esprit de Jésus-Christ et de l'Église sur la fréquente communion* du père Jean

<sup>106</sup> Sur cette affaire, on peut consulter Dumas, *Histoire du Journal de Trévoux...*, p. 98-112.

<sup>107</sup> Sommervogel, *Essai historique...*, p. L ; Dumas, *Histoire du Journal de Trévoux...*, p. 99-100.

<sup>108</sup> Assez souvent ecclésiastiques de tendance gallicane, les censeurs se méfiaient à la fois des jésuites et de toutes nouveautés philosophiques ou religieuses (Jacques Le Brun, « Censure préventive et littérature religieuse en France au début du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 61, 167 (juill.-déc. 1975), p. 212).

Pichon à partir de 1747 et surtout de l'*Histoire du peuple de Dieu* du père Isaac Joseph Berruyer en 1756. Quant aux pères Guillaume Hyacinthe Bougeant et Pierre Brumoy, si leurs ouvrages ne furent pas condamnés, ils durent tout de même s'exiler en 1739, le premier pour son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes* et le deuxième pour sa participation à l'*Histoire de Tamerlan* du père Jean-Baptiste Margat de Tilly dans laquelle on vit des allusions condamnant la politique du Régent. Plusieurs pamphlets parurent également pour défendre ou condamner ces mêmes ouvrages. Ces quelques exemples démontrent bien que sur le plan littéraire, les jésuites étaient loin de posséder une image simple et respectable.

L'accumulation de ces peccadilles fortifie le bilan négatif associé à la Société mais ce n'est qu'au milieu du siècle que seront faits les premiers vrais dommages à la réputation des jésuites dans la République des Lettres. Fondamentalement, ce n'est en effet qu'après 1751 que les relations entre la Compagnie et les hommes de lettres se modifieront sérieusement, à l'occasion d'une critique érudite du père Berthier dans les *Mémoires de Trévoux* contre un ouvrage aux prétentions savantes qu'il jugeait exagérées, l'*Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers...* La querelle de Trévoux aura un impact majeur sur la psychologie du groupe des « philosophes », alors en formation.

La très sérieuse et très rationnelle analyse du père Berthier, difficilement contestable, est en effet une des premières critiques sérieuses essayées par ce groupe. Diderot et D'Alembert sont bien conscients des faiblesses de leur *Encyclopédie* mais il est certain qu'alors que leur ouvrage commence à peine à paraître, ils n'ont vraiment pas envie d'affronter de tels jugements. Rien n'indique que le père Berthier ait entretenu une animosité particulière envers l'ouvrage. Ses critiques, sans être élogieuses, demeurent plutôt impartiales. Les réactions outrées de Diderot et D'Alembert envenimeront une affaire qui auraient pu n'être qu'une anecdote littéraire, chaque parti cherchant désormais à avoir le dernier mot. Diderot, on l'a vu, en profita pour accroître la renommée de son ouvrage, alors que D'Alembert, apparemment par des pressions auprès des autorités politiques, réussit à faire taire définitivement les jésuites à la fin de 1753. Ceux-ci doivent donc être

considérés comme les grands perdants de cette affaire. Non seulement des pressions officielles les condamnaient vraisemblablement à garder désormais le silence sur l'*Encyclopédie*<sup>109</sup> mais la Compagnie de Jésus fut dès lors considérée par une fraction croissante de l'opinion lettrée comme un ennemi, alors qu'on sait qu'originellement, peu de choses la distinguait des autres membres de la République des Lettres. Les nouveaux « philosophes », en quête de légitimité, trouvaient là pour se mettre en valeur un adversaire parfait, d'autant plus que malgré sa puissance apparente, il était déjà au tapis.

Cette rivalité symbolique fut exploitée à fond par le parti philosophique regroupé autour de l'*Encyclopédie*. Elle culmine dans la *Destruction des jésuites en France* de D'Alembert qui y théorise le rôle joué par les hommes de lettres dans la chute des jésuites<sup>110</sup>, position adoptée également par Diderot dans l'article « Jésuite » de l'*Encyclopédie* :

...tout événement a ses causes. Quelles ont été celles de la chute inopinée et rapide de cette société ? [...] Les Jésuites se sont brouillés avec les gens de lettres, au moment où ceux-ci alloient prendre parti pour eux contre leurs implacables et tristes ennemis. Qu'en est-il arrivé ? C'est qu'au lieu de couvrir leur côté foible, on l'a exposé, et qu'on a marqué du doigt aux sombres enthousiastes qui les menaçoient, l'endroit où ils devoient frapper<sup>111</sup>.

Il insiste d'ailleurs un peu plus loin sur le rôle joué par la querelle de Trévoux, faisant ainsi participer directement l'équipe encyclopédique à la défaite générale de la Compagnie, quoiqu'on puisse légitimement douter du poids réel d'une telle dispute littéraire sur les manœuvres ayant mené à l'expulsion de l'ordre hors du royaume. Il semblerait que les jésuites ayant été les premiers « adversaires » déclarés de l'*Encyclopédie*, ils aient ainsi obtenu le statut d'ennemis privilégiés. Pour les encyclopédistes, les supposées machinations

<sup>109</sup> Albertan, « Les journalistes de Trévoux... », p. 113.

<sup>110</sup> Monique Cottret, *Culture et politique dans la France des Lumières (1715-1792)*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 101. Comme le souligne Paulette Charbonnel (« Un faux pamphlet : *La Destruction des Jésuites* de D'Alembert » dans *Missions et démarches de la critique. Mélanges offerts au Professeur J.A. Vier*, Librairie C. Klincksieck, 1973, p. 642), dans les faits, les philosophes ne furent cependant que de simples spectateurs. Leur rôle se résume à coopter tardivement La Chalotais – qui, lui, pouvait prétendre avoir joué un rôle actif à l'aide de son pamphlet – comme un des leurs (D'Alembert, *La destruction des jésuites...*, p. 10 et 27). Notons cependant que la *Destruction des jésuites* n'est pas le pamphlet manqué que décrit Mme Charbonnel dans son article mais plutôt une récupération habile de la situation au profit des philosophes. D'Alembert y joue pour une des dernières fois son rôle de leader de la communauté avant que Voltaire ne prenne définitivement le relais, en permettant aux philosophes de revendiquer une partie des bénéfices laissés par la disparition des jésuites.

<sup>111</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

jésuites deviennent un leitmotiv constant servant à expliquer tous les obstacles rencontrés, leur rôle historique n'étant pourtant alors plus attesté. Une telle mise en spectacle, reprise depuis par l'historiographie, n'a que peu à voir avec le réel<sup>112</sup>. Les propos critiques tenus par un seul jésuite sont ainsi interprétés comme caractéristiques de l'ordre entier<sup>113</sup>, on amplifie généreusement des avis simplement défavorables émis par des membres de la Compagnie ou alors, on qualifie faussement de jésuites des adversaires de l'*Encyclopédie* qui n'en sont pas. Ainsi, en se basant sur des critiques, d'ailleurs mesurées, d'Helvétius parues dans les *Mémoires de Trévoux*, on en vient à parler d'un déchaînement contre les philosophes de la part des jésuites. À cette occasion, Thieriot écrit ainsi à Voltaire : « Les Jésuites en veulent à Diderot, et les honnêtes gens tremblent pour lui<sup>114</sup>. » On oublie que les *Mémoires de Trévoux* étaient un journal de critique littéraire, ce qui banalise quelque peu leur intervention, somme toute normale ! D'ailleurs, si l'on excepte ces critiques des *Mémoires de Trévoux*, rien ne vient appuyer d'une quelconque manière la thèse d'une intervention jésuite dans l'affaire Helvétius et dans la condamnation de l'*Encyclopédie* qui s'ensuit. Au contraire, Helvétius, qui avait effectué ses études dans les collèges de la Compagnie, semble avoir été assez proche des jésuites. Sa première rétractation est ainsi adressée au père Plesse, qu'il estimait être un de ses amis. L'idée de Saint-Lambert d'un complot de ce même père pour trahir Helvétius ne semble aucunement fondée. Lorsque Saint-Lambert lança cette thèse, la Compagnie était supprimée depuis plusieurs années et il pouvait certainement se permettre, sans craindre de représailles ou de contradictions, de parler en mal des jésuites<sup>115</sup>. Par ailleurs, au chapitre des faux jésuites, D'Alembert n'hésite pas à affirmer que la *Religion vengée* est un nouveau périodique dirigé par la Compagnie de

<sup>112</sup> Gordon et Torrey affirmaient ainsi que le père Berthier était un des leaders de l'opposition contre l'*Encyclopédie* entre 1757 et 1762. Selon toutes les apparences, il cessa pourtant de jouer un rôle significatif après la parution de son dernier article dans les *Mémoires de Trévoux*, en 1753 (Douglas H. Gordon et Norman L. Torrey, *The censoring of Diderot's Encyclopédie and the re-established text*, New York, Columbia University Press, 1947, p. 19).

<sup>113</sup> L'affaire Tholomas brouillera ainsi définitivement D'Alembert avec la totalité de l'ordre.

<sup>114</sup> Lettre de Nicolas Claude Thieriot à Voltaire (23 février 1759), *Besterman*, D 8137.

<sup>115</sup> Sur l'affaire Helvétius, consulter Albert Keim, *Helvétius. Sa vie et son œuvre d'après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1907] ; D. Ozanam, « La Disgrâce d'un premier commis : Tercier et l'affaire *De l'Esprit* (1758-1759) », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 113 (1955), p. 140-170 ; John Rogister, « Le gouvernement, le Parlement de Paris et l'attaque contre *De l'Esprit* et de l'*Encyclopédie* en 1759 », *Dix-huitième siècle*, 11 (1979), p. 321-354 ; De Negroni, *Lectures interdites...*, p. 201-212 ; Monique Cottret, *Jansénismes et Lumières...*, p. 83-86.

Jésus<sup>116</sup>, ce qu'Elisabeth Badinter reprend à son tour, laissant même entendre que les jésuites auraient également le contrôle du *Journal chrétien* publié à la même époque<sup>117</sup>. Elle affirme également que l'abbé Odet Giry de Saint-Cyr, le premier auteur des *Cacouacs*, aurait été un « jésuite de cour<sup>118</sup> ». Quant à Gordon et Torrey, ils créent des jésuites avec les abbés Tamponnet, Millet, et Cotterel, censeurs de l'*Encyclopédie* nommés par Boyer suite à la première suppression<sup>119</sup>. L'impression générale qui se dégagent cependant de ces erreurs historiques est celle d'une adversité implacable entre la Compagnie de Jésus et l'*Encyclopédie*. Une telle animosité, qui est beaucoup plus le fait des philosophes que des jésuites, se serait-elle fait sentir n'eût été de la querelle de Trévoux ?

Le coup fatal sera pourtant porté par les jansénistes en 1757, à l'occasion de la crise suscitée par la tentative de régicide de Damiens. Une fois de plus, l'actualité socio-politique jouera contre la Compagnie de Jésus. L'événement se produit dans une période difficile pour le pouvoir royal : la guerre déclenchée l'année précédente s'avère difficile et la misère du royaume s'accroît. Après l'attentat du 5 janvier, toute opposition, toute critique, toute polémique, de quelque nature qu'elle soit, sera très mal perçue des autorités<sup>120</sup>. Les encyclopédistes seront d'ailleurs eux-aussi victimes de ce durcissement en 1759 mais en attendant, ce sont les luttes continues entre les jésuites et les jansénistes que l'on soupçonne d'avoir contribué à la situation délétère actuelle. Au lendemain de l'attaque, tout le monde s'interroge sur les raisons ayant motivé le geste de Damiens : « Esce le jansénisme qui a produit ce monstre ? esce le molinisme ? Je ne croyais ces deux sectes que ridicules, et elles répandent comme les autres le sang le plus sacré<sup>121</sup> ». Dès le lendemain de l'attentat, Barbier commente :

Plus on acquéroit à Paris de tranquillité sur la santé du Roi, et plus on avoit la liberté d'esprit pour faire des raisonnements sur un événement aussi surprenant qu'il est triste. Il s'agit de deviner les auteurs de cet affreux complot. On a jeté d'abord les yeux sur les Anglois, à cause de la guerre ; d'un autre côté, on a

<sup>116</sup> Lettre à Voltaire (23 janvier 1757) dans Jean le Rond D'Alembert, *Œuvres de D'Alembert*. Tome cinquième, Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 49.

<sup>117</sup> Elisabeth Badinter, *Les passions intellectuelles*, t. II, Paris, Fayard, 2002, p. 275-276.

<sup>118</sup> Badinter, *Les passions intellectuelles...*, t. II, p. 275-276.

<sup>119</sup> Gordon et Torrey, *The censoring of...*, p. 19.

<sup>120</sup> Didier Masseau, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 123.

<sup>121</sup> Besterman, *Correspondance de Voltaire...*, D 7117 Voltaire to Charles Jean François Hénault (13 janvier 1757).

regardé ce misérable comme un fanatique, à cause des troubles de religion, et de là le public a d'abord jeté les yeux sur les jésuites en particulier<sup>122</sup>...

Tous les prétextes deviennent bons pour rendre la Compagnie responsable<sup>123</sup>. C'est d'ailleurs la position qu'adopteront généralement les encyclopédistes et leurs alliés, à l'exception notable de Voltaire et de Duclos. Ils feront leur la thèse pourtant primaire soutenue par Grosley, un avocat proche de D'Alembert qui publia dès le mois de mars un petit pamphlet intitulé *Réflexions sur l'attentat* : « Les jésuites sont toujours assez méchants pour commettre de grands crimes, toujours assez puissants pour les couvrir et en obtenir l'impunité<sup>124</sup>. » Il est vrai qu'on raconte que Damiens aurait communié vers le Noël précédent chez les jésuites d'Arras. Mais c'est chez des parlementaires parisiens jansénistes qu'il aurait été domestique pendant un certain temps<sup>125</sup>. Les encyclopédistes croient-ils vraiment les jésuites coupables ou jugent-ils plus commode de charger une fois de plus leurs traditionnels ennemis ?

Les partisans des jésuites, tout comme ceux des jansénistes, ne resteront pas inactifs devant ces accusations : une guerre de pamphlets s'abat sur la France, chacun des polémistes cherchant à incriminer le parti adverse. Les résultats ne se font pas attendre. Les anciennes accusations de régicide liées à la Compagnie refont surface et la virulence des

<sup>122</sup> Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763)*. Sixième série (1754-1757), Paris, Charpentier, 1866, p. 433. Le marquis d'Argenson (*Journal et mémoires du marquis d'Argenson*. Tome neuvième, Paris, Jules Renouard, 1867, p. 388-389) rapporte les mêmes soupçons.

<sup>123</sup> Barbier (*Chroniques de la Régence...*, Sixième série..., p. 441-442) rapporte parmi quelques autres cette anecdote significative : « Autre affaire pour les Jésuites. Jeudi dernier on a annoncé, par un tableau pendant au-dessus de la porte de toutes les églises, les prières de quarante heures. On s'est servi aux Jésuites d'un ancien tableau, fait pour la dernière maladie de M. le Dauphin ; on l'a envoyé chez le peintre qui fait ces sortes de tableaux, pour effacer M. le Dauphin et mettre le Roi. Il s'est trouvé que ce peintre n'avoit pas absolument bien effacé l'M, en sorte qu'il sembloit que cela faisoit pour M. le Roi. Un homme s'est arrêté à la porte de l'église du Collège, a amassé bien du monde, et a fait entendre à ce peuple que cela faisoit *prières pour massacrer le Roi*. Il a même eu la hardiesse de monter chez le recteur du Collège, pour lui demander l'explication de ce tableau. Quelle frénésie pour le coup ! » Une telle histoire démontre bien les soupçons de présomption qui pèsent de manière presque systématique sur les jésuites.

<sup>124</sup> Cité par Badinter, *Les passions intellectuelles...*, p. 269. Lee Young-Mock (« Diderot et la lutte parlementaire au temps de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 29 (octobre 2000), p. 49-50) souligne d'ailleurs que les termes utilisés par Diderot dans l'article « Jésuite » de l'*Encyclopédie* pour rendre la Compagnie de Jésus responsable de l'attentat sont précisément les mêmes que ceux de Grosley dans son pamphlet. (Lee Young-Mock, « Diderot et la lutte parlementaire au temps de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 29 (octobre 2000), p. 45-69 et 30 (avril 2001), p. 93-126.

<sup>125</sup> Young-Mock estime d'ailleurs douteux que Diderot ait pu ignorer ce fait (Young-Mock, « Diderot et la lutte parlementaire... »).



jansénistes leur permet de remporter haut la main cette bataille<sup>126</sup>. On estime désormais que même si les jésuites n'étaient pas réellement derrière l'attentat, ils auraient néanmoins pu l'être, ce qui revient presque au même. Les jésuites ne se relèveront pas d'une telle défaite publicitaire. Ils ne seront pas incriminés officiellement mais l'opinion publique<sup>127</sup> sera définitivement préparée pour le dernier acte que prépare en secret l'avocat Lepaige et ses alliés jansénistes : la suppression de la Compagnie<sup>128</sup>. Dans de telles conditions, nul ne s'étonnera plus de la réception faite aux accusations contre les jésuites lancées du Portugal par le marquis de Pombal. Les derniers événements se sont si bien chargés de réactiver régulièrement l'image négative associée aux jésuites par la tradition qu'au moment où éclatent les crises qui affecteront le plus gravement la Compagnie, elle ne trouvera plus aucun défenseur sérieux pour venir à son aide. Que l'Inquisition brûle le père Malagrida, accusé de l'attentat contre le roi du Portugal ? Cela amuse plus les « philosophes » que cela ne les choque. Eux qui bientôt s'indigneront vertueusement des horreurs contenues dans le *Manuel des Inquisiteurs* rapporté d'Italie par Morellet<sup>129</sup> ont plutôt tendance à plaisanter à ce sujet : c'est un juste retour des choses. D'Alembert ose même lancer à Voltaire : « Je ne vous demande plus d'échafauds ; je sais et je respecte toute la répugnance que vous y avez, quoique depuis Malagrida les échafauds aient leur mérite<sup>130</sup>... » Le temps est proche où les parlementaires lanceront leur offensive finale contre les jésuites. La population les

<sup>126</sup> Van Kley, *The Jansenists and the Expulsion of the Jesuits...*, p. 63 ; Maire, *De la cause de Dieu...*, p. 460 et 470-471 ; Cottret, *Jansénismes et Lumières...*, p. 120-121.

<sup>127</sup> Selon le cardinal de Bernis, « ...toute la nation depuis longtemps s'était déclarée contre la Société » (*Mémoires et lettres de François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis (1715-1758)*). Publiés avec l'autorisation de sa famille d'après les manuscrits inédits par Frédéric Masson. Tome II, Paris, E. Plon, 1878, p. 102). On ne compte plus depuis le début du siècle les nombreux actes populaires d'antijésuitisme (Cottret, *Jansénismes et Lumières...*, p. 123 et Van Kley, *The Religious Origins...*, p. 131 et 174).

<sup>128</sup> Lepaige et ses alliés parlementaires profitèrent de l'affaire causée par la banqueroute du jésuite La Valette pour demander à faire examiner par le Parlement de Paris les *Constitutions* des jésuites, sachant pertinemment que devant des tribunaux, ils n'auraient aucune peine à présenter comme contraires aux lois du royaume plusieurs des clauses et privilèges qui y étaient contenus, en particulier ceux rattachant l'ordre à la papauté. La Compagnie de Jésus déclarée dangereuse pour la sécurité du royaume, il devenait possible de songer à sa suppression. Toute la manœuvre reposait donc originellement sur la capacité des jansénistes à attirer les jésuites dans un guet-apens juridique, à l'intérieur d'un terrain qu'ils seraient à même de contrôler, comme le Parlement de Paris. Les notes de Lepaige témoignent que l'affaire La Valette ne fut pas une simple occasion favorable dont les jansénistes surent profiter pour mettre leur plan à exécution : ils l'avaient voulue et préparée. La meilleure démonstration de ce complot demeure l'ouvrage de Van Kley, *The Jansenists and the Expulsion of the Jesuits...*

<sup>129</sup> André Morellet, *Abrégé du Manuel des Inquisiteurs*, Grenoble, Jérôme Million, 1990 [1762].

<sup>130</sup> Lettre à Voltaire datée du 31 octobre 1761 dans Jean le Rond D'Alembert, *Œuvres de D'Alembert...* Tome cinquième..., p. 84.

soutiendra alors largement<sup>131</sup> mais paradoxalement, c'est avec une certaine indifférence que l'on accueillera l'expulsion de l'ordre. D'Alembert s'en étonne : « Ce qui me paraît singulier, c'est que la destruction de ces fantômes, qu'on croyait si redoutables, se fasse avec aussi peu de bruit. [...] On se contente, à l'ordinaire, d'en plaisanter<sup>132</sup>. » Ainsi, si l'histoire des jésuites a pensé lourdement sur la manière dont leurs contemporains du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle pouvaient les percevoir, les nombreux scandales à l'intérieur desquels ils se sont trouvés périodiquement impliqués ont également contribué à affaiblir notablement la qualité de leur image.

### 5. Le problème de la chute des jésuites

Lorsque, en 1762, le complot janséniste trouve son accomplissement dans la chute de la Compagnie de Jésus en France, c'est à un véritable séisme intellectuel que les penseurs de l'époque furent confrontés. Comment expliquer la disparition si soudaine d'un groupe si puissant, autant respecté que détesté ? En définitive, les jésuites étaient-ils puissants ou vulnérables, forts ou faibles ? Avant 1762, tous continuaient à voir dans l'ordre religieux une force avec laquelle on devait compter, qui possédait une influence importante. Les événements du Portugal semblent n'avoir que peu ébranlé ces convictions profondément ancrées. Au contraire, elles les auraient plutôt renforcées. Il s'agissait d'ailleurs, nous l'avons vu, du fondement de l'argumentation pombalienne : débarrassons-nous de cet ordre pendant qu'il en est encore temps, avant qu'il ne soit trop puissant. Pourtant, en un procès éclair de quelques mois, la Compagnie se vit expulsée hors de France. Diderot s'exclame : « J'ai vû ces chênes orgueilleux toucher le ciel de leur cime ; j'ai tourné la tête, et ils n'étoient plus<sup>133</sup>. » Comment expliquer ce paradoxe ? Comment expliquer la chute de ce « colosse » s'écroulant « au moment même où il paroissoit le plus grand et le mieux affermi<sup>134</sup> » ? Soit, la Compagnie avait des ennemis puissants mais n'en avait-elle pas toujours eu ?

<sup>131</sup> Les tribunaux seront pris d'assaut par une foule enthousiaste et démonstrative (Van Kley, *The Jansenists and the Expulsion...*, p. 100).

<sup>132</sup> Lettre à Voltaire datée du 4 mai 1762 dans Jean le Rond D'Alembert, *Œuvres de D'Alembert...* Tome cinquième..., p. 91.

<sup>133</sup> *EDR*, article « Jésuite » (Diderot) [VIII. 2403].

<sup>134</sup> *EDR*, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

Après un premier moment d'incrédulité, il fallut bien se rendre à l'évidence : les jésuites n'étaient plus ce qu'ils avaient été. Derrière le « masque de la force », c'est une « faiblesse réelle » qui se dissimulait<sup>135</sup>. Avec le recul que nous possédons aujourd'hui, il nous est maintenant possible de travailler à démêler la Compagnie de Jésus réelle de la Compagnie de Jésus mythique présente à l'esprit de la plupart de ses contemporains du XVIII<sup>e</sup> siècle. La puissance que l'on attribuait à cette Compagnie imaginaire était loin d'être également possédée par les jésuites de la Compagnie réelle, victimes des intrigues menées par les jansénistes dans un climat d'hostilité généralisée. La confusion entre ces deux échelons explique donc la perplexité du public devant la chute des jésuites.

Lorsque vint le temps de chercher une explication, la position des encyclopédistes et de leurs alliés se trouva être particulièrement délicate. En effet, depuis la querelle de Trévoux, leur discours constant faisait des jésuites leurs adversaires privilégiés. L'éclat de la réussite philosophique se trouvait puissamment renforcé par la force des ennemis qu'ils avaient dû vaincre pour y arriver. Une Compagnie de Jésus faible ôtait donc une bonne partie de la gloire des combats menés depuis dix ans. C'est donc avec un certain embarras que les philosophes commentèrent l'expulsion de 1762 et c'est certainement avec satisfaction qu'ils accueillirent en 1765 l'ouvrage de D'Alembert, *Sur la destruction des jésuites*. Ce dernier éludait quelque peu la question même de la puissance de la Compagnie en se concentrant sur le rôle joué par les encyclopédistes et leurs amis dans toute l'affaire. La chute de l'ordre s'éclaircissait ainsi à l'avantage des philosophes : si les jésuites étaient tombés si bas, c'est parce que les hommes de lettres leur avaient retiré leur soutien et malgré toute leur puissance, ils ne pouvaient subsister bien longtemps sans un appui aussi essentiel. Par ce tour de passe-passe plutôt malhonnête historiquement, D'Alembert préservait l'honneur conquis par les philosophes dans leurs luttes passées et rajoutait même à leur renom en les rendant responsables du terrassement d'un adversaire puissant. Il leur offrait par la même occasion un prétexte pour lorgner vers l'héritage intellectuel laissé par la Compagnie. Qui, par exemple, était désormais mieux placé que les philosophes pour réfléchir sur la question du trou béant laissé dans le domaine de l'éducation par les

---

<sup>135</sup> D'Alembert, *Sur la destruction...*, p. 21.

jésuites ? Mais avant que le point de vue de D'Alembert ne rallie une majorité d'hommes de lettres satisfaits de n'avoir plus besoin de se questionner plus longtemps<sup>136</sup>, une réflexion intéressante, encore désorganisée et donc pleine de paradoxes, s'était amorcée au sein de la communauté lettrée française pour expliquer la faiblesse jésuite.

Tout d'abord, aucun d'entre eux ne contesta l'idée selon laquelle les jésuites n'avaient pu se défendre parce qu'ils manquaient d'hommes respectés et talentueux. Le cardinal de Bernis soutient lui aussi cette analyse :

Tout concourut à leur ruine, et il faut convenir que ce qui y aida le plus fut la pénurie des grands sujets, car il faut avouer que depuis vingt ans cette société était fort tombée : deux ou trois grands prédicateurs ou écrivains parmi eux auraient conjuré l'orage, parce que le public aurait réclamé en faveur de ces grands hommes<sup>137</sup>.

C'est également ce qu'affirme Diderot : « Il ne s'est plus trouvé parmi eux d'homme qui se distinguât par quelque grand talent ; plus de poètes, plus de philosophes, plus d'orateurs, plus d'érudits, aucun écrivain de marque, et on a méprisé le corps<sup>138</sup>. » Diderot, et il n'est pas le seul, explique ce supposé déclin par l'incapacité de la Compagnie de conserver ses recrues les plus prometteuses : « Une anarchie interne les divisoit depuis quelques années ; et si par hasard ils avoient un bon sujet, ils ne pouvoient le garder<sup>139</sup>. » Le nombre d'hommes de lettres célèbres ayant quitté l'ordre depuis le début du siècle semble lui donner raison : Desfontaines, Fréron, Prévost, Gresset, etc. Il est cependant difficile aujourd'hui d'évaluer la justesse d'une telle affirmation. À l'exception de l'ouvrage de Catherine M. Northeast, *The Parisian Jesuits and the Enlightenment*, qui se penche essentiellement sur le cas des jésuites parisiens dans un contexte strictement intellectuel<sup>140</sup>,

<sup>136</sup> L'unanimité fut telle que les causes véritables de l'expulsion de l'ordre religieux furent complètement oubliées. À l'époque de la Révolution déjà, Barruel (tout en voyant la chose du côté négatif) se ralliait à la thèse de D'Alembert en parlant du « complot philosophique » contre la chrétienté. Lorsqu'on commença plus tard à reconnaître que les philosophes n'avaient peut-être pas joué un rôle aussi important qu'ils l'avaient clamé, ce fut pour se retrouver devant un mystère étonnant : qu'est-ce qui expliquait alors la chute rapide des jésuites ? Il fallut attendre 1975 et l'ouvrage capital de Dale K. Van Kley, *The Jansenists and the Expulsion of the Jesuits from France 1757-1765* pour comprendre à nouveau le rôle fondamental joué par le complot janséniste.

<sup>137</sup> *Mémoires et lettres [du] cardinal de Bernis...*, Tome II, p. 104.

<sup>138</sup> *EDR*, article « Jésuite » (Diderot) [VIII. 2403].

<sup>139</sup> *Encyclopédie*, article « Jésuite » (Diderot).

<sup>140</sup> Ce qui exclut donc la majorité des aspects de l'influence politique, sociale et religieuse de la Compagnie de Jésus en France.

il n'existe malheureusement pas d'étude sur l'état réel du recrutement de la Compagnie au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il n'est donc pas vraiment possible d'argumenter rationnellement sur la réalité de cet état de faiblesse. Soulignons simplement qu'en se basant sur la liste des *scriptores* de Paris, l'étude de Mme Northeast souligne effectivement un déclin de la production littéraire jésuite au cours des années 1740 et 1750. La plupart des érudits de la Compagnie étaient alors à la retraite ou travaillaient à compléter des projets établis depuis longtemps<sup>141</sup>. Par ailleurs, sous la direction de Berthier, les *Mémoires de Trévoux* demeuraient très actifs et plusieurs jésuites, tels le père Castel, conservaient une influence certaine dans le milieu intellectuel parisien. Philippe Lécivain affirme pourtant que dans les années 1730, la Compagnie semblait « au faîte de sa puissance », le rythme des entrées se poursuivant sans interruption alors que les novices formaient « près du tiers de l'effectif total<sup>142</sup> ». Rien ne laisse supposer que tout se soit écroulé en quelques années. C'est pourtant ce que prétendent les encyclopédistes.

Quoi qu'il en ait été réellement, ce qui importe ici c'est surtout cette conviction présente chez les philosophes d'un manque de talent chez les jésuites. D'Alembert, par son pamphlet, rendra la question dénuée d'intérêt mais avant sa publication, (et parfois même après), comment les philosophes ont-ils cherché à l'expliquer ? On retrouve deux principaux courants de pensée, se chevauchant dans les textes. Le premier, minoritaire chez les philosophes, explique la faiblesse jésuite au XVIII<sup>e</sup> siècle par des problèmes systémiques dans l'ordre religieux. Comme l'exprimaient déjà les *Monita secreta*, les jésuites en tant qu'individus n'avaient que peu de pouvoir sur leur propre groupe dont bien souvent ils ignoraient les véritables desseins. Pascal, il n'était d'ailleurs pas le premier, présentait la Compagnie comme un vaste corps « où il n'y avait nulle distinction à faire et où chacun était responsable des opinions de tous<sup>143</sup>. » Les individualités n'étant qu'accessoires, la dégénérescence du groupe correspondait donc à un problème intrinsèque lié à son fonctionnement fondamental. Tous les tenants de la théorie d'un complot jésuite pour dominer le monde, les jansénistes en premier lieu, adoptèrent cette position. Il n'est

<sup>141</sup> Le père de Charlevoix travaillait sur son corpus d'histoire du Nouveau Monde, les pères Dorival et Daniel sur l'*Histoire de France* et le père Routh, sur l'*Histoire romaine* du père Catrou (Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 46).

<sup>142</sup> Lécivain, « Compagnie de Jésus... » dans Hurel, dir., *Guide pour l'histoire des ordres...*, p. 192.

<sup>143</sup> Cognet, « Introduction » dans Pascal, *Les Provinciales...*, p. XLIV.

pas étonnant qu'ils aient choisi tout d'abord de s'attaquer aux constitutions de la Compagnie : ils cherchaient ainsi à démontrer ses vices congénitaux, quels qu'ils aient été (tendance au despotisme ou autre). Les questions de doctrine et de morale ne venaient qu'appuyer ensuite cette démonstration. On retrouve l'écho de cette vision dans l'usage fait par certains philosophes de la fameuse « prophétie » ou « malédiction » supposée de saint François Borgia. Voici ce que Diderot rapporte à ce sujet dans l'article « Jésuite » de l'*Encyclopédie* :

Il vous disoit, ce saint et bon-homme : « Il viendra un tems où vous ne mettrez plus de bornes à votre orgueil et à votre ambition, où vous ne vous occuperez plus qu'à accumuler des richesses et à vous faire du crédit, où vous négligerez la pratique des vertus ; alors il n'y aura puissance sur la terre qui puisse vous ramener à votre première perfection, et s'il est possible de vous détruire, on vous détruira<sup>144</sup>.

Il n'était évidemment pas question pour Diderot de supposer une inspiration surnaturelle à Borgia : pour que ce dernier ait pu prophétiser l'avenir de la Compagnie, il fallait bien qu'il ait tiré les conséquences logiques que le fonctionnement du corps laissait supposer.

Les historiens ont par la suite repris cette théorie d'un « problème » constitutif de l'ordre en maintenant que du fait de leur incompatibilité religieuse, l'affrontement entre les jésuites et les hommes de lettres était inévitable. Catherine M. Northeast affirme ainsi : « Ce n'est pas avant les années 1750, à la veille de leur suppression, que les jésuites parisiens furent finalement *forcés* à une confrontation ouverte avec les tenants séculiers des Lumières<sup>145</sup>. » Une telle affirmation tend par ailleurs à soutenir la position de D'Alembert selon laquelle les philosophes auraient joué un rôle essentiel, direct ou non, dans la chute des jésuites. Les conflits avec le *Journal de Trévoux* sont ainsi interprétés comme incontournables : il fallait qu'ils éclatent un jour. Voltaire *devait* ridiculiser le père Berthier<sup>146</sup>. Sans vouloir nécessairement nier complètement cette théorie, il nous est du

<sup>144</sup> EDR, article « Encyclopédie » (Diderot) [VIII.2403].

<sup>145</sup> Notre traduction. Nous soulignons. Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 218 : « Not until the 1750s, on the very eve of the dissolution, were the Parisian Jesuits finally *forced* into open confrontation with the secular Enlightenment. »

<sup>146</sup> On sait pourtant depuis maintenant assez longtemps que les attaques de Voltaire contre les jésuites ne furent ni très longues (elles s'étendirent essentiellement de la deuxième moitié de 1759 à 1762), ni particulièrement convaincues (les jésuites expulsés, Voltaire fut plutôt tenté de défendre ses anciens maîtres). Il est vrai cependant que l'effet de ses pamphlets fut particulièrement dévastateur. Une campagne somme

moins permis de la remettre en doute et d'au moins demander des preuves plus solides que celles basées sur le témoignage éminemment partial d'écrits tardifs des philosophes. D'autant plus que l'on constate souvent un changement d'attitude des philosophes à propos des jésuites *avant* et *après* l'expulsion de la Compagnie. Les écrits de la période 1750-1760 sont ainsi généralement beaucoup plus nuancés que ceux parus par la suite.

Il est incontestable que certains affrontements entre les tenants de la nouvelle philosophie et les journalistes de Trévoux eurent lieu. La signification de ces affrontements nous semble cependant loin d'être aussi évidente qu'on l'admet généralement. Les *Mémoires* représentaient une puissance littéraire importante et respectée par une bonne portion de l'opinion publique. Les affronter relevait donc d'une stratégie logique pour se tailler une place dans le monde compétitif de la République des lettres, quelles que soient les opinions religieuses invoquées. Il nous semble donc nécessaire d'éviter de radicaliser un antagonisme dont les raisons pouvaient être multiples dans un champs littéraire que nous avons présenté comme étant beaucoup plus complexe que ce qu'on en retient habituellement. Nous irons encore plus loin en osant poser une question étonnante et encore inédite : est-il possible d'imaginer une Compagnie de Jésus alliée des philosophes, au moins temporairement ? Pensons aux efforts faits par les jésuites pour s'adapter à la modernité. On n'y voit que trop souvent une simple tactique destinée à se rapprocher des philosophes dans l'espoir de les reconvertir. Si les convictions religieuses des jésuites sont certainement sincères, rien ne nous porte à croire que leur situation dans la République des lettres n'est qu'instrumentale. L'affirmer, c'est faire la part belle aux théories du complot décidément bien ancrées. Si les jésuites français ont su s'adapter au monde littéraire de leur époque en intégrant les normes imposées par les conditions de publication, il s'agit moins d'une stratégie volontairement planifiée par les autorités de l'ordre ou même d'un rôle attribué par le pouvoir politique que de succès individuels obtenus grâce à une certaine liberté d'expression laissée aux sujets de la Compagnie. Reconnaître le zèle religieux qui anime les *Mémoires de Trévoux* ne revient donc pas à nier leur rôle purement littéraire. Les deux se complètent d'une manière probablement indissociable dans l'esprit des

---

toute courte mais remarquablement efficace... Sur la question, voir John Pappas, « La rupture entre Voltaire et les Jésuites », *Les Lettres Romanes*, 13, 4 (novembre 1959), p. 351-370.

rédacteurs<sup>147</sup>. Il faut d'ailleurs tenir compte des fondements religieux bien ancrés chez plusieurs encyclopédistes ! La possibilité d'une telle histoire, celle d'une alliance entre les philosophes et les jésuites demeure cependant théorique puisqu'elle n'eut pas lieu. Les événements décidèrent autrement et favorisèrent contre les jésuites une coalition encore plus étrange lorsqu'on s'y arrête, celle des philosophes et des extrémistes jansénistes...

Revenons cependant à l'explication donnée par les philosophes de la chute de la Compagnie. Si on retrouve souvent sous leur plume les arguments d'un problème inhérent au corps jésuite, inspirés sans aucun doute par les nombreux pamphlets jansénistes qu'ils utilisent, il est intéressant de remarquer qu'ils proposent également une autre approche. Selon celle-ci, les problèmes de l'ordre sont plutôt conjoncturels et liés aux jésuites non pas en tant qu'ordre mais en tant qu'individus :

Je ne sais si ce sont les talents et la sainteté de quelques particuliers qui ont conduit la société au haut degré de considération dont elle jouissoit il n'y a qu'un moment ; mais j'assurerai sans crainte d'être contredit, que ces moyens étoient les seuls qu'elle eût de s'y conserver ; et c'est ce que ces hommes ont ignoré. [...] Qu'est ce qui auroit pû sauver l'ordre, contre tant de circonstances réunies qui l'avoient amené au bord du précipice ? Un seul homme, comme Bourdaloue [grand prédicateur extrêmement apprécié du siècle de Louis XIV] peut-être, s'il eût existé parmi les *Jésuites* ; mais il falloit en connoître le prix, laisser aux mondains le soin d'accumuler des richesses, et songer à ressusciter Cheminai [autre prédicateur fort respecté] de sa cendre<sup>148</sup>.

La faiblesse de la Société s'explique toujours parce qu'elle a manqué d'hommes capables de la soutenir au bon moment mais les raisons de ce manque sont moins liées aux constitutions de la Compagnie qu'à une politique humaine fluctuante. D'Alembert résume ainsi laconiquement l'expulsion : « C'est un beau chapitre à ajouter à l'histoire des grands événements par les petites causes<sup>149</sup>. » Il faut tout d'abord prendre en compte le décès au début des années 1740 de plusieurs *scriptores* importants de la Compagnie. Le célèbre Tournemine rend l'âme en 1739, suivi de près en 1740 par le père Rouillé, rédacteur des *Mémoires de Trévoux* pendant quelques années et en 1741 par le père Porée, professeur estimé de Voltaire. En 1742 et 1743 disparaissent respectivement les pères Brumoy et

<sup>147</sup> Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 16.

<sup>148</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

<sup>149</sup> D'Alembert, *Sur la destruction...*, p. 20.



Bougeant, regrettés par d'Alembert.<sup>150</sup> En 1744, c'est le tour du père Souciet, un autre important rédacteur des *Mémoires de Trévoux* au réseau de correspondance très étendu. L'expérience accumulée par ces importants personnages ne put être remplacée très rapidement. Par ailleurs, Catherine M. Northeast souligne que « les *scriptores* en tant que corps manquaient à la fois d'une direction centrale provenant de l'intérieur de la Compagnie et d'une fonction clairement définie en relation avec les représentants des autorités de l'État français<sup>151</sup>. » Un manque de soutien et d'encadrement de leurs supérieurs aurait ainsi limité le développement intellectuel harmonieux des écrivains jésuites en faisant peser essentiellement le poids de leur réussite sur leurs propres épaules.

La conclusion logique d'une telle théorie demeurerait bien sûr la réforme possible de la Compagnie et donc son retour. Si les jésuites avaient été détruits par l'absence de talents, il leur suffirait de retrouver quelques défenseurs crédibles pour pouvoir se réimplanter en France. Au moment du procès mené par le Parlement de Paris, plusieurs ministres avaient d'ailleurs proposé quelques ajustements gallicans à faire aux constitutions jésuites pour rendre l'ordre tout à fait acceptable en France. C'est d'ailleurs ce que Voltaire suggérait dans *La Balance égale* : « ...s'ils ont des constitutions impertinentes et dangereuses, on peut aisément les soustraire à un institut réprouvé par les lois, les rendre dépendants de supérieurs résidant en France et non à Rome, et faire des citoyens de gens qui n'étaient que jésuites<sup>152</sup>. » Ces compromis, qui n'auraient de toute manière certainement pas été considérés comme acceptables par le général, furent rejetés par les parlementaires jansénistes. Peu de gens pourtant semblaient croire définitive la disparition des jésuites. Diderot conclut son article « Jésuite » dans l'*Encyclopédie* en expliquant qu'il l'a écrit non par haine envers les jésuites mais pour « ...apprendre aux religieux de cet ordre qui tenteront un jour de se rétablir dans ce royaume, s'ils y réussissent, comme je le crois, à

<sup>150</sup> Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 45.

<sup>151</sup> Nous traduisons. Northeast, *The Parisian Jesuits...*, p. 16 : « the *scriptores* as a body lacked both central direction from within the Society and a clearly defined function in relation to the representatives of authority within the French state. »

<sup>152</sup> Voltaire, « La balance égale ». Édition critique par Diana Guiragossian Carr dans *Les œuvres complètes de Voltaire. 1762, 56A*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, p. 243-244.

quelles conditions ils peuvent espérer de s'y maintenir<sup>153</sup>. » En 1769, le cardinal de Bernis y croyait encore :

...s'ils ne sont pas totalement détruits sous un nouveau pontificat, [et] que, corrigés par leurs fautes, ils soient plus sages, plus modestes, plus politiques, plus châtiés dans leurs livres de morale, moins méprisants pour les autres ordres, plus soumis aux évêques, moins présomptueux avec le clergé, et surtout s'il se forme encore parmi eux de grands écrivains, de savants hommes, de bons prédicateurs, il ne serait pas impossible qu'ils ne se relevassent de leur chute et qu'ils ne regagnassent peu à peu une partie du terrain qu'ils ont perdu. Cette révolution paraît aujourd'hui incroyable ; un petit nombre de circonstances favorables pourrait la rendre aisée<sup>154</sup>...

Démontrant les sentiments mitigés des hommes des Lumières envers cette Compagnie qui les a éduqués, il conclut en se demandant : « Serait-ce un bien, serait-ce un mal ? C'est ce qu'on ne peut décider encore ; ils ont été utiles et nuisibles, ils peuvent encore être l'un et l'autre<sup>155</sup>. »

Cette ambivalence se retrouve au cœur des relations entretenues par les hommes de lettres et les jésuites. D'un côté, les jésuites se révèlent fortement implantés dans le paysage intellectuel français du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, jouant un rôle actif dans la communauté savante et lettrée. De l'autre, ils souffrent d'une image fortement négative, résultat d'une longue tradition critique alimentée régulièrement par de nouveaux scandales. C'est cette image négative qui finit par prendre le dessus dans la mémoire des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui se perpétue jusqu'à aujourd'hui. La Compagnie de Jésus que l'on dresse devant les encyclopédistes est ainsi largement une construction symbolique, tout comme l'est devenu l'*Encyclopédie*.

<sup>153</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

<sup>154</sup> *Mémoires et lettres [du] cardinal de Bernis...*, Tome II, p. 105-106.

<sup>155</sup> *Mémoires et lettres [du] cardinal de Bernis...*, Tome II, p. 106.

## Première partie

### Conclusion

Le portrait que nous avons dressé de la République des Lettres au cours de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle nous montre un espace culturel d'une complexité encore insoupçonnée. D'un champ encore largement unitaire (sans que cela implique une homogénéité de pensée, bien évidemment) émergent des groupes à la fois réels et mythiques qui se définissent sous la pression de leurs adversaires par une identification à une symbolique bien précise, y compris l'adoption d'une vision du monde basée sur un antagonisme combattant Lumières/Ombres. L'existence sur plusieurs plans de ces groupes entretient une certaine confusion quant à leur définition. Cette confusion perdure encore aujourd'hui, un des facteurs principaux pour l'expliquer étant l'épisode révolutionnaire au cours duquel les traits mythiques de ces groupes furent accentués au détriment de leur composition authentique. On retrouve un bon exemple de cette confusion dans le couple *Encyclopédie/ Compagnie de Jésus*. D'un côté, sur le plan réel, nous avons affaire à deux partis plus ou moins bien définis (surtout en ce qui concerne les encyclopédistes) dont l'imbrication dans le cadre de la République des Lettres semble assez avancée. Cette absence de définition suppose d'ailleurs une faible volonté de s'affronter. De l'autre côté, sur le plan symbolique, nous retrouvons deux groupes très clairement définis (en bonne partie par le discours adverse) qui s'assaillent impitoyablement.

Parce qu'elle est revendiquée par les philosophes, l'opposition à la Compagnie de Jésus est bien sûr réelle. Mais au-delà d'une lutte emblématique à finir entre les encyclopédistes et l'ordre religieux, il est intéressant de constater à quel point la position des deux partis à l'intérieur de la République des Lettres est similaire. Tout d'abord, les deux groupes agissent sensiblement sur le même terrain, utilisant les mêmes moyens. Ensuite, les deux sont critiqués d'une manière similaire par leurs adversaires. Par exemple, on reproche aux jésuites leur allégeance à un souverain extérieur (le pape) ainsi qu'une origine étrangère (italienne ou espagnole) qui affaiblirait leur loyauté à la couronne

française<sup>1</sup>. Les philosophes, quant à eux, sont critiqués pour leur cosmopolitisme qui les rendrait suspect de manque de patriotisme. Leur éloge des souverains de Prusse et de Russie contribue également à cette image. Par ailleurs, on accuse les jésuites d'avoir encouragé une morale relâchée qui affaiblit les lois gouvernant les relations entre les êtres humains. Le travail de sape religieuse des philosophes est également interprété d'une manière similaire.

C'est ainsi qu'on utilise les mêmes situations comiques pour attaquer l'adversaire. À l'histoire pascalienne de Jean d'Alba<sup>2</sup>, ce domestique des jésuites qui justifie le fait de voler ses maîtres en se basant sur leur enseignement casuistique, répond très exactement cent ans plus tard la scène des *Philosophes* de Palissot où l'on voit le valet de Dortidius/Diderot légitimer le vol de sa bourse par la philosophie qu'il enseigne<sup>3</sup>. On retrouve également pour les deux partis une même confusion entre le groupe pris dans son ensemble, qu'on attaque généralement allégrement, et les individus qui, pris chacun isolément, sont souvent jugés estimables. À l'archevêque de Paris qui, dans une *Instruction* de 1763, se plaint du paradoxe de la persécution des jésuites qui a lieu alors que les différents membres de l'ordre sont honorés et respectés<sup>4</sup>, on pourrait ainsi faire répondre les articles de Berthier sur l'*Encyclopédie*, où il ridiculise, avec une certaine modération il est vrai, l'ensemble du projet tout en protestant du respect qu'il voue à ses auteurs : « Plusieurs de ces Messieurs de l'Encyclopédie nous sont connus; nous en faisons beaucoup de cas; ils ont de la capacité, de la politesse, des moeurs, de la Religion<sup>5</sup>. » Inversement, les mécanismes qui réussissent, à l'aide d'attaques menées contre des individus – l'abbé de Prades ou Helvétius –, à faire condamner l'*Encyclopédie* dans son ensemble démentent très bien le père Bougeant qui se plaint des moyens utilisés pour persécuter sa Compagnie : « Il n'y a qu'une Société au monde où les fautes d'un particulier, réelles ou imaginaires, soient imputées à tout le corps. Partout ailleurs, le ridicule et les fautes sont personnels<sup>6</sup>... »

<sup>1</sup> Monique Cottret, *Jansénismes et Lumières. Pour un autre XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 128.

<sup>2</sup> Pascal, *Les Provinciales*. Édition de Michel Le Guern, Paris, Gallimard, p. 109-110 (VI<sup>e</sup> lettre).

<sup>3</sup> Charles Palissot de Montenoy, *Les philosophes : comédie en 3 actes, en vers, représentée pour la première fois par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le 2 mai 1760*, Paris, Duchesne, 1760.

<sup>4</sup> Cité par Cottret, *Jansénismes et Lumières...*, p. 134.

<sup>5</sup> *Mémoires de Trévoux* (février 1751), p. 577.

<sup>6</sup> Guillaume-Hyacinthe Bougeant, préface au *Saint déniché*, cité par André Dabezies, « L'érudition et l'humour : le père Bougeant (1690-1743) », *Dix-huitième siècle*, 9 (1977), p. 271.

Tout ceci démontre à quel point l'étude du traitement des jésuites dans l'*Encyclopédie* peut permettre de mieux comprendre la structure du complexe réseau de relations liant la République des Lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle, en mettant en lumière non seulement les rapports réels mais aussi symboliques entretenus par deux groupes emblématiques d'« intellectuels ». Ces rapports symboliques sont d'autant plus importants qu'on a pu constater qu'ils ont eu un authentique impact historique. Leur étude permet donc de mieux comprendre les mécanismes à l'œuvre derrière certains événements complexes, tels ceux menant à l'affirmation des philosophes ou à la chute des jésuites. La formation du clan philosophique est ainsi directement influencée par la vision que s'en font leurs adversaires, une vision qu'ils contribuent à diffuser largement. Les jésuites, quant à eux, sont victimes de la haine vouée par les jansénistes à une Compagnie de Jésus mythique, qu'ils perçoivent comme leur exact opposé. Les philosophes adhèrent d'ailleurs largement à cette représentation symbolique, ce qui les incite d'autant plus à se désolidariser de l'ordre au cours des années 1750. Il est donc indispensable de bien saisir le rôle essentiel joué par ces rapports symboliques.

## Deuxième partie

### Les jésuites à l'intérieur de l'ouvrage encyclopédique

Que peut-on dire de la place occupée par les jésuites dans l'*Encyclopédie* ? Y retrouve-t-on essentiellement cette image mythique négative associée à l'ensemble de l'ordre ou plutôt de nombreuses traces laissées par une longue cohabitation des philosophes et des jésuites dans le cadre de la République des Lettres ? Dans tous les cas, le rôle actif joué par la Compagnie de Jésus dans l'histoire de l'*Encyclopédie*, sur les plans tant réels que symboliques, milite en faveur d'une représentation importante de l'ordre à l'intérieur des pages du dictionnaire. D'un côté, l'utilisation négative d'un adversaire aussi réputé que la Compagnie de Jésus pouvait certainement se révéler le gage d'une bonne autopromotion, les jésuites permettant de mettre en valeur, par contraste, les idéaux défendus par les philosophes. De l'autre côté, la formation reçue par plusieurs encyclopédistes dans les collèges jésuites, la fréquentation par les deux groupes des mêmes milieux sociaux, l'intérêt porté aux mêmes choses et l'utilisation des mêmes moyens de communication permettent de supposer un usage abondant et plutôt positif par les encyclopédistes des nombreuses sources d'information jésuites dont ils pouvaient disposer.

Cet état de fait pouvait d'ailleurs être accentué par la disparition de l'ordre en France. Rhétorique, connaissance des anciens, expérience pédagogique, érudition religieuse, découvertes scientifiques, commentaires géographiques et ethnologiques sur les divers peuples de la planète, tous ces champs de connaissance qui étaient plus ou moins étroitement associés à la Compagnie se retrouvent soudain « disponibles » pour être « revendiqués » par tous et chacun. En intégrant les acquis jésuites dans une histoire du savoir scientifique, en les interprétant selon leurs besoins, les encyclopédistes ne briguent-ils pas une partie de cet héritage intellectuel comme leur ? Rien ne les empêche de condamner les jésuites en tant que corps corrompu et vicié pour mieux revendiquer leur patrimoine intellectuel, issu d'individus respectables. C'est peut-être dans ce dépouillement

post-mortem de leurs adversaires, qu'on retrouve le véritable rôle joué par les philosophes dans la chute des jésuites.

Il résulte une certaine confusion du fait de la multiplicité des représentations réunies sous un même vocable : derrière le terme « jésuites » on retrouve un ordre religieux bien réel, impliqué dans le développement culturel et idéologique de son époque, une mythique secte obscure se prêtant à tous les complots, une organisation hiérarchisée bien définie et un regroupement d'individus, respectables ou non, plus ou moins unis sous un même idéal. Ce sont tous ces éléments qui forment l'image de la Compagnie de Jésus présente à l'esprit des philosophes. Il n'est donc pas question de rechercher une vision unifiée, monolithique, des jésuites à l'intérieur de l'ouvrage encyclopédique.

Dans la suite de cette thèse, nous analyserons ainsi attentivement chaque mention des jésuites dans l'*Encyclopédie*, afin de distinguer les principales tendances qui s'en dégagent. Dans un premier temps, nous nous proposons d'étudier l'image présentée par la Compagnie de Jésus en tant que corps religieux et social global. Il sera ainsi possible d'identifier les principales caractéristiques associées par les encyclopédistes aux jésuites en tant que membres d'une collectivité qui, on l'a vu, possède une forte image symbolique. Nous poursuivrons en étudiant plus spécifiquement le traitement réservé aux individus jésuites. Nous commencerons tout d'abord par identifier, à l'aide d'une étude prosopographique, qui ils sont : à quelle époque ils ont vécu, quelle était leur nationalité et quelles étaient leurs fonctions principales. Nous examinerons ensuite de manière plus précise l'image qu'ils projettent dans l'*Encyclopédie*. Notre ligne directrice sera alors celle des principaux thèmes où les encyclopédistes utilisent les travaux des jésuites : érudition historique, religion, langue, etc. C'est ainsi que nous serons à même de dresser un portrait global de la place occupée par les jésuites dans l'ouvrage encyclopédique.

# Chapitre 1

## *Le discours de l'Encyclopédie sur la Compagnie de Jésus*

L'*Encyclopédie*, on le verra, traite abondamment des jésuites. Au cours de ce chapitre, nous nous concentrerons cependant essentiellement sur la vision que l'on peut retrouver, dans l'ouvrage encyclopédique, des jésuites en tant que groupe. Il s'agira tout d'abord d'évaluer la place occupée par la Compagnie de Jésus dans l'*Encyclopédie* en la comparant avec d'autres groupes religieux, puis de dégager et d'analyser les principales caractéristiques qui ressortent des mentions de l'ordre que nous aurons recensées. Nous pourrons ainsi mieux comprendre le discours des encyclopédistes sur la Compagnie de Jésus dans son ensemble, avant d'aborder dans les chapitres suivants la question du traitement qu'ils réservent aux individus jésuites cités.

### 1. Comment nommer les jésuites

Attardons-nous tout d'abord sur les dénominations utilisées par les auteurs de l'*Encyclopédie* pour parler des jésuites<sup>1</sup>. Le terme « jésuite » lui-même a une longue histoire. Il est déjà attesté bien avant les débuts de la Compagnie : au XIV<sup>e</sup> siècle, il était utilisé dans les pays germaniques pour désigner les fidèles de Jésus dans la gloire céleste, le terme « chrétien » servant pour les fidèles du Christ sur la terre (Ludolphe le Saxon, 1326). Par un glissement de sens ironique, le mot fut peu à peu utilisé dans un sens opposé à cette première signification. On le retrouve ainsi en 1519 dans un manuel de confession allemand comme synonyme de « bigot » ou d'« hypocrite » (un « faux-Jésus »). En 1545, Canisius rapporte pour la première fois s'être fait traité de « jésuite ». Le mot n'est toujours pas

<sup>1</sup> Sur le sujet, consulter : César-Pierre Richelet, *Dictionnaire françois [...]*, Genève, 1679-80 ; Gilles Ménage, *Dictionnaire étymologique ou Origines de la langue françoise*, Paris, 1694 ; Thomas Corneille, *Dictionnaire des Arts et des sciences*, Paris, 1694 ; *Dictionnaire Universel françois & latin vulgairement appelé [sic] de Trévoux*, Paris, 1743 ; Alain Rey, dir. *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française. Tome 2* (F-Pr). Paris, 2000 [1998], p. 1914 ; Alain Guillermou, *Les Jésuites*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988 [1961], p. 92-96 ; John W. O'Malley, *The First Jesuits*, Cambridge/London, Harvard University Press, 1993, p. 69.



associé spécifiquement à la Compagnie. Il se répand bientôt en France, où on l'utilise surtout par souci de commodité et de rapidité, le côté péjoratif en étant nettement diminué (Claysson, 1554). En 1555, il semble déjà bien implanté, les prêtres de la Compagnie de Jésus devant se défendre des accusations de l'évêque de Paris et de la Sorbonne qui jugent intolérable l'appellation « jésuite » qui semblait usurper le nom du Seigneur. Le terme non officiel est cependant désormais bien implanté. Il est consacré d'usage courant en 1562 au concile de Trente. Il remplace ainsi définitivement le terme « Ignatiens » (calqué sur le modèle « Dominicains » pour les frères prêcheurs et « Franciscains » pour les frères mineurs) qui commençait à se répandre en Espagne. Vu le passé du mot, on ne s'étonne plus qu'il retrouve par la suite une certaine connotation péjorative.

Le principal article de l'ouvrage concernant cet ordre religieux est bien sûr l'article « Jésuite » de Diderot. Le simple choix de parler des jésuites sous cette rubrique et non sous « Compagnie de Jésus » ou « Société de Jésus » semble signaler une préférence pour cette dénomination particulière. Pour Diderot, il est clair que les lecteurs de l'*Encyclopédie* cherchant à obtenir des informations relatives à cet ordre le feront instinctivement en recherchant l'article « Jésuite ». Il mentionne tout de même d'entrée de jeu les autres dénominations possibles : « JESUITE, s.m. (Hist. eccles.) ordre religieux, fondé par Ignace de Loyola, et connu sous le nom de compagnie ou société de Jésus. » Un survol attentif du reste de l'*Encyclopédie* confirme cependant la nette prédominance du terme « jésuite ». « Compagnie (de Jésus ou des Jésuites) » ou « Société (de Jésus ou des Jésuites) » ne se retrouvent que dans une poignée d'articles<sup>2</sup>. Il est également à noter qu'on ne retrouve nulle

<sup>2</sup> Outre l'article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403] déjà cité, voir pour « Compagnie (de Jésus ou des Jésuites) » : « Ammoniac » (Daubenton) [I.2248] ; « Anacarde » (Diderot) [I.2406] ; « Anona » (Diderot) [I.2832] ; « Astronomie » (D'Alembert/Formey) [I.4541] ; « Chinois, philosophie des » (Diderot) [III.1592] ; « Diplôme et diplomatique » (Mallet) [IV.4694] ; « Japonois, philosophie des » (Diderot) [VIII.2142] ; « Jubilé » (anonyme) [IX.7] ; « Paraguay, le » (De Jaucourt) [XI.4228] ; « Sciences, jeux instructifs pour apprendre les » (De Jaucourt) [XIV.4377] ; « Thomas, chrétiens de saint » (De Jaucourt) [XVI.1191]. Pour « Société (de Jésus ou des Jésuites) », voir : « Aristotélisme (Yvon) [I.3892] ; « Contrition » (Mallet) [IV.526] ; « Inspruck » (De Jaucourt) [VIII.3179] ; « Konigshofen » (De Jaucourt) [IX.736] ; « Omer, saint » (De Jaucourt) [XI.2243] ; « Péripatécienne [*sic*], philosophie » (Diderot) [XII.1433] ; « Quinquina » (De Jaucourt) [XIII.2875] ; « Scandaleux » (anonyme) [XIV.4036] ; « Séville » (De Jaucourt) [XV.598] ; « Tolède » (De Jaucourt) [XVI.1873] ; « Tulle » (De Jaucourt) [XVI.3728] ; « Vienne » (De Jaucourt) [XVII.754] ; « Grand vœux » (anonyme) [XVII.1399].

part l'ancienne orthographe du mot « Jesuiste(s) »<sup>3</sup>. Si on retrouve parfois des dénominations de la Compagnie en latin (*Societatis Jesu*), italien (*Compagnia di Gesu* [*sic*] ; *Giesuiti* [*sic*]) ou espagnol (*Compañia de Jesus*), il s'agit essentiellement de citations provenant du titre d'ouvrages portant sur les jésuites. Ce ne sont donc pas des appellations courantes et elles n'apparaissent que de manière anecdotique dans les pages de l'*Encyclopédie*. L'adjectif « jésuitique » ne se retrouve, lui, qu'à trois reprises dans l'ensemble des 17 volumes, dont deux fois à l'intérieur de l'article « Jésuite ». Diderot qualifie « d'invention *jésuitique* » la doctrine du « probabilisme » et celle du « péché philosophique ». On retrouve l'autre mention dans l'article « Talavera » du chevalier de Jaucourt. Il y parle de l'édition d'une œuvre du père Mariana dans le second tome d'un ouvrage intitulé « *Mercur jésuitique* », imprimé à Genève en 1630. Il ne s'agit donc visiblement pas d'un adjectif utilisé couramment, du moins dans les écrits officiels des encyclopédistes<sup>4</sup>. Quant au terme « jésuitisme », il ne se retrouve qu'une seule fois sous la plume de Diderot dans l'article « Jésuite », à la fin de son abrégé chronologique de l'histoire de la Compagnie. « Voilà les principales époques du *Jésuitisme* », nous dit-il, ce qui pourrait paraître comme un usage relativement neutre du terme, « jésuitisme » semblant simplement désigner de manière englobante les diverses étapes de l'histoire de la Compagnie. Mais compte tenu de la teneur très négative des événements décrits par Diderot, on doit admettre que le mot est utilisé ici avec une signification fortement péjorative<sup>5</sup>.

## 2. Importance des jésuites dans l'*Encyclopédie*

Il est difficile d'évaluer la place exacte occupée par les membres de la Compagnie de Jésus dans l'ensemble des nombreux tomes de l'*Encyclopédie*. Sur les quelques

<sup>3</sup> Cet usage ancien est d'ailleurs dénoncé par la majorité des dictionnaires de l'époque : Richelet, *Dictionnaire françois...* ; Ménage, *Dictionnaire étymologique...* ; *Dictionnaire Universel françois & latin vulgairement appelé de Trévoux...*

<sup>4</sup> Il existait cependant dès 1594 sous la forme « jésuistique ». La graphie moderne « jésuitique » est attestée quelques années plus tard en 1599 (*Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française...*, p. 1914).

<sup>5</sup> Le terme « jésuisme » apparaît dès 1555 mais ce n'est qu'en 1622 que la forme moderne « jésuitisme » est attestée. Sa valeur est alors neutre mais prend déjà une connotation péjorative avec Pascal (1656) et surtout à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (Argenson, 1753 ; Saint-Simon, 1755). « Jésuite » et « jésuitisme » peuvent alors être utilisés dans le sens d'« hypocrite » ou d'« hypocrisie » (*Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française...*, p. 1914 ; *Dictionnaire étymologique et historique du français*, Paris, Larousse, 1994, p. 406).

60000 articles de l'ouvrage<sup>6</sup>, les 335 à l'intérieur desquels apparaît le terme « Jésuite(s)<sup>7</sup> », tout en demeurant respectables, ne semblent pas peser particulièrement lourd, formant un peu plus d'un demi pourcent du total des articles. Plutôt que de diluer ce nombre dans l'ensemble de la masse encyclopédique, il nous semblé plus pertinent de le comparer à celui que l'on peut obtenir pour d'autres ordres religieux. Il est en effet pertinent de se demander si les auteurs de l'*Encyclopédie* ont discuté plus volontiers de certaines congrégations. Une manière possible de trouver une réponse à cette question consiste à recenser l'ensemble des mentions de l'*Encyclopédie* portant sur chacun des ordres et à confronter les résultats obtenus entre eux. Une telle comparaison permet une intéressante première évaluation.

La numérisation de l'*Encyclopédie* facilite considérablement cette tâche mais pour que toute recherche effectuée de cette manière soit réellement efficace, certaines précautions essentielles doivent être prises. Nous avons ainsi recherché systématiquement les noms des ordres religieux à la fois au singulier et au pluriel, tout en évitant bien sûr de simplement additionner les deux résultats : les articles contenant les deux occurrences ne sont donc comptabilisés qu'une seule fois. Les résultats obtenus ne témoignent ainsi pas du nombre exact d'occurrences du terme et de ses variantes mais bien du nombre total d'articles dans lequel ils apparaissent à au moins une reprise. Nous avons également tenu compte des principales variantes orthographiques et des différentes dénominations des ordres religieux. Ainsi, on retrouve dans l'*Encyclopédie* à la fois « Feuillans » et « Feuillant », « Jeronimite(s) » et « Jeronymite(s) », etc. Par ailleurs, pour « Franciscain(s) », nous avons également considéré « Cordelier(s) », « Frère(s)+mineur(s) » et « Observantin(s) » ; pour « Dominicain(s) », nous avons vérifié « Frère(s)+prêcheur(s) » et « Jacobin(s) », etc. Nous indiquerons les difficultés soulevées par chaque cas particulier dont les résultats pourraient se trouver faussés pour quelques raisons. Comme nous le verrons à propos de la Compagnie de Jésus, les membres d'un ordre religieux peuvent être

<sup>6</sup> Richard N. Schwab, le compilateur de l'*Inventory of Diderot's Encyclopédie*, en estime le nombre à 60660 (Richard N. Schwab, « The Extent of the Chevalier de Jaucourt's Contribution to Diderot's *Encyclopédie* », *Modern Language Notes*, LXXII, 7 (novembre 1957), p. 507).

<sup>7</sup> Les termes recherchés dans l'*Encyclopédie* seront toujours présentés entre guillemets (« »). L'ajout d'une variante entre parenthèse (féminin ou pluriel) témoigne de l'inclusion de cette variable dans les résultats obtenus. Lorsque deux termes sont accolés par un (+), les résultats indiqueront la présence des deux termes à l'intérieur d'un même article. Il est cependant possible qu'ils n'y soient pas directement liés.

nommés de bien des manières sans qu'il soit fait référence explicitement à leur congrégation. Un sondage de ce type fournit un classement basé sur un ordre de grandeur, ce qui est déjà un indicateur très significatif.

### *2.1. Jésuites et ordres religieux*

De nombreux ordres religieux sont cités par l'*Encyclopédie* : à cet égard, notre sélection n'est certainement pas exhaustive. Nous avons décidé de ne choisir que les congrégations qui semblaient les plus reconnues par les collaborateurs de l'ouvrage, nous basant principalement pour ce faire sur les articles « Ordres religieux » et « Moine » qui fournissent chacun une énumération intéressante des divers ordres<sup>8</sup>. Il est à noter que nous avons cependant écarté volontairement de cette sélection l'ensemble des ordres de chevalerie tels que les Templiers ou les Hospitaliers. Leur présence dans l'*Encyclopédie* semble en effet revêtir une signification différente de celle des autres ordres, l'aspect historique ou même mythologique prenant une plus grande importance que leur côté strictement religieux. Afin de faciliter la lecture des données récoltées, nous avons choisi de les présenter en classant les ordres religieux sélectionnés selon cinq catégories différentes : les groupes suivant la règle de saint Benoît, ceux relevant de la règle de saint Augustin, les ordres mendiants, les clercs réguliers et les compagnies de prêtres séculiers. Nous ne prétendons pas donner de signification particulière à cette classification : elle n'a pour but que de soutenir un décryptage plus aisé des résultats.

---

<sup>8</sup> Il aurait été intéressant à titre de comparaison d'ajouter à ces résultats relatifs aux congrégations masculines un certain nombre de congrégations féminines. Un bref sondage nous a permis de constater qu'elles étaient bien présentes dans l'*Encyclopédie* mais en nombre moins important que pour leurs confrères masculins. Les résultats concernant l'importance des jésuites dans l'imaginaire religieux des auteurs de l'*Encyclopédie* ne s'en trouveraient donc pas affectés.

Tableau 1.1 *Les ordres religieux dans l'Encyclopédie (selon le nombre d'articles)*<sup>9</sup>

<b>Ordres religieux</b>	<b>Articles</b>
<b>Ordres religieux suivant la règle de saint Benoît</b>	
Bénédictin(s)	130
Chartreux; Chartreuse	66
Cistercien(s); Ci(s)teaux	53
Cluny; Cluni; Clugny; Clugni	50
Maur; Saint-Maur	48
Bernardin(s)	29
Feuillans; Feuillant(s)	16
Célestin(s)	14
Camaldule(s); Camaldoli	7
Trape; Trappe	6
<b>Ordres religieux suivant la règle de saint Augustin</b>	
Prémontré(s)	20
Jeronimite(s); Jeronymite(s)	4
Génovéfain(s)	2
<b>Ordres mendiants</b>	
Dominicain(s); Dominiquain(s); Frère(s)+prêcheur(s); Jacobin(s)	113
Frère(s)+mineur(s)	105
Franciscain(s); Cordelier(s); Observantin(s)	87
Minime(s)	63
Capucin(s)	61
Carme(s); Carmel	55
Augustins	44
Mathurin(s); Trinitaire(s)	26
Récollet(s)	20
Jésuate(s)	2
<b>Clercs réguliers</b>	
<i>Jésuite(s)</i>	335
Théatin(s)	14
Barnabite(s)	11
<b>Compagnies de prêtres séculiers</b>	
Oratorien(s); Oratoire	145
Prêtre(s)+Lazare; Lazariste(s)	16
Sulpice; Saint-Sulpice	18

<sup>9</sup> Il est à noter que les totaux cumulant plusieurs dénominations d'ordre religieux ensemble représentent les totaux des articles *différents* de l'*Encyclopédie*. Ainsi, on retrouve 44 mentions de «Carme(s)» et 15 mentions de «Carmel» mais le total des articles différents sera de 55 plutôt que de 59 puisque 4 articles mentionnent à la fois le mot «Carme(s)» et «Carmel». Cette méthode, un peu plus complexe qu'un simple cumul des mentions différentes, permet cependant de ne pas gonfler abusivement les données tout en donnant une idée plus juste de la place occupée par chaque ordre dans l'ouvrage.

### Ordres religieux suivant la règle de saint Benoît

Le mot « Benoît » recherché seul ou en association avec « saint » donne un nombre d'occurrences trop élevé et trop diversifiées pour être réellement significatif. On ne peut savoir sans consulter chacun des articles relevés s'il est question des religieux suivant la règle de saint Benoît, de saint Benoît lui-même ou de divers personnages nommés Benoît associés de près ou de loin à la sainteté. Nous croyons avoir pu raffiner quelque peu la recherche en associant le mot « Benoît » avec « ordre », obtenant ainsi 131 résultats mais une enquête systématique serait nécessaire pour connaître la valeur véritable de ce résultat. Le mot « Bénédictin(s) », avec ses 130 occurrences, est cependant plus intéressant et plus certain. Nous avons également recherché les mentions relatives à plusieurs groupes bénédictins particuliers. En additionnant les résultats obtenus pour « Chartreux » et « Chartreuse », on obtient 66 résultats. « Cistercien(s) » et « Citeaux » (avec la variante possible de « Cisteaux ») reviennent à 53 reprises. « Cluny », qui se décline également « Cluni », « Clugny » ou « Clugni » apparaît 50 fois. « Maur » et « saint-Maur » comptent 48 occurrences mais « Mauriste(s) » aucune. Les « Bernardin(s) » sont cités 29 fois, les « Feuillans » (et leur variante « Feuillant(s) ») 16 fois, les « Célestin(s) » 14 fois et les « Camaldule(s) » (on retrouve aussi « Camaldoli ») 7 fois. On ne mentionne nulle part les « Trappiste(s) » eux-mêmes mais la « Trape » (ou « Trappe »), après élimination des mentions non relatives à l'ordre religieux (comme « trappe » dans le sens de « piège »), est mentionnée 6 fois. Le très faible nombre de mentions relatives à cette congrégation pourtant célèbre demeure une découverte étonnante.

### Ordres religieux suivant la règle de saint Augustin

La recherche d'«Augustin » cause les mêmes problèmes que « Benoît ». « Augustin » apparaît en effet dans 359 occurrences différentes à l'intérieur de l'*Encyclopédie*. Sans un examen plus particulier de chacune de ces occurrences, il est à chaque fois impossible de savoir s'il est question d'un religieux appartenant aux augustins, de saint Augustin lui-même, de sa règle ou de tout autre personnage portant le nom d'Augustin. L'absence d'un vocabulaire désignatif général tel que « Bénédictin » pour les religieux suivant la règle de saint Benoît nous empêche donc d'appréhender globalement les ordres suivants la règle de saint Augustin. Mentionnons cependant parmi les ordres

particuliers appartenant à ce groupe celui des «Prémontré(s)», qui est cité une vingtaine de fois. Les « Jeronimite(s) » ou « Jeronymite(s) » (mais pas « Hiéronymites » ni « Hiéronimites ») ne le sont que 4 fois et les « Génovéfain(s) », deux fois.

### Ordres mendiants

Si le terme « Augustin » au singulier ne peut donner de résultats valables sans une analyse plus sérieuse, son pluriel (« Augustins ») semble cependant plus fiable, avec 44 occurrences différentes relatives à cet ordre mendiant, ce qui nous donne tout de même un ordre de grandeur. Pour « Franciscain(s) », une première recherche ne donne qu'un décevant résultat : 22 mentions. Mais une recherche sous « Cordelier(s) » permet d'obtenir plus de 73 occurrences. Compte tenu des divers contextes dans lesquels ces mots peuvent être utilisés, il ne nous a pas été possible d'utiliser de manière valable « Conventuel(s) » ou « Observant(s) » mais la forme « Observantin(s) », à la définition plus stricte, apparaît cependant 3 fois. De même, « Mineur(s) » qui revient 334 fois ne peut être retenu sans examen plus approfondi : les diverses mentions peuvent concerner autant les religieux que les hommes travaillant dans les mines. L'association « Frère(s)+mineur(s) », avec 105 résultats raffine quelque peu le chiffre précédemment obtenu mais sans être réellement satisfaisant. Les 61 occurrences du terme « Capucin(s) » sont autrement plus fiables, de même que les 20 occurrences de « Récollet(s) ». Si on retrouve « Dominicain(s) » (avec la variante « Dominiquain(s) ») 92 fois, l'association « Frère(s)+prêcheur(s) », un peu plus imprécise, ne revient que 13 fois. « Jacobin(s) » apparaît quant à lui à 26 reprises. Les « Minime(s) », eux, sont mentionnés plus de 63 fois, alors que les « Carme(s) » ne le sont que 44 fois. On peut cependant peut-être leur ajouter les 15 mentions de « Carmel ». Les « Mathurin(s) » sont cités 21 fois (on peut également ajouter 6 mentions sous la dénomination « Trinitaire(s) » mais aucune pour « Mercédaire(s) »), alors que les « Jésusate(s) » n'apparaissent que dans deux articles différents.

### Clercs réguliers

Les « Jésuite(s) », qui nous intéressent ici particulièrement, dominent largement le groupe des clercs réguliers avec plus de 335 mentions différentes. Les « Théatin(s) »

suivent de très loin derrière avec 14 occurrences, de même que les « Barnabite(s) », avec 11 occurrences.

#### Compagnies de prêtres séculiers

En ce qui concerne le recensement des compagnies de prêtres séculiers dans l'*Encyclopédie*, il convient de trouver un juste milieu entre les 2 seules mentions trouvées pour « Oratorien(s) » et les 144 fournies par le mot général « Oratoire », qui ne concernent certes pas toute la congrégation elle-même. Sans investiguer plus en profondeur, les diverses associations suivantes peuvent donner un ordre de grandeur : « Père(s)+Oratoire » fournit 81 résultats, « Prêtre(s)+Oratoire » 41 occurrences et « Congrégation+Oratoire » revient 11 fois. Seul, le mot « Lazare » n'est pas significatif avec ses 55 occurrences concernant généralement le personnage biblique. « Prêtre(s)+Lazare » (pour « Prêtres de saint Lazare »), avec 15 résultats, est déjà plus intéressant, de même que les 4 occurrences de « Lazariste(s) ». Quant à « Sulpice » et « Saint-Sulpice », ils reviennent 18 fois, alors que « Sulpicien(s) » n'apparaît même pas.

Malgré l'imprécision avouée de ces résultats, quelques conclusions concernant la place occupée par la Compagnie de Jésus dans l'*Encyclopédie* se dégagent nettement. Sur un plan lexicologique, de par la fréquence de son emploi comparativement aux termes désignant d'autres ordres religieux, le mot « Jésuite(s) » domine clairement le domaine des congrégations religieuses masculines dans l'*Encyclopédie*. Certes, les chiffres ne sont pas parfaitement exacts mais on obtient tout de même un ordre de grandeur significatif : les 335 articles où il est question de jésuites ne sont suivis que de très loin par les 130 concernant les bénédictins ou les 122 relatifs aux dominicains et à leurs diverses dénominations. Sur l'ensemble des articles relatifs aux ordres religieux relevés (soit environ 1550<sup>10</sup>), les jésuites constituent un important 21,6%. Il ne s'agit bien sûr là que d'une simple mesure quantitative. Une évaluation qualitative des mentions concernant chacun des ordres religieux serait nécessaire pour préciser la signification exacte de ces chiffres. Mais la marge importante entre le nombre d'occurrences du mot « Jésuite(s) » par rapport aux autres termes semble plaider en faveur d'un rapport particulier entre la Compagnie de Jésus

<sup>10</sup> Le chiffre est approximatif parce que nous n'avons pas vérifié les recoupements d'articles entre les diverses congrégations religieuses.



et les auteurs de l'*Encyclopédie*. La nature exacte de ce rapport sera révélée par une analyse plus précise de chacune de ces occurrences.

## 2.2. Jésuites et autres groupes religieux

Si la comparaison du nombre d'articles de l'*Encyclopédie* mentionnant les divers ordres religieux catholiques démontre une présence plus importante des jésuites que des autres congrégations, il peut être intéressant de poursuivre dans cette voie en comparant le nombre de mentions de ces mêmes jésuites avec celui d'autres groupes religieux importants, comme les jansénistes et les protestants. Les résultats d'une telle comparaison, rappelons-le, ne donnent que des indications générales, un ordre de grandeur possible, l'importance qualitative de chacun des articles n'étant pas considérée.

Tableau 1.2 *Groupes religieux dans l'Encyclopédie (selon le nombre d'articles)*

Groupes religieux	Articles
<b>Protestants : termes généraux</b>	
Protestantisme; Protestant(s); Protestans; Protestante(s)	274
Réforme(s); Réformée(s)	267
Huguenot(s); Huguenotte(s)	18
<b>Protestants : confessions particulières</b>	
Calvinisme; Calviniste(s)	141
Luthéranisme; Luthérien(s); Luthérienne(s)	122
Anglican(s); Anglicane(s)	57
Anaba(p)tisme; Anaba(p)tiste(s)	48
Presbytérianisme; Presbytérien(s); Presbytérienne(s)	30
Puritain(s)	15
Quakerisme; Qua(c)ker(s); Quakre(s)	15
<b>Autres groupes</b>	
Jansénisme; Janséniste(s); Unigenitus	52
Quiétisme; Quiétiste(s)	25
<b>Rappel</b>	
Jésuite(s)	335

Si on s'attarde aux termes généraux désignant les confessions protestantes, on obtient un score qui demeure inférieur à celui que l'on obtient en tapant «Jésuite(s)».

L'addition de « Protestantisme », « Protestant(s) » (avec la variante « Protestans ») et « Protestante(s) » donne un total de 274 articles différents<sup>11</sup>. On en obtient 267 avec les termes « Réforme(s) » et « Réformée(s) » alors que « Huguenot(s) » et « Huguenotte(s) » n'en offrent qu'à peine 18. À titre de comparaison, « Catholicisme » et « Catholique(s) » sont mentionnés dans 482 articles différents. Si on observe ensuite les résultats obtenus pour diverses confessions protestantes, les scores sont encore moins élevés. L'addition de « Calvinisme » et « Calviniste(s) » donne 141 mentions. « Luthéranisme », « Luthérien(s) » et « Luthérienne(s) » viennent ensuite avec 122 mentions, suivis d'assez loin par « Anglican(s) » et « Anglicane(s) », avec 57 mentions. Les auteurs de l'*Encyclopédie* semblent avoir eu un certain intérêt pour les mouvements plus extrémistes puisque « Anabaptisme » et « Anabaptiste(s) » (avec les variantes « Anabatisme » et « Anabatiste(s) ») sont cités dans plus de 48 articles différents. « Presbytérianisme », « Presbytérien(s) » et « Presbytérienne(s) » sont mentionnés dans une trentaine d'articles, « Puritain(s) » (mais pas « Puritanisme ») dans 15 et les « Quaker(s) » (avec la variante « Quacker(s) » et « Quakre(s) ») et le « Quakerisme » dans 15 aussi<sup>12</sup>.

On peut finalement considérer les résultats obtenus pour deux mouvements qui ne sont pas considérés comme officiellement hérétiques par l'Église catholique romaine mais qui s'inscrivent dans ses marges plus ou moins tolérées : le quiétisme et le jansénisme. Les relations des jésuites avec le quiétisme ont déjà fait l'objet de travaux intéressants<sup>13</sup>. Le mouvement du quiétisme n'est cependant qu'assez peu présent à l'intérieur de l'*Encyclopédie* : les termes « Quiétisme » et « Quiétiste(s) » ne se retrouvent que dans 25 articles. Compte tenu des débats politiques contemporains, on se serait attendu à ce que le jansénisme ait quant à lui une place plus importante<sup>14</sup>. Les partisans de Jansénius ne font cependant pas le poids face à leurs traditionnels rivaux jésuites : « Jansénisme » et

<sup>11</sup> Encore une fois, un article qui présenterait à la fois la première version du terme et une ou plusieurs de ses variantes ne serait comptabilisé qu'à une seule reprise.

<sup>12</sup> Sur les rapports entre le protestantisme et l'*Encyclopédie*, on peut consulter Jacques Proust, « Le protestantisme dans l'*Encyclopédie* », *Dix-huitième siècle*, 17 (1985), p. 53-66. Il y démontre que le protestantisme a influencé l'*Encyclopédie* et les Lumières par l'intermédiaire de penseurs et chercheurs de confession non catholique mais que la participation de protestants à la rédaction du dictionnaire n'était pas en soi significative.

<sup>13</sup> Henk Hillenaar, *Fénelon et les jésuites*, La Haye, Nijhoff, 1967.

<sup>14</sup> Sur les liens problématiques entre les jansénistes et les auteurs de l'*Encyclopédie*, consulter Monique Cottret, *Jansénismes et Lumières. Pour un autre XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 72-86.

« Janséniste(s) » n'apparaissent que dans 40 articles et « Unigenitus » dans 17. Il est vrai que « Port-Royal » est mentionné à plus de 52 reprises mais l'importance du monastère dans l'histoire de la langue française (avec la *Grammaire* de Port-Royal) explique en bonne partie ce résultat.

Il est possible d'interpréter l'ensemble de ces chiffres, peu élevés en général, comme un certain désintérêt de la part des auteurs de l'*Encyclopédie* pour la religion telle qu'elle se présentait traditionnellement en Occident à cette époque<sup>15</sup>. Le nombre important d'articles citant le mot « Jésuite(s) » ne serait alors pas explicable uniquement par le rôle religieux joué par la Compagnie, ni par son implication traditionnelle dans la lutte contre le protestantisme ou, de manière plus actuelle à l'époque, contre les jansénistes. Si cela était le cas, il faudrait admettre que les auteurs de l'*Encyclopédie* ont largement retenu le point de vue jésuite face à leurs opposants, ce qui est plus que douteux, comme le démontre un simple survol des articles « Jésuite » ou « Unigenitus, constitution » où les positions de la Compagnie face aux jansénistes sont très clairement critiquées. Les 335 mentions de « Jésuite(s) », lorsqu'on les compare aux résultats obtenus pour les diverses confessions protestantes ou pour certains groupes catholiques, démontrent que pour les auteurs de l'*Encyclopédie*, la Compagnie de Jésus ne se limitait pas au monde religieux..

### 3. Les jésuites en tant que groupe

La première étape pour comprendre la représentation des jésuites dans l'*Encyclopédie* consiste à examiner la manière dont le groupe est perçu en tant que corps plutôt que comme une collection d'individus. Nous décortiquerons ainsi une à une les diverses modalités selon lesquelles cet ordre religieux est décrit dans les pages de l'*Encyclopédie*. De l'ensemble de ces éléments, nous pourrions nous faire une première idée de la manière dont les jésuites sont perçus. Cela permettra de replacer chacun des individus examinés par la suite dans un contexte plus vaste et d'opérer une typologie des différentes

---

<sup>15</sup> John Lough nous présente un bel échantillon d'articles émettant des critiques contre les dogmes chrétiens traditionnels et contre l'Église catholique et son clergé : *The Encyclopédie*, Genève, Slatkine Reprints, 1989 [1971], p. 236-66.

attitudes adoptées selon que les auteurs font référence aux individus jésuites ou à leur Société dans son ensemble.

### *3.1. Caractéristiques des jésuites en tant que groupe*

Dans l'*Encyclopédie*, le terme « Jésuite » est utilisé de deux manières différentes. Il sert le plus souvent à signaler l'appartenance d'un individu particulier à la Compagnie (le père X, jésuite) mais un bon nombre des 335 occurrences du terme (environ le tiers) revêt une signification moins personnelle, plus corporative. La référence concerne alors la Compagnie de Jésus en tant que « corps » politique, social et bien sûr religieux. On retrouve dans l'*Encyclopédie* quelques 120 mentions des jésuites en tant que corps religieux. Une brève analyse de ces mentions permet de cerner assez rapidement les principaux domaines associés à cette acception du terme.

Tout d'abord, dans un certain nombre d'articles, les auteurs de l'*Encyclopédie* s'attachent simplement à expliquer ce que sont les jésuites et les caractéristiques particulières de leur ordre religieux. Il s'agit d'une approche documentaire dont la présence n'est guère surprenante, l'*Encyclopédie* étant tout d'abord un ouvrage de référence. On retrouve ensuite un certain nombre de mentions permettant de décrire les principales activités exercées par les membres de la Compagnie de Jésus. Il s'agit surtout d'allusions aux missions et au rôle joué par l'ordre dans le domaine de l'éducation. Quelques articles traitent également des activités intellectuelles et du rôle économique des jésuites. Il est ensuite question de la manière dont la présence jésuite se manifeste en de nombreux lieux physiques, formant ainsi une géographie jésuite au fil des collèges, maisons, églises, séminaires, bibliothèques ou missions. Finalement, on retrouve un certain nombre d'allusions aux principaux moments qui scandent l'histoire de la Compagnie depuis ses origines, tels que répertoriés par les encyclopédistes. Les querelles avec les jansénistes y occupent évidemment une place non négligeable, de même que les conflits développés avec les philosophes et les événements ayant entouré la suppression de l'ordre en France. Nous examinerons donc l'image projetée par les jésuites dans l'*Encyclopédie* en tant que corps à

travers ces quatre regroupements : analyse documentaire de l'organisation de la Compagnie, activités jésuites, géographie jésuite et histoire jésuite.

### 3.1.1. Analyse documentaire de l'ordre

À l'époque où s'écrit l'*Encyclopédie*, la Compagnie de Jésus est un sujet brûlant d'actualité. Elle paraissait solidement établie au début des années 1750, inébranlable malgré les attaques récurrentes de groupes antagonistes comme les jansénistes et leurs alliés parlementaires, appuyés à l'occasion par quelques membres du parti philosophique en butte aux critiques parfois formulées dans les *Mémoires de Trévoux*. Ce fut donc à la surprise générale que la Société se retrouva quelques années plus tard condamnée par les plus hautes autorités et expulsée du royaume français. On retrouve l'écho de ce séisme dans le monde politico-religieux de l'époque à l'intérieur de l'article « Jésuite » de Diderot qui, comme la majorité des philosophes, suivit avec intérêt les débats judiciaires qui amenèrent la chute de la Compagnie<sup>16</sup>. La principale stratégie des adversaires des jésuites consista à fusionner selon leurs propres modalités l'image mythique négative, obscure et mystérieuse de l'ordre à son pendant réel, bien intégré dans la société. Ils eurent ainsi beau jeu d'exhiber leur propre version de l'histoire de la Compagnie et de proposer leur propre interprétation des constitutions de l'ordre<sup>17</sup>. Ils surent utiliser la crédibilité conférée par des documents existants pour faire correspondre la réalité à leurs propres conceptions. Il résulta de toutes ces manipulations une certaine incertitude quant à ce que pouvait bien être la vérité. Chacun choisit alors de croire ce qui lui convenait le mieux, mais une certaine perplexité est décelable dans cette interrogation de Diderot que nous avons déjà citée :

<sup>16</sup> Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995 [1962], p. 494. La correspondance de Diderot montre que le philosophe était informé des développements de l'affaire mais ses rares commentaires (seule la lettre à Sophie Volland du 12 août 1762 traite du sujet de manière plus développée) semblent démontrer un certain détachement. Le 15 octobre 1759, il écrit ainsi à Sophie : « Mais que les Jésuites tuent impunément ou non des rois, qu'eux et les rois deviennent ce qu'ils voudront, et que j'entende parler de mon amie ! » Apparemment, Diderot ne possède pas une opinion particulièrement originale sur la question. Voir également ses lettres du 12 octobre 1761, 19 octobre 1761, 8 août 1762 et 12 août 1762 dans Denis Diderot, *Correspondance*. Recueillie, établie et annotée par Georges Roth, Paris, Éditions de Minuit, 1956-58.

<sup>17</sup> Voir en particulier le *Compte rendu des constitutions des Jésuites* de Louis-René de Caradeuc de La Chalotais et l'*Histoire générale de la naissance et des progrès de la Compagnie de Jésus en France* en 4 volumes de Louis Adrien Le Paige et Christophe Coudrette.

Qu'est-ce qu'un jésuite ? Est-ce un prêtre séculier ? Est-ce un prêtre régulier ? Est-ce un laïc ? Est-ce un religieux ? Est-ce un homme de communauté ? Est-ce un moine ? C'est quelque chose de tout cela, mais ce n'est point cela<sup>18</sup>.

Il poursuit en rapportant aussitôt après une anecdote d'autant plus significative dans le contexte : « Lorsque ces hommes se sont présentés dans les contrées où ils sollicitoient des établissemens, et qu'on leur a demandé ce qu'ils étoient, ils ont répondu, tels quels, *tales quales*. » Ce refus apparent des jésuites de se définir eux-mêmes ne pouvait que provoquer encore plus intensivement le doute sur la nature réelle de la Compagnie de Jésus. Il était pourtant du devoir de l'*Encyclopédie* de trouver une réponse à ces interrogations : outil de savoir, le *Dictionnaire raisonné des arts, des sciences et des métiers* se devait de ne pas négliger la définition d'un corps si important dans la société et en particulier dans le monde intellectuel.

Deux approches étaient possibles, basées sur la distinction faite par D'Alembert dans le *Discours préliminaire* entre le *Dictionnaire raisonné* et l'*Encyclopédie*<sup>19</sup>. Selon la première approche, on pouvait se contenter d'amasser les informations disponibles pour décrire le plus objectivement possible l'institution jésuite. L'ouvrage de référence remplissait alors son strict rôle informatif de cumul des connaissances. La deuxième approche demandait de joindre aux informations de base une analyse générale permettant de les juger de manière critique.

À la vérité, les deux approches furent utilisées. On peut cependant supposer d'après certains indices que l'on privilégia tout d'abord la première. L'abbé Mallet, chargé de la partie théologique de l'*Encyclopédie*, s'était très probablement réservé au début de l'ouvrage l'écriture de l'article « Jésuite ». Il est en effet l'auteur de la presque totalité des

<sup>18</sup> *EDR*, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

<sup>19</sup> « L'Ouvrage dont nous donnons aujourd'hui le premier volume, a deux objets : comme *Encyclopédie*, il doit exposer, autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connoissances humaines : comme *Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, il doit contenir sur chaque Science et sur chaque Art, soit libéral, soit mécanique, les principes généraux qui en sont la base, et les détails les plus essentiels qui en font le corps et la substance. » (*EDR, Discours préliminaire...*) D'Alembert est encore plus explicite dans l'*Avertissement* du tome III : « Les matieres que ce Dictionnaire doit renfermer sont de deux especes ; sçavoir les connoissances que les hommes acquierent par la lecture et par la société, et celles qu'ils se procurent à eux-mêmes par leurs propres réflexions ; c'est-à-dire en deux mots, la science des faits et celle des choses. » (*EDR, Avertissement des éditeurs*, t. III, p. iv).

articles portant sur les congrégations religieuses du premier (1751) au septième tome (1757). Sa mort en 1755 explique la brusque réduction de sa collaboration dans les derniers volumes, bien qu'on retrouve ses articles jusque dans le quatorzième tome, ce qui démontre l'avance qu'il avait prise dans sa rédaction. Par ailleurs, on retrouve à la fin des articles « Assistant » et « Coadjuteur », tous deux de la main de l'abbé Mallet, des renvois directs à un futur article « Jésuites »<sup>20</sup>, pas encore publié à ce moment. L'article était-il déjà écrit, n'existait-il que sous la forme de notes ou attendait-il encore que le prolifique abbé ne s'y attelle ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir mais compte tenu de ce que l'on connaît de la personnalité du religieux et en comparant avec les autres articles sur le sujet dont il s'est chargé, il est probable que cet article, qu'il ait existé ou non, eût été très orthodoxe<sup>21</sup>. Cela paraît d'autant plus certain qu'à la mort de l'abbé en 1755, la position des jésuites était loin d'être aussi critique qu'elle allait le devenir quelques années plus tard. Les directeurs de l'*Encyclopédie* n'auraient probablement pas permis des attaques trop directes dans un article aussi évident, préférant selon leur habitude disséminer leurs allusions dans des articles périphériques, quitte à jouer sur le système des renvois pour leur donner un peu plus de mordant. Après les mésaventures de l'abbé de Prades et de l'abbé Yvon<sup>22</sup>, ils n'auraient probablement pas non plus voulu risquer de « brûler » leur dernier auteur garant d'orthodoxie religieuse, afin de préserver une certaine crédibilité à leur ouvrage. Les relations avec les jésuites étaient d'ailleurs suffisamment tendues après les disputes avec les *Mémoires de Trévoux* et le scandale causé par la publication de l'article « Collège » de

<sup>20</sup> Les renvois d'un article à un autre ne permettent pas de déduire de manière absolue une parenté d'origine mais elles en augmentent considérablement la probabilité (Richard N. Schwab, « The Diderot Problem, the Starred Articles and the Question of Attribution in the *Encyclopédie* (Part I) », *Eighteenth-Century Studies*, 3 (1969), p. 248-49, n. 9). Il est à noter que les deux renvois dont il est ici question font référence à un article « Jésuites » où l'on utilise le pluriel. L'article de Diderot, « Jésuite », sera au singulier...

<sup>21</sup> Deux versions existent sur l'orthodoxie de l'abbé Mallet : Walter E. Rex en fait un religieux très conservateur alors que Frank A. Kafker le présente comme tolérant et ouvert d'esprit tout en demeurant plutôt traditionaliste. Consulter sur la question : Frank A. Kafker, *The Encyclopedists as individuals : a biographical dictionary of the authors of the Encyclopédie*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988 (SVEC, 257) ; Walter E. Rex, « L'ARCHE DE NOÉ et autres articles religieux de l'abbé Mallet dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, 30 (avril 2001), p. 127-147 (il s'agit d'une traduction de l'article paru dans *Eighteenth-Century Studies*, 9 (1976), p. 333-52). Dans les deux cas on admet que l'abbé n'était pas un 'philosophe' à part entière. Il écrivit d'ailleurs un article « Constitution (Unigenitus) » tout à fait en faveur des jésuites et qui fut en conséquence retiré de l'ouvrage par Malesherbes qui craignait la réaction des jansénistes. Voir à ce propos l'appendice C (*The article CONSTITUTION UNIGENITUS*) de Richard N. Schwab, Walter E. Rex et John Lough dans « Inventory of Diderot's *Encyclopédie* », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 80 (1971), p. 149-183.

<sup>22</sup> Il s'agit bien sûr de l'affaire de la thèse de l'abbé de Prades, condamnée par la Sorbonne et plusieurs autorités ecclésiastiques, qui entraîna l'exil de Prades et Yvon ainsi que la suppression des deux premiers volumes de l'*Encyclopédie*.

D'Alembert, d'ailleurs complétant comme commentaire un article de l'abbé Mallet beaucoup plus orthodoxe sur le même sujet.

Quoi qu'il en soit, les événements qui survinrent à partir de 1759 (la condamnation des jésuites au Portugal, le procès de La Valette et ses suites) changèrent totalement la situation. Pouvant désormais s'exprimer sans craintes à propos de la Compagnie, il devenait possible d'autoriser la publication d'un article autrement plus critique. En fait, Diderot pouvait raisonnablement estimer que les attentes des lecteurs de l'*Encyclopédie* lui imposaient de produire cet article. Par leur fidélité à l'ouvrage depuis plus de 10 ans, ceux-ci avaient démontré que les divers scandales ne les effrayaient pas et l'opinion publique s'avérant alors massivement anti-jésuite, il aurait été en fait décevant de ne produire qu'un simple article informatif ou, pire encore, aucun article du tout. À la suite de la suppression de 1759 l'*Encyclopédie* était de toute manière passée dans une certaine clandestinité et pouvait donc se permettre d'aborder un sujet dont le traitement n'était désormais plus aussi problématique<sup>23</sup>. Il ne fait d'ailleurs aucun doute qu'un article aussi évident<sup>24</sup>, s'il avait été considéré comme trop provocateur, aurait subi la censure de Le Breton<sup>25</sup>. Une lecture attentive démontre d'ailleurs que Diderot se laissa emporter par l'effet de mode et, comme nous avons pu le constater, son analyse de la Compagnie de Jésus laisse beaucoup de place aux attaques stéréotypées alors développées par les jansénistes et les parlementaires. Il ne le cache d'ailleurs pas puisque d'entrée de jeu, il affirme : « Nous ne dirons rien ici de nous-mêmes. Cet article ne sera qu'un extrait succinct et fidele des comptes rendus par les procureurs généraux des cours de judicature, des mémoires imprimés par ordre des parlemens, des différens arrêts, des histoires, tant anciennes que modernes, et des ouvrages

<sup>23</sup> C'est ainsi que Diderot n'hésita pas à modifier l'article « Pacification » de l'abbé Mallet qui faisait l'éloge de la révocation de l'édit de Nantes afin de le rendre plus conforme aux idées partagées par la majorité des auteurs de l'*Encyclopédie* sur la tolérance (R. N. Schwab, «The Diderot Problem, the Starred Articles and the Question of Attribution in the *Encyclopédie* (Part II)», *Eighteenth-Century Studies*, 4 (Summer 1969), p. 436-37).

<sup>24</sup> Il s'agissait bien évidemment du premier article qui serait consulté par les lecteurs de l'*Encyclopédie* cherchant à connaître l'opinion, possiblement scandaleuse, des auteurs de l'ouvrage sur les jésuites.

<sup>25</sup> Frank A. Kafker, « The Effect of Censorship on Diderot's Encyclopedia », *The Library Chronicle of the Friends of the University of Pennsylvania Library*, XXX (1964), p. 38-49. Sur les censures effectuées par Le Breton, il faut consulter Douglas H. Gordon et Norman L. Torrey dans *The Censoring of Diderot's Encyclopédie and the Re-Established Text*, New York, Columbia University Press, 1947.



qu'on a publiés en si grand nombre dans ces derniers tems<sup>26</sup>. » En se réfugiant derrière ces écrits, Diderot cherche bien sûr à se protéger<sup>27</sup> : c'est également la raison pour laquelle l'article demeure anonyme<sup>28</sup>. S'il laisse place à plusieurs poncifs tirés de la littérature polémique anti-jésuite qui circulait alors en abondance, l'article n'est cependant pas complètement dénué d'originalité, contrairement à l'affirmation de Diderot. La section qui traite des causes de la chute des jésuites lui est en bonne partie propre, même si elle s'appuie sur des idées partagées par plusieurs de ses confrères philosophes (Grimm, Duclos, St-Lambert, etc.) et qui seront officialisées en 1765 dans le pamphlet de D'Alembert *Sur la destruction des jésuites*. Entre clichés propagandistes et idées originales, l'article « Jésuite » est le principal article de l'*Encyclopédie* où l'on prend le temps de décrire quelque peu l'ordre religieux. C'est pourquoi nous nous attarderons un moment sur la manière dont Diderot y présente la Compagnie, en mentionnant également les quelques informations sur le sujet que l'on peut retrouver ailleurs dans l'ouvrage.

L'article « Jésuite » découpe la Compagnie de Jésus en six classes : les profès, les coadjuteurs spirituels, les écoliers approuvés, les frères lais (ou coadjuteurs temporels), les novices et les affiliés (aussi appelés adjoints ou jésuites de robe courte). Cette dernière classe est perçue comme la colonne secrète des jésuites, leurs innombrables sympathisants se dissimulant dans la société afin de les supporter et leur venir en aide. Il s'agit là, on l'a déjà vu, d'une fiction récurrente depuis très longtemps. Diderot se contente ici de reproduire quelques informations stéréotypées généralement connues de tous depuis la publication des nombreux mémoires ordonnés par les Parlements pour le procès de la Compagnie. Il ajoute que les coadjuteurs spirituels sont ceux qui n'ont pas prononcé leur dernier vœu spécial d'obéissance et que les profès ont renoncé à toutes dignités ecclésiastiques, sauf avec le consentement du général de la Compagnie. Il décrit également

<sup>26</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403]. Un critique anonyme de cet article l'entend d'ailleurs bien ainsi : «...vous ne les citez pas, et il faudroit cependant les nommer... [...] Voilà les *Histoires anciennes*, c'est-à-dire, les anciens Recueils de calomnies des Protestants contre les Jésuites. [...] Voilà les *Histoires modernes* que les Jansénistes viennent de fabriquer, ou de traduire sur celles des Protestants... » (*Lettre à l'auteur de l'article Jésuite dans le Dictionnaire encyclopédique ou compte rendu de cet article à son auteur*, [s.l.], 1766, p. 96).

<sup>27</sup> Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995[1962], p. 494.

<sup>28</sup> Naigeon fut le premier à attribuer l'article à Diderot en 1791. La comparaison de sa correspondance et de certains passages de l'article permet également de lever tout doute sur la question. Voir Proust, *Diderot...*, p. 494 et 536.

rapidement les études et le cheminement nécessaire pour parvenir au grade de profès. Ses informations, aussi sommaires soient-elles, sont assez objectives bien qu'un léger commentaire sarcastique les accompagne parfois. On retrouve également mention du grade de coadjuteur chez les jésuites dans un très court passage de l'article « Coadjuteur » de la main de l'abbé Mallet, qui renvoie pour plus de détails à un article « Jésuites » qui, comme on l'a vu, n'est pas celui composé par Diderot.

Les informations relatives à l'administration de l'ordre sont encore plus parcellaires. L'article « Assistant » de l'abbé Mallet mentionne l'existence de cinq assistants sous la direction du général des jésuites et énumère les assistances dont ils ont la direction : Italie, Espagne, Allemagne, France et Portugal<sup>29</sup>. Il y fait encore référence à l'article « Jésuites ». Diderot relate les mêmes faits dans son article. Il ajoute cependant que les cinq assistances sont divisées en provinces gouvernées par un « provincial » et qu'elles contiennent quatre types de maisons : les maisons professes, les collèges, les résidences et les noviciats. Les chefs de maison portent le nom de « recteurs » et l'article « Ministère » (anonyme) nous informe du fait que les seconds de chaque maison jésuite se nomment « ministres »<sup>30</sup>. L'article « Jésuite » traite plus longuement de la fonction de général de la Compagnie et ce, d'une manière essentiellement négative. Conformément à l'image que les adversaires des jésuites ont cherché à lui donner, Diderot fait du général jésuite un être despotique qui refuse de prendre quelque engagement que ce soit envers ses sujets tout en les liant à ses commandements de manière irrémédiable<sup>31</sup>. Il est maître de leur carrière et de leur avancement, sans qu'ils puissent d'aucune manière se retirer de son contrôle. Afin de bien démontrer l'immensité de ses pouvoirs, Diderot utilise un efficace processus énumératif :

Il a le droit de faire des constitutions nouvelles, ou d'en renouveler [*sic*] d'anciennes, et sous telle date qu'il lui plaît, d'admettre ou d'exclure, d'édifier ou d'anéantir, d'approuver ou d'improver, de consulter ou d'ordonner seul, d'assembler ou de dissoudre, d'enrichir ou d'appauvrir, d'absoudre, de lier ou

<sup>29</sup> EDR, article « Assistant » (Mallet) [I.4440].

<sup>30</sup> EDR, article « Ministre » (anonyme) [X.2258].

<sup>31</sup> On ne sait exactement quand apparut pour la première fois en France l'accusation de despotisme visant la Compagnie de Jésus, mais on peut probablement la dater de l'intense campagne anti-jésuite lancée par les jansénistes à partir de 1757 à la suite de l'attentat de Damiens. C'est cependant dans l'*Histoire générale de la naissance et des progrès de la Compagnie de Jésus en France* de Le Paige et Coudrette (1761) qu'elle acquit une forme réellement cohérente et signifiante (Dale Van Kley, *The Jansenists and the Expulsion of the Jesuits from France 1757-1765*, New Haven and London, Yale University Press, 1975, p. 34-35, 96). L'article « Jésuite » ayant été rédigé en 1762, on peut constater que Diderot était au fait de l'actualité anti-jésuite.

de délier, d'envoyer ou de retenir, de rendre innocent ou coupable, coupable d'une faute légère ou d'un crime, d'annuler [*sic*] ou de confirmer un contrat, de ratifier ou de commuer un legs, d'approuver ou de supprimer un ouvrage, de distribuer des indulgences ou des anathèmes, d'associer ou de retrancher ; en un mot, il possède toute la plénitude de puissance qu'on peut imaginer dans un chef sur ses sujets; il en est la lumière, l'âme, la volonté, le guide, et la conscience<sup>32</sup>.

Ce potentat qui rappelle les despotes orientaux de Montesquieu<sup>33</sup> est d'autant plus dangereux selon Diderot que son réseau d'information est exceptionnellement efficace et que ses sujets se sont infiltrés au sein de toutes les cours de la planète. Son pouvoir est donc pratiquement infini : « Quel est l'homme sous le ciel à qui ce général ne pût susciter des embarras fâcheux, si encouragé par le silence et l'impunité il oserait oublier une fois la sainteté de son état ? » En condamnant durement cette manière de gouverner, Diderot procède en fait à une critique politique de l'absolutisme de droit divin. Il compare explicitement le gouvernement jésuite à une monarchie et s'oppose à l'obéissance aveugle des sujets envers leur souverain, à l'indépendance des rois par rapport aux lois et évidemment à l'infailibilité et à la domination universelle pontificale :

Leur régime est monarchique; toute l'autorité réside dans la volonté d'un seul. Soumis au despotisme le plus excessif dans leurs maisons, les *Jésuites* en sont les auteurs les plus abjects dans l'état. Ils prêchent aux sujets une obéissance sans réserve pour leurs souverains; aux rois, l'indépendance des loix et l'obéissance aveugle au pape<sup>34</sup>...

Cette critique de la concentration du pouvoir entre les mains d'un seul individu se retrouve également, bien que moins explicitement, dans la description que l'article « Jésuite » offre des vœux proférés par les membres de la Compagnie, des privilèges accordés à l'ordre et du secret entourant l'ensemble de la Société. Diderot trouve injuste qu'il n'y ait pas de réciprocité d'engagement entre la Compagnie et ses écoliers dans les vœux exigés. On retrouve d'ailleurs un écho de cette critique dans l'article anonyme

<sup>32</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

<sup>33</sup> Montesquieu, *Œuvres complètes* (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1951 : *Lettres persanes*, lettre CXXXI (vol. I, p. 330) ; *De l'esprit des lois*, II (1 et 5) et III (8 et 9) (vol. II, p. 239).

<sup>34</sup> Article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403]. Proust rapproche ce texte d'un passage de la correspondance de Diderot (12 août 1762), ce qui nous permet par la même occasion de dater de manière assez précise la rédaction de l'article. Proust, *Diderot...*, p. 494.

« Grands vœux »<sup>35</sup>. Le vœu spécial d'obéissance au pape est mentionné dans l'article « Jésuite » et dans l'article « Vœu d'obéissance », également anonyme, mais n'est étrangement pas commenté défavorablement<sup>36</sup>.

Il est vrai qu'il vient contredire quelque peu cette image du despotisme jésuite avide de pouvoir. En effet, comment un ordre se soumettant de manière aussi absolue à un souverain pourrait-il faire valoir ses velléités de domination universelle ? À cette question problématique, Diderot répond de manière malhabile que les jésuites ont toujours su manipuler les papes pour les faire parler en leur faveur et que « si un pape ne dit rien, il est aisé de le faire parler »<sup>37</sup>. Il présente d'ailleurs les privilèges accordés à la Compagnie comme des extorsions injustifiées. Quant au mystère entourant l'ordre, il serait recherché volontairement afin de couvrir tous ces mauvais principes : les constitutions fondamentales doivent demeurer cachées, la correspondance dangereuse ne doit s'effectuer que par le truchement d'un code secret afin de ne pas être révélée (on écrit en « chiffres » au général<sup>38</sup>) et chaque membre de la Compagnie doit agir comme espion et délateur de ses propres confrères. On retrouve là un écho des *Monita secreta*... Les jésuites deviennent ainsi surtout un prétexte pour faire passer des idées politiques dont la formulation trop directe pourrait être problématique. Le procédé n'était pas nouveau, les attaques des jansénistes contre les jésuites pouvant être interprétées à un certain niveau comme un transfert des critiques des parlements contre le gouvernement de Louis XV<sup>39</sup>.

Diderot, beaucoup plus circonspect depuis les débats houleux provoqués par l'article « Autorité politique »<sup>40</sup>, n'exprime dans l'article « Jésuite » qu'une ébauche de sa philosophie politique, qui paraît d'ailleurs dans cette brièveté plus radicale qu'elle ne l'est réellement. L'utilisation de formules lapidaires anti-despotiques semblent faire de lui un

<sup>35</sup> EDR, article « Grand vœux » (anonyme) [XVII.1399].

<sup>36</sup> EDR, article « Vœu d'obéissance » (anonyme) [XVII.1400].

<sup>37</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

<sup>38</sup> Il est intéressant de noter que d'autres ordres religieux, tels les Capucins, agissaient de même. Il s'agit d'ailleurs d'une constante dans la correspondance diplomatique européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est donc d'autant plus significatif que Diderot ait choisi de retenir, avec une mauvaise foi évidente, un tel élément comme caractéristique des jésuites.

<sup>39</sup> Van Kley, *The Jansenists*..., p. 36.

<sup>40</sup> Sur les critiques provoquées par cet article, voir John Lough, « The article *AUTORITÉ POLITIQUE* » dans *Essays on the Encyclopédie of Diderot and D'Alembert*, London, Oxford University Press, 1968, p. 424-462 (surtout p. 440-462).

opposant du système monarchique, ce que démentent les autres commentaires politiques de sa main dans l'*Encyclopédie*. Les articles « Autorité politique » et « Droit naturel », tout en critiquant l'absolutisme de droit divin, ne remettent pas fondamentalement en cause le système politique de type monarchique. Diderot tient simplement à limiter et encadrer le pouvoir royal à l'aide d'une théorie de la souveraineté qui évacue les justifications religieuses, ce qui n'est qu'une modification mineure de la pensée des théoriciens du droit naturel dont il s'inspire généralement (Grotius, Pufendorf, Burlamaqui, etc.)<sup>41</sup> Il faut cependant dire que sa philosophie politique est loin d'être aussi articulée que celle d'un penseur tel que Rousseau<sup>42</sup>. Il est donc délicat d'essayer d'étoffer sa pensée à partir des simples indications de l'article « Jésuite » : contentons-nous d'affirmer que Diderot y manifeste une volonté de réforme du système politique sans pour autant indiquer clairement le sens précis à donner à cette réforme.

On retrouve peu d'autres informations sur l'organisation de la Compagnie de Jésus dans l'*Encyclopédie*. On spécifie seulement que cette « congrégation de clercs réguliers » (article « Moine ») porte l'habit de son fondateur (article « Habit religieux ») et que cet habit ressemble à celui des barnabites ou des pauvres de la mère de Dieu (articles « Barnabites » et « Pauvres de la mère de Dieu »). Leur bréviaire est le même que le bréviaire romain, sauf pour quelques détails particuliers (article « Bréviaire ») et ils dirigent plusieurs congrégations en l'honneur de la Vierge (article « Congrégation »)<sup>43</sup>. Bref, en dehors de l'article « Jésuite » très biaisé puisque de nature politique, l'*Encyclopédie* ne contient qu'assez peu de renseignements sur les caractéristiques et le fonctionnement de l'ordre religieux. Ce ne sont cependant pas là les seules indications permettant de mieux définir la vision que pouvaient avoir de la Compagnie de Jésus les auteurs de l'*Encyclopédie*.

<sup>41</sup> Proust, *Diderot...*, p. 355. Voir aussi Jacques Proust, « La contribution de Diderot à l'*Encyclopédie* et les théories du droit naturel », *Annales historiques de la Révolution Française*, 1963, p. 257-286.

<sup>42</sup> Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie* Paris, Albin Michel, 1995[1962], p. 341.

<sup>43</sup> *EDR*, article « Barnabites » (Mallet) [II.727] ; article « Bréviaire » (Mallet) [II.3687] ; article « Congrégation » (Mallet) [III.3680] ; article « Habit religieux » (De Jaucourt) [VIII.31] ; article « Moine » (anonyme) [X.2529] ; article « Pauvres de la mère de Dieu » (anonyme) [XII.715].

### 3.1.2. Les activités des jésuites

C'est souvent par leurs activités que sont caractérisés les jésuites. En premier lieu vient l'implication missionnaire, ce qui n'est guère étonnant compte tenu du vœu spécial d'obéissance au pape dans ce domaine particulier effectué par les profès de la Compagnie. Le succès éditorial des relations de missions explique également la large reconnaissance de l'action apostolique jésuite. Le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses* connut une diffusion importante et les hommes de lettres ne cessèrent tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle d'y puiser qu'une inspiration créatrice, qui des exemples scientifiques pour illustrer ses propres théories<sup>44</sup>. Les jésuites ne sont évidemment pas les seuls missionnaires dont il est question dans l'*Encyclopédie* : les dominicains, les franciscains, les capucins, les religieux de Saint Augustin, les carmes et les lazaristes sont également expressément mentionnés<sup>45</sup>. À première vue, la fréquence de l'association jésuites/missions semble cependant être sensiblement plus élevée que pour les autres ordres. Afin de valider cette hypothèse il faudrait évaluer pour chaque ordre le ratio (mentions de l'ordre religieux/mentions relatives aux missions) car il est possible que cette supposée prédominance jésuite dans le domaine missionnaire ne soit qu'une illusion due au plus grand nombre de références concernant les jésuites par rapport aux autres ordres religieux dans l'*Encyclopédie*.

L'article « Mission » fait pourtant référence à certaines spécificités jésuites dans le monde missionnaire : « Il y a des missions aux Indes orientales et occidentales. Les Dominicains, les Franciscains, les religieux de saint Augustin et les Jésuites en ont au Levant, dans l'Amérique et ailleurs. Les Jésuites ont aussi des missions dans la Chine et dans toutes les autres parties de la terre où ils ont pu pénétrer<sup>46</sup>. » Il semble évident que l'auteur anonyme de cet article<sup>47</sup> associe particulièrement la mission chinoise aux jésuites, bien que cet ordre ne soit pas le seul présent en Extrême-Orient. Il est également intéressant de noter que le jésuite François Xavier est le seul évangéliste moderne mentionné dans

<sup>44</sup> Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, E. Droz, 1934, p. 313-15 et, concernant Rousseau, p. 359-65. Voir aussi André Rétif, « Brève histoire des *Lettres édifiantes et curieuses* », *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 7 (1951), p. 46-50.

<sup>45</sup> EDR, article « Apôtre » (anonyme) [I.3235] ; article « Missionnaire » (anonyme) [X.2371].

<sup>46</sup> EDR, article « Mission » (anonyme) [X.2372].

<sup>47</sup> Le réseau de renvois peut laisser supposer qu'il s'agit d'un article de l'abbé Mallet qui aurait été retouché après sa mort, possiblement par Diderot compte tenu de l'orientation grammaticale donnée à l'article.

l'article « Apôtre ». Un survol des mentions associant la Compagnie de Jésus et les missions permet d'attester ces liens particuliers. Il est effectivement question des missionnaires jésuites<sup>48</sup> dans plusieurs articles à propos de la Chine et de l'Inde. Les articles concernant le Paraguay sont également une source évidente d'information à propos de l'action apostolique jésuite, de même que quelques autres articles géographiques isolés portant sur le Japon, la Russie, les îles Mariannes, etc.

Les missionnaires jésuites de la Chine semblent une source intéressante de renseignement historique pour les auteurs de l'*Encyclopédie*. On retrouve en effet éparpillées dans l'ouvrage quelques-unes de leurs observations concernant l'antiquité de l'astronomie chinoise, l'existence d'une sagesse très ancienne et même l'introduction précoce du christianisme en ces contrées<sup>49</sup>. Quelques traits de l'implication missionnaire jésuite sont également rapportés, comme le rôle joué par les mathématiciens jésuites auprès de l'empereur lors de l'établissement de l'observatoire de Pékin ou l'importance des conversions effectuées<sup>50</sup>. On retrouve également un écho de la fameuse querelle des rites chinois dans quelques articles mais la connaissance qu'en ont les divers auteurs de l'*Encyclopédie* semble être très variable. Dans l'article « Chinois, philosophie des », Diderot expose les faits de manière neutre alors que l'abbé Yvon, dans l'article « Athées », semble plutôt favorable à la tolérance des jésuites envers les rites du confucianisme. Quant à l'auteur anonyme de l'article « Tien ou tyen », il considère que les missionnaires jésuites ne sont pas allés assez loin dans leur esprit d'accommodation<sup>51</sup>. Bref, on peut trouver dans l'*Encyclopédie* un reflet de toutes les opinions sur la question. La reconnaissance de l'activité missionnaire jésuite en Inde se fait surtout en rapport au problème posé par les chrétiens de saint Thomas. Les articles « Chrétiens de S. Thomas » de l'abbé Mallet et

---

<sup>48</sup> Rappelons qu'afin de dégager l'image globale de la Compagnie de Jésus dans l'*Encyclopédie*, il n'est ici question de l'ordre jésuite que dans un sens général. Nous ne tenons pas compte des mentions de missionnaires jésuites particuliers, l'appréciation des écrits d'un individu précis pouvant ne pas correspondre avec cette vision générale. Nous étudierons spécifiquement l'image dégagée par ces individus dans les prochains chapitres.

<sup>49</sup> *EDR*, article « Astronomie » (D'Alembert/Formey) [I.4541] ; article « Chinois, philosophie des » (Diderot) [III.1592] ; article « Si-Gan » (De Jaucourt) [XV.812] ; article « Ténèbres de la Passion » (De Jaucourt)[XVI.399].

<sup>50</sup> *EDR*, article « Astronomie » (D'Alembert/Formey) [I.4541] ; article « Chinois, philosophie des » (Diderot) [III.1592] ; article « Observatoire » (D'Alembert) [XI.1680].

<sup>51</sup> *EDR*, article « Athées » (Yvon) [II.4585] ; article « Chinois, philosophie des » (Diderot) [III.1592] ; article « Tien ou tyen » (anonyme) [XVI.1375].

« Thomas, Chrétiens de Saint » du chevalier de Jaucourt proposent chacun une version différente des faits<sup>52</sup>. Pour l'abbé Mallet, l'échec de la conversion de ces « moitié catholiques et moitié hérétiques » n'est pas imputable aux jésuites alors que pour le chevalier de Jaucourt, ils en sont les principaux responsables par la faute de leur hauteur et de leur arrogance. Il est aussi question ailleurs de la manière dont les missionnaires jésuites ont réussi les premiers à obtenir des bramines une copie du livre sacré « Vedam » (ou Veda) et de leurs descriptions nettement insuffisantes d'un serpent indien<sup>53</sup>. L'article « Maduré » fait mention des missions de cette contrée mais renvoie simplement à la lecture des *Lettres édifiantes* pour plus de détails<sup>54</sup>.

Les missions du Paraguay sont beaucoup mieux décrites<sup>55</sup>. On trouve dans l'*Encyclopédie* des détails sur l'organisation politique, sociale et économique des réductions jésuites, de même que sur leur indépendance par rapport aux gouvernements européens. Si on perçoit parfois une légère critique du contrôle étroit qu'exercent les missionnaires sur leurs ouailles et des richesses que la Compagnie de Jésus accumulerait de cette manière, le rapport général est plutôt favorable comme en témoigne le chevalier de Jaucourt :

Sur le tout, quelque jugement qu'on porte de la conduite, des motifs, et des richesses que les Jésuites possèdent au *Paraguay*, il faut avouer que l'état de leurs peuplades d'Indiens est un chef-d'oeuvre d'habileté, de politique, et qu'il est bien surprenant que des moines européens aient trouvé l'art de ramasser des hommes épars dans les bois, les dérober à leur misère, les former aux arts, captiver leurs passions, et en faire un peuple soumis aux lois et à la police<sup>56</sup>.

Les autres articles qui parlent de l'action missionnaire jésuite le font de manière beaucoup plus succincte. Il s'agit parfois simplement de rapporter quelque découverte effectuée par les missionnaires, leur présence en un certain lieu ou d'élaborer sur leur rôle historique

<sup>52</sup> *EDR*, article « Chrétiens de S. Thomas » (Mallet) [III.1757] ; article « Thomas, Chrétiens de Saint » (De Jaucourt) [XVI.1191].

<sup>53</sup> *EDR*, article « Vedam » (anonyme) [XVI.4479] ; article « Pambon » (anonyme) [XI.3807].

<sup>54</sup> *EDR*, article « Maduré » (anonyme) [IX.3722].

<sup>55</sup> *EDR*, article « Paraguay, missions du » (De Jaucourt) [XI.4230] ; article « Parana, le » (De Jaucourt) [XI.4265] ; article « Réductions » (De Jaucourt) [XIII.4158].

<sup>56</sup> *EDR*, article « Paraguay, missions du » (De Jaucourt) [XI.4230].



dans la contrée qu'ils cherchaient à évangéliser<sup>57</sup>. Ce rôle est d'ailleurs rarement positif et il s'agit plus souvent qu'autrement d'expliquer les raisons de l'échec de la mission.

Mais les jésuites ne sont pas perçus que comme des missionnaires. Le rôle pédagogique de la Compagnie est également manifeste à travers l'*Encyclopédie*. On y reconnaît sa responsabilité dans la formation de plusieurs personnages importants tels que Descartes, qui critiqua cependant son éducation, Juste-Lipse, qui pensa même un moment se faire jésuite, le poète Jean Maignon ou les « enfans de langue » du Levant, ces jeunes éduqués pour servir de traducteur dans les comptoirs commerciaux européens du Proche-Orient<sup>58</sup>. On y évoque également les querelles entre l'Université de Paris et la Compagnie de Jésus<sup>59</sup> mais c'est d'abord par la mention de l'important réseau de collèges dont elle dispose que la Société de Jésus s'affiche comme un élément incontournable du système scolaire européen. On retrouve de nombreux articles géographiques qui mentionnent le collège jésuite comme un élément notable de la ville décrite. C'est ainsi que le chevalier de Jaucourt, auteur de la quasi-totalité de ces articles, évoque la présence de ces établissements à La Flèche, La Rochelle, Le Puy, Munich, Paris, Périgueux, Politio (en Sicile), Rabastens, Reggio, Rennes, Rome, Rouen, Ruremonde (aux Pays-Bas), Saintes, Sedan, Sendomir (en Pologne), San Salvador (au Brésil), Tournon, Turin et Villagarcia (en Espagne). Les séminaires d'Anzuquiama (au Japon), de La Rochelle et de Toulon sont également indiqués, de même que la prédominance des jésuites dans l'université de Vienne, ce qui est d'ailleurs perçu négativement. On retrouve quelques critiques de l'enseignement de la Compagnie de Jésus dans l'*Encyclopédie*<sup>60</sup> mais le nombre d'établissements jésuites cités

<sup>57</sup> EDR, article « Fève de S. Ignace » (De Jaucourt) [VI.1617] ; article « Japon » (De Jaucourt) [VIII.2140] ; article « Marianes, les îles » (anonyme) [X.538] ; article « Naxos » (De Jaucourt) [XI.338] ; article « Nègres blancs » (anonyme) [XI.427] ; article « Nil » (De Jaucourt) [XI.786] ; article « Russie » (De Jaucourt) [XIV.2686]. Sur l'importance des informations scientifiques recueillies par les missionnaires, on peut lire P. Fournier, *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français à travers les monde pendant cinq siècles XV<sup>e</sup> à XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Paul Lechevalier et Fils, 1932, en particulier la conclusion des p. 93-95.

<sup>58</sup> EDR, article « Enfans de langue » (Mallet) [V.2320] ; article « Flèche, La » (anonyme) [VI.2284] ; article « Stoïcisme » (Diderot) [XV.2512] ; article « Tournus » (De Jaucourt) [XVI.2383].

<sup>59</sup> EDR, article « Etats » (Boucher d'Argis) [VI.80].

<sup>60</sup> Outre le fameux article « Collège » de D'Alembert [III.2751], mentionnons simplement l'article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403] qui affirme que : « Pendant que les études se relevoient dans l'université elles achevoient de tomber dans leur college, et cela lorsqu'on étoit à demi convaincu que pour le meilleur emploi du tems, la bonne culture de l'esprit, et la conservation des moeurs et de la santé, il n'y avoit guere de comparaison à faire entre l'institution publique et l'éducation domestique. »

dans les articles géographiques permet de comprendre que leurs auteurs reconnaissaient malgré tout l'importance incontestable du rôle pédagogique joué par les jésuites.

Les travaux intellectuels effectués par la Compagnie ne sont pas non plus négligés par les auteurs de l'*Encyclopédie*, même s'ils sont plus généralement reconnus comme étant le propre d'individus plutôt que le produit de l'ordre. Les recherches jésuites sur le droit canon et la théologie scholastique, envisagées d'une manière collective, sont parfois méprisées, parfois agréées<sup>61</sup>. Les encyclopédistes conviennent généralement qu'à côté de quelques individus relâchés, l'ensemble de la Société de Jésus professait une théologie et une morale tout à fait acceptable. Ils regrettent cependant que certaines traditions d'enseignement aient empêché certains penseurs de s'émanciper pleinement<sup>62</sup>. À l'article « Jésuite », Diderot affirme que l'ordre comptait « des poètes, des historiens, des orateurs, des philosophes, des géomètres et des érudits » et qu'à côté des pires défauts, on pouvait retrouver les plus hautes qualités. Un reproche cependant demeure constant : l'orgueil des jésuites, qui ne manqueraient jamais l'occasion de vanter leurs réalisations. Dans l'article « Aristotélisme », l'abbé Yvon explique qu'il ne traitera pas en détail des érudits de la Compagnie de Jésus car « s'ils ont eu de grands hommes, il y en a parmi eux qui ont été occupés à les louer. Cette société étend ses vues sur tout, et jamais Jésuite de mérite n'a [*sic*] demeuré inconnu »<sup>63</sup>. Finalement, l'auteur anonyme de l'article « Journal » se permet de mentionner l'existence du fameux périodique jésuite les *Mémoires de Trévoux* sans le critiquer durement, ce qui s'explique probablement par le fait qu'au moment où paraît l'article (1765), le journal n'est plus dirigé par le fameux père Berthier avec lequel Diderot s'était querellé<sup>64</sup>.

La dernière activité des jésuites en tant que corps qui ressort particulièrement de l'*Encyclopédie* peut paraître surprenante : il s'agit des occupations économiques exercées par la Compagnie. Les richesses accumulées par l'ordre étaient alors légendaires et

<sup>61</sup> On respecte ainsi l'expertise acquise par les jésuites dans ces domaines mais on critique certaines de leurs positions : *EDR*, article « Aristotélisme (Yvon) [I.3892] ; article « Contrition » (Mallet) [IV.526] ; article « Palerme » (De Jaucourt) [XI.3674].

<sup>62</sup> *EDR*, article « Aristotélisme » (Yvon) [I.3892].

<sup>63</sup> *EDR*, article « Aristotélisme » (Yvon) [I.3892].

<sup>64</sup> *EDR*, article « Journal » (anonyme) [VIII.3546].

l'abondance apportée par leurs réductions du Paraguay aux disciples de saint Ignace était de notoriété publique<sup>65</sup>. On peut en trouver un exemple flagrant dans un pamphlet attribué à un certain Collin de Plancy et intitulé *Histoire de l'établissement des jésuites au Paraguay; opuscule extrêmement rare, écrit vers 1712, imprimé en Hollande sous la rubrique de Rome, 1756*<sup>66</sup>. Les titres de plusieurs des chapitres qui le composent sont éloquentes :

Chapitre II. *Richesses et fertilité des terres où les jésuites se sont établis.*

Chapitre III. *Caractère des peuples qui leur sont soumis. [...] De quelle manière ils les gouvernent, et qu'ils s'enrichissent de tous les travaux de ces peuples qui composent plus de 300,000 familles.*

Chapitre VI. *Transport des marchandises pour les vendre ou les faire passer en Europe.*

Chapitre X. *Leurs artifices pour retirer aux Espagnols même la pensée de venir fouiller dans les mines d'or très-considérables.*

Chapitre XI. *Récapitulation de tout ce qui précède. D'où l'on conclut que ces pères ont une ardeur insatiable pour s'enrichir, pour s'établir une souveraine puissance et autorité, aux dépens des princes dont ils sont sujets.*

Chapitre XII. *Les trois cent mille familles des Indiens gouvernées par les jésuites n'ont rien à eux. Tout appartient à ces pères. [...]*

Chapitre XIII. *Conduite des jésuites pour frustrer le roi d'Espagne des revenus immenses qu'il devrait recevoir du Paraguay.*

Il n'est pas étonnant que dans *Candide*, Voltaire ait fait passer son héros presque directement du Paraguay jésuite au somptueux pays d'Eldorado : les deux contrées représentaient, sur des modes différents, des idéaux de richesse et d'abondance que les lecteurs du conte pouvaient aisément décoder<sup>67</sup>. Déjà au XVII<sup>e</sup> siècle, on accusait les missionnaires de la Nouvelle-France de se consacrer plus volontiers au trafic des pelleteries qu'à la conversion des Amérindiens<sup>68</sup> et les *Monita secreta*, cet ouvrage diffamatoire dont nous avons déjà parlé, rapportent longuement les techniques supposément utilisées par les

<sup>65</sup> Van Kley, *The Jansenists...*, p. 90.

<sup>66</sup> Publié dans Louis René Caradeuc de La Chalotais, *Résumé de la doctrine des Jésuites. Suivi de l'histoire des Jésuites au Paraguay*, Paris, Imprimerie de Fain, 1826.

<sup>67</sup> Alors qu'en Eldorado l'abondance crée une société égalitaire, au Paraguay, les jésuites instaurent à l'aide des richesses une hiérarchie qu'ils dominent sans concession. Sur l'idée de richesse dans *Candide*, voir Bornislaw Baczko, «Les richesses de l'Eldorado» dans Hisayasu Nakagawa et al., dir., *Ici et ailleurs : le dix-huitième siècle au présent. Mélanges offerts à Jacques Proust*, Tokyo, Le Comité Coordinateur des Mélanges Jacques Proust, 1996, p. 247-254. L'idée de la richesse des jésuites au Paraguay fut particulièrement répandue par certains aventuriers portugais affirmant qu'il y avait là-bas de riches mines d'or dont la Compagnie voulait se réserver les profits (Christopher Hollis, *Histoire des jésuites*, Paris, Fayard, 1969 [1968], p. 163).

<sup>68</sup> Le Comte de Frontenac, gouverneur du Canada, affirmait ainsi en 1672 que les jésuites semblaient plus intéressés à convertir les castors que les âmes. Pour un bon résumé de la question, voir Bruce G. Trigger, «The Jesuits and the Fur Trade», *Ethnohistory*, 12,1 (1965), p. 30-53.

confesseurs jésuites pour extorquer aux vieilles veuves quelques legs importants<sup>69</sup>. Les spéculations financières du père La Valette furent largement médiatisées lors de son procès et contribuèrent évidemment à renforcer l'image négative de la Compagnie. On peut également penser qu'en acceptant de supprimer l'ordre jésuite en 1762, Louis XV souhaitait profiter de l'occasion pour renflouer quelque peu ses finances. Ce fut donc avec une certaine incrédulité que l'on prit connaissance des livres de compte de la Compagnie pour s'apercevoir que l'abondance n'était pas au rendez-vous... Comme ces quelques exemples le démontrent, le mythe du jésuite spéculateur, avide de gain, voire cupide, était bien implanté dans la société française du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et il n'est donc pas surprenant qu'on le retrouve également dans l'*Encyclopédie*. Le chevalier de Jaucourt affirme ainsi que la Compagnie voulut se réserver la conversion des chrétiens de saint Thomas en Inde, « envisageant cette charge comme une affaire fort lucrative »<sup>70</sup>. On raconte ailleurs dans l'ouvrage que les jésuites possèdent « la meilleure partie » de l'île de Salsette dans l'océan Indien, que les meilleurs vignobles de Madère leur appartiennent, qu'ils « en tirent un revenu considérable » et qu'ils détiennent certaines des meilleures laines d'Espagne<sup>71</sup>. Il est rare qu'on accorde aux jésuites un geste de générosité, comme dans l'article « Quinquina », où l'on voit les pères distribuer gratuitement ce médicament<sup>72</sup>. L'attitude générale quant au supposé trafic jésuite est évidemment réprobatrice et Diderot en fait une des causes de la chute de la Compagnie en 1762 :

Livrés au commerce, à l'intrigue, à la politique, et à des occupations étrangères à leur état, et indignes de leur profession, il a fallu qu'ils tombassent dans le mépris qui a suivi, et qui suivra dans tous les tems, et dans toutes les maisons religieuses, la décadence des études et la corruption des moeurs<sup>73</sup>.

<sup>69</sup> Voir en particulier les chapitres VI (De la manière de gagner les veuves riches), VII (Comment il faut entretenir les veuves, et disposer des biens qu'elles ont) et VIII (Comment il faut faire, afin que les enfants des veuves embrassent l'état religieux ou de dévotion) des éditions des *Monita secreta* dites de type « janséniste » (Bernard Paul, *Les Instructions secrètes des Jésuites. Étude critique*, Paris, Bloud et Cie, 1907, p. 19-20). Alexandre Brou rapporte quelques exemples d'anecdotes diffamatoires racontées à propos de la cupidité jésuite (Brou, *Les Jésuites de la légende...*, p. 295-301) et Henri Fouqueray démontre que cette accusation de richesse exagérée fut utilisée dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle (1604-1605) par les adversaires des jésuites à la cour d'Henri IV (Henri Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762)*. Tome III : Époque de progrès (1604-1623), Paris, Bureaux des études, 1922, p. 63-65).

<sup>70</sup> EDR, article « Thomas, Chrétiens de Saint » (De Jaucourt) [XVI.1191].

<sup>71</sup> EDR, article « Laine » (De Jaucourt) [IX.996] ; article « Lainerie » (anonyme) [IX.1001] ; article « Madère ou Madera » (anonyme) [IX.3695] ; article « Salsette » (De Jaucourt) [XIV.3285].

<sup>72</sup> EDR, article « Quinquina » (De Jaucourt) [XIII.2875].

<sup>73</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

L'*Encyclopédie* nous présente donc l'image d'une Compagnie de Jésus en action s'attachant à la fois aux tâches missionnaires, à l'éducation, à la recherche érudite et à l'accumulation de richesses. À ces activités, il faudrait cependant en ajouter une cinquième qu'on retrouve également dans l'*Encyclopédie* bien que de manière moins explicite : le complot politique. La position privilégiée des jésuites auprès des détenteurs du pouvoir en Europe, en particulier par leur rôle de confesseur royal (ce qui est d'ailleurs remarqué par l'abbé Mallet dans l'article « Confesseur » ainsi que dans l'article « Unigenitus, constitution » du chevalier de Jaucourt<sup>74</sup>), a depuis les débuts de la Compagnie suscité bien des médisances à propos des intentions politiques de l'ordre. L'imaginaire d'un complot jésuite pour prendre le pouvoir était alors bien vivant, comme la littérature anti-jésuite ne cessa de le démontrer. Nous examinerons un peu plus loin, dans la section traitant de la manière dont les encyclopédistes perçoivent l'histoire jésuite, comment cet aspect s'exprime dans l'*Encyclopédie*. Les complots et attentats auxquels sont mêlés les jésuites doivent en effet être replacés chacun dans leur contexte historique particulier pour être bien compris.

### 3.1.3. Une géographie jésuite

Les jésuites apparaissent également dans l'*Encyclopédie* à travers toute une géographie formée par les nombreux terrains et bâtiments plus ou moins illustres qu'ils possèdent. Nous avons déjà vu, lorsqu'il était question de l'action pédagogique de la Compagnie, l'importance accordée aux collèges dans les articles de géographie<sup>75</sup>. La liste partielle des villes où l'on signale leur présence (La Flèche, La Rochelle, Le Puy, Munich, Paris, Périgueux, Politio, Rabastens, Reggio, Rennes, Rome, Rouen, Ruremonde, Saintes, Sedan, Sandomir, San Salvador, Tournon, Turin et Villagarcia) témoigne du moment où le chevalier de Jaucourt commença à s'appliquer sérieusement à la rédaction des articles

<sup>74</sup> *EDR*, article « Confesseur » (Mallet) [III.3597] ; article « Unigenitus, constitution » (De Jaucourt) [XVII.1322].

<sup>75</sup> Signalons que le dernier catalogue général de la Compagnie, publié en 1749, recensait environ 700 collèges jésuites, dont 89 en France (Bernard Plongeron, « Du 'fanatisme' de l'Europe catholique : la suppression des jésuites », dans *l'Histoire du Christianisme des origines à nos jours*. Tome X, Les défis de la modernité (1750-1840), sous la responsabilité de Bernard Plongeron, Desclée, 1997, p. 179-80).

géographiques<sup>76</sup>. Le traitement de la géographie était en effet particulièrement pauvre dans les premiers volumes<sup>77</sup>. À partir du tome VI (de « Et » à « Fn », 1756), alors que le chevalier de Jaucourt s'approprie le domaine, ces articles commencent à prendre un peu plus d'envergure. Ils atteignent leur pleine mesure à partir des tomes VII et VIII (de « H » à « It », 1765)<sup>78</sup>. Ce n'est qu'alors que les descriptions des villes deviennent assez précises pour mentionner leurs principaux édifices, dont font souvent partie les collèges jésuites. Pour ses descriptions de villes françaises, De Jaucourt se base sur une variété de sources mais surtout sur le *Grand Dictionnaire géographique et critique* de Bruzen de La Martinière<sup>79</sup>. Généralement, le chevalier se contente de mentionner la présence du collège dans la ville dépeinte mais il ajoute parfois quelques informations concernant son faste. Ainsi le collège romain « est un des plus considérables pour la beauté de son architecture », ceux de La Flèche et de San Salvador au Brésil sont « magnifiques » et celui de Munich est un des « principaux ornemens » de la ville<sup>80</sup>.

La qualité architecturale des édifices jésuites n'est donc pas totalement négligée dans l'*Encyclopédie*. Les collèges ne sont d'ailleurs pas les seuls bâtiments de la Compagnie mentionnés. Il est question pour plusieurs villes des maisons professes de

<sup>76</sup> George A. Perla suggère qu'il remplace alors l'abbé Mallet, récemment décédé. Ce dernier aurait lui-même pris anonymement la suite du travail de Diderot, signalé par un astérisque dans les premiers volumes. Richard N. Schwab croit cependant qu'il est possible que Diderot ait poursuivi sa contribution géographique de manière anonyme jusqu'à la prise en charge définitive du chevalier de Jaucourt à partir du tome VI. Tout cela ne change rien au fait que les articles de géographie s'améliorent nettement avec l'arrivée du chevalier. Sur cette question, consulter Schwab « The Diderot Problem [...] (Part I) »..., p. 371 ; George A. Perla, « The Authorship of Unsigned Articles in the *Encyclopédie* » avec un « Reply to George Perla » de Richard N. Schwab, *Eighteenth-Century Studies*, 4 (1970-71), p. 447-57 ; George A. Perla, « The Unsigned articles and Jaucourt's biographical sketches in the *Encyclopédie* », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 171 (1977), p. 189-95 ; George A. Perla « La géographie dans l'*Encyclopédie* », *Revue de Synthèse*, 115 (juillet-septembre 1984), p. 299-311 et Jean Haechler, *L'Encyclopédie de Diderot et de... Jaucourt. Essai biographique sur le chevalier Louis de Jaucourt*. Paris, Champion, 1995, p. 351-53.

<sup>77</sup> Numa Broc, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Editions Ophrys, 1974, p. 252-53. Un contemporain, Jean Saas, en fit d'ailleurs la remarque dans ses *Lettres sur l'Encyclopédie pour Servir de Supplément [sic] aux Sept Volumes de ce Dictionnaire* (George A. Perla, « The Authorship of the Unsigned Articles... », p. 449).

<sup>78</sup> Madeleine F. Morris, *Le Chevalier de Jaucourt, un ami de la terre (1704-1780)*, Genève, Droz, 1979, p. 38-39.

<sup>79</sup> Perla, « La géographie dans l'*Encyclopédie*... », p. 304-305 ; Morris, *Le Chevalier*..., p. 50 ; Haechler, *L'Encyclopédie de Diderot*..., p. 512. Les faibles articles géographiques de Diderot se basaient plutôt sur le *Dictionnaire géographique portatif* de J.-B. Ladvocat, un maigre abrégé de l'œuvre de La Martinière (Perla, « La géographie dans l'*Encyclopédie*... », p. 305).

<sup>80</sup> EDR, article « Collège » (D'Alembert) [III.2751] ; article « Flèche, La » (anonyme) [VI.2284] ; article « Munich » (De Jaucourt) [X.3557] ; article « Salvador, San » (De Jaucourt) [XIV.3302].

l'ordre : Molsheim, Paris, Pondichéry, Pont-à-Mousson, Prague, La Séréna (au Chili) et Soleure (en Suisse)<sup>81</sup>. Les qualificatifs pour les décrire sont généralement plus sobres, sans pour autant être négatifs, que pour les collèges : seules les maisons de Pont-à-Mousson et de Soleure sont « belles ». Les églises jésuites reçoivent un traitement plus favorable. On les retrouve à Munich, Naples, Rome, Paris, Pondichéry, San Salvador (au Brésil), Tirnav (en Hongrie), Tivoli, Tranguébar (sur la côte de Coromandel) et Vienne<sup>82</sup>. Celles de Paris sont « remarquables », celle de San Salvador est « riche », celle de Tirnav « belle » et celle de Vienne « d'un beau dessin ». Si l'on décrit parfois certains détails de l'ornementation, il est rare qu'on s'attarde à en commenter l'architecture. De Jaucourt se contente de rapporter que le dôme de l'église des jésuites de Naples est « de la main de Lanfranc », que l'église dite des « grands jésuites » à Paris, terminée en 1641, est fort décorée, que son architecture est d'ordre corinthien, que son dôme est le premier réalisé à Paris et que son portail est chargé « mal-à-propos » de colifichets<sup>83</sup>. Parmi les autres édifices mentionnés rattachés à la Compagnie de Jésus, signalons les « palais » des jésuites de Saint Sébastien au Brésil, l'université de Vienne dont les jésuites occupent toutes les chaires, les bibliothèques jésuites d'Anvers, Rome et Paris (sur la rue Saint-Jacques)<sup>84</sup> ainsi que les séminaires d'Anzuquiana (au Japon), La Rochelle et Toulon. Les missions jésuites sont aussi des établissements parfois abordés dans l'*Encyclopédie*, en particulier celles du Paraguay<sup>85</sup>, de même que certains territoires appartenant spécifiquement à l'ordre (prieuré, paroisse, etc.)<sup>86</sup>

<sup>81</sup> *EDR*, article « Fête » (Cahusac) [VI.1553] ; article « Molsheim » (De Jaucourt) [X.2630] ; article « Paris » (De Jaucourt) [XI.4465] ; article « Pondichéry ou Pontichéry » (De Jaucourt) [XIII.107] ; article « Pont-à-mousson » (De Jaucourt) [XIII.158] ; article « Prague » (De Jaucourt) [XIII.974] ; article « Séréna, La » (De Jaucourt) [XV.211] ; article « Soleure » (De Jaucourt) [XV.1411].

<sup>82</sup> *EDR*, « Munich » (De Jaucourt) [X.3557] ; article « Naples » (De Jaucourt) [XI.136] ; article « Paris » (De Jaucourt) [XI.4465] ; article « Pondichéry ou Pontichéry » (De Jaucourt) [XIII.107] ; article « Salvador, San » (De Jaucourt) [XIV.3302] ; article « Sculpteurs modernes » (De Jaucourt) [XIV.1517] ; article « Tirnav, Tyrnav ou Tirnavia » (De Jaucourt) [XVI.1670] ; article « Tivoli » (De Jaucourt) [XVI.1761] ; article « Tranguébar ou Tranquebar » (De Jaucourt) [XVI.2665] ; article « Vienne » (De Jaucourt) [XVII.754].

<sup>83</sup> *EDR*, article « Naples » (De Jaucourt) [XI.136] ; article « Paris » (De Jaucourt) [XI.4465] ; article « Portail » (De Jaucourt) [XIII.341]. Voir aussi article « Symbolique, colonne » (anonyme) [XV.3406] à propos d'une colonne du portail des jésuites de Rouen.

<sup>84</sup> *EDR*, article « Bibles hébraïques » (anonyme) [II.1858] ; article « Bibliothèque » (anonyme) [II.1877] ; article « Tablette en cire » (De Jaucourt) [XV.3696] ; article « Ulbanectes » (De Jaucourt) [XVII.1236].

<sup>85</sup> *EDR*, article « Acara ou Acarai » (Diderot) [I.399] ; article « Guairane » (De Jaucourt) [VII.2921] ; article « Paraguay, le » (De Jaucourt) [XI.4228] ; article « Paraguay, missions du » (De Jaucourt) [XI.4230] ; article « Parana, le » (De Jaucourt) [XI.4265] mais aussi article « Salvador, San » (De Jaucourt) [XIV.3302].

<sup>86</sup> *EDR*, article « Ligugey » (De Jaucourt) [IX.2406] ; article « Pierre, fort Saint » (De Jaucourt) [XII.2430] ; article « Salsette » (De Jaucourt) [XIV.3285].

Si les monuments eux-mêmes ne sont décrits qu'avec parcimonie, il arrive cependant qu'on mentionne certains détails de leur décoration intérieure. Il peut s'agir de tombeaux, comme celui de saint François-Xavier dans l'église des jésuites de Goa ou le mausolée en marbre du grand Condé, accompagné des cœurs de Louis XIII et Louis XIV, dans la chapelle de la maison professe de Paris<sup>87</sup>. Il peut aussi s'agir d'un autel commémoratif, comme celui élevé pour saint François-Xavier dans l'île de Sancian, ou particulièrement bien décoré, comme celui de l'église jésuite de Saint-Louis, rue Saint-Antoine à Paris<sup>88</sup>. Plusieurs peintures ou sculptures ornant les lieux jésuites sont également décrites : un Poussin, une statue de Pierre Le Gros et un crucifix de Jacques Sarrasin au noviciat jésuite de Paris, un Carrache et un Maratte à la maison professe, deux grands anges d'argent de Sarrasin aux Grands Jésuites, quelques peintures de Pierre Puget à Aix, Toulon et Marseille, quelques figures en ronde-bosse et deux groupes statuaire de Théodon et Le Gros au Gesù de Rome<sup>89</sup>.

Que peut-on conclure de cette brève énumération des établissements jésuites mentionnés dans l'*Encyclopédie* ? La géographie ainsi dessinée n'est pas que française, bien que plus d'un tiers des localisations citées le soient. Elle s'étend non seulement à l'Europe (Italie surtout, puis Autriche/Saint Empire, Espagne, Suisse, Pays-Bas et Pologne) mais aussi à l'Amérique (surtout pour ce qui concerne les réductions du Paraguay) et à l'Asie. Elle est principalement représentée par un réseau international de collèges mais aussi de maisons professes et d'églises particulières. Ces édifices sont souvent des lieux dépositaires du savoir (collèges et bibliothèques) ou de l'art (églises, noviciat et maisons professes), ce qui associe la Compagnie de Jésus à un univers humaniste, érudit et esthétique. Ces quelques traits s'accordent assez bien avec les activités jésuites précédemment définies, soit l'éducation (avec les collèges et les séminaires), les missions (avec les réductions et la présence internationale) et les travaux intellectuels (avec les bibliothèques et les universités).

<sup>87</sup> *EDR*, article « Goa » (De Jaucourt) [VII.2179] ; article « Paris » (De Jaucourt) [XI.4465].

<sup>88</sup> *EDR*, article « Maçonnerie » (Lucotte) [IX.3648] ; article « Sancian ou Sanchoan » (De Jaucourt) [XIV.3417].

<sup>89</sup> *EDR*, article « École française » (De Jaucourt) [V.1199] ; article « École lombarde » (De Jaucourt) [V.1201] ; article « École romaine » (De Jaucourt) [V.1202] ; article « Paris » (De Jaucourt) [XI.4465] ; article « Sculpteurs modernes » (De Jaucourt) [XIV.1517] ; article « Tableau » (De Jaucourt) [XV.3678].



### 3.1.4. Une histoire jésuite conflictuelle

Au cours de leur histoire, les jésuites se sont souvent retrouvés au cœur de disputes importantes. L'*Encyclopédie* nous en renvoie de vagues échos. Il est notamment question du refus de l'Université de Paris d'admettre les docteurs jésuites et de l'acharnement de la Compagnie à soutenir l'interdit jeté par Paul V sur la République de Venise en 1606<sup>90</sup>. Par ailleurs, nous avons déjà constaté la – faible – connaissance par plusieurs auteurs de l'*Encyclopédie* de la querelle des rites chinois où les jésuites furent particulièrement impliqués. De nombreux savants eurent également des relations houleuses avec la Société de Jésus. Si certains favorisèrent les jésuites un moment pour les abandonner ensuite (comme Jean Labadie, qui devint un leader protestant) ou au contraire, après s'être opposés à eux, finirent par rejoindre leur camp (tels Juste-Lipse ou George Blandrata)<sup>91</sup>, la plupart restèrent constants dans leur opposition à la Compagnie. L'*Encyclopédie* fait mention du Suisse Hospinien, du janséniste Barbier d'Aucourt, de Jean-François Loredano, imitateur de Ferrante Pallavacino, du mystique Michel Molinos et du protestant Théodore de Bèze<sup>92</sup>.

Mais les principaux événements impliquant les jésuites qui retiennent l'attention des auteurs de l'*Encyclopédie* sont plus contemporains. Il s'agit essentiellement de la querelle avec les jansénistes, de la brouille avec les philosophes (centrée sur la dispute entre l'*Encyclopédie* et les *Mémoires de Trévoux*) et des divers épisodes ayant mené à la suppression de la Compagnie en France. Dans l'*Encyclopédie*, ces trois événements sont d'ailleurs liés. Alors que les « gens de lettres » (sous-entendant les membres du parti « philosophe ») se voient plus ou moins directement impliqués dans les deux dernières crises, les auteurs de l'*Encyclopédie* adoptent une position plus neutre par rapport aux démêlés anciens entre les jésuites et les jansénistes : ils condamnent assez également les deux parties. Les disputes théologiques portant sur la grâce leurs semblent parfaitement

<sup>90</sup> EDR, article « Etats » (Boucher d'Argis) [VI.80] ; article « Interdit » (anonyme) [VIII.3277].

<sup>91</sup> EDR, article « Labadistes » (Mallet) [IX.830] ; article « Saluces » (De Jaucourt) [XIV.3310] ; article « Stoïcisme » (Diderot) [XV.2512].

<sup>92</sup> EDR, article « Kibourg ou Kybonrg » (De Jaucourt) [IX.612] ; article « Langres » (anonyme) [IX.1205] ; article « Plaisance » (De Jaucourt) [XII.2982] ; article « Saragosse ou Saragoce » (De Jaucourt) [XIV.3603] ; article « Vézelay » (De Jaucourt) [XVII.574].

futiles. Le chevalier de Jaucourt conclut d'ailleurs l'article « Unigenitus, constitution » qui relate avec un certain détachement les principaux événements de ce conflit en soulignant ce fait :

Il seroit très-utile à ceux qui sont entêtés de toutes ces disputes, de jeter les yeux sur l'histoire générale du monde; car en observant tant de nations, tant de moeurs, tant de religions différentes, on voit le peu de figure que font sur la terre un moliniste et un janséniste. On rougit alors de sa frénésie pour un parti qui se perd dans la foule et dans l'immensité des choses<sup>93</sup>.

D'Alembert s'exprimait d'ailleurs, un peu auparavant (en 1757), de la même manière :

Mais que l'Eglise et l'Etat ayent été bouleversés pour savoir si cinq propositions inintelligibles sont dans un livre que personne ne lit; que des hommes, tels qu'Arnauld, qui auroient pu éclairer le genre humain par leurs écrits, ayent consacré leur vie et sacrifié leur repos à ces querelles frivoles; que l'on ait porté la démence jusqu'à s'imaginer que l'Être suprême ait décidé par des miracles une controverse si digne des tems barbares : c'est, il faut l'avoüer, le comble de l'humiliation pour notre siecle<sup>94</sup>.

Selon les auteurs de l'*Encyclopédie*, les jésuites sont coupables d'avoir à l'occasion prôné une certaine morale relâchée et d'avoir excité par leur intolérance les troubles religieux qui ont secoué la France<sup>95</sup>. Cela n'excuse pas pour autant les répliques des jansénistes qui sont désignés dans l'article « Jésuite » par le terme ironique « d'honnêtes fanatiques<sup>96</sup> ». Il ne faut pas se laisser leurrer par le ton badin : l'usage du mot « fanatique » est extrêmement significatif pour ces philosophes dont la tolérance représente une des valeurs primordiales, revendiquée hautement depuis Bayle<sup>97</sup>. Suivant l'exemple de Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*, les auteurs de l'*Encyclopédie* renvoient dos à dos les deux groupes religieux aussi intolérants les uns que les autres<sup>98</sup>. Pour les encyclopédistes, cette

<sup>93</sup> EDR, article « Unigenitus, constitution » (De Jaucourt) [XVII.1322].

<sup>94</sup> EDR, article « Formulaire » (D'Alembert) [VII.331].

<sup>95</sup> EDR, article « Contrition » (Mallet) [IV.526] ; article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403] ; article « Relâcher » (anonyme) [XIV.209] ; article « Spinoza, philosophie de » (Yvon ?) [XV.2178].

<sup>96</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403] : « En 1641, ils [les jésuites] allument en Europe la querelle absurde du jansénisme, qui a coûté le repos et la fortune à tant d'honnêtes fanatiques. »

<sup>97</sup> Patrick Graille, « Fanatisme » dans Michel Delon, dir. *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 449-452 ; Georges Gusdorf, *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1971, p. 390-91.

<sup>98</sup> Le chevalier de Jaucourt affirme avoir rédigé l'article « Unigenitus, constitution » [XVII.1322] en suivant Voltaire et dans l'article « Formulaire » [VII.331], D'Alembert exprime clairement son admiration sur la manière dont le patriarche traite cette question dans le *Siècle de Louis XIV* : « M. de Voltaire dans son chapitre *du Jansénisme*, qui fait partie du siècle de Louis XIV a sù faire de la plaisanterie un usage plus

lutte « absurde » explique en partie la chute de la Compagnie de Jésus. Diderot établit clairement ce lien à deux reprises dans l'article « Jésuite ». Il le fait tout d'abord en établissant une chronologie des méfaits commis par les jésuites depuis leur fondation<sup>99</sup> et ensuite en retraçant sommairement les étapes du procès de La Valette qui amena l'examen des constitutions jésuites : « Enfin, le moment fatal étoit venu ; le fanatisme l'a connu, et en a profité. » Le fanatisme signale bien sûr une action des jansénistes, alliés reconnus des magistrats qui condamnèrent les jésuites. De Jaucourt associe également le terme « fanatisme » au jansénisme dans l'article « Unigenitus, constitution » mais trouve une autre manière de lier les disputes des jésuites avec leurs adversaires augustiniens à la suppression de la Compagnie :

Un reste de fanatisme subsista seulement dans une petite partie du peuple de Paris, sur le tombeau du diacre Paris, et les jésuites eux-mêmes semblèrent entraînés dans la chute du jansénisme. Leurs armes émoussées n'ayant plus d'adversaires à combattre, ils perdirent à la cour le crédit dont le Tellier avoit abusé. Les évêques sur lesquels ils avoient dominé, les confondirent avec les autres religieux; et ceux-ci ayant été abaissés par eux, les rabaisserent à leur tour<sup>100</sup>.

Les disputes entre les jésuites et les philosophes, en particulier celle survenue à l'occasion de la critique par les *Mémoires de Trévoux* des premiers tomes de l'*Encyclopédie*, sont également avancées par Diderot comme une des causes de la chute de la Compagnie. Il précise d'ailleurs que les dommages effectués à la réputation de l'ordre par le directeur des *Mémoires de Trévoux* furent considérables : « Leur journaliste de Trévoux, bon-homme, à ce que l'on dit, mais auteur médiocre et pauvre politique, leur a fait avec son livret bleu mille ennemis redoutables, et ne leur a pas fait un ami<sup>101</sup>. » Ces diverses irritations ont attiré sur la Compagnie, toujours d'après Diderot, le mépris de Voltaire qui, par ses sarcasmes, a su « désacraliser » l'image des jésuites et les abaisser à un niveau commun où chacun pouvait se permettre de rire d'eux ou même de les attaquer.

---

impartial et plus utile; elle est distribuée à droite et à gauche, avec une finesse et une legereté qui doit couvrir tous ces hommes de parti d'un mépris ineffaçable. »

<sup>99</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403] : « En 1709, leur [des jésuites] basse jalousie détruit Port-Royal, ouvre les tombeaux des morts, disperse leurs os, et renverse les murs sacrés dont les pierres leur retombent aujourd'hui si lourdement sur la tête. »

<sup>100</sup> EDR, article « Unigenitus, constitution » (De Jaucourt) [XVII.1322].

<sup>101</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

La rancune des auteurs de l'*Encyclopédie* à l'égard des jésuites de Trévoux se traduit dans quelques articles, de même que dans l'*Avertissement* au troisième volume<sup>102</sup>.

L'article « Journaliste » de Diderot attaque directement les *Mémoires de Trévoux* :

Un journal doit être l'ouvrage d'une société de savans ; sans quoi on y remarquera en tout genre les bévûes les plus grossières. Le Journal de Trévoux que je citerai ici entre une infinité d'autres dont nous sommes inondés, n'est pas exempt de ce défaut ; et si jamais j'en avois le tems et le courage, je pourrois publier un catalogue qui ne seroit pas court, des marques d'ignorance qu'on y rencontre en Géométrie, en Littérature, en Chimie, *etc.* Les Journalistes de Trévoux paroissent sur-tout n'avoir pas la moindre teinture de cette dernière science<sup>103</sup>.

Il surenchérit en énumérant ensuite les défauts que les journalistes se doivent d'éviter. Lorsqu'il déclare « Qu'il se garantisse sur-tout de la fureur d'arracher à son concitoyen et à son contemporain le mérite d'une invention, pour en transporter l'honneur à un homme d'une autre contrée ou d'un autre siècle », Diderot fait bien évidemment allusion aux critiques du père Berthier sur le *Système des connoissances humaines* de l'*Encyclopédie* qu'il affirmait n'être qu'une copie de celui de Bacon. L'article « Critique » de Marmontel doit également être compris comme une attaque directe contre les *Mémoires de Trévoux*. Sa parution en 1753 dans le tome III n'est pas fortuite, la crise provoquée par les commentaires négatifs des jésuites et par l'affaire de l'abbé de Prades étant alors encore d'actualité<sup>104</sup>.

Certains auteurs de l'*Encyclopédie* considéraient que les jésuites avaient tout fait pour tenter de supprimer leur ouvrage. On retrouve un écho de cette théorie dans l'article « Subside<sup>105</sup> », paru en 1765 dans le tome XV. On y retrouve la copie d'une lettre écrite quelques années plus tôt en réaction aux articles « Fermes du roi » et « Financier » de

<sup>102</sup> Cet *Avertissement* est essentiellement une réponse aux *Mémoires de Trévoux*. D'Alembert y justifie l'entreprise encyclopédique contre tous les reproches du père Berthier, se permettant même de soulever quelques incohérences dans les critiques du journaliste.

<sup>103</sup> *EDR*, article « Journaliste » (Diderot) [VIII.3548]. Sur les sentiments hostiles des auteurs de l'*Encyclopédie* envers les journaux : Pierre Lepape, « Journalistes et hommes de lettres. Les positions de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, 18-19 (octobre 1995), p. 105-113 ; Paul Benhamou, « The Periodical Press in the *Encyclopédie* », *The French Review*, 59, 3 (1986), p. 410-17 et Paul Benhamou « Le journalisme dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, 5 (octobre 1988), p. 45-54.

<sup>104</sup> *EDR*, article « Critique » (Marmontel) [IV.2239].

<sup>105</sup> *EDR*, article « Subside » (anonyme) [2749].

l'*Encyclopédie* publiés en 1756, dans le tome VI. L'auteur de cette lettre<sup>106</sup> affirmait alors craindre de ne jamais voir les corrections promises à ces articles imparfaits du fait du peu d'espoir de la continuation de l'*Encyclopédie*. Diderot, qui commente rétrospectivement cette lettre, en profite pour affirmer que l'auteur avait raison de s'inquiéter puisque, précise-t-il : « Les jésuites existoient encore lorsqu'il écrivoit. » Cela indique qu'il considérait alors la Compagnie de Jésus comme le principal adversaire de l'*Encyclopédie*, tout en permettant de dater la rédaction finale de cet article comme postérieure à 1762. Cependant, il s'agit probablement du seul endroit dans l'ensemble de l'ouvrage où de telles accusations sont portées aussi clairement.

Si les premiers tomes de l'*Encyclopédie* sont assez discrets sur le rôle politique joué par les jésuites, ceux publiés en 1765 (tomes VIII à XVII), après la suppression de la Compagnie, se permettent plus de liberté sur le sujet. Les ennemis des jésuites ont en effet largement profité de l'atmosphère délétère causée par l'attentat de Damiens en 1757 pour attaquer sérieusement l'image de la Compagnie en réactualisant d'anciens débats sur les justifications possibles du régicide et en lançant une campagne de désinformation portant sur l'histoire et les constitutions de l'ordre. Les événements du Portugal amplifièrent cette « désacralisation » de la Compagnie qui soudain ne parut plus intouchable. On retrouve quelques traces de cette propagande anti-jésuite dans l'*Encyclopédie* : les articles « Ordonner », « Raser la maison », « Scandaleux », « Vers coupés » et « Vingtième » en offrent quelques exemples<sup>107</sup>. Il est intéressant de noter qu'il s'agit d'articles portant sur des sujets totalement étrangers de prime abord aux affaires religieuses. Si « Ordonner » et « Scandaleux » sont des explications grammaticales de ces mots, « Raser la maison » traite d'histoire ancienne, « Vingtième » d'économie politique et « Vers coupés », de littérature. On retrouve encore une fois la technique de dissimulation utilisée par les auteurs de

<sup>106</sup> John Lough l'identifie étrangement comme étant Charles-Étienne Pesselier (John Lough, « The Problem of the Unsigned Articles in the *Encyclopédie* » dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 32 (1965), p. 381-82) ce qui est fort improbable, Pesselier étant l'auteur des articles « Fermes du roi » et « Financier » critiqués dans la lettre. Cette erreur est malheureusement reprise dans *l'Inventory of Diderot's Encyclopédie* de Schwab, Rex et Lough. Kafker reconnaît plus justement l'anonymat de l'auteur (Frank A. Kafker et Serena L. Kafker, *The Encyclopedists as individuals: a biographical dictionary of the authors of the Encyclopédie*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988, p. 303-04).

<sup>107</sup> *EDR*, article « Ordonner » (anonyme) [XI.2668] ; article « Raser la maison » (anonyme) [XIII.3560] ; article « Scandaleux » (anonyme) [XIV.4036] ; article « Vers coupés » (De Jaucourt) [XVII.392] ; article « Vingtième » (Boulangier/Diderot et D'Amilaville) [XVII.993].

l'*Encyclopédie* pour réussir à éditer leurs propos les plus audacieux (et donc politiquement dangereux).

Les articles « Ordonner » et « Scandaleux » sont particulièrement représentatifs de cette manœuvre. Après une brève définition grammaticale du mot, l'auteur (anonyme dans les deux cas) donne une série d'exemples d'utilisations du terme. Ce procédé est loin d'être innocent, certains des exemples choisis étant idéologiquement très engagés. L'article « Scandaleux » n'est ainsi qu'une succession d'accusations portées contre les jésuites à la suite de leur procès et l'article « Ordonner » souligne que les parlements ont « ordonnés » en cette année 1761 (ce qui nous renseigne encore une fois sur la date de rédaction de l'article) la fermeture des maisons jésuites. La charge la plus fréquente contre les jésuites dans ces articles est celle de complot politique contre la royauté (monarchomachie), dont la justification du régicide est un élément fondamental. On retrouve cette accusation dans l'article « Raser la maison », qui compare les mesures répressives prises par le gouvernement du Portugal contre les jésuites en 1759 à la juste punition frappant les Romains coupables sous la République d'avoir aspiré à la tyrannie. Le parallèle, encore une fois, est évidemment loin d'être fortuit. L'article « Vingtième » de D'Amilaville et Diderot<sup>108</sup> va dans le même sens lorsqu'il considère les jésuites comme un corps étranger dans l'État et donc dangereux par ses tendances à vouloir saisir le pouvoir au profit d'une minorité. Quant à l'article « Vers coupés », il n'attaque pas la Compagnie directement mais offre un reflet de la mentalité anti-jésuite alors répandue. Le chevalier de Jaucourt y affirme en effet connaître quantité de « vers coupés » satiriques contre les jésuites mais refuse malheureusement de les citer, « ces sortes de jeux de mots [étant] d'un bien mauvais goût ».

L'article « Jésuite » fait évidemment une large part à la théorie du complot anti-monarchique. L'abrégé chronologique de l'histoire de la Compagnie que livre Diderot insiste fortement sur les attentats contre l'autorité auxquels sont mêlés de près ou de loin les jésuites. En fait, plus de la moitié des événements mentionnés dans cet abrégé (20 sur 39) concernent des actions perpétrées par les jésuites pour saper les autorités légitimes. Il peut s'agir de conspirations ou d'attentats contre les souverains, d'incitations plus générales à la

<sup>108</sup> Son attribution officielle à Boulanger, alors décédé, n'étant qu'une façade protectrice (Proust, *Diderot...*, p. 487-491).

révolte ou de la publication de diverses œuvres justifiant ou même valorisant le régicide. Cette litanie pose clairement la Compagnie de Jésus comme un corps rebelle cherchant à usurper par tous les moyens le pouvoir. L'accumulation des faits et surtout leur répétition (« mêmes circonstances, même conduite » affirme Diderot) tend à prouver qu'il ne peut s'agir d'accidents malencontreux, de hasards dus à la personnalité égarée de quelques individus particuliers. Cela étant établi, il devient aisé de justifier la décision du gouvernement et des magistrats de supprimer la Compagnie de Jésus en France. C'est ce que Diderot a cherché à faire. C'est du moins ce qu'il affirme à la fin de l'article : « Ce n'est ni par haine, ni par ressentiment contre les *Jésuites* que j'ai écrit ces choses ; mon but a été de justifier le gouvernement qui les a abandonnés, les magistrats qui en ont fait justice<sup>109</sup>... »

### 3.2. Analyse générale

Après avoir passé en revue les différentes caractéristiques de la Compagnie de Jésus en tant que groupe que l'on peut retrouver à travers l'*Encyclopédie*, nous pouvons proposer une synthèse réunissant les principaux points établis jusqu'à maintenant. Tout d'abord, nous savons que pour traiter de l'ordre religieux, les encyclopédistes s'expriment sur trois registres. Le premier est de nature documentaire, le deuxième polémique et le troisième, une variation du deuxième, utilise les jésuites comme métaphore pour traiter d'autre chose. Le premier registre, documentaire, est surtout utilisé pour fournir de l'information sur la nature et les actions de la Compagnie de Jésus aux lecteurs de l'*Encyclopédie*, qui est un ouvrage de référence, ne l'oublions pas. Bien sûr, ces informations ne sont pas parfaitement objectives : selon le contexte dans lequel elles sont exprimées, elles acquièrent une signification plus ou moins tendancieuse. Les collaborateurs de Diderot l'ont bien compris et ont su exploiter habilement cet élément. L'article « Jésuite » est d'ailleurs conçu en bonne partie de cette manière, Diderot affirmant ne rapporter que des faits authentiques mais qui, alignés les uns à la suite des autres, donnent une impression résolument négative de la Compagnie. Il n'empêche que plusieurs des informations livrées sur les jésuites dans l'*Encyclopédie* n'ont pas d'autres buts que de servir à informer. On peut ainsi penser à

---

<sup>109</sup> *EDR*, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

certains renseignements offerts sur l'administration interne de l'ordre (en excluant généralement ce qui concerne le généralat jésuite, plus polémique), l'habillement, les fondations de mission, la distribution géographique des collèges, etc.

La seconde manière dont les jésuites en tant que groupe sont envisagés dans l'*Encyclopédie*, la polémique, est au contraire franchement subjective. Il arrive ainsi que les auteurs partagent clairement leurs opinions avec leurs lecteurs, comme dans l'article « Scandaleux » lorsque sont accolés à l'épithète qui forme le sujet de l'article une série d'informations relatives à la Compagnie. Les accusations directes concernant la vanité de l'ordre jésuite ou ses ambitions politiques sont aussi de cette nature. Ces descriptions partisanses sont bien sûr celles qui sont le plus marquantes lors de la lecture : ce sont celles qui laisseront l'impression la plus forte chez les lecteurs, au risque de susciter des oppositions. Elles sont donc les éléments constitutifs les plus importants de l'image jésuite telle qu'on peut la trouver dans l'*Encyclopédie*.

Le troisième registre dans lequel il est question des jésuites est celui métaphorique. À quelques reprises dans l'ouvrage, les allusions faites à la Compagnie servent non pas à décrire (objectivement ou subjectivement) l'ordre mais plutôt à faire passer un message d'une autre nature. Les jésuites deviennent alors simplement des symboles transitoires pour parler d'une autre critique sociopolitique. Nous avons ainsi pu constater dans l'article « Jésuite » que les critiques portant sur l'ordre religieux servaient en fait de paravent à une certaine remise en question du gouvernement absolutiste de Louis XV. Dans l'article « Unigenitus, constitution », les jésuites et les jansénistes mis en scène servent surtout à condamner l'extrémisme religieux aveugle qui s'oppose à la notion valorisée de tolérance. Dans ces cas, les attaques portées contre l'ordre ne visent donc pas directement les jésuites (bien qu'elles puissent faire double emploi). Il est à noter que ce type d'utilisation de l'image de la Compagnie n'apparaît qu'après sa suppression, en 1762, lorsque tout danger de représailles de la part de ses membres ou de ses alliés est écarté. C'est ainsi que la disparition de la Société de Jésus libère les possibilités d'usage de son nom et lui attribue ainsi un intéressant capital d'utilisation symbolique.



Même si le domaine religieux n'est pas le plus important, il est évident qu'il en parvient à questionner lorsqu'on traite de la Compagnie de Jésus. Nous avons déjà souligné l'importance de l'association entre les jésuites et le fait missionnaire, dont la querelle des rites chinois est un élément important. Les informations à caractère documentaire données sur la Société cherchent souvent à décrire le fonctionnement de l'ordre religieux (habillement, vœux, etc.) et l'érudition jésuite en théologie, morale et droit canon est également une caractéristique reconnue par les auteurs de l'*Encyclopédie*. Quant au conflit avec les jansénistes, il possède indubitablement, avec la question de la grâce, une dimension religieuse. Le traitement encyclopédique de la Compagnie ne se limite cependant pas à cet unique aspect. La dimension culturelle et intellectuelle des jésuites est également évoquée à plusieurs reprises, qu'il s'agisse de faire référence à l'érudition savante développée par l'ordre, aux apports scientifiques de ses membres (des astronomes jésuites de la Chine aux missionnaires rapportant quelque nouveauté intéressante l'histoire naturelle) ou bien sûr au rôle pédagogique joué par son réseau international de collèges et de séminaires.

Le caractère politique donné à la Société est aussi évident, ne serait-ce qu'à travers l'article « Jésuite » lui-même. Les histoires de complots, d'attentats et les allusions à la subversion politique propre à l'ordre se dégagent de plusieurs passages de l'*Encyclopédie*. C'est d'ailleurs à cet aspect politico-moral que l'on peut rattacher la plupart des commentaires négatifs concernant les richesses accumulées par l'ordre et son investissement temporel. Mentionnons finalement le caractère international attribué à la Compagnie par les auteurs de l'*Encyclopédie* : l'aspect missionnaire de l'ordre lui donne une stature mondiale qui est confirmée par les nombreuses évocations d'édifices jésuites à travers non seulement l'Europe mais aussi l'Amérique et l'Asie. Religion, culture, politique et internationalisme semblent donc être les maîtres mots pour décrire la Société de Jésus de manière générale dans l'*Encyclopédie*.

Reste à qualifier cette image : est-elle surtout positive ou négative ? En ce qui concerne l'internationalisme de la Compagnie et son implication religieuse, les collaborateurs de l'*Encyclopédie* semblent tracer un bilan plutôt neutre, bien que pour des

raisons différentes dans chacun des cas. On aurait pu croire que la présence internationale des jésuites serait perçue négativement comme un des éléments caractérisant son ambition illimitée. Or ce n'est apparemment pas le cas puisqu'on ne retrace aucun commentaire relatif à cette question. Il est possible que le caractère cosmopolite des Lumières ait joué un rôle atténuant dans leur critique, de même que l'intérêt suscité par les informations scientifiques ramenées par les missionnaires. Quant à la question religieuse, la relative neutralité adoptée par les auteurs de l'*Encyclopédie* envers les jésuites résulte simplement d'un rejet plus général de ce domaine.

Dans cette optique, les jésuites ne sont ni pires, ni mieux que leurs rivaux catholiques, qu'il s'agisse d'autres ordres religieux ou des jansénistes. L'extrémisme religieux est ainsi condamné quel que soit sa provenance. En refusant de prendre parti pour ou contre les jésuites sur le plan religieux, l'*Encyclopédie* adopte un point de vue extérieur, laïc, qui demande que soit réservé aux seuls spécialistes (prêtres et théologiens) la question du sacré et de la métaphysique. La contrepartie exigée est que ces spécialistes se contentent de spéculer sur leur propre domaine et laissent le reste des questions humaines et scientifiques aux autorités compétentes, nommément les philosophes...

L'implication culturelle de la Compagnie de Jésus est également perçue de manière mitigée. Si d'un côté on reconnaît la valeur des recherches jésuites dans certains domaines (notamment en théologie scholastique) et les apports à la République des Lettres de certains individus particuliers, on conteste cependant quelque peu le modèle pédagogique humaniste traditionnel proposé par la Compagnie. Les dérives idéologiques de certains jésuites sont également reprochées à l'ensemble de l'ordre, qui n'aurait pas su les rejeter au bon moment. En ce qui concerne le rôle politique joué par les jésuites, l'opinion des rédacteurs de l'*Encyclopédie* est beaucoup plus franchement négative. Il s'agit bien sûr du domaine où l'utilisation symbolique des jésuites est la plus importante et cette utilisation symbolique n'est elle-même jamais positive. Dans le domaine du pouvoir, la Compagnie ne dégage donc pas du tout une aura de sainteté. L'image des jésuites dans l'*Encyclopédie* en souffre naturellement et l'impression générale qu'il en reste est défavorable. Il est vrai que même sans cette perspective politique, on ne peut dire que la Compagnie aurait été perçue

très avantageusement, mais le bilan à tracer aurait certainement été beaucoup plus mitigé. L'image associée à la Compagnie de Jésus en tant que groupe n'est donc pas particulièrement positive. Au contraire, les critiques prennent souvent le dessus, rapprochant donc la vision des philosophes de la perception populaire antijésuite répandue.

## Chapitre 2

### ***Les individus jésuites dans l'Encyclopédie : une prosopographie***

Dans le précédent chapitre, nous avons donc pu définir les grandes lignes de l'image projetée dans l'*Encyclopédie* par la Compagnie de Jésus en tant que corps. L'impression laissée est plutôt négative : la majorité des mythes principaux de l'antijésuitisme trouvent à s'y exprimer, tels l'avidité pécuniaire de la Compagnie ou son implication dans les complots politiques. L'enseignement jésuite et les positions religieuses de l'ordre – en particulier dans ses querelles avec les jansénistes – ne sont pas non plus particulièrement appréciés, même si, sauf exception, les attaques portées ne sont pas des plus dévastatrices. Les encyclopédistes se contentent généralement de jeter un regard désapprobateur sur ces questions. L'image des jésuites n'est donc pas des plus reluisantes. Mais la Compagnie de Jésus n'est pas qu'un groupe : c'est aussi une collection d'individus qui peuvent chacun exprimer leur appartenance à l'ordre de multiples manières tout en préservant leur propre personnalité. Ces individus sont nombreux et on les retrouve cités en grande quantité dans l'*Encyclopédie*. Sont-ils traités par les encyclopédistes de la même manière que l'ensemble du groupe ? Les distingue-t-on clairement du reste de leur ordre ? Certaines catégories de jésuites sont-elles plus appréciées que d'autres ? Vu le nombre important des individus jésuites cités dans l'*Encyclopédie*, il se révèle indispensable, avant de procéder à une analyse de la manière dont ils sont traités, de chercher à comprendre qui ils sont. D'où viennent les jésuites cités par les philosophes ? À quelle époque ont-ils vécu ? Qu'ont-ils fait ? Pour répondre à ces questions, nous effectuerons au cours de ce chapitre une brève enquête prosopographique qui permettra de mieux définir les caractéristiques associées à ces individus pour ensuite permettre de comprendre la place exacte qu'ils occupent dans l'*Encyclopédie*.

## 1. Élaboration d'une prosopographie

Par « enquête prosopographique », nous n'entendons bien sûr pas procéder à une simple collection de biographies des jésuites cités dans l'*Encyclopédie*, ce qui ne répondrait à aucun des besoins particuliers de notre étude. Il s'agit plutôt, pour reprendre une définition citée par Patrick Verley, de procéder à une « analyse des caractéristiques générales de l'évolution d'un groupe historique de personnes au moyen d'études compréhensives de leurs parcours de vie<sup>1</sup>. » Cette méthode permet de dégager les éléments de cohésion du groupe et aide « à mettre en valeur les changements dans les relations entre les groupes de personnes et les rapports à l'environnement [ici, l'*Encyclopédie*]<sup>2</sup>. » Pour nous, l'intérêt est évidemment moins de chercher à comprendre l'évolution du parcours des individus jésuites eux-mêmes que de saisir les relations que ceux-ci entretiennent par un certain nombre de caractéristiques qui leur sont propres avec les auteurs de l'*Encyclopédie*.

Une lecture attentive de l'*Encyclopédie* appuyée par l'utilisation de l'outil informatique nous a permis d'identifier formellement plus de 280 jésuites cités d'une manière ou d'une autre à l'intérieur des 17 volumes de texte<sup>3</sup>. Dans un premier temps, tous les noms associés de près ou de loin au terme « Jésuite(s) » dans l'*Encyclopédie* ont été recensés scrupuleusement. Toutes les occurrences concernant chacun de ces noms furent ensuite vérifiées sur le texte numérisé à l'aide de la technique des mots-clés. Les nouveaux articles ainsi découverts, qui ne contiennent pas le terme « jésuite(s) », furent également analysés et les noms qu'on y retrouvait, ajoutés à la liste. Nous avons ensuite cherché à identifier formellement Chacun des personnages ainsi cités a ensuite été identifié

<sup>1</sup> Patrick Verley, « Note critique. À propos de la *prosopographie* des élites économiques : un retour à l'anecdote, une sociologie du patronat et/ou une nouvelle entrée dans le champ de l'histoire économique ? », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 23 (2001).

[http://rh19.revues.org/documents318.html#\\_nref6](http://rh19.revues.org/documents318.html#_nref6)

<sup>2</sup> Verley, « Note critique... »

<sup>3</sup> Pour une liste complète des jésuites identifiés dans l'*Encyclopédie*, consulter l'annexe B « Liste des jésuites cités dans l'*Encyclopédie* ». Rappelons que la plupart des renseignements recueillis concernant les dates, les lieux de naissance et de mort ainsi que le parcours professionnel de chaque jésuite proviennent de Carlos Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles/Paris, Schepens/Picard, 1890, 12 vol. Nous avons également consulté László Polgár, *Bibliographie de la Compagnie de Jésus, 1901-1980*, Roma, Institutum Historicum, 1981, 3 tomes. L'orthographe retenue pour les noms est celle privilégiée par Sommervogel.

formellement à l'aide de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* de Sommervogel<sup>4</sup>. Tout nouveau nom de jésuite récolté à partir de lectures et de recherches complémentaires fut ensuite noté et testé à son tour sur le texte numérisé. La très grande majorité des jésuites les plus célèbres ont ainsi été repérés mais il est intéressant de constater qu'on ne retrouve aucune mention dans l'*Encyclopédie* de la plupart des bienheureux et des saints jésuites (souvent canonisés à une date postérieure à la parution de l'*Encyclopédie*, il est vrai). On ne nomme en effet aucun des martyrs du Japon, du Brésil, du Paraguay, d'Éthiopie, d'Europe de l'Est, d'Inde ou du Canada et seulement un très faible nombre de ceux décédés en Angleterre. Des personnalités spirituelles importantes comme François Jérôme, Aloysius Gonzague, François Régis, Claude de Colombière ou Julien Maunoir sont également ignorées, de même que trois grands missionnaires jésuites, Robert de Nobili, Alexandre de Rhodes et Matteo Ricci.

Au cours de la démarche d'identification des jésuites, quelques problèmes se présentèrent cependant. Ainsi, devait-on inclure les individus cités dans l'*Encyclopédie* qui furent à un moment de leur vie membres de la Compagnie de Jésus mais qui, pour diverses raisons, la quittèrent ? Pour résoudre cette question, la solution développée par Sommervogel pour sa *Bibliothèque* fut adoptée, soit de ne recenser que les œuvres produites par ces jésuites au moment de leur affiliation à la Société. Ne sont donc incorporé à la liste dressée que les individus mentionnés dans l'*Encyclopédie* comme étant intégrés à la Compagnie ou ceux dont l'œuvre ou l'action citée fut produite à l'époque où leur association à la Compagnie était toujours effective. Ainsi, nous avons choisi de retenir l'auteur Jean-Baptiste Gresset car son poème *Vert-Vert*, cité par l'abbé Mallet dans l'article « Héroïque », fut composé avant sa démission de la Société de Jésus, en 1735<sup>5</sup>. D'autres anciens jésuites furent plutôt écartés car les références leur étant faites dans l'*Encyclopédie*

---

<sup>4</sup> Mentionnons cependant également la *Nouvelle biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* de Hoefer (Paris, Firmin Didot, 1852, 46 vol.), la *Biographie universelle ancienne et moderne* de Michaud (Paris, Delagrave, 1870-73, 45 vol.), le *Dictionnaire de biographie française* (Paris, Letouzey et Ané, 1933-1999, 19 vol. parus), le *Dictionnaire des lettres françaises. Le dix-septième siècle*, publié sous la direction de Grente, Pauphilet, Pichard et Barroux (Paris, Fayard, 1954), le *Dictionnaire des lettres françaises. Le dix-huitième siècle*, publié sous la direction de Grente, Pauphilet, Pichard et Barroux (Paris, Fayard, 1960, 2 tomes) et le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* (Paris, Letouzey et Ané, 1912-2002, 27 vol. parus). Plusieurs autres monographies et articles plus spécialisés furent aussi consultés. Consulter la bibliographie à ce propos.

<sup>5</sup> *EDR*, article « Héroïque » (Mallet) [VIII.938].

concernaient un moment où ils n'étaient plus membres de la Compagnie. Parmi les auteurs dans ce cas, on peut mentionner Louis Coulon (1605-1664), l'abbé Desfontaines (1685-1745), l'abbé Claude-François Fraguier (1666-1728), le journaliste Élie Fréron (1718-1776), l'abbé Nicolas Gedoyn (1667-1745), l'abbé Marc Antoine Laugier (1711-1769), l'abbé d'Olivet (1682-1768) et l'abbé Prévost (1697-1763) qui, tous, furent membres à un moment donné ou un autre de la Compagnie de Jésus.

Une autre difficulté concerne les « faux jésuites », soit des individus cités par les auteurs de l'*Encyclopédie* comme étant jésuites mais qui ne furent pas, en réalité, associés à la Compagnie. Nous en avons identifié quatre, qui n'ont pas été inclus à la liste : Lorenzo Abstemius (article « Macerata »), Jean Drusius (article « Assidéens »), Jean Tristan, sieur de Saint-Amand (article « Lis, fleur de ») et Ralph Sherwin (article « Jésuite »)<sup>6</sup>. Ces confusions s'expliquent généralement par une légère erreur grammaticale probablement effectuée par l'auteur de l'article. Ainsi, lorsqu'on affirme à propos d'Abstemius (auteur italien anti-clérical) dans l'article « Macerata » que « Macerata est la patrie de Lorenzo Abstemius, et d'Angelo Galucci, jésuites », il suffit pour corriger l'erreur de mettre le terme « jésuite » au singulier afin qu'il ne s'applique qu'à Galucci. Les méprises concernant Drusius (théologien néerlandais du XVI<sup>e</sup> siècle) et Tristan de Saint-Amand (historien français du XVII<sup>e</sup> siècle s'étant illustré en numismatique) peuvent être considérées comme relevant du même genre de problème. Quant à Ralph Sherwin (orthographié « Skerwin » dans l'*Encyclopédie*), il s'agit d'un prêtre anglais martyrisé en compagnie des jésuites Campion et Briant. Son affiliation erronée à la Compagnie ne résulte donc probablement que d'une lecture un peu trop rapide par Diderot (auteur de l'article « Jésuite ») de ses sources.

Sans qu'on puisse formellement dire qu'il s'agisse là aussi de « faux jésuites », quelques autres cas ont également semblé problématiques. Il s'agit d'individus mentionnés dans l'*Encyclopédie* comme étant jésuites mais qu'il n'a pas été possible de reconnaître formellement comme tels. Il en va ainsi du père del Fecho qui, selon l'*Encyclopédie*, serait un jésuite qui « a passé la plus grande partie de sa vie au Paraguay et a donné une

<sup>6</sup> EDR, article « Assidéens » (Mallet) [I.4410] ; article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403] ; article « Macerata » (De Jaucourt) [IX.3578] ; article « Lis, fleur de » (De Jaucourt) [IX.2632].

description botanique de l'herbe du Paraguay »<sup>7</sup>. Sommervogel mentionne bien l'existence d'un certain jésuite du Paraguay nommé Juan Fecha (1727-1812) mais il ne paraît pas avoir composé d'écrits de nature botanique. De plus, sa jeunesse au moment de la rédaction de l'*Encyclopédie* rend très peu probable le fait qu'il soit l'auteur de la description mentionnée. Le père Odo, quant à lui, serait selon l'article « Flour, saint » un jésuite auteur des *Antiquités de Notre-Dame du Puis*. Nous n'avons pu retracer cet ouvrage particulier, ce qui nous empêche d'identifier formellement le père Odo, nom qui peut en effet être une déformation ou une latinisation des noms assez communs Odon ou Eudes. Antonius Polus est mentionné dans l'article « Péripatécienne [*sic*], philosophie » comme un auteur scholastique de la Compagnie de Jésus. Il existe plusieurs personnages dont le nom peut s'approcher de cet « Antonius Polus » mais aucun d'entre eux n'est identifié comme membre de la Compagnie par Sommervogel. Il pourrait s'agir d'un certain Antonius Polus Venetus, qui écrivit bel et bien des ouvrages traitant de scholastique mais qu'on ne peut rattacher avec certitude à la Société de Jésus. Quant au père Ribier ou Rivière de Gattis cité par d'Holbach dans l'article « Punique » et qui, à ce qu'affirme l'encyclopédiste, aurait fourni les matériaux pour une dissertation de M. Majus sur la langue punique, il est bien mentionné dans l'ouvrage en question mais nous n'avons pu retrouver aucune autre trace de son appartenance à la Compagnie de Jésus<sup>8</sup>. Finalement, le père Clava est mentionné comme un compagnon du père Thomas, missionnaire en Chine à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. N'ayant pas été capable d'identifier ces individus de manière formelle comme étant bel et bien des jésuites, nous avons préféré, ne pas les inclure dans la liste. Leur nombre est de toute manière trop faible pour influencer par leur absence la validité des résultats.

Finalement, il reste le cas des jésuites dont l'œuvre ou le travail est cité sans qu'on puisse pour autant les identifier très clairement. Ainsi, lorsque dans l'article « Lune » on affirme à propos d'un phénomène astronomique que « Riccioli, d'autres jésuites de Boulogne [*sic*], et beaucoup d'autres personnes dans la Hollande observerent la même

<sup>7</sup> EDR, article « Paraguay, herbe du » (De Jaucourt) [XI.4227].

<sup>8</sup> Johannes Henricus Maius (le jeune), *Specimen linguae punicae in hodierna Melitensium superstitis orbi erudito*, Marburgi Cattorum, 1718, p. 16.

<sup>9</sup> Le père Clava n'est pas à confondre avec le célèbre mathématicien Clavius qui est, lui, bien identifié dans l'*Encyclopédie*. Quant au père Thomas, il existe de nombreux jésuites ayant porté ce nom mais aucun, à notre connaissance, qui réponde aux caractéristiques mentionnées.



chose... », il est difficile de savoir très précisément quels sont ces jésuites auxquels il est fait allusion<sup>10</sup>. De même, on ne peut formellement identifier la source utilisée par l'auteur de l'article « Péking » qui donne la longitude de la ville selon « les peres Jésuites »<sup>11</sup>. L'information fut-elle prise dans une relation des *Lettres édifiantes et curieuses*, sur une carte publiée dans cette même collection ou dans la compilation du père Du Halde<sup>12</sup> ? Vu notre incapacité à identifier de manière certaine ces jésuites plus ou moins anonymes, nous avons préféré les écarter de notre corpus, d'autant plus qu'il ne s'agit que d'une quinzaine de citations, toutes assez courtes et fournissant des informations relativement objectives donc moins révélatrices des particularités de la conception qu'eurent de la Compagnie de Jésus les auteurs de l'*Encyclopédie*.

Tous ces retraits laissent tout de même un total de 280 jésuites, dont plusieurs sont cités à plusieurs reprises dans un grand nombre d'articles différents. Déjà, le nombre ne laisse pas de surprendre, puisqu'on se rappelle que le terme « jésuite » n'apparaît que dans 335 articles différents de l'*Encyclopédie*. Sur ces 335 articles, on retrouve d'ailleurs plus de 120 citations relatives aux jésuites en tant que groupe. Le nombre restant est associé aux individus jésuites dont il est question mais ne couvre pas du tout la totalité des mentions recensées, ce qui implique que les 280 jésuites cités ne sont pas toujours identifiés formellement en tant que jésuites. Les collaborateurs de l'ouvrage encyclopédique, lorsqu'ils rédigèrent leurs articles et décidèrent de puiser des informations dans une source jésuite, ne sentirent pas le besoin d'indiquer clairement et systématiquement l'appartenance de leur informateur à la Compagnie. En fait, sur les 1680 citations d'individus jésuites recensées, l'identification en tant que jésuite n'est claire que dans 349 cas<sup>13</sup>. Le fait est significatif mais son interprétation n'est pas évidente. Dans certains cas, on a pu simplement prendre pour acquis que tout lecteur le moins instruit serait capable d'associer le nom cité à la Société de Jésus. Il n'a ainsi probablement pas semblé nécessaire à l'époque de préciser à répétition qu'Ignace de Loyola, François Xavier ou le père

<sup>10</sup> EDR, article « Lune » (D'Alembert) [3379].

<sup>11</sup> EDR, article « Péking » (De Jaucourt) [XII.979].

<sup>12</sup> Jean-Baptiste Du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise...*, La Haye, 1736. 4 volumes.

<sup>13</sup> Il ne s'agit d'ailleurs pas nécessairement d'une association directe avec le terme « jésuite ». Dans certains cas, le contexte est suffisamment explicite, comme les énumérations fournies dans l'article « Jésuite » de Diderot.

Hardouin, plus contemporain, étaient des jésuites : cela devait sembler évident<sup>14</sup>. Dans d'autres cas, il peut s'agir d'un refus délibéré de lier de trop près un savant estimé à l'ordre religieux si critiqué mais la chose est très difficile à établir. La deuxième conclusion à tirer du nombre important de jésuites cités, c'est que l'image que l'*Encyclopédie* donne des individus jésuites ne reflète pas leur traitement plutôt négatif en tant que groupe. Sans plus d'analyse, il est pourtant clair que la présence en grand nombre dans les pages de l'*Encyclopédie* d'individus jésuites témoigne qu'ils jouissent d'une bien meilleure réputation que leur propre ordre. On voit ainsi se dessiner une dichotomie intéressante entre l'image générale de la Compagnie et celle des jésuites eux-mêmes.

## 2. Les jésuites européens

Que les encyclopédistes aient choisi de citer les 280 jésuites recensés plutôt que d'autres n'est pas un choix arbitraire. Afin de comprendre la logique selon laquelle ils ont pu opérer, une analyse prosopographique mettra en valeur certaines caractéristiques déterminées de l'échantillon. Il n'est évidemment pas question de procéder à une étude détaillée de chacun des jésuites cités, d'autant plus qu'il est douteux que les auteurs de l'*Encyclopédie* aient eu systématiquement accès à de telles informations. C'est pourquoi nous nous contenterons d'informations identitaires de base telles que le lieu de naissance – son origine géographique – de chacun des jésuites et, à partir de sa date de naissance et de décès, la période temporelle durant laquelle il a été actif. Lorsque cela sera possible et pertinent, nous y ajouterons les principales fonctions occupées, telles que missionnaire, théologien, confesseur royal, etc. Il sera ainsi possible de mieux connaître les critères qui auront été privilégiés par les encyclopédistes dans leur choix de citations.

Sur le plan géographique, nous avons choisi d'utiliser le lieu de naissance des jésuites plutôt que l'endroit où ils sont décédés. Dans une majorité des cas, cela ne causait aucun problème majeur. La plupart des individus que nous avons identifiés sont en effet nés, ont vécu et sont décédés dans une même région. Sauf quelques cas particuliers, on ne retrouve qu'un groupe qui fasse exception à cette règle. Il s'agit de celui des

<sup>14</sup> Le père Hardouin n'est ainsi identifié formellement en tant que jésuite dans à peine 8 mentions sur 182. Pour Ignace de Loyola, le ratio est de 3 sur 8 et pour François Xavier, de 2 sur 8.

missionnaires<sup>15</sup>. Mais même dans ce cas, nous n'avons pas voulu ignorer l'importance attachée à leur lieu d'origine, ceci les définissant de manière importante aux yeux mêmes de leurs contemporains. Un jésuite d'origine française ou espagnole, où qu'il soit dans le monde, demeure en effet aux yeux de ses contemporains d'abord et avant tout un Français ou un Espagnol. Le rôle souvent joué par les missionnaires comme collaborateurs avec les pouvoirs coloniaux européens en témoigne également. La Compagnie de Jésus avait beau être rattachée directement au Saint Siège, ce sont les pouvoirs temporels qui, en dernier ressort, contrôlaient les modalités d'application des missions. C'est Louis XIV qui choisit d'envoyer des jésuites pour le représenter au royaume du Siam puis en Chine. C'est la monarchie espagnole qui permet ou non aux jésuites de s'installer sur leurs terres du Paraguay et ultimement, c'est le refus des jésuites et des Guaranis avec qui ils cohabitaient de reconnaître de manière absolue ce pouvoir temporel (en se conformant aux traités signés entre l'Espagne et le Portugal) qui causera leur chute en ces régions. Le lieu d'origine sera donc considéré de la même manière pour les jésuites missionnaires que pour les autres religieux étudiés. Leur lien de mission – et éventuellement de décès – sera considéré plus spécifiquement lorsque l'analyse s'attachera à rendre compte des principales fonctions occupées au cours de leur carrière.

Le découpage des origines géographiques se fera selon cinq grandes régions européennes, soit la France, l'Italie, la péninsule ibérique, le monde germanique (Allemagne, Suisse, Autriche et Bohême) et la région de la Belgique et des Pays-Bas. Le cas de la Belgique et des Pays-Bas est le seul qui a semblé quelque peu problématique, vu sa position charnière entre les mondes français et germaniques : ses spécificités sont cependant assez nettes pour envisager cette région dans son individualité propre, d'autant plus que nous disposons d'un nombre suffisant de jésuites qui en sont originaires pour qu'une certaine cohérence soit respectée<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> Notons cependant qu'il existe plusieurs missionnaires qui, après une vie aventureuse, revinrent finir leurs jours dans la région, sinon dans la ville même, qui les avait vu naître. Mentionnons ainsi les pères Lafitau (1681-1746), Charenton (1659-1735), Le Comte (1655-1728), Nau (1633-1683) et Noël (1651-1729), de même que les portugais Lobo (1594-1678) et Macedo (1612-1695).

<sup>16</sup> Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les jésuites de cette région sont d'ailleurs relativement plus nombreux que partout ailleurs en Europe (Henri Pirenne, *Histoire de la Belgique*. IV – La révolution politique et religieuse. Le règne d'Albert et d'Isabelle. Le régime espagnol jusqu'à la paix de Munster (1648). Bruxelles, Lamertin, 1911, p. 366).

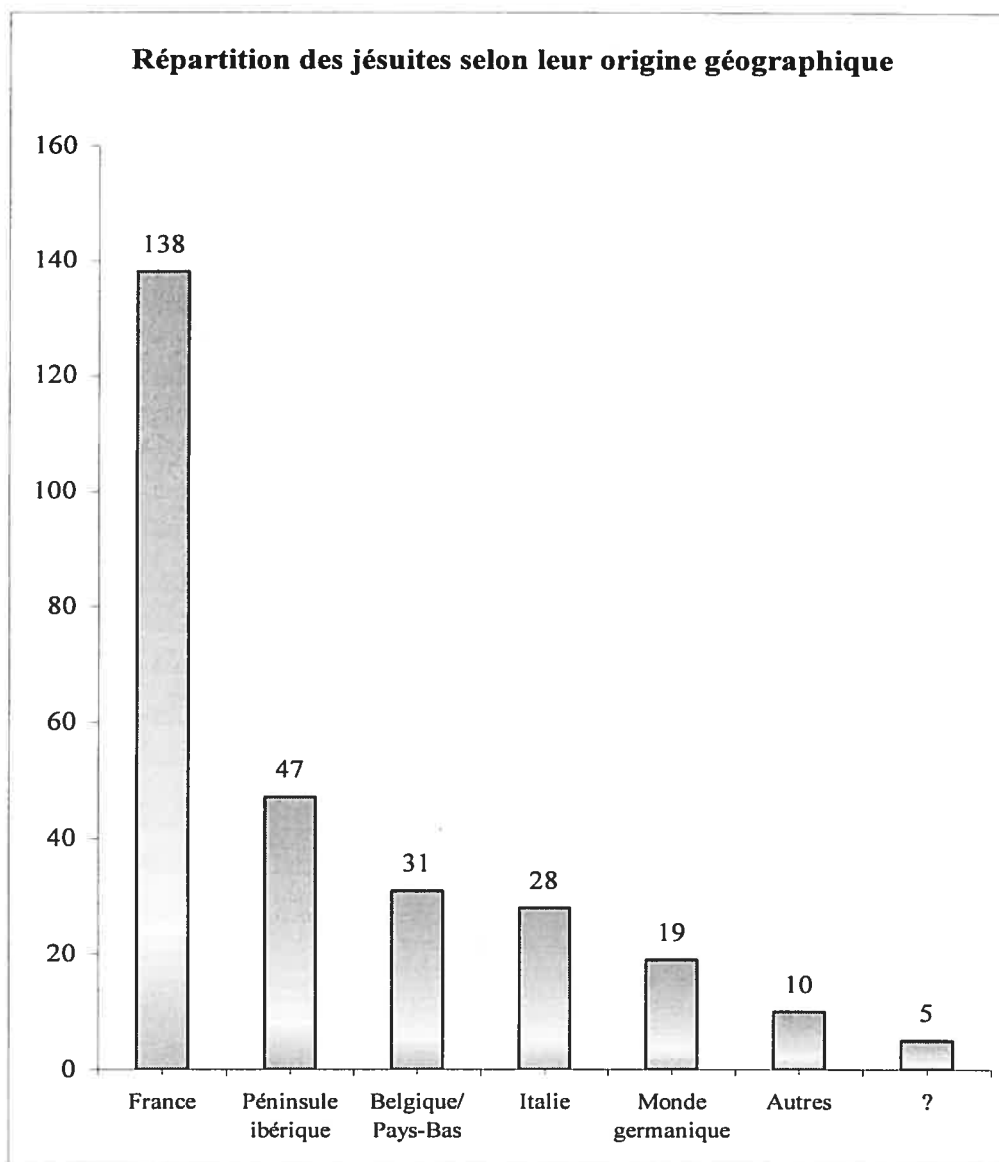


Tableau 2.1 *Répartition des jésuites cités dans l'Encyclopédie selon leur origine géographique*

Nous avons ensuite créé une catégorie « Autres » pour regrouper les quelques jésuites qui n'entraient dans aucune des autres catégories mais qui n'étaient pas en nombre suffisant pour justifier l'instauration d'une division supplémentaire. On y retrouve une

dizaine de religieux provenant principalement de l'Angleterre et de la Pologne mais aussi de Raguse<sup>17</sup>.

Les critères sur lesquels se base la division chronologique utilisée dans cette étude se justifient à la lecture du tableau 2.1, qui répartit les jésuites cités dans l'*Encyclopédie* en fonction des origines géographiques précédemment définies. Constatant la nette prédominance des jésuites d'origine française (49% du total des jésuites cités), nous avons ainsi choisi de privilégier une périodisation axée sur la France, en tenant compte à la fois des événements ayant marqué la Compagnie de Jésus (fondation et expulsion hors de France) et le royaume de France (succession des règnes). Le découpage s'est effectué en tranches d'environ 50 ans (un peu plus pour la première tranche) et le tableau 3.1, auquel nous reviendrons plus loin, démontre que cette séparation est plutôt équilibrée. La première division va de la fondation de la Compagnie de Jésus (1540) à la fin du règne d'Henri IV en France (1610). La deuxième division (1610-1661) couvre le règne de Louis XIII et la jeunesse de Louis XIV. La troisième (1661-1715) englobe la totalité du règne personnel de Louis XIV et la quatrième (1715-1762) va de la mort du Roi Soleil à l'expulsion de la Société de Jésus hors de France, période couverte par l'époque de la Régence et le règne de Louis XV. Plusieurs jésuites cités furent actifs au cours de périodes chevauchant ces divisions. Nous avons tenté de les rattacher à celle qui pouvait paraître la plus significative sur le plan de leur carrière intellectuelle respective. La *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* de Sommervogel fut à cet égard particulièrement utile en fournissant une bibliographie détaillée des œuvres de presque chacun des membres de la Compagnie. Dans l'ensemble, cette répartition s'effectua sans trop de problèmes.

---

<sup>17</sup> Quelques cas ont causé problème, ainsi celui de deux jésuites nés à Trente : les pères Martini (1614-1661) et Kino (1644-1711). Le premier, missionnaire en Chine, partit à l'âge de 18 ans étudier au Collegio Romano et se rapproche donc des Italiens, alors que le second suivit la filière germanique, ses études s'effectuant à Ingolstadt. Trente faisait partie de la province jésuite de Germanie supérieure mais était peuplée par des italophones. Après réflexion, nous avons choisi de rattacher chaque religieux, malgré la similarité de leur lieu de naissance, au groupe qui semble l'avoir le plus caractérisé : le père Martini aux jésuites italiens et le père Kino aux allemands. Un autre cas problématique est représenté par les pères Gabiani (1623-1696) et Raynaud (1587-1663), tous deux nés dans la région de Nice, alors sous la juridiction de la province jésuite de Milan. Le père Gabiani, missionnaire chinois, fit ses études à Rome avant de partir comme missionnaire en Chine. Nous avons donc choisi de le classer parmi les jésuites italiens. Le père Raynaud, quant à lui, eut un parcours lié à la province jésuite de Lyon. Nous avons donc préféré le ranger avec les Français.

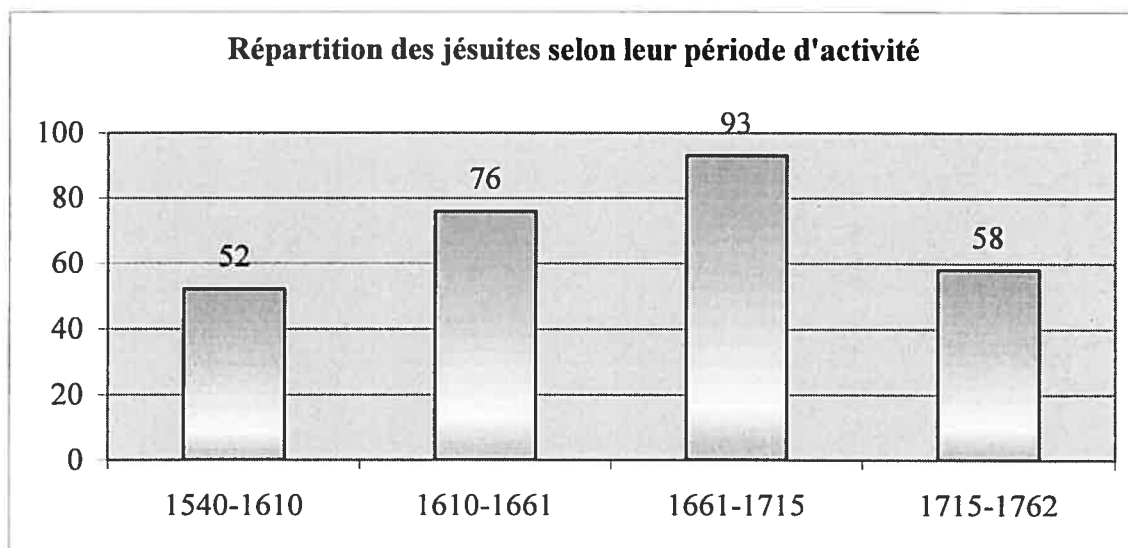


Tableau 3.1 *Répartition des jésuites cités dans l'Encyclopédie selon leur période d'activité*

### 2.1. L'axe temporel

Le tableau 3.1 démontre que l'*Encyclopédie* cite des jésuites de toutes les époques depuis la fondation de la Compagnie jusqu'à sa suppression française. Si on retrouve un certain équilibre entre les différentes périodes, il n'en reste pas moins que les plus récentes sont légèrement favorisées (152 jésuites pour la période allant de 1661 à 1762 contre 127 pour celle allant de 1540 à 1661, soit 54% contre 46%). La différence est cependant faible et c'est le XVII<sup>e</sup> siècle classique qui se détache comme période dominante. À ce titre, la période recouvrant le règne personnel de Louis XIV (1661-1715) semble avoir été la plus prolifique en jésuites cités. La chose s'expliquera, ainsi que nous le verrons, par l'importance de plus en plus grande prise par les jésuites français. De 1540 à 1715, leur nombre augmente constamment, pour s'infléchir quelque peu dans la période la plus récente (1715-1762). Les démêlés de Diderot et D'Alembert avec le père Berthier des *Mémoires de Trévoux* ont probablement encouragés les éditeurs à ne pas citer à la légère les jésuites modernes. En effet, le journaliste jésuite s'en était pris vigoureusement aux articles de l'abbé Yvon qui contenaient plusieurs citations non identifiées d'œuvres du père Buffier. Les religieux contemporains ou quasi-contemporains avaient en effet bien plus de chances de trouver des défenseurs prêts à critiquer l'utilisation de leurs travaux dans l'*Encyclopédie*.

Examinons maintenant plus attentivement l'évolution des origines géographiques des jésuites en fonction de leur période d'activité. Le tableau 4.1 nous montre qu'une importante majorité des jésuites cités dans l'*Encyclopédie* ayant été actifs au cours de l'époque 1540-1610 proviennent de la péninsule ibérique (25, soit 48% du total). Les jésuites italiens (15%) et français (15% également) suivent d'assez loin. On peut aussi noter la présence de quelques membres de la Compagnie originaires de Belgique ou des Pays-Bas (8%). Ces résultats ne sont pas particulièrement surprenants puisqu'ils reflètent les origines espagnoles de la Société de Jésus : la péninsule ibérique fut indiscutablement le premier champ d'expansion de l'ordre religieux<sup>18</sup>. Au moins jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les Espagnols en dominèrent la hiérarchie. Les trois premiers supérieurs de l'ordre furent espagnols : Ignace de Loyola (1492-1556), Laynez (1512-1565) et Borgia (1510-1572). Cette période correspond aussi à l'âge d'or culturel de l'Espagne : cela se reflète par une importante production intellectuelle que les auteurs de l'*Encyclopédie* n'ont pu méconnaître.

L'importance de l'Italie reflète également bien l'implantation dans cette région des premiers jésuites et du rôle scientifique de premier plan joué très rapidement par le Collegio Romano. Quant à la France, si elle ne domine pas encore les tableaux, elle est néanmoins déjà présente en tant que patrie de plusieurs des jésuites cités. L'*Encyclopédie* étant une entreprise essentiellement française à la base, il n'est pas étonnant que les collaborateurs de l'ouvrage aient eu une meilleure connaissance de la vie et des écrits de leurs compatriotes, surtout lorsqu'ils jouèrent un rôle politique important en France, comme les pères Auger et Coton, confesseurs respectivement d'Henri III et Henri IV.

---

<sup>18</sup> Boehmer affirme même que les jésuites d'origine espagnole allèrent jusqu'à influencer durablement l'ensemble de l'Italie sur un plan culturel et religieux (H. Boehmer, *Les jésuites*, Paris, Armand Colin, 1910, p. 83).

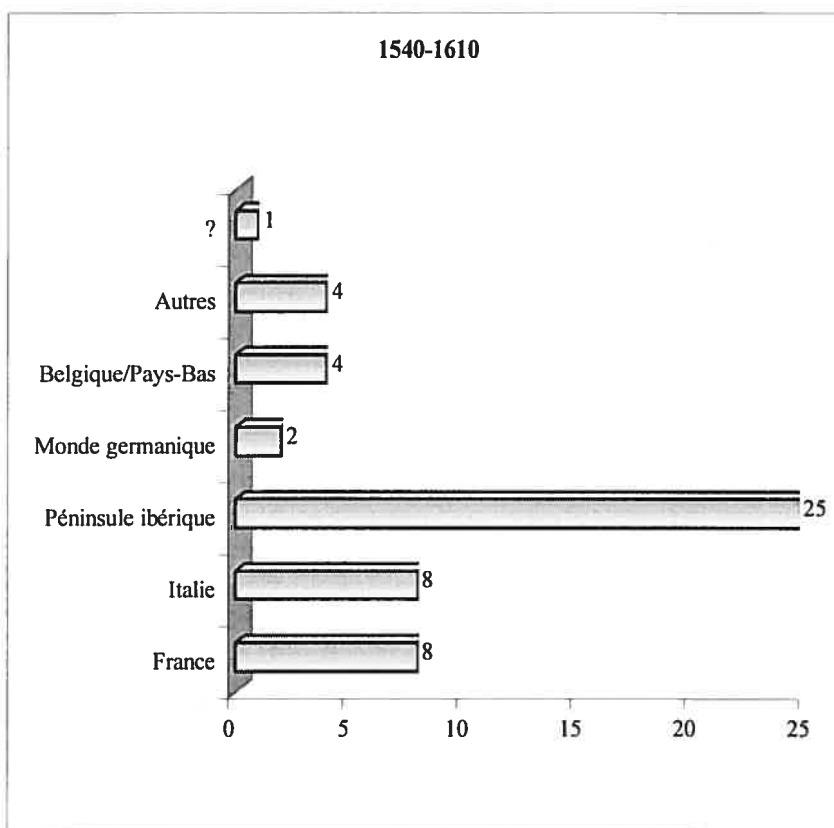


Tableau 4.1 *Origine géographique des jésuites cités dans l'Encyclopédie au cours de la période 1540-1610*

Le tableau 4.2 montre déjà une évolution quant à l'origine géographique des jésuites cités dans l'*Encyclopédie*. La période 1610-1661 n'est pas en rupture complète avec la période précédente mais des changements importants sont décelables. Les jésuites provenant de la péninsule ibérique sont, en termes relatifs, deux fois moins nombreux qu'en 1540-1610 : ils représentent 21% du total (16 individus) au lieu de 48% (25 individus). En termes absolus, la chute n'est pas aussi spectaculaire mais demeure importante tout de même, comme on pourra le voir plus loin dans le tableau 5.1. Ce sont les Français, avec 27 personnes (soit 36%, une augmentation de plus de 20% en chiffres relatifs), qui prennent la place perdue par les Ibériques. On peut remarquer une augmentation notable des membres de la Compagnie provenant du monde germanique et de la zone Belgique/Pays-Bas. L'Italie reste à peu près stable, témoignant d'une certaine constance de Rome comme grand centre jésuite mais aussi de Bologne, avec l'équipe de scientifiques rassemblée autour de l'astronome Riccioli. La première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, telle que représentée dans



l'*Encyclopédie* à travers les jésuites cités, est donc encore largement méditerranéenne et près des origines de la Compagnie (Espagne, Portugal, Italie) mais l'importance croissante prise par la France y est annoncée très nettement par le saut de 8 individus cités à 27.

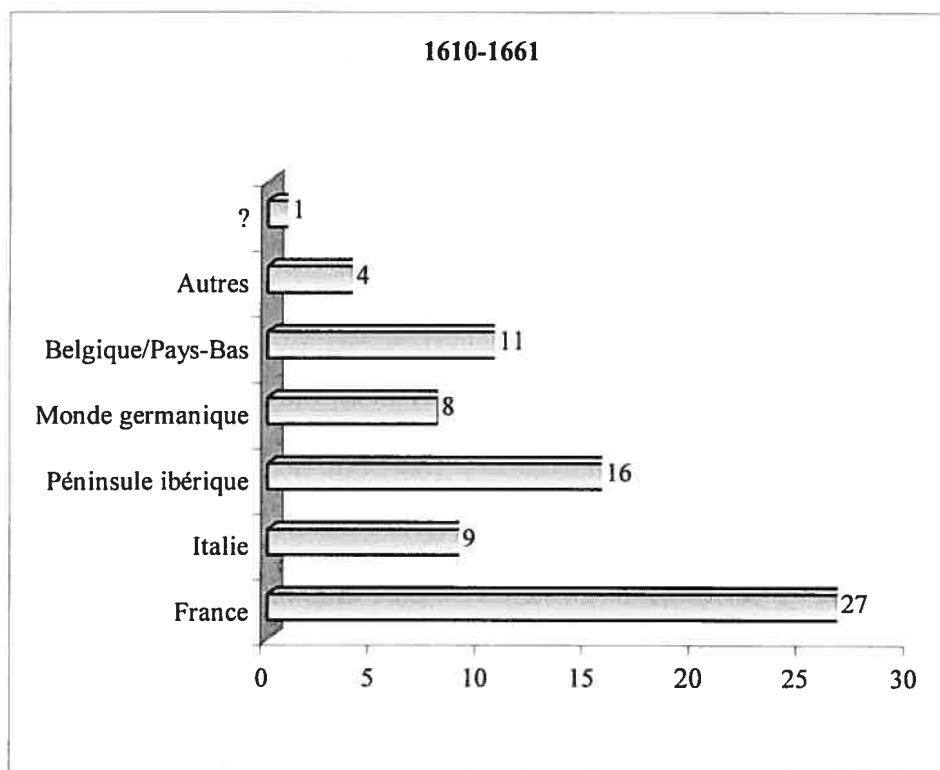


Tableau 4.2 *Origine géographique des jésuites cités dans l'Encyclopédie au cours de la période 1610-1661*

Cette avance se concrétise définitivement dans la période 1661-1715, époque recouvrant le règne personnel de Louis XIV, qu'on peut voir illustrée dans le tableau 4.3. Les jésuites mentionnés dans l'*Encyclopédie* qui sont actifs lors de cette période sont à plus de 60% d'origine française (soit 57 individus cités). Cet immense progrès se fait avant tout au détriment des Ibériques, qui avec 5 jésuites cités ne représentent plus qu'un maigre 5% du total. En chiffres relatifs, les Italiens perdent un peu de terrain, tout comme les jésuites originaires du monde germanique ou de la zone Belgique/Pays-Bas. Notons cependant que ces trois régions conservent le même nombre de jésuites cités en chiffres absolus : c'est l'augmentation importante du nombre de jésuites français (on passe de 27 pour la période 1610-1661 à 57 en 1661-1715) qui fait baisser leur pourcentage relatif au total. Outre la

domination française, c'est donc véritablement l'écroulement des Ibériques qui caractérise cette période. La production intellectuelle de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle en provenance de l'Espagne et du Portugal ne semble aucunement avoir marqué les auteurs de l'*Encyclopédie*, qui leur ont clairement préférés leurs propres compatriotes. Cela correspond d'ailleurs au déclin espagnol et à la nouvelle prépondérance politique et militaire de la France à l'époque.

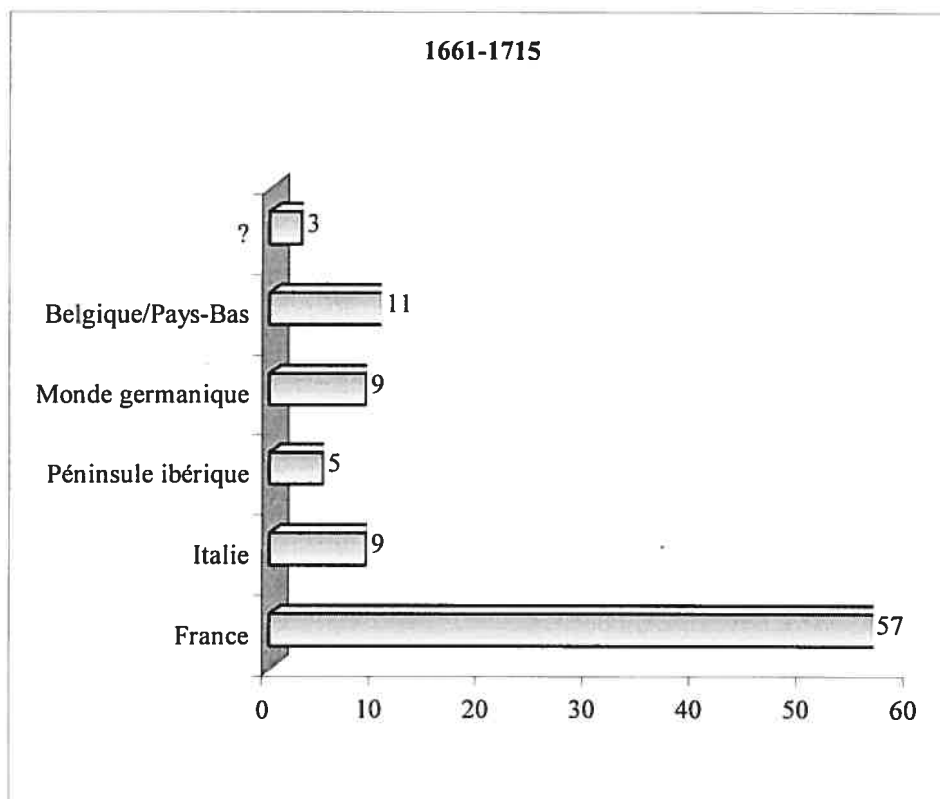


Tableau 4.3 *Origine géographique des jésuites cités dans l'Encyclopédie au cours de la période 1661-1715*

Cette prépondérance française devient pratiquement exclusive dans nos statistiques lorsqu'on observe le tableau 4.4 qui commente la période 1715-1762 : plus de 80% des jésuites cités (46 individus) de cette époque sont d'origine française. Seule la zone Belgique/Pays-Bas fait encore figure à peu près respectable avec 5 jésuites cités comptant pour 9% du total. Toutes les autres origines (péninsule ibérique, Italie, monde germanique et autres) représentent moins de 11% du grand total, avec une distribution de 2 à 3% pour

chaque région. On peut probablement expliquer cette prépondérance française massive par une diffusion plus lente en France des auteurs européens non-Français et par la plus grande facilité avec laquelle les collaborateurs de l'*Encyclopédie* ont pu prendre connaissance des travaux de leurs concitoyens, ne serait-ce que pour des raisons de langue et d'accessibilité. Même si les chiffres absolus sont en baisse pour la période 1715-1762 par rapport à la période précédente (un total de 58 jésuites cités pour 1715-1762 contre 94 pour 1661-1715), l'importance de la place prise par les Français au détriment des autres groupes demeure une caractéristique notable. Pour les auteurs de l'ouvrage encyclopédique, les jésuites méritant d'être cités au XVIII<sup>e</sup> siècle sont quasi exclusivement français.

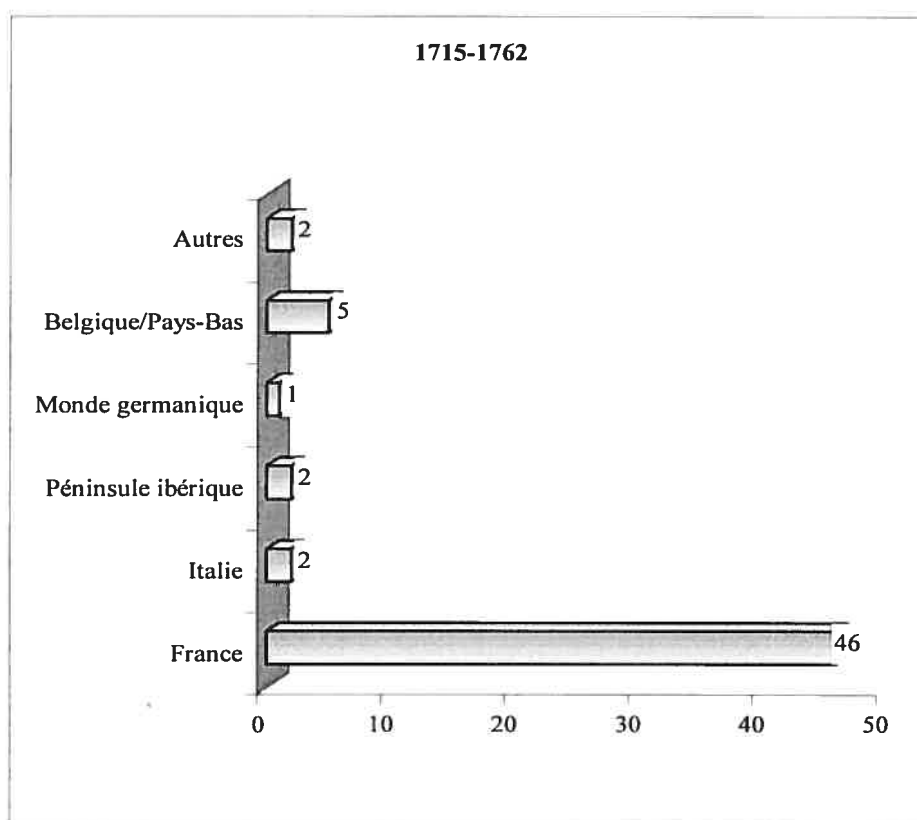


Tableau 4.4 *Origine géographique des jésuites cités dans l'Encyclopédie au cours de la période 1715-1762*

## 2.2. L'axe géographique

Après avoir examiné les jésuites cités dans l'*Encyclopédie* sous un axe principalement chronologique, il sera maintenant question d'une analyse faite à l'aide des critères d'origine géographique. Nous examinerons de manière plus attentive le détail de chacun des groupes identifiés pour mieux en faire ressortir les caractéristiques principales. Compte tenu de l'importance du contingent français, l'étude en sera cependant reportée à la prochaine section, ce qui permettra de l'analyser de manière plus approfondie.

### 2.3.1. Les jésuites de la péninsule ibérique

Commençons avec les jésuites provenant de la péninsule ibérique. Les tableaux 4.1, 4.2, 4.3 et 4.4 ont permis de constater une diminution constante de l'importance de ce groupe par rapport à l'ensemble des jésuites cités. Le tableau 5.1 met cet élément en valeur. Si on cite plus de 25 religieux différents pour la période 1540-1610, on n'en mentionne plus que deux en 1715-1762. La décroissance s'est donc effectuée à la fois de manière relative – par rapport à l'ensemble des jésuites cités pour une période donnée – et de manière absolue. Il n'en reste pas moins que pour la période 1540-1661, 41 jésuites provenant de la péninsule ibérique sont cités, soit près de 15% du total absolu. Cela représente un nombre appréciable que nous devons examiner plus attentivement pour mieux comprendre ce qu'il peut représenter.

Dans un premier temps, nous pouvons effectuer une distinction entre les jésuites espagnols et les portugais<sup>19</sup>. Les Espagnols dominent largement la large période 1540-1661, la plus importante pour les jésuites provenant de la péninsule ibérique, avec 33 noms sur un total de 41 (on ne retrouve pour cette longue période que 8 Portugais). Pour la période suivante (1661-1762), la tendance s'inverse entièrement mais la petitesse des nombres ne nous permet pas d'en tirer des conclusions très claires (2 Espagnols contre 5 Portugais). Sur les 13 Portugais cités au total, 10 ont participé d'une manière ou d'une autre aux missions et c'est généralement à ce titre qu'ils ont été mentionnés par les collaborateurs de

<sup>19</sup> Il faut bien sûr garder à l'esprit que sous Philippe II, de 1580 à 1640, le Portugal fait partie de l'Espagne.

l'*Encyclopédie*. L'appréciation qui en est faite est plutôt mitigée : si certains sont appréciés, comme le père Jérôme Lobo<sup>20</sup> (1594-1678) et parfois le père Balthasar Tellez (1596-1675), d'autres ne sont évoqués que de manière négative, tels les pères Gabriel de Magalhaens (1611-1677) et Gonçales da Sylveira (1526-1561), traité d'« espion du Portugal et de sa société<sup>21</sup> ». Parmi les trois jésuites portugais restants, deux furent impliqués dans des événements pouvant être considérés d'actualité à l'époque de la publication de l'*Encyclopédie*, soit l'expulsion des jésuites du Portugal en 1759 : les pères Alexandre (?-1758) et Jean de Matos (1693-1759). Le dernier, Jean Maldonado (1534-1583) est cité dans l'ouvrage encyclopédique à plusieurs reprises pour ses travaux d'érudition concernant l'histoire ecclésiastique. Il est généralement apprécié et considéré comme une source fiable, ce qui explique qu'il soit mentionné plus de 8 fois au total, généralement par l'abbé Mallet. L'importance du travail qu'il a effectué au collège de Clermont à Paris (futur Louis-le-Grand) explique probablement ce biais favorable et la plus grande reconnaissance qu'on lui témoigne. Mentionnons que parmi les jésuites impliqués dans les missions, on retrouve deux compagnons de la première heure d'Ignace de Loyola et qui peuvent être considérés comme des personnages importants des débuts de la Compagnie, soit les pères Nicolas Bobadilla (1511-1590) et Simon Rodriguez (?-1579).

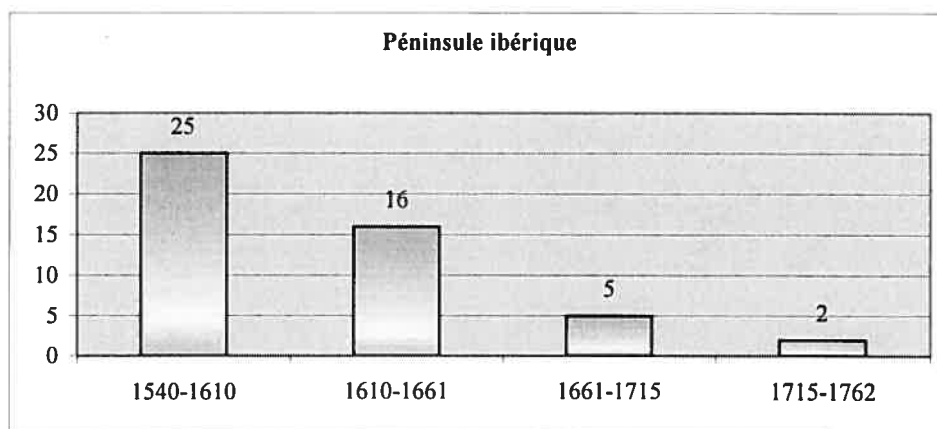


Tableau 5.1 *Distribution des jésuites de la péninsule ibérique cités dans l'Encyclopédie, selon leur période d'activité*

<sup>20</sup> EDR, article « Lisbonne » (De Jaucourt) [IX.2636] : « Nous lui devons la meilleure relation qu'on ait de l'Abyssinie. »

<sup>21</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403]

Ces fondateurs se retrouvent également de manière notable chez les Espagnols, comme on peut s'en douter. Outre Ignace de Loyola (1492-1556) lui-même, citons Jacques Laynez (1512-1565) et François de Borgia (1510-1572), deux supérieurs de l'ordre qui furent également compagnons d'Ignace, tout comme Alphonse Salmeron (1515-1585) et François Xavier (1506-1552). On ne donne généralement que peu d'informations à leur sujet et ils ne sont cités qu'en fonction de leur rôle historique. Quelques critiques percent cependant, qui semblent souvent viser moins les individus que l'ensemble de l'ordre dont ils ont la charge ou qu'ils représentent. À propos de François Xavier, on dit ainsi qu'il n'était pas « un homme du commun, ni un apôtre évangélique, car il prétendait 'qu'on n'établirait jamais aucun christianisme de durée parmi les payens, à-moins que les auditeurs ne fussent à la portée d'un mousquet<sup>22</sup>. » La critique peut retomber sur l'ensemble de l'ordre et ne concerne par que Xavier.

Parmi le contingent espagnol, on peut noter la présence d'une petite communauté de missionnaires<sup>23</sup> mais le groupe qui s'en détache de manière dominante est certainement celui des théologiens, parmi lesquels on compte un bon nombre de scholastiques et plus particulièrement de casuistes<sup>24</sup>. Les jésuites espagnols semblent d'ailleurs être souvent considérés simplement dans leur ensemble comme des scholastiques ou des casuistes, un état généralement assez dépréciée par les philosophes français du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur les 12 personnages cités comme principaux scholastiques de la Société de Jésus dans l'article anonyme « Péripatécienne [*sic*], philosophie »<sup>25</sup>, plus de 7 sont d'origine espagnole, ce qui accrédite cette association Espagne/théologie scholastique<sup>26</sup>. Chez certains auteurs de l'*Encyclopédie*, cela va jusqu'à teinter l'appréciation de la vie

<sup>22</sup> *EDR*, article « Xavier » (De Jaucourt) [XVII.2399].

<sup>23</sup> Soit les pères Joseph de Acosta (1539-1600), Christophe de Acuna (1597-1675), Louis de Morales (1641-1716), Antoine Rubio (1548-1615), François et son parent Jérôme Xavier (?-1617).

<sup>24</sup> Mentionnons les pères François Alphonsus Alonso (1600-1649), Jean Azor (1559-1603), Ferdinand de Castro Palao (1581-1633), Antoine Escobar y Mendoza (1589-1669), François Gonzalez (?-1661), Pierre Hurtado de Mendoza (1578-1651), Louis Molina (1536-1600), Jean de Pineda (1558-1637), Jean-Baptiste Poza (1588-1659), Jérôme de Ripalda (1535-1618), Antoine Rubio (1548-1615), François Salazar (1559-1599), Alphonse Salmeron (1515-1585), Thomas Sanchez (1550-1610), François Suarez (1548-1617), François Toledo (1532-1596), Grégoire de Valentia (1551-1603) et Gabriel Vasquez (1549-1604).

<sup>25</sup> *EDR*, article « Péripatécienne [*sic*], philosophie » (Diderot) [XII.1433]. Nous excluons de ce nombre Antonius Polus qui, s'il semble être bel et bien un scholastique, n'a pas pu être formellement identifié comme membre de la Compagnie de Jésus.

<sup>26</sup> On retrouve également un Portugais (Tellez), un Italien (Vallius), un Anglais (Compton), un Allemand (Rassler) et un Français (Fabri).

intellectuelle espagnole de manière plutôt péjorative. À propos du jésuite Rodrigue Arriaga (1592-1667), le chevalier de Jaucourt affirme ainsi dans l'article « Logrogno ou Logrono » : « C'est dommage que cet homme subtil et pénétrant n'ait eu aucune connoissance des bons principes de la Théologie et de la Philosophie ; mais on est encore bien éloigné de s'en douter en Espagne... »<sup>27</sup>

Deux noms emblématiques ressortent de ce lot de théologiens et peuvent expliquer en partie l'importance de cette section, qui correspond à la fin de l'âge d'or espagnol : le célèbre casuiste Louis Molina (1536-1600), de qui tire son nom le parti moliniste qui s'opposa avec ferveur aux jansénistes, et le grand théologien scholastique François Suarez (1548-1617). Si Molina est cité à plus de huit reprises dans l'*Encyclopédie* (le même nombre de fois que François Xavier ou Ignace de Loyola), Suarez l'est quant à lui 14 fois (chez les Ibériques, seul l'historien Jean Mariana (1536-1624) le dépasse avec ses 19 mentions). Étonnamment, le traitement des scholastiques dans l'*Encyclopédie* n'est pas entièrement négatif. Ne voulant pas tomber dans le piège du dénigrement systématique des casuistes, ce qui les aurait par trop rapprochés du point de vue janséniste, les collaborateurs de l'*Encyclopédie* ont généralement cherchés à être un peu plus équitables dans leurs jugements. Critiquant les abus théoriques de certains molinistes, ils conviennent qu'il est parfois possible de trouver dans leurs écrits quelques éléments intéressants. L'abbé Yvon résume bien cette position dans l'article « Aristotélisme » en affirmant ainsi : « On ne doit pas faire retomber sur la méthode [le casuisme], ce qui ne doit être dit que de quelques particuliers qui s'en sont servis »<sup>28</sup>. Il faut ajouter que cette position de critique modérée pouvait aussi paraître beaucoup plus sécuritaire aux auteurs de l'*Encyclopédie* ayant à rendre compte de leurs articles devant la censure, en particulier lors des débuts de l'ouvrage. Soulignons que la majorité des théologiens espagnols cités furent actifs durant la période 1540-1661, la période qui comprend le plus de jésuites espagnols signalés dans l'*Encyclopédie*.

Parmi les jésuites espagnols mentionnés, on retrouve un dernier petit groupe généralement assez bien considéré, celui des hommes de lettres. Ils appartiennent d'ailleurs

<sup>27</sup> EDR, article « Logrogno ou Logrono » (De Jaucourt) [IX.2886].

<sup>28</sup> EDR, article « Aristotélisme (Yvon) [I.3892].

tous à l'âge d'or espagnol. Si Jean-Louis de la Cerda (1560-1643), qui écrit des commentaires sur Virgile, est regardé comme ayant écrit des traités « longs et ennuyeux », les historiens André Mendo (1608-1684) et Jean Mariana (1536-1624), de même que l'auteur politique Balthasar Gracian (1601-1658), sont beaucoup plus estimés. L'*Histoire d'Espagne* de Mariana est même vue comme une œuvre historique de grande importance. Ces quelques noms demeurent tout de même minoritaires si on les replace dans l'ensemble du groupe formé par les membres de la Compagnie de Jésus provenant de la péninsule ibérique.

Il est intéressant de remarquer que la mobilité géographique des jésuites cités n'est généralement pas très grande. La majorité d'entre eux, les missionnaires mis à part, meurt dans cette péninsule ibérique qui les a vu naître et où ils ont généralement passé l'essentiel de leur carrière. On retrouve quelques exceptions à ce schéma : il s'agit principalement des membres fondateurs de l'ordre qui terminèrent pour la plupart d'entre eux leur vie à Rome. À ceux-ci s'ajoutent les noms de quelques théologiens<sup>29</sup> mais il s'agit clairement de cas particuliers. En résumé, les jésuites ibériques cités dans l'*Encyclopédie* sont majoritairement espagnols – même si l'union des couronnes d'Espagne et du Portugal durant une bonne partie de cette période rend cette distinction moins pertinente – et actifs durant la période 1540-1661. Deux groupes principaux s'en détachent : les fondateurs de la Compagnie (on en nomme 7 différents, portugais et espagnols confondus) et les théologiens scholastiques espagnols. On peut mentionner également l'existence d'un groupe moins important formé par les missionnaires portugais auxquels viennent se joindre quelques espagnols.

### 2.3.2. Les jésuites italiens

Le tableau 5.2 montre qu'en chiffres absolus, le nombre de jésuites italiens cités dans l'*Encyclopédie* est demeuré très stable pour ceux actifs entre 1540 et 1715, soit 8 ou 9 pour chaque période chronologique envisagée. La prépondérance française de la période 1715-1762 les fait cependant à peu près disparaître des statistiques : on n'en cite alors que

<sup>29</sup> Azor (1559-1603), Maldonado (1534-1583), Valentia (1551-1603) et Gonzalez (?-1661).



deux. Ces chiffres doivent cependant être remis dans le contexte des tableaux 4.1, 4.2 et 4.3, qui montrent un effacement graduel de l'importance relative des Italiens par rapport au nombre total de jésuites cités. Mentionnons tout de suite qu'à l'exception évidente de quelques missionnaires, les membres italiens de la Compagnie de Jésus, à l'instar de leurs confrères ibériques, n'offrent pas l'exemple d'une grande mobilité géographique. Ils poursuivent en effet de manière générale leur carrière à l'intérieur de la péninsule italienne et y finissent leurs jours. Rome, siège de la papauté et du généralat jésuite, est bien sûr un pôle d'attraction majeur pour les jésuites italiens, qui en font presque tous une étape importante de leur parcours<sup>30</sup>.

Le collège romain forme en effet un lieu privilégié de savoir et de connaissance. La diffusion des travaux qui y sont effectués jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle atteint largement la France puisque les collaborateurs de l'*Encyclopédie* réussissent à mentionner plus de 12 jésuites différents y ayant enseigné, soit près de 45% de l'ensemble des jésuites italiens cités<sup>31</sup>. Ils y professèrent les matières les plus diverses : rhétorique, humanités, philosophie, théologie, mathématiques, éloquence ou hébreu. Ils y occupèrent parfois des postes importants, comme le cardinal Bellarmino (1542-1621) qui en fut le recteur ou Philippe Buonanni (1638-1725) qui y occupa le poste de bibliothécaire. Bref, le collège romain joua un rôle intellectuel important, ce que les auteurs de l'*Encyclopédie* reconnaissent en citant ces jésuites qui y vécurent.

---

<sup>30</sup> Mentionnons tout de même l'existence d'autres petites communautés, comme celle de Bologne rassemblée autour de l'astronome Jean-Baptiste Riccioli (1598-1671).

<sup>31</sup> Il s'agit des pères Annibal Adami (1626-1706), Robert Bellarmino (1542-1621), Philippe Buonanni (1638-1725), Hubertin Carrara (1642-1716), François Eschinardi (1623-1703), Jean-Baptiste Ferrari (1584-1655), Vincent Filiucci (1566-1622), Ange Gallucci (1593-1674), Jean-Pierre Maffei (1533-1603), Silvestre Maurus (1619-1687), Famien Strada (1572-1649) et Paul Vallius (1561-1622).

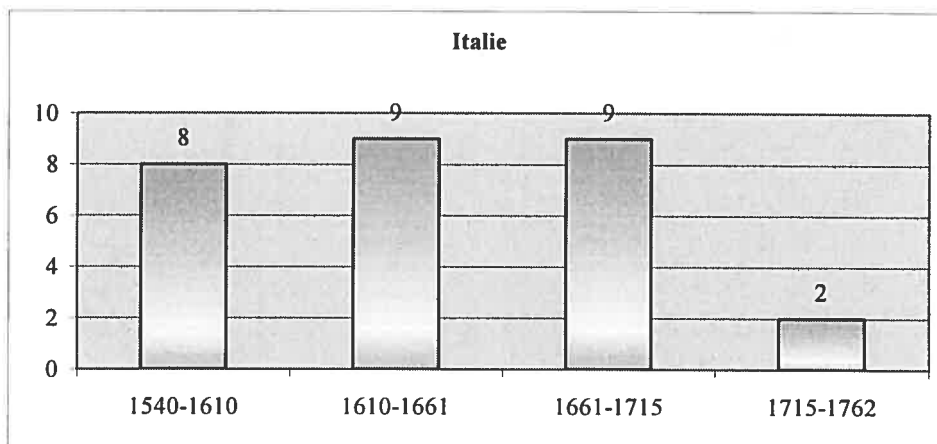


Tableau 5.2 *Distribution des jésuites italiens cités dans l'Encyclopédie, selon leur période d'activité*

L'Italie étant un centre administratif important pour l'ordre jésuite, il est normal que l'*Encyclopédie* cite quelques-uns des membres de la Compagnie qui y ont exercé un rôle important : le général Claude Aquaviva (1542-1615), le père Antoine Possevino (1533/34-1611) qui fut secrétaire du père Mercurian et le cardinal Bellarmino (1542-1621). Le groupe des théologiens y est également bien représenté avec 6 jésuites<sup>32</sup>. On peut les rapprocher du groupe des théologiens scholastiques espagnols précédemment définis, qui oeuvrèrent d'ailleurs souvent à Rome au cours de leur carrière, parfois au sein même du Collegio Romano, ayant tous, à l'exception du père Bernardin Benzi (1688-1768), été actifs lors de la période comprise entre les années 1540 et 1661. Le groupe le plus important est cependant représenté par les missionnaires, avec 8 jésuites. La plupart furent actifs en Chine<sup>33</sup> ou en Asie (on retrouve le père Jean-Philippe Marini (1608-1682) surtout au Tonkin) mais on peut aussi mentionner le père Antoine Possevino (1533/34-1611) qui, au fil des missions qui lui étaient confiées, parcourut l'Europe et la Russie, le père Jérôme Dandini (1554-1634) qui fut nonce du pape au Liban, de même que le père Gabriel Malagrida (1689-1761) qui oeuvra au Brésil avant de finir ses jours au Portugal avec les pères Alexandre et Mathos.

<sup>32</sup> Les pères Robert Bellarmino (1542-1621), Bernardin Benzi (1688-1768), Vincent Filliucci (1566-1622), Jean-Étienne Menochio (1575-1655), Thomas Tamburini (1591-1675) et Paul Vallius (1561-1622).

<sup>33</sup> Les pères Jean-Dominique Gabiani (1623-1696), Prosper Intorcetta (1626-1696), Nicolas Longobardi (1566-1655) et Martin Martini (1614-1661).

Parmi les membres italiens de la Compagnie, on retrouve aussi plusieurs érudits s'étant illustrés dans les belles-lettres ou dans les sciences. En ce qui concerne les sciences, nous avons déjà parlé du groupe de Bologne avec l'astronome Jean-Baptiste Riccioli (1598-1671) et le mathématicien François-Marie Grimaldi (1613-1663). Les encyclopédistes utilisent abondamment les travaux de Riccioli, qui est l'un des jésuites les plus cités de l'ouvrage, avec 48 mentions. Il est rare qu'ils émettent une opinion particulière quant à leur valeur, mais le chevalier de Jaucourt affirme tout de même que « ceux qui voudront des calculs d'une savante chronologie, faits dans la dernière exactitude, doivent consulter les tables dressées par le P. Riccioli<sup>34</sup>. » François Eschinardi (1623-1703) oeuvra aussi en mathématiques au Collège romain et le père Philippe Buonanni (1638-1725), bibliothécaire touche-à-tout du même collège, écrivit des œuvres touchant aux sciences naturelles (sur la conchyologie en particulier) mais aussi à la numismatique. Ce sont d'ailleurs les ouvrages à caractère historique des pères Ange Gallucci (1593-1674), Tarquin Galuzzi (1574-1649), Silvestre Maurus (1619-1687) et Jean-Pierre Maffei (1533-1603) que retinrent les collaborateurs de l'*Encyclopédie*. Finalement, les belles-lettres ne sont pas complètement en reste avec les pères Annibal Adami (1626-1706), Hubertin Carrara (1642-1716), Jean-Baptiste Ferrari (1584-1655) et Bernardino Stefonio (1560-1620). On peut noter qu'à l'exception des jésuites de Bologne, ce groupe d'intellectuel n'est pas spécialement homogène.

Les Italiens cités dans l'*Encyclopédie* ne semblent d'ailleurs pas former un groupe particulièrement cohérent. Sur bien des points, on peut les rattacher aux jésuites de la péninsule ibérique avec qui ils semblent avoir eu un destin commun pendant assez longtemps. Leur effacement face à la montée des jésuites français est moins rapide que celui des Espagnols mais la diminution de leur importance relative est constante entre 1540 et 1715, date après laquelle elle se manifeste clairement en chiffres absolus. Plusieurs groupes se rapprochent des Ibériques cités dans l'*Encyclopédie* : celui des fondateurs et dirigeants de la Compagnie de Jésus et celui de ses théologiens scholastiques. Les missionnaires des deux péninsules furent également parfois collaborateurs : le père Malagrida, après avoir missionné au Brésil, ne finit-il pas ses jours au Portugal ? Mais on

---

<sup>34</sup> EDR, article « Hégire » (De Jaucourt) [VIII.522].

doit noter la spécialisation particulière des Italiens pour les missions en Chine, où ils seront rejoints plus tard par les Français : parmi les missionnaires ibériques cités dans l'*Encyclopédie*, seuls les pères portugais Gabriel de Magalhaens (1611-1677) et Thomas Pereyra (1645-1708) viendront leur prêter main-forte dans leur action apostolique en Extrême-Orient.

### 2.3.3. Les jésuites de Belgique et des Pays-Bas

C'est plus de 31 jésuites provenant des provinces belges (gallo-belge et flandro-belge<sup>35</sup>) qui sont cités par les auteurs de l'*Encyclopédie*, comme l'illustre le tableau 5.3. Si on compte un nombre assez restreint d'anciens cités (4 membres de la Compagnie pour la période 1540-1610), le siècle suivant leur est beaucoup plus favorable : plus de 22 jésuites belges sont mentionnés pour la large période 1610-1715. Comme pour les jésuites provenant d'autres régions, le XVIII<sup>e</sup> siècle voit leur effacement quantitatif devant l'importance prise par les Français. Une large majorité des membres belges de la Compagnie proviennent de la province flandro-belge et de ses dépendances. Ils sont en effet 23, ce qui représente près de 75% de l'ensemble des 31 jésuites mentionnés<sup>36</sup>. Quatre de ces jésuites proviennent des Pays-Bas<sup>37</sup>, mission dépendante de la province flandro-belge après 1612 ; les autres sont tous d'origine flamande.

<sup>35</sup> La création de ces deux provinces ne s'effectue qu'en 1612. Il va sans dire que les parcours des jésuites les plus anciens (en particulier les 4 de la période 1540-1610) reflètent cette réalité : la mobilité de ces individus à l'intérieur de la zone Belgique/Pays-Bas est plus importante que chez leurs continuateurs.

<sup>36</sup> Les huit jésuites franco-belges sont les pères Jacques Bonfrère (1573-1642), Gilles Bouchier (1576-1665), Claude Dausque (1566-1644), Jacques Du Béron (1674-1710), François Noël (1651-1729), Noël Regnault (1683-1762), Antoine Thomas (1644-1709) et Nicolas Trigault (1577-1628). Le père Trigault enseigna bien à Gand avant de partir pour la Chine mais il faut se rappeler que la division entre la province gallo-belge et flandro-belge n'était alors pas encore effective.

<sup>37</sup> Les pères Pierre Canisius (1521-1597), Conrad Janinck (1650-1723), Héribert Rosweyde (1569-1629) et François de Rougemont (1624-1676).

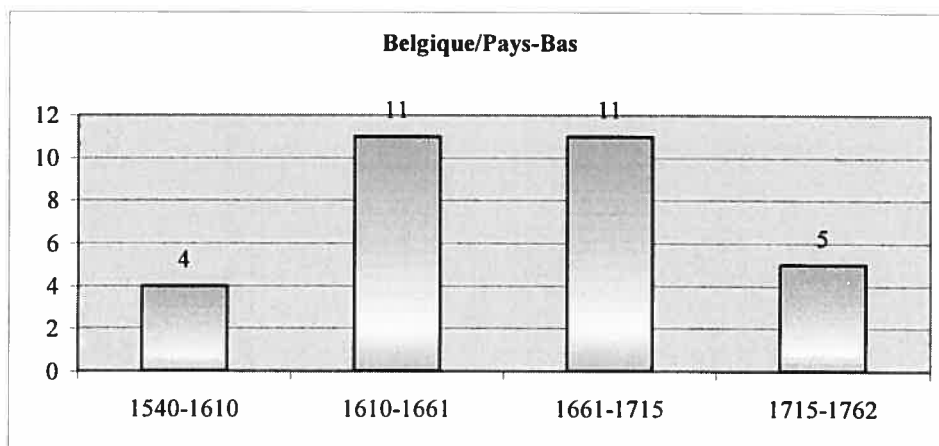


Tableau 5.3 *Distribution des jésuites de la zone Belgique/Pays-Bas cités dans l'Encyclopédie, selon leur période d'activité*

De ce groupe belge se dégage un profil particulièrement cohérent : celui des bollandistes. De Héribert Rosweyde, le précurseur de Jean Bollandus, au père Jean Pien, décédé en 1749 à la veille du début de la parution de l'*Encyclopédie*, ce sont 11 jésuites ayant collaboré à l'œuvre des *Acta Sanctorum* qui se retrouvent cités, soit plus du tiers des jésuites belges<sup>38</sup>. Avec les missionnaires, ils forment d'ailleurs l'essentiel des membres belges de la Compagnie mentionnés ayant été actifs entre 1661 et 1762<sup>39</sup>. Les bollandistes ont tous un parcours assez similaire : ils sont issus de la province flandro-belge, une majorité d'entre eux ont fréquenté le noviciat de Malines et tous, à l'exception du père Nicolas Rayé qui quitta assez tôt l'équipe, sont décédés dans la maison professe d'Anvers. Leur œuvre érudite, « volumineux ouvrage, fort connu dans la république des Lettres<sup>40</sup> », est généralement assez bien considérée par les auteurs de l'*Encyclopédie*. Dans l'article « Bollandistes », l'abbé Mallet déclare ainsi : « On prétend que Bollandus n'a pas été assez en garde contre les traditions populaires : mais ses successeurs, et sur-tout le P. Papebrock [Papebroch], ont apporté plus de critique dans le choix des monumens destinés à former cette vaste collection, qui ne peut être que très-utile à la religion »<sup>41</sup>.

<sup>38</sup> Les pères François Baert (1651-1719), Jean Bollandus (1596-1665), Pierre van den Bosche (1686-1736), Guillaume Cuypers (1686-1741), Godefroi Henschenius (1601-1681), Conrad Janninck (1650-1723), Daniel Papebroch (1628-1714), Jean Pien (1678-1749), Nicolas Rayé (1660-1715), Héribert Rosweyde (1569-1629) et Jean-Baptiste du Sollier (1669-1740).

<sup>39</sup> Le père Noël Régnault (1683-1762) constitue la seule exception.

<sup>40</sup> *EDR*, article « Tillemont » (De Jaucourt) [XVI.1485].

<sup>41</sup> *EDR*, article « Bollandistes » (Mallet) [II.2638].

Le deuxième groupe en importance est celui des missionnaires<sup>42</sup>. À l'exception des pères Nicolas Trigault et Albert dit Le Comte Dorville, tous ces missionnaires furent actifs sous le règne personnel de Louis XIV (1661-1715). La moitié d'entre eux appartiennent à la province gallo-belge, ce qui représente un pourcentage important lorsqu'on considère que les jésuites de cette province ne représentent que 25% des membres de la Compagnie de la zone Belgique/Pays-Bas cités dans l'*Encyclopédie*. Ils ont tous sans exception exercé leur apostolat en Chine. Le chevalier de Jaucourt est le principal collaborateur de l'ouvrage encyclopédique qui les cite. S'il est généralement méfiant envers les récits des voyageurs et des missionnaires en particulier, il ne dénigre pourtant pas les relations des pères belges. Au contraire, l'usage répété des coordonnées géographiques établies par le père François Noël pour différents lieux d'Orient semble plutôt démontrer sa confiance dans les calculs de ces missionnaires. Quant à Diderot, il qualifie les pères Couplet et Rougemont de « savans éditeurs » de textes chinois<sup>43</sup>.

Il en va autrement pour les quelques jésuites belges s'étant illustrés dans le domaine des sciences, les pères François d'Aguilon (1566-1617), Noël Régnault (1683-1762) et André Tacquet (1612-1660). Ce dernier surtout est mentionné (et souvent critiqué) dans plus de 16 articles différents dont D'Alembert est le principal auteur. À propos de certaines théories du père Tacquet, il affirme ainsi : « cette hypothèse n'est pas plus recevable que la précédente<sup>44</sup> » ou encore « Il ne paroît pas nécessaire de réfuter sérieusement ces opinions<sup>45</sup>. »

Les collaborateurs de l'*Encyclopédie* citent également quelques membres de la Compagnie ayant étudié l'histoire : on retient du père Gilles Bouchier (1576-1665) ses travaux portant sur la chronologie alors que ceux du père André Schott (1552-1629) s'occupent surtout de numismatique. Finalement, on se doit de mentionner la présence de

---

<sup>42</sup> On peut compter 8 pères missionnaires belges : les pères Philippe Couplet (1622-1693), Albert dit Le Comte Dorville (1622-1662), Jacques Du Béron (1674-1710), François Noël (1651-1729), François de Rougemont (1624-1676), Antoine Thomas (1644-1709), Nicolas Trigault (1577-1628) et Ferdinand Verbiest (1623-1688).

<sup>43</sup> *EDR*, article « Chinois, philosophie des » (Diderot) [III.1592].

<sup>44</sup> *EDR*, article « Roue d'Aristote » (D'Alembert) [XIV.2342]

<sup>45</sup> *EDR*, article « Réflexion » (D'Alembert) [XIII.4207].

quelques théologiens belges, l'importance de l'université de Louvain ne pouvant manquer de se refléter dans les pages de l'*Encyclopédie*<sup>46</sup>. Ces derniers groupes sont cependant très minoritaires. Ainsi que nous l'avons vu, les jésuites de la zone Belgique/Pays-Bas appartiennent surtout à l'équipe flamande des bollandistes et aux missionnaires ayant œuvré en territoire chinois, ces deux groupes s'étant principalement illustrés à partir de la période 1661-1715.

#### 2.3.4. Les jésuites du monde germanique

Ce que nous avons choisi de nommer « monde germanique » comprend trois régions distinctes : l'Allemagne proprement dite, l'Autriche et la Bohême-Moravie, sous domination autrichienne. Sur les vingt jésuites mentionnés dans l'*Encyclopédie* provenant de cette aire géographique, dix viennent d'Allemagne et dix de l'empire austro-hongrois, dont six d'Autriche et quatre de Bohême-Moravie. À l'exception des missionnaires (au nombre de six), les membres de la Compagnie provenant du monde germanique ne font pas particulièrement preuve de mobilité hors de leur région d'origine. Trois d'entre eux termineront leurs jours dans la péninsule italienne<sup>47</sup>, deux Allemands partiront pour l'Autriche<sup>48</sup> : les autres demeureront dans leur zone d'activité initiale. La Bavière est un centre particulièrement important puisque quatre des six jésuites allemands décédés en Allemagne y terminent leurs jours (trois à Munich et un à Augsbourg)<sup>49</sup>. En ce qui concerne leur période d'activité, tout comme pour les jésuites de la zone Belgique/Pays-Bas, c'est le XVII<sup>e</sup> siècle qui semble le plus important. En effet, comme le démontre le tableau 6.4, 17 des 20 jésuites issus du monde germanique ont vécu entre 1610 et 1715.

<sup>46</sup> Il s'agit des pères Pierre Canisius (1521-1597), Gilles de Coninck (1571-1633) et Léonard Lessius (1554-1623).

<sup>47</sup> Les pères Christophe Clavius (1538-1612) et Athanase Kircher (1618-1680) décèderont à Rome, alors que le père Melchior Inchofer (1584-1648) sera inhumé à Milan.

<sup>48</sup> Les pères Jacques Gretser (1562-1625) et Paul Guldin (1577-1643), qui est d'ailleurs plutôt suisse qu'allemand, étant né près de Saint-Gall.

<sup>49</sup> Avec l'Autriche, la Bavière constitue la place forte de l'opération de reconquête catholique menée par les jésuites en Allemagne. Sur l'importance des liens entre la Compagnie de Jésus et la Bavière, voir Boehmer, *Les jésuites...*, p. 110-117.

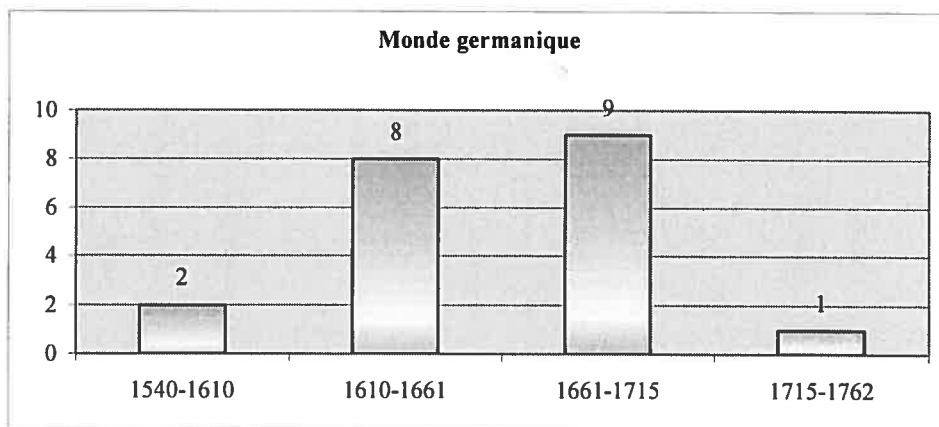


Tableau 5.4 *Distribution des jésuites du monde germanique cités dans l'Encyclopédie, selon leur période d'activité*

Deux groupes spécialisés se détachent du lot. Le premier, le plus important avec six noms, est celui des missionnaires<sup>50</sup>. Ils sont tous issus des territoires contrôlés par l'Empire austro-hongrois, du Trentin à la Moravie, en passant par le Tyrol, la Styrie et la Bohême. Ils ont tous été actifs au cours de la période 1661-1715. Leurs destinations sont variées : deux d'entre eux, provenant de Bohême, partirent missionner aux Philippines, deux se dirigèrent en Amérique du Sud, un autre en Californie et un dernier en Chine. Outre la Chine, toutes ces destinations étaient sous le contrôle de la couronne espagnole, ce qui explique la prééminence de jésuites provenant des États des Habsbourg. Le deuxième groupe à observer est celui des scientifiques. En effet, cinq des dix jésuites allemands cités se sont illustrés dans ce domaine<sup>51</sup>. Ce groupe est plus petit quantitativement que celui des missionnaires mais il domine nettement par le nombre de références dans l'*Encyclopédie*. Sur 136 allusions faites à des jésuites du monde germanique, 106 concernent ces cinq scientifiques, soit 78% du total. À l'exception de Christophe Clavius, ils vécurent tous au XVII<sup>e</sup> siècle (entre 1610 et 1715). Leurs connaissances mathématiques furent utilisées dans de nombreux domaines dont l'*Encyclopédie* traite : astronomie (Christophe Scheiner), mécanique (Paul Guldin), problèmes de chronologie (Clavius), etc. On peut aussi mentionner l'importance d'un esprit universel tel que Athanase Kircher, qui toucha à peu

<sup>50</sup> Ce sont les pères Georges Joseph Camel (1661-1706), Paul le Clain (1669-1717), Samuel Fritz (1656-1725), Christian Herdrich (1625-1684), Eusèbe-François Kino (1644-1711) et Antoine Sepp von Reinegg (1655-1733).

<sup>51</sup> Nommons les pères Christophe Clavius (1538-1612), Paul Guldin (1577-1643), Athanase Kircher (1618-1680), Christophe Scheiner (1575-1650) et Gaspar Schott (1608-1666).



près à tout : il est d'ailleurs un des jésuites les plus cités dans l'*Encyclopédie*, avec plus de 74 mentions à lui seul. Les observations des scientifiques allemands sont parfois critiquées par les encyclopédistes mais elles sont plus généralement appréciées avec un certain relativisme. Les encyclopédistes reconnaissent en effet l'importance de leurs travaux à l'intérieur d'une histoire des sciences en progression. À propos du *Mundus subterraneus* de Kircher, Diderot affirme ainsi qu'il s'agit d'un « ouvrage de génie, mais dont le mérite est un peu rabaisé par le mélange du vrai et du faux<sup>52</sup>. »

Parmi les autres jésuites issus du monde germanique, on peut mentionner les pères Aloys Boleslas Balbinus (1621-1688), Érasme Froelich (1700-1758) et Jacques Gretser (1562-1625) qui se distinguèrent en histoire, religieuse ou non, le père Richard Eggs (1621-1659) qui laissa sa marque comme poète, les pères Herman Busembaum (1600-1668) et Rassler (1649-1734) qui travaillèrent la théologie et le père Jacques Keller (1568-1631) qui s'attacha plus particulièrement aux études politiques. Il s'agit là de domaines variés que rien ne semble relier particulièrement. Les principaux groupes de jésuites provenant du monde germanique cités par les encyclopédistes sont donc surtout les missionnaires de l'Empire autrichien et les scientifiques allemands, ces deux ensembles étant actifs principalement au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

### 2.3.5. Les jésuites d'une autre provenance

Après avoir passé en revue les caractéristiques générales des jésuites provenant de la péninsule ibérique, de l'Italie, des deux provinces belges et du monde germanique et en attendant de traiter plus en détail ceux issus de France, il nous reste à considérer les quelques cas excentrés originaires d'ailleurs en Europe. S'il n'est pas question de chercher des liens à l'intérieur de ce rassemblement de 10 jésuites, il demeure nécessaire de l'examiner plus attentivement.

---

<sup>52</sup> EDR, article « Email » (Diderot) [V.1804].

Ce groupe comprend des jésuites de trois origines différentes : sept anglais, deux polonais et un citoyen de Raguse<sup>53</sup>, le père Roger Joseph Boscovich (1711-1787). Parmi les sept Anglais, on remarque un contingent de quatre d'entre eux actifs au cours de la période 1540-1610 et qui se démarquent par leur action subversive face au protestantisme anglais<sup>54</sup>. Ils furent tous condamnés par le gouvernement anglais et c'est à ce titre qu'ils sont mentionnés dans l'*Encyclopédie*. Les pères Thomas Compton (1591-1666), Jean Gerard (?-1637) et Christophe Maire (1697-1767), quant à eux, oeuvrèrent dans les collèges belges dédiés à la formation des catholiques anglais au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle. Quant aux deux jésuites polonais, les pères Michel Boym (1612-1659) et Jean-Eusèbe Nieremberg (1619-1670), le premier fut missionnaire en Chine et le second un érudit notoire dont les auteurs de l'*Encyclopédie* retinrent particulièrement les travaux portant sur l'histoire naturelle. Finalement, le père Boscovich de Raguse fut un scientifique reconnu qui travailla en collaboration avec le père Maire.

Le tableau général que nous venons de tracer paraît à première vue essentiellement centré sur l'Europe. Cela s'explique par notre classement basé sur la répartition géographique des jésuites selon leur lieu de naissance, essentiellement européen. Si la majorité de ces jésuites, ainsi que nous l'avons vu, demeure dans la même zone géographique qui les a vu naître, un certain nombre d'entre eux partent sillonner le monde au service de Dieu. L'*Encyclopédie* cite plusieurs d'entre eux, qui décident de quitter l'Europe pour bien souvent n'y jamais revenir. Au fil des pages du dictionnaire, on les retrouve en Russie, au Canada, en Louisiane, au Brésil, au Paraguay, au Pérou, en Grèce, en Turquie, en Égypte, en Éthiopie, au Liban, à Jérusalem, en Perse, en Inde, au Siam, dans l'archipel indonésien, aux îles Mariannes, aux Philippines, au Tonkin (Vietnam), au Japon et bien sûr en Chine. Ces hommes fourniront aux auteurs de l'*Encyclopédie* une quantité non négligeable d'informations sur le monde qui les entoure.

---

<sup>53</sup> Aujourd'hui Dubrovnik en Croatie. Moyennant le paiement d'un certain tribut aux Ottomans, malgré un déclin économique important consécutif au déplacement des réseaux marchands vers l'Atlantique et à un séisme majeur qui détruisit une bonne partie de la ville en 1667, la ville demeura indépendante jusqu'à l'arrivée des armées napoléoniennes.

<sup>54</sup> Il s'agit des pères Alexandre Briant (?-1581), Edmond Campion (1539-1581), Henri Garnett (1555-1608) et Edward Oldcorne (1561-1606). Les trois premiers furent canonisés en 1970.

### 3. Les jésuites de France

Nous avons passé en revue toutes les régions européennes qui ont vu naître les jésuites cités dans l'*Encyclopédie* sauf la plus importante quantitativement, la France. Fournissant, et de loin avec près de la moitié d'entre eux (49%), le contingent le plus important de membres de l'ordre mentionnés dans l'ouvrage encyclopédique, il convenait de lui donner une place particulière afin de l'examiner de manière plus détaillée. Après tout, sept des dix jésuites les plus cités dans l'*Encyclopédie* sont d'origine française<sup>55</sup>. L'importance des jésuites de France dans l'ouvrage encyclopédique s'explique évidemment par la nationalité française de la plupart des collaborateurs de l'ouvrage mais aussi tout simplement par l'accroissement de l'influence politique, culturelle et intellectuelle de ce royaume entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle. La Compagnie de Jésus s'est implantée fortement en France et elle y a prospéré jusqu'à sa suppression en 1762. Les premiers généraux de l'ordre s'inquiétèrent très vite des tendances autonomistes pouvant être créées par une indépendance trop grande des provinces. À cette époque, le problème concernait surtout l'Espagne mais il vint à se présenter en France également. Malgré les précautions prises pour prévenir le problème, leur stratégie n'eut pas tout le succès escompté. Les appartenances nationales demeurèrent fermement ancrées chez la plupart des membres de la Compagnie, le rôle politique joué par l'ordre ne pouvant qu'accentuer ce biais. Sous Louis XIV, les jésuites français furent en effet tout dévoués à la monarchie et on put même y retrouver certaines tendances gallicanes, ce qui n'est pas peu paradoxal pour un ordre au service direct de la papauté<sup>56</sup>.

Le tableau 5.5 montre l'accroissement du nombre de jésuites français cités dans l'*Encyclopédie* en fonction de l'époque pendant laquelle ils ont été les plus actifs. Si on n'en cite que huit pour la période 1540-1610, on remarque déjà une nette augmentation pour 1610-1661 (27, soit une augmentation de près de 70%) et une autre pour 1661-1715 (avec 57 jésuites, c'est plus de 50% d'augmentation). La période suivante, 1715-1762, voit

<sup>55</sup> Les pères Hardouin, Ménestrier, Daniel, Petau, Bouhours, Briet et Buffier. Consulter l'annexe C « Les principaux jésuites cités ».

<sup>56</sup> Boehmer, p. 100. Pierre Blet, « Jésuites gallicans au XVII<sup>e</sup> siècle? À propos de l'ouvrage du P. Guitton sur Père de La Chaize », *Archivum historicum Societatis Jesu*, 29 (1960), p. 55-84.

un léger recul du nombre de jésuites cités, ce qui s'explique par un nombre moindre de jésuites en général<sup>57</sup>. Ce recul est d'ailleurs relativement moins élevé pour la France (il est d'environ 20%, avec un passage de 57 à 46 jésuites) que le recul général du nombre de jésuites cités pour cette période, qui atteint près de 40% (on passe de 93 jésuites cités en tout pour 1661-1715 à 58 pour 1715-1762). On a vu dans les tableaux 4.1, 4.2, 4.3 et 4.4 que la part relative prise par les jésuites français sur le total des jésuites cités dans l'*Encyclopédie* augmente sans cesse, passant de 15% pour les jésuites de la période 1540-1610 à 80% pour la période 1715-1762.

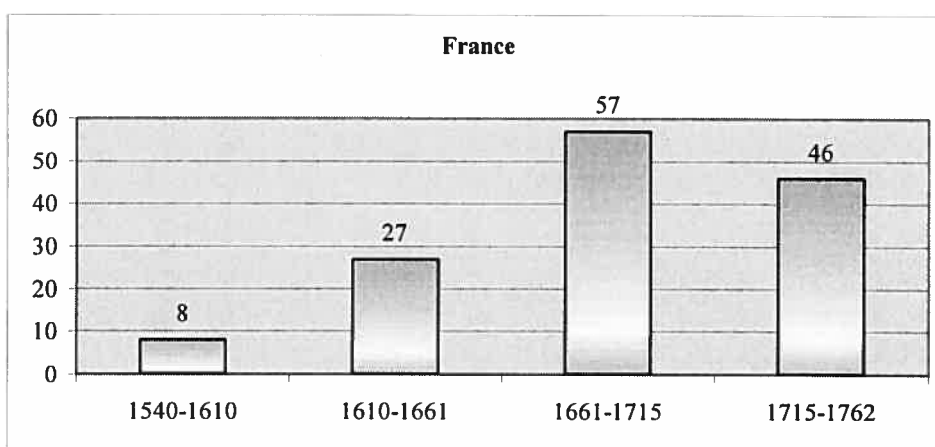


Tableau 5.5 *Distribution des jésuites de France cités dans l'Encyclopédie, selon leur période d'activité*

Le nombre important de jésuites cités provenant du royaume français (plus de 138) permet de dresser un tableau beaucoup plus fin de leurs origines et de leurs carrières. Choisisant de nous baser sur les divisions administratives formées par la Compagnie, nous avons donc divisé le territoire français en 5 provinces : la province d'Aquitaine, sur le littoral atlantique au sud de Nantes ; la province de Toulouse, qui couvre le Languedoc en remontant à l'intérieur des terres jusqu'à Clermont-Ferrand ; la province de Lyon, avec la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais mais aussi la Franche-Comté ; la province de Champagne, avec la Champagne proprement dite, une bonne partie de la Bourgogne, de la Lorraine et de l'Alsace ; la province de Paris, la plus importante, qui comprend en plus de l'Île-de-France, la Normandie, la Bretagne, la Touraine, le Maine, l'Anjou, l'Orléanais et le

<sup>57</sup> Voir le tableau 2.1 : Répartition des jésuites cités dans l'*Encyclopédie* selon leur période d'activité.

Berry. Tout comme nous avons examiné les jésuites européens cités dans l'*Encyclopédie* en s'aidant d'un cadre géographique composé des diverses régions européennes, ces divisions françaises nous serviront de guide dans la suite de notre analyse.

### 3.1. Distribution géographique et temporelle

Le tableau 7.1 donne un aperçu général de la distribution géographique et temporelle des jésuites français entre les diverses provinces. D'un coup d'œil, on constate une tendance à la hausse pour la plupart des provinces entre 1540 et 1762, avec un léger fléchissement pour la dernière période. Cela correspond à la tendance générale que l'on retrouvait exposée dans le tableau 4.0. L'autre constatation évidente est la nette prédominance de la province de Paris, surtout pour la période 1661-1762.

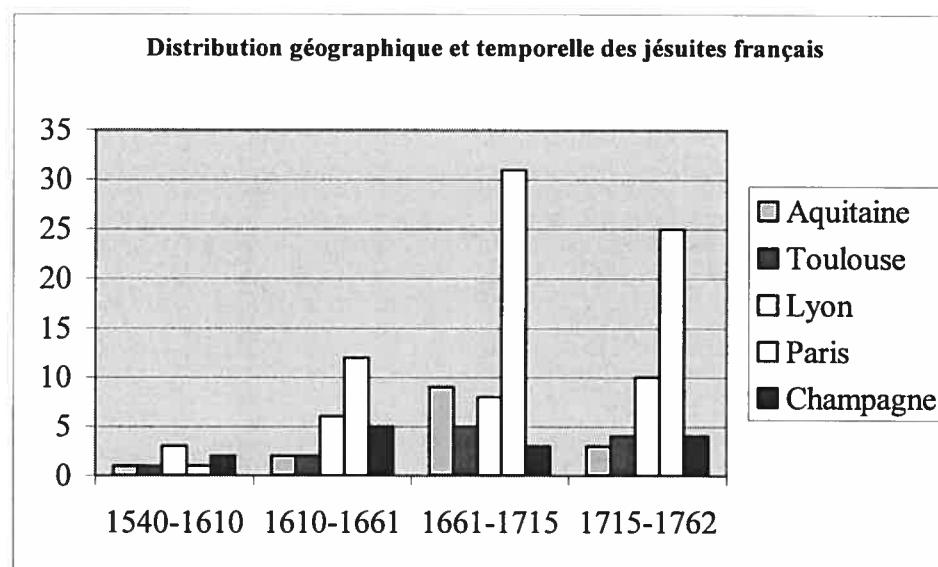


Tableau 6.1 *Distribution géographique et temporelle des jésuites français cités dans l'Encyclopédie*

Le tableau 7.2 nous le démontre encore plus clairement : sur l'ensemble des jésuites français cités dans l'*Encyclopédie*, c'est plus de la moitié (50%) qui provient de la province de Paris. La province de Lyon arrive en deuxième avec 20% suivie par celles d'Aquitaine, de Champagne et de Toulouse, à peu près *ex aequo* (11, 10 et 9% respectivement). D'une

période à l'autre, si on ne tient pas compte de l'époque 1540-1610<sup>58</sup> dont les faibles quantités (on ne mentionne que 8 jésuites au total) ne sont pas significatives, ces chiffres varient relativement peu. De 1610 à 1762, la province de Toulouse représente ainsi toujours entre 7 et 9% des jésuites mentionnés. La province de Lyon elle aussi varie assez peu, avec de 14 à 22% du total des jésuites français. La province de Paris, dominante, constitue toujours près de la moitié des mentions (entre 44 et 56% du total). Les mentions de jésuites provenant de la province de Champagne sont un peu plus irrégulières : si cette province compte pour près de 19% des jésuites français cités pour la période 1610-1661, cette valeur relative baisse considérablement pour la période suivante avec moins de 5%, pour ensuite remonter quelque peu et culminer à 9%. Finalement, les mentions concernant la province d'Aquitaine représentent 7% des jésuites français cités dans l'*Encyclopédie* et actifs dans la période 1610-1661, un pourcentage qui augmente ensuite de manière notable pour atteindre 16% des jésuites français actifs durant la période 1661-1715 cités dans l'*Encyclopédie* mais qui redescend finalement à 7% pour la période 1715-1762.

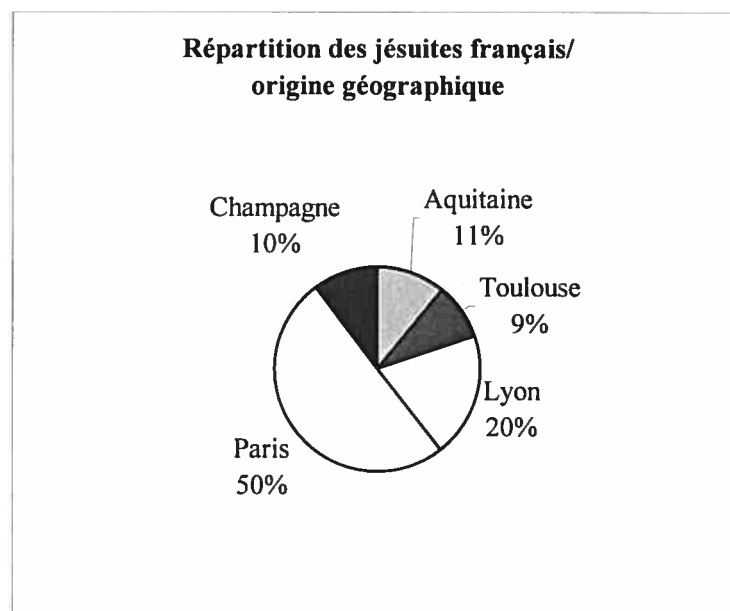


Tableau 6.2 *Répartition des jésuites français cités dans l'Encyclopédie, selon leur origine géographique*

<sup>58</sup> Qui correspond d'ailleurs approximativement à la période des Guerres de religion où il était plus difficile de publier.

Ces chiffres démontrent la prééminence du nord de la France comme berceau d'une majorité de jésuites français. À n'importe quelle époque, environ 60% des membres de la Compagnie cités dans l'*Encyclopédie* proviennent de la province de Paris ou de celle de Champagne et cela demeure vrai même si l'on s'en tient strictement à la fameuse ligne de démarcation culturelle Saint-Malo/Genève et que l'on retire du nombre des jésuites du nord ceux provenant de Bretagne, tout en y ajoutant ceux de Franche-Comté. Cette prééminence n'est cependant pas écrasante et le sud semble comporter d'important foyers de diffusion jésuite, principalement Lyon et, bien qu'à un moindre degré, la région bordelaise. Pour le nord, les principaux centres sont bien évidemment Paris, la vallée de la Loire entre Orléans et Tours, Bourges, Rouen à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et de manière plus modeste, Quimper. On remarquera que pour le nord de la France, tous ces groupes proviennent de la province de Paris, la Champagne ne comportant pas de grands centres majeurs de jésuites cités dans l'*Encyclopédie*.

Cette province de Paris est évidemment très grande. On pourrait croire de prime abord qu'à l'intérieur de ce territoire, des centres régionaux se seraient créés : on sait déjà que Quimper en Bretagne, Rouen en Normandie, Tours en Touraine et Bourges dans le Berry ont donné naissance à une moindre quantité de membres de la Compagnie cités dans l'*Encyclopédie* que l'a fait Paris mais tout de même importante.

Une étude rapide de la carrière de ces jésuites compromet cependant cette première analyse. Si les jeunes jésuites entrent souvent au noviciat près de leur lieu de naissance, c'est à Paris qu'ils vont très majoritairement faire carrière et terminer leurs jours, le grand collège de La Flèche près d'Angers constituant une alternative minoritaire à cette fin de carrière. À l'exception des missionnaires<sup>59</sup>, le seul Breton à ne pas décéder à Paris est le père Yves André (1675-1764), qui fit carrière et mourut à Caen. Quant aux Normands, on n'en trouve que trois dans cette situation : les pères Georges Fournier (1595-1652), Pierre Joseph de Grainville (1642-1730) et Michel Le Tellier (1643-1719). Ce dernier mourut d'ailleurs en disgrâce à La Flèche mais passa l'essentiel de sa carrière à Paris. Il semble donc logique de considérer l'ensemble de la province de Paris dans son ensemble, les

---

<sup>59</sup> Les pères Julien Placide Hervieu (1671-1746) et Pierre d'Incarville (1706-1757).

centres régionaux ne servant apparemment que de relais dans une carrière menant inexorablement vers la capitale du royaume. Par ailleurs, notons que cette capitale attire également un certain nombre de jésuites d'autres provinces. Ils ne représentent pas la majorité, la plupart des religieux (à l'exception notable des missionnaires, rappelons-le) faisant carrière dans leur propre province mais on remarque tout de même une certaine tendance en ce sens<sup>60</sup>. Cette tendance semble par ailleurs en recul pour la période 1715-1762, seul le père Louis-Bertrand Castel de la province de Toulouse décidant de venir faire carrière à Paris. Peut-être cela suggère-t-il que les réseaux de communication et les centres régionaux se sont suffisamment développés pour que le déplacement vers Paris ne paraisse plus comme une étape aussi indispensable dans la réussite d'une carrière académique... Ou peut-être ne s'agit-il que d'une simple coïncidence, les travaux de Kafker sur la localisation des principaux collaborateurs encyclopédiques démontrant plutôt la persistance de l'ancien modèle avec Paris comme centre incontournable. Kafker démontre en effet qu'on obtient une carte assez éclatée lorsqu'on comptabilise les divers lieux de naissance des auteurs de l'*Encyclopédie* mais que si l'on choisit plutôt d'y indiquer leur lieu de résidence au moment où leur premier article est publié, on constate un regroupement très intense (plus de 60%) à Paris et dans ses environs immédiats (Versailles)<sup>61</sup>.

Rappelons qu'il n'est pas question ici de tenter de définir ce qu'est une carrière jésuite typique. Les centres régionaux jésuites ont en effet pu être extrêmement actifs à un niveau local sans que cela se reflète clairement dans un ouvrage savant tel que l'*Encyclopédie*, qui ne s'occupe de citer que les noms les plus célèbres. Ce qui ressort de cette analyse, ce sont certaines caractéristiques (origine, époque à laquelle ils ont vécu, fonctions) des jésuites présents dans l'écriture d'un groupe d'hommes de lettres français appartenant à une certaine élite intellectuelle entre 1750 et 1765. Ce choix est nécessairement partial et privilégie les membres de la Compagnie qui, pour une raison ou

---

<sup>60</sup> Parmi les pères décédés à Paris et provenant d'une autre province, on peut mentionner les pères François Annat (1590-1670), Louis-Bertrand Castel (1688-1757), Nicolas Caussin (1583-1651), Pierre-François Chifflet (1592-1682), Pierre Coton (1564-1626), François d'Aix de la Chaize (1624-1709), Fronton du Duc (1558-1624), Jean Ferrier (1614-1674), Louis Maimbourg (1610-1686), Claude-François Ménéstrier (1631-1705), Ignace Gaston Pardies (1636-1673), Antoine Sirmond (1591-1643) et Jacques Sirmond (1559-1651). On remarque dans ce contingent la présence de plusieurs confesseurs royaux.

<sup>61</sup> Frank A. Kafker, *The Encyclopedists as a group: a collective biography of the authors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 19-25.



une autre, ont réussi à atteindre une certaine reconnaissance sociale et intellectuelle, bien plus que tout ceux, les plus nombreux, qui ont œuvré plus discrètement dans l'ombre de ces grands noms. Les 137 jésuites français cités dans l'*Encyclopédie* ne représentent évidemment qu'une infime partie des religieux de la Compagnie de Jésus sous l'Ancien Régime : Bernard Plongeron estime qu'ils étaient plus de 2000 en France seulement au moment de leur suppression<sup>62</sup>. Sur les 262 ans d'existence de la Compagnie, le nombre que nous citons ne peut donc que représenter une proportion très faible de l'ensemble des membres de la Compagnie de Jésus. L'accent est donc mis ici sur ceux qui se sont particulièrement distingués et qui ont ainsi été choisis par les encyclopédistes. Le portrait que nous dressons à partir de cette étude prosopographique reflète donc une image très particulière de la Compagnie de Jésus.

### 3.2. *Les sous-groupes les plus importants*

Comme nous l'avons fait pour les jésuites provenant d'autres régions européennes, nous chercherons ici à délimiter des groupes cohérents de jésuites français. Les religieux français cités dans l'*Encyclopédie* ont parfois eu un parcours assez varié, tel le père François-Xavier de Charlevoix qui, après avoir enseigné pendant quelques années en Nouvelle-France, fut au collège Louis-le-Grand le préfet de Voltaire, parcourut ensuite le continent américain en mission royale, écrivit un ouvrage de piété, revint à Paris collaborer à l'équipe des *Mémoires de Trévoux* et travailler à de grosses sommes géographiques et historiques sur les pays de mission.

Le parcours de chaque individu demeure bien sûr unique et il peut être réducteur de l'enfermer à l'intérieur d'une seule catégorie, mais un certain nombre de « groupes professionnels » se détachent néanmoins. Le premier, le plus évident, est celui des missionnaires, qu'on peut cependant diviser en plusieurs groupes selon leurs origines, comme nous le verrons. Le second est celui des hommes qui ont joué un rôle politique, essentiellement les confesseurs royaux. Ils sont suffisamment nombreux à être cités pour

---

<sup>62</sup> Bernard Plongeron, «Du 'fanatisme' de l'Europe catholique : la suppression des jésuites», dans *l'Histoire du Christianisme des origines à nos jours*. Tome X, Les défis de la modernité (1750-1840), Desclée, 1997, p. 179-180.

qu'on puisse les considérer comme un ensemble particulier. La troisième catégorie est celle des hommes de science, mathématiciens, astronomes et physiciens en tout genre. Cette catégorie est déjà plus difficile à cerner, l'activité scientifique n'étant à l'époque que très partiellement dégagée de l'ensemble des études comprises dans l'humanisme classique. La quatrième catégorie décelée est la moins précise : il s'agit de celle de ces érudits humanistes qui se sont illustrés dans d'autres domaines que les sciences dites « pures », soit en philosophie, dans les sciences historiques ou dans cette catégorie très générale que l'on peut dénommer « belles-lettres ». C'est un domaine vaste tendant à l'éclatement mais que le classicisme prôné par les jésuites retient encore péniblement (et peut-être de plus en plus artificiellement) dans un certain cadre unitaire. Les *Mémoires de Trévoux* en sont probablement un des meilleurs exemples, périodique à la fois classique et moderne, illustrant une période de transition dans l'histoire de la pensée occidentale<sup>63</sup>.

### 3.3.1. Les missionnaires

En fonction principalement de leur origine géographique et de l'époque à laquelle ils furent actifs, il est possible de discerner plusieurs groupes particuliers de missionnaires français. Ces groupes ne représentent pas la totalité des missionnaires français cités dans l'*Encyclopédie*. On retrouve en effet quelques cas isolés. Notons par ailleurs qu'on ne retrouve cités dans l'*Encyclopédie* aucun missionnaire français ayant œuvré avant la période 1661-1715 : il n'est ainsi aucunement mention du rôle des jésuites dans les tentatives de colonisation françaises en Amérique au cours de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, pourtant largement documentées par les *Relations* de la Nouvelle France et bien diffusées en France<sup>64</sup>. La période du règne personnel de Louis XIV (1661-1715) semble plutôt être la plus fertile en missionnaires cités dans l'*Encyclopédie*, ce qui peut s'expliquer par la politique internationale du grand roi : ses ambassades au Siam, les savants qu'il envoie en Chine, ses efforts de développements coloniaux en Amérique et en Inde favorisent largement l'essor d'un mouvement missionnaire.

<sup>63</sup> Jean Ehrard et Jacques Roger, « Deux périodiques français du XVIII<sup>e</sup> siècle : le 'Journal des Savants' et les 'Mémoires de Trévoux'. Essai d'une étude quantitative » dans *Livre et société dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris/La Haye, Mouton et Co., 1965, p. 33-59.

<sup>64</sup> Pouliot, Léon. *Etude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle France*, Desclée de Brouwer, 1940.

Le premier contingent identifié à l'aide de l'étude prosopographique provient de la province d'Aquitaine et est actif durant cette même période 1661-1715. Il explique d'ailleurs à lui seul l'augmentation du nombre de jésuites cités provenant de cette province à l'époque du Roi Soleil, ainsi que nous avons pu le dénoter auparavant (voir le tableau 6.1). On compte en effet dans ce groupe huit missionnaires, ce qui représente plus de 50% du nombre total de jésuites de la province d'Aquitaine cités dans l'*Encyclopédie*, toutes époques confondues<sup>65</sup>. On peut presque y ajouter le père Joseph François Lafitau, qui appartient pourtant à la période suivante, sa première mission en Iroquoisie ayant eu lieu entre 1712 et 1717. À l'exception de ce même père Lafitau qui missionna au Canada et du père Jacques Paul Babin qu'on retrouve en Grèce, tous les autres religieux furent affectés aux missions orientales et en particulier à celles de l'Inde<sup>66</sup>. Les informations tirées des récits de ces missionnaires sont généralement rapportées par les collaborateurs de l'*Encyclopédie* de manière objective, sans critiques particulières, témoignant ainsi de leur appréciation quant à la validité des observations émises. Dans l'article « Sauvages », on affirme ainsi assez platement, et sans rien ajouter : « Le P. de Charlevoix a traité fort-aulong des moeurs et coutumes des sauvages du Canada dans son journal d'un voyage d'Amérique, dont nous avons fait usage dans plusieurs articles de ce Dictionnaire<sup>67</sup>. »

La seule exception concerne le chevalier de Jaucourt qui semble ne pas apprécier le père Le Comte et ses *Nouveaux Mémoires sur l'Etat présent de la Chine*. Sur les 11 références qu'il fait à ces *Mémoires*, Jaucourt se permet à au moins cinq reprises d'émettre des doutes sur la crédibilité de son informateur. À propos d'un festival chinois décrit par le père Louis-Daniel Le Comte, Jaucourt affirme ainsi catégoriquement : « Nos missionnaires donnent pour la plûpart des descriptions si merveilleuses de cette fête chinoise, qu'elles

<sup>65</sup> Ce sont les pères Philippe Avril (1654-1698), Jacques Paul Babin (1654-1699), Jean Venant Bouchet (1655-1732), Louis-Daniel Le Comte (1655-1728), Pierre Martin (1665-1716), Alexis Mazeret (1672-1721), Guy Tachard (1651-1712) et Joseph Tissanier (1618-1688).

<sup>66</sup> Les pères Bouchet, Martin, Mazeret et Tachard (après un passage au Siam) oeuvrèrent surtout en Inde alors que les pères Le Comte et Tissanier (après un passage au Tonkin) séjournèrent en Chine. Le père Avril était également dédié aux missions chinoises mais ses tentatives pour s'y rendre par l'intérieur du continent se révélèrent infructueuses et il mourut en mer en tentant de rejoindre son poste.

<sup>67</sup> *EDR*, article « Sauvages » (anonyme) [XIV.3934]

sont hors de toute vraisemblance<sup>68</sup> ». Notons qu'il lui arrive néanmoins à plusieurs reprises de renvoyer ses lecteurs à l'ouvrage du jésuite, probablement en l'absence de meilleurs sources d'informations.

Le deuxième groupe de missionnaires que nous avons cerné est également actif à la même époque (1661-1715) mais provient de la province de Paris. Il est cependant plus restreint que le groupe des Aquitains, avec seulement quatre jésuites : les pères Claude-Antoine Barbier (1677-1723), Joachim Bouvet (1656-1730), Gabriel Marest (1662-1714) et Michel Nau (1633-1683). La destination où les mène leur apostolat est également plus variée : le père Barbier sillonna l'Inde, le père Bouvet se retrouvera en Chine, le père Marest explorera le cœur du continent nord-américain parmi les tribus des Illinois alors que le père Nau voyagera à travers la Terre Sainte. Le chevalier de Jaucourt se servira à plusieurs reprises (plus de 13 fois) du récit de voyage de ce dernier.

C'est de la province de Lyon que provient le troisième et dernier groupe que distingue le choix référentiel des encyclopédistes. Actifs au XVIII<sup>e</sup> siècle (1715-1762), quatre de ces missionnaires s'illustrèrent en Orient, principalement en Chine, le cinquième ayant œuvré en terre égyptienne<sup>69</sup>. Ils forment plus de la moitié des jésuites de la province de Lyon cités dans l'*Encyclopédie* pour cette période, soit cinq sur dix, ce qui, en se basant sur les jésuites choisis par les encyclopédistes, semble établir cette province comme centre missionnaire de la Compagnie de Jésus le plus important de son époque en France. Elle remplacerait ainsi l'Aquitaine qui avait joué un rôle similaire dans la période précédente. Cette particularité de la province de Lyon semble se confirmer si on ajoute aux missionnaires cités la présence de deux autres jésuites ayant œuvré dans des domaines connexes, les pères Antoine de Laval (1664-1728) et Esprit Pézenas (1692-1776)<sup>70</sup>. Les deux poursuivirent des études astronomiques et occupèrent des chaires d'hydrographie, qui

<sup>68</sup> EDR, article « Lanternes, fêtes des » (De Jaucourt) [IX.1269].

<sup>69</sup> On retrouve le père Louis-Noël de Bourzes (?-1735) en Inde, les pères François-Xavier Dentrecolles (1663-1741), Pierre Jartoux (1669-1730) et Dominique Parennin (1665-1741) en Chine et le père Claude Sicard (1677-1727) en Égypte.

<sup>70</sup> On pourrait peut-être aussi y ajouter le père Louis Lagrange (1711-1783), astronome, qui ne semble cependant pas avoir exercé dans une chaire d'hydrographie.

consistaient à former les officiers de marine à leur métier<sup>71</sup>. En 1720, le père Laval effectua même un voyage en Louisiane afin de procéder à diverses observations physiques, astronomiques et géographiques. Il est vrai qu'il faut peut-être faire une distinction entre les mathématiciens jésuites envoyés en Chine pour qui la science est un moyen utile à la conversion et ces scientifiques qui semblent parfois être devenus religieux pour accéder aux ressources pédagogiques et expérimentales mises à la disposition des membres de la Compagnie<sup>72</sup>. Sans remettre en doute la sincérité de la foi du père Laval, il est néanmoins significatif qu'il s'exprime en ces termes pour justifier la publication d'un de ses ouvrages mathématiques :

Aussi les gens de notre Profession ne se donnent-ils pas pour Ascétiques. Leurs livres auroient sans doute plus de débit, s'ils étoient faits pour les personnes devotes, mais malheureusement cela ne se peut. Et puis il y a déjà tant de livres de devotion : il en faut bien aussi qui puissent être utiles à la vie civile, aux Arts et aux Sciences naturelles<sup>73</sup>.

Aquitains et Parisiens du règne de Louis XIV ou Lyonnais du siècle des Lumières, les missionnaires français représentent une source importante d'information pour les auteurs de l'*Encyclopédie*, qui ont parfois trouvé parmi ces savants curieux des informateurs avisés et respectés malgré leurs vocations d'abord et avant tout religieuses et quelques erreurs occasionnelles. Pour une relation dont les détails « sont fautifs, ou pour mieux dire, pleins d'erreurs<sup>74</sup> », on en retrouve une autre qui offre une « description plus exacte que celle des écrivains qui l'ont précédé<sup>75</sup> ». La majorité des citations de missionnaires ne sont cependant commentées ni positivement, ni négativement. Les encyclopédistes se contentent de mentionner les faits rapportés, témoignant ainsi d'une certaine confiance à leur égard. Ceci confirme la dichotomie qui existe entre la manière négative dont la Compagnie de Jésus est considérée dans l'*Encyclopédie* et l'acceptation qu'on y retrouve des individus jésuites.

<sup>71</sup> Roger Chartier, Dominique Julia et Marie-Madeleine Compère. *L'éducation en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Société d'enseignement supérieur, 1976, p. 227-229.

<sup>72</sup> C'est également ce que remarque Jean-Louis Quantin, « Ordres religieux » dans Michel Blay et Robert Halleux, dir. *La science classique, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p. 133.

<sup>73</sup> Antoine de Laval, « Recueil de divers voyages faits à la Sainte Baume, au Pilon du Roi, au Mont Ventoux, au Cap Sicier, sur la Côte de la basse Provence, pour la correction de la Carte de la Côte de Provence depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à Monaco » dans *Voyage de la Louisiane fait par ordre du Roy en l'année mil sept cent vingt : dans lequel sont traitées diverses matières de physique, astronomie, géographie et marine*, Paris, 1728, p. 3.

<sup>74</sup> EDR, article « Gins-eng » (De Jaucourt) [VII.2006].

<sup>75</sup> EDR, article « Euripe, l' » (De Jaucourt) [VI.471].

### 3.3.2. Les hommes politiques

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'importance du rôle politique joué par la Compagnie de Jésus est un lieu commun pleinement accepté. Dans l'article « Jésuite », Diderot l'affirme d'ailleurs sans équivoque :

Il n'y a qu'un moment que les Jésuites remplissoient les palais de nos rois ; [...] il n'y a qu'un moment que la religion les avoit portés à la confiance la plus intime du monarque, de sa femme et de ses enfans ; moins protégés que protecteurs de notre clergé, ils étoient l'ame de ce grand corps. Que ne se croyoient-ils pas<sup>76</sup> ?

Le « jésuite de cour » instauré par Henri IV pour exercer une meilleure surveillance de l'ordre est passé dans les mœurs : de 1604 à 1764, les confesseurs royaux des Bourbons de France sont systématiquement issus de la Société de Jésus<sup>77</sup>. S'il ne semble pas vraiment possible de les voir en tant qu'animateurs principaux d'un « parti dévot » cohérent et organisé, il n'en reste pas moins que les jésuites ont toujours jouis d'appuis très marqués à la Cour et dans l'entourage royal. On sait qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, ils eurent les faveurs de la Reine et du Dauphin même s'il est difficile d'évaluer avec certitude l'influence qu'une telle protection pouvait leur donner à Versailles.

En effet, une étude systématique du rôle et des pouvoirs politiques exercés par la Compagnie reste entièrement à faire. Bien sûr, le rôle de confesseur royal permettait d'approcher le roi de manière privilégiée et d'éventuellement peser sur sa conscience pour le faire agir. Le poste demeurait cependant précaire. Une opposition trop forte aux décisions royales pouvait mener au renvoi et l'on connaît de nombreux exemples où les rois refusèrent de plier aux conseils de leurs confesseurs<sup>78</sup>. L'influence jésuite à la cour est par ailleurs certainement plus importante que ce que laisseraient supposer les pouvoirs procurés par le seul poste de confesseur. La Compagnie de Jésus possédait probablement d'influence non négligeable, sans qu'on sache vraiment en quoi il consistait. Puisqu'il ne s'agit pas d'un pouvoir direct et officiel, il est particulièrement difficile d'évaluer, d'autant plus que

<sup>76</sup> *EDR*, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403]

<sup>77</sup> La seule exception est Claude de Fleury qui gouverna la conscience du jeune Louis XV sous la Régence, de 1716 à 1722.

<sup>78</sup> On connaît le peu de succès qu'eurent les confesseurs de Louis XV dans leur lutte contre les maîtresses royales et l'inimitié de Mme de Pompadour et par extension de son protégé Choiseul qui en découla.

les adversaires des jésuites ont souvent tendance à le surestimer. Ainsi en 1752 et 1753, le marquis d'Argenson n'hésite pas à attribuer « aux jésuites » sa propre défaveur à la cour, les censures imposées aux philosophes, les problèmes du gouvernement avec les Parlements, l'incendie du palais épiscopal de Luçon et même l'empoisonnement de l'archevêque de Tours<sup>79</sup>. L'étendue précise des capacités politiques des jésuites reste donc encore à définir plus précisément, de même que les mécanismes à l'aide desquels elles s'expriment.

Lorsque les auteurs de l'*Encyclopédie* veulent faire allusion à cette influence, ils se contentent habituellement de généralités imprécises : les accusations trop directes sont en effet dangereuses. La position reconnue des confesseurs royaux rend cependant possible la divulgation de leur nom. On remarque cependant qu'aucun des confesseurs royaux de Louis XV n'est nommé<sup>80</sup>. Les mentionner pouvait en effet se révéler dangereux puisque cela pouvait facilement équivaloir à commenter les politiques et attitudes du roi lui-même. Seuls sont cités ceux d'Henri III avec le père Edmond Auger (1530-1591), d'Henri IV avec le père Pierre Coton (1564-1626), de Louis XIII avec les pères Nicolas Caussin (1583-1651) et Jacques Sirmond (1559-1651) et surtout de Louis XIV, avec les pères François Annat (1590-1670), Jean Ferrier (1614-1674), François d'Aix de La Chaize (1624-1709) et Michel Le Tellier (1643-1719). Personnages historiques, ils bénéficient tous à l'exception des pères Auger et La Chaize d'une courte notice biographique telle que Jaucourt a l'habitude d'en faire dans les articles portant sur la ville où ils sont nés. Il y fait mention de leurs œuvres écrites, insistant cependant particulièrement dans le cas des confesseurs de Louis XIV sur leurs pamphlets anti-jansénistes. Le silence qui plane sur les pères Arnoux, Séguiran, Suffren, Mailland, Gourdon, Dinet et Paulin, confesseurs de Louis XIII et Louis XIV, s'explique en bonne partie par la courte durée de leur travail et par le peu d'influence directe qu'ils semblent avoir exercée sur leur royal pénitent.

---

<sup>79</sup> D'Argenson, *Mémoires et journal inédit de Mr. le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères sous Louis XV*. Publiés et annotés par M. le marquis d'Argenson, Nendeln/Liechtenstein, Kraus Reprint, 1979 [1858], p. 115-16, 122, 131 et 154.

<sup>80</sup> Il s'agit des pères Claude Bertrand de Lignières de 1722 à 1743, Sylvain Peyrusseau de 1743 à 1753 et Philippe Onuphre Desmaretz de 1753 à 1764.

Si les pères Coton, Sirmond, Caussin, La Chaize et Ferrier bénéficient d'un traitement plutôt positif, les pères Annat et Le Tellier (ce dernier surtout) sont jugés beaucoup plus négativement. Du père Sirmond, on dit ainsi qu'il « ...étoit l'un des plus érudits et des plus aimables hommes de son siècle » et qu'il ne « donna jamais à personne le moindre sujet de plainte<sup>81</sup>. » Le père La Chaize est décrit comme étant « confesseur du roi, homme doux, avec qui les voies de conciliation étoient toujours ouvertes<sup>82</sup> ». À l'opposé, De Jaucourt affirme à propos du père Le Tellier, citant ainsi Voltaire, qu'il était un « homme sombre, ardent, inflexible, cachant ses violences sous un flegme apparent » et qu'en tant que confesseur du roi, il fit « tout le mal qu'il pouvoit faire dans cette place, où il est trop aisé d'inspirer ce qu'on veut, et de perdre qui l'on hait<sup>83</sup>. » Quant au père Annat, ses « nombreux écrits polémiques sont morts avec [lui]<sup>84</sup>. » Comme on peut le constater, les remarques faites au sujet des confesseurs royaux sont généralement très courtes. Il n'existe pas dans l'*Encyclopédie* de longs développements critiques consacrés à ces religieux, à l'exception du père Le Tellier dont l'histoire est liée de près aux troubles engendrés par la constitution Unigenitus. Les encyclopédistes se contentent généralement de mentionner l'existence de ces acteurs historiques. Alors que le rôle politique de la Compagnie est généralement considéré dans l'*Encyclopédie* de manière assez négative, puisqu'on fait surtout référence aux complots et aux tentatives d'assassinat des rois, les individus jésuites qui sont cités et qui ont joué un rôle politique ne sont pas particulièrement critiqués, à l'exception notable du père Le Tellier. Une différence de traitement semble donc exister assez clairement.

### 3.3.3. Les scientifiques

On a longtemps affirmé que le conservatisme des jésuites les avait empêché de contribuer notablement à la constitution ou à la diffusion des sciences classiques<sup>85</sup>. On en tenait comme preuve l'opposition initiale de plusieurs des membres de la Compagnie aux doctrines galiléennes puis, plus tard, au cartésianisme. Or, les études menées depuis une

<sup>81</sup> *EDR*, article « Riom » (De Jaucourt) [XIV.1755].

<sup>82</sup> *EDR*, article « Unigenitus, constitution » (De Jaucourt) [XVII.1322].

<sup>83</sup> *EDR*, article « Unigenitus, constitution » (De Jaucourt) [XVII.1322].

<sup>84</sup> *EDR*, article « Rodez » (De Jaucourt) [XIV.1931].

<sup>85</sup> Luce Giard, « Jésuites » dans Blay et Halleux, dir. *La science classique...*, p. 69.



cinquantaine d'années donnent un tout autre portrait. On a ainsi constaté que du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'enseignement des sciences dans les collèges a connu une importante progression. Matière tout d'abord marginale, cantonnée à la philosophie, elle prit de l'expansion avec la création de chaires de mathématiques, d'hydrographie et de physique. Les établissements jésuites furent particulièrement réceptifs à cette évolution et devinrent donc souvent des foyers scientifiques largement ouverts aux débats du temps<sup>86</sup>. Les défenseurs et adversaires des nouvelles théories scientifiques s'y côtoyaient avec plus ou moins de liberté selon le lieu, l'époque et la personnalité des supérieurs. On y enseignait les mathématiques pures (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie) mais aussi les sciences appliquées ou mixtes (géométrie pratique, mécanique, hydrostatique, astronomie sphérique, gnomonique, optique, fortifications, etc.), en prônant l'utilisation du français comme langue d'enseignement afin de rendre la matière plus aisément compréhensible<sup>87</sup>. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle déjà, confirmant l'importance prise par les sciences chez les jésuites, le minime Jean François écrivait à son confrère Marin Mersenne : « Nous avons peu des grands esprits pour le grand nombre qui sont chez les Pères jésuites<sup>88</sup>. » Rappelons que ce même Mersenne avait lui-même été élève dans un des collèges de la Compagnie, ainsi que Descartes et Fontenelle, pour n'en nommer que quelques-uns.

On ne doit donc pas s'étonner de retrouver plusieurs scientifiques jésuites cités dans l'*Encyclopédie*. À côté d'un fort contingent italien et allemand concentré autour du Collegio Romano, les Français forment un groupe tout à fait respectable d'auteurs cités dans l'*Encyclopédie*, avec 14 noms différents. Tous ont été pendant au moins un moment dans leur carrière professeur de mathématiques. Quatre ont surtout œuvré entre 1610 et 1661<sup>89</sup>, cinq entre 1661 et 1715<sup>90</sup> et cinq autres sont à peu près contemporains des auteurs

<sup>86</sup> Chartier, Julia et Compère, *L'éducation en France...*, p. 199-202.

<sup>87</sup> François de Dainville, « L'enseignement scientifique dans les collèges de jésuites au XVIII<sup>e</sup> siècle » dans *L'éducation des jésuites (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 378-387 ; Dainville, « L'enseignement des mathématiques dans les collèges jésuites de France du seizième au dix-huitième siècle » dans *L'éducation des jésuites...*, p. 323-325.

<sup>88</sup> Quantin, « Ordres religieux »..., p. 131.

<sup>89</sup> Les pères Jacques de Billy (1602-1679), Pierre Bourdin (1595-1653), Jean François (1582-1668) et George Fournier (1595-1652).

<sup>90</sup> Les pères Claude François Milliet de Chales (1621-1678), Honoré Fabri (1607-1688), Thomas Gouye (1650-1725), Paul Hoste (1652-1700) et Ignace Gaston Pardies (1636-1673).

de l'*Encyclopédie*<sup>91</sup>. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les plus grands scientifiques se retrouvent dans le nord de la France, le collège de La Flèche semblant être un centre important : trois des quatre jésuites cités y ont enseigné. Si l'importance du nord persiste tout au long du siècle, Paris remplaçant cependant La Flèche comme centre privilégié, on voit aussi poindre des carrières fructueuses menées en région et plus particulièrement dans le sud. On retrouve ainsi à Lyon, Marseille ou Toulon les pères Paul Hoste, Claude François Milliet de Chales et Honoré Fabri.

La fondation des académies et la multiplication des chaires d'hydrographie subventionnées par Louis XIV<sup>92</sup> n'est certainement pas étrangère à ces changements puisque la marine et l'hydrographie occupent déjà une part importante des travaux des hommes de science de cette époque. Cette tendance générale ne fera que s'accroître par la suite : pour la période 1715-1762, la France du sud s'affiche désormais comme un foyer scientifique très actif<sup>93</sup>. Ainsi, si le père Castel devient un acteur reconnu du paysage intellectuel parisien, il n'est pas inutile de rappeler son origine montpelliéraine et ses débuts de carrière au collège de Toulouse. Le père Antoine Cavallery, natif de Bayonne, navigua entre sa ville natale, Cahors et Toulouse alors que Marseille et Toulon représentèrent des centres scientifiques importants pour les pères Louis Lagrange, Antoine de Laval et Esprit Pézenas. Le père Lagrange dirigea d'ailleurs les destinées de l'observatoire de Marseille et est regardé très positivement par les encyclopédistes. L'auteur anonyme d'un article sur les satellites de Vénus affirme ainsi : « Son expérience reconnue et son exactitude dans les observations, rendent précieuses celles que nous allons rapporter<sup>94</sup>. »

L'hydrographie, la météorologie et l'astronomie sont les principales disciplines pratiquées par ces auteurs jésuites, toutes tournées vers le domaine de la marine. Parmi ces spécialistes, mentionnons le père de Laval qui effectuera un voyage nautique jusqu'en

<sup>91</sup> Les pères Antoine Cavallery (1698-1765), Louis Bertrand Castel (1688-1757), Louis Lagrange (1711-1783), Antoine de Laval (1664-1728) et Esprit Pézenas (1692-1776).

<sup>92</sup> Chartier, Julia et Compère, *L'éducation en France...*, p. 199-202 ; Dainville, « L'enseignement des mathématiques... », p. 326-329 ; Dainville, « L'enseignement scientifique dans les collèges... », p. 355-358 ; F. Russo, « L'hydrographie en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Écoles et ouvrages d'enseignement » dans R. Taton, dir. *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hermann, 1964.

<sup>93</sup> François de Dainville, « Foyers de culture scientifique dans la France méditerranéenne du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle », *L'éducation des jésuites...*, p. 311-322.

<sup>94</sup> *EDR*, article « Vénus, satellites [*sic*] de Vénus » (anonyme) [XVII.3138].

Louisiane afin de recueillir des données scientifiques et le père Pézenas, auteur d'observations astronomiques publiées dans les *Mémoires de Trévoux* et de plusieurs manuels de pilotage. L'image du scientifique jésuite français peut donc se préciser en celle d'un savant professeur d'hydrologie ou d'astronomie...

### 3.3.4. Les hommes de lettres

Si l'enseignement prodigué dans les collèges jésuites ne négligeait pas les sciences pures et appliquées, il est vrai que la formation humaniste qu'on y prodiguait favorisait particulièrement l'épanouissement des hommes de lettres. L'importance indiscutable qu'on y accordait à la langue encouragea certainement l'éclosion de plusieurs carrières axées autour de la rhétorique, de la littérature, de la poésie et de l'histoire : les érudits jésuites français exprimèrent leurs talents dans de nombreux domaines. C'est d'abord Lyon qui se présente comme un vigoureux centre intellectuel jésuite tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle. On y retrouve quelques historiens comme les pères Jacques Gauthier (1583-1636) et Théophile Raynaud (1587-1663), « l'un des fameux jésuites du xvij<sup>e</sup> siècle<sup>95</sup> », des spécialistes du langage tels que le père François Pomey (1618-1673) et le père Joseph Joubert (1640-1719), auteur d'un dictionnaire français/latin qui connut un grand succès, au moins un poète, le père Pierre-Just Sautel (1613-1662), et un certain nombre d'autres érudits. Il est intéressant de constater que l'*Encyclopédie* cite plusieurs travaux de jésuites lyonnais concernant la science héraldique. Il est bien sûr question du célèbre père Claude François Ménestrier (1631-1705), auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur le sujet<sup>96</sup>, mais aussi des pères Jean Ferrand (1586-1672), Philibert Monet (1569-1643) et George Étienne Rousselet (1583-1634).

L'importance de Lyon pour plusieurs des jésuites cités dans l'*Encyclopédie* ne fait aucun doute mais il existe un bon nombre de religieux qui quittèrent cette province ou le sud de la France pour faire carrière à Paris<sup>97</sup>. Si Lyon, célébrée par le père Ménestrier dans

<sup>95</sup> *EDR*, article « Sospello » (De Jaucourt) [XV.1713].

<sup>96</sup> Il faisait également autorité à propos des ballets et de l'organisation de festivités.

<sup>97</sup> Citons le père François Vavasseur (1605-1681) réputé pour sa poésie, le père Pierre-François Chifflet (1592-1682), historien réputé qui devint médaillier du roi et les Sirmond, Jacques (1559-1651) et son neveu

une *Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon* (Lyon, 1696) brilla de tous ses feux comme centre intellectuel jésuite tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, la liste dressée des auteurs jésuites cités dans l'*Encyclopédie* laisse entendre qu'elle s'est retirée à l'orée de l'époque des Lumières pour laisser toute la gloire à Paris.

Il est vrai que la capitale du royaume français jouait déjà un rôle important pour la Compagnie de Jésus dès ses origines. N'est-ce pas à Paris qu'Ignace rencontra ses premiers compagnons ? N'est-ce pas sur les pentes de Montmartre que l'on peut retracer les tous débuts de l'ordre religieux, un beau jour de 1534 ? Une première implantation avec la fondation du collège de Clermont, où de prestigieux théologiens comme Jean Maldonado enseignèrent, laissait entrevoir de belles promesses mais l'université de Paris rendit la vie difficile aux jésuites dans ces premiers temps. On ne doit donc pas s'étonner qu'il ait fallu que quelques années s'écoulent et que les passions s'apaisent quelque peu pour permettre à un groupe d'érudits de se développer et de faire avancer leurs travaux. On retrouve cependant dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle des personnages aussi marquants que les pères Philippe Briet (1601-1668), Louis Cellot (1588-1658) et surtout Denis Petau (1583-1652). Si l'on retrouve toujours quelques historiens, et non des moindres, dans la deuxième moitié du siècle<sup>98</sup>, le règne de Louis XIV fut cependant particulièrement propice aux spécialistes des belles-lettres. Poètes, grammairiens et habiles littérateurs firent alors leur marque<sup>99</sup>, de même que plusieurs prédicateurs dont les oraisons ou les sermons étaient toujours présentés comme modèle à l'époque de l'*Encyclopédie*<sup>100</sup>.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle trouve à ces hommes de lettres de dignes héritiers parmi les pères Yves André (1675-1764), Guillaume-Hyacinthe Bougeant (1690-1743), Claude Buffier (1661-1737), Jean Antoine Du Cerceau (1670-1730), Charles Porée (1675-1741), Noël-

---

Antoine (1591-1643) qui firent tous deux œuvres de théologiens mais aussi d'historien dans le cas de Jacques Sirmond, érudit notoire.

<sup>98</sup> Les pères Étienne Chamillart (1656-1730) et Louis Jobert (1637-1719), numismates, le père Pierre-Joseph Cantel (1645-1684) spécialisé en histoire ancienne mais surtout le père Gabriel Daniel (1649-1728) dont l'*Histoire de la milice française* est citée à maintes reprises dans l'*Encyclopédie*.

<sup>99</sup> Citons en particulier les pères Dominique Bouhours (1628-1702), Jean Commire (1625-1702), Adrien Jourdan (1617-1692), Joseph de Jouvancy (1643-1719), Charles de Hallot de Mérouville (1625-1705) et René Rapin (1621-1687).

<sup>100</sup> Sont cités dans l'*Encyclopédie* les pères Louis Bourdaloue (1632-1704), Timoléon Cheminai de Montaigu (1652-1689) et Vincent Houdry (1631-1729).

Étienne Sanadon (1676-1733), Étienne Souciet (1671-1744), René-Joseph Tournemine (1661-1739) et autres collaborateurs aux *Mémoires de Trévoux* et enseignants au collège Louis-le-Grand. Notons d'ailleurs que c'est l'amour des lettres et des talents particuliers en versification qui obligèrent le jeune Jean-Baptiste-Louis Gresset (1709-1777) à quitter la Compagnie pour poursuivre une fructueuse carrière laïque d'hommes de lettre. Les charmes exercés par la langue n'empêchèrent pas la réussite de plusieurs historiens érudits, le père Jean Hardouin (1643-1729) s'avérant probablement le plus célèbre d'entre eux. Quelques-uns se lancèrent dans de savants travaux d'édition<sup>101</sup>, alors que d'autres entamèrent des entreprises encore plus imposantes s'étalant sur plusieurs générations. Le père Jacques de Longueval (1680-1735) amorça ainsi une *Histoire de l'église gallicane* qui fut poursuivie par les pères Pierre Claude Fontenai (1683-1742), Pierre Brumoy (1688-1742) et Guillaume-Hyacinthe Berthier (1704-1782), le célèbre directeur des *Mémoires de Trévoux*. Le père François Catrou (1659-1737) s'attaqua à une *Histoire romaine* continuée par le père Rouillé (1681-1740). Quant au père de François-Xavier de Charlevoix (1682-1761), il ambitionna de produire un « corps d'histoires du Nouveau Monde<sup>102</sup> ». Il publia lui-même une *Histoire de l'Isle espagnole ou de S. Domingue* (Paris, 1730), une *Histoire et description générale du Japon* (Paris, 1736), une *Histoire et description générale de la Nouvelle France* (Paris, 1744) et une *Histoire du Paraguay* (Paris, 1756)<sup>103</sup>. La *Description géographique, historique [...] de l'Empire de la Chine et de la Tartarie* du père Jean-Baptiste Du Halde (1674-1743) peut probablement se rattacher d'une manière ou d'une autre à ce vaste projet.

Parmi cette multitude d'individus aux parcours très différents, on peut cependant reconnaître un certain nombre de caractéristiques très largement répandues. Tout d'abord, l'homme de lettres jésuite possède une solide érudition pouvant s'exprimer dans plusieurs domaines différents au besoin. Même spécialiste d'un domaine particulier, il conserve une polyvalence étonnante. C'est un humaniste, comme les pères Nicolas Abram (1589-1655),

<sup>101</sup> Le père Joseph-Nicolas Charenton (1659-1735) se chargea de rééditer et de compléter l'*Histoire d'Espagne* de Mariana alors que le père Gabriel Le Jay (1657-1734) s'attaquait aux *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse. On peut bien sûr leur ajouter l'édition de Pline du père Hardouin déjà cité.

<sup>102</sup> Pierre-François-Xavier de Charlevoix, « Projet d'un Corps d'Histoires du nouveau Monde », *Mémoires de Trévoux*, 35 (1735), p. 161-172.

<sup>103</sup> Sur le père de Charlevoix, voir Sébastien Brodeur-Girard, *Conception du monde et vision des Amérindiens chez Pierre-François-Xavier de Charlevoix*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1999.

« jésuite savant dans les humanités<sup>104</sup> » et Noël-Étienne Sanadon (1676-1733), « jésuite, plein de goût et de connoissances dans les belles-lettres<sup>105</sup>. » Ensuite, il acquiert le respect de la République des Lettres en raison de ses capacités d'expression : en latin bien sûr mais de plus en plus en français à mesure que le XVII<sup>e</sup> siècle avance, comme le père Bouhours, « à qui notre langue a beaucoup d'obligations<sup>106</sup> ». Finalement, il demeure généralement dans l'orbite du réseau des collèges, où il enseigne une bonne partie de sa vie<sup>107</sup>. Ces quelques éléments définissent une image intéressante de l'homme de lettres jésuite tel qu'on semble le percevoir dans l'*Encyclopédie*.

Les observations effectuées à l'aide de l'analyse prosopographique ont permis de dégager parmi tous les jésuites cités dans l'*Encyclopédie* un certain nombre de groupes d'individus. Leur traitement par les encyclopédistes diffère manifestement de celui qu'ils ont donné à la Compagnie de Jésus dans son ensemble, en tant que groupe. Déjà, cela permet d'expliquer quelques paradoxes liés à la représentation des jésuites au XVIII<sup>e</sup> siècle puisque rien n'empêche les deux types de représentations d'exister simultanément et de s'opposer sur certains points. Ainsi, les auteurs de l'*Encyclopédie* peuvent respecter l'érudition jésuite tout en méprisant l'implication politique (ou plus précisément la « supposée » implication politique) de l'ordre religieux. La question politique se rattache à la Compagnie de manière générale alors que l'érudition concerne avant tout des individus.

Parmi les groupes identifiés, nous avons pu isoler une petite communauté formée par les fondateurs de la Compagnie, dans laquelle on peut également inclure plusieurs des généraux qui se succédèrent à la tête de la Société de Jésus. Le rôle que les collaborateurs de l'*Encyclopédie* leur font jouer est très restreint : il est essentiellement de l'ordre de l'information historique, même si quelques critiques contre l'ensemble de la Compagnie peuvent pointer en parlant d'eux. Le deuxième groupe qui se détache à l'intérieur des jésuites cités par les encyclopédistes est celui des missionnaires, aisément identifiable par

<sup>104</sup> *EDR*, article « Toul » (De Jaucourt) [XVI.2220].

<sup>105</sup> *EDR*, article « Rouen » (De Jaucourt) [XIV.2366].

<sup>106</sup> *EDR*, article « Langue françoise » (De Jaucourt) [IX.1210].

<sup>107</sup> Il est vrai que le groupe formé autour des *Mémoires de Trévoux* constitue peut-être une exception : le journal était suffisamment prenant pour constituer un travail à temps plein. Par ailleurs, tous les collaborateurs avaient d'abord enseigné au moins quelques années.

ses fonctions particulières. On y retrouve des ibériques, espagnols et portugais, actifs principalement au cours de la période 1540-1661 en Asie, auxquels on peut adjoindre un certain nombre d'Italiens, qui se sont essentiellement spécialisés dans les missions chinoises. Les missionnaires de la province franco-belge oeuvrèrent également en Chine, sous le règne de Louis XIV et à la même époque, on retrouve un groupe d'Aquitains un peu partout en Asie. Finalement, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Lyonnais se retrouveront également en Chine. L'information fournie par les missionnaires est utilisée par plusieurs encyclopédistes cherchant à se documenter sur des contrées qui leur étaient étrangères. Comme n'importe quelle autre source d'érudition, elle est utilisée de manière critique. Si on en fait parfois l'éloge, on n'hésite pas non plus à la critiquer lorsqu'on la juge insatisfaisante. De manière générale, cependant, on s'abstient de la commenter et on l'utilise tel quel, ce qui laisse supposer un certain degré de confiance.

Mieux défini encore est le groupe des scholastiques espagnols, auquel on peut encore une fois ajouter quelques italiens. Ces théologiens méditerranéens sont surtout actifs au XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils ne sont habituellement pas considérés très positivement, tels le père Rodrigue de Arriaga (1592-1667) qui, « semblable à ces guerriers qui dévastent le pays ennemi, sans pouvoir mettre leurs frontières en état de résistance », « se montre bien plus habile à ruiner ce qu'il nie, qu'à prouver ce qu'il prétend établir<sup>108</sup>. » Il en va autrement pour les scientifiques des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, particulièrement ceux rattachés au Collegio Romano, qui jouissent au contraire d'un excellent préjugé, qu'ils soient espagnols, italiens ou allemands, comme « le savant P. Scheiner<sup>109</sup> ». Les savants mathématiciens qui dirigeaient les chaires d'hydrographie fondées par Louis XIV sont également appréciés. Parmi les nombreuses éditions existantes des *Éléments* d'Euclide, le père De Chales n'est-il pas l'auteur de celle « qu'on estime le plus<sup>110</sup> » ? De manière générale d'ailleurs, les groupes intellectuels sont assez bien présentés par les encyclopédistes, qu'il s'agisse de l'équipe flamande des bollandistes, basée à Anvers, ou des hommes de lettres français, poètes, prédicateurs à la cour du Roi Soleil ou historien de

<sup>108</sup> *EDR*, article « Logroño ou Logrono » (De Jaucourt) [IX.2886].

<sup>109</sup> *EDR*, article « Cornée » (De Jaucourt) [IV.947].

<sup>110</sup> *EDR*, article « Elémens des sciences » (La Chapelle) [V.1672].

l'époque des Lumières, comme le père Gabriel Daniel, « célèbre jésuite<sup>111</sup> » ou Pierre Brumoy, « savant jésuite, qui se fit aimer par sa probité et les qualités de son cœur<sup>112</sup>. » À ces représentations, on doit ajouter celle du confesseur royal français, homme politique dont on n'ose dire trop de mal dans l'*Encyclopédie* mais qu'on n'admire certainement pas.

Le traitement réservé par les encyclopédistes à ces individus jésuites ne doit cependant pas être considéré comme une source historique pour juger de leurs réalisations. Il s'agit essentiellement d'une opinion adoptée par des intellectuels français au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, influencés par leurs pratiques et leur milieu. Que le jésuite scholastique espagnol ait existé ou non, qu'il ait réellement ressemblé à ce qu'on en dit dans l'*Encyclopédie* n'a somme toute qu'assez peu d'importance. C'est la manière dont les collaborateurs de Diderot et D'Alembert le décrivent qui mérite maintenant notre attention. C'est ce que nous observerons plus spécifiquement dans la dernière partie de cette étude.

---

<sup>111</sup> *EDR*, article « Rouen » (De Jaucourt) [XIV.2366].

<sup>112</sup> *EDR*, article « Rouen » (De Jaucourt) [XIV.2366].



## Chapitre 3

### *Les individus jésuites dans l'Encyclopédie : étude thématique*

Ce chapitre permet d'aborder finalement la manière dont les individus jésuites sont traités dans le cadre de l'*Encyclopédie*. La façon dont y est représentée la Compagnie de Jésus a déjà été abordée de plusieurs manières jusqu'à maintenant. Tout d'abord, nous avons traité de la question des jésuites en tant que corps. À l'intérieur des 17 volumes de texte de l'*Encyclopédie*, on retrouve plus de 120 mentions relatives à l'ordre des jésuites, par opposition aux mentions relatives aux individus jésuites eux-mêmes. Ces individus, nous l'avons vu ensuite, sont par ailleurs très nombreux à être cités dans l'*Encyclopédie*. La recension effectuée a permis d'en identifier un total de 280, ce qui est loin d'être négligeable. Une étude prosopographique les a regroupé en un certain nombre de groupes particuliers dont les principaux sont les fondateurs de l'ordre, les théologiens scholastiques espagnols ou italiens, les missionnaires ibériques ou français en Asie, les savants, dont plusieurs professeurs d'hydrographie, les érudits belges bollandistes, les confesseurs royaux et les hommes de lettres ou historiens français.

Rappelons cependant que ces hommes ne sont cependant pas toujours expressément cités comme étant des membres de la Compagnie de Jésus : le terme « jésuite » ne se retrouve que dans 335 articles de l'ouvrage encyclopédique, les 120 mentions générales de l'ordre formant une bonne partie de ce nombre. Le fait est qu'il est commun dans l'*Encyclopédie* de citer des jésuites sans mentionner pour autant leur appartenance à l'ordre. Il est possible de voir dans cette absence de mention de la Société une stratégie pour individualiser les hommes cités en les désolidarisant de leur ordre, ce qui aurait eu pour effet de rendre plus acceptable ladite citation. On respecterait le travail de ces religieux (le titre de « père », qui permet d'identifier clairement un religieux, est très généralement indiqué) tout en cherchant à les distancer de l'ordre en général.

Si les chiffres précédant paraissent témoigner de l'intérêt porté aux jésuites par les auteurs de l'*Encyclopédie*, ceux qui suivent, encore plus significatifs, permettent de le confirmer indubitablement. Les 280 jésuites cités sont en effet généralement mentionnés à plus d'une reprise : on dénombre plus de 1680 références dans 1228 articles différents, soit dans plus de 2% du total des articles de l'*Encyclopédie*. Une telle statistique permet de supposer une moyenne de 6 citations par individu jésuite, ce qui est cependant assez loin de la réalité : sur les 280 jésuites mentionnés, la grande majorité ne le sont qu'une ou deux fois. Ce sont quelques individus exceptionnels comme le père Jean Hardouin (auquel on fait référence à plus de 182 reprises), le père Claude-François Ménéstrier (89 citations) ou le père Athanase Kircher (74 mentions) qui font augmenter considérablement cette moyenne<sup>1</sup>.

Nombre d'articles qui mentionnent le terme « jésuite(s) »	335
Nombres de citations relatives à l'ordre des jésuites en tant que <i>corps</i>	120
Nombre d' <i>individus</i> jésuites cités	280
Nombre d' <i>articles</i> dans lesquels sont cités des individus jésuites	1228
Nombre total de <i>références</i> à des individus jésuites	1680
Nombre d'articles dans l' <i>Encyclopédie</i> (approximatif)	60 000

Tableau 7.1 *Résumé du nombre de mentions des jésuites dans l'Encyclopédie*

L'étude détaillée de la distribution de ces références dans l'*Encyclopédie* permettra de mettre la touche finale à la représentation qu'eurent des jésuites les collaborateurs de Diderot et D'Alembert. Après le groupe, il est temps d'examiner en détail la manière dont sont traités les nombreux membres de la Compagnie de Jésus cités à travers les articles encyclopédiques. Mais avant d'utiliser les chiffres que nous venons d'évoquer pour une analyse plus poussée, il importe de faire quelques remarques. Tout d'abord, précisons que le « nombre d'articles » auquel nous faisons référence correspond aux articles à l'intérieur desquels on cite au moins une fois un jésuite. Certains de ces articles citent un jésuite à plusieurs reprises ou même plusieurs jésuites différents, comme l'article « Jésuites » de Diderot par exemple. Ils ne sont cependant comptabilisés qu'une seule fois. De telles répétitions sont plutôt incluses dans les statistiques relatives au nombre total de « références » à des individus jésuites. Chaque fois que le nom d'un jésuite est cité, que ce soit à l'intérieur d'un même article ou non, nous avons comptabilisé une « référence »

<sup>1</sup> Voir à ce sujet l'annexe C « Les principaux jésuites cités ».

différente. La seule exception à cette règle concerne le cas d'une série de mentions successives relatives à un même jésuite à l'intérieur d'un même article et portant sur un même sujet. Dans ces conditions, on ne comptera qu'une seule mention afin d'éviter les dédoublements inutiles. Cependant, afin de raffiner l'analyse, nous avons choisi de considérer comme des mentions différentes les énumérations d'œuvres différentes produites par un jésuite. Il sera ainsi plus aisé de décortiquer l'opinion émise par un auteur de l'*Encyclopédie* dans un cas comme celui où le père X serait l'auteur « de l'excellent ouvrage Y et du très mauvais ouvrage Z ». On ne s'étonnera donc pas du fait que, peu importe l'angle d'analyse que l'on choisisse, le nombre de références sera à peu près toujours plus élevé que celui des articles. Nous comparerons fréquemment ces deux données, articles et références, puisque leur fréquence peut avoir des significations différentes. Ainsi, le sujet d'une référence peut n'avoir aucun rapport avec le sujet de l'article dans lequel elle est insérée.

### 1. Les difficiles choix d'un classement

Pour connaître les modalités selon lesquelles les individus jésuites sont cités à l'intérieur de l'*Encyclopédie*, nous avons choisi d'effectuer une étude attentive des thématiques abordées par ces références. Chaque évocation d'un membre de la Compagnie se fait en effet à l'intérieur d'un contexte culturel connaissances bien particulier qu'il est nécessaire d'appréhender plus globalement pour bien comprendre la référence. Une citation d'érudition historique n'aura ainsi pas la même signification idéologique qu'une critique religieuse savoir. Pour qu'on puisse l'évaluer à sa juste valeur, chaque référence doit être analysée dans son propre cadre thématique. Mais pour développer une grille lisible, il fallait tout d'abord procéder à un regroupement des matières. La tâche est loin d'être facile. Le classement des connaissances est effectivement éminemment suggestif, comme en témoigne Diderot dans l'article « Encyclopédie » :

L'univers soit réel soit intelligible a [*sic*] une infinité de points de vûe sous lesquels il peut être représenté, et le nombre des systèmes possibles de la connoissance humaine est aussi grand que celui de ces points de vûe. Le seul,

d'où l'arbitraire seroit exclu, c'est comme nous l'avons dit dans notre *Prospectus*, le système qui existoit de toute éternité dans la volonté de Dieu<sup>2</sup>.

Il est d'ailleurs frappant que les éditeurs de l'*Encyclopédie* aient choisi de ne pas se laisser enfermer dans un système de classification fermé<sup>3</sup>. À côté du *Système figuré des connaissances humaines* basé sur les facultés humaines de l'entendement, ils ont aussi choisi d'utiliser l'ordre alphabétique et de recourir aux renvois pour compléter le tout. Il faut ainsi comprendre que la division thématique adoptée est nécessairement subjective, sans être arbitraire pour autant. Nous commencerons par justifier ce classement en expliquant chacune des catégories qui le composent, étape essentielle pour bien appréhender la suite de l'analyse.

La classification dressée tente de suivre à la fois les grandes lignes du *Système figuré des connaissances humaines* de Diderot et D'Alembert, de respecter la division des disciplines telle qu'elle existait au XVIII<sup>e</sup> siècle, tout en créant des catégories qui demeurent logiques pour notre esprit contemporain. Il est également important de mentionner qu'elle fut élaborée après une lecture assez poussée des articles citant des jésuites. Les subdivisions créées tiennent donc particulièrement compte des besoins de notre étude et servent à respecter la cohérence des résultats obtenus. Par exemple, compte tenu du faible nombre de citations relatives aux jésuites dans le domaine des beaux-arts (peinture, sculpture, musique, architecture, etc.), il n'a pas semblé nécessaire de subdiviser inutilement cette sous-catégorie en suivant les diverses disciplines et d'alourdir par le fait même notre analyse. D'un autre côté, la section « histoire naturelle » nécessitait un

<sup>2</sup> EDR, article « Encyclopédie » (Diderot).

<sup>3</sup> Sur les questions des systèmes de classification utilisés par les éditeurs de l'*Encyclopédie*, on peut consulter Gilles Blanchard et Mark Olsen, « Le système de renvois dans l'*Encyclopédie* : une cartographie des structures de connaissances au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32 (avril 2002), p. 45-70 ; Keith Michael Baker, « Épistémologie et politique : pourquoi l'*Encyclopédie* est-elle un dictionnaire ? » dans Robert Morrissey et Philippe Roger, *L'Encyclopédie, du réseau au livre et du livre au réseau*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 51-58 ; Robert Darnton, « Philosophers trim the tree of knowledge : the epistemological strategy of the *Encyclopédie* » dans *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History*, New York, Basic Books, 1999, p. 191-213 ; Béatrice Didier, *Alphabet et raison. Le paradoxe des dictionnaires au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996 ; Michael E. Hobart, « The analytical vision and organisation of knowledge in the *Encyclopédie* », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 327 (1995), p. 153-181 ; Annie Becq, « Continu et discontinu dans l'écriture de l'*Encyclopédie* : le choix de l'ordre alphabétique » dans *L'Encyclopédie et ses lectures. Actes du colloque 13-14 décembre 1985*, Éditions de l'École normale du Calvados, 1987, p. 17-34 ; Bernard Ludwig, « L'utilisation des renvois dans la lecture de l'*Encyclopédie* » dans *L'Encyclopédie et ses lectures...*, p. 35-54.

développement un peu plus poussé (géographie physique, botanique, zoologie, etc.) afin de raffiner les résultats obtenus. La division effectuée tient donc compte de toutes ces spécificités. En fonctionnant avec un système de catégories principales et de subdivisions thématiques à l'intérieur de ces mêmes catégories, il devenait possible de présenter des résultats généraux significatifs tout en permettant d'en examiner les particularités en détail. Chaque catégorie et chaque subdivision thématique est assortie d'un code de trois lettres qui lui est particulier et qui sert à faciliter la consultation des graphiques joints à cette étude. Ces codes sont tous indiqués dans un tableau récapitulatif présenté en annexe<sup>4</sup>. Les six principales catégories que nous avons sélectionnées couvrent l'essentiel des possibilités thématiques : « Histoire et science historique » (HST), « Religion » (REL), « Langue et littérature » (LAN), « Sciences » (SCI), « Arts et techniques » (AET) et « Pensée et philosophie » (PHI). Attardons-nous un instant sur chacune d'entre elles pour voir en quoi elles consistent précisément.

#### L'histoire et les sciences historiques (HST)

La catégorie « Histoire et sciences historiques », il en sera question plus en détail, est la première en importance en ce qui concerne le nombre de citations de jésuites, ce qui justifie un développement particulièrement élaboré de son contenu. La notion d'histoire élaborée par Diderot et D'Alembert dans le *Système figuré des connaissances humaines* étant un peu trop vaste (on y retrouve, en plus de l'histoire humaine proprement dite, l'apprentissage des diverses catégories de la nature, les arts, métiers et manufactures, etc.), nous l'avons restreinte selon un sens plus traditionnel et divisée en deux sous-catégories principales, les « outils de l'histoire » (OUT) et l'« histoire proprement dite » (HIS), qui sont à leur tour subdivisés en champs plus précis. Ainsi, les « outils de l'histoire » se déclinent en « chronologie et mesure du temps » (CHR), « géographie » (GEO) et « médailles et inscriptions » (INS) et l'« histoire proprement dite » en « histoire ancienne » (HSA) et en « histoire moderne » (HSM).

---

<sup>4</sup> Il s'agit de l'annexe A « Liste des disciplines et de leur code ».

Les « outils de l'histoire » forment une division non négligeable compte tenu de l'attention particulière portée par les auteurs de l'*Encyclopédie* à tous les éléments qui permettent de produire une histoire plus rigoureuse. Il est vrai qu'en suivant strictement le *Système figuré...*, la chronologie trouverait une place plus appropriée dans la section des mathématiques (les éditeurs de l'*Encyclopédie* font de la chronologie une subdivision de l'astronomie géométrique) mais il a semblé plus logique de suivre l'usage commun de l'époque et d'en faire, comme la géographie, une science auxiliaire de l'histoire générale<sup>5</sup>. Une figure de style très répandue n'affirme-t-elle pas que « la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'Histoire » : « par l'une [l'Histoire] voit, pour ainsi dire, les lieux, et par l'autre les tems ; c'est-à-dire qu'un historien doit s'appliquer à faire connoître les lieux et les tems dans lesquels se sont passés des faits dont il décrit l'histoire<sup>6</sup>. » Et D'Alembert de confirmer :

La connoissance de l'Histoire se subdivise en plusieurs branches ; histoire ancienne et moderne ; histoire sacrée, profane, ecclésiastique ; histoire de notre propre pays et des pays étrangers ; histoire des Sciences et des Arts ; Chronologie ; Géographie ; Antiquités et Médailles, etc.<sup>7</sup>

Cette dernière citation de D'Alembert incite d'ailleurs à inclure parmi les sciences auxiliaires de l'histoire l'étude des médailles et des inscriptions. La numismatique jouissait alors d'une vogue particulièrement développée : tout bon cabinet savant se devait de posséder une collection de pièces de monnaie et de médailles antiques et les traités portant sur cette science florissaient allègrement. Le long article (plus de 21 colonnes) « Médaille » du chevalier de Jaucourt est d'ailleurs suivi de plus de 55 autres segments sur le même sujet (« Médaille de cuivre » ; « Médaille dentelée » ; « Médaille restituée » ; « Médailles phéniciennes », etc.)

---

<sup>5</sup> Sur la question de la géographie au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage de référence demeure l'étude de Numa Broc : *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Thèse de doctorat ès lettres, Université Paul Valéry de Montpellier, 1972). On notera cependant qu'en y étudiant à la fois la manière dont les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle traitaient la géographie physique et la géographie humaine et ce, sans s'attarder particulièrement sur les liens importants entre la géographie et l'histoire, Numa Broc répond plus à un questionnement contemporain sur les origines de la science géographique qu'à la manière dont elle pouvait être comprise à l'époque. Ce qui n'enlève bien sûr rien à la qualité de son travail !

<sup>6</sup> *EDR*, article « Métaphore » (Douchet et Beauzée) [X.1879].

<sup>7</sup> *EDR*, article « Érudition » (D'Alembert) [V.3179].

Quant à la géographie, compte tenu de son importance quantitative dans l'*Encyclopédie*, elle fut à son tour subdivisée en « géographie ancienne » (GEA) et « géographie moderne » (GEM), ce qui répond très exactement aux deux divisions de la section « histoire proprement dite », soit « histoire ancienne » et « histoire moderne ». L'histoire est une science très vaste et, à des fins d'analyses, il fut décidé d'en traiter certaines parties séparément. Les sections les plus importantes en termes d'articles parmi celles-ci, soit l'histoire ecclésiastique<sup>8</sup> et l'histoire littéraire, seront étudiées respectivement dans la catégorie « Religion » et « Langue et littérature » mais il sera toujours possible de les réunir à la catégorie « Histoire et science historique » pour une vue d'ensemble plus complète sur la question historique. Quant aux références à caractère historique que la classification adoptée pour cette étude relègue dans d'autres catégories (par exemple : l'architecture antique traitée dans « Arts et techniques », l'histoire de la philosophie dans « Pensée et philosophie » et la botanique ancienne dans « Sciences »), elles devront être mentionnées plus particulièrement au cours de l'analyse de chacune de ces catégories particulières. Il est vrai qu'on en retrouvera un grand nombre lorsqu'il sera question des références faites aux jésuites plutôt que dans le cadre plus englobant des articles où l'on retrouve ces références.

Comme la plupart des articles de l'*Encyclopédie* débutent par une classification générale relative au *Système figuré des connoissances humaines*, nous présentons à la suite de chacune des catégories définies aux fins de notre étude les catégories utilisées par les auteurs des articles encyclopédiques qui citent des jésuites. Cela permettra par la même occasion de constater que les éditeurs de l'ouvrage ont assuré très peu de suivi : les catégories similaires qui se dédoublent ou se recoupent sont nombreuses et les ramifications opérées par les philosophes confinent parfois au ridicule. Était-il ainsi vraiment nécessaire de créer une division « Invention égyptienne » ? Précisons par ailleurs que notre classement des articles n'est pas effectué en fonction de cette terminologie encyclopédique, même s'il en tient compte. Il résulte essentiellement d'une analyse effectuée à la lecture complète de

<sup>8</sup> En effet, contrairement aux augustiniens, les historiens jésuites ne confondirent pas « histoire depuis Jésus-Christ » et « histoire ecclésiastique », ou histoire de l'Église. Ce domaine se développa en parallèle et on y retrouve d'ailleurs souvent des thèses plutôt ultramontaines généralement absentes des travaux historiques plus généraux (Bernard Chédozeau, « Les jésuites et l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle », *Littératures Classiques*, 30 (1997), p. 13).

chaque article. Ainsi, une notice classée par les encyclopédistes dans « Géographie » mais qui traite essentiellement de l'histoire d'une région donnée aura, pour les besoins de l'analyse, été comptabilisée dans « Histoire moderne » ou « Histoire ancienne » selon le cas. Les catégories comparées de l'étude et celles des articles de l'*Encyclopédie* ne sont donc données qu'à des fins de référence.

Catégories de l'étude	Catégories des articles de l'Encyclopédie
<i>Outils de l'histoire (OUT)</i>	
Chronologie et mesure du temps (CHR)	Antiquité grecque ; Astronomie et histoire ; Calendrier d'Athènes ; Calendrier de Paphos ; Calendrier des Athéniens ; Calendrier égyptien ; Calendrier grec ; Chronologie ; Chronologie et astronomie chaldéenne ; Chronographie ; Histoire ; Histoire en général.
Géographie (GEO)	
Géographie ancienne (GEA)	Géographie ; Géographie ancienne ; Géographie ancienne et littérature ; Géographie ancienne et moderne ; Géographie ancienne et sacrée ; Géographie sacrée ; Topographie de Rome.
Géographie moderne (GEM)	Géographie ; Géographie moderne, Géographie moderne et histoire ; Géographie moderne et philosophie ; Terme de relation.
Médailles et inscriptions (INS)	Art numismatique ; Belles-lettres ; Histoire ; Littérature antique et médailles ; Médaille ; Médailles ; Médailles et art numismatique ; Médailles ; Monnaie judaïque ; Monnaie, inscriptions et médailles.
<i>Histoire proprement dite (HIS)</i>	
Histoire ancienne (HSA)	Antiquaire ; Antiquité ; Antiquité grecque ; Antiquité romaine ; Antiquités ; Antiquités égyptiennes ; Histoire ancienne ; Histoire ancienne et moderne.
Histoire moderne (HSM)	Géographie ; Histoire ; Histoire ancienne et moderne ; Histoire de France ; Histoire de la Chine ; Histoire du Moyen Âge ; Histoire moderne ; Histoire moderne d'Angleterre.

Tableau 8.1 *Histoire et science historique (HST)*

#### La religion (REL)

Pour les encyclopédistes, la question religieuse est à la fois primordiale et très délicate. Ils n'ont certes pas pu la passer complètement sous silence mais il était nécessaire



de faire attention à ce que les critiques, formulées principalement contre l'institution ecclésiastique, se fassent avec suffisamment de tact et de discrétion pour ne pas attirer sur elles les foudres de la censure. L'histoire tumultueuse de l'*Encyclopédie* montre d'ailleurs que les éditeurs n'y parvinrent qu'assez imparfaitement, comme en témoigne l'hostilité de plusieurs hauts dignitaires ecclésiastiques – en particulier l'archevêque de Paris – à l'égard de l'ouvrage après l'affaire de l'abbé de Prades. Deux stratégies principales semblent s'être ouvertes aux rédacteurs pour formuler indirectement leurs griefs : le recours à ce qui pourrait être qualifié de métaphore historique et de métaphore exotique<sup>9</sup>. Dans le premier cas, il s'agit de mettre un relief l'historicité de certaines pratiques religieuses traditionnelles pour démontrer leur mutabilité et les désacraliser en partie. Dans le deuxième cas, on les compare avec les usages similaires d'autres peuples et d'autres civilisations qui, eux, de par leur extériorité, sont plus aisément discutables. En suivant cette idée, il a été décidé de diviser la catégorie « religion » en deux sections portant sur le christianisme et une concernant les « autres religions » (AUT). La première des parties traitant du christianisme porte sur les principes et usages généraux du christianisme, soit le « dogme et la théologie » chrétienne et certaines pratiques de l'Eglise (DOG), la deuxième concerne essentiellement l'« histoire du christianisme » (HCH). Les « autres religions » comprennent les divers usages superstitieux européens, le paganisme antique et les autres religions organisées reconnues, surtout l'Islam et le judaïsme mais aussi certaines pratiques asiatiques et amérindiennes.

<b>Catégories de l'étude</b>	<b>Catégories des articles de l'Encyclopédie</b>
<i>Christianisme et Eglise : dogme et théologie (DOG)</i>	Critique sacrée ; Eglise ; Eglise romaine ; Evangile et histoire profane et ecclésiastique ; Grammaire et théologie ; Histoire ancienne et moderne ; Histoire ecclésiastique et théologie ; Histoire et philosophie ; Histoire moderne et droit canonique ; Histoire sacrée, profane et naturelle ; Jurisprudence ; Jurisprudence canonique ; Métaphysique et théologie ; Mystique ; Terme monastique ; Théologie.
<i>Histoire du christianisme (HCH)</i>	Antiquités ecclésiastiques ; Histoire de l'Eglise ; Histoire des sectes modernes ; Histoire du jansénisme ; Histoire ecclésiastique ; Histoire ecclésiastique et

<sup>9</sup> John Lough, dans *The Encyclopédie* (Genève, Slatkine Reprints, 1989 [1971], p. 215-236), offre une bonne idée de la manière dont ces systèmes ont été utilisés dans l'*Encyclopédie*.

	théologie ; Histoire et hiérarchie ecclésiastique ; Histoire ecclésiastique et jurisprudence canonique.
<i>Autres religions (AUT)</i>	Cabale ; Divination ; Divination du paganisme ; Histoire du judaïsme ; Histoire du paganisme ; Histoire des superstitions religieuses ; Histoire moderne et religion ; Métaphysique ; Mythologie ; Religion mahométane ; Secte juive ; Sortilège et divination ; Théologie païenne.

Tableau 8.2 *Religion (REL)*

## Langue et littérature (LAN)

La catégorie « langue et littérature » est une autre thématique où la citation des jésuites se révèle très importante. C'est là aussi un domaine assez large, d'où une division en cinq parties, deux portant sur les modalités du langage, soit l'« instrument du discours » (INS) et les « qualités du discours » (QUA) et trois traitant d'aspects spécifiques de la communication, la « littérature » (LIT), la « poésie » proprement dite (POE) et l'art du « blason » (BLA). La section « instrument du discours » contient tous les articles qui traitent des modalités d'expression de la langue comme la grammaire, la syntaxe ou la lexicologie (par la question des synonymes par exemple). La section « qualités du discours », quant à elle, traite de l'art de la rhétorique et de l'éloquence, à l'oral comme à l'écrit.

Les articles qui s'intéressaient moins aux mécanismes des communications qu'à leur application concrète méritaient d'être traités à part. C'est pourquoi fut créée une division « littérature » qui regroupe les notices traitant de sujets d'histoire littéraire et également quelques-uns d'entre eux relatifs aux diverses modalités du commerce des livres (« souscription », « catalogue », « errata »). La catégorie « poésie » aurait pu se décomposer pour entrer à l'intérieur des sections précédentes (les techniques d'écriture poétique seraient allés dans « instrument du discours », l'art d'émouvoir par la poésie dans « qualités du discours » et les discussions sur les poètes et la poésie elle-même dans « littérature ») mais afin de préserver la spécificité de ce domaine fort prisé au XVIII<sup>e</sup> siècle, il fut choisi d'en faire une catégorie à part entière, englobant tous les aspects que

venant d'être cités. Il s'agissait cependant de la seule forme de littérature à se démarquer suffisamment pour mériter un tel traitement, du moins parmi celles qui citent des jésuites<sup>10</sup>.

Quant à l'art du « blason », sa place dans la catégorie « langue et littérature » était loin d'être évidente. Dans la mesure où il s'agit d'une forme développée de communication symbolique possédant son propre système de signes, sa place pouvait très bien se justifier dans cette catégorie. L'impact de l'art héraldique était encore important au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne le chevalier de Jaucourt :

Il n'y a pas une seule brochure sur l'art de faire des chemises, des bas, des souliers, du pain ; l'Encyclopédie est le premier et l'unique ouvrage qui décrive ces arts utiles aux hommes, tandis que la librairie est inondée de livres sur la science vaine et ridicule des armoiries... [...] ...le tems n'est pas encore venu parmi nous, où l'*art héraldique* sera réduit à sa juste valeur<sup>11</sup>...

<b>Catégories de l'étude</b>	<b>Catégories des articles de l'Encyclopédie</b>
<i>Instrument du discours (INS)</i>	Arts antiques ; Belles-lettres ; Commerce des livres ; Grammaire ; Grammaire et littérature ; Grammaire et rhétorique ; Grammaire française ; Grammaire et morale ; Histoire ancienne, grammaire et arts ; Littérature ; Langue française ; Littérature et imprimerie ; Logique et grammaire ; Synonyme ; Synonymes ; Synonymes, grammaire et morale ; Terme abstrait.
<i>Qualités du discours (QUA)</i>	Art de parler et d'écrire ; Art oratoire ; Belles-lettres ; Eloquence et rhétorique ; Histoire de l'éloquence ; Rhétorique.
<i>Littérature (LIT)</i>	Histoire littéraire ; Littérature ; Littérature grecque.
<i>Poésie (POE)</i>	Art poétique ; Belles-lettres ; Littérature et poésie ; Poésie ; Poésie française ; Poésie latine ; Poésie lyrique des Romains ; Poétique ; Versification française.
<i>Blason (BLA)</i>	Art héraldique ; Blason.

Tableau 8.3 *Langue et littérature (LAN)*

<sup>10</sup> Le roman, par exemple, aurait pu être traité d'une manière similaire mais, à l'exception du père Berruyer qui « romança » l'histoire sainte (ce qui lui suscita d'ailleurs de nombreuses critiques), aucun des jésuites cités ne s'y est réellement illustré. Le genre était plutôt mal vu par les religieux.

<sup>11</sup> EDR, article « Héraldique, art » (De Jaucourt) [VIII.745].

## Sciences (SCI)

Les « sciences » regroupent plusieurs disciplines distinctes qui connaissent un essor certain à l'époque des Lumières. Aux fins de l'étude, elles furent divisées en deux groupes principaux, les sciences pures dites « mathématiques » (MAT) et les « sciences de la nature » (SCN). Celles-ci se subdivisent ensuite en « géographie physique et astronomie » (AST), « botanique » (BOT), « zoologie » (ZOO) et « médecine » (MED). La section « mathématiques » comprend les mathématiques pures et appliquées, ou mixtes, qui faisaient surtout appel aux calculs et aux opérations quantifiables : arithmétique, géométrie, optique, mécanique, etc.

Les « sciences de la nature » font une part plus grande à l'observation et bénéficiaient d'une faveur inédite depuis le début du siècle, ce dont témoigne le succès de l'œuvre de Buffon, contemporain et ami des auteurs de l'*Encyclopédie*. La première division des « sciences de la nature » fut nommée à des fins de commodité « géographie physique et astronomie » mais elle est cependant encore plus large que son nom le laisse entendre. On y retrouve des articles sur l'observation des astres (astronomie), des phénomènes météorologiques (les « météores »), de la Terre elle-même et de ses composants, d'où l'inclusion de quelques (rares) articles traitant de minéralogie et de chimie où sont cités des jésuites. Quelques observations d'hydrologie naturelle sur les rivières, les chutes ou les fontaines y trouvent aussi leur place, contrairement aux articles traitant d'hydrologie mathématique, classés plutôt dans la section précédente. Les articles traitant de l'observation des végétaux trouvent leur place dans la section « botanique », de même que quelques articles spécialisés en pharmacologie qui traitent de drogues ou de résines d'origine végétale. La section « zoologie » couvre les mentions relatives aux animaux, y compris les oiseaux, insectes, poissons et coquillages. Quant à la section « médecine », la question de l'anatomie la relie plus particulièrement aux sciences naturelles alors que les traitements qui y sont décrits sont plus proches des arts et techniques abordés dans la prochaine section. Ces deux aspects n'ont cependant pas été séparés et demeurent regroupés sous cette classification, d'autant plus qu'ils ne formeraient pas un corpus autonome suffisamment développé.

<b>Catégories de l'étude</b>	<b>Catégories des articles de l'Encyclopédie</b>
<i>Mathématiques (MAT)</i>	Acoustique ; Antiquité, arts et commerce ; Arithmétique ; Catoptrique ; Dioptrique ; Géométrie ; Gnomonique ; Gnomonique antique ; Hydraulique ; Mathématique ; Mécanique ; Mesure chinoise ; Mesure de longueur ; Mesure romaine ; Musique et optique ; Optique ; Perspective.
<i>Sciences de la nature (SCN)</i>	
Géographie physique et astronomie (AST)	Astronomie ; Chimie ; Chimie et arts ; Géographie ; Géographie physique ; Histoire naturelle ; Hydrographie ; Minéralogie ; Optique et astronomie ; Physique ; Physique et minéral ; Physique et géographie ; Physique et hydrographie.
Botanique (BOT)	Botanique ; Botanique ancienne ; Botanique et matière médicale ; Botanique exotique ; Histoire ancienne de la botanique exotique ; Histoire des drogues exotiques ; Histoire naturelle ; Histoire naturelle et botanique ; Histoire naturelle de la botanique exotique ; Histoire naturelle des drogues ; Jardinage ; Physique.
Zoologie (ZOO)	Conchyliologie ; Histoire naturelle ; Histoire naturelle fabuleuse ; Histoire naturelle de l'ornithologie, Histoire naturelle de la zoologie ; Ichtyologie ; Ornithologie ; Science microscopique ; Zoologie.
Médecine (MED)	Anatomie ; Chirurgie ; Médecine ; Médecine et pharmacie ; Médecine, diète, gymnastique et thérapie ; Médecine, économie animale, physiologie, séméiotique ; Physiologie.

Tableau 8.4 *Sciences (SCI)*

## Arts et techniques (AET)

Quel lien commun existe-t-il entre un chevalier, un matelot, un potier et un peintre ? Apparemment aucun, sinon qu'ils se trouvent tous à pratiquer une forme de technique ou, plus précisément, d'« art », le terme devant ici être entendu dans le sens très général que propose l'*Encyclopédie* :

Le but de tout *art* en général, ou de tout système d'instrumens et de regles conspirant à une même fin, est d'imprimer certaines formes déterminées sur une base donnée par la nature ; et cette base est ou la matiere, ou l'esprit, ou quelque fonction de l'ame, ou quelque production de la nature<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> EDR, article « Art » (Diderot) [I.4165].

La catégorie « arts et techniques » (AET) regroupe donc les articles qui citent des jésuites à propos des savoirs pratiques adoptés par divers groupes, ces principaux groupes formant les divisions adoptées par la classification. Tout d'abord viennent les articles relatifs aux pratiques des « beaux-arts » (BEA), incluant l'architecture, la musique<sup>13</sup>, la peinture, le théâtre, etc. Suivent ensuite ceux pourtant sur les « techniques et arts mécaniques » (TEC), assez peu nombreux, et qui comprennent des articles portant sur la poterie, la métallurgie, l'art de la laque, etc. La « marine » (MAR) pourrait être considérée comme une subdivision de cette partie « technique et arts mécaniques » mais nous avons choisi de la présenter de manière indépendante vu la cohérence de la petite quantité de mentions qui la composent. Finalement, nous avons également inclus dans cette section l'« art militaire » (MIL), qui comporte à la fois des aspects éminemment théoriques et d'autres très pratiques, ceux-ci justifiant plus clairement la place de cette section dans la catégorie « arts et techniques ». La plupart des articles qui décrivent en détail les armes utilisées par les guerriers, et ils forment la majorité de l'échantillon, sont de ce type.

<b>Catégories de l'étude</b>	<b>Catégories des articles de l'Encyclopédie</b>
<i>Beaux-arts (BEA)</i>	Architecture ; Architecture antique ; Architecture grecque ; Architecture et littérature ; Art dramatique ; Beaux-arts ; Histoire du théâtre des anciens ; Jeux ; Musique ; Peinture ; Peinture antique.
<i>Techniques et arts mécaniques (TEC)</i>	Arts ; Art de la poterie ; Arts anciens ; Arts mécaniques ; Arts mécaniques et fonderie ; Arts étrangers ; Artificier ; Belles-lettres ; Chimie ; Histoire des drogues de la Chine ; Invention égyptienne ; Métallurgie.
<i>Marine (MAR)</i>	Architecture navale des anciens ; Histoire ; Marine ; Marine chinoise ; Marine de la Chine ; Navigation.
<i>Art militaire (MIL)</i>	Art militaire ; Artillerie ; Chevalier ancien ; Escrime ; Fonderie ; Fortifications ; Guerre ; Histoire ancienne et moderne ; Histoire moderne ; Histoire de la chevalerie ; Histoire de la milice française ; Histoire et mécanique ; Histoire militaire de la France ; Histoire moderne et antique militaire ; Militaire ; Ordre militaire.

Tableau 8.5 *Arts et techniques (AET)*

<sup>13</sup> Dans son aspect artistique, puisqu'il ne faut pas en oublier qu'à la base, la musique est une discipline liée aux mathématiques.

## Pensée et philosophie (PHI)

La dernière catégorie fait un peu le contrepois de la précédente : aux arts pratiques répondent les domaines purement intellectuels de la pensée et de la philosophie. Pour les auteurs du *Système figuré des connaissances humaines*, l'application de la raison à l'étude de l'homme résulte en deux savoirs principaux : la logique et la morale. La « logique » (LOG) touche à la manière de penser et de communiquer. C'est ainsi que dans ce système, la grammaire découle de la logique puisqu'elle est la « science de l'instrument du discours », appartenant donc à l'« art de communiquer ». Elle est cependant placée dans la catégorie *Langue et littérature*, en gardant de la logique surtout ce qui en fait un « art de penser » : jugement, raisonnement, méthode, pédagogie, etc. Quant à la « morale » (MOR), elle comprend également toutes les questions de droit et d'économie politique puisque pour les hommes des Lumières, ces deux derniers points découlent d'une connaissance précise du bien et du mal, connaissance que l'on identifie alors avec la loi naturelle. La dernière division proposée, « systèmes philosophiques » (SYS), est en quelque sorte une extension de cette science qui découle de la morale puisqu'elle concerne les articles où l'on traite des systèmes idéologiques échafaudés par divers individus ou sociétés et donc de leur morale interne. Il fut cependant préféré d'en faire une section à part entière car la matière qui en découle possède une autonomie que n'ont pas, par exemple, les divers articles traitant de jurisprudence particulière ou générale.

<b>Catégories de l'étude</b>	<b>Catégories des articles de l'Encyclopédie</b>
<i>Logique et manière de penser (LOG)</i>	Ecole ; Histoire et philosophie ; Logique ; Logique et métaphysique ; Métaphysique ; Philosophie ; Philosophie et belles-lettres ; Physique ; Terme abstrait et métaphysique ; Terme relatif.
<i>Morale et droit (MOR)</i>	Belles-lettres ; Droit naturel ; Droit naturel, morale et politique ; Droit politique ; Economie politique ; Grammaire et jurisprudence ; Grammaire et morale ; Jurisprudence ; Morale ; Philosophie ; Physique, politique et morale.
<i>Systèmes philosophiques (SYS)</i>	Anthropologie ; Histoire de la philosophie ; Histoire de la philosophie ancienne et moderne.

Tableau 8.6 *Pensée et philosophie (PHI)*

## 2. Division thématique des articles et références jésuites

Ces importantes précisions ayant été effectuées, il est maintenant possible de jeter un coup d'œil sur les résultats obtenus par une division thématique des articles de l'*Encyclopédie* citant des membres de la Compagnie de Jésus, ainsi que par la classification thématique de chacune de ces références. Le premier tableau que nous observerons, le tableau 9.1, permet de comparer les thèmes abordés par les articles qui citent des jésuites et les thèmes abordés dans les références que les auteurs de ces articles font. En effet, les références peuvent ne pas traiter du même sujet que l'article dans lequel on les retrouve. L'article « Agnus Scythicus » de Diderot en est bon exemple<sup>14</sup>. Il s'agit d'un article de botanique dans lequel on trouve des réflexions philosophiques concernant les notions de superstition, de raison et de certitude. L'article « Scandaleux », déjà cité, est de même nature : les critiques religieuses, politiques et pédagogiques des jésuites s'y retrouvent dans un cadre purement grammatical<sup>15</sup>. L'article sera donc classé dans la catégorie « Langue et littérature » (LAN) alors que les références seront placées dans les domaines respectifs concernés.

Précisons par ailleurs que dans les tableaux thématiques présentés, le nombre de références ne correspond pas exactement au nombre total de références relevées mais à un nombre un peu plus élevé, soit 1951 pour un nombre total de 1680<sup>16</sup>. Ce léger décalage s'explique par une volonté de précision plus grande : certaines mentions de jésuites étaient en effet difficilement classables dans une seule catégorie. Par exemple, certaines pratiques de l'Église primitive rapportées par des jésuites peuvent être classées à la fois en histoire ancienne et en histoire religieuse. Les traités relatifs aux fortifications peuvent être classés à la fois dans les mathématiques et dans l'art militaire. Il fut tenté autant que possible de restreindre ces doubles mentions pour ne pas gonfler artificiellement les données mais elles furent ajoutées malgré tout dans un certain nombre de cas où il s'avérait impossible d'effectuer un choix au net détriment d'une autre catégorie. Il en résulte bien sûr une faible sur-représentation de ces mentions plus complexes mais comme cela ne touche qu'environ

<sup>14</sup> EDR, article « Agnus scythicus » (Diderot) [I.1179].

<sup>15</sup> EDR, article « Scandaleux » (anonyme) [XIV.4036].

<sup>16</sup> Voir au début de ce chapitre le tableau 7.1.



15% du total des mentions et que cette sur-représentation n'est pas extrême – jamais plus de deux sujets par référence –, cela n'altère pas significativement les données et au contraire, aide à en raffiner l'interprétation en donnant une image plus précise des thématiques abordées.

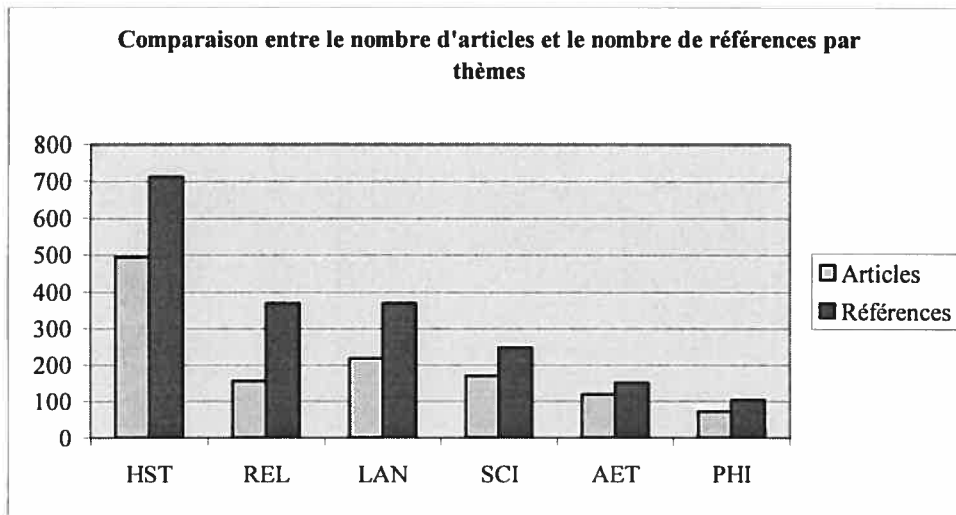


Tableau 9.1 *Comparaison entre le nombre d'articles et le nombre de références par thème*

Le rapprochement des thèmes abordés par les articles et des thèmes abordés par les références permet de vérifier dans quel cadre particulier les encyclopédistes ont utilisé les références aux jésuites. Il existe en effet deux types principaux de rapports entre les références elles-mêmes et leur cadre plus général, soit l'article. Tout d'abord, il est possible de se retrouver devant une série de références aux jésuites faites de manière totalement hors contexte afin d'en diminuer un impact trop négatif devant la critique ou la censure. C'est la tactique bien connue adoptée par les éditeurs de l'*Encyclopédie* dans plusieurs articles subversifs concernant la religion ou la politique, tels que « Aïus-Locutius » ou « Aigle ». C'est également le cas des exemples « Agnus scythicus » et « Scandaleux » déjà cités. D'un autre côté, on peut concevoir que les mentions soient tout simplement placées à l'intérieur d'un contexte adéquat. Ainsi, la citation d'un jésuite dans un article traitant de zoologie effectuerait un lien entre un religieux de la Compagnie et... la zoologie. Afin de pouvoir trancher la question qui est de savoir lequel de ces modes est le plus utilisé, le tableau 9.1

place côte à côte le nombre d'articles et de références selon les divers thèmes de la classification. Un rapide coup d'œil montre que le cadre d'expression le plus souvent retenu semble être de toute évidence le deuxième : à première vue en effet, les rapports entre les colonnes « Articles » et les colonnes « Références » semblent être passablement les mêmes, sauf peut-être pour la colonne « Religion » (REL) où l'on semble posséder un plus grand nombre de références à des jésuites touchant la religion que d'articles sur le sujet. Le tableau 9.2, plus bas, permet d'ailleurs de confirmer de manière plus précise cette impression générale. La répartition thématique des sujets des articles et des références est à 2% près toujours la même sauf dans le cas de l'histoire (HST), où l'on constate une différence légèrement plus élevée de 3% en ce qui concerne la thématique des articles, et surtout de la religion (REL), où le résultat pour les articles est de 6% inférieur à celui des références.

Pour expliquer cette légère différence, il a fallu consulter les résultats obtenus pour les subdivisions plus précises de chacune des thématiques, en particulier celles relatives à l'histoire et à la religion. Les répartitions thématiques des subdivisions de la section « Histoire » témoignent de certaines différences entre les thèmes des références et ceux des articles – il en sera question un peu plus loin – mais elles ne permettent pas d'expliquer la différence principale entre nos deux graphiques. C'est dans la section « Religion » que se trouvait la réponse : la thématique des références semble en effet renvoyer plus souvent aux questions d'« histoire du christianisme » que ne le font les auteurs dans les articles. Autrement dit, un certain nombre d'articles classés dans l'« histoire générale » contenaient des références relatives à l'« histoire du christianisme » et qui ont donc été classées dans cette catégorie, faisant diminuer le pourcentage générale de la section « Histoire » (HST) et augmenter celui de la section « Religion » (REL). Cette légère confusion des genres était assez prévisible, la distinction entre les deux catégories d'histoire n'étant pas toujours évidente à faire.

En manière de contrôle, nous avons vérifié ce que donneraient les résultats du tableau 9.2 si on répartissait les articles et les références d'« histoire ecclésiastique » dans la section « Histoire » (HST) plutôt que « Religion » (REL). Les résultats sont éloquents :

pour la répartition thématique des articles, on obtient désormais 43% pour l'histoire et 9% pour la religion. En ce qui concerne la répartition thématique des références, les résultats sont désormais de 11% pour la religion et de 44% pour l'histoire. Bref, en reclassant l'« histoire du christianisme » dans la section « histoire », on obtient une équivalence proportionnelle presque parfaite (à plus ou moins 2%, ce qui demeure une marge différentielle minime) entre la répartition des articles et des références par thèmes. En gros, cela signifie que les auteurs de l'*Encyclopédie* ont généralement cité les jésuites dans un contexte approprié. La mention d'un auteur jésuite dans un article de sciences implique à peu près certainement un lien entre ce religieux et des questions scientifiques. Les « hors propos » lapidaires dont Diderot semble s'être fait une spécialité et que ne semble pas avoir dédaigné le chevalier de Jaucourt ne toucheraient donc qu'assez faiblement les mentions de jésuites. Pour explorer la place occupée par les individus jésuites dans l'*Encyclopédie*, il est donc légitime d'utiliser aussi bien les données thématiques recueillies à propos des articles que celles relatives aux références mêmes.

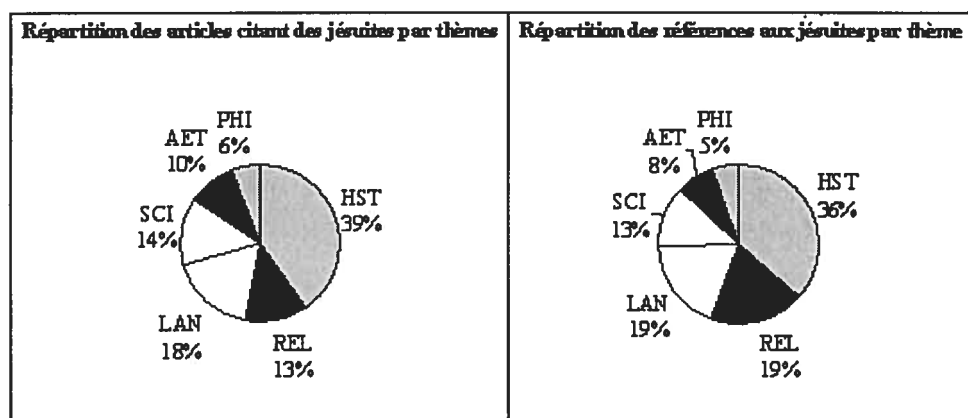


Tableau 9.2 Répartition des articles et des références aux jésuites par thème

Si on s'intéresse plus précisément aux résultats dévoilés par les tableaux 9.1 et 9.2, on constate que la majorité des citations de jésuites dans l'*Encyclopédie* se font relativement à des questions à caractère historique (plus de 36% des références). Suivent ensuite, assez loin derrière, les thématiques religieuses (même parmi celles-ci, l'histoire joue un rôle très important), celles touchant la langue et la littérature (19% des références), puis celles relatives aux sciences (13%), aux arts et techniques (8%) et à la philosophie

(5%). Si l'importance de l'aspect religieux n'est guère étonnant, la nette prédominance historique semble cependant démontrer que l'impact particulier des jésuites est moins le fait du parfum de scandale religieux qu'ils exhalèrent parfois – et qui est nettement mis en évidence dans l'article « Jésuite » de Diderot – mais bien de leurs compétences individuelles dans les divers champs des connaissances et en particulier de l'érudition. L'importance de leur apport linguistique, que ce soit à un niveau plus théorique ou pour des réalisations dites « littéraires », est également mise en valeur assez nettement. Quant à l'aspect scientifique, il n'est pas négligé pour autant : sa relative importance (tout de même près de 13% des références) démontre que les auteurs de l'*Encyclopédie* étaient bien informés des apports de la Compagnie de Jésus dans ce domaine.

Il est cependant important de préciser que les comparaisons effectuées entre les nombres d'articles ou même les nombres de références, tout en demeurant des indicateurs très éclairants, ne représentent qu'une certaine tendance, lourde peut-être mais pas absolue. En effet, chaque article ou chaque référence compilés ne possèdent pas exactement la même valeur qualitative. Une référence qui est une révélation majeure peut ainsi très certainement équivaloir, sur certaines échelles de valeur, à plusieurs autres références simplement anecdotiques. Pour que les chiffres donnés acquièrent une valeur absolue, il faudrait pouvoir évaluer de manière exacte l'importance propre de chaque article et de chaque référence dans le contexte global de l'*Encyclopédie*, un travail éminemment subjectif et techniquement très complexe. Il fut tenté d'assigner une valeur qualitative à chaque référence, en lui attribuant une mention relative à son importance estimée (aucune ; faible ; moyenne ; grande). En l'absence de critères très précis applicables à l'ensemble des mentions, l'attribution d'une telle cote s'est révélée extrêmement difficile. Pour préciser les premiers résultats, il existe néanmoins un autre indicateur objectif pouvant être utilisé relativement aux articles : leur longueur.

Il importe de préciser que l'interprétation de ce nouvel indice pose aussi quelques problèmes puisqu'un article long n'est pas nécessairement plus important qu'un article court. Les données compilées sont cependant suffisamment substantielles – plus de 1228 articles différents – pour que les statistiques demeurent significatives. Le principe selon

lequel plus l'article est long, plus il est important n'est pas parfait mais il demeure une manière intéressante et éclairante d'appréhender la répartition thématique des articles traitant des jésuites si on garde en tête ses limitations. Les calculs sur la longueur de chaque article sont ceux effectués par Schwab, Rex et Lough dans leur *Inventory of Diderot's Encyclopédie*<sup>17</sup>. On retrouve en effet dans cet inventaire la longueur exacte de chaque article en colonnes ou dixièmes de colonnes. À titre indicatif, les articles qui font entre cinq lignes et un dixième de colonne sont indiqués comme possédant une valeur de 0,1 ; ceux qui font deux dixièmes de colonne valent 0,2 et ainsi de suite. Aucune valeur n'a été attribuée à ceux qui font moins de cinq lignes.

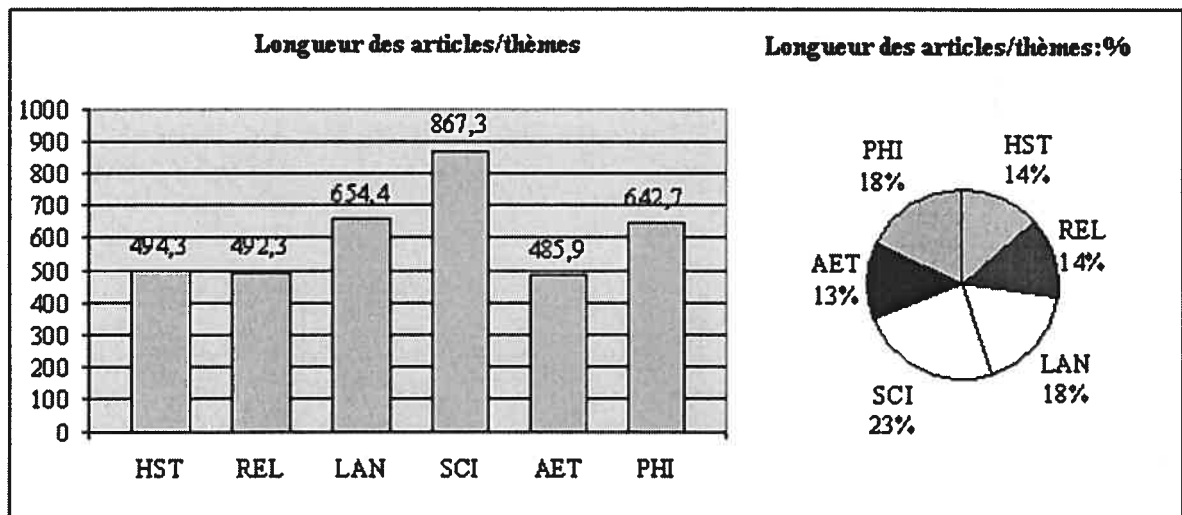


Tableau 9.3 *Longueur des articles*

Le tableau 9.3 présente dans une première section les résultats totaux obtenus pour chaque catégorie thématique. Ainsi, la somme des longueurs de tous les articles d'histoire mentionnant un jésuite est de 494,3 colonnes. Celle traitant des articles de religion est presque exactement la même avec 492,3 colonnes. La deuxième partie du tableau 9.3 présente les mêmes résultats de manière différente, en pourcentages relatifs. Parmi les articles qui citent des jésuites, ceux traitant d'histoire, tout comme ceux traitant de religion d'ailleurs, forment donc 14% du total. Pour la thématique religieuse, ce pourcentage est à peu près similaire à celui obtenu par le simple décompte du nombre d'articles, soit 13%

<sup>17</sup> Richard N. Schwab, Walter E. Rex et John Lough, *Inventory of Diderot's Encyclopédie, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 83 (1971).

(voir le tableau 9.2). Pour l'histoire, il s'agit cependant d'un net recul. Comme il a été constaté, en terme de quantité les articles traitant de sujets historiques formaient plus de 39% du total. En terme de taille, ils ne forment que 14%. Les articles qui citent des jésuites dans le domaine historique sont donc significativement plus courts que ceux traitant de religion. Si ceux touchant aux langues et à la littérature conservent la même proportion (18%) et que ceux traitant des arts et techniques sont toujours du même ordre (10% contre 13%), les changements les plus spectaculaires affectent les catégories des sciences et de la philosophie. Les sciences passent ainsi d'un modeste 14% à plus de 23%, dominant ainsi le palmarès en terme du nombre de colonnes couvertes (plus de 867,3 au total). Quant à la philosophie, elle ne comptait que pour un maigre 6% du total des articles citant des jésuites mais fait plus de 18% lorsque vient le temps de calculer la surface occupée par ces mêmes articles.

Le tableau 9.4, qui illustre les longueurs moyennes des articles pour chaque thématique, confirme ces différences de manière encore plus spectaculaire en ce qui concerne les extrêmes, soit l'histoire et la philosophie. Les résultats qu'il illustre ont été établis en divisant la longueur totale en colonnes de chaque thème par le nombre d'articles qui en traitent, permettant ainsi d'obtenir une moyenne représentative pour chaque thème. Avec une moyenne d'une colonne par article, soit à peine 4% de l'ensemble des moyennes, l'histoire se retrouve maintenant loin derrière la philosophie, qui forme plus de 35% des moyennes, avec une longueur moyenne de 9,1 colonnes par article. On peut donc conclure que les jésuites cités dans les articles traitant de philosophie et, dans une moindre mesure, dans ceux concernant les sciences (longueur moyenne de 5,1 ou 20%), le sont dans des articles longs, complexes et bien développés alors que les articles d'histoire mentionnant des membres de la Compagnie de Jésus sont généralement beaucoup plus courts et succincts, probablement plus anecdotiques.

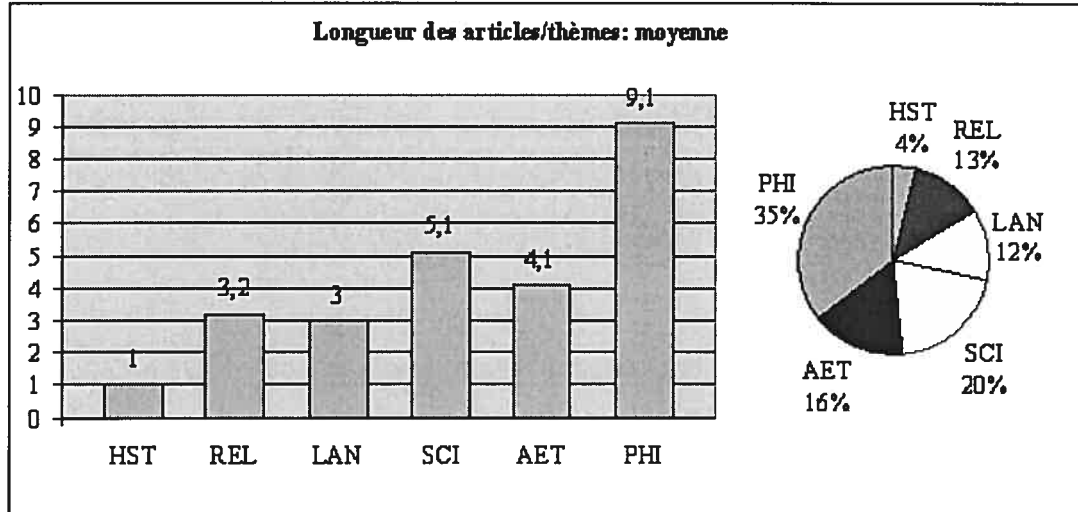


Tableau 9.4 *Moyennes des longueurs des articles*

Il serait cependant inexact d'en déduire simplement que les références faites aux jésuites dans les articles de philosophie sont plus importantes que celles faites dans les articles d'histoire. Au contraire, la brièveté des articles d'histoire laisse entendre que le jésuite cité y occupe une place plus importante que dans les articles plus longs de science ou de philosophie. Ainsi, que valent réellement les rapides mentions des pères Maimbourg et Hardouin comme exemples dans les 30,5 colonnes de l'article « Certitude » de l'abbé de Prades<sup>18</sup> ? Les informations du très court article anonyme « Odowara » (une ville du Japon) qui proviennent presque toutes du père de Charlevoix<sup>19</sup> ne démontrent-elles pas avec plus de certitude le rôle pris par les jésuites dans la rédaction encyclopédique ? Ces résultats permettent de démontrer *a contrario* l'importance de l'histoire comme contexte de citation des jésuites.

### 3. Les thèmes principaux

L'interprétation globale des chiffres qui viennent d'être donnés doit maintenant être appuyée par une analyse détaillée de chacune des catégories thématiques à l'intérieur desquelles on retrouve des articles ou des références précises citant un ou plusieurs

<sup>18</sup> EDR, article « Certitude » (Prades) [II.6571].

<sup>19</sup> EDR, article « Odowara » (anonyme) [XI.1854].

individus jésuites. Pour chacun de ces sujets (histoire, religion, langue et littérature, science, arts et techniques et philosophie), les modalités selon lesquelles les membres de la Compagnie sont cités seront observées en détail. Le contexte thématique permettra de comparer entre elles des références de type similaire afin d'en distinguer les constances et les singularités. C'est à ce titre qu'il sera possible d'observer dans l'*Encyclopédie* les traits caractéristiques d'appréhension des individus jésuites, parfois rattachés à l'image générale de la Compagnie, parfois à un modèle archétypique et parfois totalement particularisés. Lorsque cela sera possible, les stratégies qui permettent aux collaborateurs de l'*Encyclopédie* de choisir une source particulière et la manière dont ils la traitent ensuite seront indiquées. Il sera également particulièrement noté quels sont les auteurs qui font usage du savoir jésuite, de même que la manière dont ils s'y réfèrent. Les jésuites cités le sont-ils explicitement ou non ? Le sont-ils positivement ? Y a-t-il une manière spécifique de citer un jésuite ? Les réponses à toutes ces questions devront être replacées dans leur contexte thématique immédiat pour être compréhensibles mais seront approchées d'une manière globale lorsque cela s'avérera possible, sans effacer toute la complexité d'un ouvrage écrit par de multiples individus dont les opinions pouvaient parfois être forts différentes.

### 3.1. L'histoire et les sciences historiques (HST)<sup>20</sup>

Tout en valorisant le développement d'une philosophie aux vues plus larges et plus englobantes, les encyclopédistes ne renièrent pas pour autant l'érudition patiemment accumulée depuis la Renaissance, y compris celle qui était le fait de certains ordres religieux savants tels que les bénédictins ou la Compagnie de Jésus<sup>21</sup>. C'est là tout le paradoxe entre la vision négative des jésuites en tant que groupe et l'estime qu'on porte aux individus savants qui composent ce même groupe. D'Alembert affirme ainsi dans l'article « Erudition » : « Ne méprisons ni aucune espece de savoir utile, ni aucune espece

<sup>20</sup> Pour les abréviations, se référer à l'annexe A « Liste des disciplines et de leur code ».

<sup>21</sup> Nelly Schargo Hoyt, « Méthode et interprétation de l'histoire dans l'*Encyclopédie* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 51, III (juillet-septembre 1951), p. 363. Sur le sujet, consulter particulièrement l'excellent ouvrage de Bruno Neveu, *Érudition et religion aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Albin Michel, 1994.



d'hommes ; croyons que les connoissances de tout genre se tiennent et s'éclairent réciproquement<sup>22</sup>... » Il renchérit avec un véritable plaidoyer en faveur de cette accumulation des connaissances historiques qui, à une époque où la recherche esthétique de la forme comptait autant sinon plus encore que le contenu, jouissait pourtant d'une certaine disgrâce<sup>23</sup> :

...on auroit tort d'objecter que l'*érudition* rend l'esprit froid, pesant, insensible aux graces de l'imagination. *L'érudition* prend le caractere des esprits qui la cultivent ; elle est hérissée dans ceux-ci, agréable dans ceux-là, brute et sans ordre dans les uns, plein de vûes, de goût, de finesse, et de sagacité dans les autres... [...] ...en effet, l'*érudition* est à l'esprit, ce que le bagage est aux armées ; il est utile dans une armée bien commandée, et nuit aux opérations des générations médiocres<sup>24</sup>.

Les résultats des recherches érudites, s'ils paraissent trop pointus et inutiles en eux-mêmes, doivent être récupérés pour asseoir des réflexions plus générales : « l'*érudition*, pour être vraiment estimable, a besoin d'être éclairée par l'esprit philosophique, et nullement qu'on doive la mépriser en elle-même<sup>25</sup>. » Cette érudition met évidemment en valeur le domaine historique, prit dans un sens large qui inclut également le développement d'outils nécessaires à son appréhension, tels que la chronologie, la géographie, l'épigraphie, la numismatique, etc. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, contrairement à ce qu'on affirme parfois, n'a certainement pas dédaigné l'histoire. Sur plus de 60 000 articles, l'*Encyclopédie* en consacre près de 6200 à une meilleure compréhension historique<sup>26</sup>. C'est loin d'être négligeable !

<sup>22</sup> EDR, article « Erudition » (D'Alembert) [V.3179].

<sup>23</sup> J. H. Brumfitt affirmait que « ...the conflict between a desire to demonstrate one's accuracy and a resolve to avoid the pedantic display of erudition remains a characteristic of much eighteenth-century historiography » (« Historical Pyrrhonism and Enlightenment Historiography in France » dans Charles G. S. Williams, dir. *Literature and History in the Age of Ideas*, Ohio State University Press, 1975, p. 19. Citons en témoignage l'article « Habile » de l'*Encyclopédie* (anonyme) [VIII.15] : « On dit *habile* historien, c'est-à-dire historien qui a puisé dans de bonnes sources, qui a comparé les relations, qui en juge sainement, en un mot qui s'est donné beaucoup de peine. S'il a encore le don de narrer avec l'éloquence convenable, il est plus qu'*habile*, il est grand historien... »

<sup>24</sup> EDR, article « Erudition » (D'Alembert) [V.3179].

<sup>25</sup> EDR, article « Erudition » (D'Alembert) [V.3179].

<sup>26</sup> Schargo Hoyt, « Méthode et interprétation de l'histoire... », p. 360.

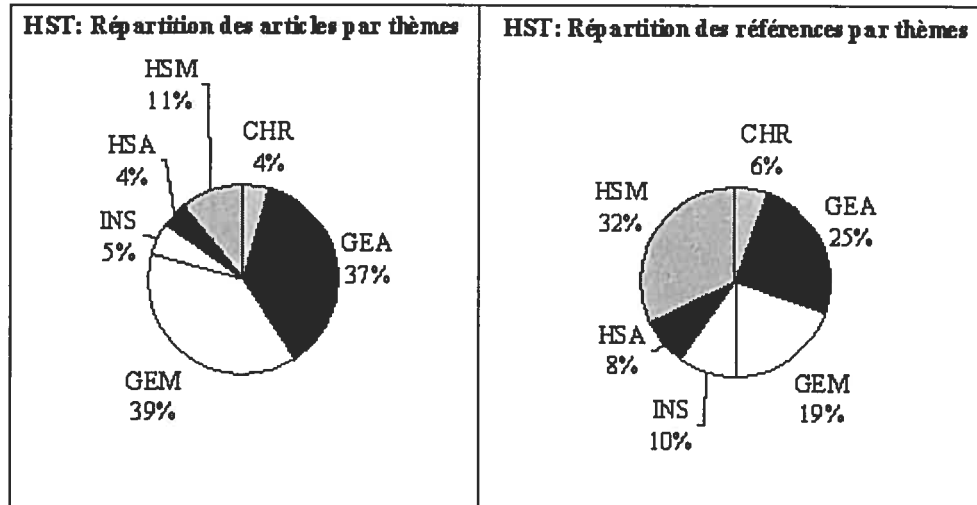


Tableau 10.1 *HST* : Répartition des articles et des références aux jésuites

Le tableau 10.1 présente les résultats obtenus par une subdivision thématique des articles historiques qui citent des jésuites dans l'*Encyclopédie* ainsi que la répartition thématique de ces références. On peut en tirer trois observations principales : l'importance de ces outils historiques dont il était justement question et en particulier de la géographie (CHR, GEA, GEM et INS) ; une légère prédominance des questions d'histoire moderne (GEM et HSM) ; l'apport non négligeable du savoir érudit sur l'Antiquité (GEA et HSA). La comparaison entre les deux graphiques du tableau 10.1 démontre une certaine différence entre les thèmes des articles qui citent des jésuites et ceux des citations. Si la géographie (GEA et GEM) est le sujet particulier de plus de 76% des articles historiques où sont mentionnés un ou plusieurs jésuites, il n'en va de même que dans 44% des cas pour ces mentions. C'est-à-dire qu'un bon nombre des articles géographiques qui citent des jésuites servent de prétexte pour traiter de questions autres que la connaissance géographique. Après vérification, outre quelques cas où les jésuites sont cités pour élaborer sur un point de littérature ou de numismatique (surtout pour la géographie ancienne), la majeure partie de ces articles géographiques qui ne semblent pas traiter de géographie sont en fait des articles biographiques signés par le chevalier de Jaucourt.

En effet, l'orientation éditoriale originelle de l'*Encyclopédie* prescrivait d'éviter de traiter des biographies d'hommes célèbres, sujet que D'Alembert et Diderot estimaient déjà

largement abordé ailleurs : « Au reste, on observera que les articles d'*Histoire* de notre Encyclopédie ne s'étendent pas aux noms de Rois, de Savans, et de Peuples, qui sont l'objet particulier du Dictionnaire de Moreri, et qui auroient presque doublé le nôtre<sup>27</sup>. » Le chevalier de Jaucourt, quant à lui, pensait autrement, du moins en ce qui concerne les savants<sup>28</sup>. Il est vrai qu'il soutenait la décision d'éviter de traiter des princes, rois et autres souverains mais il considérait que les hommes de lettres méritaient une place dans l'*Encyclopédie*. À mesure que son rôle s'accrut dans l'élaboration de l'ouvrage, il prit la liberté de contrevenir à certaines des premières décisions et décida ainsi d'inclure un certain nombre d'articles biographiques. Seulement, pour que le contraste avec la politique précédente ne soit pas trop évident, il choisit de développer la vie des hommes de lettres dans les articles relatifs à leur lieu de naissance. C'est ainsi que c'est à l'article « Wolstrobe » que l'on retrouvera la vie et l'œuvre de Newton, ou à « Vendômois » celle de Ronsard. Ces articles géographiques, dont le chevalier avait d'ailleurs été chargé par Diderot, étaient déjà présents dans les premiers volumes de l'*Encyclopédie*, bien que de manière peu développée : le changement éditorial demeurait ainsi suffisamment discret. Plusieurs de ces articles biographiques concernent des jésuites, ce qui explique donc finalement dans le tableau la différence statistique entre le nombre d'articles dont le thème est la géographie et le nombre de références aux jésuites relatives plutôt à l'histoire moderne – dont relèvent les biographies – dans ces mêmes articles.

La première constatation mentionnée relativement aux articles d'histoire citant des jésuites est la prédominance évidente des questions relatives aux « outils de l'histoire » ou « sciences auxiliaires de l'histoire » : chronologie, géographie, numismatique et épigraphie. La présence des interrogations causées par la chronologie n'est pas étonnante, puisqu'elle était la source d'importants débats philosophiques : à l'aide de la chronologie, on pouvait en effet remettre en question la vision classique et coutumière de l'histoire issue d'une lecture littérale de la Bible. Les chronologies de plusieurs peuples étrangers, en particulier celles des Egyptiens et des Chinois, ne coïncidaient pas avec la chronologie chrétienne

<sup>27</sup> EDR, « Discours préliminaire » (D'Alembert).

<sup>28</sup> Sur la question, voir George A. Perla, «The unsigned articles and Jaucourt's bibliographical sketches in the *Encyclopédie*», *SVEC*, 171 (1977), p. 189-95 et Georges A. Perla, «La controverse sur les vies dans l'*Encyclopédie*», *Revue française d'histoire du livre*, 1982.

traditionnelle<sup>29</sup>. On ne doit bien sûr pas s'étonner du fait que l'*Encyclopédie* se fasse l'écho de ces questionnements, d'autant plus qu'après une cinquantaine d'années de débats, ils avaient quelque peu perdu de leur caractère scandaleux originel. L'idée d'une histoire allongée de plusieurs siècles et d'une chronologie religieuse symbolique, si elle pouvait encore susciter quelques réactions violentes chez les plus conservateurs, avait fait son chemin, de telle sorte que dans les années 1750, Buffon pouvait oser proposer son *Histoire de la Terre*<sup>30</sup>. On continuait à débattre mais il n'était plus considéré comme dangereux de proposer ses doutes.

Il n'est donc pas étonnant que les auteurs de l'*Encyclopédie* aient été chercher dans les écrits des jésuites, à la fois érudits et grands voyageurs, des éléments d'information sur les diverses chronologies humaines : ils les citent ainsi à l'occasion comme autorités en matière de chronologie chaldéenne, chinoise, égyptienne, mexicaine et surtout grecque. C'est ce que fait surtout D'Alembert, le principal auteur à citer des jésuites en matière de chronologie après le chevalier de Jaucourt, qui, lui, utilise essentiellement le savant père Denis Petau pour livrer des informations érudites sur les calendriers de la Grèce antique<sup>31</sup>.

À la lecture de ces articles, on réalise cependant que les jésuites cités le sont généralement moins dans un contexte de controverse que comme des sources d'érudition fiables pour mieux connaître l'histoire. L'usage des sciences auxiliaires historiques et en particulier de la chronologie représentait en effet une des meilleures solutions au grave problème causé par le pyrrhonisme (scepticisme) historique au tournant du siècle<sup>32</sup>. Ainsi, il est assez rare qu'on cite les jésuites de manière subversive pour démolir les principales opinions chrétiennes. De plus, dans presque tous les articles relatifs à la chronologie, les auteurs de la Compagnie de Jésus qu'on cite ne sont pas clairement identifiés comme étant jésuites. Ils semblent ainsi être tous considérés comme de simples savants, qu'on juge

<sup>29</sup> Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne, 1680-1715*, Paris, Fayard, 1961, p. 36-39.

<sup>30</sup> Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 [1963], p. 199-210.

<sup>31</sup> Le *Rationarium Temporarum* (Paris, 1632) est l'ouvrage qui semble avoir vulgarisé en France les concepts de la science chronologique (Bernard Chédozeau, « Les jésuites et l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle », *Littératures Classiques*, 30 (1997), p. 12). La citation à plusieurs reprises du père Petau dans l'*Encyclopédie* (on compte plus de 63 références) n'est donc pas étonnante.

<sup>32</sup> Brumfitt, « Historical Pyrrhonism and Enlightenment Historiography... », p. 21.

d'ailleurs de manière relativement positive, sauf dans un cas ou deux où l'on s'oppose à leur opinion sans pour autant les attaquer de manière agressive. En témoigne cette critique sérieuse mais pas entièrement discourtoise du père Petau à propos d'un accommodement chronologique de l'histoire d'Abraham qu'il propose : « Mais avec tout le respect qu'on doit au pere Petau, rien n'a moins de fondement et n'est plus mal inventé<sup>33</sup>... »

Les conclusions qu'on peut tirer des articles et des références relatives à la numismatique et à l'épigraphie (INS) sont assez similaires. Le principal auteur de l'*Encyclopédie* qui traite de ces questions est le chevalier de Jaucourt, véritablement passionné par le sujet comme en témoigne le long et pittoresque article « Médailles » où il se lance dans une savante dissertation de collectionneur, débordant ainsi du strict cadre informatif sans trop chercher à s'en justifier<sup>34</sup>. Il légitime pourtant assez faiblement son engouement par le fait que les hommes de lettres disposent de plusieurs ouvrages sur le sujet : leur lecture permettrait d'amener un aspect intellectuel à l'activité. Il livre ainsi son opinion sur une suite d'ouvrages de référence, parmi lesquels on retrouve plusieurs auteurs jésuites tels que les pères Érasme Froelich, Étienne Chamillart, Jean Hardouin et surtout Louis Jobert, auteur d'une populaire *Science des médailles* dont la réédition de 1739 (l'original datant de 1692) eut un certain retentissement : « ...pour éviter que ma foible vûe ne m'égare dans cette entreprise, j'emprunterai mes lumieres des instructions du P. Jobert ; Mais la Science des médailles, du P. Louis Jobert jésuite, me paroît être, en petit, le meilleur livre qu'on ait jusqu'à présent, pour rendre l'étude de ces monumens antiques plus facile, plus utile, et plus agréable<sup>35</sup>. » De Jaucourt cite également plusieurs articles d'érudition numismatique parus dans les *Mémoires de Trévoux*. Dans plus de 85% des cas, il ne se donne pas la peine de préciser que l'auteur qu'il cite est jésuite. Ses commentaires sont généralement soit neutres, soit positifs, bien qu'on retrouve quelques critiques émises contre les idées originales du père Jean Hardouin, ce qui n'est guère surprenant vu leur peu de popularité auprès des érudits de l'époque. Pour ce qui concerne les questions de numismatique et d'épigraphie, les membres de la Compagnie de Jésus qui sont cités sont donc essentiellement considérés comme des érudits dont les études peuvent revêtir une

<sup>33</sup> EDR, « Chronologie sacrée » (Diderot) [III.1782].

<sup>34</sup> La recherche du terme « Médaille(s) » dans l'*Encyclopédie* donne plus de 580 résultats !

<sup>35</sup> EDR, article « Médaille » (De Jaucourt) [X.1172].

certaine utilité dans les recherches historiques. Il n'est donc nullement question d'une quelconque image négative résultant d'une association à la Compagnie de Jésus.

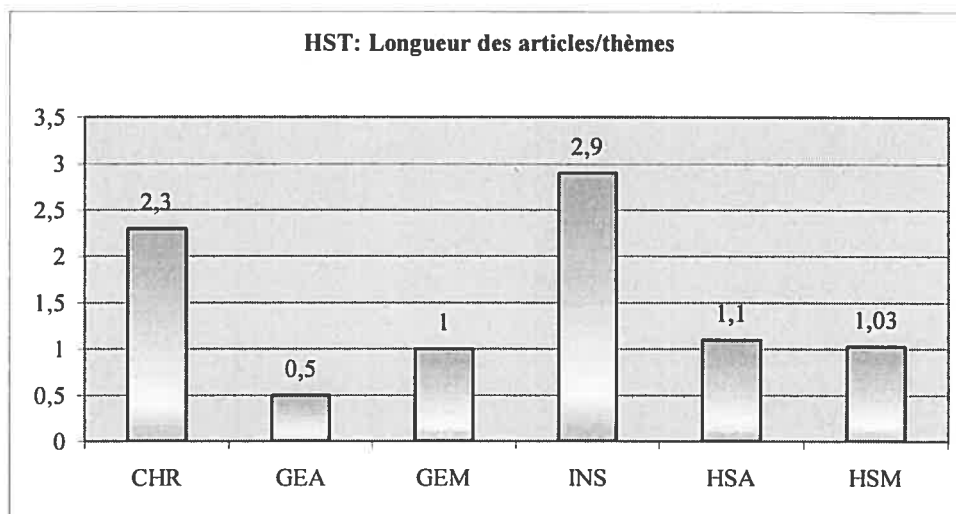


Tableau 10.2 *HST : Longueur des articles*

Il serait maintenant logique d'aborder la question de la géographie, autre science auxiliaire de l'histoire, mais vu sa division en géographie ancienne et moderne et son imbrication étroite avec le traitement des questions historiques dans l'*Encyclopédie*, il sera plutôt question de la connaissance du monde antique dans l'*Encyclopédie* de manière générale, histoire et géographie réunies, pour poursuivre ensuite avec la connaissance du monde moderne, histoire et géographie réunies ici aussi. Rappelons seulement que la géographie concerne à elle seule 76% des articles historiques qui citent des jésuites et 44% des références. Toutes subdivisions thématiques confondues, sur l'ensemble des articles de l'*Encyclopédie* qui traitent des jésuites, cela fait tout de même 30% et sur le total des références faites aux jésuites, 16%. Il s'agit donc là de la matière la plus abondante numériquement, bien qu'elle ne soit pas la plus massive. En effet, si les articles de géographie comptent pour 76% des articles historiques, ils ne font que 58% de leur masse (longueur) totale, soit une longueur moyenne de 0,75 colonnes, ce qui représente en fait le taux le plus bas de toutes les divisions thématiques, à l'exception notable des articles d'héraldiques qui sont généralement encore plus succincts. À l'intérieur des articles géographiques, ce sont ceux de géographie ancienne qui accentuent cette tendance

minimaliste : leur longueur moyenne est de 0,54 colonnes comme on peut le voir sur le tableau 10.2. Il s'agit donc d'articles très courts, surtout si on les compare avec ceux de chronologie ou de numismatique.

De par leur éducation, la vaste majorité des auteurs de l'*Encyclopédie* avaient acquis une grande familiarité avec l'histoire de l'Antiquité : ils possédaient généralement une excellente culture littéraire grecque et romaine<sup>36</sup>. En fait, il était à peu près impensable de pouvoir se considérer homme de lettres sans posséder un sérieux bagage d'érudition antique de même que la capacité de s'exprimer correctement en latin<sup>37</sup>. La connaissance du grec dénotait un raffinement supplémentaire. Par leur enseignement humaniste, les jésuites ont certainement contribué à renforcer cette tradition datant de la Renaissance<sup>38</sup>. Il n'est donc pas surprenant de les voir abondamment cités par les encyclopédistes dans les articles qui concernent l'Antiquité. On retrouve ainsi 202 articles qui citent des jésuites relativement à l'histoire des temps anciens – comprenant la géographie –, soit 41% du total des articles historiques. À l'intérieur de ces articles, on compte plus de 233 références aux jésuites, soit 33% du total des références du domaine historique. Bref, il s'agit d'un domaine de citation des jésuites non négligeable.

Il est intéressant de constater à quel point l'Antiquité est bien couverte par l'*Encyclopédie*. Les philosophes, pour modernes qu'ils soient, ne renient pas pour autant le bagage culturel grec et romain qui leur a été légué. C'est D'Alembert qui exprime le mieux la position des siens dans l'article « Érudition » :

Avoüons donc d'un côté, en faveur de l'*érudition*, que la lecture des anciens peut fournir aux modernes des germes de découvertes ; de l'autre, en faveur des savans modernes, que ceux-ci ont poussé beaucoup plus loin que les anciens les preuves et les conséquences des opinions heureuses que les anciens s'étoient, pour ainsi dire, contentés de hasarder<sup>39</sup>.

<sup>36</sup> François de Dainville, « Avènement d'une rhétorique nouvelle » dans *L'éducation des jésuites (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 205-206.

<sup>37</sup> Sur l'importance de la culture antique, l'ouvrage de référence est celui de Chantal Grell, *Le Dix-huitième siècle et l'antiquité en France, 1680-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995.

<sup>38</sup> François de Dainville, *La naissance de l'humanisme moderne*. Paris, Beauchesne, 1940.

<sup>39</sup> *EDR*, article « Érudition » (D'Alembert) [V.3179].

Il se place ainsi au-dessus de la Querelle des Anciens et des Modernes qui ébranla le milieu intellectuel au tournant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et justifie l'inclusion de nombreux éléments d'érudition antique dans le corps de l'*Encyclopédie*. Les hommes étant les mêmes partout et en tous temps<sup>40</sup>, l'étude des Anciens semble aussi valable que n'importe quelle autre pour apprendre à mieux connaître l'Homme. Il est intéressant de remarquer que D'Alembert adopte ainsi la position des jésuites, qui prirent le parti des Modernes dans la fameuse Querelle tout en insistant sur les bienfaits d'une éducation humaniste basée sur l'apprentissage du latin et la connaissance des écrits de l'Antiquité<sup>41</sup>. D'Alembert critiquera la manière de transmettre ce bagage culturel, en insistant sur la priorité qui doit être mise sur le français avant le latin par exemple, mais il ne le reniera pas pour autant.

Dans les articles qui traitent de l'Antiquité et qui citent des jésuites, on retrouve tout d'abord de nombreux renseignements de type géographique (GEA). Ces 180 articles sont essentiellement le fait du chevalier de Jaucourt, qui prit la relève de Diderot pour la géographie et celle de l'abbé Mallet pour l'histoire. Cela explique pourquoi on ne les retrouve qu'à partir du septième volume de l'*Encyclopédie*, au moment où le travail du chevalier commence à prendre une ampleur certaine et où ses propres choix éditoriaux s'affirment<sup>42</sup>. Les chiffres fournis grâce à la numérisation de l'*Encyclopédie* sont très éloquents à cet égard : pour la catégorie « géographie antique<sup>43</sup> », on retrouve 56 articles dans les tomes I et II (rédigés majoritairement par Diderot et généralement de piètre qualité), 26 articles dans les tomes III à VI (dont un seul dans le tome V et aucun dans le tome VI) et plus de 3068 articles dans les tomes VII à XVII, presque tous le fait du chevalier de Jaucourt. De toute évidence, De Jaucourt considérait l'inclusion de la géographie antique dans l'*Encyclopédie* comme un élément important pour la perfection de l'ouvrage et on peut certainement lui en attribuer la responsabilité. Ces courts articles

<sup>40</sup> C'est ce que Diderot affirme clairement dans l'article « Humaine espèce » de l'*Encyclopédie* [VIII.1612] ; René Hubert, *L'esprit des sciences sociales dans l'Encyclopédie*, Paris, 1923, p. 84-85.

<sup>41</sup> Roger Marchal, *Madame de Lambert et son milieu*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, p. 224-225.

<sup>42</sup> Si le chevalier de Jaucourt écrivit 219 articles pour le volume 6, sa collaboration s'accrut sérieusement au cours du volume 7 pour lequel il en rédigea 724. Par la suite, il ne produira jamais moins de 1000 articles par volume, son travail culminant au volume 16 pour lequel il aura rédigé 2494 articles, soit 45,2% du tome Richard Schwab, *The Extent of the Chevalier de Jaucourt's Contribution to Diderot's Encyclopédie* cité par Jean Haechler, *L'Encyclopédie. Les combats et les hommes*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 366.

<sup>43</sup> Il s'agit ici de la classification des éditeurs de l'*Encyclopédie* que l'on retrouve au début de chaque article et non du classement établi ici qui ne concerne que les articles dans lesquels un ou plusieurs jésuites sont cités.



(notons tout de même qu'ils sont généralement plus substantiels que ceux fournis par Diderot dans les deux premiers tomes) utilisent plusieurs ouvrages jésuites comme sources de documentation. Mentionnons l'*Historia general de España* (Tolède, 1600) de Jean Mariana, dont il existait plusieurs traductions françaises (*Histoire d'Espagne...*, Rotterdam, 1694 ; *Histoire générale d'Espagne...*, Paris, 1723-1726), le *Voyage nouveau de la Terre-Sainte...* (Paris, 1679) du père Michel Nau et *Les Poésies d'Horace, traduites en François avec des Remarques...* (Paris, 1727) de Noël-Etienne Sanadon. Les deux ouvrages les plus importants sont cependant incontestablement le *Parallela Geographiae Veteris et Novae* (Paris, 1648-1649) du père Philippe Briet et surtout, l'édition du père Jean Hardouin de l'*Histoire naturelle* de Pline (Paris, 1685). Sur 175 mentions de jésuites relatives à la géographie ancienne, on retrouve ainsi 29 références au père Briet (17%) et 120 au père Hardouin (69%), ce qui fait d'ailleurs de ce dernier le jésuite le plus souvent cité de toute l'*Encyclopédie*.

<b>Nom</b>	<b>Occurrences dans l'<i>Encyclopédie</i></b>
<b>PLINE</b>	<b>1887</b>
Jésus et Jésus-Christ	807
Cicéron	741
Virgile	604
Horace	505
Aristote	433
Homère	425
Platon	304
Voltaire	254
Sénèque	193
Socrate	154
Fontenelle	103
Molière	72
Shakespear(e)	16

Tableau 10.3 *Personnalités citées dans l'Encyclopédie*

Il est même certain qu'on pourrait augmenter considérablement ce nombre de références au père Hardouin en retraçant tous les endroits – et ils sont nombreux – où le chevalier de Jaucourt cite Pline, puisqu'il semble toujours utiliser l'édition critique du jésuite, sans pour autant le mentionner systématiquement. Dans le dernier volume de

l'*Encyclopédie*, à l'occasion de l'article « Verona », De Jaucourt jette un regard rétrospectif sur son travail et n'hésite pas à affirmer à propos de Pline : « ...ce grand homme est de tous les écrivains du monde celui que l'*Encyclopédie* a cité le plus<sup>44</sup> ». On doit certainement lui donner raison puisqu'une simple recherche du mot « Pline » dans la version numérisée de l'*Encyclopédie* permet de retracer plus de 1887 occurrences. Le tableau 10.3 permet, à simple titre indicatif, de comparer ce résultat avec ceux obtenus pour d'autres auteurs célèbres, anciens et modernes. L'importance de l'*Histoire naturelle* de Pline et son utilisation intensive par le chevalier de Jaucourt s'en dégage très nettement. Si De Jaucourt se permet parfois de critiquer les annotations du père Hardouin, il est cependant habituellement très bienveillant envers l'érudit : ce « savant jésuite », ce « savant religieux<sup>45</sup> »... En fait, de manière générale, tous les jésuites cités pour des questions de géographie ancienne sont traités assez favorablement, le chevalier ne se permettant que de signaler quelques petites rectifications, surtout si les faits avancés l'ont été sans fondement solide. Il est intéressant une fois de plus de noter que tous les jésuites cités dans cette catégorie, à l'exception d'un seul, le père Balthasar Tellez, ne sont pas identifiés clairement comme étant des membres de la Compagnie de Jésus, ce qui confirme une ambivalence certaine entre les individus jésuites eux-mêmes et la Compagnie dans son ensemble.

Les articles qui traitent d'histoire ancienne plutôt que spécifiquement de géographie abordent à peu près tous les domaines possibles, qu'ils s'agisse des arts (peinture, théâtre, architecture, etc.), de techniques artisanales, de littérature ou de sciences (arithmétique, chimie, astronomie, botanique, etc.) Ils permettent aux encyclopédistes d'élaborer une vision du monde axée sur le progrès : en retraçant l'histoire de chaque art, de chaque technique, ils témoignent d'une évolution constante du savoir humain des origines jusqu'à leur propre époque<sup>46</sup>. Les auteurs de l'*Encyclopédie* pouvaient ne pas exprimer clairement leur foi dans le progrès, ils pouvaient même affirmer le contraire, ces nombreux articles

<sup>44</sup> EDR, article « Verona » (De Jaucourt) [XVII.348].

<sup>45</sup> EDR, article « Thessaliens, les » (De Jaucourt) [XVI.1135] ; article « Zimara » (De Jaucourt) [XVII.2862].

<sup>46</sup> Cette vision n'est pas complètement inédite puisqu'elle se retrouve déjà dans les sources jésuites utilisées par les encyclopédistes. Influencée par la doctrine moliniste de la grâce, l'histoire développée par les jésuites refuse de ne voir dans l'homme qu'un opérateur accomplissant le dessein divin : elle lui laisse un rôle libre à jouer. Tout en restant dans l'orbite de la religion, elle n'est donc pas fondamentalement téléologique et laisse la porte ouverte à l'évolution et au progrès (Chédozeau, « Les jésuites et l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle »..., p. 17-18.

n'en démontrent pas moins une intériorisation certaine de l'idée. Comme ils concernent tous les domaines, ils sont le fait de plusieurs auteurs différents. On retrouve bien évidemment le chevalier de Jaucourt mais aussi Diderot, l'abbé Mallet, Boucher d'Argis, l'abbé Yvon et plusieurs autres. La grande diversité de ces articles empêche de tirer des conclusions générales trop précises à leur sujet mais il est tout de même possible de spécifier que les peuples anciens qui y sont le plus souvent nommés sont les Égyptiens, les Romains et, bien qu'à un degré moindre, les Grecs. L'appartenance à la Compagnie de Jésus des historiens dont les auteurs de l'*Encyclopédie* s'inspirent n'est que très rarement évoqué et ils leur sont généralement plutôt favorable, malgré quelques critiques d'érudition. Il existe cependant deux exceptions notables : une charge particulièrement violente contre Athanase Kircher à l'occasion de l'article « Isiaque, table » et une autre contre le père Hardouin dans l'article « Supposition des anciens auteurs ». De Jaucourt écrit ainsi : « ...quant aux travaux du P. Kircher sur cette matiere, ils excitent notre compassion. Ce savant jésuite ne fait qu'imaginer ce qu'il ignore, et dont il lui étoit impossible d'avoir connoissance ; il a substitué ses visions à la place des trésors perdus de l'antiquité<sup>47</sup>. » Quant à Hardouin, il n'hésite pas à parler du « système imaginaire du jésuite trop audacieux<sup>48</sup> ».

Il est intéressant de noter que le chevalier de Jaucourt est à l'origine de 75% des mentions relatives au père Hardouin dans l'*Encyclopédie*, 17% des autres citations se retrouvant dans des articles anonymes (un nombre non négligeable de ceux-ci doit d'ailleurs être probablement attribué au chevalier) et les 8% restant (soit 15 mentions) provenant d'autres auteurs (Diderot, l'abbé Mallet, l'abbé Yvon, Barthès, etc.) De Jaucourt se classe donc comme étant le spécialiste du père Hardouin parmi les auteurs de l'*Encyclopédie*. Il n'est donc pas étonnant qu'il soit l'auteur de l'article « Supposition des anciens auteurs » qui critique les théories révisionnistes du savant jésuite, qui sont qualifiées ici de véritable « hérésie » : « ...car c'en est une que de travailler à détruire les monumens antiques grecs et latins, qui font aujourd'hui la gloire de nos études, et le principal ornement de nos bibliothèques<sup>49</sup>. » L'article n'est pas particulièrement long (0,8

<sup>47</sup> EDR, article « Isiaque, table » (De Jaucourt) [VIII.3655].

<sup>48</sup> EDR, article « Supposition des anciens auteurs » (De Jaucourt) [XV.3152].

<sup>49</sup> EDR, article « Supposition des anciens auteurs » (De Jaucourt) [XV.3152].

colonnes) et s'adresse de toute évidence à des spécialistes puisqu'il se contente de proposer certaines preuves pour réfuter ladite « hérésie » sans même chercher à l'expliquer. Par ailleurs, la simple existence d'un article de ce type démontre bien l'influence qu'Hardouin a pu avoir sur le chevalier de Jaucourt : ce dernier semble vouloir y démontrer qu'il est parfaitement conscient des excès de ce savant qu'il cite par ailleurs assez souvent de manière positive. Il s'agirait d'une sorte de justification : oui, le père Hardouin a commis certaines erreurs mais c'est justement parce que nous connaissons ces erreurs que nous pouvons utiliser son érudition sans problèmes. D'ailleurs le qualificatif qu'il utilise pour attaquer le jésuite demeure modéré : le père Hardouin serait essentiellement un « jésuite trop audacieux ». Le terme est négatif<sup>50</sup> mais il aurait certainement pu être pire.

L'histoire et la géographie moderne forment de leur côté le sous-domaine de l'*Encyclopédie* le plus important quantitativement parmi ceux qui citent des jésuites<sup>51</sup>. On remarquera tout d'abord la différence importante déjà notée entre les sujets des articles (39% pour la géographie moderne et 11% pour l'histoire proprement dite) et ceux des références particulière aux jésuites (19% en géographie et 32% en histoire). Ce décalage, on s'en souvient, est essentiellement dû aux articles biographiques sur les hommes de lettres rédigés par le chevalier de Jaucourt sous les notices correspondant à leur lieu de naissance. Les 190 articles géographiques sont d'ailleurs presque tous de la main du chevalier, ce qui explique qu'à l'exception de 6 d'entre eux, on les retrouve essentiellement dans le tome 7 et les volumes subséquents. Ils sont généralement assez courts (la majorité d'entre eux font moins d'une colonne en longueur) et couvrent une grande variété de sujets. Si on prend les 138 références aux jésuites traitant spécifiquement de géographie – ce qui exclut donc les biographies – et qu'on les répartit par zones, on obtient le tableau 10.4 qui nous montre les principales régions du globe pour la description desquelles le chevalier de Jaucourt, puisqu'il s'agit essentiellement de lui, a utilisé des sources jésuites.

---

<sup>50</sup> L'article « Audace, hardiesse, effronterie » de Diderot [I.4836] affirme que l'audace démontre « de la hauteur ».

<sup>51</sup> Voir le tableau 10.1.

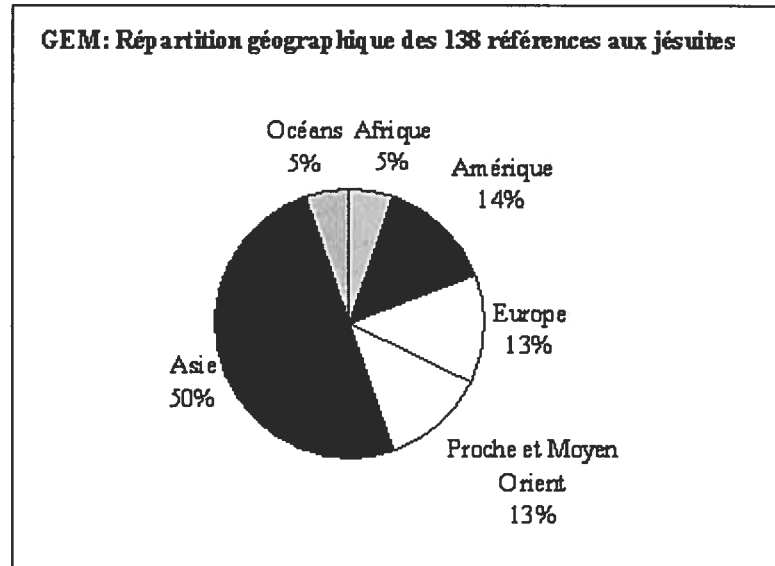


Tableau 10.4 *GEM : Répartition des thèmes liés à la géographie des références aux jésuites*

Précisons que par « Proche et Moyen Orient », il est question de la Grèce, qui faisait alors partie de l'Empire ottoman, la Turquie, les pays du Levant et l'Asie centrale, dont la Perse. L'« Asie » englobe l'Inde, la Chine, la Tartarie, la Sibérie, la Corée, la péninsule indochinoise et le Japon. Les « océans » font références aux îles de l'Atlantique mais surtout du Pacifique qui ne se rattachent pas spécifiquement à une masse continentale particulière. Dans un premier temps, on constate aisément le rôle marginal joué par l'Afrique et les régions océaniques. L'Europe obtient également un score très faible : De Jaucourt a vraisemblablement préféré utiliser des sources non-jésuites pour se documenter. L'« Amérique » et le « Proche et Moyen Orient » obtiennent des scores déjà plus intéressants. La zone la plus importante pour l'Orient est celle de la Palestine, décrite dans le *Voyage nouveau de la Terre-Sainte* (1679 et plusieurs éditions subséquentes) du père Michel Nau, principale source utilisée par De Jaucourt. Pour l'Amérique, on retrouve à peu près autant de mentions relatives à l'Amérique du Sud, et en particulier au Paraguay, qu'à l'Amérique du Nord. Il est cependant remarquable qu'à l'exception d'une allusion à une tribu amérindienne du territoire canadien, toutes les autres références concernent la Louisiane, cette vaste zone alors peu connue irriguée par le Mississippi et le Missouri. Les écrits des jésuites sur la Nouvelle France ne manquaient pourtant pas, en particulier avec

les *Relations des jésuites de la Nouvelle France* bien connues du public français<sup>52</sup>. On ne peut qu'en déduire un certain désintérêt de la part du chevalier de Jaucourt pour ces territoires nordiques que la France venait de perdre<sup>53</sup>. La Louisiane, par contre, semble beaucoup plus l'intéresser : la mode du Mississippi sous la Régence a certainement marqué sa jeunesse, à moins qu'il ne s'agisse de la popularité de la nouvelle édition (1753) de *Manon Lescaut* de Prévost...

La plus grande évidence du tableau 10.4 demeure cependant la large prédominance de l'Asie, ce qui n'est pas si étonnant compte tenu de l'importante implication missionnaire de la Compagnie de Jésus en ces contrées. Les *Lettres édifiantes* fournissaient aux curieux une des meilleures sources de connaissance sur les pays asiatiques, de même qu'un certain nombre d'ouvrages d'érudition géographique et historique écrits par des membres de la Compagnie. Parmi ceux-ci, on retrouve des récits de voyage, comme le *Voyage de Siam des Pères Jésuites envoyez par le Roy aux Indes et à la Chine* (Paris, 1686) du père Guy Tachard, des récits de mission qui servaient aussi de pamphlets dans le cadre de la querelle des rites chinois comme les *Nouveaux Mémoires sur l'Etat présent de la Chine* (Paris, 1696) du père Louis Daniel Le Comte, ainsi que des compilations scientifiques telles que les *Observations mathématiques, astronomiques, géographiques, chronologiques et physiques, tirées des anciens livres chinois, ou faites nouvellement aux Indes et à la Chine, par les Pères de la Compagnie de Jésus* (Paris, 1729 et 1732) dans lesquelles on retrouve les écrits de plusieurs jésuites.

---

<sup>52</sup> Léon Pouliot, *Étude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle France*, Desclée de Brouwer, 1940. Voir aussi Camille de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle d'après beaucoup de documents inédits*, Paris, Letouzey et Ané, 1896 ; Camille de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après des documents inédits*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1906.

<sup>53</sup> Il semble en cela suivre l'opinion générale dominante en France (Broc, *La géographie des philosophes...*, p. 132-133 et Victor Barbeau, «Des sentiments de l'élite intellectuelle à l'endroit de la Nouvelle-France», *Cahiers de l'Académie Canadienne-Française*, 2 (1957), p. 139-141). On connaît la célèbre boutade de Voltaire (*Candide*, XXIII) : « Vous savez que ces deux nations [la France et l'Angleterre] sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. » (Voltaire, *Candide. Texte intégral suivi d'une étude de l'œuvre par Michel Forest*, Laval, Beauchemin, 1999, p. 93). Voir également Richard Switzer, «America in the *Encyclopédie*», *SVEC*, 58 (1967), p. 1481-99 ; Peter Boerner, «The images of America in eighteenth century Europe», *SVEC* 151 (1976), p. 323-32 ; Sara Ellen Malueg, «America in the *Encyclopédie*», *SVEC*, 153 (1976), p. 1381-94.

On ne doit pas négliger non plus les ouvrages savants comme le *Novus Atlas... ou description du grand empire de la Chine* du père Martin Martini, rédigé en latin et publié ensuite en français par Jean Blaeu en 1656, cité à plusieurs reprises par le chevalier de Jaucourt dans l'*Encyclopédie*. Ces sources premières sont parfois assez anciennes : elles datent souvent du règne de Louis XIV. Leur usage répété montre cependant que les auteurs de l'*Encyclopédie*, en particulier le chevalier de Jaucourt, leur accordaient une certaine crédibilité. Ils n'en utilisent pas moins des synthèses plus récentes telles que l'*Histoire générale de l'Empire du Mogol, depuis sa fondation* (Paris, 1705) du père François Catrou, l'*Histoire et description générale du Japon...* (Paris, 1736) du père François-Xavier de Charlevoix et surtout l'imposant réceptacle de connaissances que constituait la *Description de la Chine* (Paris, 1735) du père Jean-Baptiste Du Halde. Comme il se doit, et comme on peut le constater dans le tableau 10.5, la Chine est de loin la région pour la description de laquelle l'usage de sources jésuites a été le plus généralisé<sup>54</sup>. Suivent ensuite l'Inde et, un peu plus loin, la péninsule indochinoise, principalement le royaume de Siam (Thaïlande) et le Tonkin (Vietnam). La Tartarie et la Sibérie sont en quatrième position, un score tout de même surprenant pour des régions aussi excentrées des principaux centres de civilisation. Il est vrai que les références à ces contrées se retrouvent souvent dans des documents plus généraux relatifs à la Chine et peuvent s'expliquer par les origines mandchoues de la dynastie Qing au pouvoir depuis 1644. De plus, elles constituent les frontières ultimes de la géographie européenne de l'époque et, à ce titre, exercent une certaine fascination. Quelques années plus tard, elles seront remplacées par les îles du Pacifique. Si on ajoute les citations relatives à Tartarie et à la Sibérie à celles liées à la Chine, on n'en obtient qu'un score plus impressionnant pour ce pays.

---

<sup>54</sup> Sur la fascination exercée par la Chine sur l'Europe des Lumières, on peut consulter les classiques Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1906 ; Virgile Pinot, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, Paris, Guethner, 1932 ; Basil Guy, *The French image of China, before and after Voltaire*, Genève, Institut et musée Voltaire, 1963 de même que quelques ouvrages plus récents : René Étiemble, *L'Europe chinoise. I- De l'empire romain à Leibniz*, Paris, Gallimard, 1988 ; David E. Mungello (dir.), *The Chinese Rites Controversy ; Its History and Meaning*, (Monumenta Serica Monograph Series, XXXIII), Nettetal, Steyler Verlag, 1994 ; Nicolas Standaert, dir., *Handbook of Christianity in China*. Volume 1 : 635-1800, Leiden/Boston/Köln, Brill, 2001.

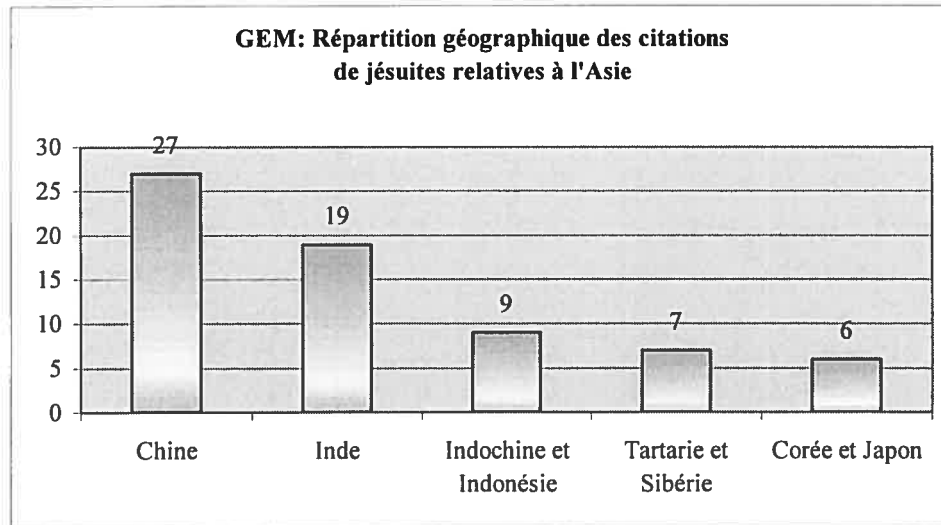


Tableau 10.5 *GEM* : Répartition géographique des citations de jésuites relatives à l'Asie

Sur les 138 mentions de jésuites relatives aux questions géographiques modernes, on retrouve un taux un peu plus élevé que ce qu'on a pu constater jusqu'à présent d'affiliation déclarée des sources à la Compagnie de Jésus. En effet, les jésuites sont identifiés clairement en tant que tels dans plus de 27 références, ce qui nous donne un peu moins de 20% du total. Dans plusieurs de ces cas, il est également fait référence assez clairement aux *Lettres édifiantes et curieuses*. Les jésuites cités en tant que membres de la Compagnie ne jouissent cependant pas d'un traitement pire (ou meilleur) que ceux qui ne sont pas identifiés comme tels. Il ne semble pas possible d'établir de corrélation particulière entre les deux données. On peut suspecter que le chevalier de Jaucourt a plus spontanément annoncé le « jésuitisme » de ses sources dans un domaine où la spécialité de la Compagnie était largement reconnue et respectée. Peut-être même aurait-on pu lui reprocher l'absence de sources jésuites considérées comme importantes, telles les relations à propos de la Chine...

Les critiques des jésuites, il y en a quelques-unes, ne sont d'ailleurs encore une fois pas particulièrement négatives. On parle ainsi des « hyperboles » du père Martin Martini<sup>55</sup> ou d'une certaine réserve à garder dans la consultation de la relation du Tonkin du père

<sup>55</sup> *EDR*, article « Junnan » (De Jaucourt) [IX.163].



Marigni [Jean Philippe Marini], qu'on propose néanmoins comme source d'information supplémentaire<sup>56</sup>. Et lorsque De Jaucourt s'exclame qu'on ne peut se « ...confier [aux descriptions de la Floride] de Laët, de Corréal, de de Bry, de Calvet, de Lescarbot, ni même à celle du P. Charlevoix<sup>57</sup>... », on doit comprendre qu'en d'autres circonstances, l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* de François-Xavier de Charlevoix possède une crédibilité plus grande que les autres sources citées. Son manque de fiabilité dans ce cas précis est ainsi objet d'étonnement. La plupart des condamnations concernent surtout les tendances à l'exagération de certains jésuites dans leur description, une situation que la comparaison minutieuse avec les sources disponibles met en évidence. Ceci dit, une certaine critique n'est guère étonnante vu l'ancienneté de certains des documents utilisés. Il n'est donc pas question ici d'identifier une animosité particulière : dans le domaine géographique, les jésuites sont traités avec équité, sur le même pied que les autres voyageurs et scientifiques qui ont écrit sur des thèmes similaires.

Du côté purement historique (HSM), les résultats obtenus en matière de neutralité de jugement des sources jésuites sont assez similaires. Cette section est la plus importante quantitativement pour ce qui est du nombre de références faites aux jésuites. Trois thèmes particuliers s'en démarquent : quelques éléments partagés avec l'histoire de la philosophie, d'autres avec l'histoire des sciences et un bon nombre (plus d'une centaine) de courtes biographies. Les références qui concernent l'histoire de la philosophie sont surtout de la main de Diderot et citent des auteurs jésuites à propos de l'aristotélisme, du pyrrhonisme et du pythagorisme. La plupart de ces références sont neutres mais on n'est guère étonné que les jésuites péripatéticiens, tels Pierre Hurtado de Mendoza, François Toledo, Gabriel Vasquez, François Gonzalez ou Balthasar Tellez, soient dûment identifiés comme membres de la Compagnie et traités d'une manière généralement négative, puisqu'ils « ne valent guère la peine d'être tirés de l'oubli<sup>58</sup> ».

On retrouve plus d'équilibre dans les jugements portés sur les auteurs de la Compagnie relatifs à l'histoire des sciences. D'Alembert et l'abbé de la Chapelle citent un

<sup>56</sup> EDR, article « Tunquin, le » (De Jaucourt) [XVI.3762].

<sup>57</sup> EDR, article « Floride » (De Jaucourt) [VI.2368].

<sup>58</sup> EDR, article « Péripatéticienne [*sic*], philosophie » (Diderot) [XII.1433].

certain nombre de religieux et s'ils émettent quelques critiques à leur propos, ils ne sont pas non plus complètement avarés de louanges. Dans ce contexte, le traitement des jésuites semble ainsi assez équilibré, ce qu'il sera possible de vérifier un peu plus loin dans la section portant sur la catégorie « Science » (SCI).

Les biographies, quant à elles, sont essentiellement le fait du chevalier de Jaucourt. Assez courtes, elles donnent les très grandes lignes de la carrière de chacun des savants cités et détaillent rapidement leurs principales œuvres, en se permettant parfois de les commenter. Vu la nature même de ces articles, dont l'objectif est de fournir des renseignements sur certains auteurs, il est normal qu'on y indique généralement assez clairement son appartenance à la Compagnie de Jésus. L'appréciation est assez équilibrée : on retrouve à peu près autant de jésuites présentés positivement que négativement. Pour un Michel Le Tellier dont l'accession au poste de confesseur de Louis XIV « fut un malheur pour le royaume<sup>59</sup> », on retrouve un Jacques Sirmond, « l'un des plus érudits et des plus aimables hommes de son siècle<sup>60</sup> ». Pour un Denis Petau, « un des meilleurs critiques et des plus savans de son siècle<sup>61</sup> », on retrouve aussi un Jean-Louis de la Cerda dont les ouvrages « n'ont pas fait fortune ; ils sont également longs et ennuyeux<sup>62</sup> ». Il est intéressant cependant de noter que les critiques négatives concernent surtout les œuvres anciennes qui ont mal vieilli. Ainsi, les « écrits polémiques » des pères François Annat et Jean Ferrier « sont morts avec eux<sup>63</sup> ». Les œuvres du père Louis Maimbourg sont « de vrais romans écrits avec du feu et de la rapidité dans le style » mais « on n'en fait point de cas aujourd'hui<sup>64</sup> ».

Les derniers articles d'histoire moderne qui ne rentrent pas dans les catégories précédentes traitent de nombreux sujets aussi divers que la littérature, les civilisations étrangères ou les arts et les techniques. Encore là, le traitement des sources jésuites utilisées est assez neutre, à l'exception d'une sortie remarquable du chevalier de Jaucourt contre le

<sup>59</sup> *EDR*, article « Vire » (De Jaucourt) [XVII.1031].

<sup>60</sup> *EDR*, article « Riom » (De Jaucourt) [XIV.1755].

<sup>61</sup> *EDR*, article « Orléans » (De Jaucourt) [XI.2856].

<sup>62</sup> *EDR*, article « Tolède » (De Jaucourt) [XVI.1873].

<sup>63</sup> *EDR*, article « Rodez » (De Jaucourt) [XIV.1931].

<sup>64</sup> *EDR*, article « Nancy » (De Jaucourt) [XI.107].

père Jean-Baptiste Du Halde, auteur de la *Description de la Chine* : « cet auteur [...] est souvent d'une sécheresse extraordinaire au milieu de la plus grande prolixité, et [...] n'est jamais plus diffus et moins méthodique, que quand il se propose de mettre de l'exactitude et de l'ordre dans ses écrits<sup>65</sup>. » Cette critique est d'autant plus surprenante que les autres mentions du père Du Halde dans l'*Encyclopédie*, y compris celles effectuées par le chevalier de Jaucourt, ne sont pas particulièrement malveillantes et que la *Description de la Chine* est d'abord et avant tout un recueil mis en ordre des nombreux textes jésuites sur la Chine. Peut-être doit-on n'y voir qu'une frustration passagère du chevalier, incapable de retrouver dans les quatre tomes de la *Description de la Chine* ouverts devant lui une citation ou une information particulière dont il avait le souvenir !

Cet examen attentif des articles et des mentions jésuites à caractère historique (HST) permet d'avoir déjà une bonne idée de la manière dont les auteurs de l'*Encyclopédie* utilisent leurs sources provenant d'individus associés à la Compagnie de Jésus. La thématique historique est en effet, on s'en rappelle, celle pour laquelle les jésuites sont le plus souvent cités : elle représente 39% des articles et 36% des références. Bref, dans l'*Encyclopédie*, plus du tiers des mentions de jésuites se font dans un contexte relatif aux questions de nature historique, incluant bien sûr par là les sciences dites auxiliaires telles que la chronologie, la numismatique, l'épigraphie et la géographie. Il en ressort tout d'abord la prédominance du chevalier de Jaucourt comme utilisateur de sources jésuites. Le résultat est à la fois prévisible et surprenant. Prévisible, puisque le chevalier est tout de même l'auteur de près de la moitié de l'*Encyclopédie* et qu'il s'est particulièrement chargé de la géographie et d'une bonne partie de l'histoire à la suite de l'abbé Mallet. Il est donc logique de le retrouver comme auteur de la plupart des articles à caractère historique, y compris ceux qui citent des jésuites. Il faut cependant convenir que le grand usage qu'il fait des sources jésuites comporte également un aspect quelque peu étonnant. Bien sûr, les écrits jésuites ne forment qu'une partie infime de l'immense documentation que De Jaucourt a du consulter pour la rédaction de ses articles<sup>66</sup> mais compte tenu de sa confession protestante et de ses idéaux religieux anti-institutionnels, on aurait pu s'attendre

<sup>65</sup> EDR, article « Papier de la Chine » (De Jaucourt) [XI.4097].

<sup>66</sup> On en retrouve une liste dans Madeleine F. Morris, *Le Chevalier de Jaucourt, un ami de la terre (1704-1780)*, Genève, Librairie Droz, 1979.

de sa part à un refus d'utiliser les sources provenant d'un ordre religieux si éminemment catholique et missionnaire ou, à tout le moins, à les considérer avec un préjugé négatif. Or, sur le plan de la connaissance historique, il n'en est rien.

Les travaux des jésuites sont généralement évalués équitablement : parfois positivement, parfois avec une certaine critique, la plupart du temps de manière neutre comme de simples sources d'informations. Il ne semble pas y avoir de différences probantes entre l'utilisation de sources jésuites et non-jésuites. La valeur de chacun des membres de la Compagnie n'est ainsi évaluée qu'à l'aune de son propre mérite et non à celui de l'ensemble de l'ordre. Les savants jésuites qui sont cités le sont tout d'abord et avant tout en tant que savants. Leur appartenance à la Compagnie n'est qu'une information accessoire qui ne semble pas avoir d'impact particulier. Elle est d'ailleurs généralement assez significativement omise, sauf dans le cas des biographies (ce dont on ne doit pas s'étonner outre mesure), sans que cette omission soit suffisamment systématique pour qu'on y décèle une volonté de dissimulation. Certains des personnages cités sont notoirement jésuites, les père Jean Hardouin ou François Annat par exemple, et il n'est donc pas nécessaire d'indiquer leur appartenance. Dans d'autres cas moins évidents, on considère probablement que l'information n'a pas d'intérêt particulier. On a donc ici un indice supplémentaire qui pointe vers une intégration accrue de la Compagnie de Jésus à la République des Lettres. Les philosophes et autres écrivains qui citent des jésuites parlent de confrères qu'ils sont habitués de côtoyer, littéralement ou littérairement. Reste à voir si cette vision est généralisée dans l'*Encyclopédie* ou si elle ne concerne que l'histoire, un sujet qui forme tout de même un pourcentage appréciable de l'ensemble des données récoltées.

### **3.2. La religion (REL)**

S'il est un domaine pour lequel on pressent spontanément que les jésuites encourent un traitement désapprobateur de la part des encyclopédistes, c'est bien la religion. Les interminables querelles avec les jansénistes, le laxisme notoire de certains casuistes, les doctrines ultramontaines ou, pour remonter plus loin, la politique missionnaire anti-

protestante menée aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, sans oublier les nombreux scandales religio-littéraires causés par les pères Jean Pichon, Isaac Joseph Berruyer ou René-Joseph Tournemine ; tous ces éléments nous incitent à présager une attitude plutôt critique envers la Compagnie de la part des auteurs de l'*Encyclopédie*. Les articles qui citent des jésuites et qui traitent de manière générale de religion se classent au quatrième rang sur six en terme de nombre, soit 13% du total, mais si on s'attarde plus spécifiquement sur l'ensemble des références aux jésuites, y compris celles qui traitent de religion mais qui ne sont pas insérées dans des articles religieux, on obtient un 2<sup>e</sup> rang, 19% du total, ex-aequo avec le thème des langues et de la littérature (tableau 9.2). La longueur totale occupée par les articles de religion est de 492,3 colonnes, soit 14% du total, presque exactement le même résultat que pour les articles qui traitent d'histoire (HST) (tableau 9.3). La différence est bien sûr que les articles d'histoire comptent pour plus du tiers des articles alors que ceux de religion ne forment que 13%, ce qui implique que les articles qui traitent de religion et qui citent des jésuites sont en moyenne plus longs que ceux d'histoire. Cette longueur moyenne est d'ailleurs de 3,2 colonnes, soit un peu moins que la moyenne générale de 4,25 colonnes mais plus que ceux d'histoire, avec leur moyenne d'à peine une colonne (tableau 9.4). Bref, les articles de l'*Encyclopédie* qui concernent la religion ne sont pas les plus nombreux parmi ceux qui citent des jésuites mais ils représentent tout de même un pourcentage appréciable du total. À ce stade de l'analyse, rien n'empêche de penser qu'on y trouvera une quantité significative de matériel antijésuite.

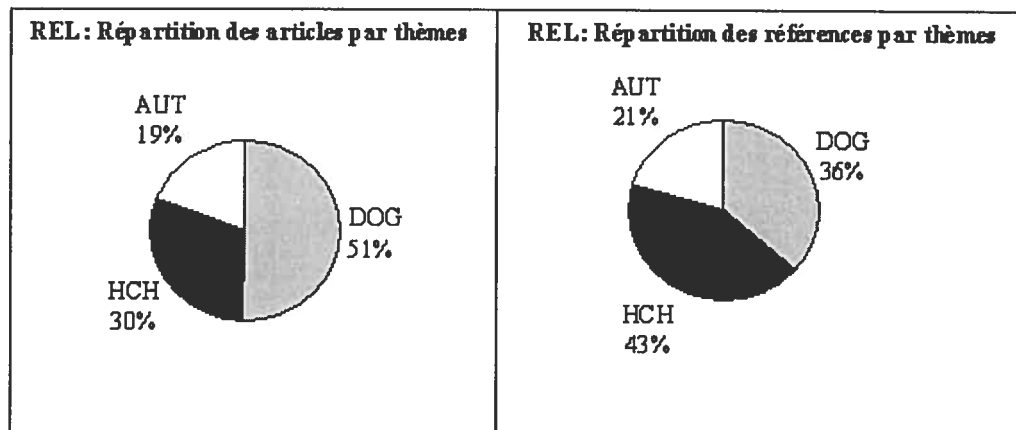


Tableau 11.1 REL : Répartition des articles et des références qui citent des jésuites

Le tableau 11.1 nous permet de voir comment se répartissent les thèmes des 156 articles et des 370 références qui citent des jésuites et qui traitent de religion (REL). Du côté des articles, on constate tout de suite l'importance très nette des questions relatives aux dogmes et pratiques du christianisme (DOG), avec un total de 79 titres formant plus de 51% de l'ensemble des articles religieux. Les questions plus spécifiquement historiques relatives au christianisme (HCH) suivent avec 30% du total, les articles traitant d'autres religions (AUT) fermant la marche avec moins de 19% du total. Du côté plus spécifique des références aux jésuites, on obtient une augmentation notable de la part des questions historiques, qui passe à près de 43% du total, s'inscrivant au détriment des dogmes et pratiques plus généraux (DOG), dont la valeur relative baisse de 51% à moins de 36%. Les références aux autres religions (AUT) demeurent stable, avec un cinquième du total (21%). On peut donc en conclure que même dans les articles qui traitent des pratiques et des dogmes du christianisme, les jésuites sont surtout cités afin d'étayer un contexte historique qui semble très important. A priori, les auteurs de l'*Encyclopédie* n'acceptent pas de simplement décrire certaines pratiques religieuses chrétiennes ou d'exposer certains dogmes particuliers : ils insistent pour les replacer dans le contexte d'une évolution historique, ce qui a bien sûr son importance. C'est dans ces conditions particulières que l'érudition jésuite semble utilisée. Les articles religieux qui auraient pu servir à critiquer spécifiquement les jésuites ne semblent donc occuper qu'une place marginale. Avant de se prononcer définitivement sur cette question, il faut observer d'un peu plus près les formes particulières de ces diverses sections thématiques religieuses (HCH, DOG et AUT).

En ce qui concerne l'histoire du christianisme (HCH), la thématique religieuse la plus importante pour les mentions de jésuites dans l'*Encyclopédie*, il a déjà été observé que les références y sont relativement plus nombreuses que les articles (43% contre 30%). Cela est dû à deux raisons. La première est que plusieurs articles concernant surtout les dogmes et pratiques du christianisme comportent également un aspect historique dans le cadre duquel on cite un ou plusieurs membres de la Compagnie. La deuxième raison est que certains articles d'histoire du christianisme citent plusieurs jésuites (ou un seul à plusieurs reprises), ce qui contribue à augmenter le nombre de références. Il faut ainsi faire

particulièrement attention au gonflement provoqué par l'article « Jésuite » de Diderot, où l'on cite de manière très négative plus de 30 jésuites différents. Une fois les références de cet article retranchées, les résultats obtenus demeurent sensiblement les mêmes mais les disproportions sont moins grandes. L'histoire du christianisme compte ainsi pour 38% du total des références au lieu de 43% et le dogme passe de 36% à 39% : ces résultats se rapprochent un peu plus de ceux obtenus pour la répartition thématique des articles. Vu les anomalies mathématiques qu'ils causent, les résultats associés à l'article « Jésuite » ne seront pas comptabilisés. Les principaux auteurs d'articles relatifs à l'histoire du christianisme qui citent des jésuites sont Diderot (11 références, sans compter celles faites dans l'article « Jésuite »), l'abbé Mallet (34 mentions), le chevalier de Jaucourt (41 références) et, dans une moindre mesure, Bouchaud avec 3 mentions relatives à des questions de jurisprudence.

Les articles de Diderot ne présente pas d'unité particulière et traitent de sujets religieux diversifiés. Ils abordent cependant presque tout le temps les jésuites cités de manière nettement négative. Ainsi, dans l'article « Jesus-Christ », Diderot affirme que « quelques éloges qu'on puisse donner d'ailleurs à la piété et à l'érudition de Bullus, de Baltus [s.j.] et de le Nourri, ils nuisent plus à la religion qu'ils ne la servent, par l'importance qu'ils semblent attacher aux choses, lorsqu'on les voit occupés à obscurcir des questions fort claires<sup>67</sup> ».

En fait, en se donnant les apparences d'un défenseur du christianisme, Diderot énonce ici sa propre méthode de sape de la religion. L'exposition trop claire de certaines querelles religieuses ne pouvait en effet que mettre en relief leur futilité ainsi que les incohérences de certaines pratiques et croyances traditionnelles. Ce danger avait d'ailleurs été identifié depuis longtemps : beaucoup d'érudits ecclésiastiques s'opposaient à une discussion des questions religieuses en langue « vulgaire » afin d'éviter de donner au public une apparence d'inconsistance entre les membres d'une même confession. L'usage du latin, en réservant l'accès de ces débats à une certaine élite, permettait ainsi une censure indirecte. C'est également l'idée qui explique les réticences des autorités catholiques devant

---

<sup>67</sup> EDR, article « Jesus-Christ » (Diderot) [VIII.2407].

les traductions de la Bible en langues vernaculaires. L'avocat Barbier expose clairement ce point de vue à propos du mandement de l'archevêque condamnant la thèse de l'abbé de Prades en 1752 :

... ce mandement de M. l'archevêque paroît être très-indécent et très-déplacé, quoique bien écrit, parce qu'en fait de matières délicates, sur la religion, il ne faut pas se mettre si fort à découvert. [...] Pourquoi donner un mandement d'un archevêque, qui court, qui donne de la curiosité à tous les fidèles et qui les instruit des raisonnements que peuvent faire les philosophes sur la religion, tandis qu'il ne faut à ce nombre de fidèles que leur catéchisme, et qu'ils n'ont ni le temps, ni l'esprit de lire autre chose. Cela est imprudent<sup>68</sup>...

Le détail donné à certaines questions religieuses dans l'*Encyclopédie* permet donc à Diderot d'attaquer indirectement les dogmes chrétiens tout en ayant l'air de les expliquer ou même de les défendre<sup>69</sup>. L'érudition des jésuites dans les questions historiques est donc utilisée indirectement pour désacraliser la religion en démontrant les contradictions et l'évolution des croyances et pratiques chrétiennes qui ne peuvent désormais plus apparaître comme parfaites et immuables. On comprend alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* qui, à l'instar de Diderot, adoptent cette tactique n'aient aucun intérêt à discréditer les jésuites : au contraire, c'est la valeur de leurs travaux qui rend cette méthode efficace.

C'est ainsi qu'un bon nombre des 41 références aux jésuites en histoire du christianisme qui sont le fait du chevalier de Jaucourt sont soit neutres, soit positives. Dans le quart des cas, les religieux sont expressément cités comme étant des membres de la Compagnie. Leur traitement est alors plus souvent négatif (il est ainsi question des pères Michel Le Tellier et Isaac Joseph Berruyer, de critique sacrée et du rôle des jésuites dans la querelle janséniste) mais dans le reste des cas, De Jaucourt se contente de donner leur nom sans révéler explicitement leur affiliation jésuite et les considère avec une certaine bienveillance. Leur érudition est d'ailleurs remarquée positivement à propos des éditions modernes des Pères de l'Eglise, en particulier celles de saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome, saint Basile le Grand et du théologien grec Théodoret. La position de De Jaucourt en est une éminemment protestante : « ...quelque vénération qu'on doive avoir

<sup>68</sup> Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763) ou Journal de Barbier*. Cinquième série (1751-1753), Paris, Charpentier, 1858, p. 152-153 (janvier 1752).

<sup>69</sup> C'est un aspect que John Lough ne met malheureusement pas suffisamment en valeur dans son chapitre sur la religion dans l'*Encyclopédie* (*The Encyclopédie*, Genève, Slatkine Reprints, 1989 [1971], p. 196-270).



pour les premiers peres de l'Eglise, ils ont été sujets à l'erreur, parce qu'ils étoient hommes comme nous, et conséquemment ils ont pu se tromper<sup>70</sup>... » Une connaissance parfaite de leurs écrits, à l'aide des éditions critiques réalisées, entre autres, par des jésuites, permet de le démontrer, preuves à l'appui...

L'abbé Mallet reconnaît lui aussi l'érudition religieuse historique des jésuites, surtout par l'intermédiaire du groupe des bollandistes et de leur travail critique sur les saints chrétiens. Il cite d'ailleurs plus de onze bollandistes différents, sans toujours préciser nettement leur appartenance à la Compagnie. Son traitement est cependant beaucoup plus neutre : il ne semble pas avoir, dans la majorité des cas, voulu critiquer les croyances chrétiennes et la plupart de ses articles sont essentiellement informatifs. L'article « Arche de Noé » laisse cependant planer quelques doutes sur ses intentions réelles : s'agit-il de l'exposition naïve et sincère des différentes théories relatives à l'organisation et à la construction de l'arche, toutes plus extravagantes les unes que les autres, ou d'une ironie camouflée qui laisse transparaître une volonté de comique ? Le débat demeure ouvert<sup>71</sup>...

Sur les 135 références aux jésuites qui concernent les dogmes et pratiques chrétiennes (DOG) dans un contexte autre qu'historique, on retrouve plusieurs sujets différents abordés. Il est question du clergé et de son organisation temporelle (15 mentions), de critique des textes sacrés (13 références), des principales cérémonies religieuses (12 cas), du matériel utilisé dans ces cérémonies et des lieux où elles se déroulent (9 occurrences), de jurisprudence canonique (3 références). L'aspect le plus important demeure cependant la doctrine elle-même (plus de 55 citations). Plusieurs articles à ce sujet sont signés par Bouchaud (pour la jurisprudence), le chevalier de Jaucourt (essentiellement pour des questions de « critique sacrée » ou érudition doctrinale), l'abbé Morellet (dans certaines questions de dogmes) et quelques autres auteurs occasionnels. L'auteur le plus important dans ce domaine demeure l'abbé Mallet, qui a rédigé plus de la moitié des articles en question. Jusqu'au volume 6, il est ainsi le principal spécialiste de l'*Encyclopédie* pour les questions théologiques. Après ce tome, ses articles se font plus rare : sa mort en 1755 laisse un vide que les éditeurs combleront par de courts articles

<sup>70</sup> EDR, article « Wells ou Welles » (De Jaucourt) [XVII.2099].

<sup>71</sup> Sur ce sujet, consulter la bibliographie proposée p. 172, n. 21.

anonymes généralement sans grande envergure. L'abbé Mallet n'était surtout pas un extrémiste. Les articles qu'il rédige sont un peu plus souvent favorables à la Compagnie que l'inverse mais ils conservent dans l'ensemble un équilibre non partisan. Ainsi, il écrit qu'on peut voir « ...dans les controverses du P. Veron Jésuite [...] les réponses solides [...] opposées aux subterfuges et aux chicanes des ministres<sup>72</sup> » tout en n'hésitant pas à référer à la lecture des *Provinciales* pour réfuter les pères Vincent Filliuci, Jean Azor, Thomas Tamburini, François Pinthereau et Antoine Sirmond.

Les principaux jésuites cités en matière de dogme et de théologie sont les pères Robert Bellarmino, Athanase Kircher, Louis-Philippe Labbé, Jean Maldonado, Louis Molina, Denis Petau, Jacques Sirmond, François Suarez et Gabriel Vasquez. Si Bellarmino, Jacques Sirmond et Suarez sont considérés plutôt négativement, bien que sans excès, Maldonado et Petau, eux, sont perçus un plus positivement. Kircher est moins utilisé comme théologien que pour son érudition dans des questions de critique sacrée, alors que Labbé est essentiellement cité pour ses travaux sur les conciles. Il est intéressant de noter que dans presque tous les cas, l'appartenance à la Compagnie de ces auteurs n'est pas mentionnée explicitement. En fait, pour les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, les jésuites cités le sont en tant que théologiens et non en tant que jésuites. Ils ne semblent pas être particulièrement appréciés mais les critiques qui les touchent sont d'ordre général et non lié spécifiquement à leur appartenance à la Compagnie. C'est ainsi que dans la liste de casuistes obscurs que dresse Diderot en puisant à l'envie dans le célèbre passage des *Provinciales* de Pascal<sup>73</sup>, on ne trouve qu'un seul jésuite : « Villalobos, Connink, Llamas, Achozier, Dealkoser, Squilanti, Bizoteri [Bizozeri], Tribarne [Iribarne], de Grassalis, de Pitigianis, Strevesdorf et tant d'autres, qu'on prendroit à leurs noms et à leurs opinions pour des Algériens<sup>74</sup> ».

Contrairement à l'opinion populaire, inspirée par Pascal, les auteurs de l'*Encyclopédie*, Diderot le premier, ne semblent pas accepter l'association réductrice

<sup>72</sup> *EDR*, article « Écriture-Sainte » (Mallet) [V.1283].

<sup>73</sup> *Provinciales*, p. 95-96 (5<sup>e</sup> lettre).

<sup>74</sup> Seul le père Gilles de Coninck est bel et bien un membre de la Compagnie. *EDR*, article « Casuiste » (Diderot) [II.6073].

casuistique/Compagnie de Jésus. Elle n'apparaît en effet que très rarement dans les 17 volumes. Ainsi, les seuls cas explicites où les jésuites et le casuisme sont associés se retrouvent dans les articles anonymes « Impureté » « Ordonner » et « Relâcher », tous trois apparemment rédigés en 1761, alors que le procès fait à la Compagnie battait son plein, et publiés après l'expulsion des jésuites en France<sup>75</sup>. Ces articles paraissent être dus à des mouvements d'humeur en réaction aux événements se déroulant, une sorte de commentaire d'actualité, puisque dans les trois cas, et surtout les deux premiers, les allusions aux jésuites sont plutôt hors contexte. Ainsi, dans les articles « Ordonner » et « Relâcher », le discours antijésuite est présenté comme un simple exemple grammatical de l'usage du terme. À ces trois exemples on peut ajouter l'article « Contrition » de l'abbé Mallet où l'on retrouve une énumération de plusieurs jésuites qualifiés négativement de casuistes, sans que leur appartenance à la Compagnie ne soit pourtant exprimée clairement<sup>76</sup>. L'article « Jésuite » lui-même, pourtant très virulent, n'effectue pas clairement le lien.

Il est cependant juste de préciser qu'on y associe les jésuites à la doctrine du probabilisme, une doctrine qualifiée d'« abominable » et de « scandaleuse » dans les articles « Probabiliste » et « Scandaleux ». Dans ces deux articles, le lien avec les jésuites n'est pourtant pas explicite, bien qu'il soit évident qu'on le suggère fortement<sup>77</sup>. Même le molinisme n'est jamais, sauf dans l'article « Aristotélisme », associé expressément avec la Compagnie<sup>78</sup>. Sur l'ensemble de l'*Encyclopédie*, cette poignée d'articles représente l'exception. Partout ailleurs, le traitement des doctrines casuistiques, congruistes, molinistes ou probabilistes se fait avec retenue. Les auteurs de l'*Encyclopédie* condamnent parfois ces opinions, surtout les abus du casuisme et du probabilisme, mais ne les associent jamais clairement avec la Compagnie de Jésus, que ce soit dans les articles portant directement sur le sujet ou ailleurs. Les quelques cas qui viennent d'être énumérés représentent en effet à peu près l'intégralité de ces échappées surprenantes que les critiques sont pourtant habitués à retrouver un peu partout à travers l'*Encyclopédie*. Quant aux articles théologiques « Molinisme » ou « Congruisme », les encyclopédistes y citent

<sup>75</sup> EDR, article « Impureté » (anonyme) [VIII.2758] ; article « Ordonner » (anonyme) [XI.2668] ; article « Relâcher » [XIV.209] (anonyme).

<sup>76</sup> EDR, article « Contrition » (Mallet) [IV.526].

<sup>77</sup> EDR, article « Probabiliste » (anonyme) [XIII.1519] et article « Scandaleux » (anonyme) [XIV.4036].

<sup>78</sup> EDR, article « Aristotélisme » (Yvon) [I.3892]. Il est vrai que l'association relevait d'un lieu commun.

certains jésuites partisans de la doctrine mais sans y associer l'ensemble de l'ordre. Ils en exposent d'ailleurs les principaux points avec une grande impartialité<sup>79</sup>.

On ne peut mettre cette absence de critique sur le compte de la peur de représailles de la part des jésuites puisque la majorité de ces articles sont parus après la suppression française de la Compagnie. Il faut plutôt y voir un désintérêt certain de la part des encyclopédistes, désintérêt qu'exprime clairement De Jaucourt dans l'article « Unigenitus, constitution » et D'Alembert dans « Formulaire », en parlant des débats entre jansénistes et molinistes comme d'« une controverse si digne des tems barbares » ou de « vaines contestations » : « on ne sauroit surtout trop favoriser les progrès de l'esprit philosophique, qui [inspire] aux hommes l'indifférence pour ces frivoles disputes<sup>80</sup>... » On comprend alors que Diderot préfère utiliser les articles « Casuiste » et « Cas de conscience » moins pour attaquer les jésuites – ou même les jansénistes – que pour défendre la cause des philosophes. C'est ainsi qu'il approuve la politique de silence qu'ont imposées les autorités sur ces questions oiseuses : « Je voudrais bien qu'un bon *casuiste* m'apprit qui est le plus coupable, ou de celui à qui il échappe une proposition absurde qui passeroit sans conséquence, ou de celui qui la remarque et qui l'éternise<sup>81</sup>... » Il presse ensuite les autorités d'adopter la même attitude envers les incroyants et les athées et donc d'éviter de les persécuter. Non sans ironie, il recommande de laisser ces derniers dans l'oubli : « car pourquoi les uns mériteroient-ils plus d'attention que les autres<sup>82</sup> ? » On constate également ce même refus de s'engager d'une manière ou d'une autre dans la querelle entre les jansénistes et les molinistes dans les articles « Contrition », « Grâce », « Suffisante, grâce » et « Volonté en Dieu » qui citent tous des jésuites mais demeurent neutres<sup>83</sup>. L'anonymat de la majorité de ces articles témoigne également de la distance prise volontairement par les encyclopédistes.

<sup>79</sup> EDR, article « Congruisme » (Mallet) [III.3687] et article « Molinisme » (anonyme) [X.2607].

<sup>80</sup> EDR, article « Unigenitus, constitution » (De Jaucourt) [XVII.1322] ; article « Formulaire » (D'Alembert) [VII.331].

<sup>81</sup> EDR, article « Casuiste » (Diderot) [II.6073].

<sup>82</sup> EDR, article « Casuiste » (Diderot) [II.6073].

<sup>83</sup> EDR, article « Contrition » (Mallet) [IV.526] ; article « Grâce » (anonyme) [VII.2434] ; article « Suffisante, grâce » (anonyme) [XV.2977] ; article « Volonté en Dieu » (anonyme) [XVII.1582].

Retrouve-t-on ailleurs un écho des divers problèmes religieux et théologiques auxquels ont été mêlés les jésuites ? Il a déjà été question du peu de retentissement de la querelle des rites chinois dans l'*Encyclopédie*. L'article « Communion fréquente » de l'abbé Mallet présente bien le débat qui a opposé les rigoristes jansénistes aux molinistes sur la question des « œuvres » mais il le fait d'une manière très équilibrée, en laissant la parole aux deux adversaires :

Comme on a accusé M. Arnauld d'avoir établi le rigorisme dans son livre de la *fréquente communion*, et qu'on taxe le pere Pichon jésuite de favoriser le relâchement dans son ouvrage intitulé l'*Esprit de Jesus-Christ et de l'Eglise sur la fréquente communion*, nous allons donner au lecteur une idée de ces deux fameux écrits<sup>84</sup>.

Il est vrai qu'il s'étend ensuite plus longuement sur les écrits du père Jean Pichon que sur ceux d'Arnauld, mais c'est pour conclure négativement dans les deux cas : sans vouloir trancher entre les deux opinions, l'abbé Mallet laisse plutôt entendre qu'une extrême comme l'autre sont fautives.

Et qu'en est-il de la fameuse question de l'ultramontanisme jésuite ? On y retrouve des allusions dans les articles « Concile », « Temporel des rois » et « Ultramontain » où l'on cite généralement Robert Bellarmino de manière plutôt négative mais sans s'étendre particulièrement sur les rapports entre la doctrine favorable au pouvoir des papes et la Compagnie de Jésus<sup>85</sup>. À l'exception de l'article « Monte-Pulciano » où l'on retrouve sa courte biographie, Bellarmino n'est d'ailleurs jamais cité en tant que jésuite. C'est visiblement le théologien que l'on critique, et non le jésuite.

La dernière question religieuse décrite dans l'*Encyclopédie* où les jésuites semblent avoir joué un rôle est celle des oracles. Après que Fontenelle ait publié l'*Histoire des oracles*, dans laquelle il affirmait que les devins du paganisme ne jouissaient d'aucun pouvoir surnaturel, la Compagnie choisit de lui répondre en la personne du père Jean-François Baltus. L'abbé Mallet, plus orthodoxe que ses confrères encyclopédistes, estime que cette réponse « a pleinement démontré la fausseté » des idées de Fontenelle. Diderot et

<sup>84</sup> EDR, article « Communion fréquente » (Mallet) [III.3150].

<sup>85</sup> EDR, article « Concile » (Bouchaud) [III.3425] ; article « Temporel des rois » (anonyme) [XVI.293] ; article « Ultramontain » (anonyme) [XVII.1268].

De Jaucourt expriment cependant ailleurs dans l'*Encyclopédie* leur désaccord sur cette question en témoignant leur support à Fontenelle et à Dumarsais. Ce dernier s'était chargé à l'époque de répondre pour Fontenelle au père Baltus, ce qui lui valut l'hostilité de la Compagnie<sup>86</sup>. Il ne s'agit cependant là que d'une dispute mineure, dont on ne trouve l'écho que dans une poignée d'articles.

Dans l'ensemble, il faut conclure que les auteurs de l'*Encyclopédie* n'ont pas cherché à profiter des articles portant sur les dogmes et croyances du christianisme pour attaquer les jésuites. Il serait tentant de vouloir expliquer cette situation par le fait que ces articles risquaient d'être trop remarqués dans les premiers volumes, mais comme il ne semble pas y avoir de changement notable dans les volumes produits après la suppression des jésuites et publiés dans la clandestinité, ce qui aurait pu procurer aux encyclopédistes une liberté d'expression un peu plus grande, il faut plutôt en conclure que ces derniers n'étaient tout simplement pas intéressés par ces querelles.

La Compagnie de Jésus ayant missionné un peu partout sur la planète et ayant produit un certain nombre d'érudits spécialisés dans l'Antiquité, il n'est guère étonnant qu'on retrouve plusieurs références jésuites relatives aux religions autres que le christianisme. Qu'il s'agisse d'éclaircir quelque point savant de mythologie gréco-romaine ou d'apporter quelques connaissances sur les rites pratiqués par les Amérindiens, les ouvrages jésuites pouvaient fournir aux auteurs de l'*Encyclopédie* une source de savoir non négligeable. Il ne s'agit bien sûr pas là de la section thématique la plus importante mais avec ses 76 références jésuites réparties dans 30 articles spécialisés sur la question et dans plusieurs autres touchant plutôt à l'histoire, la géographie ou les lettres, on ne saurait complètement l'ignorer. Dans la presque totalité des cas, les jésuites cités ne sont pas dûment identifiés comme membres de la Compagnie. Les principaux auteurs qui utilisent des sources jésuites sont Diderot, le chevalier de Jaucourt, l'abbé Mallet et, dans une moindre mesure, Barthès et l'abbé Yvon. Il n'y a pas là de grandes surprises : ce sont les principaux collaborateurs qui ont écrit sur les questions géographiques, historiques et religieuses. Diderot utilise à quelques reprises les jésuites pour lui fournir des informations

---

<sup>86</sup> EDR, « Éloge de M. Du Marsais », tome 7.

relatives à la philosophie des Chinois ou des Juifs. Il demeure généralement neutre à leur égard, les traitant de la même manière que ses autres sources. Le chevalier de Jaucourt, tout comme Barthès, emploie surtout les auteurs de la Compagnie pour obtenir des informations sur la religion gréco-romaine. On retrouve encore ici quelques références à l'édition de Pline du père Hardouin. Quant à l'abbé Mallet, il n'hésite pas à utiliser les ouvrages jésuites pour lui fournir de l'information sur de nombreuses religions autres que le christianisme : judaïsme, Islam, hindouisme, mythologie gréco-romaine, religions amérindiennes et japonaises... Plusieurs de ses articles sont ainsi agrémentés de citations complètes issues du *Journal d'un voyage en Amérique septentrionale* de François-Xavier Charlevoix ou du *Voyage au mont Liban* du père Jérôme Dandini.

Le jésuite le plus souvent cité dans cette thématique est le père Athanase Kircher, avec 16 références. Plusieurs auteurs (Diderot, De Jaucourt et Mallet) utilisent ses nombreuses œuvres érudites, sans trop les critiquer d'ailleurs, pour établir quelques précisions sur les religions juives, romaines, chinoises, hindoues, arabes et surtout égyptiennes. Le père François-Xavier de Charlevoix est quant à lui largement cité à plusieurs reprises par Diderot, D'Alembert, De Jaucourt, Mallet et D'Holbach. Plusieurs des articles qui le mentionnent, anonymes, se contentent d'ailleurs de reproduire des extraits de ses ouvrages, en particulier sur la religion amérindienne<sup>87</sup>. Mentionnons également les pères Louis Daniel Le Comte et Jean-Baptiste Du Halde, avec respectivement 5 et 6 références, sur la question chinoise, le père Jean Hardouin et son édition de Pline (6 mentions) et le savant père Nicolas Serarius (6 références) qui se spécialise dans les questions relatives au judaïsme ancien. Bref, il s'agit essentiellement d'allusions savantes considérées généralement avec impartialité par les auteurs de l'*Encyclopédie*, qui ne se permettent que quelques commentaires critiques sans passion. Ce détachement étonne, alors qu'il aurait été facile de lancer quelques attaques en se servant des écrits jésuites sur des questions aussi délicates que les rites chinois ou malabars. Les auteurs de l'*Encyclopédie* ne semblent pas s'y être intéressés particulièrement.

---

<sup>87</sup> Voir particulièrement l'article « Funérailles des sauvages d'Amérique » (Mallet) [VII.1034].

Malgré les opportunités offertes par le sujet, la religion n'est donc pas une thématique utilisée par les encyclopédistes pour attaquer la Compagnie de Jésus. Où l'on s'attendait à trouver de forts relents d'antijésuitisme, on ne découvre finalement qu'un affable respect, de mise entre hommes de lettres. L'érudition jésuite dans les domaines religieux est généralement bien considérée, sans que cela n'exclue les possibilités de critique. La justesse factuelle est en effet plus importante qu'une quelconque affiliation idéologique : lorsque les auteurs de l'*Encyclopédie* estiment que les résultats des savants jésuites sont exacts, ils ne semblent voir aucune raison de discréditer inutilement leur témoignage. Inversement, s'ils remarquent une inexactitude, ils la corrigeront généralement sans dénigrer exagérément l'auteur de l'erreur, qu'il soit jésuite ou non. L'honnêteté intellectuelle semble prendre le dessus sur l'exploitation idéologique facile de ceux qui pourraient être considérés comme des adversaires.

Le sentiment d'être persécuté par la Compagnie qu'exprime parfois D'Alembert et, dans une moindre mesure, Diderot (comme en témoigne la querelle de Trévoux) ne semble pas avoir particulièrement affecté leurs collaborateurs. Ce qui ne veut pas dire que l'érudition jésuite soit utilisée de manière parfaitement innocente... En délaissant les attaques de premier degré, les éditeurs de l'*Encyclopédie* ont plutôt cherché à créer les conditions idéales pour une diffusion plus subtile de leurs idées, à la fois moins dangereuse pour eux et plus insidieuse. Préserver la crédibilité intellectuelle des auteurs jésuites permettait de faire à la fois preuve d'une intégrité intellectuelle valorisée dans la République des lettres et de disposer d'une panoplie d'informations difficilement critiquables par leurs ennemis pour appuyer des thèses peu orthodoxes. Ainsi, en utilisant l'érudition jésuite sur l'histoire du christianisme, il était possible de démontrer de manière inattaquable les contradictions et les irrationalités du dogme ou la variabilité et l'instabilité des pratiques religieuses<sup>88</sup>.

On en trouve un exemple particulièrement frappant dans l'article « Père de l'Église » du chevalier de Jaucourt, qui explique les opinions des Pères en se basant sur des

---

<sup>88</sup> Simone Goyard-Fabre, « L'*Encyclopédie* de Diderot et les attaques contre la religion », *L'Encyclopédie et ses lectures*. Actes du colloque 13-14 décembre 1985, Éditions de l'École normale du Calvados, 1987, p.57-75.



éditions et commentaires de leurs écrits respectifs, dont plusieurs proviennent de jésuites. L'exposition systématique de leurs dérives et de leurs erreurs dont la citation des ouvrages d'érudition jésuites ou d'autres ordres religieux venait confirmer l'authenticité minait d'une manière certaine la crédibilité générale de ces théologiens sans pour autant prêter le flanc à la critique. Ainsi, saint Basile le Grand, dont « la meilleure édition des œuvres est celle du P. Garnier, en grec et en latin », s'est fait « des idées outrées de la patience chrétienne » en établissant que « tout laïque qui s'est défendu contre des brigands, doit être suspendu de la communion, et déposé s'il est du clergé. » Origène, « l'un des plus savans écrivains ecclésiastiques de la primitive Eglise » « tomba dans un prodigieux nombre d'hérésies, dont il n'y en a aucune qui ne soit monstrueuses ; ce sont les termes du P. Doucin<sup>89</sup>. » Dans ces deux cas, comme dans plusieurs autres, les jésuites servent de caution aux propos critiques du chevalier de Jaucourt. La crédibilité des plus importants théologiens de l'Église étant attaquée, même avec retenue, la religion ne pouvait qu'en sortir perdante.

Les auteurs de l'*Encyclopédie* utilisent aussi les écrits jésuites qui traitent des hérétiques ou d'autres religions pour à la fois relativiser la prédominance du christianisme et l'attaquer par des comparaisons indirectes. Il s'agit alors de rapporter, généralement en les dénigrant, les coutumes superstitieuses d'une peuplade étrangère et de les mettre par la même occasion en parallèle avec les pratiques chrétiennes. Même si extérieurement les formes chrétiennes sont valorisées, la critique de la religion étrangère ou hérétique apposée porte en elle un fort potentiel de désacralisation qui affecte les deux croyances<sup>90</sup>.

Encore une fois, l'usage de sources jésuites (ou d'autres religieux) permet de cautionner la valeur de l'observation et même de lui donner plus de poids. On aurait également pu prévoir retrouver dans l'*Encyclopédie* des manœuvres équivalentes afin de critiquer l'absolutisme politique. Un examen attentif des divers articles religieux où l'on cite des jésuites ne répond cependant pas à ces attentes : seul l'article « Jésuite » de Diderot, qui condamne le despotisme exercé par le général de la Compagnie, peut être

<sup>89</sup> EDR, article « Père de l'Église » (De Jaucourt) [XII.1337].

<sup>90</sup> On reconnaît la main du baron d'Holbach derrière plusieurs articles de ce type. Il n'a cependant pas beaucoup utilisé les ouvrages des jésuites pour ce faire. John Lough documente cette technique de critique dans *The Encyclopédie...*, p. 228-236.

considéré indirectement comme une réprobation du pouvoir royal arbitraire. Dans l'*Encyclopédie*, la mention d'auteurs jésuites relativement à des questions religieuses ne procède donc généralement pas d'une volonté de critique spécifique de la Compagnie elle-même. L'information apportée par ces sources peut être utilisée par les auteurs dans un but plus général de désacralisation. Cela n'est pas sans ironie compte tenu de la vocation apostolique de la Compagnie, mais rien ne laisse supposer qu'on leur fait subir ainsi un traitement particulier.

### 3.3. Les langues et la littérature (LAN)

Il n'est guère étonnant que dans l'*Encyclopédie*, le lien entre la Compagnie de Jésus et l'étude des langues soit aussi important, sinon plus, que le lien avec l'étude de la religion. Le cursus humaniste développé dans les collèges jésuites faisait la belle part à l'étude des langues et à leur expression. L'étude du grec et surtout du latin devait apprendre à une élite intellectuelle à manipuler avec virtuosité le verbe, à l'écrit comme à l'oral. Les hommes de l'époque moderne avaient bien senti le pouvoir dont le langage était la source<sup>91</sup>. Le comprendre et le maîtriser devenait donc primordial. Thèmes, versions, dictées, compositions, exercices de diction, théâtre ; les jésuites firent tout pour favoriser ces compétences chez leurs élèves. Un tel engouement pour la langue se reflète dans l'importante production jésuite de travaux d'érudition littéraire, d'éditions critiques de textes anciens, de grammaires, de méthodes d'apprentissage ainsi que dans une certaine participation au *dictionnaire de Trévoux*.

Dans de telles conditions, il n'est pas surprenant de constater que les ouvrages des jésuites ont souvent servi de référence aux hommes de lettres. Cela se reflète forcément dans l'*Encyclopédie*, miroir intellectuel de son époque. Les articles relatifs aux langues et à la littérature (LAN) qui citent des jésuites forment ainsi 18% de l'ensemble des articles dans lesquels il est question de membres de la Compagnie, ce qui place cette thématique au deuxième rang, derrière l'histoire (tableau 9.2). La totalité de ces articles couvre plus de

<sup>91</sup> Roger Chartier, Dominique Julia et Marie-Madeleine Compère, *L'éducation en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société d'enseignement supérieur, 1976, p. 196.

654,4 colonnes de l'*Encyclopédie*, soit encore là 18% du total (tableau 9.3). Ce résultat est plus élevé que pour l'histoire (HST), la religion (REL) ou les arts et techniques (AET), il est égal à la philosophie (PHI) mais un peu en dessous de celui des sciences (SCI). La longueur moyenne des articles portant sur la langue est de 3 colonnes, ce qui les place un peu en dessous de la moyenne dans cette catégorie mais s'explique aisément par leur grand nombre (tableau 9.4). L'évaluation du nombre de références faites aux jésuites et relatives aux langues et la littérature, sans tenir compte de la thématique de l'article où on les retrouve, permet d'obtenir un total de 19% de l'ensemble des citations de jésuites dans l'*Encyclopédie*, ce qui place toujours cette thématique au deuxième rang, derrière l'histoire (HST) et ex-aequo avec la religion (REL).

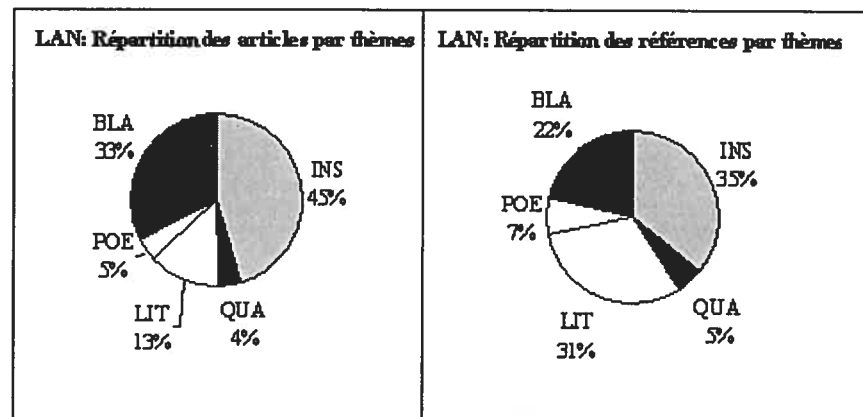


Tableau 12.1 LAN : Répartition des articles et des références aux jésuites

Le tableau 12.1 offre une image de la manière dont les articles et les références aux jésuites se répartissent à l'intérieur de la catégorie « Langues et littérature » (LAN). La première évidence est l'importance de la section « Instruments du discours » (INS), dans laquelle on retrouve toutes les réflexions touchant la grammaire, l'orthographe et le sens précis à donner aux mots. En y ajoutant la section « Qualité du discours » (QUA) qui concerne la manière de s'exprimer (éloquence, rhétorique, etc.), on constate que près de 50% des articles de cette thématique regardent les aspects fondamentaux de l'expression linguistique. L'autre moitié des articles se retrouve dans les sections « Littérature » (LIT), « Poésie » (POE) et « Blason » (BLA) et concerne les résultats linguistiques plus formels élaborés à l'aide de ces aspects fondamentaux. La répartition thématique des références aux

jésuites est assez similaire à celle des articles, sauf pour une nette augmentation de la section « Littérature » (31% pour les références contre seulement 13% dans les articles).

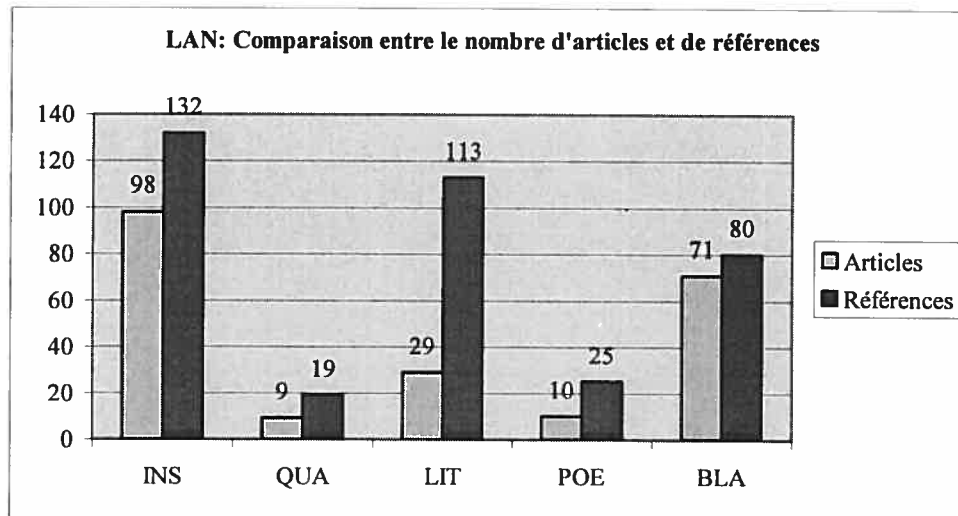


Tableau 12.2 LAN : Comparaison entre le nombre d'articles et de références

Comme le tableau 12.2 permet de le voir, c'est cette augmentation importante qui fait baisser les pourcentages relatifs visibles dans le tableau 12.1 puisque dans l'absolu, les quantités impliquées ne changent qu'assez peu. La section « Blason », par exemple, qui comptait pour 33% des articles citant des membres de la Compagnie, ne vaut que 22% du total des références aux jésuites dans le domaine (LAN). Pourtant, on compte 71 articles et 80 références, ce qui est un total assez similaire. Le tableau 12.2 montre clairement que c'est la section « Littérature » qui change les données. Après vérification, cet accroissement important s'explique par l'ajout d'un nombre important de biographies jésuites liées à la littérature et classées en tant qu'articles dans la section « géographie moderne » (GEM). Il faut se rappeler que le chevalier de Jaucourt utilisait les articles de géographie pour parler des vies des principaux hommes de lettres, y compris un bon nombre de jésuites ayant œuvré dans les domaines littéraires. Il profite de cette occasion pour commenter plusieurs des ouvrages produits par ces auteurs. Ces critiques concernent d'abord et avant tout le domaine littéraire, ce qui explique pourquoi on les retrouve dans cette catégorie.

La catégorie « Instruments du discours » est donc la plus importante. On y retrouve d'abord et avant tout des développements sur la syntaxe et la grammaire mais aussi des précisions sur le sens des mots (les fameux « synonymes » de Diderot) et sur leur étymologie, sur les diverses figures littéraires ainsi que sur les caractères utilisés. Le français est de loin la langue la mieux traitée mais on retrouve également plusieurs informations relatives au latin et, dans une moindre mesure, au grec. Cela n'est guère étonnant puisque ces deux langues étaient enseignées dans les collèges jésuites. Les autres langues, du moins dans les articles où des jésuites sont cités, sont plutôt traitées de manière anecdotique, sauf en ce qui concerne la question de l'écriture : les auteurs de l'*Encyclopédie* espéraient réussir à en retracer les origines par une étude comparée des différents caractères : hiéroglyphes égyptiens, alphabets hébreu, sanscrit ou chinois... Les superbes planches de l'*Encyclopédie* présentant les « caractères et alphabets de langues mortes ou vivantes » témoignent de cet intérêt particulier. Les principaux auteurs de l'*Encyclopédie* intéressés par la grammaire et la linguistique et qui citent des jésuites sont le chevalier de Jaucourt, César Chesneau Du Marsais<sup>92</sup> et le duo formé par Jacques-Philippe-Augustin Douchet et Nicolas Beauzée, qui signent leurs articles sous le pseudonyme BERM (dans les volumes 8 à 12) ou ERMB (dans les volumes 13 à 17)<sup>93</sup>. Mentionnons aussi les quelques articles signés par Diderot (7), l'abbé Mallet (7) et Voltaire (3).

<sup>92</sup> César Chesneau Du Marsais (1676-1756) fut éduqué chez les oratoriens de Marseille. Il entra dans leur congrégation mais les quitta bientôt pour étudier le droit. C'est cependant comme précepteur qu'il fit carrière, s'attachant aux familles du marquis de Maisons, de John Law et du marquis de Gauffremont. Il écrivit quelques essais philosophiques, dont une défense de l'*Histoire des oracles* de Fontenelle et probablement le pamphlet *Le Philosophe*, qui allait être publié plus tard dans l'*Encyclopédie*, raccourci et remanié. Cependant, son œuvre principale est grammaticale, avec *Les véritables principes de la grammaire* et *Des tropes*. Elle lui valut un respect généralisé mais ne lui apporta pas pour autant la richesse. Les articles qu'il fournit à l'*Encyclopédie*, savants et peu polémiques malgré sa réputation d'athéisme, furent également très bien reçus (Frank A. Kafker, *The Encyclopedists as individuals: a biographical dictionary of the authors of the Encyclopédie*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988 (SVEC, 257), p. 119-123).

<sup>93</sup> À la mort de Du Marsais, Jacques-Philippe-Augustin Douchet (?-?) fut recruté pour le remplacer par Paris de Meyzieu, directeur-général des études à l'École royale militaire où Douchet enseignait. Peu enthousiaste, il accepta l'emploi lorsqu'il put s'assurer de la collaboration de son collègue Nicolas Beauzée (1717-1789). Il quitta cependant durant la crise de 1757-1759, au soulagement de Beauzée qui continua le travail avec enthousiasme jusqu'au bout. On n'a que peu d'informations sur le reste de la vie de Douchet. Il publie en 1762 un traité des *Principes généraux et raisonnés de l'orthographe française*, bien reçu par Fréron. Après 1765, on ne sait plus rien de lui. Beauzée, par contre, menéra une carrière fructueuse. Sa *Grammaire générale* publiée en 1767, largement inspirée de ses articles dans l'*Encyclopédie*, sera très bien reçue. Il éditera plusieurs autres ouvrages, dont quelques traductions, et collaborera avec Marmontel sur les volumes *Grammaire et littérature* de l'*Encyclopédie méthodique*. Il obtiendra une place à l'Académie française en 1772, remplaçant son ami Duclos. Encyclopédiste enthousiaste, sa personnalité semble marquée par un mélange de réformateur et de conservateur, une étude que l'on retrouve chez plusieurs philosophes. Il est difficile de départager complètement les travaux de Beauzée et Douchet mais il est clair que Beauzée a

Jusqu'à sa mort en 1756, Du Marsais était le grammairien officiel de l'*Encyclopédie*. Ses articles furent généralement très bien reçus par le public, y compris par le journal de Trévoux. Après son décès, il fut remplacé par Douchet et Beauzée, dont on ne connaît que assez peu de choses mais qui ne semblent pas avoir déviés largement du chemin déjà tracé par Du Marsais, tout en le critiquant lorsqu'ils le jugeaient nécessaire. On les considère généralement comme de dignes héritiers du célèbre grammairien. Il n'est donc pas surprenant de les retrouver comme principaux auteurs des articles citant des membres de la Compagnie de Jésus dans le domaine des langues. Avec leurs 50 références éparpillées dans plus de 36 articles différents, Douchet et Beauzée sont, quantitativement, au cinquième rang des collaborateurs de l'*Encyclopédie* pour les citations des jésuites (ils sont devancés par De Jaucourt, Mallet, Diderot et D'Alembert). Il est cependant intéressant de noter qu'ils possèdent la plus haute fréquence personnelle de citation de jésuites. En effet, les 36 articles représentent 25% du total de leur production dans l'*Encyclopédie* (146 articles), ce qui signifie qu'ils mentionnent au moins un membre de la Compagnie de Jésus dans plus du quart de leurs articles. Il s'agit, et de loin, du taux le plus élevé parmi les collaborateurs de l'*Encyclopédie*. Pour fins de comparaison, les 556 articles où le chevalier de Jaucourt mentionne des jésuites ne représentent que 3,20% de sa production totale de 17395 articles, ce qui le place tout de même au dessus de la moyenne, établie à 2,46%.<sup>94</sup>

Les principales sources jésuites utilisées pour la grammaire sont les *Remarques nouvelles sur la langue française* (Paris, 1675) du père Dominique Bouhours et la *Grammaire française* (Paris, 1709) du père Claude Buffier. On compte au total plus de 38 références à l'ouvrage du père Bouhours, dont plusieurs citations directes. Les commentaires qu'on en fait sont généralement plutôt positifs : les *Remarques nouvelles* font parti des ouvrages de référence consultés par les grammairiens dans le doute et, à ce titre, jouissent d'un respect certain. C'est ainsi qu'il est question du père Bouhours comme étant « reconnu[...] avec justice pour [l'un des] plus sûrs appréciateurs de l'usage<sup>95</sup> ». Buffier,

---

toujours été le collaborateur le plus important du duo et qu'on peut donc lui attribuer l'essentiel des principaux articles écrits sous les pseudonymes ERM [pour École royale militaire], BERM, ERMB, et quelques autres (Kafker, *The Encyclopedists as individuals...*, p. 26-29 et 111-112).

<sup>94</sup> Voir à ce sujet l'annexe D « Les auteurs de l'*Encyclopédie* qui citent des jésuites ».

<sup>95</sup> EDR, article « Impersonnel » (anonyme) [VIII.2677].

lui, est cité à plus de 19 reprises et sa *Grammaire* est également largement consultée. Le bilan qu'on en dresse dans l'*Encyclopédie* est cependant plus mitigé que pour les *Remarques nouvelles* de Bouhours : s'ils en apprécient bien des aspects, Du Marsais, Douchet et Beauzée ne se privent cependant pas de la critiquer en plusieurs endroits. Ces critiques ne concernent cependant que des points d'interprétation très précis et plusieurs citations assez longues de cette *Grammaire* émaillent l'*Encyclopédie*.

L'autre écrivain jésuite le plus apprécié est un contemporain, le père Bonaventure Giraudeau (1697-1774), auteur d'une *Introduction à la langue grecque* (Rome, 1739). On ne le mentionne qu'à trois reprises mais à chaque fois avec beaucoup d'enthousiasme : Du Marsais estime que sa grammaire est un « ouvrage très-méthodique et très-propre à faciliter l'étude de cette langue savante [le grec]<sup>96</sup>. » Parmi les autres jésuites cités à plusieurs reprises, mentionnons le père Louis Bourdaloue pour ses oraisons funèbres, le père Joseph Joubert pour son *Dictionnaire françois et latin* (Lyon, 1709), le père Joseph de Jouvancy pour son *Ratio dicendi et docendi*, le père Noël-Étienne Sanadon, dont les travaux sur le latin d'Horace sont parfois critiqués, et plusieurs autres. La majorité de ces auteurs ne sont pas identifiés clairement en tant que jésuites : sur les 132 références, cela n'est fait qu'à 13 reprises. Si les encyclopédistes apprécient visiblement certains d'entre eux, qu'ils critiquent légèrement quelques aspects des travaux des autres, la majorité des citations de jésuites demeurent effectuées sur un ton très neutre. Du Marsais, Douchet, Beauzée, De Jaucourt et les autres auteurs semblent encore une fois utiliser les sources jésuites pour les informations qu'elles détiennent, sans que leur affiliation à la Compagnie ait le moindre impact notable.

Les travaux jésuites sur les formes et structures du langage sont reconnus à leur juste valeur, mais leurs connaissances dans le domaine de l'éloquence et de la rhétorique, qui permettent de donner une certaine « qualité » à l'expression (QUA), sont visiblement encore plus estimées. Il s'agit évidemment d'un domaine plus restreint que le précédent mais le traitement légèrement différent que lui ont réservé les encyclopédistes justifiait de le considérer séparément. Tout d'abord, les auteurs d'articles portant sur l'art de parler et d'écrire ne sont pas les mêmes que pour la grammaire et la structure du langage. Du

---

<sup>96</sup> EDR, article « E, E, e » (Du Marsais) [V.787].

Marsais, Beauzée et Douchet se sont essentiellement concentrés sur la formation même de la langue sans s'attarder aux modalités particulières de son expression. C'est le chevalier de Jaucourt, encore lui, qui, en tant que responsable de la littérature dans l'*Encyclopédie*, est l'auteur de la quasi-totalité des articles relatifs à l'éloquence. Le savant médecin était en effet loin de dédaigner les belles-lettres. Il n'a pas hésité à faire ajouter parmi les « articles omis » à la fin du volume 17 les termes « Amour, galanterie », « Coquetterie, galanterie » et « Délicatesse, fausse », qui côtoient alors un de ses exposés scientifiques sur l'observation des poux au microscope<sup>97</sup> ! Ceci dit, si au XVIII<sup>e</sup> siècle l'éloquence peut prendre une forme badine, elle est loin de se limiter à cela. L'éducation classique de la plupart des auteurs de l'*Encyclopédie* les portait à respecter au plus haut point les grands orateurs de l'Antiquité. Pour eux, Démosthène et Cicéron étaient des modèles à suivre.

Ils considèrent d'ailleurs les grands sermonnaires chrétiens Bossuet, Fléchier, de même que le jésuite Louis Bourdaloue comme les héritiers de ces orateurs classiques. Voltaire n'affirme-t-il pas son admiration lorsqu'il s'exclame que : « l'éloquence de la chaire avoit été presque barbare jusqu'au P. Bourdaloue ; il fut un des premiers qui firent parler la raison<sup>98</sup>. » De Jaucourt n'hésite pas lui non plus à donner en exemple sur un même pied d'égalité Démosthène, Cicéron, Bossuet et Bourdaloue, tous « des modèles parfaits » dans leur domaine<sup>99</sup>. Il faut se rappeler que le sermon était souvent perçu à l'époque comme un genre littéraire spectaculaire se rapprochant pratiquement du théâtre. L'éloquence trouvait à s'y exprimer avec force et pour plusieurs spectateurs, le message moral importait beaucoup moins que l'art avec lequel on le proclamait. Il n'est donc nullement incongru pour des gens de lettres assez peu religieux de professer leur admiration envers les sermonnaires Louis Bourdaloue, Timoléon Cheminai de Montaigne et Jean Maillard ou les rhéteurs Jean Commire, Dominique de Colonia, Joseph de Jouvancy et René Rapin. Diderot

<sup>97</sup> *EDR*, article « Amour, galanterie » (De Jaucourt) [XVII.3012] ; article « Coquetterie, galanterie » (De Jaucourt) [XVII.3066] ; article « Délicatesse, fausse » (De Jaucourt) [XVII.3072] ; article « Pou » (De Jaucourt) [XVII.3134].

<sup>98</sup> *EDR*, article « Eloquence » (Voltaire) [V.1760]. Voltaire témoigne également dans le *Siècle de Louis XIV* du grand respect qu'il éprouve à l'égard de Bourdaloue : « Un des premiers qui étala dans la chaire une raison toujours éloquente, fut le P. Bourdaloue, vers l'an 1688. Ce fut une lumière nouvelle. Il y a eu près [*sic*] lui d'autres orateurs de la chaire, comme le P. Massillon, évêque de Clermont, qui ont répandu dans leurs discours plus de grâces, des peintures plus fines et plus pénétrantes des mœurs du siècle, mais aucun ne l'a fait oublier. » (Voltaire, *Le siècle de Louis XIV*, Paris, Union générale d'éditions, 1962, p. 343).

<sup>99</sup> *EDR*, article « Preuve » (De Jaucourt) [XIII.1360].



fait donc allusion à une contribution importante des jésuites au développement de la langue française et à son expression lorsqu'il cherche à expliquer la chute de la Compagnie en ces termes : « Qu'est-ce qui auroit pû sauver l'ordre, contre tant de circonstances réunies qui l'avoient amené au bord du précipice ? Un seul homme, comme Bourdaloue peut-être<sup>100</sup>... » Mais il faut ajouter que si les orateurs jésuites sont bien traités dans l'*Encyclopédie*, on ne prend à peu près jamais la peine d'indiquer clairement leur appartenance à la Compagnie : ce sont leurs qualités personnelles qui sont respectées et c'est à ce titre qu'on estime qu'ils ont été utiles à leur ordre.

Il en va assez semblablement pour les jésuites cités en tant qu'auteurs ou pour ceux qui se sont spécialisés dans le commentaire littéraire. La chose n'est pas étonnante puisque la « littérature » (LIT) est également une chasse gardée du chevalier de Jaucourt, responsable d'un peu moins de la moitié des références faites aux jésuites dans ce domaine, soit 45 sur un total de 113. La majorité de ces mentions doivent être rattachées aux biographies rédigées dans des articles géographiques, ce qui expliquait, nous l'avons déjà mentionné, la disproportion constatée dans le tableau 12.1 entre la répartition des articles (13% pour la « littérature ») et la répartition des références aux jésuites (31%). Les religieux mentionnés sont soit eux-mêmes écrivains, soit de respectés commentateurs ou critiques. Ils appartiennent pour l'essentiel à la grande époque classique (Dominique Bouhours, Louis Bourdaloue, Joseph de Jouvancy, René Rapin, Jacques Sirmond, François Vavasseur) ou au début du siècle des Lumières (Gabriel Daniel, Jean Hardouin, Noël-Étienne Sanadon).

On retrouve cependant également quelques figures plus anciennes, comme le fameux père Jean Mariana généralement connu en France pour ses écrits justifiant le régicide<sup>101</sup>. De Jaucourt analyse malgré tout l'œuvre de celui-ci avec rigueur et impartialité. L'article « Talavera », où il cite le jésuite illustre la manière dont le chevalier traite les biographies de jésuites. Il qualifie tout d'abord Mariana d'un « des plus habiles hommes de son siècle », pour ensuite enchaîner avec un commentaire de ses ouvrages les plus controversés. Pour le premier, un « traité du changement des monnoies » qui fit incarcérer

<sup>100</sup> *EDR*, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

<sup>101</sup> *EDR*, article « Talavera » (De Jaucourt) [XV.3926].

son auteur pendant un an à cause des critiques relatives à la gestion financière du pays qu'il contenait, De Jaucourt lui donne raison : « il ne s'étoit pas trompé en annonçant que les abus qu'il représentoit plongeroit l'Espagne dans de grands désordres. » Il condamne cependant sans équivoque le *De rege et regis institutione*, un ouvrage politique dans lequel Mariana faisait l'éloge de Jacques Clément et du régicide : « c'est un ouvrage capable d'exposer les trônes à de fréquentes révolutions, et la vie des princes au couteau des assassins. » Il aurait ensuite pu souligner le scandale causé par le traité *Del governo de la compañía de Jesus*, où Mariana critique vivement le gouvernement de son propre ordre religieux, mais il se contente plutôt scrupuleusement de mentionner les incertitudes qui planent sur l'origine véritable de cet ouvrage. Malgré tant de matières politiquement incorrectes, De Jaucourt ne condamne pas Mariana : il précise au contraire que ses scolies sur l'Écriture laissent voir « beaucoup de jugement et de savoir » et qu'« il n'est point ennuyeux dans les différentes interprétations qu'il rapporte. » Finalement, il précise que l'*Histoire d'Espagne* est l'ouvrage du jésuite qui est « le plus important, et le plus généralement estimé dans la république des lettres. » Il termine par une analyse détaillée des mérites comparés des diverses éditions de cette œuvre, démontrant par le fait même son importance et le respect qu'il y accorde. Il en ressort clairement que pour le chevalier de Jaucourt, Mariana est d'abord et avant tout un homme de lettres à qui on est redevable d'une œuvre littéraire pertinente et estimable, même s'il a commis quelques erreurs. Il n'est nullement question de le condamner en tant que jésuite, même si en tant qu'agitateur politique vaniteux, il présente beaucoup des caractéristiques négatives associées à l'ordre, dont il était question dans le chapitre 4 de la première partie de cette étude.

De manière générale, De Jaucourt souligne l'appartenance à la Compagnie de Jésus des religieux dont il donne sommairement la vie. En dehors de ces biographies, dans le reste des mentions relatives au domaine littéraire, cela est bien moins courant. Parmi les autres auteurs de l'*Encyclopédie* qui ont touché à la littérature et qui ont cité des jésuites, on retrouve Douchet et Beauzée, qui se permettent quelques commentaires sur les critiques jésuites latinistes, Diderot, qui mentionne le nom de quelques membres de la Compagnie considérés comme des sources d'information valables sur la littérature chinoise et l'abbé Mallet, qui cite plusieurs bollandistes et mentionne quelques autres ouvrages religieux. Ces

auteurs distribuent également les critiques avec parcimonie. Ils préfèrent apparemment citer des gens et des ouvrages qu'ils respectent.

Ce respect est également décelable lorsque vient le moment de citer des jésuites dans le domaine de la poésie (POE). L'abbé Mallet dans les premiers volumes, puis le chevalier de Jaucourt par la suite, donnent une image positive des capacités des membres de la Compagnie dans ce secteur, tant au niveau théorique que pratique. Si l'abbé Mallet s'attarde surtout à la poésie latine, il ne délaisse par pour autant complètement celle qui est produite en français. De Jaucourt y reviendra également. On constate donc que la reconnaissance de compétence des jésuites ne se limite pas aux langues « mortes » que sont le grec et le latin. On s'en doutait déjà, vu le respect accordé aux traités grammaticaux des pères Dominique Bouhours et Claude Buffier et aux productions du père Bourdaloue. Pour expliquer les différents concepts relatifs à l'art poétique, les auteurs de l'*Encyclopédie* n'hésitent pas à recourir au *Traité de versification latine* du père Noël-Étienne Sanadon pour la poésie latine et au *Traité de la poésie française* de Michel Mourgues pour la française. Ils utilisent également à plusieurs reprises les œuvres du père René Rapin comme source d'exemples, en particulier ses *Réflexions sur la poétique...* Sont également cités les pères Dominique Bouhours, Jean Commire et Joseph de Jouvancy. Si les jésuites ne sont ici également que rarement identifiés en tant que membres de la Compagnie, ils sont généralement considérés avec beaucoup d'estime : ne rapporte-t-on pas que les pères René Rapin et Jean Commire mériteraient de faire parti d'une nouvelle *Pleiade* des poètes français du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>102</sup> ?

La dernière partie de la section « Langues et littérature » dont il sera question ici concerne l'art héraldique ou « Blason » (BLA). Il ne s'agit évidemment pas à proprement parler d'un genre littéraire mais plutôt d'une forme d'expression codifiée permettant de transmettre des informations précises dans le domaine très particulier de l'identification nobiliaire. Les auteurs de l'*Encyclopédie* ne laissent pas paraître une haute estime pour ce savoir : on a déjà vu comment le chevalier de Jaucourt accepte de l'inclure dans l'ouvrage encyclopédique tout en déplorant son inutilité. Il cite à cet effet une fable de Lafontaine

---

<sup>102</sup> EDR, article « Pleyade » (anonyme) [XII.3277].

dans laquelle un pâtre, un marchand, un gentilhomme et un fils de roi échouent en Amérique. Ils cherchent alors la manière dont ils vont assurer leur subsistance. Le fils de roi annonce qu'il enseignera la politique : « Le noble poursuit ; Moi je sai [*sic*] le blason, j'en veux tenir école ; Comme si devers l'Inde, on eût dans l'esprit ; La sottise vanité de ce jargon frivole<sup>103</sup>. » Mais si les positions éditoriales de l'*Encyclopédie* semble être très négatives envers le blason, « dont nos ayeux ignorans ont jugé à propos de faire une science<sup>104</sup> », elles ne sont exprimées qu'exceptionnellement et les articles d'héraldique sont généralement traités de manière très neutre. Du premier volume au quatrième, le responsable de cette section est Marc-Antoine Eidous, un ancien collaborateur de Diderot dans la traduction du *Medicinal Dictionary* de Robert James<sup>105</sup>. Pour des raisons qui nous échappent, il abandonne l'ouvrage au cinquième tome et les articles suivants portant sur l'héraldique sont anonymes. On commence alors à y voir très occasionnellement la marque du chevalier de Jaucourt, qui finit par prendre largement la section en charge à partir du volume 11. D'Eidous à De Jaucourt, en passant par l'auteur anonyme<sup>106</sup>, la manière d'écrire les articles ne change cependant pas beaucoup. S'ils sont nombreux (on en recense plus de 71 qui citent un ou plusieurs jésuites), ils sont cependant très courts. La totalité de ces 71 articles n'équivaut en effet qu'à une longueur totale de 16 colonnes dans l'*Encyclopédie*, soit une moyenne de 0,23 colonnes par article, la moyenne la plus basse de toutes les catégories analysées.

Le jésuite cité le plus souvent dans cette catégorie est incontestablement le père Claude-François Ménestrier : il y est mentionné à plus de 70 reprises. On le donne souvent en référence à la fin d'un article (« voyez le P. Menestrier ») ou alors on se contente carrément de le citer intégralement. On l'utilise comme source de manière généralement très neutre. Si on ne le critique jamais, on ne le louange pas non plus, sauf dans l'article

<sup>103</sup> EDR, article « Héraldique, art » (De Jaucourt) [VIII.745].

<sup>104</sup> EDR, article « Dictionnaires historiques » (D'Alembert) [IV.4539].

<sup>105</sup> Marc-Antoine Eidous (1710 ?-1780 ? ou 1790 ?) servit comme ingénieur dans l'armée espagnole avant de déménager à Paris dans les années 1740 et de devenir un prolifique traducteur, surtout d'ouvrages anglais. Son travail fut assez peu estimé par ses contemporains. Il collabora à l'*Encyclopédie* avec plus de 450 articles, généralement très courts. Bourgelat estimait faible son traitement de la science équestre et le remplaça comme spécialiste à ce sujet à partir du tome 4. On ne sait pas vraiment ce qu'il devient après 1762 (Kafker, *The Encyclopedists as individuals...*, p. 128-130).

<sup>106</sup> S'agirait-il des travaux préparatoires d'Eidous publiés désormais anonymement, sans que l'on sache exactement pourquoi ?

« Cimier » où le chevalier De Jaucourt se permet de le citer comme étant un « homme consommé dans l'art héraldique<sup>107</sup>. » Le nombre de fois où il est cité témoigne en soi de la crédibilité accordée au père Ménestrier dans cette science peu estimée qu'est l'héraldique. Il est intéressant de noter qu'on ne le présente jamais en tant que jésuite et que si on le cite souvent comme référence à consulter, on ne nomme cependant jamais explicitement l'ouvrage auquel on fait référence, comme s'il s'agissait d'une évidence. Or, nos recherches ne nous ont pas permis d'identifier avec certitude cet ouvrage. Peut-être d'ailleurs s'agit-il moins d'une référence à une oeuvre particulière qu'un renvoi à l'ensemble des nombreux travaux menés par le jésuite sur le sujet : *Le Véritable art du Blason...* (Lyon, 1659), *L'art du blason justifié...* (Lyon, 1661), *Abregé methodique des principes heraldiques...* (Lyon, 1661), *Le Véritable art du Blason et la Pratique des armoiries depuis leur Institution* (Lyon, 1671), *Le Véritable art du Blason, et l'Origine des armoiries* (Lyon, 1671), *Le Véritable art du Blason, ou l'Usage des armoiries* (Paris, 1673), *Les Recherches du Blason...* (Paris, 1673), *Origine des Armoiries* (Paris, 1679), *La Methode du Blason* (Paris, 1688), etc. Plusieurs de ces ouvrages ont en plus été réédités un bon nombre de fois. Cette énumération suffit pour comprendre pourquoi le père Ménestrier pouvait considéré comme un spécialiste dans son domaine et pourquoi il est cité abondamment dans l'*Encyclopédie*. Avec ses 89 mentions, en héraldique principalement mais aussi pour des questions relatives aux ballets et à l'organisation de festivités, il arrive en effet en deuxième place des jésuites les plus cités, après le père Jean Hardouin (182 mentions)<sup>108</sup>. Il est vrai que ces mentions sont généralement très courtes et concernent essentiellement un sujet considéré comme frivole et n'ayant que peu d'importance. Il n'empêche : on retrouve plus souvent dans l'*Encyclopédie* le nom de Claude-François Ménestrier que celui de Molière ou Shakespeare (tableau 10.3) !

Que retenir de cet exposé général sur les citations de jésuites dans l'*Encyclopédie* en rapport avec les langues et la littérature ? La première constatation à faire est que si les membres de la Compagnie de Jésus sont mentionnés assez souvent, avec plus de 369 citations au total dans ce domaine, soit 19% de l'ensemble des citations de jésuites, ce n'est que très rarement de manière défavorable. Les menaces que D'Alembert lançait à la

<sup>107</sup> EDR, article « Cimier » (De Jaucourt) [III.1890].

<sup>108</sup> Voir l'annexe C « Les principaux jésuites cités ».

Compagnie n'ont visiblement pas été mises à exécution. En 1752, il écrivait ainsi à Mme du Deffand : « ...nous avons fait patte de velours avec eux [les jésuites] dans le premier volume ; mais s'ils n'en sont pas reconnaissans, nous avons dans les autres volumes six à sept cents articles à leur service, *Chinois, Confucius, Ballets, Rhétorique, Molinisme*, etc<sup>109</sup>. » Plus de vingt ans après, le résultat à cet égard est loin d'être aussi incisif qu'annoncé.

À l'exception de l'article « Jésuite », c'est au compte-goutte qu'on trouve dans l'*Encyclopédie* des attaques précises et directes contre la Compagnie. Parmi ces rares exceptions, quelques articles littéraires... À l'occasion de la définition précise d'un mot, on s'est permis de lancer quelques pointes à l'aide d'exemples donnés pour faire comprendre le sens dudit mot. Nous avons déjà cité l'article le plus éloquent à cet égard, l'anonyme « Scandaleux ». Il vaut peut-être la peine de le donner ici au complet, en soulignant que l'adroite ironie qu'on y retrouve (il n'est pas *scandaleux* de penser que Diderot puisse en être l'auteur) demeure justement exceptionnelle :

Scandaleux, adj. (Gramm.) qui cause du scandale ; il se dit des choses et des personnes. Avancer comme quelques écrivains de la société de Jesus l'ont fait, qu'il n'est pas permis à tout le monde de disposer de la vie des tyrans ; c'est une proposition *scandaleuse*, parce qu'elle laisse entendre qu'il y a apparemment des personnes à qui le tyrannicide est permis. La doctrine du probabilisme est une doctrine *scandaleuse*. L'invitation que le P. Pichon fait au pécheur d'approcher tous les jours des sacremens sans amour de Dieu, sans changer de conduite, est une invitation *scandaleuse*. L'éloge de l'ouvrage de Busebaum qu'on lit dans les *mém. de Trév.* est *scandaleux*. Des religieux traînés devant les tribunaux civils pour une affaire de banque et de commerce, et condamnés par des juges-consuls à payer des sommes illicitement dûes et plus illicitement encore refusées, sont des hommes *scandaleux*. Des prêtres qui font jouer des farces sur un théâtre, et danser dans l'enceinte de leurs maisons les enfans confiés à leurs soins, confondus avec des histrions, donnent un spectacle *scandaleux*. On trouveront toutes sortes d'exemples de scandale, sans s'éloigner de-là ; mais il y en a dont il seroit difficile de parler sans scandaliser étrangement les femmes, les hommes et les petites enfans<sup>110</sup>.

On constate bien évidemment qu'on n'apprend pas grand-chose sur le terme « scandaleux » lui-même ou son usage grammatical. Il s'agit là d'une utilisation purement opportuniste des

<sup>109</sup> D'Alembert, Jean le Rond. « À Madame du Deffant, sans date (avant le début 1752) » dans *Œuvres de D'Alembert*. Tome cinquième. Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 23-24.

<sup>110</sup> EDR, article « Scandaleux » (anonyme) [XIV.4036].

articles encyclopédiques, exactement ce que D'Alembert promettait de faire. Or, en dehors de cet article, les exemples similaires sont rares. Mentionnons l'article « Ordonner » :

Ordonner, v. act. (Gram.) ce verbe a plusieurs acceptions diverses. Il commande, il enjoint, il prescrit. Le parlement a *ordonné* cette année 1761, que les jésuites feroient leurs noviciats, leurs collèges, leurs congrégations, jusqu'à ce qu'ils se fussent purgés devant sa majesté du soupçon de la doctrine sacrilège de monarchomachie, qu'ils eussent abjuré la morale abominable de leurs casuistes, et qu'ils eussent reformé leurs constitutions sur un plan plus conforme à nos lois, à la tranquillité publique, à la sureté de nos rois, et au bon ordre de la société<sup>111</sup>.

Ajoutons-y l'article « Cependant, pourtant, néanmoins, toutefois » de Diderot qui donne cet exemple comme bonne utilisation du terme *néanmoins* : « Bourdaloue a de la sécheresse ; *néanmoins* il fut célèbre parmi les orateurs de son tems<sup>112</sup> », de même que l'article anonyme « Travesti » qui annonce : « Castalion et le P. Berruyer ont été accusés d'avoir *travesti* la bible, pour avoir donné à leur version un air et un style différent de son original<sup>113</sup>. » Hors ces quelques articles, les jésuites conservent dans l'*Encyclopédie* une position fort respectée.

L'autre observation à faire, c'est que les membres de la Compagnie de Jésus cités le sont habituellement non seulement en toute impartialité mais aussi en toute neutralité. Sans vouloir nécessairement les discréditer ou, au contraire, les défendre, les auteurs de l'*Encyclopédie* auraient en effet pu utiliser leurs travaux pour soutenir ou pour attaquer certaines théories particulières. Cela n'arrive pourtant que rarement. Les jésuites ne sont cités qu'afin d'établir un point bien particulier, sans qu'on les associe jamais à un parti bien défini. Ainsi, on aurait pu expliciter leurs théories relatives à l'émergence du langage et de l'écriture. Les jésuites partageaient en effet généralement cette conviction avec les philosophes de l'unité fondamentale du genre humain, peu importe les différences culturelles. « La nature et la maniere de procéder de l'esprit humain sont essentiellement immuables » affirmaient Douchet et Beauzée, ce qui est nécessaire car « sans cette uniformité et cette immuabilité absolue, il ne pourrait y avoir aucune communication entre les hommes de différens siecles ou de différens lieux, pas même entre deux individus

<sup>111</sup> EDR, article « Ordonner » (anonyme) [XI.2668].

<sup>112</sup> EDR, article « Cependant, pourtant, néanmoins, toutefois » (Diderot) [II.6473].

<sup>113</sup> EDR, article « Travesti » (anonyme) [XVI.2848].

quelconques<sup>114</sup>... » L'étude des langages étrangers et de leur histoire (écriture chinoise, hiéroglyphes égyptiens) permet de démontrer que l'évolution humaine s'est faite de la même manière. Évidemment, jésuites et philosophes tiraient des conclusions bien différentes de cette constatation rendue possible grâce à une meilleure connaissance du monde et de ses différents peuples. Pour les jésuites, cela établissait clairement que la religion chrétienne pouvait (et devait) être révélée à tous les être humains. Pour les philosophes, l'existence de peuples policés non chrétiens permettait de démontrer que la prédominance de l'Église n'avait pas lieu d'être. Dans l'*Encyclopédie*, les observations des jésuites ne sont cependant jamais utilisées de manière systématique et cohérente pour illustrer cette thèse. Il peut arriver qu'on use d'un récit de voyage pour ajouter un argument mais il s'agit alors d'une source comme une autre, souvent appuyée par le récit d'un autre voyageur non jésuite. Est-ce par manque de confiance envers la source jésuite ? Le contexte ne le laisse pourtant pas entendre. Il semble qu'on n'ait simplement jamais cherché à exploiter cette source au maximum, à en pressurer le sens jusqu'au bout.

Il était également envisageable de penser trouver des traces de l'engagement jésuite dans la Querelle des Anciens et des Modernes. Cela n'est pourtant pas le cas. Les auteurs de la Compagnie sont utilisés par les encyclopédistes à la fois pour illustrer les réussites de l'Antiquité et celles de l'époque classique moderne louis-quatorzienne. Bref, aucun effort particulier n'est fait pour articuler les sources jésuites dans une direction donnée : on les utilise selon les besoins, sans tenir compte particulièrement de leur signification historique originelle. Dans l'*Encyclopédie*, la littérature jésuite n'est pas polarisée, ni dans un sens, ni dans l'autre.

### 3.4. Les sciences (SCI)

Si les talents littéraires des jésuites trouvent une certaine reconnaissance dans l'*Encyclopédie*, les nombreux scientifiques produits par la Compagnie ne sont pas eux non plus délaissés. Parmi plusieurs, on retrouve les noms des pères Roger Joseph Boscovich, George Joseph Camel, Louis-Bertrand Castel, Christophe Clavius, Claude François Milliet

---

<sup>114</sup> EDR, article « Grammaire » (Douchet et Beauzée).



De Chales, Honoré Fabri, Thomas Gouye, François-Marie Grimaldi, Paul Guldin, Athanase Kircher, Louis Lagrange, Christophe Maire, Ignace Gaston Pardies, Esprit Pezenas, Jean-Baptiste Riccioli, Christophe Scheiner, Gaspar Schott, André Tacquet et Ferdinand Verbiest, qui furent tous à leur époque respective des savants renommés. Les 170 articles ayant pour thème la science (SCI), qu'il s'agisse des mathématiques ou des sciences de la nature, forment ainsi 14% du total des articles citant des jésuites dans l'*Encyclopédie*. Une analyse de l'ensemble des citations relatives aux membres de la Compagnie nous donne d'ailleurs un pourcentage équivalent pour le domaine scientifique, soit 13% (tableau 9.2). Les articles scientifiques qui citent des jésuites couvrent un total de 867,3 colonnes de l'*Encyclopédie* : en ces termes, il s'agit de la thématique la plus importante, avec 23% du total (tableau 9.3).

En divisant ce total par le nombre d'articles, la longueur moyenne obtenue pour chaque article est de 5,1 colonnes, ce qui est plus élevé que la moyenne globale mais moins que la longueur moyenne des articles de philosophie (PHI) (tableau 9.4). Les références scientifiques aux jésuites sont donc numériquement un peu moins nombreuses que pour d'autres catégories (histoire, langues et littérature, religion) mais les articles dans le cadre desquels on les retrouve couvrent un nombre de colonnes plus important.

Il est vrai que cela diminue l'importance relative de chaque citation, mais cela pourrait également démontrer une compréhension plus poussée du savoir scientifique jésuite, ainsi bien intégré à l'intérieur du système de connaissance général des auteurs de l'*Encyclopédie*. Les recherches jésuites seraient incorporées à l'ensemble en tant que maillon important du développement scientifique, comme le nombre de citations en témoigne, et indissociable de la trame globale. Il n'y aurait donc nulle raison de les ostraciser, de les ignorer ou de les traiter différemment à l'intérieur de l'histoire des sciences.

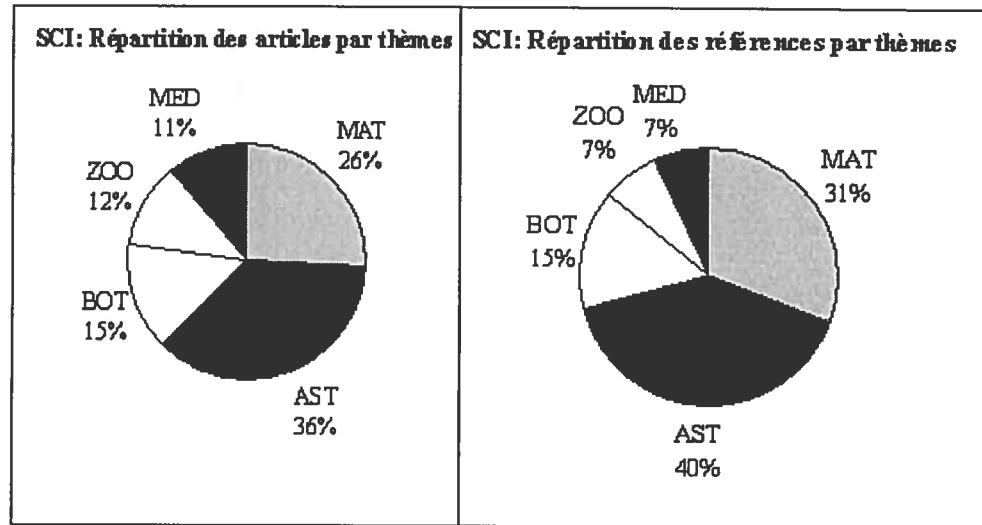


Tableau 13.1 SCI : Répartition des articles et des références aux jésuites

Le tableau 13.1 présente la manière dont se subdivisent thématiquement les articles scientifiques (SCI) qui citent des jésuites et les références aux membres de la Compagnie. D'un premier coup d'œil, on constate que les deux graphiques du tableau 13.1 présentent une répartition similaire. Les sommes impliquées ne laissent pas supposer que les différences puissent être significatives. Dans les deux cas, la section « géographie physique et astronomie » (AST) est la plus importante, suivie par les « mathématiques » (MAT). Les sciences naturelles traitant des êtres vivants, soit botanique (BOT), zoologie (ZOO) et médecine (MED), demeurent en retrait, formant environ un tiers du total. De ces trois derniers thèmes, c'est la botanique qui domine, avec un nombre d'articles plus important (25 contre 20 pour la zoologie et 19 pour la médecine, soit respectivement 15, 12 et 11%) mais surtout une quantité de mentions de jésuites plus grande (15% du total pour la botanique contre 7% chacun pour la zoologie et la médecine). Entre sciences pures et sciences naturelles, la répartition est approximativement de 50%. Les mathématiques forment en effet entre le quart et le tiers des mentions, la botanique, la zoologie et la médecine formant un autre tiers. La section portant sur la géographie physique et l'astronomie (AST) se répartit ensuite à peu près également entre les deux domaines : si la majorité des articles relatifs à l'hydrographie, à la croûte terrestre (montagnes et minéraux) ou à la météorologie contribuent à étoffer la section des sciences naturelles, plusieurs de

ceux qui touchent à l'astronomie sont surtout des exercices pratiques de géométrie ou d'arithmétique. Les études sur l'optique sont d'ailleurs particulièrement importantes pour la construction de lunettes et de télescopes.

Dans le domaine des « mathématiques » (MAT), l'optique est d'ailleurs le sujet le plus important, avec 24 références sur 76. Il y est question en particulier de la catoptrique, la science étudiant la réflexion de la lumière : D'Alembert cite les jésuites André Tacquet et Honoré Fabri parmi les références modernes les plus importantes sur le sujet<sup>115</sup>. Suivent ensuite la mécanique, avec les pères Claude François Milliet De Chales, François-Marie Grimaldi, Paul Guldin, Athanase Kircher et Jean-Baptiste Riccioli, l'arithmétique et la géométrie – le jésuite Athanase Kircher donne quelques informations sur les mathématiques égyptiennes alors que Bouvet et Le Comte font de même pour la Chine –, l'hydraulique, à travers ses applications en architecture, en musique ou en marine, l'acoustique et la gnomonique, la science des cadrans solaires. Le dernier sujet à signaler est celui des unités de mesure : on cite plusieurs jésuites pour tenter d'établir l'équivalence entre le *li* chinois et les mesures européennes.

On notera que dans l'ensemble, plusieurs des jésuites cités le sont dans un contexte historique. En effet, avant de définir les divers éléments constitutifs de chacune des sciences décrites (arithmétique, géométrie, hydraulique, mécanique, etc.), les auteurs de l'*Encyclopédie* retracent habituellement son développement de l'Antiquité à leur propre époque. Les travaux des jésuites mentionnés datent bien évidemment souvent du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècles et sont donc considérés comme des éléments constitutifs de l'avancée scientifique. Cela explique d'ailleurs plusieurs des remarques négatives qui leur sont associées : les anciennes théories développées par les jésuites ont souvent été dépassées et il est donc logique de souligner leurs faiblesses. Ces critiques ne peuvent donc aucunement être reliées à la Compagnie de Jésus elle-même. Les encyclopédistes ne soulignent d'ailleurs qu'assez rarement l'appartenance religieuse des jésuites cités. En fait, la plupart des citations sont très neutres, même pour des ouvrages considérés comme dépassés : leur rôle historique est généralement reconnu et respecté.

---

<sup>115</sup> EDR, article « Catoptrique » (D'Alembert) [II.6167].

Les principaux auteurs de l'*Encyclopédie* qui traitent des mathématiques et qui citent des jésuites sont le chevalier de Jaucourt (11 mentions), l'abbé de la Chapelle (11 mentions également, essentiellement dans les articles « Arithmétique » et « Elemens des sciences ») et surtout D'Alembert, avec 37 citations dont 9 se basant sur des écrits fournis par Formey. Ce dernier parle surtout d'optique, de mécanique et de géométrie et traite généralement ses sources jésuites avec impartialité, sauf peut-être pour le père Paul Guldin qu'il semble favoriser particulièrement. Les principaux jésuites cités sont donc le père André Tacquet pour ses travaux en catoptrique (plus de 15 mentions), le père Claude François Milliet De Chales et son *Cursus seu mundus Mathematicus* (Lyon, 1674), le père Athanase Kircher, cet éternel touche-à-tout, le père Gaspar Schott, auteur d'un *Mechanica Hydraulico-Pneumatica* (Herbipoli, 1657) et les pères Christophe Clavius, Jean-Baptiste Riccioli et François-Marie Grimaldi. Ils ne sont considérés que rarement avec un grand enthousiasme, surtout parce que ce sont tous des savants d'une autre époque, mais les critiques émises à leur égard ne portent que sur les corrections apportées depuis à leurs travaux.

Ce sont d'autres jésuites qui sont cités pour la géographie physique et l'astronomie (AST) mais ils sont traités de manière assez semblable à leurs confrères mathématiciens. Le principal d'entre eux est le père Jean-Baptiste Riccioli, signalé à maintes reprises par D'Alembert et ses confrères. Il est mentionné à plus de 28 reprises dans l'*Encyclopédie* et les auteurs considèrent plusieurs de ses travaux comme étant toujours d'actualité, se contentant généralement de signaler des corrections mineures à leur apporter. Parmi les autres astronomes, on retrouve à nouveau les pères Claude François Milliet De Chales et François-Marie Grimaldi mais aussi Christophe Scheiner, pour ses travaux sur les taches du soleil, le missionnaire Ferdinand Verbiest qui supervisa la construction de l'observatoire de Pékin et les contemporains Christophe Maire et Roger Joseph Boscovich, auteurs d'un *Voyage astronomique et géographique dans l'État de l'Église* paru tout d'abord en latin en 1755<sup>116</sup>. L'un des plus estimés, même s'il n'est pas cité très souvent, semble être le père Louis Lagrange de l'observatoire de Marseille. Les articles d'astronomie qui invoquent des

<sup>116</sup> En 1773, D'Alembert manoeuvrera pour chasser Boscovich du poste de directeur de la marine où il avait été nommé à Paris. Il n'est cependant pas encore maltraité dans l'*Encyclopédie*...

jésuites traitent principalement de l'observation des astres et de la construction des télescopes et des observatoires, avec une mention particulière pour celui de Pékin. Plusieurs de ces mentions s'attachent surtout à l'aspect historique des recherches jésuites mais l'actualité de certaines de leurs découvertes est dûment notée. Il est également intéressant de remarquer l'usage fait par le chevalier de Jaucourt des rapports des missionnaires jésuites sur l'astronomie chinoise. Il les utilise en effet à des fins de critique sacrée, en cherchant à savoir si les Chinois ont pu oui ou non avoir connaissance des ténèbres causées par la mort du Christ et si les descriptions qu'ils font des éclipses survenues vers ces périodes peuvent être prises en compte pour authentifier le récit biblique<sup>117</sup>.

D'un point de vue jésuite, la géographie physique est un peu moins bien traitée, ce qui s'explique probablement par le fait qu'il ne semble pas y avoir eu d'auteurs ayant appartenu à la Compagnie incontournables sur le sujet. Peu de jésuites sont ainsi évoqués pour tout ce qui concerne la minéralogie et la surface terrestre. La chimie, encore rudimentaire à l'époque, n'est abordée que sommairement et surtout d'un point de vue historique par l'intermédiaire du père Athanase Kircher. On mentionne également à quelques reprises le père Claude Sicard, missionnaire en Égypte, qui a laissé quelques observations sur les sels d'ammoniac, mais c'est à peu près tout. Le seul élément un peu plus détaillé est la science hydrographique, ce qui n'est pas surprenant vu l'expertise développée dans ce domaine par plusieurs jésuites. Les météores (pluie, grêle, tornades) sont également abordés mais les travaux jésuites dans ce domaine ne semblent pas avoir marqué spécialement les auteurs de l'*Encyclopédie*. Parmi ces auteurs, on retrouve toujours en prééminence D'Alembert qui traite surtout d'astronomie mais aussi un peu d'hydrologie, avec un total de 36 mentions de jésuites pour ce thème général, dont 7 adaptés d'écrits du pasteur Formey. Il est suivi de loin par le chevalier de Jaucourt, Formey et d'Holbach pour la chimie. Notons que les écrits des missionnaires en Chine sont utilisés à plusieurs reprises, ce qui n'est guère surprenant vu les connaissances poussées de ces hommes dans le domaine mathématique, en particulier en astronomie. Leurs observations semblent ainsi correspondre assez souvent aux critères scientifiques demandés par les hommes de lettres européens.

---

<sup>117</sup> EDR, « Ténèbres de la Passion » (De Jaucourt) [XVI.399].

C'est ce qu'on constate aussi dans le domaine de la « botanique » (BOT). Parmi les 37 mentions de jésuites relatives à ce thème, la grande majorité traite de plantes exotiques, surtout de Chine. C'est donc des écrits des missionnaires que le chevalier de Jaucourt, auteur de la plupart de ces articles, tire ses informations. Pour l'Amérique, il cite l'*Historia natural y moral de las Indias* de Joseph de Acosta, l'*Historia naturae* de Jean-Eusèbe Nieremberg, Joseph François Lafitau pour la découverte du ginseng américain, le cardinal Jean de Lugo pour la diffusion du quinquina et François-Xavier de Charlevoix à propos de la fabrication du sucre d'érable en Nouvelle France. Les plantes asiatiques et particulièrement chinoises dominent cependant largement le palmarès, leur description étant tirée des écrits des pères François-Xavier Dentrecolles, Jean-Baptiste Du Halde, Jartoux, Louis Daniel Le Comte, Martin Martini, Dominique Parrenin, Guy Tachard et surtout Michel Boym et George Joseph Camel. Le polonais Michel Boym est l'auteur d'une réputée *Flora sinensis* (Vienne, 1656), dont les planches sont citées à plusieurs reprises par De Jaucourt<sup>118</sup>. Les écrits du père George Joseph Camel, dont Linné voulut honorer la mémoire en donnant son nom au camélia, furent quant à eux publiés dans les *Philosophical Transactions* de Londres, ce qui leur donnait certainement une crédibilité encore plus importante aux yeux du philosophe anglophile. Mais si le chevalier de Jaucourt utilise ces sources, c'est souvent moins parce qu'il les juge supérieures que parce que ce sont les seules dont il dispose. Il ne tient généralement pas en très haute estime les récits de voyage, comme on peut le constater dans l'article « Coca » :

Je suis fâché de ne pouvoir rien dire de plus d'une plante de ce prix, de ne la connoître même par aucune description de botaniste, mais seulement par des relations de voyageurs, qui se contredisent les uns les autres, et qui paroissent ne s'être attachés qu'à nous en débiter des contes hors de toute créance<sup>119</sup>.

Les sources jésuites sont donc évaluées purement en fonction de leur qualité – ou de leur absence de qualité – scientifique.

Il en va de même pour les parties de la « zoologie » (ZOO) relatives aux animaux exotiques. Il s'agit en particulier des études ornithologiques compilées par George Joseph

<sup>118</sup> EDR, article « Giam-Bo » (De Jaucourt) [VII.1962] ; article « Lichi » (De Jaucourt) [IX.2227] ; article « Papaya ou Papau » (De Jaucourt) [XI.4078].

<sup>119</sup> EDR, article « Coca » (De Jaucourt) [III.2401].

Camel pour les Philippines et par Jean-Eusèbe Nieremberg pour l'Amérique. Leurs descriptions, ne pouvant être mises en rapport avec d'autres observations, sont prises avec prudence par les encyclopédistes. Ainsi à propos du tuputa, un « oiseau d'Amérique de la grosseur du faisan », De Jaucourt n'hésite pas à corriger Nieremberg qui dit « absurdement de cet oiseau, qu'il n'a point de chair, et que tout son corps n'est qu'un assemblage de vers vivans entre sa peau et ses os » : « ce bon pere aura pris l'état maladif d'un de ces oiseaux pour être son état naturel, et ensuite il a exagéré cet état<sup>120</sup>. » Les travaux de conchyliologie du père Philippe Buonanni (5 mentions) sont regardés avec un peu plus de sérieux, probablement parce qu'ils émanent d'un savant professionnel et respecté, bibliothécaire du Collegio Romano. Il n'y a donc aucune raison de s'en méfier, contrairement aux récits des voyageurs. Finalement, il n'existe somme toute que peu de mentions de jésuites pour le domaine de la « médecine » (MED) : il s'agit essentiellement quelques allusions aux travaux de Scheiner sur les yeux<sup>121</sup> et aux éditions jésuites de textes chinois sur le pouls (on cite Michel Boym, Jean-Baptiste Du Halde et Julien Placide Hervieu<sup>122</sup>).

En sciences, les auteurs de l'*Encyclopédie* ont donc deux raisons essentielles de citer des auteurs jésuites. La première est la qualité de leurs travaux fondamentaux qui demeurent des références incontournables, même s'ils sont parfois jugés dépassés au temps des encyclopédistes. Cette qualité est particulièrement remarquée dans le domaine des sciences pures : physique, mathématiques et en particulier les calculs qui vont de pair avec l'étude de l'astronomie. La deuxième raison pour laquelle les jésuites sont cités se retrouve surtout dans le domaine des sciences naturelles. C'est que les observations faites par les jésuites sont en effet bien souvent les seules disponibles aux encyclopédistes, en particulier en ce qui concerne la Chine. En témoigne, ce que De Jaucourt affirme à propos de l'arbre Giam-Bo : « Le P. Boym a fait graver dans sa flora sinensis une figure très-jolie du giam-bo, mais aussi peu instructive que sa description ; et cependant c'est le seul voyageur, que je sache, qui ait parlé de ce bel arbre des Indes et de la Chine<sup>123</sup>. » La sélection des sources n'est pourtant pas plus aisée lorsqu'il y a possibilité de choix entre divers récits de voyage

<sup>120</sup> EDR, article « Tuputa » (De Jaucourt) [XVI.3768].

<sup>121</sup> EDR, article « Cornée » (De Jaucourt) [IV.947] ; article « Crystallin » (Tarin) [IV.2462].

<sup>122</sup> EDR, article « Pouls » (Ménuret de Chambaud) [XIII.851].

<sup>123</sup> EDR, article « Giam-Bo » (De Jaucourt) [VII.1962].

ou de mission – la distinction entre les deux n’est jamais faite –, la crédibilité associée à ces sources n’étant habituellement pas très élevée. C’est ce qu’affirme par exemple De Jaucourt à propos de l’arbre lul :

Les descriptions que les voyageurs donnent de cet arbre, sont si pleines de fables et d’inepties, que je n’en connois aucune qui puisse nous instruire. Ajoûtez-y les contradictions dont elles fourmillent. [...] Qui croirois-je, de Tavernier ou de Pietro della Valle, sur la description de cet arbre ? Aucun des deux<sup>124</sup>.

Aux yeux des encyclopédistes, les missionnaires jésuites ne s’en tirent pas toujours beaucoup mieux que les voyageurs Bertrand Tavernier ou Pietro della Valle : « Martini jésuite assûre qu’il y a des puits, qui au lieu d’eau ne contiennent que du feu, et qu’on en tire parti pour cuire le manger. Nous n’obligeons personne à croire ce fait<sup>125</sup>. » Mais grâce à la reconnaissance de leur sérieuse formation scientifique, les membres de la Compagnie se voient souvent attribuer un degré de vraisemblance un peu plus élevé. C’est pourquoi les auteurs de l’*Encyclopédie* se résolvent à les utiliser malgré tout, parfois même avec un certain enthousiasme, comme le fait De Jaucourt à propos de cette description du ginseng faite par le père Pierre Jartoux : « Les curieux peuvent consulter la lettre du P. Jartoux, qui est insérée dans les lettres édifiantes, tome X, outre que la figure qu’il a donnée de cette plante est vraisemblablement la meilleure<sup>126</sup>. »

### 3.5. Les arts et techniques (AET) et la philosophie (PHI)

Les deux derniers thèmes abordés, les « arts et techniques » (AET) et la « philosophie » (PHI) comptent chacun pour moins de 10% des articles qui citent des jésuites et des thèmes abordés par ces références (tableau 9.2). Il s’agit donc de sujets un peu plus marginaux mais qui ne doivent pas pour autant être considérés négligeables : on compte tout de même 150 références à des jésuites pour les arts et techniques et 103 pour la philosophie. Ce nombre justifie une analyse plus détaillée. Les articles d’arts et techniques qui citent des jésuites s’étendent sur 485,9 colonnes, soit 13% du total (tableau 9.3). La longueur moyenne de ces articles est de 4,1 colonnes, ce qui se place dans la moyenne

<sup>124</sup> EDR, article « Lul » (anonyme) [IX.3349].

<sup>125</sup> EDR, article « Chanssi ou Xansi » (anonyme) [III.501].

<sup>126</sup> EDR, article « Gins-eng » (De Jaucourt) [VII.2006].



(tableau 9.4). Les articles relatifs à la philosophie sont moins nombreux : ils ne forment que 6% du total, soit le plus faible score thématique. Ils couvrent cependant en superficie plus de 642,7 colonnes, soit 18% du total, c'est-à-dire à peu près autant que les articles portant sur les langues et la littérature (LAN) mais un peu moins que ceux de sciences (SCI) (tableau 9.3). Or, si on divise ce total de superficie par le nombre d'articles, on obtient une moyenne de 9,1 colonnes par article, le score le plus élevé de sa catégorie (tableau 10.3). Les articles de philosophie sont donc, et de loin, les articles les plus longs parmi ceux qui citent des jésuites. La complexité du sujet de plusieurs de ces articles, comme par exemple « Athées » (33,2 colonnes), « Certitude » (30,5 colonnes), « Beau » (22,9 colonnes), « Liberté » (19,3 colonnes) ou « Connaissance » (17,7 colonnes), de même que l'exposition détaillée de systèmes philosophiques, comme dans « Aristotélisme » (41,1 colonnes), « Pythagorisme » (32,3 colonnes) ou « Péripatécienne [*sic*], philosophie » (15,9 colonnes), permet d'expliquer ce score a priori étonnant.

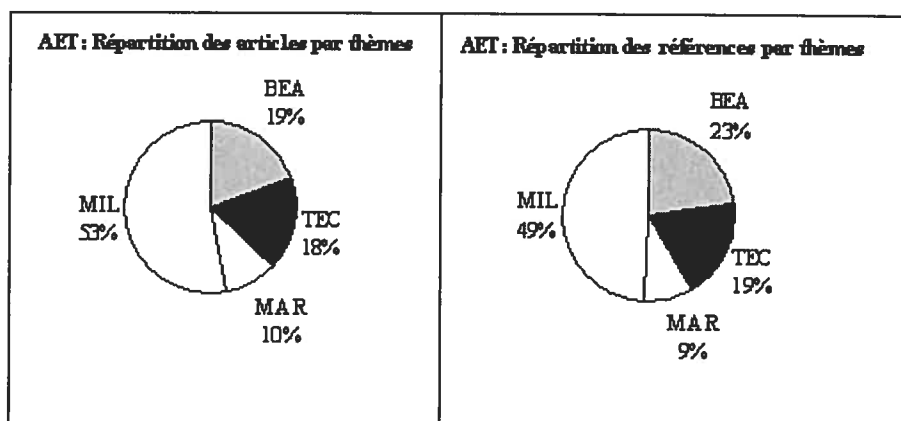


Tableau 14.1 AET : Répartition des articles et des références aux jésuites

Le tableau 14.1 montre la manière dont se distribuent les articles des « arts et techniques » selon leurs différentes subdivisions. On constate tout d'abord qu'il n'y a pas de différence significative entre la répartition des articles et la répartition des mentions de jésuites. Ensuite, on ne peut que noter la nette prédominance des « arts militaires » (MIL) par rapport aux autres thématiques, puisqu'ils comptent pour la moitié des articles ou des références. Suivent les « beaux-arts » (BEA) avec environ 20% des articles ou des

références, puis les « techniques » (TEC) proprement dites (environ 20% également), pour terminer avec la « marine » (MAR et ses 10%, un score plus faible qui s'explique par la haute spécialisation de cette division. Parmi les beaux-arts, on retrouve plusieurs références à des jésuites relativement à la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique mais le thème le plus important demeure celui des festivités (fêtes, danse, théâtre), avec plus de 13 mentions sur 34.

L'auteur qui en traite le plus en détail est Louis de Cahusac, un dramaturge qui eut un certain succès dans les années 1750 et qui a donné plusieurs articles sur le sujet à l'*Encyclopédie*<sup>127</sup>. Pour les ballets en particulier, sa référence principale est l'ouvrage *Les ballets anciens et modernes, selon les règles du théâtre* (Paris, 1682) du père Claude François Ménéstrier, « l'homme de l'Europe le plus profond sur cette matière<sup>128</sup>. » Cahusac se permet d'ailleurs de citer de longs passages des *Ballets anciens et modernes*. À propos du déroulement idéal d'une fête, il affirme n'en parler « que d'après un religieux aussi connu de son tems par sa piété, que par l'abondance de ses recherches et de ses ouvrages sur cette matière<sup>129</sup>. » Le chevalier de Jaucourt, quant à lui, cite également avec respect le père Ménéstrier mais se montre un peu plus dur envers les autres jésuites qui ont traité des arts. Il s'agit surtout de références aux travaux à caractère historique de quelques érudits dont il déplore l'absence de convivialité, comme cet extrait à propos des travaux d'un jésuite sur l'architecture antique le démontre éloquemment : « l'amas informe des citations de Bulengerus [Jules-César Boulenger] épouvante ceux qui le veulent déchiffrer<sup>130</sup>. »

De Jaucourt est également le principal auteur des articles « techniques » (TEC) qui citent des jésuites. On y retrouve quelques allusions à des études de religieux de la Compagnie rapportant certaines technologies antiques : c'est le cas en particulier des

<sup>127</sup> Louis de Cahusac (1706-1759) était d'extraction noble. Il fut éduqué dans le collège jésuite de Montauban avant de faire carrière comme secrétaire, d'abord pour Pajot, intendant de Montauban, puis pour le comte de Clermont. Il se lança ensuite dans une carrière de dramaturge et de librettiste. Il collabora ainsi avec Rameau à plusieurs opéras. En 1754, il publia *La Danse ancienne et moderne, ou traité historique de la danse* dont il publia plusieurs extraits dans l'*Encyclopédie*. Il offrit d'ailleurs plus de 120 articles dans les huit premiers volumes du dictionnaire. Ses dernières années furent tragiques : il semble être soudainement devenu dévot, puis fut interné pour un court moment en 1759. Il mourut quelques mois plus tard (Kafker, *The Encyclopedists as individuals...*, p. 79-82).

<sup>128</sup> EDR, article « Ballets de collège » (Cahusac) [II.352].

<sup>129</sup> EDR, article « Fête » (Cahusac) [VI.1553].

<sup>130</sup> EDR, article « Théâtre des Grecs » (De Jaucourt) [XVI.1010].

travaux du père Athanase Kircher et de l'édition de Pline du père Jean Hardouin. Mais c'est surtout aux récits de mission ou de voyage que le chevalier fait référence afin de décrire le savoir-faire d'autres cultures, comme les raquettes amérindiennes ou le papier, la laque et la porcelaine chinoise<sup>131</sup>. Pour ce faire, il utilise principalement la *Description de la Chine* du père Jean Baptiste Du Halde, un recueil qui contient plusieurs articles de la main d'autres membres de la Compagnie. Il cite en particulier le père François-Xavier Dentrecolles comme étant la meilleure source disponible pour parler de la fabrication de la porcelaine :

C'est d'eux [les travailleurs chinois] qu'il a tiré des connoissances exactes de toutes les parties de ce bel art. Outre cela, il s'est instruit par lui-même, et a consulté les livres chinois qui traitent de cette matiere ; nous ne pouvons donc rien faire de mieux que d'user ici de son mémoire<sup>132</sup>.

Montamy, auteur d'un supplément à cet article, renchérit d'ailleurs en expliquant qu'il n'a que très peu à ajouter au texte du père Dentrecolles largement cité par De Jaucourt :

Le P. d'Entrecolles, jésuite, a donné une description très-ample des matieres qui la composent [la porcelaine] et de leurs manipulations... [...] ...on fera seulement quelques observations sur la nature des matieres, et sur quelques points de manipulation que le P. d'Entrecolles peut n'avoir pas bien vus<sup>133</sup>.

La plupart des références à des jésuites sont cependant beaucoup plus neutres : les informations qu'ils procurent sont utilisées sans être commentées particulièrement, positivement ou négativement. Le simple fait d'utiliser certaines sources doit cependant témoigner de l'estime qui leur est portée.

Il a déjà été question des liens qui unissent les jésuites à la marine française : les pères se sont chargés de plusieurs chaires d'hydrographie et ont ainsi développé une certaine expertise dans le domaine. Il n'est donc pas surprenant que dans les articles portant sur la « marine » (MAR), on retrouve des références à des jésuites comme les pères George Fournier, Esprit Pézenas ou Paul Hoste. Le premier, qui revient le plus souvent (5 références), est l'auteur d'une *Hydrographie contenant la Théorie et la Pratique de toutes les parties de la Navigation* (Paris, 1643). Plus de cent ans après sa rédaction, l'ouvrage sert toujours de référence puisqu'il est cité par Jacques-Nicolas Bellin, un ingénieur géographe

<sup>131</sup> Sur la symbolique sociale de la porcelaine, voir Daniel Roche, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, p. 572-574.

<sup>132</sup> EDR, article « Porcelaine de la Chine » (De Jaucourt) [XIII.260].

<sup>133</sup> EDR, article « Porcelaine de la Chine, observations » (Montamy) [XIII.261].

de la marine auteur de plus de 1000 articles sur le sujet dans l'*Encyclopédie*. Esprit Pézenas, lui, publia les *Éléments du Pilotage* (Marseille, 1733) et la *Pratique du pilotage* (Marseille, 1733), rééditée à plusieurs reprises. Quant au père Paul Hoste, il est l'auteur de *L'art des armées navales, ou traité des évolutions navales* (Lyon, 1697). Les écrits de ces trois auteurs sont utilisés par les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, Bellin bien sûr, mais aussi De Jaucourt et D'Alembert, pour décrire certaines techniques de navigation, certains instruments pouvant y être utiles mais aussi pour témoigner de la diversité des types de navires à travers l'histoire (Rome antique) et la surface terrestre (Chine).

Les citations de jésuites relatives au domaine militaire (MIL) sont, quant à elles, dominées nettement par les références à l'*Histoire de la milice française* (Paris, 1721) du père Gabriel Daniel, un ouvrage d'érudition relativement récent qui forme la base de nombreux articles sur le matériel militaire (armes et armures) et les costumes des soldats. Le Blond<sup>134</sup>, auteur de près de la moitié de ces références, n'hésite pas à évoquer abondamment le père Daniel, « qui a fait de savantes recherches sur tout ce qui concerne notre milice ancienne et moderne<sup>135</sup>. » Plusieurs de ses articles ne sont que d'ailleurs que de légers remaniements de passages de l'*Histoire de la milice*. Le respect de Le Blond pour cet ouvrage et l'importance de sa contribution totale (plus de 772 articles) explique donc le nombre de références importantes faites au père Daniel, qui apparaît ainsi comme une véritable autorité en la matière. Il est à noter que c'est généralement l'aspect historique des écrits du jésuite qui retient l'attention de Le Blond, et non quelque application pratique. Le père Gabriel Daniel est d'abord et avant tout un historien et c'est en ce sens qu'il est respecté. Si les citations de l'*Histoire de la milice* forment l'essentiel des références jésuites à l'art militaire, on doit cependant souligner l'existence de quelques mentions relatives à la chevalerie et aux ordres militaires par le chevalier de Jaucourt et l'abbé Mallet. Ces notices essentiellement historiques se basent sur les travaux du père André Mendo (*De Ordinibus Militaribus*, publié à Salamanque en 1657) mais surtout sur les écrits du père Claude-

<sup>134</sup> Guillaume Le Blond (1704-1781), né à Paris, étudia les mathématiques et les enseigna une bonne partie de sa vie, se spécialisant dans leur application militaire. Il écrivit plusieurs ouvrages sur ce sujet. Dès 1751, il acquit le titre de maître de mathématiques des enfants de France et sa carrière s'attacha dès lors à la famille royale. Pieux chrétien, il n'en fut pas moins un fervent collaborateur de l'*Encyclopédie* du début à la fin, composant plus de 750 articles (Kafker, *The Encyclopedists as individuals...*, p. 192-194).

<sup>135</sup> EDR, article « Castramétation » (Le Blond) [II.6050].

François Ménéstrier, bien connu pour son large savoir en matière d'héraldique. Jointes aux articles qui font référence au père Gabriel Daniel, elles complètent l'ensemble des citations jésuites relatives à l'art militaire, citations qui sont donc surtout à caractère historique.

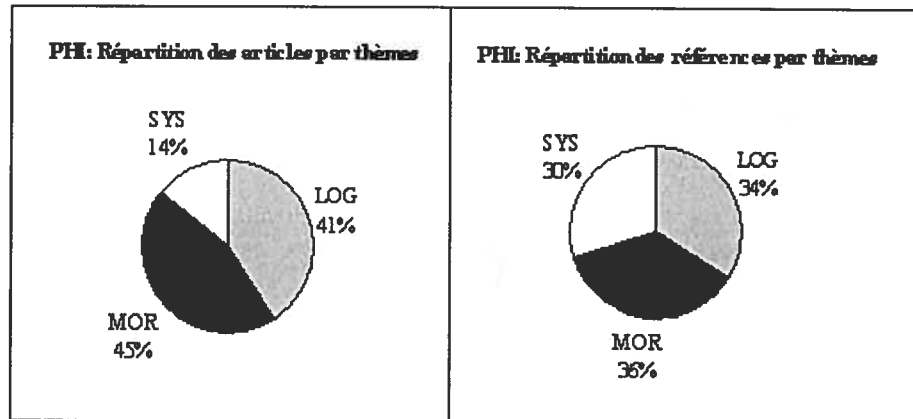


Tableau 15.1 *PHI : Répartition des articles et des références aux jésuites*

La dernière thématique que nous aborderons est celle de la « pensée et de la philosophie » (PHI). Il a été constaté qu'elle était moins importante quantitativement que les autres sujets abordés mais que les articles qui en traitent sont en moyenne beaucoup plus longs. Le tableau 15.1 en montre les principales divisions : « logique et manière de penser » (LOG), « morale et droit » (MOR) et « systèmes philosophiques » (SYS). Compte tenu des quantités moins élevées impliquées, les différences qu'on peut apercevoir entre la répartition des articles et celle des références aux jésuites ne sont pas particulièrement significatives. Ainsi, on explique le fait qu'il y ait beaucoup plus de références aux « systèmes philosophiques » (30% du total) que d'articles sur le sujet (14% seulement) par les longues listes de jésuites données dans plusieurs de ces notices. L'article « Péripatécienne [*sic*], philosophie » de Diderot énumère ainsi 12 religieux de la Compagnie différents, alors que l'article « Chinois, philosophie des » en dénombre 7. On doit ainsi compter 19 références pour 2 articles...

La « morale » (MOR), quant à elle, est proportionnellement moins importante dans le domaine des références que dans celui des articles parce que plusieurs des références

jésuites que l'on retrouve dans les articles de morale traitent moins de morale que de religion, les deux sujets étant tout de même assez proches, et ont donc été classés dans cette catégorie (REL).

La section « logique et manière de pensée » (LOG) comporte quelques analyses sur le fonctionnement même de la logique ou « art de penser ». Ces articles sont généralement anonymes et citent avec éloge la *Logique* du père Claude Buffier (*Les principes de raisonnement Exposez en deux Logiques nouvèles*, Paris, 1714) : « Ses principes du raisonnement sont une excellente logique. [...] Il y a du neuf et de l'original dans tous les écrits de ce pere... [...] On ne peut rien ajoûter à la précision et à l'enchaînement des raisonnemens et des objections, dont il remplit chacun des sujets qu'il traite<sup>136</sup>. » On mentionne également dans les articles « Certitude » (Jean Hardouin et Louis Maimbourg), « Connoissance » (Claude Buffier), « Vérité » (Claude Buffier) et « Vraisemblance » (Claude Buffier, encore une fois) plusieurs jésuites dont les idées permettent d'amorcer une réflexion sur la nature du monde et sur les possibilités de son appréhension, un des grands débats du siècle<sup>137</sup>. Dans le domaine de l'esthétique, Diderot ne manque pas d'évoquer avec beaucoup de considération les écrits du père Yves André :

Son essai sur le beau est le système le plus suivi, le plus étendu, et le mieux lié que je connoisse. [...] ...le pere André jésuite, ou l'auteur de l'essai sur le beau, est celui qui jusqu'à présent a le mieux approfondi cette matiere, en a le mieux connu l'étendue et la difficulté, en a posé les principes les plus vrais et les plus solides, et mérite le plus d'être lû<sup>138</sup>.

Le dernier élément particulier à traiter pour cette section est celui de l'éducation. On aurait pu croire que les auteurs de l'*Encyclopédie* eussent cherché à profiter de la tribune qu'ils se donnaient pour attaquer avec vigueur le système scolaire développé par les jésuites, système que plusieurs observateurs accusaient de souffrir d'une certaine sclérose. Le virulent article « Collège » de D'Alembert vient tout de suite en tête et il est juste de dire qu'il fut soutenu ensuite par l'article « Études » du maître de pension Faiguet de Villeneuve. Or, outre ces deux cas, les rapports entre les jésuites et la pédagogie demeurent

<sup>136</sup> EDR, article « Logique » (anonyme) [IX.2878].

<sup>137</sup> EDR, article « Certitude » (Prades) [II.6572] ; article « Connoissance » (Formey) [III.3733] ; article « Vérité » (anonyme) [XVII.285] ; article « Vraisemblance » (anonyme) [XVII.1707].

<sup>138</sup> EDR, article « Beau » (Diderot) [II.1330].

généralement exprimés avec beaucoup de discrétion. Même dans son fameux article « Collège », D'Alembert prend la peine de préciser que

...ce n'est point aux hommes que je fais la guerre, c'est aux abus, à des abus qui choquent et qui affligent comme moi la plupart même de ceux qui contribuent à les entretenir, parce qu'ils craignent de s'opposer au torrent... [...] Je ne puis penser sans regret au tems que j'ai perdu dans mon enfance : c'est à l'usage établi, et non à mes maîtres, que j'impute cette perte irréparable<sup>139</sup>.

Quant à Faiguet de Villeneuve, sa nouvelle vision des études ne rejette pas les jésuites : il préconise la lecture de Joseph de Jouvancy, l'usage des vers géographiques et historiques de Claude Buffier ainsi que la méthode pour apprendre le grec du père Bonaventure Giraudeau. Il est vrai que ces deux morceaux, « Collège et « Études », furent publiés avant la suppression française de la Compagnie et que certaines précautions s'imposaient donc. La forte réaction suscitée par « Collège » put d'ailleurs décourager l'audace d'autres rédacteurs. Pourtant, après 1762, rien n'empêchait les encyclopédistes d'attaquer avec virulence les réalisations de la Compagnie dans ce domaine. À part quelques vagues allusions et une ou deux pointes plus humoristiques que réellement féroces<sup>140</sup>, les jésuites demeurent assez bien traités. Doit-on en conclure à l'authenticité des sentiments de D'Alembert qui affirmait ne vouloir attaquer que les usages et non les hommes ? Le silence relatif de l'*Encyclopédie* semble témoigner en ce sens.

En matière de « morale » (MOR), les jésuites sont également étonnamment peu cités. Les systèmes complexes élaborés par leurs casuistes sont habituellement ignorés et le mot d'ordre de l'auteur anonyme de l'article « Impureté » semble avoir été globalement respecté : « Il faut laisser toutes ces horreurs ensevelies sous les cendres des Filliutius, des Escobar, et des autres casuistes leurs confreres<sup>141</sup>. » On ne fera appel à l'expertise savante des jésuites que pour documenter des questions de droit, souvent par des exemples de jurisprudence ancienne ou par la comparaison avec le système développé en Chine. Dans ce

<sup>139</sup> *EDR*, article « Collège » (D'Alembert) [III.2751]. Parlant de ses « maîtres », D'Alembert ne fait cependant pas directement allusion aux jésuites puisqu'il n'a pas étudié sous leur gouverne, fréquentant plutôt le collège janséniste des Quatre-Nations.

<sup>140</sup> On pense encore une fois à l'article « Scandaleux » qui lançait : « Des prêtres qui font jouer des farces sur un théâtre, et danser dans l'enceinte de leurs maisons les enfans confiés à leurs soins, confondus avec des histrions, donnent un spectacle *scandaleux*. » (*EDR*, article « Scandaleux » (anonyme) [XIV.4036])

<sup>141</sup> *EDR*, article « Impureté » (anonyme) [VIII.2758].

dernier cas, c'est encore une fois la *Description de la Chine* de Jean-Baptiste Du Halde qui est utilisée pour s'instruire.

Si on retrouve Diderot, De Jaucourt, Mallet, Toussaint et Boulanger comme auteurs de ces articles, c'est d'abord l'avocat Antoine-Gaspard Boucher d'Argis, contributeur majeur de l'*Encyclopédie* dans le domaine du droit (il a rédigé plus de 4628 articles) qui s'y illustre. Il est responsable d'au moins 15 des 37 références faites à des jésuites dans ce thème, ne les citant jamais en tant que membres de la Compagnie et conservant une neutralité très nette à leur égard. Pour traiter de droit canonique, il utilise à plusieurs reprises le *Sacrosancta Concilia ad Regiam Editionem* (Paris, 1671) du père Louis-Philippe Labbé, de même que plusieurs exemples plus généraux de jurisprudence issus de son *Histoire du Berry* (Paris, 1647). Il cite à au moins deux reprises le fameux *De Matrimonio* (Madrid, 1602) de Tomas Sanchez de même que quelques travaux d'érudition historique du père Jacques Sirmond. Les citations de jésuites relativement à divers « systèmes philosophiques » (SYS) sont, elles, essentiellement le fait de Diderot. La seule exception est l'article « Aristotélisme », anonyme lors de sa parution mais attribué depuis par la critique à l'abbé Yvon. Pour les philosophies de cultures non européennes (« Asiatiques, philosophie des » et « Chinois, philosophie des ») ou de l'Antiquité (« Égyptiens, philosophie des » et « Juifs, philosophie des »), les jésuites servent surtout de sources documentaires mineures<sup>142</sup>. Plusieurs mentions sont aussi purement anecdotiques : « Eclectisme », « Pyrrhonienne ou sceptique, philosophie » et « Pythagorisme ou philosophie de Pythagore »)<sup>143</sup>. Quant à la liste de 12<sup>144</sup> scholastiques jésuites donnée dans l'article « Péripatécienne [*sic*], philosophie », elle ne présente que peu d'intérêt puisqu'elle n'est pas commentée. Seul l'article « Aristotélisme » s'autorise un peu plus de critique, en opposant par exemple les pères Rodrigue de Arriaga et François Suarez : « Je n'estime point Arriaga, je ne le lirai pas ; et je lirai Suarez avec plaisir dans certains endroits, et avec

<sup>142</sup> EDR, article « Asiatiques, philosophie des » (Diderot) [I.4301] ; article « Chinois, philosophie des » (Diderot) [III.1592] ; article « Égyptiens, philosophie des » (Diderot) [V.1586] ; article « Juifs, philosophie des » (Diderot) [IX.115].

<sup>143</sup> EDR, article « Eclectisme » (Diderot) [V.1153] ; article « Pyrrhonienne ou sceptique, philosophie » (Diderot) [XIII.2414] ; article « Pythagorisme, ou philosophie de Pythagore » (Diderot) [XIII.2421].

<sup>144</sup> Il fut déjà mentionné que le 13<sup>e</sup> scholastique mentionné, Antonius Polus, n'a pu être formellement identifié en tant que membre de la Compagnie de Jésus.



fruit presque par-tout<sup>145</sup>. » En général cependant, peu de noms ressortent particulièrement de ces listes.

#### 4. L'appréciation des individus jésuites

Quelles sont les conclusions qui doivent être tirées de tout ceci quant à la place et l'appréciation de l'individu jésuite dans l'*Encyclopédie* ? Tout d'abord, il est clair que le grand nombre de religieux cités démontre que les individus y occupent une place plus importante que le groupe pris dans son ensemble. Une place différente d'ailleurs... Si les auteurs de l'*Encyclopédie* avaient voulu uniformiser le traitement stéréotypé accordé à la Compagnie, ils n'auraient sans doute cité qu'un petit nombre d'individus à plusieurs reprises, afin de renforcer l'impression générale. Or, c'est exactement le contraire que l'on constate. En citant plus de 280 jésuites différents, les encyclopédistes offrent une image complexe et variée des individus jésuites : certains sont appréciés, d'autres pas et la majorité d'entre eux ne sont même pas jugés. Tous ces jésuites ne sont pas nécessairement cités très souvent. Seuls 39 d'entre eux obtiennent plus de 10 mentions<sup>146</sup>. Ils comptabilisent à eux seuls 1144 des 1680 références aux jésuites présentes dans l'*Encyclopédie*, soit 68% du total. Les 32% restant se répartissent en 536 références relatives à plus de 241 jésuites différents. Il est à noter que certains des jésuites les plus emblématiques, tels Ignace de Loyola, François Xavier et Louis Molina, ne sont pas les plus cités, chacun ne comptabilisant que huit références à travers les 17 tomes de l'*Encyclopédie*.

Une des raisons pour expliquer cette ample variété peut être trouvée dans le grand nombre de collaborateurs de l'*Encyclopédie* qui citent des jésuites. Ils sont en effet plus de 50, de toutes origines et de tous milieux<sup>147</sup>. Il est difficile de trouver entre eux un lien commun qui permettrait d'expliquer leur aisance à citer les jésuites. Seuls neuf d'entre eux

<sup>145</sup> EDR, article « Aristotélisme » (Yvon) [I.3892].

<sup>146</sup> Voir l'annexe C « Les principaux jésuites cités ».

<sup>147</sup> Voir annexe D « Les auteurs de l'*Encyclopédie* qui citent des jésuites ».

sont connus comme ayant fréquenté un collège jésuite : Diderot, Beauzée, Voltaire, Cahusac, Daubenton, Morellet, Fouquet, Louis et Rallier des Ourmes. Ils ne sont d'ailleurs pas nécessairement ceux qui citent le plus souvent les membres de la Compagnie. Si Diderot émet plus de 122 références, Louis n'en compte que deux et Rallier des Ourmes, une seule. Certains de ces 50 collaborateurs sont connus pour avoir partagé des vues possiblement assez proches de celles des jésuites. Mallet, Beauzée et Le Blond semblent ainsi avoir été des croyants assez orthodoxes. D'autres, qui citent les jésuites aussi souvent, sinon plus, ne peuvent cependant être suspects de favoriser le point de vue religieux de la Compagnie. De Jaucourt et Formey étaient protestants et l'opposition de Diderot et D'Alembert à une Église trop institutionnelle était notoire.

Bref, les auteurs de tous les horizons intellectuels qui se retrouvent dans l'*Encyclopédie* semblent citer également les jésuites. L'opinion personnelle de chaque encyclopédiste ne semble d'ailleurs pas avoir notablement influencé le traitement des jésuites cités. Il n'est en effet pas possible de dégager chez aucun d'entre eux une attitude clairement positive ou négative à l'égard des jésuites : ils demeurent neutres. La matière abordée et la pertinence des travaux jésuites quant à cette matière semblent avoir été la raison première justifiant le fait de citer un jésuite ou non. La notoriété des travaux historiques ou grammaticaux des jésuites favorise leur mention, alors que l'absence d'implication de la Compagnie dans le domaine des techniques artisanales se répercute clairement dans l'*Encyclopédie*. C'est également ainsi que l'on peut expliquer l'absence de références jésuites dans les pourtant très nombreux articles de Bourgelat, D'Argenville ou Rousseau. Bourgelat écrivait essentiellement sur les chevaux, D'Argenville sur le jardinage et Rousseau sur la musique, trois domaines qui ne sont pas reconnus pour avoir été particulièrement marqués par les jésuites.

Doit-on s'inquiéter de la possibilité de trouver dans l'*Encyclopédie* des jésuites dont on citerait les œuvres sans pour autant les nommer ? Le cas est avéré, le père Berthier l'ayant démontré hors de tout doute dans ses articles critiques des *Mémoires de Trévoux* contre l'*Encyclopédie*. Il établit ainsi clairement l'usage plagiaire du *Traité des premières vérités* et du *Traité de la Société civile* du père Buffier par Yvon dans les articles « Agir »

et « Amitié »<sup>148</sup>. Cette révélation embarrassante pour les éditeurs de l'*Encyclopédie* ne concernait que le premier tome du dictionnaire. Il est possible de supposer qu'ils aient par la suite fait un effort particulier pour éviter une répétition trop commune de ce genre de bévue, qui ne pouvait que nuire à la réputation de leur ouvrage. Quoi qu'il en soit, ces jésuites cités anonymement, dont il est très difficile de retrouver la trace, ne causent aucun problème particulier d'interprétation. Il faut tout de suite écarter l'idée d'une dissimulation volontaire de leur identité, le grand nombre de citations concernant des jésuites découvertes ailleurs dans l'*Encyclopédie* tendant à prouver le contraire. Il est nettement plus probable qu'il s'agisse de simples cas de plagiat traditionnel : les auteurs de certains articles se sont simplement contentés, de manière routinière, d'utiliser pour leur rédaction les informations disponibles sans faire l'effort d'en indiquer la provenance. Rien ne permet d'indiquer que les jésuites aient soufferts plus que d'autres auteurs de ces plagiats encyclopédiques.

Une caractéristique qui se dégage de l'étude menée sur les individus jésuites cités dans l'*Encyclopédie* est le très faible taux d'identification formelle à la Compagnie de Jésus qu'on y retrouve. En effet, sur 1680 références à des individus jésuites, on ne mentionne explicitement qu'à 352 reprises leur appartenance à la Société de Jésus, soit dans à peine 20% des cas. La majorité des auteurs de l'*Encyclopédie* ne prennent donc à peu près jamais la peine de préciser ce détail. C'est en particulier le cas de Beauzée et Douchet, Du Marsais, Formey, Le Blond, Eidous et Voltaire. L'abbé Mallet, D'Alembert et le chevalier de Jaucourt y font parfois référence mais il ne s'agit pas là d'un trait constant chez eux. Ainsi, sur 683 références, De Jaucourt ne mentionne l'appartenance à la Compagnie que dans 140 cas, soit à peine 20% du total. C'est très peu, surtout si l'on considère qu'on doit y inclure un bon nombre de biographies de jésuites qui, elles, on l'a vu, mentionnent généralement le fait jésuite. La seule exception semble être Diderot, qui précise dans plus de 50% de ses mentions de jésuites leur rattachement à l'ordre dans, c'est-à-dire dans 61 cas sur 122. Il est cependant à noter que sur ces 61 cas, on doit compter les 30 références de l'article « Jésuite », faussant ainsi quelque peu la distribution des données. Bref, la mention jésuite n'est décidément pas une habitude commune dans l'*Encyclopédie*.

---

<sup>148</sup> *Mémoires de Trévoux*, t. 52 (février 1752), p. 172-177 et 182-189.

La seule exception particulière semble être le cas des missionnaires jésuites, dont l'appartenance à la Compagnie est affichée plus souvent que la moyenne. L'expertise globale reconnue à l'ordre religieux dans ce domaine explique probablement ce fait. En identifiant clairement les missionnaires cités comme étant jésuites, les encyclopédistes faisaient appel à des autorités reconnues en la matière, ce qui pouvait conférer une crédibilité supplémentaire aux informations qu'ils en tiraient. Mais de manière générale, les jésuites cités ne le sont qu'en fonction de leurs spécialités et de leurs travaux personnels et non en tant que membres de la Compagnie. C'est leur valeur individuelle qui demeure la principale raison amenant les auteurs de l'*Encyclopédie* à les citer, indépendamment de tout le reste.

Les jésuites mentionnés en tant que membres de la Compagnie sont-ils plus susceptibles d'être considérés négativement ? La réponse à cette interrogation est clairement non. Sur les 352 occurrences de ce type, on obtient un traitement favorable dans 77 cas et défavorable dans 92 cas, soit respectivement 22 et 26%. Il y a donc un certain équilibre entre les deux situations, même s'il est vrai que les critiques sont légèrement plus présentes que les louanges. Ceci s'explique encore une fois par le gonflement causé par les nombreuses mentions de l'article « Jésuite ». En fait, si elles sont retirées, le traitement positif devient légèrement plus élevé que le négatif.

Il est cependant juste d'observer que la tendance à qualifier un jésuite, que ce soit positivement ou négativement, est plus importante lorsqu'on mentionne son appartenance à la Compagnie que lorsqu'on ne le fait pas. En effet, les mentions engagées (positives ou négatives) sont présentes dans 48% des cas lorsqu'on signale l'affiliation à l'ordre jésuite mais dans seulement 19% des cas lorsqu'on ne le fait pas. Par ailleurs, dans cette dernière figure, la distribution se fait en 7% pour les mentions positives et 12% pour les négatives, ce qui n'implique pas une différence significative entre les deux pôles. De manière générale, il faut donc admettre que dans l'*Encyclopédie*, les jésuites sont traités de manière neutre dans la majorité des cas, soit 1264 références sur 1680 ou 75% des occurrences. Les 25% restants se divisent assez également entre les mentions positives (162 cas ou 10%) et négatives (254 cas ou 15%). Les mentions négatives sont un peu plus élevées mais pas

suffisamment pour qu'on puisse y voir une tendance fondamentale et surtout, elles ne sont habituellement pas liées à une appartenance de l'individu à la Compagnie.

Le plus important est qu'il ne semble pas y avoir de différences probantes entre l'utilisation par les encyclopédistes de sources jésuites et non jésuites. L'*Encyclopédie* est d'abord et avant tout un ouvrage de référence et, au-delà des débats idéologiques présentes à travers tout l'ouvrage, ses collaborateurs privilégient l'usage d'informations dont l'authenticité est certaine. Les jésuites cités ne sont pas traités différemment des autres sources utilisées. Les erreurs sont ainsi soulignées lorsqu'elles sont repérées, sans pour autant chercher à discréditer de façon abusive leurs auteurs, et les points particulièrement intéressants sont également signalés. Il faut donc conclure que les auteurs jésuites, à titre individuel, sont traités de manière équitable à l'intérieur de l'*Encyclopédie*.

## Deuxième partie

### Conclusion

L'analyse du traitement des jésuites à l'intérieur de l'*Encyclopédie* permet de tirer une conclusion générale importante : pour comprendre les grandes lignes de la représentation des jésuites chez les encyclopédistes, il faut bien distinguer la représentation du groupe de la représentation des individus. Il s'agit en effet d'un paradoxe intéressant : les jésuites en tant que groupe sont perçus de manière négative et plutôt stéréotypée alors que les individus qui composent ce même groupe peuvent être grandement estimés en fonction de leurs propres qualités. La distinction entre les deux doit être clairement établie afin de comprendre la dichotomie de traitement qu'il est possible de rencontrer.

La représentation des jésuites en tant que groupe n'est déjà elle-même pas simple. Les auteurs de l'*Encyclopédie* en parleront parfois de manière assez réaliste et mesurée, particulièrement lorsqu'il s'agit de donner des informations d'ordre documentaire au sujet de l'ordre religieux. Mais ailleurs, leur discours s'énoncera plutôt sur un plan mythique et symbolique, s'inscrivant dans une longue tradition généralement négative, étudiée au cours de la première partie de cette étude. Sans même que les encyclopédistes s'en rendent nécessairement compte, l'amalgame entre les deux modes d'énonciation n'est pas inusité, une description se voulant objective du fonctionnement interne de l'ordre religieux pouvant très bien déboucher soudainement sur des considérations philosophiques très polémiques à propos du supposé despotisme exercé par le général de la Compagnie de Jésus. Le poids des poncifs et d'une vision stéréotypée des jésuites semble avoir affecté largement la manière dont ces religieux sont traités en tant que groupe à l'intérieur de l'*Encyclopédie*.

La situation relative aux individus jésuites est cependant complètement différente. Les encyclopédistes les apprécient – ou les décrient – à titre strictement personnel et portent sur eux un jugement généralement individualisé et nuancé. Des personnages suscitant la polémique, comme les pères Jean Mariana ou Jean Hardouin, possèdent ainsi dans

*l'Encyclopédie* à la fois des aspects positifs et d'autres négatifs. Certaines de leurs idées sont acceptées et favorisées, d'autres sont critiquées et rejetées. Ces jésuites ne sont pas évalués en fonction de leur appartenance à l'ordre mais bien selon leurs qualités et talents personnels. Par rapport à l'ensemble du groupe dont ils font partie, ils jouissent donc d'une certaine émancipation. Il devient même possible de décrier leur appartenance à la Compagnie tout en louant leurs compétences propres. Dans tous les cas, l'information fournie aux encyclopédistes pour la rédaction de leurs articles par ces auteurs jésuites est jugée tout à fait objectivement ou du moins, sans que leur adhésion à la Compagnie soit perçue comme un élément pouvant en affecter la valeur.

Lorsqu'on compare les chiffres, il faut bien constater que cette vision individualisée est beaucoup plus importante à l'intérieur de *l'Encyclopédie* que celle des jésuites en tant que groupe. Pour 120 mentions relatives à l'ordre religieux dans son ensemble, on en compte 1680 à propos des individus, dont plus de 280 différents ont été recensés dans *l'Encyclopédie*. La relation entre les encyclopédistes et les jésuites est donc beaucoup plus profonde que ce que la lecture superficielle d'un article plutôt stéréotypé comme « Jésuite » de Diderot pouvait le laisser supposer. L'imbrication des connaissances jésuites dans la sphère du savoir des encyclopédistes a une importance qui dépasse nettement celle des traditionnelles idées reçues négatives à propos de la Compagnie.

*L'Encyclopédie* cite les jésuites bien plus fréquemment que les autres ordres religieux : incontestablement, l'ordre possède une place particulière dans l'ouvrage encyclopédique. Si cette place ne peut s'expliquer par un tribut à l'aura mythique de la Compagnie ou au parfum de scandale communément dégagé par le groupe, quelle peut-elle être ? Au regard de ce qui vient d'être démontré, une réponse s'impose : la place – importante – occupée par les jésuites dans *l'Encyclopédie* s'explique par l'estime portée par les encyclopédistes à leurs savants collègues érudits. Ces individus jésuites jouissent d'une grande considération, due à la qualité de leurs réalisations, et leur appartenance à un groupe particulier n'entrave pas cette reconnaissance.

Les auteurs de l'*Encyclopédie* pouvaient ainsi condamner les grands principes négatifs associés symboliquement à la Compagnie de Jésus, ils acceptaient pourtant sans peine dans le quotidien de la République des Lettres la pleine intégration des individus jésuites. L'affrontement entre les encyclopédistes et les jésuites tient donc largement du mythe ou, à tout le moins, d'un discours extérieur à l'ouvrage encyclopédique lui-même. Un discours qu'on peut d'ailleurs probablement interpréter comme une synthèse explicative tardive de l'expérience philosophique en quête de ses origines.



## Conclusion

Dans le dernier article de l'*Encyclopédie*, De Jaucourt jette un regard rétrospectif sur le travail qui vient d'être effectué. Afin d'en commenter la réalisation, il cite le chancelier Bacon :

Pour étendre l'empire des Sciences et des Arts, dit Bacon, il seroit à souhaiter qu'il y eût une correspondance entre d'habiles gens de chaque classe ; et leur assemblage jetteroit un jour lumineux sur le globe des Sciences et des Arts. O l'admirable conspiration ! Un tems viendra, que des philosophes animés d'un si beau projet, oseront prendre cet essor ! Alors il s'éleva de la basse région des sophistes et des jaloux, un essain [*sic*] nébuleux, qui voyant ces aigles planer dans les airs, et ne pouvant ni suivre ni arrêter leur vol rapide, s'efforcera par de vains croassemens, de décrier leur entreprise et leur triomphe<sup>1</sup>.

Dans son esprit, les « philosophes », ou « aigles », représentent bien sûr les encyclopédistes. Les « sophistes » et les « jaloux », qui forment un « essain nébuleux », symbolisent tous ceux qui se sont opposés à eux. Traditionnellement, les jésuites ont toujours été considérés comme étant de ceux-ci. L'étude que nous venons d'effectuer les placerait plutôt parmi les « habiles gens de chaque classe » entre lesquels les philosophes s'emploient à tisser des liens pour jeter « un jour lumineux sur le globe des Sciences et des Arts ». Le savoir jésuite est en effet fortement présent à travers les pages de l'*Encyclopédie*. Les membres de la Compagnie de Jésus sont cités abondamment et leurs travaux sont utilisés sans parti pris.

Que les recherches des jésuites soient utilisées pour parfaire un ouvrage savant n'est pas particulièrement surprenant, compte tenu du rôle important qu'ils ont joué dans l'histoire intellectuelle de leur époque. Que ce soit dans le cadre du plus important projet d'édition des Lumières mené par les philosophes français l'est déjà nettement plus, puisqu'il s'agit là d'une véritable reconnaissance du rôle des jésuites par les auteurs de l'*Encyclopédie*. Ici réside la véritable surprise : malgré leur adhésion à plusieurs des conceptions antijésuitiques courantes, les encyclopédistes ne traitent aucunement les jésuites en parias. Au contraire, ils utilisent de manière tout à fait naturelle leurs travaux, ce

---

<sup>1</sup> *EDR*, article « Zzuéné ou Zzeuene » (De Jaucourt) [XVII].

qui laisse envisager une relation intellectuelle entre les deux groupes dont l'importance était ignorée jusqu'à aujourd'hui.

La quantité importante de citations relatives aux jésuites dans l'*Encyclopédie* témoigne du fait que ceux-ci étaient particulièrement bien intégrés dans le cadre de la République des Lettres. Les encyclopédistes ne rejetaient pourtant pas totalement la « légende noire » tissée autour des jésuites, qui faisait de l'ordre un danger pour la liberté de l'État et de ses citoyens. Elle apparaît dans l'*Encyclopédie* mais se limite généralement à des propos généraux concernant les jésuites en tant que groupe. Les citations d'individus jésuites n'en portent généralement aucune trace et c'est avec une grande neutralité que les encyclopédistes parlent de leurs réalisations. C'est en fonction de leurs valeurs personnelles que les jésuites sont jugés dans l'*Encyclopédie*, et non pour leur appartenance à la Compagnie de Jésus.

Il existe donc une dichotomie relative à la perception des jésuites dans l'*Encyclopédie*. D'un côté, on retrouve un symbolisme négatif traditionnel associé à la Compagnie dans son ensemble, ce qui n'est d'ailleurs pas particulier aux encyclopédistes, qui utilisent en grande partie les idées développées par les jansénistes et largement publicisées à l'époque de la suppression des jésuites. De l'autre, existe une appréciation certaine des individus jésuites en tant que savants et hommes de lettres contribuant au développement du savoir. Cette deuxième conception, si elle est moins explicite que la première, est la plus répandue. Dans un article pourtant imprégné des pires stéréotypes développés à l'égard de la Compagnie, Diderot reconnaissait d'ailleurs ouvertement la distinction à établir entre les individus et l'ordre dans son ensemble : « Je ne sais si ce sont les talents et la sainteté de quelques particuliers qui ont conduit la société au haut degré de considération dont elle jouissoit il n'y a qu'un moment ; mais j'assurerai sans crainte d'être contredit, que ces moyens étoient les seuls qu'elle eût de s'y conserver<sup>2</sup>. » Cette observation vient parfaitement confirmer ce que l'on retrouve partout dans l'*Encyclopédie*.

---

<sup>2</sup> EDR, article « Jésuite » (Diderot) [VIII.2403].

Si le rôle des jésuites fut ensuite occulté, c'est en grande partie en raison du processus d'affirmation du groupe des philosophes. Ceux-ci se sont en effet employés activement à leur autopromotion, comme en témoigne Collé dans son *Journal*. Il affirme ainsi que les philosophes sont « de très honnêtes gens, de mœurs très pures, d'un savoir et d'un mérite distingués ; mais ils devraient se laisser louer par les autres, et ne pas se donner cette peine-là eux-mêmes, comme ils font à tout moment<sup>3</sup>. » Le renforcement identitaire passant souvent par une mise en opposition avec un modèle contraire, les circonstances – on pense en particulier à la Querelle de Trévoux qui marqua les débuts de la parution encyclopédique – firent en sorte que le rôle d'ennemi fut dévolu à la Compagnie de Jésus. L'image ainsi développée empêcha la postérité de pouvoir reconnaître l'influence exercée par les jésuites sur le développement de la pensée des philosophes.

À la lumière de ces informations, il est temps de procéder à une réévaluation objective des mécanismes gouvernant les relations à l'intérieur de la République des Lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle. Quels furent réellement les rôles de Diderot et D'Alembert dans le développement intellectuel de leur époque ? Dans la lutte menée par les philosophes pour imposer leurs idées, quelle part doit-on faire à leur volonté d'accroître l'influence de leur propre groupe ? Dans quelle mesure la confusion qu'ils ont volontairement entretenue sur la distinction à faire entre « antiphilosophes » et « anti-Lumières » a-t-elle occultée le rôle important joué par plusieurs acteurs intellectuels majeurs ?

S'il est maintenant possible d'affirmer que les jésuites eurent un impact réel sur l'*Encyclopédie*, il reste encore beaucoup à dire sur le rôle qu'ils ont pu jouer dans le développement du mouvement des Lumières au cours de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier sur les relations qu'ils entretenirent avec les autres hommes de lettres. Il semble y avoir eu une complémentarité, que l'accouchement difficile de l'*Encyclopédie*, la suppression de l'ordre au milieu du siècle et finalement la Révolution française ont fini par transformer en opposition. Une étude historiographique s'attachant à retracer l'évolution du discours sur les philosophes et la Compagnie de Jésus dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup>

---

<sup>3</sup> Charles Collé, *Journal et Mémoires de Charles Collé sur les hommes de lettres, les ouvrages dramatiques et les événements les plus mémorables du règne de Louis XV (1748-1772)*. Avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme, Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1868], p. 75.

siècle, à travers les événements révolutionnaires et les débuts du XIX<sup>e</sup> siècle permettrait d'ailleurs sans doute de mieux comprendre la genèse du mythe des Lumières dont nous sommes encore largement tributaires aujourd'hui. C'est à quoi nous espérons avoir pu contribuer grâce à cette étude.

## Annexe A

### Liste des disciplines et de leur code

Tableau récapitulatif : catégories, subdivisions thématiques et codes

<b>Histoire et science historique</b>	<b>HST</b>
<i>Outils de l'histoire</i>	<i>OUT</i>
Chronologie et mesure du temps	CHR
Géographie	GEO
Géographie ancienne	GEA
Géographie moderne	GEM
Médailles et inscriptions	INS
<i>Histoire proprement dite</i>	<i>HIS</i>
Histoire ancienne	HSA
Histoire moderne	HSM
<b>Religion</b>	<b>REL</b>
<i>Christianisme et Eglise : dogme et théologie</i>	<i>DOG</i>
<i>Histoire du christianisme</i>	<i>HCH</i>
<i>Autres religions</i>	<i>AUT</i>
<b>Langue et littérature</b>	<b>LAN</b>
<i>Instruments du discours</i>	<i>INS</i>
<i>Qualités du discours</i>	<i>QUA</i>
<i>Littérature</i>	<i>LIT</i>
<i>Poésie</i>	<i>POE</i>
<i>Blason</i>	<i>BLA</i>
<b>Sciences</b>	<b>SCI</b>
<i>Mathématiques</i>	<i>MAT</i>
<i>Sciences de la nature</i>	<i>SCN</i>
Géographie physique et astronomie	AST
Botanique	BOT
Zoologie	ZOO
Médecine	MED
<b>Arts et techniques</b>	<b>AET</b>
<i>Beaux-arts</i>	<i>BEA</i>
<i>Techniques et arts mécaniques</i>	<i>TEC</i>
<i>Marine</i>	<i>MAR</i>
<i>Art militaire</i>	<i>MIL</i>
<b>Pensée et philosophie</b>	<b>PHI</b>
<i>Logique et manière de penser</i>	<i>LOG</i>
<i>Morale et droit</i>	<i>MOR</i>
<i>Systèmes philosophiques</i>	<i>SYS</i>

## Annexe B

### Liste des jésuites cités dans l'*Encyclopédie*

Nom du Jésuite	Dates
Abram, Nicolas	1589-1655
Acosta, Joseph de	1539-1600
Acuna, Christophe de	1597-1675
Adami, Annibal	1626-1706
Aguilon, François d'	1566-1617
Alcazar, Louis de	1554-1613
Alegambe, Philippe	1592-1652
Alexandre, ?	?-1758
Alphonsus Alonso, François	1600-1649
André, Yves	1675-1764
Annat, François	1590-1670
Aquaviva, Claude	1542-1615
Arriaga, Rodrigue de	1592-1667
Auger, Edmond	1530-1591
Avril, Philippe	1654-1698
Azor, Jean	1559-1603
Babin, Jacques Paul	1654-1699
Baert, François	1651-1719
Balbinus, Aloys Boleslas	1621-1688
Baltus, Jean-François	1667-1743
Barbier, Claude-Antoine	1677-1723
Bauny, Étienne	1564-1649
Bellarmino, Robert	1542-1621
Benzi, Bernardin	1688-1768
Berruyer, Isaac Joseph	1681-1758
Berthier, Guillaume-François	1704-1782
Beze, Claude de	?-1695
Billy, Jacques de	1602-1679
Bobadilla, Nicolas	1511-1590
Bollandus, Jean	1596-1665
Bonfrère, Jacques	1573-1642
Borgia, Saint François de	1510-1572
Bosche, Pierre van den	1686-1736
Boscovich, Roger Joseph	1711-1787
Bouchet, Jean Venant	1655-1732
Bouchier, Gilles	1576-1665
Bougeant, Guillaume-Hyacinthe	1690-1743
Bouhours, Dominique	1628-1702

Boulenger, Jules César	1558-1628
Bourdaloue, Louis	1632-1704
Bourdin, Pierre	1595-1653
Bourzes, Louis Noël de	?-1735
Bouvet, Joachim	1656-1730
Boym, Michel	1612-1659
Briant, Alexandre	?-1581
Briet, Philippe	1601-1668
Brumoy, Pierre	1688-1742
Buffier, Claude	1661-1737
Buonanni, Philippe	1638-1725
Busembaum, Herman	1600-1668
Camel, George Joseph	1661-1706
Campion, Edmond	1539-1581
Canisius, Pierre	1521-1597
Cantel, Pierre-Joseph	1645-1684
Carrara, Hubertin	1642-1716
Cartagena, Juan de	1563-1617
Castel, Louis-Bertrand	1688-1757
Castro Palao, Ferdinand de	1581-1633
Catrou, François	1659-1737
Caussin, Nicolas	1583-1651
Cavallery, Antoine	1698-1765
Cellot, Louis	1588-1658
Cerceau, Jean Antoine du	1670-1730
Cerda, Jean-Louis de la	1560-1643
Chaize, François d'Aix de la	1624-1709
Chales, Claude Fr. Milliet de	1621-1678
Chamillart, Étienne	1656-1730
Charenton, Joseph-Nicolas	1659-1735
Charlevoix, François-Xavier	1682-1761
Cheminais de Montaigu, Timoléon	1652-1689
Chesne, Jean-Bpt Philipoteau du	1682-1755
Chifflet, Pierre-François	1592-1682
Clain, Paul le	1669-1717
Clavius, Christophe	1538-1612
Colonia, Dominique de	1658-1741
Commire, Jean	1625-1702
Compton-Carleton, Thomas	1591-1666

Comte, Louis Daniel Le	1655-1728
Coninck, Gilles de	1571-1633
Cossart, Gabriel	1615-1674
Coton, Pierre	1564-1626
Couplet, Philippe	1622-1693
Cuypers, Guillaume	1686-1741
Dandini, Jérôme	1554-1634
Daniel, Gabriel	1649-1728
Dausque, Claude	1566-1644
Dentrecolles, François-Xavier	1663-1741
Derand, François	1588-1644
Dorville, Albert dit Le Comte	1622-1662
Doucin, Louis	1652-1726
Du Béron, Jacques	1674-1710
Duc, Fronton du	1558-1624
Duchatz, Jacques	?-1693
Eggs, Richard	1621-1659
Eschinardi, François	1623-1703
Escobar y Mendoza, Antoine	1589-1669
Espagnac, ?	?-? (vers 1690)
Fabri, Honoré	1607-1688
Ferrand, Jean	1586-1672
Ferrari, Jean-Baptiste	1584-1655
Ferrier, Jean	1614-1674
Filliucci, Vincent	1566-1622
Fontenai, Pierre Claude	1683-1742
Fouquet, Jean-François	1663-1740
Fournier, George	1595-1652
François, Jean	1582-1668
Fritz, Samuel	1656-1725
Froelich, Érasme	1700-1758
Gabiani, Jean Dominique	1623-1696
Gallucci, Ange	1593-1674
Galluzzi, Tarquin	1574-1649
Garasse, François	1584-1631
Garnett, Henri	1555-1608
Garnier, Jean	1612-1681
Gaubil, Antoine	1688-1759
Gauthier, Jacques	1583-1636
Gerard, Jean	?-1637
Gerbillon, Jean-François	1654-1707
Germon, Barthélémi	1663-1718
Girard, Jean-Baptiste	1680-1733
Giraudeau, Bonaventure	1697-1774
Gobien, Charles le	1653-1708

Gonzalez, François	?-1661
Gouye, Thomas	1650-1725
Gracian, Balthasar	1601-1658
Grainville, Pierre Joseph de	1642-1730
Gresset, Jean-Baptiste-Louis	1709-1777
Gretser, Jacques	1562-1625
Grimaldi, François-Marie	1613-1663
Guignard, Jean	1563-1595
Guldin, Paul	1577-1643
Guyet, Charles	1601-1664
Halde, Jean-Baptiste Du	1674-1743
Hardouin, Jean	1643-1729
Henschenius, Godefroi	1601-1681
Herdtrich, Christian	1625-1684
Hervieu, Julien Placide	1671-1746
Honoré, François l'	1651-1709
Hoste, Paul	1652-1700
Houdry, Vincent	1631-1729
Hugo, Herman	1588-1629
Hurtado de Mendoza, Pierre	1578-1651
Incarville, Pierre d'	1706-1757
Inchofer, Melchior	1584-1648
Intorcetta, Prosper	1626-1696
Inville, Anne Philippe d'	1666-1708
Janninck, Conrad	1650-1723
Jarric, Pierre du	1566-1617
Jarrige, Pierre	1604-1670
Jartoux, Pierre	1669-1730
Jay, Claude le	1504-1552
Jay, Gabriel le	1657-1734
Jobert, Louis	1637-1719
Joubert, Joseph	1640-1719
Jourdan, Adrien	1617-1692
Jouvancy, Joseph de	1643-1719
Keller, Jacques	1568-1631
Kino, Eusèbe-François	1644-1711
Kircher, Athanase	1618-1680
Labbé, Louis-Philippe	1647-1720
Lafitau, Joseph François	1681-1746
Lagrange, Louis	1711-1783
Laval, Antoine de	1664-1728
Lavalette, Antoine de	1707-1762
Layne, Jacques	1512-1565
Lessius, Léonard	1554-1623
Lingendes, Claude de	1591-1660

Lobo, Jérôme	1594-1678
Longobardi, Nicolas	1566-1655
Longueval, Jacques	1680-1735
Loyola, Ignace de	1492-1556
Lugo, Jean de	1583-1660
Macedo, Antoine de	1612-1695
Maffei, Jean-Pierre	1533-1603
Magalhaens, Gabriel de	1611-1677
Maillard, Jean	1618-1702
Maimbourg, Louis	1610-1686
Maire, Christophe	1697-1767
Malagrida, Gabriel	1689-1761
Maldonado, Jean	1534-1583
Marest, Gabriel	1662-1714
Margat de Tilly, Jean-Baptiste	1689-1747
Mariana, Jean	1536-1624
Marini, Jean Philippe	1608-1682
Marquette, Jacques	1637-1675
Martin, Pierre	1665-1716
Martini, Martin	1614-1661
Matos, Jean de	1693-1759
Maurus, Silvestre	1619-1687
Mazeret, Alexis	1672-1721
Mendez, Alphonse	1579-1656
Mendo, André	1608-1684
Ménéstrier, Claude François	1631-1705
Menochio, Jean Étienne	1575-1655
Mérouville, Charles de Hallot de	1625-1705
Molina, Louis	1536-1600
Monet, Philibert	1569-1643
Morales, Louis de	1641-1716
Mourgues, Michel	1650-1713
Nau, Michel	1633-1683
Nieremberg, Jean-Eusèbe	1619-1670
Noël, François	1651-1729
Nouet, Jacques	1605-1680
Oldcorne, Edward	1561-1606
Orléans, Pierre Joseph d'	1641-1698
Papebroch, Daniel	1628-1714
Pardies, Ignace Gaston	1636-1673
Parrenin, Dominique	1665-1741
Pereyra, Thomas	1645-1708
Petau, Denis	1583-1652
Pezenas, Esprit	1692-1776
Pichon, Jean	1683-1751

Pien, Jean	1678-1749
Pineda, Jean de	1558-1637
Pinthereau, François	1605-1664
Pomey, François	1618-1673
Ponthelier, ?	?-?
Porée, Charles	1675-1741
Possevino, Antoine	1533-1611
Poza, Jean-Baptiste	1588-1659
Quartier, Philibert	1644-1694
Rapin, René	1621-1687
Rassler, François	1649-1734
Rayé, Nicolas	1660-1715
Raynaud, Théophile	1587-1663
Regnault, Noël	1683-1762
Ribera, François de	1537-1591
Riccioli, Jean-Baptiste	1598-1671
Richeome, Louis	1544-1625
Ripalda, Jérôme de	1535-1618
Rodriguez, Simon	?-1579
Rosweyde, Héribert	1569-1629
Rougemont, François de	1624-1676
Rouillé, Pierre Julien	1682-1740
Rousselet, George Étienne	1583-1634
Rubio ou Ruvio, Antoine	1548-1615
Salazar, François de	1559-1599
Salmeron, Alphonse	1515-1585
Sanadon, Noël-Étienne	1676-1733
Sanchez, Thomas	1550-1610
Sautel, Pierre-Just	1613-1662
Scheiner, Christophe	1575-1650
Schott, André	1552-1629
Schott, Gaspar	1608-1666
Semedo, Alvare	1585-1658
Sepp von Reinegg, Antoine	1655-1733
Serarius, Nicolas	1555-1609
Sesmaisons, Pierre de	1588-1648
Sicard, Claude	1677-1727
Sirmond, Antoine	1591-1643
Sirmond, Jacques	1559-1651
Sollier, Jean-Baptiste du	1669-1740
Souciet, Étienne	1690-1744
Stefonio, Bernardino	1560-1620
Strada, Famien	1572-1649
Suarez, François	1548-1617
Sylveira, Gonçalves da	1526-1561



Tachard, Guy	1651-1712
Tacquet, André	1612-1660
Tamburini, Thomas	1591-1675
Tanner, Adam	1571-1632
Tellez, Balthasar	1596-1675
Tellier, Michel le	1643-1719
Thomas, Antoine	1644-1709
Tissanier, Joseph	1618-1688
Toledo, François	1532-1596
Tournemine, René-Joseph	1661-1739
Trigault, Nicolas	1577-1628
Valentia, Grégoire de	1551-1603

Vallius ou Valle, Paul	1561-1622
Vanière, Jacques	1664-1739
Varade, ?	?-?
Vasquez, Gabriel	1549-1604
Vavasseur, François	1605-1681
Verbiest, Ferdinand	1623-1688
Veron, François	1578-1649
Vignier, Jacques	1603-1669
Xavier, Jérôme	?-1617
Xavier, Saint François	1506-1552

## Annexe C

### Les principaux jésuites cités

Seuls sont recensés ici les jésuites qui sont mentionnés plus de 10 fois dans l'*Encyclopédie*. Ils représentent un total de 39 individus sur les 280 qui ont été recensés, soit 14% du total. Ils comptabilisent cependant à eux seuls plus de 1144 références sur un total de 1680, soit 68% des citations de jésuites présentes dans l'*Encyclopédie*. Les 32% restant se répartissent donc en 536 références à 241 jésuites, chacun ne comptabilisant jamais plus de 9 références. Il est à noter que quelques jésuites parmi les plus emblématiques ne font pas partie de ce groupe des 39 jésuites les plus cités. Ignace de Loyola n'est ainsi cité qu'à 8 reprises, tout comme François Xavier et Louis Molina.

#### Les jésuites cités plus de 10 fois dans l'*Encyclopédie*

	Jésuite	Nb de mentions
1	Hardouin	182
2	Ménéstrier	89
3	Kircher	74
4	Daniel	68
5	Petau	63
6	Bouhours	52
7	Riccioli	48
8	Briet	36
9	Bellarmino	31
10	Buffier	31
11	Labbé	28
12	Charlevoix	26
13	Du Halde	24
14	Mariana	24
15	Jobert	22
16	Sanadon	21
17	Sirmond (J.)	21
18	Le Comte	19
19	Nieremberg	19
20	Bourdaloue	17

21	Martini	17
22	Schott (G.)	16
23	Tacquet	16
24	De Chales	15
25	Gaubil	15
26	Jouvancy	14
27	Papebroch	14
28	Suarez	14
29	Acosta	13
30	Nau	13
31	Noël	13
32	Rapin	13
33	Bollandus	12
34	Clavius	12
35	Serarius	12
36	Buonanni	10
37	Grimaldi	10
38	Possevino	10
39	Tachard	10
	Total	1144

## Annexe D

### Les auteurs de l'*Encyclopédie* qui citent des jésuites

Le premier tableau présenté donne la liste complète des auteurs de l'*Encyclopédie* qui citent des jésuites, avec d'un côté le nombre de références aux jésuites effectuées par chacun et de l'autre côté, le nombre d'articles dont ils sont les auteurs et dans lesquels ils émettent ces références. Les deux listes sont classées par ordre d'importance. On remarque que les onze premières positions de chacune sont, à quelques inversions près, très similaires. Ceux qui ont écrit le plus d'articles qui mentionnent des jésuites sont donc également ceux qui ont le plus cité de jésuites, ce qui n'est évidemment guère surprenant. Ce qui est déjà plus étonnant est de constater l'important échantillon d'auteurs de l'*Encyclopédie* ainsi obtenu. Sur les 140 encyclopédistes recensés par Kafker<sup>1</sup>, plus de 50 ont mentionné à au moins une reprise un membre de la Compagnie de Jésus, soit plus du tiers du total.

De plus, on retrouve dans ces listes tous les collaborateurs principaux<sup>2</sup> à l'exception de cinq d'entre eux : D'Argenville, Blondel, Bourgelat, Le Romain et Rousseau. D'Argenville est l'auteur de 595 articles concernant essentiellement le jardinage, un domaine dans lequel la Compagnie de Jésus ne s'est effectivement pas particulièrement illustrée. Blondel, lui, a publié plus de 509 notices sur l'architecture, sujet dont il était un spécialiste reconnu. Il aurait pu mentionner une réalisation architecturale jésuite – leurs collèges, résidences ou églises de style baroque étaient réputées – ou bien citer un érudit de la Compagnie relativement à un bâtiment de l'Antiquité, mais il faut croire que ses sources

<sup>1</sup> Sa liste parue dans *The Encyclopedists as a group : a collective biography of the authors of the Encyclopédie* (Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. xv-xxv) est certainement la plus détaillée et la plus complète actuellement disponible. Elle ajoute un nom (Lubières) à la liste parue en 1988 dans *The Encyclopedists as individuals : a biographical dictionary of the authors of the Encyclopédie* (Oxford, Voltaire Foundation, 1988, p. xv-xxiii), témoignant ainsi des progrès qu'il est encore possible de faire dans ce domaine.

<sup>2</sup> Par « collaborateur principal », il sera ici question des auteurs qui ont laissé plus de 50 articles à l'*Encyclopédie*. Dans l'état actuel des connaissances sur l'*Encyclopédie*, ils sont au nombre de 33.

habituelles n'entretenaient aucun rapport particulier avec les jésuites. Il s'agit probablement d'une simple question de circonstances puisque nous n'avons aucune raison de supposer une animosité particulière de Blondel envers l'ordre de Loyola. L'architecte était d'ailleurs connu pour fréquenter Fréron, dont l'amitié avec les jésuites était de notoriété publique, et a d'ailleurs publié quelques articles dans l'*Année littéraire*<sup>3</sup>.

Bourgelat, un bon ami lyonnais de D'Alembert, écrivit plus de 237 articles relatifs aux chevaux (manège et maréchalerie), mais il s'agit là aussi d'un domaine dans lequel les jésuites ne se sont pas distingués spécifiquement. L'absence de toute référence à la Compagnie est un peu plus surprenante chez Le Romain, dont les 68 articles concernent divers aspects de la nature et de la vie dans les Antilles. Il lui aurait probablement été possible de faire référence au moins une fois à un des missionnaires présents. Les observations de Le Romain sont cependant très souvent personnelles : il cite très peu de sources, si ce n'est à l'occasion les ouvrages du père Labat, qui n'était pas jésuite. Les Antilles ne furent pas non plus le terrain d'expansion missionnaire privilégié de la Compagnie – en dépit de l'implication du père La Valette dans le commerce avec la Martinique –, ce qui peut expliquer son silence. Le dernier collaborateur important à ne pas faire référence aux jésuites est Rousseau, auteur de plus de 408 articles. Il est vrai que son sujet de prédilection, la musique, ne s'y prêtait pas particulièrement. Le domaine politique était plus propice à cet effet mais il n'écrivit dans l'*Encyclopédie* que très peu sur ce sujet.

*Liste complète des auteurs de l'Encyclopédie qui citent des jésuites*

	Nombre de références aux jésuites		Nombre d'articles citant des jésuites	
1	Jaucourt	683	Jaucourt	556
2	Mallet	146	Mallet	85
3	Diderot	122	D'Alembert	63
4	D'Alembert	99	Diderot	54
5	Douchet/Beauzée	50	Douchet/Beauzée	36
6	Le Blond	34	Le Blond	34
7	Du Marsais	21	Eidous	20
8	Eidous	21	Du Marsais	18
9	Boucher d'Argis	19	Boucher d'Argis	17
10	Yvon	16	Formey	10

<sup>3</sup> On peut lire une éloge de Blondel par Fréron dans l'*Année littéraire ou suite des lettres sur quelques écrits de ce temps*, 1754, tome V, p. 339-354.

11	Formey	14	Yvon	9
12	La Chapelle	11	Voltaire	7
13	Holbach	8	Holbach	6
14	Voltaire	8	Cahusac	5
15	Bouchaud	7	Daubenton	4
16	Cahusac	7	La Chapelle	4
17	Lenglet du Fresnoy	7	Barthès	3
18	Barthès	4	Bouchaud	3
19	Daubenton	4	Lenglet du Fresnoy	3
20	Ménuret de Chambaud	4	Morellet	3
21	Morellet	4	Polier de Bottens	3
22	Robert de Vaugondy	4	Authville	2
23	Faiguet	3	Bellin	2
24	Fouquet	3	Boulangier	2
25	Le Roy	3	Desmarest	2
26	Polier de Bottens	3	Le Roy	2
27	Authville	2	Louis	2
28	Bellin	2	Ménuret de Chambaud	2
29	Boulangier	2	Ratte	2
30	Desmarest	2	Toussaint	2
31	Louis	2	Venel	2
32	Montami	2	Aumont	1
33	Prades	2	D'Amilaville	1
34	Ratte	2	Daubenton (subdélégué)	1
35	Toussaint	2	David	1
36	Venel	2	Faiguet	1
37	Aumont	1	Fouquet	1
38	D'Amilaville	1	Goussier	1
39	Daubenton (subdélégué)	1	Landois	1
40	David	1	Malouin	1
41	Goussier	1	Montami	1
42	Landois	1	Naigeon	1
43	Malouin	1	Perrinet d'Orval	1
44	Naigeon	1	Pestré	1
45	Perrinet d'Orval	1	Prades	1
46	Pestré	1	Rallier des Ourmes	1
47	Rallier des Ourmes	1	Robert de Vaugondy	1
48	Tarin	1	Tarin	1
49	Vandenesse	1	Vandenesse	1
50	Vinfrain	1	Vinfrain	1
	Anonyme	341	Anonyme	246
Total		1680		1228

Plusieurs des auteurs recensés qui ont cité des jésuites n'ont écrit que peu d'articles dans l'*Encyclopédie*. Il est difficile d'évaluer leur attitude à l'égard de la Compagnie à partir de ces quelques bribes, mais il demeure significatif qu'à l'intérieur d'un seul article, plusieurs d'entre eux aient voulu citer un membre de la Compagnie de Jésus. Ainsi, l'abbé

de Prades n'aura publié que l'article « Certitude » mais aura tout de même cité les pères Louis Maimbourg et Claude François Ménestrier. Le fait ne doit pas être ignoré.

*Moyenne du nombre de références aux jésuites par article qui les cite*

<b>Moyenne de références/article (chez les auteurs ayant effectués plus de 5 références aux jésuites)</b>	
Auteurs	Moyenne
La Chapelle	2,75
Diderot	2,26
Lenglet du Fresnoy	2,33
Bouchaud	2,33
Yvon	1,78
Mallet	1,72
D'Alembert	1,57
Cahusac	1,4
Formey	1,4
Douchet/Beauzée	1,39
Holbach	1,33
Jaucourt	1,23
Du Marsais	1,17
Voltaire	1,14
Boucher d'Argis	1,12
Eidous	1,05
Le Blond	1
Moyenne générale	1,36

Le deuxième tableau présente une autre manière d'évaluer l'importance de la citation des jésuites chez les auteurs de l'*Encyclopédie*. Dans plusieurs articles, on mentionne en effet de nombreux membres de la Compagnie, alors que d'autres ne contiennent qu'une seule citation. Afin de mettre en valeur la tendance de certains encyclopédistes à citer plus fréquemment les jésuites, le tableau suivant présente ceux dont la moyenne du nombre de références aux jésuites par article est la plus élevée<sup>4</sup>. L'abbé de La Chapelle, qui ne se place qu'au douzième rang parmi ceux qui citent le plus les jésuites (voir le tableau précédent) est cependant celui qui les cite le plus fréquemment à l'intérieur d'un même article. Ses 4 articles qui mentionnent des membres de la Compagnie font en effet plus de 11 références différentes aux jésuites, soit une moyenne totale de 2,75

<sup>4</sup> Il s'agit des articles qui citent au moins un jésuite, et non de l'ensemble des articles produits.

références par article. À l'opposé, Le Blond qui cite des jésuites dans plus de 34 articles différents, n'en cite qu'un seul à chaque fois, ce qui le place au dernier rang des auteurs sélectionnés, avec une moyenne de 1. Le tableau ne retient que les auteurs qui ont produit plus de 5 références aux jésuites, les autres n'étant pas suffisamment représentatifs. La moyenne générale est cependant calculée sur l'ensemble des références aux jésuites et des articles qui les citent (1680/1228).

*Importance des articles qui citent des jésuites relativement au nombre total d'articles des principaux encyclopédistes citant des jésuites*

<b>Importance des articles qui citent des jésuites sur le nombre total d'articles de chaque encyclopédiste</b>				
Auteurs	A) Nb d'articles citant des jésuites	B) Nb d'articles dans l' <i>Encyclopédie</i>	% de A/B	Echelle relative
Douchet/Beauzée	36	146	24,66%	9,94
Yvon	9	56	16,07%	6,48
Voltaire	7	46	15,22%	6,14
Du Marsais	18	149	12,08%	4,86
Formey	10	114	8,77%	3,54
Lenglet du Fresnoy	3	56	5,36%	2,16
Eidous	20	450	4,44%	1,79
Le Blond	34	772	4,40%	1,77
Cahusac	5	122	4,10%	1,65
Mallet	85	2194	3,87%	1,56
D'Alembert	63	1709	3,69%	1,49
Jaucourt	556	17395	3,20%	1,29
Ménuret de Chambaud	2	81	2,47%	1

Le dernier tableau évalue la part prise par les articles qui citent des jésuites dans l'ensemble de la production encyclopédique de chaque auteur. Il permet donc de relativiser plusieurs des chiffres précédemment fournis, puisque le fait qu'un auteur ait cité un grand nombre de jésuites n'indique pas nécessairement qu'il accorde une importance particulière à la Compagnie de Jésus : il peut avoir simplement produit un total d'articles très important, ce qui multiplie les occasions de citer un jésuite. À l'inverse, il est tout aussi significatif qu'un auteur n'ayant écrit que très peu d'articles au total choisisse d'y citer des jésuites. Vu l'impact plus important qu'ils ont eu sur l'*Encyclopédie*, seuls seront retenus les auteurs de plus de 25 articles encyclopédiques ce qui, dans la liste des auteurs ayant cité des jésuites

dans l'*Encyclopédie*, élimine 19 noms, soit Authville, Barthès, Bouchaud, Boulanger, D'Amilaville, David, Desmarest, Faiguet, Fouquet, Montami, Morellet, Naigeon, Perrinet d'Orval, Pestré, Polier de Bottens, Prades, Ratte, Robert de Vaugondy et Vinfrain. Incidemment, aucun de ces auteurs n'a écrit plus de trois articles où l'on retrouve des références aux jésuites.

Parmi ceux qui restent, il s'agit de diviser le nombre d'articles citant des jésuites écrits par chacun par le nombre total d'articles qu'ils ont produits. Le résultat obtenu, sous forme de pourcentage, permet de voir pour chaque encyclopédiste retenu la proportion de ses articles qui mentionnent des membres de la Compagnie de Jésus. La division des totaux, avec exclusion des articles anonymes, donne une moyenne de 2,48%, ce qui signifie que les encyclopédistes qui citent des jésuites le font, en moyenne, dans une proportion de 2,48% des articles qu'ils ont écrit.

Les résultats obtenus par plusieurs des encyclopédistes sélectionnés se trouvent en-deçà de la moyenne générale. Ils citent donc proportionnellement moins de jésuites que les autres auteurs. Il s'agit d'Aumont, de Bellin, de Boucher d'Argis, de Daubenton, de Daubenton le subdélégué, de Diderot, de Goussier, de D'Holbach, de La Chapelle, de Le Roy, de Louis, de Malouin, de Rallier des Ourmes, de Tarin, de Toussaint, de Vandenesse et de Venel. Tous ces auteurs ont d'ailleurs moins de 5 articles qui citent des jésuites, les seules exceptions étant D'Holbach, avec 6 articles, Boucher d'Argis et Diderot, ces deux derniers représentant les seuls cas se détachant quelque peu. Boucher d'Argis cite des jésuites dans plus de 17 articles mais cela n'est que fort peu sur le grand total de 4628 qu'il a produit (0,37%). Diderot, lui mentionne les jésuites dans 54 articles sur les 5842 qu'il a produit<sup>5</sup>, soit une moyenne de 0,92%. Pourquoi tous ces auteurs citent-ils moins de jésuites que leurs confrères ? Les faibles nombres rendent la chose difficile à évaluer. Dans plusieurs cas, on peut simplement supposer que les sujets spécifiquement traités ne s'y portent pas. Boucher d'Argis, par exemple, a produit essentiellement des articles portant sur

---

<sup>5</sup> Pour le nombre total d'articles produits par Diderot, nous utilisons les chiffres de Kafker, qui se limitent à ceux qui ont été formellement identifiés comme étant de sa main. Nous ne tenons donc pas compte des attributions supposées (parfois probables d'ailleurs). De toute manière, leur ajout ne modifierait pas pour autant la démonstration, puisque le seul effet serait d'amoindrir encore plus l'impact des articles citant des jésuites sur le total.



le droit. Il n'avait aucune raison particulière de citer un grand nombre de jésuites. Le seul cas véritablement surprenant est Diderot. S'agit-il d'une stratégie volontaire ou d'un simple ensemble de circonstances, pouvant par exemple résulter des sources qu'il utilise ? Pour répondre à une telle question, il faudrait examiner en détail la production encyclopédique totale de cet auteur.

Restent ceux qui citent plus de jésuites que la moyenne : on peut en voir la liste dans le tableau qui vient d'être présenté. On constate ainsi que Douchet et Beauzée arrivent, et de loin, en tête : ils citent au moins un jésuite dans 24,66% de leurs articles, soit près du quart, ce qui est considérable. Afin de voir encore plus clairement l'importance accordée aux jésuites par chacun de ces auteurs, nous avons dressé une échelle relative qui permet de comparer leurs résultats à la moyenne, qui est de 2,48%. Les calculs sont basés sur cette moyenne, à laquelle on a accordé la valeur de 1. Avec leurs 24,66%, Douchet et Beauzée citent ainsi les jésuites 9,94 fois plus souvent que la moyenne des autres encyclopédistes qui citent des jésuites.

En comparant les résultats obtenus sur les trois tableaux présentés dans cette annexe, on peut conclure que lorsqu'il est question de la citation de jésuites dans l'*Encyclopédie*, les auteurs les plus importants sont Douchet et Beauzée, l'abbé Mallet, Diderot, D'Alembert, l'abbé Yvon, le chevalier de Jaucourt et Du Marsais. Ils sont suivis par Formey, Voltaire, Le Blond, Eidous et Lenglet du Fresnoy. La place occupée par l'abbé Mallet, Diderot, D'Alembert et De Jaucourt s'explique principalement par l'importance générale de leur contribution à l'*Encyclopédie*, multipliant ainsi les occasions de citer des jésuites. Pour l'abbé Yvon, Douchet et Beauzée, il semble s'agir surtout d'une question de sujets traités. Les articles d'Yvon sur la religion et la philosophie, comme « Aristotélisme », se prêtaient particulièrement bien à la citation de plusieurs auteurs jésuites. Quant à Du Marsais, Douchet et Beauzée, ils témoignent de l'importance particulière accordée aux travaux des jésuites sur les langues et la littérature.

Et les articles anonymes qui citent des jésuites, que représentent-ils ? Il s'agit de 246 articles, représentant donc 20% du total des articles qui citent des jésuites, regroupant 341

citations de jésuites, soit 20% également du total des citations. Puisque 41 691 des quelques 60 600 articles de l'*Encyclopédie* ont été identifiés, on peut évaluer la part des anonymes dans l'ensemble de l'ouvrage à environ 18 900 articles, soit 31,5% du total. Les 20% d'anonymes qui citent des jésuites se retrouvent donc sous la moyenne générale de l'*Encyclopédie*. Il faut donc en conclure que ceux qui citent des jésuites n'ont pas eu particulièrement tendance à se dissimuler sous l'anonymat. Pour les anonymes, la moyenne de citations de jésuites par articles est de 1,39, ce qui est légèrement au dessus de la moyenne obtenue pour les auteurs déclarés (1,36), mais somme toute très similaire. Le pattern des anonymes suit donc, en gros, celui des auteurs déclarés.

## Annexe E

### Article « Jésuite » de l'*Encyclopédie* (Diderot)

**JÉSUIITE**, s. m. (*Hist. eccles.*) ordre religieux, fondé par Ignace de Loyola, & connu sous le nom de *compagnie* ou *société de Jésus*.

Nous ne dirons rien ici de nous-mêmes. Cet article ne sera qu'un extrait succinct & fidele des comptes rendus par les procureurs généraux des cours de judicature, des mémoires imprimés par ordre des parlemens, des différens arrêts, des histoires, tant anciennes que modernes, & des ouvrages qu'on a publiés en si grand nombre dans ces derniers tems.

En 1521 Ignace de Loyola, après avoir donné les vingt-neuf premières années de sa vie au métier de la guerre & aux amusemens de la galanterie, se consacra au service de la Mere de Dieu, au montserrat en Catalogne, d'où il se retira dans sa solitude de Manrese, où Dieu lui inspira certainement son ouvrage des *exercices spirituels*, car il ne savoit pas lire quand il l'écrivit. *Abregé hist. de la C. D. J.*

Décoré du titre de chevalier de Jésus-Christ & de la Vierge-Marie, il se mit à enseigner, à prêcher, & à convertir les hommes avec zele, ignorance & succès. *Même ouvrage.*

Ce fut en 1538, sur la fin du carême, qu'il rassembla à Rome les dix compagnons qu'il avoit choisis selon ses vûes.

Après divers plans formés & rejettés, Ignace & ses collegues se vouerent de concert à la fonction de catéchiser les enfans, d'éclairer de leurs lumieres les infideles, & de défendre la foi contre les hérétiques.

Dans ces circonstances, Jean III. roi de Portugal, prince zélé pour la propagation du Christianisme, s'adressa à Ignace pour avoir des missionnaires, qui portassent la connoissance de l'Evangile aux Japonois & aux Indiens. Ignace lui donna Rodriguès & Xavier ; mais ce dernier partit seul pour ces contrées lointaines, où il opéra une infinité de choses merveilleuses que nous croyons, & que le *jésuite* Acosta ne croit pas.

L'établissement de la compagnie de Jésus souffrit d'abord quelques difficultés ; mais sur la proposition d'obéir au pape seul, en toutes choses & en tous lieux, pour le salut des ames & la propagation de la foi ; le pape Paul III. conçut le projet de former, par le moyen de ces religieux, une espece de milice répandue sur la surface de la terre, & soumise sans reserve aux ordres de la cour de Rome ; & l'an 1540 les obstacles furent levés ; on approuva l'institut d'Ignace, & la compagnie de Jésus fut fondée.

Benoît XIV. qui avoit tant de vertus, & qui a dit tant de bons mots ; ce pontife, que nous regretterons long-tems encore, regardoit cette milice comme les janissaires du saint siège ; troupe indocile & dangereuse, mais qui sert bien.

Au voeu d'obéissance fait au pape & à un général, représentant de Jésus-Christ sur la terre, les *Jésuites* joignirent ceux de pauvreté & de chasteté, qu'ils ont observé jusqu'à ce jour, comme on sait.

Depuis la bulle qui les établit, & qui les nomma *Jésuites*, ils en ont obtenu quatre-vingt-douze autres qu'on connoît, & qu'ils auroient dû cacher, & peut-être autant qu'on ne connoît pas.

Ces bulles, appellées *lettres apostoliques*, leur accordent depuis le moindre privilege de l'état monastique, jusqu'à l'indépendance de la cour de Rome.

Outre ces prérogatives, ils ont trouvé un moyen singulier de s'en créer tous les jours. Un pape a-t-il proféré inconsidérément un mot qui soit favorable à l'ordre, on s'en fait aussitôt un titre, & il est enregistré dans les fastes de la société à un chapitre, qu'elle appelle les oracles de vive voix, *vivae vocis oracula*.

Si un pape ne dit rien, il est aisé de le faire parler. Ignace élu général, entra en fonction le jour de pâques de l'année 1541.

Le généralat, dignité subordonnée dans son origine, devint sous Lainèz & sous Aquaviva un despotisme illimité & permanent.

Paul III. avoit borné le nombre des profès à soixante ; trois ans après il annulla cette restriction, & l'ordre fut abandonné à tous les accroissemens qu'il pouvoit prendre & qu'il a pris.

Ceux qui prétendent en connoître l'économie & le régime, le distribuent en six classes, qu'ils appellent des *profès*, des *coadjuteurs spirituels*, des *écoliers approuvés*, des *freres lais* ou *coadjuteurs temporels*, des *novices*, des *affiliés* ou *adjoints*, ou *Jésuites de robe-courte*. Ils disent que cette dernière classe est nombreuse, qu'elle est incorporée dans tous les états de la société, qu'elle se déguise sous toutes sortes de vêtemens.

Outre les trois voeux solennels de religion, les profès qui forment le corps de la société font encore un voeu d'obéissance spéciale au chef de l'église, mais seulement pour ce qui concerne les missions étrangères.

Ceux qui n'ont pas encore prononcé ce dernier voeu d'obéissance, s'appellent *coadjuteurs spirituels*.

Les écoliers approuvés sont ceux qu'on a conservés dans l'ordre après deux ans de noviciat, & qui se sont liés en particulier par trois voeux non solennels, mais toutefois déclarés voeux de religion, & portant empêchement dirimant.

C'est le tems & la volonté du général qui conduiront un jour les écoliers aux grades de profès ou de coadjuteurs spirituels.

Ces grades, sur-tout celui de profès, supposent deux ans de noviciat, sept ans d'études, qu'il n'est pas toujours nécessaire d'avoir faites dans la société ; sept ans de régence, une troisième année de noviciat, & l'âge de trente-trois ans, celui ou notre Seigneur Jésus-Christ fut attaché à la croix.

Il n'y a nulle réciprocité d'engagemens entre la compagnie & ses écoliers, dans les vœux qu'elle en exige ; l'écolier ne peut sortir, & il peut être chassé par le général.

Le général seul, même à l'exclusion du pape, peut admettre ou rejeter un sujet.

L'administration de l'ordre est divisée en assistances, les assistances en provinces, & les provinces en maisons.

Il y a cinq assistans ; chacun porte le nom de son département, & s'appelle l'*assistant* ou d'Italie, ou d'Espagne, ou d'Allemagne, ou de France, ou de Portugal.

Le devoir d'un assistant est de préparer les affaires, & d'y mettre un ordre qui en facilite l'expédition au général.

Celui qui veille sur une province porte le titre de *provincial* ; le chef d'une maison, celui de *recteur*.

Chaque province contient quatre sortes de maisons ; des maisons professes qui n'ont point de fonds, des collèges où l'on enseigne, des résidences où vont séjourner un petit nombre d'apostolizans, & des noviciats.

Les profès ont renoncé à toute dignité ecclésiastique ; ils ne peuvent accepter la crosse, la mitre, ou le rochet, que du consentement du général.

Qu'est-ce qu'un *jésuite* ? est-ce un prêtre séculier ? est-ce un prêtre régulier ? est-ce un laïc ? est-ce un religieux ? est-ce un homme de communauté ? est-ce un moine ? c'est quelque chose de tout cela, mais ce n'est point cela.

Lorsque ces hommes se sont présentés dans les contrées où ils sollicitoient des établissemens, & qu'on leur a demandé ce qu'ils étoient, ils ont répondu, tels quels, *tales quales*.

Ils ont dans tous les tems fait mystère de leurs constitutions, & jamais ils n'en ont donné entière & libre communication aux magistrats.

Leur régime est monarchique ; toute l'autorité réside dans la volonté d'un seul.

Soumis au despotisme le plus excessif dans leurs maisons, les *Jésuites* en sont les auteurs les plus abjects dans l'état. Ils prêchent aux sujets une obéissance sans réserve pour leurs souverains ; aux rois, l'indépendance des loix & l'obéissance aveugle au pape ; ils accordent au pape l'infailibilité & la domination universelle, afin que maîtres d'un seul, ils soient maîtres de tous.

Nous ne finirions point si nous entrions dans le détail de toutes les prérogatives du général. Il a le droit de faire des constitutions nouvelles, ou d'en renouveler d'anciennes, & sous telle date qu'il lui plaît ; d'admettre ou d'exclure, d'édifier ou

d'anéantir, d'approuver ou d'improver, de consulter ou d'ordonner seul, d'assembler ou de dissoudre, d'enrichir ou d'appauvrir, d'absoudre, de lier ou de délier, d'envoyer ou de retenir, de rendre innocent ou coupable, coupable d'une faute légère ou d'un crime, d'annuler ou de confirmer un contrat, de ratifier ou de commuer un legs, d'approuver ou de supprimer un ouvrage, de distribuer des indulgences ou des anathèmes, d'associer ou de retrancher ; en un mot, il possède toute la plénitude de puissance qu'on peut imaginer dans un chef sur ses sujets ; il en est la lumière, l'âme, la volonté, le guide, & la conscience.

Si ce chef despote & machiavéliste étoit par hasard un homme violent, vindicatif, ambitieux, méchant, & que dans la multitude de ceux auxquels il commande il se trouvât un seul fanatique, où est le prince, où est le particulier qui fût en sûreté, sur son trône ou dans son foyer ?

Les provinciaux de toutes les provinces sont tenus d'écrire au général une fois chaque mois ; les recteurs, supérieurs des maisons, & les maîtres des novices, de trois mois en trois mois.

Il est enjoint à chacun des provinciaux d'entrer dans le détail le plus étendu sur les maisons, les collèges, tout ce qui peut concerner la province ; à chaque recteur d'envoyer deux catalogues, l'un de l'âge, de la patrie, du grade, des études, & de la conduite des sujets ; l'autre, de leur esprit, de leurs talens, de leurs caractères, de leurs mœurs : en un mot, de leurs vices & de leurs vertus.

En conséquence, le général reçoit chaque année environ deux cent états circonstanciés de chaque royaume, & de chaque province d'un royaume, tant pour les choses temporelles, que pour les choses spirituelles.

Si ce général étoit par hasard un homme vendu à quelque puissance étrangère ; s'il étoit malheureusement disposé par caractère, ou entraîné par intérêt à se mêler de choses politiques, quel mal ne pourroit-il pas faire ?

Centre où vont aboutir tous les secrets de l'état & des familles, & même des familles royales ; aussi instruit qu'impénétrable ; dictant des volontés absolues, & n'obéissant à personne ; prévenu d'opinions les plus dangereuses sur l'aggrandissement & la conservation de sa compagnie, & les prérogatives de la puissance spirituelle ; capable d'armer à nos côtés des mains dont on ne peut se défier, quel est l'homme sous le ciel à qui ce général ne pût susciter des embarras fâcheux, si encouragé par le silence & l'impunité il osoit oublier une fois la sainteté de son état ?

Dans les cas importants, on écrit en chiffres au général.

Mais un article bizarre du régime de la compagnie de Jésus, c'est que les hommes qui la composent sont tous rendus par serment espions & délateurs les uns des autres.

A peine fut-elle formée qu'on la vit riche, nombreuse & puissante. En un moment elle exista en Espagne, en Portugal, en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, au nord, au midi, en Afrique, en Amérique, à la Chine, aux Indes, au Japon, par-tout également ambitieuse, redoutable & turbulente ; par-tout s'affranchissant des loix,

portant son caractere d'indépendance & le conservant, marchant comme si elle se sentoit destinée à commander à l'univers.

Depuis sa fondation jusqu'à ce jour, il ne s'est presque écoulé aucune année sans qu'elle se soit signalée par quelque action d'éclat. Voici l'*abrégé chronologique de son histoire*, tel à-peu-près qu'il a paru dans l'arrêt du parlement de Paris, 6 Août 1762, qui supprime cet ordre, comme une secte d'impies, de fanatiques, de corrupteurs, de régicides, &c.... commandés par un chef étranger & machiavéliste par institut.

En 1547, Bobadilla, un des compagnons d'Ignace, est chassé des états d'Allemagne, pour avoir écrit contre l'*Interim* d'Augsbourg.

En 1560, Gonzalès Silveira est supplicié au Monomotapa, comme espion du Portugal & de sa société.

En 1578, ce qu'il y a de *Jésuites* dans Anvers en est banni, pour s'être refusés à la pacification de Gand.

En 1581, Campian, Skerwin & Briant sont mis à mort pour avoir conspiré contre Elisabeth d'Angleterre.

Dans le cours du regne de cette grande Reine, cinq conspirations sont tramées contre sa vie, par des *Jésuites*.

En 1588, on les voit animer la ligue formée en France contre Henry III.

La même année, Molina publie ses pernicieuses rêveries sur la concorde de la grace & du libre arbitre.

En 1593, Barriere est armé d'un poignard contre le meilleur des rois, par le *jésuite* Varade.

En 1594, les *Jésuites* sont chassés de France, comme complices du parricide de Jean Chatel.

En 1595, leur pere Guignard, saisi d'écrits apologétiques de l'assassinat d'Henry IV. est conduit à la greve.

En 1597, les congrégations *de auxiliis* se tiennent, à l'occasion de la nouveauté de leur doctrine sur la grace, & Clément VIII. leur dit : *brouillons, c'est vous qui troublez toute l'Eglise.*

En 1598, ils corrompent un scélérat, lui administrent son Dieu d'une main, lui présentent un poignard de l'autre, lui montrent la couronne éternelle descendant du ciel sur sa tête, l'envoient assassiner Maurice de Nassau, & se font chasser des états de Hollande.

En 1604, la clémence du cardinal Frédéric Borromée les chasse du college de Braida, pour des crimes qui auroient dû les conduire au bucher.

En 1605, Oldecorn & Garnet, auteurs de la conspiration des poudres, sont abandonnés au supplice.

En 1606, rebelles aux decrets du sénat de Venise, on est obligé de les chasser de cette ville & de cet état.

En 1610, Ravailac assassine Henry IV. Les *Jésuites* restent sous le soupçon d'avoir dirigé sa main ; & comme s'ils en étoient jaloux, & que leur dessein fût de porter la terreur dans le sein des monarques, la même année Mariana publie avec son institution du prince l'apologie du meurtre des rois.

En 1618, les *Jésuites* sont chassés de Bohême, comme perturbateurs du repos public, gens soulevant les sujets contre leurs magistrats, infectant les esprits de la doctrine pernicieuse de l'infaillibilité & de la puissance universelle du pape, & semant par toutes sortes de voies le feu de la discorde entre les membres de l'état.

En 1619, ils sont bannis de Moravie, pour les mêmes causes.

En 1631, leurs cabales soulevent le Japon, & la terre est trempée dans toute l'étendue de l'empire de sang idolâtre & chrétien.

En 1641, ils allument en Europe la querelle absurde du jansénisme, qui a coûté le repos & la fortune à tant d'honnêtes fanatiques.

En 1643, Malte indignée de leur dépravation & de leur rapacité, les rejette loin d'elle.

En 1646, ils font à Séville une banqueroute, qui précipite dans la misère plusieurs familles. Celle de nos jours n'est pas la première, comme on voit.

En 1709, leur basse jalousie détruit Port-Royal, ouvre les tombeaux des morts, disperse leurs os, & renverse les murs sacrés dont les pierres leur retombent aujourd'hui si lourdement sur la tête.

En 1713, ils appellent de Rome cette bulle *Unigenitus*, qui leur a servi de prétexte pour causer tant de maux, au nombre desquels on peut compter quatre-vingt mille lettres de cachets décernées contre les plus honnêtes gens de l'état, sous le plus doux des ministères.

La même année le *jésuite* Jouvençy, dans une histoire de la société, ose installer parmi les martyrs les assassins de nos rois ; & nos magistrats attentifs font brûler son ouvrage.

En 1723, Pierre le Grand ne trouve de sûreté pour sa personne, & de moyen de tranquilliser ses états, que dans le bannissement des *Jésuites*.

En 1728, Berruyer travestit en roman l'histoire de Moïse, & fait parler aux patriarches la langue de la galanterie & du libertinage.

En 1730, le scandaleux Tournemine prêche à Caën dans un temple, & devant un auditoire chrétien, qu'il est incertain que l'évangile soit Ecriture-sainte.



C'est dans ce même tems qu'Hardouin commence à infecter son ordre d'un scepticisme aussi ridicule qu'impie.

En 1731, l'autorité & l'argent dérobent aux flammes le corrupteur & sacrilege Girard.

En 1743, l'impudique Benzi suscite en Italie la secte des Mamillaires.

En 1745, Pichon prostitue les sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, & abandonne le pain des saints à tous les chiens qui le demanderont.

En 1755, les *Jésuites* du Paraguay conduisent en bataille rangée les habitans de ce pays contre leurs légitimes souverains.

En 1757, un attentat parricide est commis contre Louis XV. notre monarque, & c'est par un homme qui a vécu dans les foyers de la société de Jésus, que ces peres ont protégé, qu'ils ont placé en plusieurs maisons ; & dans la même année ils publient une édition d'un de leurs auteurs classiques, où la doctrine du meurtre des rois est enseignée. C'est comme ils firent en 1610, immédiatement après l'assassinat de Henry IV. mêmes circonstances, même conduite.

En 1758, le roi de Portugal est assassiné, à la suite d'un complot formé & conduit par les *Jésuites* Malagrida, Mathos & Alexandre.

En 1759, toute cette troupe de religieux assassins est chassée de la domination portugaise.

En 1761, un de cette compagnie, après s'être emparé du commerce de la Martinique, menace d'une ruine totale ses correspondans. On réclame en France la justice des tribunaux contre le *jésuite* banqueroutier, & la société est déclarée solidaire du pere la Valette.

Elle traîne maladroitement cette affaire d'une juridiction à une autre. On y prend connoissance de ses constitutions ; on en reconnoît l'abus, & les suites de cet événement amènent son extinction parmi nous.

Voilà les principales époques du Jésuitisme. Il n'y en a aucune entre lesquelles on n'en pût intercaler d'autres semblables.

Combien cette multitude de crimes connus n'en fait-elle pas présumer d'ignorés ?

Mais ce qui précède suffit pour montrer que dans un intervalle de deux cent ans, il n'y a sortes de forfaits que cette race d'hommes n'ait commis.

J'ajoute qu'il n'y a sortes de doctrines perverses qu'elle n'ait enseignées. L'*Elucidarium* de Posa en contient lui seul plus que n'en fourniroient cent volumes des plus distingués fanatiques. C'est-là qu'on lit entr'autre chose de la mere de Dieu, qu'elle est *Dei-pater & Dei mater*, & que, quoiqu'elle n'ait été sujette à aucune excréation naturelle, cependant elle a concouru comme homme & comme femme, *secundum generalem naturae tenorem ex parte maris & ex parte feminae*, à la production du corps de Jésus-Christ, & mille autres folies.

La doctrine du probabilisme est d'invention jésuitique.

La doctrine du péché philosophique est d'invention jésuitique.

Lisez l'ouvrage intitulé les *Assertions*, & publié cette année 1762, par arrêt du parlement de Paris, & frémissiez des horreurs que les théologiens de cette société ont débitées depuis son origine, sur la simonie, le blasphème, le sacrilège, la magie, l'irreligion, l'astrologie, l'impudicité, la fornication, la pédérastie, le parjure, la fausseté, le mensonge, la direction d'intention, le faux témoignage, la prévarication des juges, le vol, la compensation occulte, l'homicide, le suicide, la prostitution, & le régicide ; ramas d'opinions, qui, comme le dit M. le procureur général du roi au parlement de Bretagne, dans son second compte rendu page 73, attaque ouvertement les principes les plus sacrés, tend à détruire la loi naturelle, à rendre la foi humaine douteuse, à rompre tous les liens de la société civile, en autorisant l'infraction de ses lois ; à étouffer tout sentiment d'humanité parmi les hommes, à anéantir l'autorité royale, à porter le trouble & la désolation dans les empires, par l'enseignement du régicide ; à renverser les fondemens de la révélation, & à substituer au christianisme des superstitions de toute espece.

Lisez dans l'arrêt du parlement de Paris, publié le 6 Août 1762, la liste infamante des condamnations qu'ils ont subies à tous les tribunaux du monde chrétien, & la liste plus infamante encore des qualifications qu'on leur a données.

On s'arrêtera sans-doute ici pour se demander comment cette société s'est affermie, malgré tout ce qu'elle a fait pour se perdre ; illustrée, malgré tout ce qu'elle a fait pour s'avilir ; comment elle a obtenu la confiance des souverains en les assassinant, la protection du clergé en le dégradant, une si grande autorité dans l'Eglise en la remplissant de troubles, & en pervertissant sa morale & ses dogmes.

C'est ce qu'on a vû en même tems dans le même corps, la raison assise à côté du fanatisme, la vertu à côté du vice, la religion à côté de l'impiété, le rigorisme à côté du relâchement, la science à côté de l'ignorance, l'esprit de retraite à côté de l'esprit de cabale & d'intrigue, tous les contrastes réunis. Il n'y a que l'humilité qui n'a jamais pû trouver un asile parmi ces hommes.

Ils ont eu des poètes, des historiens, des orateurs, des philosophes, des géometres & des érudits.

Je ne sais si ce sont les talens & la sainteté de quelques particuliers qui ont conduit la société au haut degré de considération dont elle jouissoit il n'y a qu'un moment ; mais j'assurerai sans crainte d'être contredit, que ces moyens étoient les seuls qu'elle eût de s'y conserver ; & c'est ce que ces hommes ont ignoré.

Livrés au commerce, à l'intrigue, à la politique, & à des occupations étrangères à leur état, & indignes de leur profession, il a fallu qu'ils tombassent dans le mépris qui a suivi, & qui suivra dans tous les tems, & dans toutes les maisons religieuses, la décadence des études & la corruption des moeurs.

Ce n'étoit pas l'or, ô mes peres, ni la puissance, qui pouvoient empêcher une petite société comme la vôtre, enclavée dans la grande, d'en être étouffée. C'étoit au respect qu'on doit & qu'on rend toujours à la science & à la vertu, à vous soutenir & à écarter les efforts de vos ennemis, comme on voit au milieu des flots tumultueux d'une populace assemblée, un homme vénérable demeurer immobile & tranquille au centre d'un espace libre & vuide que la considération forme & réserve autour de lui. Vous avez perdu ces notions si communes, & la malédiction de S. François de Borgia, le troisieme de vos généraux, s'est accomplie sur vous. Il vous disoit, ce saint & bon-homme : " Il viendra un tems où vous ne mettrez plus de bornes à votre orgueil & à votre ambition, où vous ne vous occuperez plus qu'à accumuler des richesses & à vous faire du crédit, où vous négligerez la pratique des vertus ; alors il n'y aura puissance sur la terre qui puisse vous ramener à votre premiere perfection, & s'il est possible de vous détruire, on vous détruira ".

Il falloit que ceux qui avoient fondé leur durée sur la même base qui soutient l'existence & la fortune des grands, passassent comme eux ; la prospérité des *Jésuites* n'a été qu'un songe un peu plus long.

Mais en quel tems le colosse s'est-il évanoui ? au moment même où il paroissoit le plus grand & le mieux affermi. Il n'y a qu'un moment que les *Jésuites* remplissoient les palais de nos rois ; il n'y a qu'un moment que la jeunesse, qui fait l'espérance des premieres familles de l'état, remplissoient leurs écoles ; il n'y a qu'un moment que la religion les avoit portés à la confiance la plus intime du monarque, de sa femme & de ses enfans ; moins protégés que protecteurs de notre clergé, ils étoient l'ame de ce grand corps. Que ne se croyoient-ils pas ? J'ai vû ces chênes orgueilleux toucher le ciel de leur cime ; j'ai tourné la tête, & ils n'étoient plus.

Mais tout événement a ses causes. Quelles ont été celles de la chute inopinée & rapide de cette société ? en voici quelques-unes, telles qu'elles se présentent à mon esprit.

L'esprit philosophique a décrié le célibat, & les *Jésuites* se sont ressentis, ainsi que tous les autres ordres religieux, du peu de goût qu'on a aujourd'hui pour le cloître.

Les *Jésuites* se sont brouillés avec les gens de lettres, au moment où ceux-ci alloient prendre parti pour eux contre leurs implacables & tristes ennemis. Qu'en est-il arrivé ? c'est qu'au lieu de couvrir leur côté foible, on l'a exposé, & qu'on a marqué du doigt aux sombres enthousiastes qui les menaçoient, l'endroit où ils devoient frapper.

Il ne s'est plus trouvé parmi eux d'homme qui se distinguât par quelque grand talent ; plus de poètes, plus de philosophes, plus d'orateurs, plus d'érudits, aucun écrivain de marque, & on a méprisé le corps.

Une anarchie interne les divisoit depuis quelques années ; & si par hasard ils avoient un bon sujet, ils ne pouvoient le garder.

On les a reconnus pour les auteurs de tous nos troubles intérieurs, & on s'est lassé d'eux.

Leur journaliste de Trévoux, bon-homme, à ce qu'on dit, mais auteur médiocre & pauvre politique, leur a fait avec son livret bleu mille ennemis redoutables, & ne leur a pas fait un ami.

Il a bêtement irrité contre sa société notre de Voltaire, qui a fait pleuvoir sur elle & sur lui le mépris & le ridicule, le peignant lui comme un imbécille, & ses confreres, tantôt comme des gens dangereux & méchants, tantôt comme des ignorans ; donnant l'exemple & le ton à tous nos plaisans subalternes, & nous apprenant qu'on pouvoit impunément se moquer d'un *jésuite*, & aux gens du monde qu'ils en pouvoient rire sans conséquence.

Les *Jésuites* étoient mal depuis très-long-tems avec les dépositaires des lois, & ils ne songeoient pas que les magistrats, aussi durables qu'eux, seroient à la longue les plus forts.

Ils ont ignoré la différence qu'il y a entre des hommes nécessaires & des moines turbulens, & que si l'état étoit jamais dans le cas de prendre un parti, il tourneroit le dos avec dédain à des gens que rien ne recommandoit plus.

Ajoutez qu'au moment où l'orage a fondu sur eux dans cet instant où le ver de terre qu'on foule du pié montre quelque énergie, ils étoient si pauvres de talens & de ressources, que dans tout l'ordre il ne s'est pas trouvé un homme qui sût dire un mot qui fit ouvrir les oreilles. Ils n'avoient plus de voix, & ils avoient fermé d'avance toutes les bouches qui auroient pû s'ouvrir en leur faveur.

Ils étoient haïs ou enviés.

Pendant que les études se relevoient dans l'université elles achevoient de tomber dans leur college, & cela lorsqu'on étoit à demi convaincu que pour le meilleur emploi du tems, la bonne culture de l'esprit, & la conservation des moeurs & de la santé, il n'y avoit guere de comparaison à faire entre l'institution publique & l'éducation domestique.

Ces hommes se sont mêlés de trop d'affaires diverses ; ils ont eu trop de confiance en leur crédit.

Leur général s'étoit ridiculement persuadé que son bonnet à trois cornes couvroit la tête d'un potentat, & il a insulté lorsqu'il falloit demander grace.

Le procès avec les créanciers du pere la Valette les a couverts d'opprobre.

Ils furent bien imprudens, lorsqu'ils publierent leurs constitutions ; ils le furent bien davantage, lorsqu'oubliant combien leur existence étoit précaire, ils mirent des magistrats qui les haïssoient à portée de connoître de leur régime, & de comparer ce système de fanatisme, d'indépendance & de machiavélisme, avec les lois de l'état.

Et puis, cette révolte des habitans du Paraguay, ne dut-elle pas attirer l'attention des souverains, & leur donner à penser ? & ces deux parricides exécutés dans l'intervalle d'une année ?

Enfin, le moment fatal étoit venu ; le fanatisme l'a connu, & en a profité.

Qu'est ce qui auroit pû sauver l'ordre, contre tant de circonstances réunies qui l'avoient amené au bord du précipice ? un seul homme, comme Bourdaloue peut-être, s'il eût existé parmi les *Jésuites* ; mais il falloit en connoître le prix, laisser aux mondains le soin d'accumuler des richesses, & songer à ressusciter Cheminais de sa cendre.

Ce n'est ni par haine, ni par ressentiment contre les *Jésuites*, que j'ai écrit ces choses ; mon but a été de justifier le gouvernement qui les a abandonnés, les magistrats qui en ont fait justice, & d'apprendre aux religieux de cet ordre qui tenteront un jour de se rétablir dans ce royaume, s'ils y réussissent, comme je le crois, à quelles conditions ils peuvent espérer de s'y maintenir.

## Bibliographie

### 1. Dictionnaires et ouvrages de références (atlas, guides bibliographiques, etc.)

AUBERT, R. *et al.* *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Paris, Letouzey et Ané, 1912-2002. 27 volumes parus.

BLAY, Michel et HALLEUX Robert. *La science classique. XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle. Dictionnaire critique*. Paris, Flammarion, 1998.

DELON, Michel (dir.) *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

*Dictionnaire de biographie française*. Paris, Letouzey et Ané, 1933-1999. 19 volumes.

FURET, François, OZOUF Mona *et al.* *Dictionnaire critique de la Révolution française*. Paris, Flammarion, 1988.

GERHARDS, Agnès. *Dictionnaire historique des ordres religieux*. Paris, Fayard, 1998.

GOULEMOT, Jean-Marie, MASSEAU Didier et TATIN-GOURIER Jean-Jacques. *Vocabulaire de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Minerve, 1996.

GRENTE, Georges, *et al.* (dir.) *Dictionnaire des lettres françaises. Le dix-septième siècle*. Paris, Fayard, 1954.  
– *Dictionnaire des lettres françaises. Le dix-huitième siècle*. Paris, Fayard, 1960. 2 volumes.

HUREL, Daniel-Odon (dir.) *Guide pour l'histoire des ordres et congrégations religieuses (France XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*. Thurnout, Brepols, 2001.

JEDIN *et al.* (dir.) *Atlas d'histoire de l'Église. Les Églises chrétiennes hier et aujourd'hui*. Brepols, Belgique, 1990.

MICHAUD (dir.) *Biographie universelle ancienne et moderne*. Paris, Delagrave, 1870-73. 45 volumes.

*Nouvelle biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Paris, Firmin Didot, 1852. 46 volumes.

POLGÁR, László. *Bibliographie de la Compagnie de Jésus, 1901-1980*. Rome, Institutum Historicum, 1981. 3 volumes. Suppléments annuels dans *Archivum Historicum Societatis Jesu*.

REY, Alain (dir.) *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, 2000 [1998].

SGARD, Jean. *Bibliographie de la presse classique (1600-1789)*. Genève, Slatkine Reprints, 1984.

– (dir.) *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*. Paris, Universitas, 1991. 2 volumes.

SOMMERVOGEL, Carlos. *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Bruxelles/Paris, Schepens/Picard, 1890. 12 volumes.

## 2. Ouvrages anciens (antérieurs à 1800) et rééditions

### 2.1. Monographies et pamphlets

ALEMBERT, Jean le Rond D'. *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie*. Berlin, 1753.

– *La suppression des jésuites*. Paris, Édouard Cornély, [1888-1898 ?].

– *Œuvres*. Genève, Slatkine Reprints, 1967. 5 volumes.

– *Œuvres et correspondances inédites de d'Alembert*. Publiées avec introduction, notes et appendice par Charles Henry. Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1887].

– *Discours préliminaire des éditeurs de 1751 et articles de l'Encyclopédie introduits par la querelle avec le Journal de Trévoux*. Textes établis et présentés par Martine Groult. Paris, Honoré Champion, 1999.

*Apologie de Monsieur l'abbé de Prades*. Amsterdam, 1752.

*Apologie de Monsieur l'abbé de Prades*. Amsterdam, 1753.

ARGENSON, René Louis de Voyer, marquis D'. *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*. Publiés d'après les manuscrits autographes de la bibliothèque du Louvre par E. J. B. Rathery. Paris, 1859-1867. 9 volumes.

BACHAUMONT, Louis Petit DE. *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*. Londres, Adamson, 1784. Document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF.

BARBIER, Edmond Jean François. *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763) ou Journal de Barbier*. Paris, Charpentier, 1858. 8 volumes.

- BARRUEL, Augustin. *Les Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques*. Paris, 1781.  
– *Abrégé des mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*. Londres, 1798.
- BAYLE, Pierre. *Dictionnaire historique et critique*. Amsterdam/Leyde/La Haye/Utrecht, 1740. Disponible sur le web grâce à l'ARTFL :  
<http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos/BAYLE/>.
- BERNIS, François Joachim de Pierre, cardinal DE. *Mémoires et Lettres de François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis (1715-1758)*. Publiés avec l'autorisation de sa famille d'après les manuscrits inédits par Frédéric Masson, bibliothécaire du ministère des Affaires étrangères. Paris, E. Plon, 1878 [1769]. 2 volumes.
- BOUGEANT, Guillaume-Hyacinthe. *Amusement philosophique sur le langage des bestes*. Paris, 1739.
- BOYER D'ARGENS, Jean-Baptiste. *Mémoires de monsieur le marquis d'Argens*. Édition préfacée, établie et annotée par Yves Coirault. Paris, Les Éditions Desjonquères, 1993 [1735].  
– *Mémoires secrets de la République des Lettres*. Tome I. Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1744].
- BRIET, Philippe. *Theatre géographique de l'Europe contenant la division de ses royaumes et provinces*. Paris, 1653.
- BUFFIER, Claude. *Nouveaux élémens d'histoire et de géographie*. Paris, 1752.  
– *Suite aux nouveaux élémens d'histoire et de géographie universelle...* Paris, 1757.
- CHALES, Claude-François Millet DE. *Les principes généraux de la Géographie*. Paris, 1678.
- CHARLEVOIX, Pierre-François-Xavier DE. *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*. Édition critique par Pierre Berthiaume. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994.
- CHOISEUL, Étienne-François, duc DE. *Mémoires du duc de Choiseul*. Préface et textes de liaison de Jean-Pierre Guicciardi, notes de Philippe Bonnet. Paris, Mercure de France, 1982.
- COLLÉ, Charles. *Journal et Mémoires de Charles Collé sur les hommes de lettres, les ouvrages dramatiques et les événements les plus mémorables du règne de Louis XV (1748-1772)*. Avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme. Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1868]. 3 volumes.
- CORNEILLE, Thomas. *Dictionnaire des Arts et des sciences*. Paris, 1694
- Dictionnaire de l'Académie française*. Paris, 1762.



*Dictionnaire Universel françois & latin vulgairement appelé [sic] de Trévoux.* Paris, 1743.

DIDEROT Denis et ALEMBERT, Jean le Rond D' (dir.) *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres...* Paris, 1751-1765. 17 volumes.

– (dir.) *Recueil de planches sur les sciences, les arts libéraux, et les arts mécaniques, avec leur explication...* Paris, 1762-1772 (11 volumes).

– *Correspondance.* Recueillie, établie, annotée et préfacée par Georges Roth. Paris, Éditions de Minuit, 1955-1970. 16 volumes.

– *Œuvres complètes.* Paris, Le Club français du livre, 1969-1973. 15 volumes.

– *Œuvres.* Édition critique et annotée sous la direction de Herbert Dieckmann, Jean Fabre et Jacques Proust, avec les soins de Jean Varloot. Paris, Hermann, 1975-. 25 volumes.

DU MARSAIS, César Chesneau. « Le philosophe » dans Duchosal et Million, éd. *Œuvres de Dumarsais.* Paris, Pougin, 1797, p. 25-41. Document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF.

*Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers en texte intégral (L').* Marsanne, Redon, 2000. Version numérisée sur CD-ROM.

*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.* Version numérisée par l'ARTFL (University of Chicago et ATILF ou Analyse et traitement informatique de la langue française), accessible par Internet : <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/encycl/>.

FORMEY, Samuel. *Souvenirs d'un citoyen.* Tome second. Berlin, Chez François de La Garde, 1789.

GIRY DE SAINT-CYR, Odet. « Premier mémoire sur les Cacouacs ». *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> volume d'octobre 1757, p. 15. Sous le titre d' « Avis Utile ».

– *Catéchisme et décisions de cas de conscience à l'égard des Cacouacs avec un discours du patriarche des Cacouacs pour la réception d'un nouveau disciple.* Cacopolis, 1758.

GOUYE, Thomas (dir.) *Observations physiques et mathématiques pour servir à l'histoire naturelle, et à la perfection de l'astronomie et de la géographie.* Paris, 1688.

HALDE, Jean-Baptiste DU. *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise...* La Haye, 1736. 4 volumes.

KANT, Emmanuel. « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ? » dans *Vers la paix perpétuelle ; Que signifie s'orienter dans la pensée ; Qu'est-ce que les Lumières ? et autres textes.* Édition par Françoise Proust. Paris, Flammarion, 1991.

- LA CHALOTAIS, Louis-René de Caradec DE. *Compte rendu des constitutions des Jésuites*. [s.l.], 1762.  
 – *Résumé de la doctrine des Jésuites*. Paris, 1762.  
 – *Essai d'éducation nationale, ou Plan d'études pour la jeunesse*, [s.l.], 1763.  
 – *Résumé des Constitutions des Jésuites*. Paris, Imprimerie de Fain, 1826 [1762].  
 – *Résumé de la doctrine des Jésuites. Suivi de l'histoire des Jésuites au Paraguay* [par Collin de Plancy]. Paris, Imprimerie de Fain, 1826.
- LA METTRIE, Julien Offray DE. *Œuvres philosophiques*. Paris, Fayard, 1984 [1751].
- LAVAL, Antoine DE. *Voyage de la Louisiane fait par ordre du Roy en l'année mil sept cent vingt...* Paris, 1728.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm. *Protogaea. De l'aspect primitif de la terre*. Texte latin et traduction de Bertrand de Saint-Germain. Édition, introduction et notes de Jean-Marie Barrande. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993.
- Lettre à l'auteur de l'article Jésuite dans le Dictionnaire encyclopédique ou compte rendu de cet article à son auteur*. [s.l.], 1766.
- Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*. Paris, 1780.
- Lettres de Voltaire à M. Palissot, avec les réponses, à l'occasion de la Comédie des Philosophes*. Genève 1760.
- MALESHERBES, Chrétien Guillaume de Lamoignon DE. *Mémoires sur la librairie et la liberté de presse*. Genève, Slatkine reprints, 1969.
- Mémoire des Libraires associés à l'Encyclopédie, sur les motifs de la Suspension actuelle de cet Ouvrage*. Paris, 1758.
- MÉNAGE, Gilles. *Dictionnaire étymologique ou Origines de la langue française*. Paris, 1694.
- RICHELET, César-Pierre. *Dictionnaire françois [...]*.Genève, 1679-80.
- MOREAU, Jacob-Nicolas. *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*. Amsterdam, 1757.
- MORELLET, André. *Abrégé du Manuel des Inquisiteurs*. Grenoble, Jérôme Million, 1990 [1762].  
 – *Mémoires de l'abbé Morellet de l'Académie française*. Introduction et notes de Jean-Pierre Guicciardi. Paris, Mercure de France, 1998 et 2000.
- NAU, Michel. *Voyage Nouveau de la Terre-Sainte, enrichi de plusieurs remarques particulieres qui servent à l'intelligence de la Sainte Ecriture...* Paris, 1679.

*Nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant.* Paris, 1715.

PALISSOT DE MONTENOY, Charles. « Sentiments de l'auteur sur le dictionnaire de l'*Encyclopédie* » dans *Théâtre et œuvres diverses de M. Palissot de Montenoy*. Tome II. Londres/Paris, 1763.

– *Les philosophes*. Édition critique avec introduction et notes de T.J. Barling. Exeter, University of Exeter, 1975.

– *Les philosophes : comédie en 3 actes, en vers, représentée pour la première fois par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le 2 mai 1760*, Paris, Duchesne, 1760. Document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF.

– « Petites lettres sur de grands philosophes » dans *Œuvres complètes de M. Palissot*, t. I. Paris, L. Collin, 1809, p. 269-316. Document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF.

PASCAL, Blaise. *Les Provinciales ou les Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites*. Introduction de Louis Cagnet. Paris, Éditions Garnier, 1965.

– *Les Provinciales*. Édition de Michel Le Guern. Paris, Gallimard, 1987.

PASQUIER, Étienne. *Le catéchisme des jésuites*. Édition critique par Claude Sutto. Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1982.

PRÉVOST D'EXILES, Antoine-François. *Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*. Édition de Jean Sgard. Paris, Flammarion, 1995.

*Réflexions d'un franciscain, avec une lettre préliminaire, adressées à Monsieur \*\*\*, Auteur en Partie du Dictionnaire Encyclopédique*. [s.l.], 1752.

*Réflexions d'un franciscain sur les trois volumes de l'Encyclopédie, avec une lettre préliminaire aux éditeurs*. Berlin, 1754.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Œuvres complètes*. Édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond. Paris, Gallimard, 1959. 4 volumes. Coll. Bibliothèque de la Pléiade.

– *Les confessions*. Paris, Gallimard, 1973. 2 volumes.

– *Les rêveries du promeneur solitaire*. Paris, Booking International, 1994.

– *Jean-Jacques Rousseau, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*. Amsterdam, Rey, 1763. Document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF.

SAINT-SIMON, Louis de Rouvroy, duc de. *Mémoires*. Nouvelle édition établie par Yvers Coirault. Paris, Gallimard, 1983-1988. 8 volumes. Coll. Bibliothèque de la Pléiade.

SÉGUIER. *Réquisitoire sur lequel est intervenu l'Arrêt du Parlement du 18 Août 1770, qui condamne à être brûlés, différens Livres ou Brochures...* dans Paul-Henri Thiry, baron

d'Holbach. *Système de la nature*. Texte revu par Josiane Boulad-Ayoub. Tome second, Paris, Fayard, 1990.

TACHARD, Guy. *Voyage de Siam, des Peres Jesuites, Envoyez par le Roy aux Indes et à la Chine...* Paris, 1686.

VIAU, Théophile DE. *Œuvres poétiques*. Paris, Bordas, 1990.

VOLTAIRE, François-Marie Arouet dit. *Les œuvres complètes de Voltaire*. Oxford, Voltaire Foundation. 30 volumes parus (sur 85).

– *L'Écossaise* dans *Œuvres poétiques de Voltaire, contenant les chefs-d'œuvre dramatiques...* Paris, L. de Bure, 1824, p. 654-680. Document numérisé en mode texte extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'INaLF.

– *Le siècle de Louis XIV*. Paris, Union générale d'édition, 1962.

– *Lettres philosophiques*. Chronologie et préface par René Pomeau. Paris, Flammarion, 1964.

– *Dictionnaire philosophique*. Chronologie et préface par René Pomeau. Paris, Flammarion, 1964.

– *Correspondance*. Texte établi et annoté par Théodore Besterman. Paris, Gallimard, 1964-1993. 13 volumes.

– *Candide*. Texte intégral, suivi d'une étude de l'œuvre par Michel Forest. Laval, Beauchemin, 1999.

## 2.2. Périodiques

*Année littéraire ou suite des lettres sur quelques écrits de ce temps* (1754-1790). Genève, Slatkine reprints, 1966. 37 volumes.

*Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc. revue sur les textes originaux...* (1647-1793). Édition de Maurice Tourneux. Mendeln/Liechtenstein, Kraus Reprint, 1968 [1877]. 16 volumes.

*Journal de Trévoux* ou *Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts* (1701-1767). Aussi connu sous le nom de *Mémoires de Trévoux*. Genève, Slatkine reprints, 1968-1969. 67 volumes.

*Nouvelles ecclésiastiques, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la Constitution Unigenitus* (1728-1763).

### 3. Ouvrages postérieurs à 1800

#### 3.1. Monographies

- ALARY, Luc. *Diderot. Biographie, étude de l'œuvre*. Paris, Albin Michel, 1993.
- ALBERTAN COPPOLA, Sylviane et CHOUILLET Anne-Marie (dir.) *La Matière et l'Homme dans l'Encyclopédie*. Actes du colloque de Joinville (10-12 juillet 1995). Paris, Klincksieck, 1998.
- ATKINSON, Geoffroy. *Les relations de voyages du XVIIe siècle et l'évolution des idées; contribution à l'étude de la formation de l'esprit du XVIIIe siècle*. New York, B. Franklin, 1971 [1927].
- ATTALI, Jacques. *Blaise Pascal ou le génie français*. Paris, Fayard, 2000.
- BADINTER, Élisabeth. *Les passions intellectuelles*. Paris, Fayard, 1999-2002. 2 volumes.
- BALCOU, Jean. *Fréron contre les philosophes*. Genève/Paris, Librairie Droz, 1975.  
– *Le Dossier Fréron. Correspondances et documents*. Genève, Librairie Droz, 1975.
- BANGERT, William V. *A History of the Society of Jesus*. St-Louis, The Institute of Jesuit Sources, 1972.
- BARTHES, Roland. *Les Planches de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert vues par Roland Barthes*. Musée de Pontoise, Association les Amis de Jeanne et Otto Freundlich, 1989.
- BECHTEL, Guy. *La Sorcière et l'Occident. La destruction de la sorcellerie en Europe, des origines aux grands bûchers*. Paris, Plon, 1997.
- BELLANGER, Claude, GODECHOT Jacques et al. (dir.) *Histoire générale de la presse française*. Tome I – Des origines à 1814. Paris, PUF, 1969.
- BENHAMOU, Paul. *Les Ennemis de Diderot*. Paris, Klincksieck, 1993.
- BLUCHE, François. *Les magistrats du Parlement de Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Economica, 1986.
- BOEHMER, Heinrich. *Les jésuites*. Paris, Armand Colin, 1910.
- BONAFOUS, Louis-Abel DE (abbé de Fontenay). *Du Rétablissement des jésuites et de l'éducation publique*. Emmerick, J.-L. Romén, 1800.

- BRÉMOND, Henri. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*. Paris, Bloud et Gay, 1916-1933. 11 volumes.
- BRODEUR-GIRARD, Sébastien. *Conception du monde et vision des Amérindiens chez Pierre-François-Xavier de Charlevoix*. Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1999.
- BROU, Alexandre. *Les Jésuites de la légende*. Paris, Retaux, 1906-1907. 2 volumes.
- BRUCKER, Joseph. *La Compagnie de Jésus. Esquisse de son institut et de son histoire (1521-1773)*. Paris, Beauchesne, 1919.
- BRUNETIÈRE, Ferdinand. *Histoire de la littérature française classique (1515-1830)*. Tome III – Le dix-huitième siècle. Paris, Delagrave, 1919.
- CAMPBELL, Thomas J. *The Jesuits (1534-1921). A History of the Society of Jesus from its Foundation to the Present Time*. London, The Encyclopedia Press, 1921. 2 volumes.
- CAYROL, Louis-Nicolas-Jean-Joachim DE. *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Gresset*. Amiens, Caron-Vitet, 1844.
- CHARTIER, Roger et JULIA Dominique, COMPÈRE Madeleine. *L'éducation en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Société d'enseignement supérieur, 1976.  
 – et MARTIN Henri-Jean. *Histoire de l'édition française*. Tome II – Le livre triomphant, 1660-1830. Paris, Promodis, 1982.  
 – et al. *Pratiques de la lecture*. Marseilles, Rivages, 1985.  
 – *Les origines culturelles de la Révolution française*. Paris, Seuil, 2000 [1990].
- CHÂTELLIER, Louis. *L'Europe des dévots*. Paris, Flammarion, 1987.  
 – (dir.) *Religions en transition dans la seconde moitié du dix-huitième siècle*. Oxford, Voltaire Foundation, 2000.
- CHAUNU, Pierre. *La civilisation de l'Europe des Lumières*. Paris, Arthaud, 1971.
- CHAUSSINAND-NOGARET, Guy. *La noblesse au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Complexe, 2000 [1976].
- CHINARD, Gilbert. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Droz, 1934 [1913].
- CHOUILLET, Anne-Marie (dir.) *Les Ennemis de Diderot*. Actes du colloque organisé par la Société Diderot, Paris, Hôtel de Sully, 25-26 octobre 1991. Paris, Klincksieck, 1993.
- COGNET, Louis. *Le jansénisme*. Paris, PUF, 1995 [1961]. Coll. Que sais-je ?
- COLLOMBERT, François-Zénon. *Histoire critique et générale de la suppression des Jésuites au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Lyon, Périsse frères, 1846. 2 volumes.

- COMPAYRÉ, Gabriel. *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le seizième siècle*. Tome I. Genève, Slatkine reprints, 1970 [1879].
- COMBEAU, Yves. *Le comte d'Argenson (1696-1764). Ministre de Louis XV*. Paris, École des Chartes, 1999.
- COTTRET, Monique. *Jansénismes et Lumières. Pour un autre XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Albin Michel, 1998.  
– *Culture et politique dans la France des Lumières (1715-1792)*. Paris, Armand Colin, 2002.
- CRÉTINEAU-JOLY, Jacques. *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus*. Paris, P. Mellier, 1844-1846. 6 volumes.
- DAINVILLE, François DE. *La naissance de l'humanisme moderne*. Paris, Beauchesne, 1940.  
– *La géographie des humanistes*. Genève, Slatkine Reprints, 1969 [1940].  
– *L'éducation des jésuites (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*. Textes réunis et présentés par Marie-Madeleine Compère. Paris, Éditions de Minuit, 1978.
- DARNTON, Robert. *The Business of Enlightenment. A Publishing History of the Encyclopédie, 1775-1800*. Cambridge, Belknap Press/Harvard University Press, 1979 (trad. française : *L'aventure de l'Encyclopédie, 1775-1800. Un best-seller au siècle des Lumières*. Paris, Librairie académique Perrin, 1982).  
– *Bohème littéraire et Révolution. Le monde des livres au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Gallimard/Le Seuil, 1983.  
– *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Gallimard, 1991.  
– *Gens de lettres, gens du livre*. Paris, Éditions Odile Jacob, 1992.  
– *The Great Cat Massacre... and Other Episodes in French Cultural History*. New York, Basic Books, 1999.
- DECHÊNE, Abel. *Le Dauphin, fils de Louis XV*. Paris, Librairie du Dauphin, 1931.
- DELATTRE, Pierre (dir.) *Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles*. Enghien/Wetteren, Institut supérieur de théologie/Imprimerie De Meester Frères, 1955. 4 volumes.
- DELON, Michel et MALANDAIN Pierre. *Littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, PUF, 1996.
- DELUMEAU, Jean. *La peur en Occident*. Paris, Arthème Fayard, 1978.
- DESAUTELS, Alfred R. *Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIII<sup>e</sup> siècle (1701-1734)*. Rome, Institutum Historicum S.I., 1956.

- DESLANDRES, Dominique. *Le modèle français d'intégration socio-religieuse, 1600-1650. Missions intérieures et premières missions canadiennes*. Thèse de doctorat (Université de Montréal), 1990.
- DIDIER, Béatrice. *Alphabet et raison. Le paradoxe des dictionnaires au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, PUF, 1996.
- DUCHET, Michèle. *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*. Paris, Albin Michel, 1995 [1971].
- DUCROS, Louis. *Les Encyclopédistes*. Genève, Slatkine, 1967 [1900].
- DUMAS, Gustave. *Histoire du Journal de Trévoux (1701-1762)*. Paris, Boivin, 1936.
- DUPONT-FERRIER, Gustave. *Du Collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand (1523-1920)*. Paris, E. de Boccard, 1921. 3 volumes.
- EHRARD, Jean. *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Albin Michel, 1994 [1963].
- Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques ; vices et vertus du virtuel (L'). Actes du colloque des 17 et 18 novembre 2000 organisé par la Société Diderot à l'Université Paris 7-Denis Diderot, publiés dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32 (avril 2002).
- Encyclopédie et les encyclopédistes. Exposition organisée par le Centre international de synthèse (L'). Paris, Bibliothèque nationale, 1932.
- Encyclopédie et ses lectures (L'). Actes du colloque 13-14 décembre 1985. Caen, Éditions de l'École normale du Calvados, 1987.
- ÉTIEMBLE, René. *Les Jésuites en Chine (1552-1773)*. Paris, Julliard, 1966.  
– *L'Europe chinoise*. I- De l'empire romain à Leibniz. Paris, Gallimard, 1988.
- FARGE, Arlette. *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Seuil, 1992.
- FERREYROLLES, Gérard. *Blaise Pascal. Les Provinciales*. Paris, PUF, 1984.
- FOUQUERAY, Henri. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762)*. Paris, Bureaux des Études, 1910-1925. 5 volumes.
- FRIJHOFF, Willem et JULIA Dominique. *École et société dans la France d'Ancien Régime : quatre exemples, Auch, Avallon, Condom et Gisors*. Paris, Armand Colin, 1975.
- FUMAROLI, Marc. *L'âge de l'éloquence*. Paris, Gallimard, 1978.



- FURET, François et RICHET Denis. *La Révolution française*. Paris, Hachette, 1963.  
 – *et al. Livre et société dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris/La Haye, Mouton, 1965. 2 volumes.  
 – *Penser la Révolution française*. Paris, Gallimard, 1978.
- GAULIN, Michel. *Le concept d'homme de lettres, en France, à l'époque de l'Encyclopédie*. New York/London, Garland Publishing, 1991.
- GOODMAN, Dena. *The Republic of Letters. A Cultural History of the French Enlightenment*. Ithaca/London, Cornell University Press, 1994.
- GORDON, Douglas H. et TORREY Norman L. *The Censoring of Diderot's Encyclopédie and the Re-established Text*. New York, Columbia University Press, 1947.
- GOUBERT, Pierre. *Louis XIV et vingt millions de Français*. Paris Fayard, 1966.  
 – et ROCHE, Daniel. *Les Français et l'Ancien Régime*. Paris, Armand Colin, 1991 [1984].
- GOUHIER, Henri. *L'anti-humanisme au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Vrin, 1987.
- GOULEMOT, Jean-Marie. *Discours, révolutions et histoire : représentations de l'histoire et discours sur les révolutions de l'Âge classique aux Lumières*. Paris, Union générale d'édition, 1975.  
 – et OSTER Daniel. *Gens de lettres, écrivains et bohèmes. L'imaginaire littéraire, 1630-1900*. Paris, Minerve, 1992.  
 – *Adieu les philsoophes. Que reste-t-il des Lumières ?* Paris, Seuil, 2001.
- GRANDIÈRE, Marcel. *L'idéal pédagogique en France au dix-huitième siècle*. Oxford, Voltaire Foundation, 1998.
- GRELL, Chantal. *Le Dix-huitième siècle et l'Antiquité en France, 1680-1789*. Oxford, Voltaire Foundation, 1995. 2 volumes.
- GRIFFITHS, Robert. *Le Centre perdu. Malouet et les 'monarchiens' dans la Révolution française*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1988.
- GROSCLAUDE, Pierre. *La vie intellectuelle à Lyon dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Contribution à l'histoire littéraire de la province*. Lyon/Paris, Audin/Picard, 1934.  
 – *Un audacieux message : l'Encyclopédie*. Paris, Nouvelles éditions latines, 1951.  
 – *Malesherbes et son temps. Nouveaux documents inédits*. Paris, Fisbacher, 1961.
- GROULT, Martine. *D'Alembert et la mécanique de la vérité dans l'Encyclopédie*. Paris, Honoré Champion, 1999.
- GUIBERT, Joseph DE. *La spiritualité de la Compagnie de Jésus. Esquisse historique*. Rome, Institutum Historicum S.I., 1953.

- GUILLERMOU, Alain. *Les Jésuites*. Paris, PUF, 1988 [1961]. Coll. Que sais-je ?
- GUNN, John Alexander Wilson. *Queen of the World : Opinion in the Public Life of France from the Renaissance to the Revolution*. Oxford, Voltaire Foundation, 1995.
- GUSDORF, Georges. *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*. Tome IV – Les sciences humaines et la pensée occidentale. Paris, Payot, 1971.
- GUY, Basil. *The French image of China, before and after Voltaire*. Genève, Institut et musée Voltaire, 1963.
- HAECHLER, Jean. *L'Encyclopédie de Diderot et de... Jaucourt. Essai biographique sur le chevalier Louis de Jaucourt*. Paris, Champion, 1995.  
– *L'Encyclopédie. Les combats et les hommes*. Paris, Les Belles Lettres, 1998.
- HANOTAUX, Gabriel. *Histoire de la nation française*. Tome XIII – Histoire des lettres, deuxième volume (de Ronsard à nos jours). Paris, Société de l'histoire nationale/Librairie Plon-Nourrit et Cie, 1923.
- HAZARD, Paul. *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*. Paris, Fayard, 1961 [1935].  
– *La pensée européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle, de Montesquieu à Lessing*. Paris, Fayard, 1963.
- HELLEGOUARC'H, Jacqueline. *L'Esprit de société. Cercles et 'salons' parisiens au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Garnier, 2000.
- HILLENAAR, Henk. *Fénelon et les jésuites*. La Haye, Nijhoff, 1967.
- HOLLIS, Christopher. *Histoire des jésuites*. Paris, Fayard, 1969 [1968].
- HOURS, Bernard. *L'Église et la vie religieuse dans la France moderne, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, PUF, 2000.
- HUARD, Georges, PIERROT Roger et ADHÉMAR Jean. *Diderot et l'Encyclopédie. Catalogue de l'exposition commémorative du 2<sup>e</sup> centenaire de l'Encyclopédie à la Bibliothèque Nationale*. Paris, Tournon, 1951.
- HUBERT, René. *Rousseau et l'Encyclopédie. Essai sur la formation des idées politiques de Rousseau (1742-1756)*. Paris, J. Gamber, 1928.  
– *L'esprit des sciences sociales dans l'Encyclopédie*. Paris, F. Alcan, 1923.
- Jésuites (Les)*. Paris, Desclée de Brouwer, 1996 [1991].
- JOUHAUD, Christian. *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*. Paris, Gallimard, 2000.

- JULIA, Dominique et COMPÈRE Madeleine. *L'éducation en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Société d'enseignement supérieur, 1976.
- KAFKER, Frank A. *The Encyclopedists and the French Revolution*. New York, Columbia University, 1961.
- (dir.) *Notable Encyclopedias of the Seventeenth and Eighteenth Centuries : Nine Predecessors of the Encyclopédie*. Oxford, Voltaire Foundation, 1981.
  - *The Encyclopedists as Individuals : a Biographical Dictionary of the Authors of the Encyclopédie*. Oxford, Voltaire Foundation, 1988.
  - *Notable Encyclopedias of the Late Eighteenth Centuries : Eleven Successors of the Encyclopédie*. Oxford, Voltaire Foundation, 1994.
  - *The Encyclopedists as a Group : a Collective Biography of the Authors of the Encyclopédie*. Oxford, Voltaire Foundation, 1996.
- KAPFERER, Jean-Noël. *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*. Paris, Seuil, 1995 [1987].
- KEIM, Albert. *Helvétius. Sa vie et son œuvre d'après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits*. Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1907].
- LACOUTURE, Jean. *Jésuites. Une multibiographie*. Paris, Seuil, 1991. 2 volumes.
- LAGARDE, André et MICHARD Laurent. *XVIII<sup>e</sup> siècle. Les grands auteurs français du programme*. Paris, Bordas, 1966.
- LANFREY, Pierre. *L'Église et les philosophes au dix-huitième siècle*. Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1879].
- LEGRAS, Joseph. *Diderot et l'Encyclopédie*. Amiens, Edgar Malfère, 1928.
- LEBRUN, François et ANTÉBI Élizabeth. *Les jésuites ou la gloire de Dieu*. [s.l.], Stock/Antébi, 1990.
- LECA-TSIOMIS, Marie. *Écrire l'Encyclopédie. Diderot : de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*. Oxford, Voltaire Foundation, 1999.
- LÉNARDON, Dante. *Index du Journal de Trévoux. 1701-1767*. Genève, Slatkine, 1986.
- LEROY, Michel. *Le mythe jésuite. De Béranger à Michelet*. Paris, PUF, 1992.
- LICHTENBERGER, André. *Le socialisme au XVIII<sup>e</sup> siècle : étude sur les idées socialistes dans les écrivains français du XVIII<sup>e</sup> siècle avant la Révolution*. New York, Kelley, 1967 [1895].
- LOUGH, John. *Essays on the Encyclopédie of Diderot and d'Alembert*. Londres, Oxford University Press, 1968.

- *The Encyclopédie in Eighteenth Century England and Other Studies*. Newcastle upon Tyne, Oriel Press, 1970.
- *The Contributors to the Encyclopédie*. Londres, Grant and Cutler, 1973.
- *The Encyclopédie*. Genève, Slatkine Reprints, 1989 [1971].

LOUPÈS, Philippe. *La vie religieuse en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, SEDES, 1993.

MAIRE, Catherine. *Les convulsionnaires de Saint-Médard. Miracles, convulsions et prophéties à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Gallimard/Julliard, 1985.  
– *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Gallimard, 1998.

MARCHAL, Roger. *Madame de Lambert et son milieu*. Oxford, Voltaire Foundation, 1991.

MARTIN, A. Lynn. *Henry III and the Jesuit Politicians*. Genève, Librairie Droz, 1973.  
– *The Jesuit Mind. The Mentality of an Elite in Early Modern France*. Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1988.

MARTIN, Jean-Clément. *Contre-Révolution, Révolution et Nation en France. 1789-1799*. Paris, Seuil, 1998.

MARTIN, Malachi. *Les Jésuites*. Paris, Éditions du Rocher, 1989 [1987].

MARTINO, Pierre. *L'Orient dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Hachette, 1906.

MASON, Haydn T. (dir.) *The Darnton Debate. Books and Revolution in the Eighteenth Century*. Oxford, Voltaire Foundation, 1998.

MASSEAU, Didier. *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, PUF, 1994.  
– *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*. Paris, Albin Michel, 2000.

MAUREPAS, Arnaud DE et BOULANT Antoine. *Les Ministres et les ministères du siècle des Lumières (1715-1789). Étude et dictionnaire*. Paris, Christian/JAS, 1996.

MAUZI, Robert. *L'idée du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Armand Colin, 1960.

MCKENNA, Antony. *De Pascal à Voltaire. Le rôle des Pensées de Pascal dans l'histoire des idées entre 1670 et 1734*. Oxford, Voltaire Foundation, 1990.

MINOIS, Georges. *Le confesseur du roi. Les directeurs de conscience sous la monarchie française*. Paris, Fayard, 1988.

- MONTGOMERY, Frances K. *La vie et l'œuvre du père Buffier*. Paris, Association du doctorat, 1930.
- MORLEY, John. *Diderot and the Encyclopaedists*. Londres, Chapman and Hall, 1878. 2 volumes.
- MORRIS, Madeleine F. *Le Chevalier de Jaucourt, un ami de la terre (1704-1780)*. Genève, Librairie Droz, 1979.
- MORRISSEY, Robert et ROGER Philippe Roger (dir.) *L'Encyclopédie. Du réseau au livre et du livre au réseau*. Paris, Honoré Champion, 2001.
- MORTIER Roland (dir.) *Clartés et ombres du siècle des Lumières. Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle littéraire*. Genève, Librairie Droz, 1969.
- MOUNIER, J.-J. *De l'influence attribuée aux philosophes, francs-maçons et aux illuminés sur la révolution de France*, Tübingen, Cotta, 1801.
- MOUREAU, François. *Le roman vrai de l'Encyclopédie*. Paris, Gallimard, 1990.  
– *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Oxford, Voltaire Foundation, 1999.
- MUCHEMBLED, Robert. *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Flammarion, 1978.
- NAVES, Raymond. *Voltaire et l'Encyclopédie*. Paris, Les Presses modernes, 1938.
- NEGRONI, Barbara DE. *Lectures interdites. Le travail des censeurs au XVIII<sup>e</sup> siècle, 1723-1774*. Paris, Albin Michel, 1995.
- NEVEU, Bruno. *Érudition et religion aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, Albin Michel, 1994.
- NISBET, Robert. *History of the Idea of Progress*. New York, Basic Books, 1980.
- NORA, Pierre (dir.) *Lieux de mémoire*. Paris, Gallimard, 1997. 3 volumes.
- NORTHEAST, Catherine M. *The Parisian Jesuits and the Enlightenment 1700-1762*. Oxford, Voltaire Foundation, 1991.
- O'KEEFE, Cyril B. *Contemporary Reactions to the Enlightenment (1728-62) ; a Study of Three Critical Journals*. Genève, Slatkine, 1974.
- O'MALLEY, John W. *The First Jesuits*. Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1993.  
– (dir.) *The Jesuits. Cultures, Sciences, and the Arts, 1540-1773*. Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 1999.

- PAGDEN, Anthony. *The Fall of Natural Man. The American Indian and the Origins of Comparative Ethnology*. Cambridge University Press, 1986 [1982].
- PALMER, Robert. *Catholics and Unbelievers in Eighteenth Century France*. New York, Cooper Square Publishers, 1961 [1939].
- PAPPAS, John N. *Berthier's Journal de Trévoux and the Philosophes*. Genève, Librairie E. Droz, 1957.
- PAUL, Bernard. *Les Instructions secrètes des Jésuites. Étude critique*. Paris, Bloud et Cie, 1907.
- PINAULT, Madeleine. *L'Encyclopédie*. Paris, PUF, 1993. Coll. Que sais-je ?
- PINOT, Virgile. *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*. Paris, Guethner, 1932.
- PIRENNE, Henri. *Histoire de la Belgique*. Tome IV – La révolution politique et religieuse. Le règne d'Albert et d'Isabelle. Le régime espagnol jusqu'à la paix de Munster (1648). Bruxelles, Lamertin, 1911.
- POMEAU, René. *L'Europe des Lumières : cosmopolitisme et unité européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Stock, 1966.  
– *D'Arrouet à Voltaire (1694-1734)*. Oxford, Voltaire Foundation/Taylor Institution, 1985. Coll. Voltaire en son temps.
- PONCELET, Alfred. *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas. Établissement de la Compagnie de Jésus en Belgique et ses développements jusqu'à la fin du règne d'Albert et d'Isabelle*. Bruxelles, Lamertin, 1926-28. 2 volumes.
- POULIOT, Léon. *Étude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle France (1632-1672)*. Montréal, Scolasticat de l'Immaculée-Conception, 1940.
- PROUST, Jacques. *Diderot et l'Encyclopédie*. Paris, Albin Michel, 1995 [1962].  
– *L'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1965.  
– *L'Encyclopédie Diderot et d'Alembert. Planches et commentaires*. Paris, Hachette, 1985.  
– *Marges d'une utopie. Pour une lecture critique des planches de l'Encyclopédie*. Cognac, Le Temps qu'il fait, 1985.
- QUEMADA, Bernard. *Les dictionnaires du français moderne (1593-1863)*. Paris, Didier, 1967.
- QUÉNIART, Jean. *Les hommes, l'Église et Dieu dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Hachette, 1978.  
– *Les Français et l'écrit. XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Hachette, 1998.

- RÉTAT, Pierre. *Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophique*. Paris, Imprimerie Audin, 1971.  
 – *L'Attentat de Damiens. Discours sur l'événement au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Presses Universitaires de Lyon, 1979.
- RICHET, Denis. *La France moderne, l'esprit des institutions*. Paris, Flammarion, 1973.
- ROBICHEZ, Guillaume. *J.-J. Lefranc de Pompignan. Un humaniste chrétien au siècle des Lumières*. Paris, Sedes, 1987.
- ROCHE, Daniel. *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1989 [1978]. 2 volumes.  
 – *Les Républicains des lettres*. Paris, Fayard, 1988.  
 – *La France des Lumières*. Paris, Fayard, 1993.
- ROCHEMONTEIX, Camille DE. *Un collège de Jésuites aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : le Collège Henri IV de la Flèche*. Le Mans, Leguicheux, 1889. 4 volumes.  
 – *Les jésuites et la Nouvelle France au XVII<sup>e</sup> siècle : d'après beaucoup de documents inédits*. Paris, Letouzay et Ané, 1895-1896. 3 volumes.  
 – *Les jésuites et la Nouvelle France au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après des documents inédits*. Paris, Alphonse Picard et fils, 1906.
- ROGER, Jacques. *Les Sciences de la vie dans la pensée française du dix-huitième siècle*. Paris, Armand Colin, 1971 [1963].
- ROUSTAN, Mario. *Les philosophes et la société française au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1911].
- ROZOIR, Charles DU. *Le Dauphin, fils de Louis XV et père de Louis XVI et de Louis XVIII, ou la vie privée des Bourbons*. Paris, Alexis Eymery, 1815.
- SCHIER, Donald Stephen. *Louis-Bertrand Castel, Anti-Newtonian Scientist*. Cedar Rapids, The Torch Press, 1941.
- SCHWAB, Richard Narum, REX Walter et LOUGH, John. *Inventory of Diderot's Encyclopédie*. Genève, Banbury/ Oxford : *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 80 (1971) ; 83 (1971) ; 85 (1972) ; 91 (1972) ; 92 (1972) ; 93 (1972) ; 223 (1984).
- SERVIÈRE, Jean DE LA. *Un professeur d'ancien régime : le Père Charles Porée, s.j. (1676-1741)*. Paris, H. Oudin, 1899.
- SHACKLETON, Robert. *The Encyclopédie and the Clerks*. Oxford, Clarendon Press, 1970.  
 – *Montesquieu. Une biographie critique*. Paris, Presses Universitaires de Grenoble, 1977.

- SOBOUL, Albert (dir.) *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, textes choisis*. Paris, Éditions sociales, 1952.
- SOMMERVOGEL, Carlos. *Essai historique sur les Mémoires de Trévoux*. Paris, Auguste Durand, 1864.
- STANDAERT, Nicolas (dir.) *Handbook of Christianity in China*. Volume I – 635-1800. Leiden/Boston/Köln, Brill, 2001.
- STAROBINSKI, Jean. *L'invention de la liberté*. Genève, A. Skira, 1987 [1964].
- TEYSSEIRE, Daniel. *Pédiatrie des Lumières. Maladies et soins des enfants dans l'Encyclopédie et le Dictionnaire de Trévoux*. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1982.
- THOMPSON, D. Gillian. *A Modern Persecution. Breton Jesuits under the Suppression of 1762-1814*. Oxford, Voltaire Foundation, 1999.
- TOURNEUX, Maurice. *Diderot et Catherine II*. Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1899].
- TULARD, Jean (dir.) *La Contre-Révolution*. Paris, Perrin, 1990.
- VAN KLEY, Dale K. *The Jansenists and the Expulsion of the Jesuits from France 1757-1765*. New Haven/ London, Yale University Press, 1975.  
– *The Religious Origins of the French Revolution. From Calvin to the Civil Constitution (1560-1791)*. New Haven/London, Yale University Press, 1996.
- VENTURI, Franco. *Jeunesse de Diderot (1713-1753)*. Paris, Skira, 1939.  
– *Le origini dell' Enciclopedia*. Firenze, Sansoni, 1946.
- VINCENT, Monique. *Mercure Galant. Table analytique contenant l'inventaire de tous les articles publiés 1672-1710*. Paris, Honoré Champion, 1998.
- VISSIÈRE, Isabelle et VISSIÈRE Jean-Louis. *Lettres édifiantes et curieuses des jésuites de l'Inde au dix-huitième siècle*. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2000.
- VISSIÈRE, Jean-Louis. *La secte des empoisonneurs. Polémiques autour de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*. Aix en Provence, Publications de l'Université de Provence, 1993.
- VOVELLE, Michel. *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Seuil, 1978. (dir.)  
– *L'homme des Lumières*. Paris, Seuil, 1996.
- WADE, Ira Owen. *The Intellectual Development of Voltaire*, Princeton, Princeton University Press, 1969.



- WEIL, Françoise. *Livres interdits, livres persécutés. 1720-1770*. Oxford, Voltaire Foundation, 1999.
- WESTER RUSSELL, Olga. *Humor in Pascal*. North Quincy (Mass.), The Christopher Publishing House, 1977.
- WILKINS, Kathleen Sonia. *A Study of the Works of Claude Buffier*. Oxford, Voltaire Foundation, 1969.
- WILSON, Arthur M. *Diderot, sa vie et son œuvre*, Paris, Robert Laffond, 1985 [1957].
- WOLFZETTEL, Friedrich. *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, PUF, 1996.
- WOODROW, Alain. *Les Jésuites. Histoire de pouvoirs*. Paris, Jean-Claude Larrès, 1990 [1984].

### **3.2. Articles de périodiques et articles ou chapitres d'ouvrages collectifs**

- ALBERTAN, Christian. « Les journalistes de Trévoux lecteurs de l'*Encyclopédie* ». *RDE*, 13 (1992), p. 107-116.  
– « Entre foi et sciences : les *Mémoires de Trévoux* et le mouvement scientifique dans les années 50 ». *Dix-huitième siècle*, 34 (2002), p. 91-97.
- ALBERTAN-COPPOLA, Sylviane. « Les philosophes des Lumières au tribunal de l'abbé Barruel ». *Travaux de littérature*, V (1992), p. 221-239.
- ALOCCO BIANCO, Luciana. « Les mots clés de l'anti-philosophie ». *SVEC*, 303 (1992), p. 193-196.
- ALCOVER, Madeleine. « La casuistique du Père Tout-à-tous et *Les Provinciales* ». *SVEC*, 81 (1971), p. 127-132.
- ANTOINE, Michel. « Intrigues et cabales de M. de La Chalotais ». *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 128, 1970, p. 369-408.
- AUROUX, Sylvain. « L'histoire de la linguistique ». *Langue française*, 48 (1980), p. 7-15.
- BACZKO, Bronislaw. « Les richesses de l'Eldorado » dans NAKAGAWA, Hisayasu *et al.* (dir.) *Ici et ailleurs : le dix-huitième siècle au présent. Mélanges offerts à Jacques Proust*. Tokyo, Le Comité Coordinateur des Mélanges Jacques Proust, 1996, p. 247-254.
- BALCOU, Jean. « Fréron, militant des Lumières ». *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest (Anjou, Maine, Touraine)*, 83, 4 (1976), p. 737-743.

– « *L'Année littéraire* entre christianisme et Lumières (1754-1763) ». *Dix-huitième siècle*, 34 (2002), p. 99-106.

BARBEAU, Victor. « Des sentiments de l'élite intellectuelle à l'endroit de la Nouvelle-France ». *Cahiers de l'Académie Canadienne-Française*, 2 (1957), p. 135-165.

BASTID, Paul. « Montesquieu et les jésuites » dans *Actes du congrès Montesquieu réuni à Bordeaux du 23 au 26 mai 1955*. Bordeaux, Delmas, 1956, p. 305-38.

BENHAMOU, Paul. « Un adversaire de l'*Encyclopédie* : le Père Berthier ». *The French Review*, 46, 2 (décembre 1972), p. 291-98.

– « Fréron et l'*Encyclopédie* (1751-1757) ». *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest (Anjou, Maine, Touraine)*, 83, 4 (1976), p. 695-701.

– « Le journalisme dans l'*Encyclopédie* ». *RDE*, 5 (octobre 1988), p. 45-54.

BESSMERTNY-HEIMANN, Bertha. « L'Histoire des sciences dans l'*Encyclopédie* ». *Archeion. Archives pour l'Histoire de la Science*, 19 (1937), p. 196-203.

BIRN, Raymond. « The French-Language Press and the *Encyclopédie*, 1750-1759 ». *SVEC*, 55 (1967), p. 263-286.

BLET, Pierre. « Jésuites gallicans au XVII<sup>e</sup> siècle ? À propos de l'ouvrage du P. Guitton sur le Père de La Chaize ». *Archivum historicum Societatis Jesu*, 29 (1960), p. 55-84.

BOERNER, Peter. « The Images of America in Eighteenth Century Europe ». *SVEC*, 151 (1976), p. 323-32.

BOURDIEU, Pierre. « Champ intellectuel et projet créateur ». *Les Temps modernes*, 264 (1966), p. 866-875.

– « Le marché des biens symboliques ». *L'Année sociologique*, 22 (1971), p. 49-126.

BOWEN, H. Ralph. « The *Encyclopédie* as a Business Venture » dans Charles K. Warner (dir.) *From the Ancien Régime to the Popular Front. Essays in the History of Modern France in Honor of Sheppard B. Clough*. New York/Londres, Columbia University Press, 1969, p. 1-22.

BRUCKER, Joseph. « Les griefs contre les jésuites anciens et modernes ». *Études*, 38, 88 (juillet-août-septembre 1901), p. 764-783.

BRUMFITT, J. H. « Historical Pyrrhonism and Enlightenment History in France » dans WILLIAMS, G.S. (dir.) *Literature and History in the Age of Ideas. Essays on the French Enlightenment Presented to George R. Havens*. Columbus, Ohio State University Press, 1975, p. 14-28.

CAZES, Albert. « Un adversaire de Diderot et des philosophes : le Père Berthier » dans *Mélanges offerts par ses amis et ses élèves à M. Gustave Lanson*. Paris, Hachette, 1922, p. 235-249.

- CEYSSENS, Lucien. «Autour de la bulle Unigenitus : le P. Le Tellier ». *Augustiniana*, 34 (1984), p. 263-330.
- CHARBONNEL, Paulette. « Un faux pamphlet : *La Destruction des jésuites de d'Alembert* » dans *Missions et démarches de la critique : mélanges offerts au professeur J.A. Vier*. Paris, Klincksieck, 1973, p. 641-650.  
 – « Civisme ou fanatisme ? Le *Compte-rendu des Constitutions des jésuites* par M. Louis-René de Caradeuc de La Chalotais ». *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest (Anjou, Maine, Touraine)*, 83 (1976), p. 637-655.
- CHARTIER, Roger. « Les pratiques de l'écrit » dans ARIÈS, Philippe et Georges DUBY (dir.) *Histoire de la vie privée*. Tome III, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1999 [1985], p. 109-157.
- CHÂTELLIER, Louis. « Voltaire, Colmar, les jésuites et l'histoire ». *Revue d'Alsace*, 106 (1980), p. 69-82.
- CHINARD, Gilbert. « L'*Encyclopédie* et le rayonnement de l'esprit encyclopédique en Amérique ». *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, 2 (mai 1952), p. 3-22.
- CHÉDOZEAU, Bernard. « Les jésuites et l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle ». *Littératures Classiques*, 30 (1997), p. 9-19.
- CHOUILLET, Anne-Marie. « Du nouveau sur l'*Encyclopédie* : une lettre inédite de D'Alembert ». *RDE*, 11 (1991), p. 19-31.
- COHEN, Huguette. « The Intent of the Disgressions on Father Castel and Father Porée in Diderot's *Lettre sur les sourds et muets* ». *SVEC*, 201 (1982), p. 163-183.
- COMBES, Jean-François. « L'abbé de Prades hier et aujourd'hui : perspectives nouvelles sur sa vie, sa personnalité, ses idées ». *Bulletin de la société archéologique de Tarn-et-Garonne*, 113 (1988), p. 97-114.  
 – « Vues nouvelles sur l'abbé de Prades ». *Dix-huitième siècle*, 20 (1988), p. 377-397.
- COMPÈRE, Marie-Madeleine. « La formation littéraire et pédagogique des jésuites en Europe, fin du XVII<sup>e</sup> et début du XVIII<sup>e</sup> siècle ». *Paedagogica Historica*, 30, 1 (1994), pp. 99-117.
- COTTRET, Monique. « La querelle janséniste » dans *Histoire du Christianisme des origines à nos jours*. Tome IX. L'âge de raison (1620-1750) sous la responsabilité de Marc VÉNARD. Paris, Desclée, 1997, p. 351-407.
- DABEZIES, André. « L'érudition et l'humour : le père Bougeant (1690-1743) ». *Dix-huitième siècle*, 9 (1977), p. 259-271.

- DAOUST, Joseph. *Encyclopédistes et Jésuites de Trévoux (1751-1752). Études*, (février 1952), p. 179-191.
- DARNTON, Robert. « The *Encyclopédie* Wars of Prerevolutionary France ». *American Historical Review*, 78 (1973), p. 1331-1352.  
– « Les Encyclopédistes et la police », *RDE*, 1 (1986), p. 94-109.
- DAUTRY, Jean. « La révolution bourgeoise et l'*Encyclopédie* ». *La Pensée*, 38 (septembre-octobre 1951), p. 74-87 ; 39 (novembre-décembre 1951), p. 52-59.
- DAVID, Jean-Claude. « L'affaire de Prades en 1751-1752 d'après deux rapports de police ». *SVEC*, 245 (1986), p. 359-371.
- DAVY, Jacques. « La condamnation en Sorbonne des *Nouveaux Mémoires sur la Chine* du P. Le Comte ». *Recherches de science religieuse*, 37, 3 (juillet-septembre 1950), p. 366-397.
- DELORME, Suzanne. « Le salon de la Marquise de Lambert, berceau de l'*Encyclopédie* ». *Revue d'histoire des sciences*, 4 (1951), p. 223-227.
- DENIS, Henri. « Deux collaborateurs économiques de l'*Encyclopédie* : Quesnay et Rousseau ». *La Pensée*, 38 (septembre-octobre 1951), p. 44-54.
- DEPRUN, Jean. « Les Anti-Lumières » dans BELAVAL, Yvon (dir.) *Histoire de la philosophie*. Tome II, De la Renaissance à la Révolution kantienne. Paris, Gallimard, 1973, p. 717-727.
- DIECKMANN, Herbert. « L'*Encyclopédie* et le fonds Vandeul ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 51, 3 (juillet-septembre 1951), p. 318-332.
- DUCKWORTH, Colin. « Voltaire's *L'Écossaise* and Palissot's *Les Philosophes* : a Strategic Battle in a Major War ». *SVEC*, 87 (1972), p. 333-351.
- EHRARD, Jean et ROGER Jacques. « Deux périodiques français du XVIII<sup>e</sup> siècle : le *Journal des Savants* et les *Mémoires de Trévoux*. Essai d'une étude quantitative » dans BOLLÈME Geneviève et al. *Livre et société dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris/La Haye, Mouton et Co/École Pratique des Hautes Études, 1965, pp. 33-59.
- FAGUET, Émile. « L'*Encyclopédie*. Compte rendu de *Les Encyclopédistes* de Louis Ducros (Paris, Champion, 1901) ». *Revue des Deux Mondes*, 71, I (15 février 1901), p. 796-824.
- FAVRE, Robert J., LABROSSE Claude RÉTAT Pierre. « Bilan et perspectives de recherche sur les *Mémoires de Trévoux* ». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976). pp. 237-256.
- FAUX, Jean-M. « La fondation et les premiers rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* (1701-1739) ». *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 23 (janvier-juin 1954), p. 131-151.

- FERRER BENIMELI, José A. « Diderot entre les jésuites et les francs-maçons », *RDE*, 4 (avril 1987), p. 60-80.
- FLAMARION, Édith. « Les cahiers d'élèves des Jésuites en France au XVIII<sup>e</sup> siècle : projet de groupe de travail ». *Histoire de l'éducation*, 74 (mai 1997), p. 234-242.
- FUMAROLI, Marc. « La république des lettres ». *Diogène*, 143 (juillet/septembre 1988), p. 131-150.  
– « Voltaire jésuite ». *Commentaire*, 28, 69 (1995), p. 107-114.
- GAGNEBIN, Bernard. « La publication du livre de d'Alembert sur la destruction des jésuites en France, assurée en 1765 à Genève par Voltaire ». *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* 4 (1950), p. 190-197.
- GARAGNON, Jean. « Les *Mémoires de Trévoux* et l'événement, ou Jean-Jacques Rousseau vu par les jésuites ». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), p. 215-235.
- GERBOD, Paul. « L'histoire dans les projets éducatifs français au siècle des Lumières ». *Dix-huitième siècle*, 25 (1993), p. 305-318.
- GILOT, Michel et SGARD Jean. « Le renouvellement des *Mémoires de Trévoux* en 1734 ». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), p. 205-214.
- GOTTSCALK, Louis. « Three Generations : a Plausible Interpretation of the French Philosophes ? ». *Studies in Eighteenth Century Culture* (Wisconsin), 2 (1972), p. 3-12.
- GOULEMOT, Jean Marie. « Auteur, lecteur et écriture dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle ». *Textuel*, 22 (hiver 1989), p. 59-66.
- GOYARD-FABRE, Simone. « Diderot et l'affaire de l'abbé de Prades ». *Revue philosophique*, 3 (1983), p. 287-309.  
– « Les idées politiques de Diderot au temps de l'*Encyclopédie* ». *Revue internationale de philosophie*, 148-149 (1984), p. 91-119.
- GRANDEROUTE, Robert. « La fortune de l'article *Collège* dans les discours pédagogiques (1753-1789) », *RDE*, 5 (1988), p. 55-71.
- GUÉNOT, Hervé. « Palissot de Montenoy un 'ennemi' de Diderot et des philosophes ». *RDE*, 1 (octobre 1986), p. 59-63.
- HANNA, Blake T. « Denis Diderot : formation traditionnelle et formation moderne ». *RDE*, 5 (octobre 1988), p. 3-18.
- HOBART, Michael E. « The Analytical Vision and Organisation of Knowledge in the *Encyclopédie* ». *SVEC*, 327 (1995), p. 153-181.

- HOURS, Bernard. « Entre tradition et Lumières, l'infortune historiographique d'un prince chrétien : le Dauphin, fils de Louis XV » dans *Homo religiosus. Autour de Jean Delumeau*. Paris, Fayard, 1997, p. 475-492.
- JOLY, Agnès. « Le Dauphin et les encyclopédistes ». *Revue de l'histoire de Versailles et Seine-et-Oise*, 51 (1954), p. 95-106.  
 – « Les livres du Dauphin, fils de Louis XV » dans *Humanisme actif. Mélanges d'art et de littérature offerts à Julien Cain*. Volume II. Paris, Hermann, 1968, p. 67-79.
- JULIA, Dominique. « L'éducation des ecclésiastiques en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles » dans *Problèmes d'histoire de l'éducation*. Actes des séminaires organisés par l'École française de Rome et l'Università di Roma/La Sapienza (janvier-mai 1985). Paris, Diffusion de Boccard, 1988.
- JÜTTNER, Siegfried. « The Status of the Writer. Introductory Paper ». *SVEC*, 264 (1989), p. 1103-1131.
- KAFKER, Frank A. « A List of Contributors to Diderot's Encyclopedia ». *French Historical Studies*, 3 (1963), p. 106-122.  
 – « Les Encyclopédistes et la Terreur ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 14 (1967), p. 284-295.  
 – « L'Encyclopédie et le cercle du baron d'Holbach ». *RDE*, 3 (1987), p. 118-124.
- KUWABARA, Takeo, TURUNI Syunsuke et HIGUTI Kiniti. « Les collaborateurs de l'Encyclopédie, les conditions de leur organisation » dans *Memoirs of the Research Institute for Humanistic Studies*, Kyoto University, Zimbun, 1957, p. 1-22.
- LAISSUS, Yves. « Une lettre inédite de d'Alembert ». *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 7, 1 (janvier-mars 1954), p. 1-5.
- LANÇON, Gustave. « Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1750 ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 19, 1 (janvier-mars 1912), p. 1-29 et 19, 2 (avril-juin 1912), p. 293-317.
- LATREILLE, André, DELARUELLE Étienne, PALANQUE Jean-Rémy et RÉMOND René. « L'Église gallicane en face de l'orage ». Chapitre II dans *Histoire du catholicisme en France. III. La période contemporaine*. Paris, Éditions Spes, 1962, p. 39-62.
- LE BRUN, Jacques. « Censure préventive et littérature religieuse en France au début du XVIII<sup>e</sup> siècle ». *Revue d'histoire de l'Église de France*, 61, 167 (juillet-décembre 1975), p. 201-225.
- LÉCRIVAIN, Philippe. « Compagnie de Jésus (jusqu'en 1814) » dans HUREL, Daniel-Odon (dir.) *Guide pour l'histoire des ordres et des congrégations religieuses. France, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Turnhout, Brepols, 2001.

- LE GUERN, Michel. « Le *Dictionnaire de Trévoux* (1704) ». *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 35 (mai 1983), p. 51-68.
- LEPAPE, Pierre. « Journalistes et hommes de lettres. Les positions de l'*Encyclopédie* », *RDE*, 18-19 (octobre 1995), p. 105-113.
- LOUGH, John. « Two Unsolved Problems ». *French Studies* (1963), p. 121-135.  
 – « The Problem of the Unsigned Articles in the *Encyclopédie* », *SVEC*, 32 (1965), p. 327-390.  
 – « Connaissance de l'*Encyclopédie* : les progrès accomplis et ce qui reste à faire ». *RDE*, 1 (octobre 1986), p. 18-25.  
 – « The French Literary Underground Reconsidered ». *SVEC*, 329 (1995), p. 471-482.  
 – « Did the *Philosophes* Take Over the Académie française ? ». *SVEC*, 336 (1996), p. 153-194.
- LOWE, Robert W. « Les représentations en musique au collège Louis-le-Grand, 1650-1688 ». *Revue d'histoire du théâtre*, 10, 1 (1958), p. 21-34.  
 – « Les représentations en musique au collège Louis-le-Grand (1689-1762) ». *Revue d'histoire du théâtre*, 11, 3 (1959), p. 205-212.  
 – « Les représentations en musique dans les collèges de Paris et de province (1632-1757) ». *Revue d'histoire du théâtre*, 15 (1963), p. 119-126.
- LUQUET, Georges-Henri. « L'*Encyclopédie* fut-elle une entreprise maçonnique ? ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 54, I (janvier-mars 1954), p. 23-31.
- MALUEG, Sara Ellen. « America in the *Encyclopédie* ». *SVEC*, 153 (1976), p. 1381-94.
- MARCU, Eva D. « Un encyclopédiste oublié : Formey ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 53, 3 (juillet-septembre 1953), p. 296-305.
- MAY, Louis-Philippe. « Note sur les origines maçonniques de l'*Encyclopédie* suivie de la liste des encyclopédistes ». *Revue de Synthèse*, 17 (juin 1939), p. 181-190.
- METZ, René. « Les racines sociales et politiques d'une idéologie nationale : l'*Encyclopédie* ». *La Pensée*, 40 (janvier-février 1952), p. 68-80.
- MICHAUX, F. « Estienne Pasquier et les jésuites ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 33 (1926), p. 87-97.
- MORIN, Robert. « Diderot, l'*Encyclopédie* et le *Dictionnaire de Trévoux* ». *RDE*, 7 (1989), p. 71-118.
- MORNET, Daniel. « Les enseignements des bibliothèques privées (1750-1780) ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 17 (1910), p. 449-496.

- MOSCOVICI, Claudia. « Beyond the Particular and the Universal : D'Alembert's *Discours préliminaire* to the *Encyclopédie* ». *Eighteenth-Century Studies*, 33, 3 (2000), p. 383-400.
- NIKLAUS, Robert. « The Age of Enlightenment » dans BARBER William Henry, BRUMFITT John Henry *et al.* (dir.) *The Age of Enlightenment. Studies Presented to Theodore Besterman*. Édimbourg/Londres, Oliver and Boyd, 1967, p. 395-412.
- OZANAM, Didier. « La Disgrâce d'un premier commis : Tercier et l'affaire *De l'Esprit* (1758-1759) ». *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 113 (1955), p. 140-170.
- PALMER, Robert R. « The French Jesuits in the Age of Enlightenment ». *American Historical Review*, 40 (1939), p. 44-58.
- PAPPAS, John N. « La rupture entre Voltaire et les Jésuites ». *Les Lettres Romanes*, 13, 4 (novembre 1959), p. 351-370.  
 – « Influence de René-Joseph de Tournemine sur Voltaire ». *Annales de Bretagne*, 84 (1976), p. 727-735.  
 – « D'Alembert et la nouvelle aristocratie ». *Dix-huitième siècle*, 15 (1983), p. 335-343.  
 – « La première suppression de l'*Encyclopédie* dans la correspondance de D'Alembert ». *RDE*, 1 (octobre 1986), p. 64-70.
- PERLA, George A. « The Authorship of Unsigned Articles in the *Encyclopédie* » avec SCHWAB Richard N. « Reply to George Perla ». *Eighteenth-Century Studies*, 4 (1970-71), p. 447-57.  
 – « The Unsigned Articles and Jaucourt's Biographical Sketches in the *Encyclopédie* ». *SVEC*, 171 (1977), p. 189-195.  
 – « La philosophie de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* ». *Revue de Synthèse*, 102 (1981), p. 27-46.
- PLONGERON, Bernard. « Du 'fanatisme' de l'Europe catholique : la suppression des jésuites » dans PLONGERON Bernard (dir.) *Histoire du Christianisme des origines à nos jours*. Tome X, Les défis de la modernité (1750-1840). Desclée, [s.l.], 1997, p. 179-191.
- POMEAU, René. « Voltaire au collège ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 52 (1952), p. 1-10.
- PORSET, Charles. « Vampires et Lumières ». *SVEC*, 266 (1989), p. 125-151.
- PRENANT, Marcel. « L'*Encyclopédie* et les origines de la science moderne ». *La Pensée*, 39 (novembre-décembre 1951), p. 31-40.
- PROUST, Jacques. « La contribution de Diderot à l'*Encyclopédie* et les théories du droit naturel ». *Annales historiques de la Révolution Française*, 1963, p. 257-286.  
 – « Le protestantisme dans l'*Encyclopédie* ». *Dix-huitième siècle*, 17 (1985), p. 53-66.  
 – « Diderot et le système des connaissances humaines ». *SVEC*, 256 (1988), p. 117-127.



– « Que signifiait pour les encyclopédistes la sécularisation de l'enseignement ? » dans *Genèse et Enjeux de la laïcité*. Genève, Labor et Fides, 1990, p. 59-68.

RACEVSKIS, Karlis. « Le Règne des philosophes à l'Académie française, vu par les historiens du dix-neuvième siècle ». *SVEC* 154 (1976), p. 1801-1812.

REICHARDT, Rolf. « L'imaginaire social des jésuites bannis et expulsés (1758-1773) : aux origines de la polarisation idéologique entre Lumières et Anti-Lumières » dans TIETZ, Manfred et BRIESEMEISTER Dietrich (dir.) *Los jesuitas españoles expulsos. Su imagen y su contribución al saber sobre el mundo hispánico en la Europa del siglo XVIII*. Actas del coloquio internacional de Berlín (7-10 de abril de 1999). Francfort-sur-le-Main/Madrid, Vervuert/Iberoamericana, 2001, p. 473-525.

RÉTAT, Pierre. « Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts. Signification d'un titre et d'une entreprise journalistique ». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976). pp. 167-187.  
– « Rhétorique de l'article de journal : les *Mémoires de Trévoux*, 1734 ». *Études sur la presse au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 3 (1978), p. 81-100.

RÉTIF, André. « Brève histoire des *Lettres édifiantes et curieuses* ». *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 7 (1951), p. 37-50.

REX, Walter E. « 'Arche de Noé' and Other Religious Articles by Abbé Mallet in the *Encyclopédie* ». *Eighteenth-century studies*, 9 (1975-1976), p. 333-52.  
– « L' 'Arche de Noé' et autres articles religieux de l'abbé Mallet dans l'*Encyclopédie* ». *RDE*, 30 (avril 2001), p. 127-147.

REZLER, Marta. « Voltaire and the *Encyclopédie* : a Re-examination ». *SVEC*, 30 (1964), p. 147-87.

ROGER, Jacques. « La lumière et les Lumières ». *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, 20 (1968), p. 167-177.

ROGISTER, John. « Le gouvernement, le Parlement de Paris et l'attaque contre *De l'Esprit* et l'*Encyclopédie* en 1759 ». *Dix-huitième siècle*, 11 (1979), p. 321-354.

ROTH, Georges. « Samuel Formey et son projet d'*Encyclopédie réduite* ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 54, 3 (juillet-septembre 1954), p. 371-374.

RU, Véronique. « L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie* : accords et divergences de Diderot et D'Alembert de 1751 à 1759 ». *RDE*, n. 26, avril 1999, p. 17-26.

SAREIL, Jean. « Les *Provinciales* de Voltaire ». *SVEC*, 90 (1972), p. 1417-1432.

SCHARGO HOYT, Nelly. « Méthode et interprétation de l'histoire dans l'*Encyclopédie* ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 51, 3 (juillet-septembre 1951), p. 359-372.

- SCHWAB, Richard Narum. « The Diderot Problem, the Starred Articles and the Question of Attribution in the *Encyclopédie* ». *Eighteenth-Century Studies*, 3 (Spring 1969), p. 240-285 et 4 (Summer 1969), p. 270-438.
- SGARD, Jean. « Chronologie des *Mémoires de Trévoux* ». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), p. 189-192.  
– et WEIL Françoise. « Les anecdotes inédites des *Mémoires de Trévoux* ». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), p. 193-204.
- SHACKLETON, Robert. « Jansenism and the Enlightenment ». *SVEC*, 57 (1967), p. 1387-1397.  
– « The *Encyclopédie* and Freemasonry » dans BARBER William Henry, BRUMFITT John Henry et al. (dir.) *The Age of Enlightenment. Studies Presented to Theodore Besterman*. Édimbourg/Londres, Oliver and Boyd, 1967, p. 223-237.  
– « When Did the French *Philosophes* Become a Party ? » dans *Essays on Montesquieu and on the Enlightenment*. Oxford, The Voltaire Foundation, 1988, p. 447-460.
- SKRZYPEK, Marian. « Les discussions autour de la ‘République des Guaranis’ dans les Lumières françaises » dans TIETZ, Manfred et BRIESEMEISTER Dietrich (dir.) *Los jesuitas españoles expulsos. Su imagen y su contribución al saber sobre el mundo hispánico en la Europa del siglo XVIII*. Actas del coloquio internacional de Berlín (7-10 de abril de 1999). Francfort-sur-le-Main/Madrid, Vervuert/Iberoamericana, 2001, p. 597-609.
- SMITH, D. W. « The First Edition of the *Relation de Berthier* ». *SVEC*, 137 (1975), p. 47-54.
- SOBOUL, Albert. « L’*Encyclopédie* et le mouvement encyclopédique ». *La Pensée*, 39 (novembre-décembre 1951), p. 41-51.
- SPINK, John S. « Un abbé philosophe : l’affaire de J.-M. de Prades ». *Dix-huitième siècle*, 3 (1971), p. 145-180.
- SPURLIN, Paul M. « Diderot, d’Alembert and the *Encyclopédie* in the United States, 1760-1800 ». *SVEC*, 57 (1967), p. 1417-1433.
- SWIGGERS, Pierre. « The Linguistic Conceptions of the *Encyclopédie* ». *Lingua*, 49 (1979), p. 239-253.
- SWITZER, Richard. « America in the *Encyclopédie* ». *SVEC*, 58 (1967), p. 1481-1499.
- TORREY, Norman C. « L’*Encyclopédie* de Diderot : ‘Une grande aventure’ dans le domaine de l’édition ». *Revue d’histoire littéraire de la France*, 51, 3 (juillet-septembre 1951), p. 306-317.

- VAN DAMME, Stéphane. « Le collège, la cité et les livres : stratégies éducatives jésuites et culture imprimée à Lyon (1640-1730) ». *Littératures classiques*, 30 (automne 1999), p. 169-184.
- VARLOOT, Jean. « Le bi-centenaire de l'*Encyclopédie* ». *La Pensée*, 38 (septembre-octobre 1951), p. 29-43.
- VERLEY, Patrick. « Note critique. À propos de la *prosopographie* des élites économiques : un retour à l'anecdotique, une sociologie du patronat et/ou une nouvelle entrée dans le champ de l'histoire économique ? », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 23 (2001) : [http://rh19.revues.org/documents318.html#\\_nref6](http://rh19.revues.org/documents318.html#_nref6)
- VERNIÈRE, Paul. « Naissance et statut de l'intelligentsia en France » dans MERVAUD, Charles et MENANT Sylvain (dir.) *Le Siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*. Volume 2. Oxford, Voltaire Foundation, 1987, p. 933-941.
- VIARD, Georges. « Maîtres et collégiens langrois au temps de la jeunesse de Diderot ». *RDE*, 2 (avril 1987), p. 19-45.
- WEIL, Françoise. « La diffusion en France avant 1750 d'éditions de textes dits clandestins » dans BLOCH, Olivier (dir.) *Le matérialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle et la littérature clandestine*. Actes de la table ronde des 6 et 7 juin 1980 organisée à la Sorbonne à Paris avec le concours du C.N.R.S. par le Groupe de recherche sur l'Histoire du Matérialisme. Paris, J. Vrin, 1982, p. 207-211.  
– « L'impression des tomes VIII à XVIII de l'*Encyclopédie* ». *RDE*, 1 (octobre 1986), p. 85-93.
- YOUNG-MOCK, Lee. « Diderot et la lutte parlementaire au temps de l'*Encyclopédie* », *RDE*, 29 (octobre 2000), p. 45-69 et 30 (avril 2001), p. 93-126.

